LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE

DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE

PARIS

78, RUE D'ASSAS, 78

1911

SUR LA CRITIQUE AU THÉATRE ET SUR UN CRITIQUE

Oui, c'est " un ingrat et dur labeur ", que rendre compte, au jour le jour, de la production théâtrale. Dur, et monotone, et dangereux labeur. On conçoit qu'à la longue un talent d'écrivain s'y fausse, que s'y use la vertu d'un esprit droit... D'abord, il faudrait indiquer dans quels milieux, sous quelles influences un critique dramatique reçoit ses impressions et prépare ses jugements. Il faudrait peindre les salles de spectacle où, parmi la frivolité générale, nul ne sait, restant dans son coin, préférer au charme des conversations le plaisir de penser juste, le bonheur de parler vrai. Là, dans la plus factice atmosphère, de toutes parts frôlées, fascinées, assaillies, contrariées, l'attention se relâche et l'émotion s'altère, la pensée neuve encore et mal assurée se déforme et se corrompt.

Mais ce qui surtout doit affaiblir les mieux doués d'entre nos critiques dramatiques c'est, je pense, l'obligation qu'ils subissent de s'intéresser constamment à de la médiocrité. Par lassitude,

plutôt que bonhomie, ils composent avec elle. Par pudeur aussi, comme s'il y avait une part de louange pour soi-même dans le blâme qu'on inflige à autrui. Par malice enfin, et souci de n'être point dupe : ne serait-il pas dérisoire, en effet, de poser les questions essentielles en présence d'ouvrages si peu mûris pour la plupart, et de sembler prendre au sérieux ce qui n'est que bagatelle ? Un critique dramatique, plus il a de valeur personnelle et de renom littéraire, moins il manquera d'excuses, certes, pour tenir légèrement son emploi. Le voilà qui " s'en tire " par un air de nonchalance, et même de négligence... Ou plutôt il ne s'en tire pas tout à fait. Car sa bonne foi est en jeu : vous le verrez demain défendre avec animation les pauvretés auxquelles il ne croyait hier accorder que complaisance provisoire. Pour le respect qu'il a de soi, pour feindre de ne s'être point abaissé dans sa louange, il affectera d'élever jusqu'à sa louange ce qu'elle était allée toucher trop bas. A ce point, je ne le crois plus fort éloigné de confondre, en effet, le bon et le mauvais, et de perdre en discernement ce que son caractère entreprenait de rattraper sur notre estime.

Accordons qu'il convienne d'imputer, en partie, à l'indigence des créateurs l'énervement des critiques. Mais ne voit-on pas, aussi bien, que la mollesse de ces derniers favorise étrangement la naissance, la diffusion, le succès d'une production

déplorable ?... Dans quel cercle sommes-nous pris ! Car, si notre théâtre est devenu le lieu des plus basses convoitises, si ses mœurs ont dégénéré, si la culture, la direction, la conscience et l'énergie y font encore plus défaut que le talent, n'est-ce pas surtout d'un rude censeur que nous avons besoin, d'un honnête homme éclairé qui sans relâche dénonce la faiblesse et le désordre, démasque le mensonge, rallie les égarés à de plus pures, à de moins éphémères ambitions, en leur proposant les grands exemples et les parfaits modèles ?

Nous touchons à une question que je voudrais qu'on prît pour essentielle. Il s'agit de savoir sur quel terrain le critique se placera et placera avec lui les œuvres qu'il considère, quel sera son point de vue, sur quel étalon il réglera son jugement, à quel taux il fixera son estime. Et tout d'abord j'admire que les auteurs, non les pires, mais ceux qui appartiennent ou croient appartenir à la littérature, montrent à la fois tant de vanité et si peu de prétention. Ils sont avides de louange et même de flatterie. Mais si vous les blâmez, ils vous accuseront aussitôt d'invoquer une perfection qui ne saurait être justement tenue pour règle, de les desservir au moyen de comparaisons disproportionnées, d'humilier leur bonne volonté sous des coups qui tombent de trop haut. Et c'est ainsi que les critiques ont accepté pour mot d'ordre d'encenser de chétifs auteurs en se rappelant qu'il

en existe de plus débiles encore, de rehausser les ouvrages imparfaits en faisant valoir à leur bénéfice la médiocrité de la production courante. On croirait, à les entendre, qu'il faille désespérer de notre temps, et que l'âge des grandes productions de l'esprit soit à jamais passé. Ils bornent leur office à prodiguer d'aimables encouragements à la moyenne des écrivains, alors que tant d'entre eux sont à décourager. Des questions personnelles les occupent uniquement, des questions de convenance et de relativité. Ils ont perdu le souci de cette somme anonyme de beauté que toute époque a charge de produire. Et le pis est que cette attitude des critiques se fait généralement approuver parce qu'elle paraît, avec quelque raison je l'admets, être la plus modeste, la plus convenable, la plus juste... Je l'estime ruineuse, et tiens que la mission du critique n'est pas de ménager les nerfs de ses contemporains. Dût-il sembler chagrin ou ridicule, dût-il rester aveugle à certains mérites secondaires, je veux que, suivant l'exemple d'un classique, il en appelle aux plus illustres des anciens de la qualité des ouvrages nouveaux ; je veux qu'il se répète avec Gœthe : " Il ne faut pas provoquer la production d'œuvres superflues quand il y en a tant de nécessaires qui ne sont pas accomplies... car il n'y a que les œuvres extraordinaires qui soient utiles au monde. " Je veux enfin qu'il soit sincère, grave, profond, se sachant

investi, à l'égal du poète, d'une fonction créatrice, digne de collaborer au même œuvre que lui et de porter, comme lui, la responsabilité de la culture.



Stendhal écrivait : " Il est impossible pour des Français habitant Paris de dire la vérité sur les ouvrages d'autres Français habitant Paris. " Et je me rappelle le mot d'un critique à qui je reprochais d'avoir poussé peut-être un peu trop loin la louange d'une pièce récente. Il me répondit : " Eh, mon cher, sans cela *on ne pourrait pas vivre !* "... Noterai-je, en passant, que le ton de la politesse régnante a peut-être faussé celui de la critique ? La correction et même la cordialité passent maintenant pour froideur et dédain. Il y a dans les relations les plus extérieures un surcroît de dépense amoureuse, une surenchère de termes enthousiastes. Des gens qui se connaissent d'hier s'abordent avec des mines convulsées par l'émotion, et de grands cris et de grands gestes et de protestations chargent " la fureur de leurs embrassements "... Etonnez-vous, après cela, qu'un auteur se plaigne de rester méconnu s'il ne marche l'égal, dans la faveur publique, de Racine ou de Shakespeare ! On a bien vu certain jeune homme invectiver certain critique qui lui causait grand dommage *pour ne l'avoir pas assez loué !*

Il y a plus. A constamment coudoyer les auteurs du Boulevard, à cultiver par calcul, par faiblesse, amusement, ou simplement tendresse de cœur, leurs faciles camaraderies, on acquiert un sentiment presque angoissé des contingences qui les régissent. Et cela peut, en maintes rencontres, paralyser le jugement ou l'intimider. En écoutant la pièce on pense au dramaturge, à sa bonne volonté qu'il exprime d'une manière touchante dans la conversation, à l'excellence de ses intentions qu'il vous confiait naguère, à ses espoirs, à ses contrariétés, à ses besoins. En écrivant l'article on n'oubliera pas que la vie parisienne est pleine d'exigences, la carrière d'un homme de lettres périlleuse, que c'est chose difficile, en somme, d'écrire une comédie, chose encore plus ardue de la lancer. Et si l'on ne contrefait pas sa pensée, on la gonfle un peu, ou bien on la conduit par tels détours qui l'écarteront des points délicats. Au lieu de requérir pour la beauté, on apologise en faveur d'un gentil garçon. Et je ne puis dire qu'il soit très choquant de voir l'éloge se presser, le ton se hausser naturellement dans le style d'un critique quand il s'agit de fixer l'attention du public sur certains hommes qui sont de son milieu et de sa génération. Il s'est embarqué avec eux, partageant leurs rêves ; il a connu leurs meilleures promesses, assisté à la genèse de leurs ouvrages qui sont un peu les siens, souffert de leurs dé-

boires. C'est pour lui un devoir du cœur, un bonheur sentimental de travailler à leur succès, au succès que sans doute il ne courtiserait pas lui-même, mais qu'il désire pour ses amis et dont l'attente finit par occuper toute sa pensée... Encore une fois, cela n'est peut-être pas bien grave. Mais on comprend, dès lors, à la faveur de quel sentiment, louable en soi, la notion de *succès* usurpe dans l'esprit du critique une place indue, comment le scrupule de déranger un succès pourra trop souvent faire hésiter sa sincérité, par quelle insensible pente il se trouvera conduit à reconnaître qu' "*aucune ambition n'est plus naturelle*" que celle de composer une pièce qui se joue cent cinquante fois.



Je viens de relire la troisième série des *Réflexions Critiques (Au Théâtre)* que M. Léon Blum a réunies en volume cet été. Il y a, dans ces pages, une promptitude d'esprit, une élégance de forme, une sûreté de main qui forcent l'admiration. Elles font de M. Blum le plus distingué, peut-être le plus important et certainement le plus en vue des critiques dramatiques actuels. D'autre part, sa haute culture, son authentique admiration pour plusieurs de nos maîtres, ne laissent pas suspecter le goût de M. Blum. Qu'il soit capable d'une grande sûreté, d'une grande liberté de discerne-

ment, qu'il prise la beauté, — voilà ce que je ne puis me résoudre à mettre en doute. Mais que cette double faculté n'arrive à se faire jour dans sa phrase qu'au travers de tant d'ambages et de circonlocutions, — voilà qui me surprend et me chagrine. Quel espoir garderons-nous de voir une salutaire réaction s'opérer et que jamais s'élève le ton des dramaturges si, spontanément, le plus averti des critiques s'accorde au diapason de la production courante ? Il y a là comme une petite trahison. Ecrire des articles brillants, diserts, érudits, ayant une valeur littéraire propre : ce n'est pas à nos yeux un assez grand mérite, un mérite assez rare. L'art de manier les pensées reste froid, si ces pensées ne viennent de plus loin que la tête. Il nous faut des jugements qui engagent le juge, qui le découvrent. Et si votre opinion ne vous est pas assez chère, assez intime, si vous l'estimez vous-même de trop peu de valeur, de poids et d'opportunité pour ne pouvoir l'avancer qu'avec cet air de prudence et de détachement, alors ne vous mêlez pas de l'écrire. Ou si vous en pensez plus long que vous n'en dites, votre réserve nous trompe...

Lors même que je me sens le plus séduit par le talent de M. Blum, je ne parviens pas à me mettre en confiance avec lui. La souplesse de son intelligence m'inquiète, parce qu'il l'appelle au secours de son adresse plus souvent encore qu'il

ne la met au service de sa perspicacité. Entre son jugement et la chose qu'il juge, malgré moi je soupçonne toujours, en tiers, quelque arrière-sentiment. Il ne communique pas directement avec l'objet de son discours. Il ne colle pas à son propos. Il échappe, par mille *à-côtés*. On le dirait moins soucieux d'établir une appréciation que de l'éluder, de la fleurir au moins. Et quand, par rencontre, il s'affirme, en haussant un peu le ton, avec une nuance d'impatience et de brutalité, cela surprend sans émouvoir, sans conquérir. C'est comme la poignée de main trop cordiale d'un inconnu.

Je sais bien qu'on peut contester à la plus forte critique une influence sur le goût public et sur la moralité des auteurs, davantage encore sur la destinée des ouvrages dramatiques. Aussi demanderai-je à ne point la tenir pour vaine alors qu'elle se montrerait parfaitement inutile. Dira-t-on qu'il est peu charitable et même assez ridicule de s'armer de toute son éloquence contre de petites comédies dont l'insuffisance saute aux yeux de chacun ? Je répondrai que l'insuffisance ne saute, en général, aux yeux de personne ; qu'au surplus nous nous devons à nous-mêmes de nous opposer, selon nos moyens, aux fort vastes entreprises qu'on voit aujourd'hui se fonder sur la crédulité des gens ; que volontiers enfin nous mettrions la sourdine à notre indignation, si tant

de salariés et de sots n'encensaient quotidiennement des fadaises, si la spéculation et le bluff n'étaient assez puissamment organisés pour muer en chefs-d'œuvre, du jour au lendemain, les plus chétives improvisations. " Quand un auteur — écrit M. Blum — a donné, dans la médiocrité, tout l'effort dont il était capable, il y aurait comme une cruauté inutile à le remettre trop catégoriquement à son rang. " Certes, il y a cruauté. Mais point inutile.

On m'objectera encore qu'une sincérité continue ennuie, que la sévérité monotone, systématique, risque de discréditer qui la professe... L'indulgence habituelle n'émousse-t-elle pas plus dangereusement encore l'attention du lecteur ? Lorsque M. Blum, sur le point de louer *Chantecler*, s'écrie : " Je supplie qu'on ne se méprenne pas sur le sens de ces termes. Je ne procède pas ici par circonlocution ou par atténuation polie, et l'on se méprendrait gravement si l'on essayait de " lire entre les lignes ". Je dis toute la vérité... " Je reconnais que ce petit appel à ma créance n'était pas inutile et que je me serais, en effet, mépris.

Pour procéder autrement que par affirmations, pour bien montrer quelle est la *position* de M. Léon Blum, " Français habitant Paris ", j'ai besoin d'un exemple, et tâcherai de choisir le plus significatif. Il s'agit d'une comédie de MM. Georges Feydeau

et Francis de Croisset, *Le Circuit*, représentée aux Variétés. La pièce est obscène, pleine de " cette espèce de grivoiserie volontaire qui prévoit, calcule et escompte d'avance ses effets ". Elle comporte un second acte agrémenté de tableaux vivants " qui semblent empruntés au répertoire des cinémas spéciaux ", si bien que les spectateurs ont pu avoir la désagréable impression de se sentir transformés en " voyeurs ". M. Léon Blum est révolté. Il ne peut pas ne pas le dire. Le voilà pris. Il ne sait comment en sortir. Et, — parmi combien de réticences et de retours ! — sa critique de la pièce ne se formulera que sous la garantie des gages les plus sérieux accordés aux auteurs. M. Blum saisit cette occasion de leur déchéance pour les assurer de son estime et de son admiration. Tout le début de l'article est à citer :

" Je n'ai pas souvenir d'avoir commencé un article avec tant d'ennui. Mais avant tout, il faut dire ce que l'on pense, et à qui parlerait-on franchement, si ce n'est à des hommes tels que M. Georges Feydeau et M. Francis de Croisset ? A mesure qu'on trouve en soi plus d'estime pour un écrivain, on se sent tenu vis-à-vis de lui à plus de franchise. Il a pu m'arriver, pour ma part, d'enguirlander de vagues compliments telle ou telle œuvre banale, en cantonnant dans des réserves polies ce qui était le fond de mon jugement. On peut traiter avec quelque semblant de bien-

veillance une pièce qui est de tout le monde, ou une pièce qui pourrait être de tout le monde... Mais quand il s'agit des auteurs du *Circuit*, c'est vraiment une autre affaire. M. Feydeau n'est pas seulement le créateur de vingt vaudevilles fameux, l'inventeur et le maître d'un genre. Il est aussi l'auteur du *Bourgeon*, c'est-à-dire d'une des pièces les plus pénétrantes, les plus originales, les plus délicatement exécutées qu'il nous ait été donné d'applaudir depuis longtemps. M. Francis de Croisset s'est placé dès ses premières œuvres, par l'ingéniosité et la grâce piquante de l'esprit, par la fantaisie et le bonheur du dialogue, par un sens élégant et joli du libertinage, aux tout premiers rangs de la jeune génération dramatique. Il s'agit donc d'écrivains qui ont compté, comptent, ou compteront parmi les maîtres du théâtre, et qui n'ont sans doute encore, ni l'un ni l'autre, malgré tant d'éclatants succès, rempli la mesure entière de leur talent. A des hommes de cet ordre, toute la vérité est due. "

Parce qu'ils ont écrit une pièce dégoûtante, voici donc MM. Georges Feydeau et Francis de Croisset classés " parmi les maîtres du théâtre " ! Et, ce qui est plus déconcertant encore, après avoir en somme dit son fait au *Circuit*, voici que M. Léon Blum glisse dans sa conclusion cette petite phrase : " Notez bien que si les applaudissements qui ont salué la générale se prolongent

pendant de longs soirs, *personne, en un sens, n'en sera plus heureux que moi.*"

Il y a dans cette aménité mieux que de la politesse, et dans cet optimisme plus que de la courtoisie... Il serait curieux et délicat d'examiner de quoi le *ton* de M. Blum est fait, de doser les éléments psychologiques dont son style et sa pensée sont nuancés. Politesse et courtoisie ; déférence, amabilité, avec une inclination à quelque naïveté sentimentale ; le goût de la serviabilité et le sens de la diplomatie amicale ; un penchant naturel à goûter des plaisirs immédiats, à ne pas bouder contre ; de la modestie ou de la timidité, lesquels se manifestent par la crainte du ridicule, la défiance envers soi-même et une espèce de détachement. Un trait, pourtant, me semble dominer tous les autres. Et, pour le fixer, je ne sais en vérité quel mot choisir... S'il m'en souvient, un jeune et fougueux chroniqueur reprochait naguère à M. Blum son *insensibilité.* C'était dépasser la mesure. Et M. Blum a dû sourire d'une épithète aussi fautive, s'adressant à lui que tous les divertissements de l'esprit trouvent éminemment disponible ! Pourtant... J'ai dit plus haut de M. Blum qu'il prisait la beauté. C'était pour ajouter, à la place où nous voici venus, qu'il ne méprise pas assez la laideur, ou la facilité, et la banalité. Quand une œuvre est belle, tant mieux ; nul mieux que lui ne s'en réjouit. Mais il ne

demande pas beaucoup. Il prend ce qu'on lui donne. Il est bientôt satisfait, ou bientôt il se désintéresse. Ses intérêts ne sont pas là. Les pièces de théâtre (nous n'avons à parler que d'elles) ne sont pas pour lui des choses bien sérieuses, si grandes qu'elles soient ou si petites. S'il approuve un caractère dramatique, c'est pour en dire : " Le caractère est excellent, *aussi original qu'un caractère de théâtre peut l'être encore.*" Des caractères factices, des sentiments superficiels, une action sommaire et sans vie pourront lui déplaire, un instant le choquer. Il n'en *souffrira* pas, comme un ouvrier devant du travail mal fait. Il n'en éprouvera pas de répugnance, de colère et de honte. Il ne se sentira pas menacé, insulté, dans son bien, dans sa foi. Il n'aura pas à tirer vengeance d'une mauvaise action qui le lèse... J'oserai le dire à présent : M. Blum n'aime pas le théâtre. Il y vient avec les autres spectateurs. Il en parle avec goût et sans passion. C'est pour lui le divertissement de pensées plus urgentes, le délassement d'une tâche plus grave. Et le voici parmi nous, non comme un soldat, mais comme ces " envoyés " qui se mêlent aux combats sans y payer de leur personne.

Pour connaître M. Blum, il faudra l'attirer sur un autre terrain ; pour qu'il réagisse ouvertement, pour qu'il s'émeuve et s'échauffe, il faut qu'un autre aiguillon le touche. Nonchalant de s'engager à fond quand, seule, la valeur *esthétique* d'un

ouvrage est en question, nous le verrons donner toute sa réserve, découvrir toutes ses ressources, faire emploi le plus subtil, le plus brillant, le plus décisif de sa finesse, de sa logique et de son éloquence, s'il s'agit de combattre ou de faire triompher une conviction *morale* ou *sociale*. D'autant que cette double préoccupation, morale et sociale, " se manifestait chaque jour plus fortement " dans l'œuvre de Jules Renard, M. Blum déplorera plus amèrement, comme une perte irréparable, la mort du grand écrivain. A ses yeux *La Bigote* est un chef d'œuvre parce que " jamais M. Jules Renard n'avait traité un sujet si ample, si riche de contenu, inclinant à des réflexions ou à des conclusions si graves ", parce que la pièce aborde une " question " périlleuse et difficile, et qu'il faut lui reconnaître " la valeur d'un acte ". Déjà M. Blum accordait de la " considération " au théâtre de M. Brieux, en faveur de l' " utilité " de ses thèses. Et je remarquerai enfin que, dans le présent recueil, si les études sur Jules Renard, Henri Lavedan et Tristan Bernard, par exemple, semblent excellentes, l'article sur Paul Bourget, à propos de *La Barricade*, l'emporte de loin sur les autres. Il est admirable d'entrain, de mouvement, de vigueur, de franchise et de précision. Là, un sentiment profond, authentique, une conviction vivante ouvrent les yeux du critique et décident son jugement, le guident, l'entraînent, le forcent non seulement à ruiner les

théories de M. Bourget, mais encore à dénoncer, par des raisons techniques, l'infirmité de son drame.

Je ne pense pas avoir desservi M. Léon Blum en fixant la nature et la qualité de ses sympathies, en le montrant susceptible d'affabilité envers les individus, capable d'un solide attachement aux idées. On m'excusera d'insister une fois encore sur ce point : que, dominé par des questions de personnes ou des questions de principes, dévoué à ses convictions ou à ses amis, ce rare esprit est surtout fait pour accueillir *des vérités de parti.*

JACQUES COPEAU.

POÈMES

I

Chère ombre, m'avez-vous enfin rejointe ici ?...
L'épine rose en fleurs et le flottant cytise,
Dans l'été silencieux que l'orage pâlit
Sous le marronnier rond cherchent en vain la brise,
Et mon cœur haletant vous supplie et se brise...

L'orage est comme un dieu de feu dont chaque pas
Brûle les sentiers blancs bordés d'hortensias
Où voici que j'attends frémissante et soumise,
Et mon cœur haletant vous supplie et se brise !...

Ah ! chère ombre, venez ! Pour ceux que vous aimiez
Vous avez eu, vivant, de si belles paroles !
Maintenant c'est mon tour, et l'orage qui vole
Est moins impétueux, pressant et inquiet
Que ma prière à vous afin que vous veniez !

Un goût de cendre amère et les parfums mêlés
Des roses d'autrefois s'irritent sur ma bouche,

Et dans mes deux mains vides, la brise de l'été
N'a mis que la douceur éperdue et farouche
Du passage enivrant d'un oiseau caressé
Qui retourne, en volant, de l'ombre à la clarté.

Moi, je reste dans l'ombre ; auprès des cyprès noirs
Je suis comme un jet d'eau qui monte dans le soir
Et retombe sur soi purement éternel,
Et dont le long sanglot funèbre est un appel.

Ah ! chère ombre, venez ! qu'une douleur divine
Renverse tout mon cœur d'un coup dans ma poitrine
Comme une coupe lourde et pleine jusqu'au bord
Qui restera gisante, après, jusqu'à la mort.

Que le parfum en coule sous la porte de bronze
Comme un ruisseau de pourpre et de fidélité
Et qu'il baigne tes pieds si, de l'autre côté
Tu t'approches un peu et me parles, chère ombre !

Mai 1910.

II

Le jonc flottant de ma pensée,
L'abeille morte du désir,
L'humble fontaine débordée
Où dérive le souvenir ;
La colombe de mon amour
Blanche et dorée comme une perle
Et la rose qui chaque jour
Ensanglante sa tige frêle ;
L'hirondelle de mon ardeur
Sombre et rapide comme un cri,
La coupe vide de mon cœur
Que l'eau du ciel, seule, remplit ;
La douleur que je tiens captive
En la baisant entre mes doigts
Etroitement serrée, visible
Seulement pour mes yeux à moi,
La chambre fraîche où l'heure obscure
Se glisse auprès du blanc midi
Portant l'odeur de la verdure
Et le silence indéfini…
Le silence, ah ! le pur silence,
Parfumé comme un beau linceul,
Où j'ai roulé sans espérances
Mon âme en fleur, avec ses feuilles ;

Tout cela, chère ombre éternelle,
Je l'apporte à ton clair tombeau ;

Ma vie en y brisant son aile,
Parmi les jaunes asphodèles,
Y laissa son duvet d'oiseau.

Chère ombre, écoute la colombe
Blanche et dorée de mon amour,
Et vois, comme une perle, à l'ombre
Rouler mon âme au jour le jour ! —

Juin.

III

O bonheur de l'été, assis dans le jardin
Entre les gazons verts qui dorment,
Bonheur silencieux, pensif et souverain,
Tu m'attendais ici où la douceur foisonne
Avec les hauts feuillages et l'odeur du matin !

Salut à toi, fraîcheur de l'air, source d'azur
Qui d'un bandeau flottant couronne ma détresse
Comme aux tempes blessées une longue caresse,
Salut à toi, bonheur, visage triste et pur
Du vieil amour ensevelissant la jeunesse !

Voici les temps venus où l'âme d'une femme
Se délivre et remonte en son courbe destin
Comme une branche amère que pliait dans sa main
La vie au dur sourire avec des yeux de flamme,

Voici que la mort même sème des fleurs divines
Sur le sol âpre et nu, de souvenirs jonché,
Et que le rossignol invisible des cimes
Dans les midis de feu, encor, semble chanter !

Voici, voici le jour où l'immensité même
N'est pas plus vaste, ô mort ! que le cri de mon cœur,
Et des torrents divins de profonde douceur
Coulent d'en haut pour cette coupe creuse et pleine.

O parfum de la mort aux yeux de violette,
Mon âme ensevelie en toi gravit le jour,
Gravit la nuit et l'ombre et le temps, et se jette,
Par delà le néant, au giron de l'amour !

IV

Voyageur au pays de l'ombre, Voyageur !
Je ne t'ai pas offert dans mes mains l'eau profonde,
Et je n'ai pas versé comme une bonne odeur
Tout mon amour pareil au sang frais des colombes ;
Et quand tu t'en allais, mortellement navré,
Grave, muet et seul vers une étroite tombe,
O voyageur glacé, je ne t'ai pas donné
La brûlante douceur dont mon âme succombe
Quand d'un vain cri ma bouche essaie à te nommer !

Le savais-tu pourtant, Ombre désespérée
Qu'en mon cœur dormirait ta cendre parfumée
Comme un nid sur la mer immense — et que l'azur
De ton pays doré, inaltérable et pur,
Serait auprès de ta mémoire de lumière
Dans mon âme, moins beau qu'un chemin de poussière !...

Savais-tu que sur ton silencieux visage
Les grands pins ombrageants verseraient, solennels,
Avec le bruit des mers et les chansons du ciel,
Mes sanglots lourds pressés comme des eaux d'orage ?...

J'étais si loin de toi, Bien aimé, que mes mains
N'essayaient même plus de se tendre soudain
Quand du seuil de mes jours je te voyais passer
Et que tes yeux vers moi ne s'étaient pas levés...

Et pourtant ma douleur, comme une ruche pleine
S'emplissant de parfums, de dards et de miel roux,
N'avait point de repos et ne prenait haleine
Que si le désespoir, me brisant les genoux,
De son aile cinglante et de sa rude étreinte
Etouffait sur ma bouche un cri morne et jaloux !

Maintenant c'est la paix suave, amère et belle
Qui sous les pins d'azur se couche auprès de toi,
Et dans mon âme où brille une jaune asphodèle,
Une mort souveraine et triste comme un roi
Cueille chaque matin cette étoile nouvelle.

Voyageur au pays de l'ombre, ô Voyageur !
Voici que je répands sur ta tombe mon cœur
Comme un torrent de neige où la noire hirondelle
S'est noyée en buvant l'eau qui venait du ciel ! —

Juillet 1910.

JEAN DOMINIQUE.

SUR LE « TRISTAN ET ISOLDE » DE WAGNER

Monstrueux chef-d'œuvre ! J'y entre comme dans la nuit noire et bleue. Les formes autour de moi deviennent fantastiques ; je ne les reconnais plus. Elles ressemblent à des arbres plongés dans le courant des ténèbres. Cependant je n'ai d'autre ressource que d'attendre le jour.

Il n'y a pas d'œuvre plus dépourvue d'espoir que *Tristan* ; car le désir est le contraire de l'espoir. A chaque mesure et dès la première le désir. D'abord il se traduit par cette sorte de continuité basse, par cette tenue de la mélodie pareille à la longueur des sens. Il dure sans pause ni pitié : de là la sifflante persistance de la phrase musicale ; elle semble portée par je ne sais quel souffle aride et inapaisable. Elle est faite de flammes soumises, alliciantes, mais qui gardent la violence attachée du feu. Le thème du *Regard*, avec sa souplesse qui ne lâche pas, est interminable comme la demande du désir, chargée d'une accusation infinie. Il monte élastique et suivi, il est l'humble et exigeante

prière du corps, il file sans fatigue son imploration séduisante.

En même temps une mollesse, une épaisseur où s'amortissent les sons. Sur toute la musique de *Tristan* plane un étouffant nuage. Au premier acte ce n'est qu'une lourdeur vague qui se pose sur les résonnances. Les traits rapides de la *Délivrance par la mort*, brusquement échappés vers le milieu du prélude, retentissent dans le silence, sourd comme le sang, de la sensualité. — Au deuxième acte le nuage devient presque matériel. Sur le chant l'orchestre roule de chaudes ténèbres ; ses éclats mêmes se font muets comme les remous de l'air brûlant et comme les explosions de la nuit. Il traduit par là l'informe suspens du désir, son bourdonnement autour de l'âme ainsi qu'une brume sombre. Les grandes délices de l'harmonie, les murmures du ruisseau avec la chasse lointaine mélangés, tourbillonnent bas et perdus, semblables à des souvenirs dans un cerveau qui ne s'entend pas. Des phrases, qui seraient bruissantes d'échos, se taisent sous le manteau d'une ardeur obscure ; la langueur descend sur elles comme l'averse d'un silence plein de pulsations.

Parmi cet étouffement les voix montent sans relâche, travaillées par l'effort de la volupté. Elles commencent dans une sorte de délire sourd ; elles semblent avoir à soulever toutes les ténèbres ; elles s'arrachent à l'ensevelissement ; elles grandis-

sent avec un malaise immense. Elles sont une invocation qui prend au bas de l'âme ; elles naissent comme une parole si sombre qu'elle nous était à nous-mêmes inconnue. Quand il touche les mornes limites de la sensualité, l'être, égaré, ne trouve plus à donner que sa mort : la mort en lui devient une sorte de sentiment démesuré, informe comme l'ombre et qu'il essaie pourtant de saisir et de présenter. La mélodie entreprend cette offrande formidable, elle bénit la dissolution avec une solennité violente, elle s'élève ainsi qu'une prière noire, elle est l'évasion des grandes eaux funèbres cachées au fond du cœur. — Comme elle ne parvient pas à embrasser la mort, elle se recommence sans trêve ; elle semble puiser en elle-même un don qui toujours se dissipe. La volonté qui la porte ne cesse de faiblir et toujours retombe à l'océan des sens. Sitôt qu'elle s'est haussée, elle fléchit jusqu'à se reprendre. Elle est formée de longues phrases ascendantes que couronne l'évanouissement. — A ses défaites elle met une lenteur infinie et se répand en extases renonçantes. Reniement de toute espérance, bas amour de la perdition. L'élan de la mélodie s'achève par les transports accablés et interminables du détachement. Elle s'abandonne soudain, elle s'emplit d'un vaste désespoir ravi, d'une débordante détresse, d'un apaisement épouvantable.

A tant de respirantes voluptés silence, le troi-

sième acte s'ouvre dans la solitude. Il est vide comme la mer. Caréol, vieille demeure dont les murs sont gris ! Rocs battus d'écume de l'antique rive féodale ! L'océan, tourmenté et silencieux, s'étend pareil à l'oubli. C'est ici que viennent mourir les preux. L'héroïsme wagnérien, à qui nous connaissions le visage d'un guerrier surgissant au milieu des trompettes levées, reparaît sur le seuil de *Caréol* ; mais il est courbé comme un vieillard sous une lassitude navrante ; il est une forteresse démantelée ; il ne sait plus que rêver avec désolation. O mémoire de Tristan ! O réveil des blessures ! O plaintives enfances ! L'immensité du désir maintenant se verse dans le regret. Cette mélodie du pâtre, qui revient accompagner les souvenirs du héros, c'est le sentiment d'une destinée perdue, c'est le déchirement de l'amour qui voit sa vanité. Le passé est plein de mort ; de sa voix naïve il chante ses anciennes déroutes ; il parle de funérailles d'autrefois en ce pays de mer où personne n'aborda jamais ; c'est la musique de l'histoire inconnue. Et maintenant il n'y a plus d'espoir qu'en la mort.

Soudain la voici qui se laisse pressentir. Par un dernier assaut de la volupté la voici presque atteinte ; elle va ne plus se refuser. La musique peu à peu se soulève, haletante. Elle est comme une pensée cherchée toute la vie et qui se fait de plus en plus prochaine, comme les battements de

plus en plus instant de la mémoire et comme la délivrance de découvrir enfin ténébreuse, infinie, chargée de mort et de joie la parole tant désirée. Les dernières mesures de *Tristan* expriment le déploiement immense du désespoir. Jamais il n'y eut avènement plus sombre, plus triomphale entrée dans le néant.

La musique de *Tristan*, aussi longtemps qu'elle dure, occupe mon corps ainsi qu'une flamme noire, elle le rend transparent aux ondes mortelles qui errent à l'entour , elle le traverse comme la destruction.

JACQUES RIVIÈRE.

ISABELLE

Gérard Lacase, chez qui nous nous retrouvâmes au mois d'Août 189., nous mena Francis Jammes et moi visiter le château de la Quartfourche dont il ne restera bientôt plus que des ruines, et son grand parc délaissé où l'été fastueux s'éployait à l'aventure. Rien plus n'en défendait l'entrée : le fossé à demi comblé, la haie crevée, ni la grille descellée qui céda de travers à notre premier coup d'épaule. Plus d'allées ; sur les pelouses débordées quelques vaches pâturaient librement l'herbe surabondante et folle : d'autres cherchaient le frais au creux des massifs éventrés ; à peine distinguait-on de ci de là, parmi la profusion sauvage, quelque fleur ou quelque feuillage insolite, patient reste des anciennes cultures, presque étouffé déjà par les espèces plus communes. Nous suivions Gérard sans parler, oppressés par la beauté du lieu, de la saison, de l'heure, et parce que nous sentions aussi tout ce que cette excessive opulence pouvait cacher d'abandon et de deuil. Nous parvînmes devant le perron du château, dont les premières marches étaient noyées dans l'herbe, celles d'en haut disjointes et brisées ; mais, devant les portes-fenêtres du salon, les volets résistants nous arrêtèrent. C'est par un soupirail de la cour que, nous glissant comme des voleurs, nous entrâmes ; un escalier montait aux cuisines ; aucune porte intérieure n'était close... Nous avancions de pièce

en pièce, précautionneusement car le plancher par endroits fléchissait et faisait mine de se rompre ; étouffant nos pas, non que quelqu'un pût être là pour les entendre, mais dans le grand silence de cette maison vide, le bruit de notre présence retentissait indécemment, nous effrayait presque. Aux fenêtres du rez-de-chaussée plusieurs carreaux manquaient ; entre les lames des contrevents un bignonia poussait vers la salle à manger, dans la pénombre, d'énormes tiges blanches et molles.

Gérard nous avait quittés ; nous pensâmes qu'il préferait revoir seul ces lieux dont il avait connu les hôtes et nous continuâmes sans lui notre visite. Sans doute nous avait-il précédés au premier étage, à travers la désolation des chambres nues ; dans l'une d'elles une branche de buis pendait encore au mur, retenue à une sorte d'agrafe par une faveur décolorée ; il me parut qu'elle balançait faiblement au bout de son lien, et je me persuadai que Gérard en passant venait d'en détacher une ramille.

Nous le retrouvâmes au second étage, près de la fenêtre dévitrée d'un corridor par laquelle on avait ramené vers l'intérieur une corde tombant du dehors ; c'était la corde d'une cloche, et je l'allais tirer doucement, quand brusquement je me sentis saisir le bras par Gérard ; son geste, au contraire d'arrêter le mien, l'amplifia : soudain retentit un glas rauque, si près de nous, si brutal, qu'il nous fit péniblement tressaillir ; puis, lorsqu'il semblait déjà que se fût refermé le silence, deux notes pures tombèrent encore, espacées, déjà lointaines. Je m'étais retourné vers Gérard et je vis que ses lèvres tremblaient.

— Allons-nous en, fit-il. J'ai besoin de respirer un autre air.

Sitôt dehors il s'excusa de ne pouvoir nous accompagner : il connaissait quelqu'un dans les environs, dont il voulait aller prendre des nouvelles. Comprenant au ton de sa voix qu'il serait indiscret de le suivre, nous rentrâmes seuls, Jammes et moi à La R. où Gérard nous rejoignit dans la soirée.

— Cher ami, lui dit bientôt Jammes, apprenez que je suis résolu à ne plus raconter la moindre histoire, que vous ne nous ayez sorti celle qu'on voit qui vous tient au cœur.

Or les récits de Jammes faisaient les délices de nos veillées.

— Je vous raconterais volontiers le roman dont la maison que vous vîtes tantôt fut le théâtre, commença Gérard, mais outre que je ne sus le découvrir, ou le reconstituer qu'en partie, je crains de ne pouvoir apporter quelque ordre dans mon récit qu'en dépouillant chaque événement de l'attrait énigmatique dont ma curiosité le revêtait naguère...

— Apportez à votre récit tout le désordre qu'il vous plaira, reprit Jammes.

— Pourquoi chercher à recomposer les faits selon leur ordre chronologique, dis-je ; que ne nous les présentez-vous comme vous les avez découverts ?

— Vous permettrez alors que je parle beaucoup de moi, dit Gérard.

— Chacun de nous fait-il jamais rien d'autre ! repartit Jammes.

C'est le récit de Gérard que voici.

I

J'ai presque peine à comprendre aujourd'hui l'impatience qui m'élançait alors vers la vie. A vingt-cinq ans je n'en connaissais rien à peu près, que par les livres ; et c'est pourquoi sans doute je me croyais romancier ; car j'ignorais encore avec quelle malignité les événements dérobent à nos yeux le côté par où ils nous intéresseraient davantage, et combien peu de prise ils offrent à qui ne sait pas les forcer.

Je préparais alors, en vue de mon agrégation, une thèse sur la chronologie des sermons de Bossuet ; non que je fusse particulièrement attiré par l'éloquence de la chaire : j'avais choisi ce sujet par révérence pour mon vieux maître, Albert Desnos, dont l'importante "Vie de Bossuet" achevait précisément de paraître. Aussitôt qu'il connut mon projet d'études, M. Desnos s'offrit à m'en faciliter les abords. Un de ses plus anciens amis, Benjamin Floche, membre correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, possédait divers documents qui sans doute pourraient me servir ; en particulier une Bible couverte d'annotations de la main même de Bossuet. M. Floche s'était retiré depuis une quinzaine d'années à la Quartfourche, qu'on appelait plus communément : le Carrefour, propriété de famille aux environs de Pont-l'Evêque, dont il ne bougeait plus, où il se ferait un plaisir de me recevoir et de mettre à ma disposition ses papiers, sa bibliothèque et son érudition que M. Desnos me disait être inépuisable.

Entre M. Desnos et M. Floche des lettres furent échangées. Les documents s'annoncèrent plus nombreux que ne me l'avait d'abord fait espérer mon maître ; il ne

fut bientôt plus question d'une simple visite : c'est un séjour au château de la Quartfourche que, sur la recommandation de M. Desnos, l'amabilité de M. Floche me proposait. Bien que sans enfants M. et Madame Floche n'y vivaient pas seuls : quelques mots inconsidérés de M. Desnos et dont mon imagination s'empara, me firent espérer de trouver là-bas une société avenante, qui tout aussitôt m'attira plus que les documents poudreux du Grand Siècle ; déjà ma thèse n'était plus qu'un prétexte ; j'entrais dans ce château non plus en scolar, mais en Nejdanof, en Valmont ; déjà je le peuplais d'aventures. La Quartfourche ! je répétais ce nom mystérieux : c'est ici, pensais-je, qu'Hercule hésite... Je sais de reste ce qui l'attend sur le sentier de la vertu ; mais l'autre route ?... l'autre route...

Vers le milieu de Septembre, je rassemblai le meilleur de ma modeste garde-robe, renouvelai mon jeu de cravates, et partis.

Quand j'arrivai à la station du Breuil-Blangy, entre Pont l'Evêque et Lisieux, la nuit était à peu près close. J'étais seul à descendre du train. Une sorte de paysan en livrée vint à ma rencontre, prit ma valise et m'escorta vers la voiture qui stationnait de l'autre côté de la gare. L'aspect du cheval et de la voiture coupa l'essor de mon imagination; on ne pouvait rêver rien de plus minable. Le paysan-cocher repartit pour dégager la malle que j'avais enregistrée ; sous son poids les ressorts de la calèche fléchirent. A l'intérieur, une odeur de poulailler suffocante.... Je voulus baisser la vitre de la portière, mais la poignée de cuir me resta dans la main. Il avait plu dans la journée ; la route était tirante ; au bas de la première

côte, une pièce du harnais céda. Le cocher sortit de dessous son siège un bout de corde et se mit en posture de rafistoler le trait. J'avais mis pied à terre et m'offris à tenir la lanterne qu'il venait d'allumer ; je pus voir que la livrée du pauvre homme, non plus que le harnachement, n'en était pas à son premier rapiéçage.

— Le cuir est un peu vieux, hasardai-je.

Il me regarda comme si je lui avais dit une injure, et presque brutalement :

— Dites donc : c'est tout d'même heureux qu'on ait pu venir vous chercher.

— Il y a loin, d'ici le château ? questionnai-je de ma voix la plus douce. Il ne répondit pas directement, mais :

— Pour sûr qu'on n'fait pas l'trajet tous les jours ! — Puis au bout d'un instant : — V'là ptêt'ben six mois qu'elle n'est pas sortie, la calèche....

— Ah !... Vos maîtres ne se promènent pas souvent ? repris-je par un effort désespéré d'amorcer la conversation.

— Vous pensez ! Si l'on n'a pas aut'chose à faire !

Le désordre était réparé : d'un geste il m'invita à remonter dans la voiture, qui repartit.

Le cheval peinait aux montées, trébuchait aux descentes et tricotait affreusement en terrain plat ; parfois, tout inopinément, il stoppait. — Du train dont nous allons, pensais-je, nous arriverons au Carrefour longtemps après que mes hôtes se seront levés de table ; et même (nouvel arrêt du cheval) après qu'ils se seront couchés. J'avais grand faim ; ma bonne humeur tournait à l'aigre. J'essayai de regarder le pays : sans que je m'en fusse aperçu, la voiture avait quitté la grand'route et s'était engagée dans une route plus étroite et beaucoup moins

bien entretenue ; les lanternes n'éclairaient de droite et de gauche qu'une haie continue, touffue et haute ; elle semblait nous entourer, barrer la route, s'ouvrir devant nous à l'instant de notre passage, puis, aussitôt après, se refermer.

Au bas d'une montée plus raide, la voiture s'arrêta de nouveau. Le cocher vint à la portière et l'ouvrit, puis, sans façons :

— Si Monsieur voulait bien descendre. La côte est un peu dure pour le cheval. — Et lui-même fit la montée en tenant par la bride la haridelle. A mi-côte il se retourna vers moi, qui marchais en arrière :

— On est bientôt rendu, dit-il sur un ton radouci. Tenez : voilà le parc. Et je distinguai devant nous, encombrant le ciel découvert, une sombre masse d'arbres. C'était une avenue de grands hêtres, sous laquelle enfin nous entrâmes, et où nous rejoignîmes la première route que nous avions quittée. Le cocher m'invita à remonter dans la voiture, qui parvint bientôt à la grille, par où nous pénétrâmes dans le jardin.

Il faisait trop sombre pour que je pusse rien distinguer de la façade du château ; la voiture me déposa devant un perron de trois marches, que je gravis, un peu ébloui par le flambeau qu'une femme sans âge, sans grâce, épaisse et médiocrement vêtue tenait à la main et dont elle rabattait vers moi la lumière. Elle me fit un salut un peu sec. Je m'inclinai devant elle, incertain...

— Madame Floche, sans doute ?...

— Mademoiselle Verdure simplement. Monsieur et Madame Floche sont couchés. Ils vous prient d'excuser s'ils ne sont pas là pour vous recevoir ; mais on dîne de bonne heure ici.

— Vous-même, Mademoiselle, je vous aurai fait veiller bien tard.

— Oh ! moi, j'y suis faite, dit-elle sans se retourner. Elle m'avait précédé dans le vestibule. — Vous serez peut-être content de prendre quelque chose ?

— Ma foi, je vous avoue que je n'ai pas dîné.

Elle me fit entrer dans une vaste salle à manger où se trouvait préparé un médianoche confortable.

— A cette heure, le fourneau est éteint ; et à la campagne il faut se contenter de ce que l'on trouve.

— Mais tout cela m'a l'air excellent, dis-je en m'attablant devant un plat de viande froide. Elle s'assit de biais sur une autre chaise près de la porte, et, pendant tout le temps que je mangeais, resta les yeux baissés, les mains croisées sur les genoux, délibérément subalterne. A plusieurs reprises, comme la morne conversation retombait, je m'excusai de la retenir ; mais elle me donna à entendre qu'elle attendait que j'eusse fini pour desservir :

— Et votre chambre, comment feriez-vous pour la trouver tout seul ?...

Je dépêchais et mettais bouchées doubles lorsque la porte du vestibule s'ouvrit : un abbé entra, à cheveux gris, de figure rude mais agréable. Il vint à moi la main tendue :

— Je ne voulais pas remettre à demain le plaisir de saluer notre hôte. Je ne suis pas descendu plus tôt parce que je savais que vous causiez avec Mademoiselle Olympe Verdure, dit-il, en tournant vers elle un sourire qui pouvait être malicieux, cependant qu'elle pinçait les lèvres et faisait visage de bois : — Mais à présent que vous avez achevé de manger, continua-t-il tandis que je

me levais de table, nous allons laisser Mademoiselle Olympe remettre ici un peu d'ordre ; elle trouvera plus décent, je le présume, de laisser un homme accompagner Monsieur Lacase jusqu'à sa chambre à coucher, et de résigner ici ces fonctions.

Il s'inclina cérémonieusement devant Mademoiselle Verdure, qui lui fit une révérence écourtée.

— Oh ! je résigne ; je résigne... Monsieur l'abbé, devant vous, vous le savez, je résigne toujours... Puis revenant à nous brusquement : — Vous alliez me faire oublier de demander à Monsieur Lacase ce qu'il prend à son premier déjeûner.

— Mais, ce que vous voudrez, Mademoiselle... Que prend-on d'ordinaire ici ?

— De tout. On prépare du thé pour ces dames, du café pour Monsieur Floche, un potage pour Monsieur l'abbé, et du racahout pour Monsieur Casimir.

— Et vous, Mademoiselle, vous ne prenez rien ?

— Oh ! moi, du café au lait, simplement.

— Si vous le permettez, je prendrai du café au lait avec vous.

— Eh ! eh ! tenez-vous bien, Mademoiselle Verdure, dit l'abbé en me prenant par le bras — Monsieur Lacase m'a tout l'air de vous faire la cour !

Elle haussa les épaules, puis me fit un rapide salut, tandis que l'abbé m'entraînait.

Ma chambre était au premier étage, presque à l'extrémité d'un couloir.

— C'est ici, dit l'abbé en ouvrant la porte d'une pièce spacieuse qu'illuminait un grand brasier. — Dieu me

pardonne ! on vous a fait du feu !... Vous vous en seriez peut-être bien passé... Il est vrai que les nuits de ce pays sont humides, et la saison, cette année, est anormalement pluvieuse...

Il s'était approché du foyer vers lequel il tendit ses larges paumes tout en écartant le visage, comme un dévot qui repousse la tentation. Il semblait disposé à causer plutôt qu'à me laisser dormir.

— Oui, commença-t-il, en avisant ma malle et mon sac de nuit, — Gratien vous a monté vos colis.

— Gratien, c'est le cocher qui m'a conduit ? demandai-je.

— Et c'est aussi le jardinier ; car ses fonctions de cocher ne l'occupent guère.

— Il m'a dit en effet que la calèche ne sortait pas souvent.

— Chaque fois qu'elle sort c'est un événement historique. D'ailleurs Monsieur de Saint-Auréol n'a depuis longtemps plus d'écurie ; dans les grandes occasions, comme ce soir, on emprunte le cheval du fermier.

— Monsieur de Saint-Auréol ? répétais-je, surpris.

— Oui, dit-il, je sais que c'est Monsieur Floche que vous venez voir ; mais la Quartfourche appartient à son beau-frère. Demain vous aurez l'honneur d'être présenté à Monsieur et à Madame de Saint Auréol.

— Et qui est Monsieur Casimir ? dont je ne sais qu'une chose, c'est qu'il prend du racahout le matin.

— Leur petit-fils et mon élève. Dieu me permet de l'instuire depuis trois ans. — Il avait dit ces mots en fermant les yeux et avec une componction modeste, comme s'il s'était agi d'un prince du sang.

— Ses parents ne sont pas ici ? demandai-je.

— En voyage. — Il serra les lèvres fortement puis reprit aussitôt :

— Je sais, Monsieur, quelles nobles et saintes études vous amènent...

— Oh ! ne vous exagérez pas leur sainteté, interrompis-je aussitôt en riant, c'est en historien seulement qu'elles m'occupent.

— N'importe, fit-il, écartant de la main toute pensée désobligeante ; l'histoire a bien aussi ses droits. Vous trouverez en Monsieur Floche le plus aimable et le plus sûr des guides.

— C'est ce que m'affirmait mon maître, Monsieur Desnos.

— Ah ! Vous êtes élève d'Albert Desnos ? — Il serra les lèvres de nouveau. J'eus l'imprudence de demander :

— Vous avez suivi de ses cours ?

— Non ! fit-il rudement. Ce que je sais de lui m'a mis en garde... C'est un aventurier de la pensée. A votre âge on est assez facilement séduit par ce qui sort de l'ordinaire... — Et, comme je ne répondais rien : — Ses théories ont d'abord pris quelque ascendant sur la jeunesse; mais on en revient déjà, m'a-t-on dit.

J'étais beaucoup moins désireux de discuter que de dormir. Voyant qu'il n'obtiendrait pas de réplique :

— Monsieur Floche vous sera de conseil plus tranquille, reprit-il ; puis, devant un bâillement que je ne dissimulai point :

— Il se fait assez tard ; demain, si vous le permettez, nous trouverons loisir pour reprendre cet entretien. Après ce voyage vous devez être fatigué.

— Je vous avoue, Monsieur l'abbé, que je croule de sommeil.

Dès qu'il m'eut quitté, je relevai les bûches du foyer, j'ouvris la fenêtre toute grande, repoussant les volets de bois. Un grand souffle obscur et mouillé vint incliner la flamme de ma bougie, que j'éteignis pour contempler la nuit. Ma chambre ouvrait sur le parc, mais non sur le devant de la maison, ainsi que celles du grand couloir qui devaient sans doute jouir d'une vue plus étendue ; mon regard était aussitôt arrêté par des arbres ; au dessus d'eux, à peine restait-il la place d'un peu de ciel où le croissant venait d'apparaître, recouvert par les nuages presque aussitôt. Il avait plu de nouveau ; les branches larmoyaient encore...

— Voici qui n'invite guère à la fête, pensai-je, en refermant fenêtre et volets. Cette minute de contemplation m'avait transi, et l'âme encore plus que la chair ; je rabattis les bûches, ranimai le feu, et fus heureux de trouver dans mon lit une cruche d'eau chaude, que sans doute l'attentionnée Mademoiselle Verdure y avait glissée.

Au bout d'un instant je m'avisai que j'avais oublié de mettre à la porte mes chaussures. Je me relevai et sortis un instant sur le couloir ; à l'autre extrémité de la maison, je vis passer Mademoiselle Verdure. Sa chambre était au dessus de la mienne, comme me l'indiqua son pas lourd qui, peu de temps après, commença d'ébranler le plafond. Plus il se fit un grand silence et tandis que je plongeais dans le sommeil, la maison leva l'ancre pour la traversée de la nuit.

II

Je fus réveillé d'assez bon matin par les bruits de la cuisine dont une porte ouvrait précisément sous ma fenêtre. En poussant mes volets j'eus la joie de voir un ciel à peu près pur ; le jardin, mal ressuyé d'une récente averse, brillait ; l'air était bleuissant. J'allais refermer ma fenêtre, lorsque je vis sortir du potager et accourir vers la cuisine un grand enfant, d'âge incertain, car son visage marquait trois ou quatre ans de plus que son corps ; tout contrefait, il portait de guingois : ses jambes torses lui donnaient une allure extraordinaire : il avançait obliquement, ou plutôt procédait par bonds, comme si, à marcher pas à pas, ses pieds eussent dû s'entraver.... C'était évidemment l'élève de l'abbé, Casimir. Un énorme chien de Terre-Neuve gambadait à ses côtés, sautait de conserve avec lui, lui faisait fête ; l'enfant se défendait tant bien que mal contre sa bousculante exubérance ; mais au moment qu'il allait atteindre la cuisine, culbuté par le chien, soudain je le vis rouler dans la boue. Une maritorne épaisse s'élança, et tandis qu'elle relevait l'enfant :

— Ah ben ! vous v'là beau ! Si c'est Dieu permis de s'met' dans des états pareils ! On vous l'a pourtant répété bien des fois d'quitter l'Terno dans la remise !... Allons ! v'nez-vous en par ici qu'on vous essuie....

Elle l'entraîna dans la cuisine. A ce moment j'entendis frapper à ma porte ; une femme de chambre m'apportait de l'eau chaude pour ma toilette. Un quart d'heure après, la cloche sonna pour le déjeûner.

Comme j'entrais dans la salle à manger :

— Madame Floche, je crois que voici notre aimable hôte, dit l'abbé en s'avançant à ma rencontre.

Madame Floche s'était levée de sa chaise, mais ne paraissait pas plus grande debout qu'assise ; je m'inclinai profondément devant elle ; elle m'honora d'un petit plongeon brusque ; elle avait dû recevoir à un certain âge, quelque formidable événement sur la tête ; celle-ci en était restée irrémédiablement enfoncée entre les épaules ; et même un peu de travers. Monsieur Floche s'était mis tout à côté d'elle pour me tendre la main. Les deux petits vieux étaient exactement de même taille, de même habit, paraissaient de même âge, de même chair.... Durant quelques instants nous échangeâmes des compliments vagues, parlant tous les trois à la fois. Puis, il y eut un noble silence, et Mademoiselle Verdure arriva portant la théière.

— Mademoiselle Olympe, dit enfin Madame Floche, qui, ne pouvant tourner la tête, s'adressait à vous de tout le buste — Mademoiselle Olympe, notre amie, s'inquiétait beaucoup de savoir si vous aviez bien dormi et si le lit était à votre convenance.

Je protestai que j'y avais reposé on ne pouvait mieux et que la cruche chaude que j'y avais trouvée en me couchant m'avait fait tout le bien du monde.

Mademoiselle Verdure, après m'avoir souhaité le bonjour, ressortit.

— Et le matin, les bruits de la cuisine ne vous ont pas trop incommodé ?

Je renouvelai mes protestations.

— Il faut vous plaindre, je vous en prie, parce que rien ne serait plus aisé que de vous préparer une autre chambre...

Monsieur Floche, sans rien dire lui-même, hochait la tête obliquement et, d'un sourire, faisait sien chaque propos de sa femme.

— Je vois bien, dis-je, que la maison est très vaste ; mais je vous certifie que je ne saurais être installé plus agréablement.

— Monsieur et Madame Floche, dit l'abbé, se plaisent à gâter leurs hôtes.

Mademoiselle Olympe apportait sur une assiette des tranches de pain grillé ; elle poussa devant elle le petit stropiat que j'avais vu culbuter tout à l'heure. L'abbé le saisit par le bras :

— Allons, Casimir ! Vous n'êtes plus un bébé ; venez saluer Monsieur Lacase comme un homme. Tendez la main... Regardez en face !... — puis se tournant vers moi comme pour l'excuser : — Nous n'avons pas encore grand usage du monde...

La timidité de l'enfant me gênait :

— C'est votre petit-fils ? demandai-je à Madame Floche, oublieux des renseignements que l'abbé m'avait fournis la veille.

— Notre petit-neveu, répondit-elle ; vous verrez un peu plus tard mon beau-frère et ma sœur, ses grands-parents.

— Il n'osait pas rentrer parce qu'il avait empli de boue ses vêtements en jouant avec Terno, expliqua Mademoiselle Verdure.

— Drôle de façon de jouer, dis-je, en me tournant affablement vers Casimir ; j'étais à la fenêtre quand il vous a culbuté... Il ne vous a pas fait mal ?

— Il faut dire à Monsieur Lacase, expliqua l'abbé à son tour, que l'équilibre n'est pas notre fort...

Parbleu! je m'en apercevais de reste, sans qu'il fût nécessaire de me le signaler. Ce grand gaillard d'abbé, aux yeux vairons,me devint brusquement antipathique.L'enfant ne m'avait pas répondu, mais son visage s'était empourpré. Je regrettai ma phrase et qu'il y ait pu sentir quelque allusion à son infirmité. L'abbé, son potage pris, s'était levé de table et arpentait la pièce ; dès qu'il ne parlait plus, il gardait les lèvres si serrées que celle de dessus formait un bourrelet, comme celle des vieillards édentés. Il s'arrêta derrière Casimir, et comme celui-ci vidait son bol :

— Allons! Allons, jeune homme, Avenzoar nous attend!

L'enfant se leva ; tous deux sortirent. Sitôt que le déjeûner fut achevé, Monsieur Floche me fit signe.

— Venez avec moi dans le jardin, mon jeune hôte, et me donnez des nouvelles du Paris penseur.

La langage de Monsieur Floche fleurissait dès l'aube. Sans trop écouter mes réponses, il me questionna sur Gaston Boissier son ami, et sur plusieurs autres savants que je pouvais avoir eus pour maîtres et avec qui il correspondait encore de loin en loin ; il s'informa de mes goûts, de mes études... Je ne lui parlai naturellement pas de mes projets littéraires et ne laissai voir de moi que le sorbonnien ; puis il entreprit l'histoire de la Quartfourche, dont il n'avait à peu près pas bougé depuis près de quinze ans, l'histoire du parc, du château... ; il réserva pour plus tard l'histoire de la famille qui l'habitait précédemment, mais commença de me raconter comment il se trouvait en possession des manuscrits du XVIIme siècle qui pouvaient intéresser ma thèse... Il marchait à petits pas pressés. ou, plus exactement, il trottinait auprès de moi ; je remarquai qu'il portait son pantalon si bas que la fourche en restait

à mi-cuisse ; sur le devant du pied, l'étoffe retombait en nombreux plis, mais par derrière restait au dessus de la chaussure, suspendue à l'aide de je ne sais quel artifice ; je ne l'écoutais plus que d'une oreille distraite, l'esprit engourdi par la molle tiédeur de l'air et par une sorte de torpeur végétale. En suivant une allée de très hauts marronniers qui formaient voûte au dessus de nos têtes, nous étions parvenus presque à l'extrémité du parc. Là, protégé contre le soleil par un buisson d'arbres-à-plumes, se trouvait un banc où Monsieur Floche m'invita à m'asseoir. Puis tout-à-coup :

— L'abbé Santal vous a-t-il dit que mon beau-frère est un peu ?... Il n'acheva pas, mais se toucha le front de l'index.

Je fus trop interloqué pour pouvoir trouver rien à répondre. Il continua :

— Oui, le baron de Saint-Auréol, mon beau-frère ; l'abbé ne vous l'a peut-être pas dit plus qu'à moi... mais je sais néanmoins qu'il le pense ; et je le pense aussi... Et de moi, l'abbé ne vous a pas dit que j'étais un peu ?...

— Oh ! Monsieur Floche, comment pouvez-vous croire ?...

— Mais, mon jeune ami, dit-il en me tapant familièrement sur la main, je trouverais cela tout naturel. Que voulez-vous ? nous avons pris ici des habitudes, à nous enfermer loin du monde un peu... en dehors de la circulation. Rien n'apporte ici de... diversion ; comment dirais-je ?... oui. Vous êtes bien aimable d'être venu nous voir — et comme j'essayais un geste : — je le répète : bien aimable, et je le récrirai ce soir à mon excellent ami Desnos ; mais vous vous aviseriez de me raconter ce qui vous tient au cœur, les questions qui vous troublent, les pro-

blèmes qui vous intéressent... je suis sûr que je ne vous comprendrais pas.

Que pouvais-je répondre ? Du bout de ma canne je grattais le sable...

— Voyez-vous, reprit-il, ici nous avons un peu perdu le contact. Mais non, mais non, ne protestez donc pas ; c'est inutile. Le baron est sourd comme une calebasse ; mais il est si coquet qu'il tient surtout à ne pas le paraître ; il feint d'entendre plutôt que de faire hausser la voix. Pour moi, quant aux idées du jour, je me fais l'effet d'être tout aussi sourd que lui ; et du reste je ne m'en plains pas. Je ne fais même pas grand effort pour entendre. A fréquenter Massillon et Bossuet, j'ai fini par croire que les problèmes qui les tourmentaient sont tout aussi beaux et importants que ceux qui passionnaient ma jeunesse... problèmes que ces grands esprits n'auraient pas pu comprendre sans doute... non plus que moi je ne puis comprendre ceux qui vous passionnent aujourd'hui... Alors, si vous le voulez bien, mon futur collègue, vous me parlerez de préférence de vos études, puisque ce sont les miennes également, et vous m'excuserez si je ne vous interroge pas sur les musiciens, les poètes, les orateurs que vous aimez, ni sur la forme de gouvernement que vous croyez la préférable.

Il regarda l'heure à un oignon attaché à un ruban noir :

— Rentrons à présent, dit-il en se levant. Je crois avoir perdu ma journée quand je ne suis pas au travail à dix heures.

Je lui offris mon bras qu'il accepta, et comme, à cause de lui, parfois, je ralentissais ma démarche :

— Pressons ! Pressons ! me disait-il. Les pensées sont

comme les fleurs, celles qu'on cueille le matin se conservent le plus longtemps fraîches.

La bibliothèque de la Quartfourche est composée de deux pièces que sépare un simple rideau ; une, très exiguë et surexhaussée de trois marches, où travaille Monsieur Floche, à une table devant une fenêtre. Aucune vue ; des rameaux d'orme ou d'aulne viennent battre les carreaux ; sur la table, une antique lampe à réservoir, que coiffe un abat-jour de porcelaine vert ; sous la table, une énorme chancelière ; un petit poêle dans un coin ; dans l'autre coin, une seconde table chargée de lexiques ; entre deux, une armoire aménagée en cartonnier. La seconde pièce est vaste ; des livres tapissent le mur jusqu'au plafond ; deux fenêtres ; une grande table au milieu de la pièce.

— C'est ici que vous vous installerez, me dit Monsieur Floche ; — et, comme je me récriais :

— Non, non ; moi, je suis accoutumé au réduit ; à dire vrai, je m'y sens mieux ; il me semble que ma pensée s'y concentre. Occupez la grande table sans vergogne ; et, si vous y tenez, pour que nous ne nous dérangions pas, nous pourrons baisser le rideau.

— Oh ! pas pour moi, protestai-je ; jusqu'à présent, si pour travailler j'avais eu besoin de solitude, je ne....

— Eh bien ! reprit-il en m'interrompant, nous le laisserons donc relevé. J'aurai, pour ma part, grand plaisir à vous apercevoir du coin de l'œil. (Et, de fait, les jours suivants, je ne levais point la tête de dessus mon travail sans rencontrer le regard du bonhomme, qui me souriait en hochant la tête, ou qui, vite, par crainte de

m'importuner, détournait les yeux et feignait d'être plongé dans sa lecture.)

Il s'occupa tout aussitôt de mettre à ma facile disposition les livres et les manuscrits qui pouvaient m'instruire; la plupart se trouvaient serrés dans le cartonnier de la petite pièce ; leur nombre et leur importance dépassait tout ce que m'avait annoncé Monsieur Desnos ; il m'allait falloir au moins une semaine pour relever les précieuses indications que j'y trouverais. Enfin il ouvrit, à côté du cartonnier, une très petite armoire et en sortit la fameuse Bible de Bossuet, sur laquelle l'Aigle de Meaux avait inscrit, en regard des versets pris pour textes, les dates des sermons qu'ils avaient inspirés. Je m'étonnai qu'Albert Desnos n'eut pas tiré parti de ces indications dans ses travaux ; mais ce livre n'était tombé que depuis peu entre les mains de M. Floche.

— J'ai bien entrepris, continua-t-il, un mémoire à son sujet ; et je me félicite aujourd'hui de n'en avoir encore donné connaissance à personne, puisqu'il pourra servir à votre thèse en toute nouveauté !

Je me défendis de nouveau :

— Tout le mérite de ma thèse, c'est à votre obligeance que je la devrai. Au moins en accepterez-vous la dédicace, Monsieur Floche, comme une faible marque de ma reconnaissance ?

Il sourit un peu tristement :

— Quand on est si près de quitter la terre, on sourit volontiers à tout ce qui promet quelque survie.

Je crus malséant de surenchérir à mon tour.

— A présent, reprit-il, vous allez prendre possession de la bibliothèque, et vous ne vous souviendrez de ma

présence que si vous avez quelque renseignement à me demander. Emportez les papiers qu'il vous faut... Au revoir !... et comme en descendant les trois marches, je retournais vers lui mon sourire, il agita sa main devant ses yeux : — A tantôt ! —

J'emportai dans la grande pièce les quelques papiers qui devaient faire l'objet de mon premier travail. Sans m'écarter de la table devant laquelle j'étais assis, je pouvais distinguer Monsieur Floche dans sa portioncule : il s'agita quelques instants ; ouvrant et refermant des tiroirs, sortant des papiers, les rentrant, faisant mine d'homme affairé... je soupçonnais en vérité qu'il était fort troublé, sinon gêné par ma présence et que, dans cette vie si rangée le moindre ébranlement risquait de compromettre l'équilibre de la pensée. Enfin il s'installa, plongea jusqu'à mi-jambes dans la chancelière, ne bougea plus...

De mon côté je feignais de m'absorber dans mon travail ; mais j'avais grand' peine à tenir en laisse ma pensée ; et je n'y tâchais même pas. Elle tournait autour de la Quartfourche, ma pensée, comme autour d'un donjon dont il faut découvrir l'entrée. Que je fusse subtil, c'est ce dont il m'importait de me convaincre. Romancier, mon ami, me disais-je, nous allons donc te voir à l'œuvre. Décrire ! Ah, fi ! ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mais bien de découvrir la réalité sous l'aspect... En ce court laps de temps qu'il t'est permis de séjourner à la Quartfourche, si tu laisses passer un geste, un tic sans t'en pouvoir donner bientôt l'explication psychologique, historique et complète, c'est que tu ne sais pas ton métier.

Alors je reportais mes yeux sur Monsieur Floche ; il s'offrait à moi de profil ; je voyais un grand nez mou,

inexpressif, des sourcils buissonnants, un menton ras sans cesse en mouvement comme pour mâcher une chique!.. et je pensais que rien ne rend plus impénétrable un visage que le masque de la bonté.

La cloche du second déjeûner me surprit au milieu de ces réflexions.

III

C'est à ce déjeûner que, sans précaution oratoire, brusquement, Monsieur Floche m'amena en présence du ménage Saint-Auréol. L'abbé du moins, la veille au soir, aurait bien pu m'avertir. Je me souviens d'avoir éprouvé la même stupeur, jadis, quand, pour la première fois, au Jardin des plantes, je fis connaissance avec le *phœnicopterus antiquorum* ou flamant à spatule. [1] Du baron ou de la baronne je n'aurais su dire lequel était le plus baroque ; ils formaient un couple parfait : tout comme les deux Floche, du reste ; au Museum on les eût mis sous vitrine l'un contre l'autre sans hésiter ; près des " espèces disparues ". J'éprouvai devant eux d'abord cette sorte d'admiration confuse qui, devant les œuvres d'art accompli ou devant les merveilles de la Nature nous laisse aux premiers instants stupides et incapables d'analyse. Ce n'est que lentement que je parvins à décomposer mon impression...

Le baron Narcisse de Saint-Auréol portait culottes courtes, souliers à boucle très apparente, cravate de mousseline et jabot. Une pomme d'Adam, aussi proéminente que le menton, sortait de l'échancrure du col et se dissimulait de son mieux sous un bouillon de mousseline ;

[1] Gérard fait erreur : le *phœnicopterus antiquorum* n'a pas le bec en spatule.

le menton, au moindre mouvement de la mâchoire faisait un extraordinaire effort pour rejoindre le nez qui, de son côté, y mettait de la complaisance. Un œil restait hermétiquement clos ; l'autre, vers qui remontait le coin de la lèvre et tendaient tous les plis du visage, brillait clair, embusqué derrière la pommette et semblait dire : Attention ! je suis seul, mais rien ne m'échappe.

Madame de Saint-Auréol disparaissait toute dans un flot de fausses dentelles. Tapies au fond des manches frissonnantes, tremblaient ses longues mains, chargées d'énormes bagues. Une sorte de capote en taffetas noir doublé de lambeaux de dentelles blanches enveloppait tout le visage ; sous le menton se nouaient deux brides de taffetas, blanchies par la poudre que le visage effroyablement fardé laissait choir. Quand je fus entré, elle se campa devant moi de profil, rejeta la tête en arrière, et, d'une voix de tête assez forte et non infléchie :

— Il y eut un temps, ma sœur, où l'on témoignait au nom de Saint-Auréol plus d'égards....

A qui en avait-elle ? Sans doute tenait-elle à me faire sentir, et à faire sentir à sa sœur, que je n'étais pas ici chez les Floche ; car elle continua, inclinant la tête de côté, minaudière : et levant vers moi sa main droite :

— Le baron et moi, nous sommes heureux, Monsieur, de vous recevoir à notre table.

Je donnai de la lèvre contre une bague, et me relevai du baise-main rougissant, car ma position entre les Saint-Auréol et les Floche s'annonçait gênante. Mais Madame Floche ne semblait avoir prêté aucune attention à la sortie de sa sœur. Quant au baron, sa réalité me paraissait problématique, bien qu'il fît avec moi l'aimable et le

sucré. Durant tout mon séjour à la Quartfourche, on ne put le persuader de m'appeler autrement que Monsieur de Las Cases ; ce qui lui permettait d'affirmer qu'il avait beaucoup vu mes parents aux Tuileries... un mien oncle principalement qui faisait avec lui son piquet :

— Ah ! C'était un original ! Chaque fois qu'il abattait atout, il criait très fort : Domino !...

Les propos du baron étaient à peu près tous de cette envergure. A table il n'y avait presque que lui qui parlât; puis, sitôt après le repas, il s'enfermait dans un silence de momie.

Au moment que nous quittions la salle à manger, Madame Floche s'approcha de moi, et, à voix basse :

— Peut-être, Monsieur Lacase sera-t-il assez aimable pour m'accorder un petit entretien ? — Entretien qu'elle ne voulait pas, apparemment, qu'on entendît, car elle commença par m'entraîner du côté du jardin potager, en disant très haut qu'elle voulait me montrer les espaliers.

— C'est au sujet de mon petit neveu, commença-t-elle dès qu'elle fut assurée que l'on ne pouvait nous entendre... Je ne voudrais pas vous paraître critiquer l'enseignement de l'abbé Santal... mais, vous qui plongez aux sources mêmes de l'instruction (ce fut sa phrase) vous pourrez peut-être nous être de bon conseil.

— Parlez, Madame ; mon dévouement vous est acquis.

— Voici : je crains que le sujet de sa thèse, pour un enfant si jeune encore, ne soit un peu spécial.

— Quelle thèse ? fis-je, légèrement inquiet.

— La thèse pour son baccalauréat.

— Ah ! parfaitement, — résolu désormais à ne m'étonner plus de rien. — Sur quel sujet ? repris-je.

— Voici : Monsieur l'abbé craint que les sujets littéraires ou proprement philosophiques ne flattent le vague d'un jeune esprit déjà trop enclin à la rêverie... (c'est du moins ce que trouve Monsieur l'abbé). Il a donc poussé Casimir à choisir un sujet d'histoire.

— Mais Madame, voici qui peut très bien se défendre. Et le sujet choisi c'est ?

— Excusez-moi ; j'ai peur d'estropier le nom... : Averrhoès.

— Monsieur l'abbé a sans doute eu ses raisons pour choisir ce sujet, qui, à première vue, peut en effet paraître un peu particulier.

— Ils l'ont choisi tous deux ensemble. Quant aux raisons que l'abbé fait valoir, je suis prête à m'y ranger : Ce sujet présente, m'a-t-il dit, un intérêt anecdotique particulièrement propre à fixer l'attention de Casimir, qui est souvent un peu flottante : puis (et il paraît que ces Messieurs les examinateurs attachent à cela la plus grande importance) le sujet n'a jamais été traité.

— Il ne me souvient pas en effet...

— Et naturellement, pour trouver un sujet qui n'ait encore jamais été traité, on est forcé de chercher un peu en dehors des chemins battus.

— Evidemment !

— Seulement, je vais vous avouer ma crainte... mais j'abuse peut-être ?

— Madame, je vous supplie de croire que ma bonne volonté et mon désir de vous servir sont inépuisables.

— Eh bien ! voici : je ne mets pas en doute que Casimir ne soit à même bientôt de passer sa thèse assez brillamment, mais je crains que, par désir de spécialiser... par désir

un peu prématuré... l'abbé ne néglige un peu l'instruction générale, le calcul par exemple, ou l'astronomie...

— Que pense Monsieur Floche de tout cela ? demandai-je éperdu.

— Oh ! Monsieur Floche approuve tout ce que fait et ce que dit l'abbé.

— Les parents ?

— Ils nous ont confié l'enfant, dit-elle après une hésitation légère, puis, s'arrêtant de marcher :

— Par effet de votre complaisance, cher Monsieur Lacase, j'aurais aimé que vous causiez avec Casimir, pour vous rendre compte; sans avoir l'air de l'interroger directement... et surtout pas devant Monsieur l'abbé, qui pourrait en prendre quelque ombrage. Je suis sûre qu'ainsi vous pourriez...

— Le plus volontiers du monde, Madame. Il ne me sera sans doute pas difficile de trouver un prétexte pour sortir avec votre petit neveu. Il me fera visiter quelque endroit du parc...

— Il se montre d'abord un peu timide avec ceux qu'il ne connaît pas encore, mais sa nature est confiante.

— Je ne mets pas en doute que nous ne devenions promptement bons amis.

Un peu plus tard, le goûter nous ayant de nouveau rassemblés :

— Casimir, tu devrais montrer la carrière à Monsieur Lacase ; je suis sûre que cela l'intéressera ; puis s'approchant de moi :

— Partez vite avant que l'abbé ne descende ; il voudrait vous accompagner.

Je resortis aussitôt dans le parc ; l'enfant clopin-clopant me guidait.

— C'est l'heure de la récréation, commençai-je.

Il ne répondit rien. Je repris :

— Vous ne travaillez jamais après goûter ?

— Oh ! si ; mais aujourd'hui je n'avais plus rien à copier.

— Qu'est ce que vous copiez ainsi ?

— La thèse.

— Ah !... Après quelques tâtonnements je parvins à comprendre que cette thèse était un travail de l'abbé, que l'abbé faisait remettre au net et copier par l'enfant dont l'écriture était correcte. Il en tirait quatre grosses, dans quatre cahiers cartonnés dont chaque jour noircissait quelques pages. Casimir m'affirma du reste qu'il se plaisait beaucoup à “ copier. ”

— Mais pourquoi quatre fois ?

— Parce que je retiens difficilement.

— Vous comprenez ce que vous écrivez ?

— Quelquefois. D'autres fois l'abbé m'explique ; ou bien il dit que je comprendrai quand je serai plus grand.

L'abbé avait tout bonnement fait de son élève une manière de secrétaire-copiste. Est-ce ainsi qu'il entendait ses devoirs ? Je sentais mon cœur se gonfler et me proposai d'avoir incessamment avec lui une conversation tragique. L'indignation m'avait fait presser le pas inconsciemment ; Casimir prenait peine à me suivre ; je m'aperçus qu'il était en nage. Je lui tendis une main qu'il garda dans la sienne, clopinant à côté de moi tandis que je ralentissais mon allure.

— C'est votre seul travail, cette thèse ?

— Oh ! non, fit-il aussitôt; mais, en poussant plus loin

mes questions, je compris que le reste se réduisait à peu de chose; et sans doute fut-il sensible à mon étonnement :

— Je lis beaucoup, ajouta-t-il, comme un pauvre dirait : j'ai d'autres habits !

— Et qu'est-ce que vous aimez lire ?

— Les grands voyages ; puis tournant vers moi un regard où déjà l'interrogation faisait place à la confiance :

— L'abbé, lui, a été en Chine ; vous saviez ?... et le ton de sa voix exprimait pour son maître une admiration, une vénération sans limites.

Nous étions parvenus à cet endroit du parc que Madame Floche appelait " la carrière " ; abandonnée depuis longtemps, elle formait à flanc de coteau une sorte de grotte dissimulée derrière les broussailles. Nous nous assîmes sur un quartier de roche que tiédissait le soleil déjà bas. Le parc s'achevait là sans clôture ; nous avions laissé à notre gauche un chemin qui descendait obliquement et que coupait une petite barrière; la pente, partout ailleurs assez abrupte, servait de protection naturelle.

— Vous, Casimir, avez-vous déjà voyagé ? demandai-je.

Il me répondit pas ; baissa le front... A nos pieds le vallon s'emplissait d'ombre ; déjà le soleil touchait la colline qui fermait le paysage devant nous. Un bosquet de châtaigniers et de chênes y couronnait un tertre crayeux criblé des trous d'une garenne ; le site un peu romantique tranchait sur la mollesse uniforme de la contrée.

— Regardez les lapins, s'écria tout à coup Casimir ; puis, au bout d'un instant il ajouta, indiquant du doigt le bosquet :

— Un jour, avec Monsieur l'abbé, j'ai monté là.

En rentrant nous passâmes auprès d'une mare couverte de conferves. Je promis à Casimir de lui apprêter une ligne le lendemain et de lui montrer comment on pêchait les grenouilles.

Cette première soirée, qui ne se prolongea guère au delà de neuf heures, ne différa point de celles qui suivirent, ni, je pense, de celles qui l'avaient précédée, car, pour moi, mes hôtes eurent le bon goût de ne se point mettre en dépense. Sitôt après dîner, nous rentrions dans le salon où, pendant le repas, Gratien avait allumé du feu. Une grande lampe, posée à l'extrémité d'une table de marqueterie, éclairait à la fois la partie de jacquet que le baron engageait avec l'abbé à l'autre extrémité de la table, et le guéridon où ces dames menaient une sorte de bésigue oriental et mouvementé.

— Monsieur Lacase qui est habitué aux distractions de Paris, va sans doute trouver notre amusement un peu terne... avait d'abord dit Madame de Saint-Auréol. — Cependant Monsieur Floche, au coin du feu, somnolait dans une bergère ; Casimir, les coudes sur la table, la tête entre les mains, lèvre tombante et salivant, progressait dans un " Tour du Monde ". — Par contenance et politesse j'avais fait mine de prendre vif intérêt au bésigue de ces dames ; on le pouvait mener, comme le whist, avec un mort, mais on le jouait de préférence à quatre, de sorte que Madame de Saint-Auréol, avec empressement, m'avait accepté pour partenaire, dès que je me fus proposé. Les premiers soirs, mes impairs firent la ruine de notre camp et mirent en joie Madame Floche qui, après chaque victoire, se permettait sur mon bras une

discrète taloche de sa maigre main mitainée. Il y avait des témérités, des ruses, des délicatesses. Mademoiselle Olympe jouait un jeu serré, concerté. Au début de chaque partie, on pointait, on hasardait la surenchère selon le jeu que l'on avait ; cela laissait un peu de marge au bluff ; Madame de Saint-Auréol s'aventurait effrontément, les yeux luisants, les pommettes vermeilles et le menton frémissant ; quand elle avait vraiment beau jeu, elle me lançait un grand coup de pied sous la table ; Mademoiselle Olympe essayait de lui tenir tête, mais elle était désarçonnée par la voix aiguë de la vieille qui tout à coup, au lieu d'un nouveau chiffre, criait :

— Verdure, vous mentez !

A la fin de la première partie, Madame Floche tirait sa montre, et, comme si précisément c'était l'heure :

— Casimir ! Allons, Casimir ; il est temps.

L'enfant semblait sortir péniblement de léthargie, se levait, tendait aux Messieurs sa main molle, à ces dames son front, puis sortait en traînant un pied.

Tandis que Madame de Saint-Auréol nous invitait à la revanche, le premier jacquet finissait ; parfois alors Monsieur Floche prenait la place de son beau-frère ; ni Monsieur Floche, ni l'abbé n'annonçaient les coups ; on n'entendait de leur côté que le roulement des dés dans le cornet et sur la table ; Monsieur de Saint-Auréol dans la bergère monologuait ou chantonnait à demi-voix, et parfois, tout-à-coup, flanquait un énorme coup de pincette au travers du feu, si impertinemment qu'il en éclaboussait au loin la braise ; Mademoiselle Olympe accourait précipitemment et exécutait sur le tapis ce que Madame de Saint-Auréol appelait élégamment la danse des étincelles...

Le plus souvent Monsieur Floche laissait le baron aux prises avec l'abbé et ne quittait pas son fauteuil ; de ma place je pouvais le voir, non point dormant comme il disait, mais hochant la tête dans l'ombre ; et le premier soir, un sursaut de flamme ayant éclairé brusquement son visage, je pus distinguer qu'il pleurait.

A neuf heures et quart, le bésigue terminé, Madame Floche éteignait la lampe, tandis que Mademoiselle Verdure allumait deux flambeaux qu'elle posait des deux côtés du jacquet.

— L'abbé, ne le faites pas veiller trop tard, recommandait Madame de Saint-Auréol, en donnent un coup d'éventail sur l'épaule de son mari.

J'avais cru décent, dès le premier soir, d'obéir au signal de ces dames, laissant aux prises les jacqueteurs et à sa méditation Monsieur Floche qui ne montait que le dernier. Dans le vestibule, chacun se saisissait d'un bougeoir ; ces dames me souhaitaient le bonsoir qu'elles accompagnaient des mêmes révérences que le matin. Je rentrais dans ma chambre ; j'entendais bientôt monter ces Messieurs. Bientôt tout se taisait. Mais de la lumière filtrait encore longtemps sous certaines portes. Mais plus d'une heure après si, pressé par quelque besoin, l'on sortait dans le corridor, l'on risquait d'y rencontrer Madame Floche ou Mademoiselle Verdure, en toilette de nuit, vaquant à de derniers rangements. Plus tard encore, et quand on eût cru tout éteint, au carreau d'un petit cachibis qui prenait jour mais non accès sur le couloir, on pouvait voir, à son ombre chinoise, Madame de Saint-Auréol ravauder.

(*à Suivre.*) ANDRÉ GIDE.

L'OTAGE

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

Même décor qu'au premier acte. L'après-midi du même jour. Le soleil entre gaiement dans la pièce.

SYGNE, TURELURE. C'est un grand homme légèrement boiteux. Le nez étroit et très busqué se dégageant du front sans aucun rentrant, un peu à la manière des béliers.

Le café est servi sur une petite table.

LE BARON TURELURE. — Ce bon café n'a pas poussé sur un chêne et voilà un coquin de sucre qui est trop blanc pour ne pas venir de chez les nègres.

SYGNE. — Excusez-moi. Vous m'avez prise au dépourvu. Je n'ai pas eu le temps de me procurer de la mélasse et de la chicorée.

LE BARON TURELURE, *buvant son café.* — Vous êtes excusée !

(Pensivement, faisant chauffer un petit verre d'eau-de-vie dans le creux d'une large main. Il flaire de temps en temps l'eau-de-vie et ne la boit pas. Il ne prendra qu'une seule gorgée de café.)

Heureux terme d'un repas excellent.

Que me parlez-vous d'une réception improvisée ? Peste !

Quel ordinaire, en ce pays perdu !

Ma mère a laissé d'honorables élèves à vos fourneaux.

Pauvre femme ! Il y avait longtemps que je n'avais goûté de sa cuisine.

SYGNE. — Ma chère Suzanne !

LE BARON TURELURE. — Vous m'excuserez de ne pas m'attendrir ?

Toute la haine qu'elle avait pour son mari, la sainte femme l'avait reportée sur moi.

Général, préfet, baron, ah mon Dieu, cela ne l'éblouissait guère !

Cette fille d'un garde-chasse épousant un braconnier, le premier feu jeté, cela devait mal finir.

Le moment venu, nous avons pris parti chacun de notre côté.

Et me voilà, gardant à la fois l'amour de l'ordre et l'instinct de la précaution,

(Il aspire l'air légèrement)

Avec le nez du chien de chasse qui reconnaît son gibier.

SYGNE. — Monsieur le préfet, c'est donc en partie de police que vous êtes venu chez moi aujourd'hui ?

LE BARON TURELURE. — Quelle horreur ! Est-ce qu'on entend rien de fâcheux de Coûfontaine ?

Tout est calme dans vos bois comme au temps des moines.

Pas de diligences culbutées, pas d'histoires de réfractaires. On dirait que votre présence est une protection pour le pays.

(Il clôt un œil)

Evidemment cette tournée n'est qu'un prétexte. On ne peut rien vous cacher.

Mais ce que j'ai à vous dire est diablement pointilleux. Laissez-moi le temps d'amener cela. Comment dire ? C'est une espèce de conseil, quoi, que je viens vous demander.

Et je revois toujours avec sensibilité ces lieux où j'ai passé mes jeunes ans.

SYGNE. — Monsieur le Préfet,

Je ne vous retrouve pas en moinillon, les mains dans les manches et la tête dans le capuchon.

LE BARON TURELURE. — C'est un habit commode.

Je me vois encore une nuit récitant matines avec un grand diable de lièvre que je venais de prendre au collet accroché tout chaud sous mon scapulaire.

Cela me changeait du maigre claustral.

Quelles bonnes chasses j'ai faites la nuit dans tous ces bois à l'affût avec mon vieux mousqueton ! On ne me fera pas la barbe, j'en connais tous les passages.

Oui. Le maître des novices était vieux et j'avais une voix de trompette et bonne grâce au lutrin.

Pourtant j'ai fait ma coulpe ici même plus d'une fois aux pieds du père abbé.

SYGNE. — Suzanne ne me parlait jamais de vous.

LE BARON TURELURE. — C'était son idée que je fusse moine. Il paraît que j'avais je ne sais quoi à réparer.

Mon père l'épouvantait avec ses manières de vieux loup blanc, de « bête fausse » comme disent les gens, et sa façon de guérir les entorses en faisant une croix dessus avec le pouce du pied gauche.

Monsieur Badilon doit se souvenir de lui. Les curés en ce temps-là

Ne disaient jamais la messe sans passer la main sur la nappe pour s'assurer qu'on n'avait pas mis dessous quelque grimoire.

J'ai eu plaisir à le rencontrer tout-à-l'heure. C'est un bon compère et une bonne bouteille à l'occasion ne lui fait pas peur.

Je sais que vous le voyez souvent. Et pourtant c'est un bout de chemin de la cure jusqu'ici.

— Rien n'a changé, vous avez remis tout en place, tous ces vieux livres eux-mêmes. Il n'y a que ce Christ qui n'est pas beau.

— Vous avez fait une bonne acquisition au prix que l'on m'a dit.

Hé, hé ! Les biens nationaux ont du bon.

SYGNE, *avec intention.* — C'est à vous que je dois celui-ci.

LE BARON TURELURE. — Je comprends ce que vous voulez dire.

Et je sais tout ce qu'on a raconté sur moi, mais c'est faux.

Ce qui est vrai est bien assez. Je les ai fait tuer par amour de la patrie dans le pur enthousiasme de mon cœur !

J'étais jeune alors et innocent, et solide sur mes deux jambes.

Il faut comprendre pour juger. Ah, c'était du sang que j'avais dans les veines et du sec !

Pas ce pâle jus de citrouille, mais de l'eau-de-vie bouillante telle qu'elle sort de l'alambic et de la poudre à canon,

Plein de colère, plein d'idées, et le cœur sec comme une pierre à fusil !

Puis ce biscaïen qui m'a cassé la patte m'a fait comprendre bien des choses.

Ces bons religieux ! Ma foi, je ne leur en veux pas, et les voilà grâce à moi qui entrent dans la gloire et le calendrier,

Ni plus ni moins que Saint Eloi et Saint Stapin qui guérit le mal au ventre dont on voit les images au mur chez le maréchal et le sabotier,

Eclairés tout-à-coup par la flamme qui jaillit sous le soufflet, par le feu d'une pipe qu'on allume avec un brin de fagot.

Cela vaut mieux que de faire bêtement son salut en mangeant des épinards à l'huile de noix ! (Quelle saleté !)

— Et je vois encore notre précenteur quand il montait au lutrin,

Le sceptre au poing, ruisselant d'or, pareil au Dieu Apollon, et marchant dans sa majesté.

Et moi j'aurai ma place dans la légende comme le bon préfet Olibrius.

Voilà ! Ils reposent tous maintenant le long du mur entre les potirons et les artichauts de Jérusalem.

SYGNE. — Vous me faites horreur.

LE BARON TURELURE. — Je le sais. C'est sur ce sentiment que notre amitié est fondée.

SYGNE. — Mais il n'y a pas d'amitié.

LE BARON TURELURE. — Il y a un intérêt réciproque.

SYGNE. — Mais vous êtes l'image de ce que je hais.

LE BARON TURELURE. — Image pathétique et endommagée !

SYGNE. — Vous pouvez me cacher votre âme tout au moins.

LE BARON TURELURE. — Comment alors me la guérirez-vous ?

SYGNE. — L'os est cassé et mes simples ne vous remettront pas ensemble.

LE BARON TURELURE. — Vous avez ce devoir cependant de me bien faire.

SYGNE. — Un devoir envers vous ?

LE BARON TURELURE. — Qu'est-ce

qu'une génération ? Ne suis-je pas né votre serf et le fils de votre servante ?

Voici combien de temps que mon sang sert le vôtre ?

Et vous, ne ferez-vous rien pour moi ?

SYGNE. — Vous êtes le préfet et je suis votre administrée.

LE BARON TURELURE. — Je suis le préfet et je fais mon devoir de préfet.

Mais je suis un infirme aussi, de ces mauvais qui ont leur idée et qui ne veulent rien entendre.

SYGNE. — Il est juste que vous soyez infirme et malheureux.

LE BARON TURELURE. — Cela n'est pas juste alors que vous êtes là.

SYGNE. — Quel devoir ai-je envers vous ?

LE BARON TURELURE. — Celui de toute votre race envers la mienne.

SYGNE. — Est-ce nous qui avons rompu le lien ?

LE BARON TURELURE. — C'est vous, c'est nous. Nous vous servions et vous ne serviez plus à rien.

SYGNE. — Qu'avez-vous donc à me demander?

LE BARON TURELURE. — Je suis le fils de votre mère Suzanne. Ne soyez pas si dure avec moi !

Voilà que je reviens à mon coin de terre comme un blaireau à la patte cassée et les autres " bêtes fausses ".

Je le vois, il y a d'autres rapports entre les hommes que d'essayer d'avoir le meilleur l'un de l'autre et de payer ses contributions.

Comme les choses de la nature se prêtent assistance et si certaines plantes pour certains êtres seulement ont une vertu médicinale,

Pourquoi les hommes l'un vers l'autre n'auraient-ils pas un ordre naturel ?

N'est-ce pas là une de vos idées ? Vous voyez que je sais écouter.

SYGNE. — Encore un peu et vous voilà royaliste.

LE BARON TURELURE. — Eh là ! Je pense à bien des choses.

L'empereur joue sur sa chance. Tout cela n'est pas sain et raisonnable.

Cet empire qu'il a entassé, c'est un butin. Cela n'a ni forme, ni mesure, ni sens.

Et le voilà maintenant en Russie ! décrétant sur

la Comédie Française du haut de la Montagne-aux-moineaux !

— Vous savez que le pape s'est échappé de sa résidence ?

SYGNE. — Que sait-on ici dans nos bois ?

LE BARON TURELURE. — Enlevé, la chose est claire. Cueilli comme un baiser ! comme une jeune fille par un dragon. C'est un coup impudent.

Il y a certaine main que je reconnais là.

Que m'importe ! Les gens de Paris sont affolés, qu'ils se débrouillent !

Ce n'est pas chez moi que le vieillard a pu se réfugier.

SYGNE. — Puisse le Saint-Père échapper à ses ennemis !

LE BARON TURELURE. — Ainsi soit-il ! Mais à tout hasard, j'ai donné quelques petits ordres.

SYGNE. — Il ne tombera pas dans vos mains.

LE BARON TURELURE. — Tant pis. Il pourrait tomber plus mal.

SYGNE. — Cette police vous plaît ?

LE BARON TURELURE. — Non pas, mais il faut faire ce qu'on fait.

SYGNE. — Vous vous croyez fort et fin, parce que vous prenez le vent et le courant.

Mais celui-là seul est solide qui s'appuie sur les choses permanentes.

LE BARON TURELURE. — Et quoi de plus permanent que le changement même ?

SYGNE. — C'est en lui que nous fondons notre espérance.

LE BARON TURELURE. — Ce qui est mort...

SYGNE. — ...Fait vie.

LE BARON TURELURE. — Mais la vie n'y rentrera pas.

SYGNE. — Ce devoir ne meurt pas que les hommes ont l'un envers l'autre.

LE BARON TURELURE. — N'est-ce point ce que nous appelions " fraternité ? "

SYGNE. — Ce n'est qu'en un seul homme que tout le peuple peut être un.

LE BARON TURELURE. — L'enfant majeur n'est plus soumis à son père.

SYGNE. — Mais la femme reste toujours soumise à son époux.

LE BARON TURELURE. — Nous ne reconnaissons plus de vœux éternels.

SYGNE. — Triste liberté ainsi privée de son droit royal !

LE BARON TURELURE. — Qu'appelez-vous royal ?

SYGNE. — Celui de faire, en se renonçant elle-même, un roi.

LE BARON TURELURE. — Que faites-vous de tous nos plébiscites ?

SYGNE. — J'ai horreur de ce Oui adultère.

LE BARON TURELURE. — Les morts lieront-ils les vivants pour toujours ?

SYGNE. — L'on ne naît qu'obligé à une forme certaine.

LE BARON TURELURE. — Nous pensons que l'homme vivant est maître de lui-même à tout moment, puissant de sa propre personne.

SYGNE. — Celui-là est *sans foi*, qui n'est capable de rien d'éternel.

LE BARON TURELURE. — Quoi de plus vain qu'un mariage stérile et inanimé ?

SYGNE. — Ce serment ne peut être retiré que nous avons prêté à l'Evêque de la France.

LE BARON TURELURE. — Nous ne le reconnaissons pas.

SYGNE. — Qui n'est point époux sera esclave; qui ne veut point consentir sera contraint ; qui n'est point membre de l'église sera serf de la loi.

LE BARON TURELURE. — La loi est la raison écrite.

SYGNE. — La raison de ceux-là qui l'ont écrite.

LE BARON TURELURE. — Nous avons proclamé le droit de l'homme à comprendre.

SYGNE. — Qui le comprendra lui-même ?

LE BARON TURELURE. — Que voulez-vous dire ?

SYGNE. — Qui rattachera les hommes ensemble ?

LE BARON TURELURE. — Leur intérêt l'un à l'autre.

SYGNE. — La nature a des fins plus longues.

LE BARON TURELURE. — La nature encore ! ô personne endoctrinée !

La tempête, comme celle qui soufflait cette nuit, c'est la nature aussi ! Cette chose fanée qui ne peut plus vivre, c'est qu'elle n'est plus nécessaire. Le hasard n'est pas la nature.

SYGNE. — Votre raison l'est moins encore.

LE BARON TURELURE. — Un homme n'est pas une plante. Ce sont de fades comparaisons!

La raison est notre nature propre qui est un ordre supérieur.

Comprenez-moi un peu ! Comprenez au moins avant de mépriser !

Laissez-moi dire ce qu'il y a à dire de mon côté!

SYGNE. — Dites.

LE BARON TURELURE. — Je suis sûr que je vous intéresse.

Je sais bien que je ne vous ferai pas changer d'idée, mais comprenez-moi au moins avant de me juger, ô personne inclémente !

Et qui sait si je ne suis pas prêt à me convertir? Vidons cette question entre nous.

Et puis cela fait toujours un meilleur sujet de conversation que toutes ces diries d'âne et de chien!

Le chien de votre cousin, paraît-il ! Un âne avec une vieille femme dessus, ou un prêtre. Cela n'a pas de sens commun. Chacun sait que Georges est en Angleterre. Tant mieux pour lui.

— Non !

Est-ce contre le Roi que la révolution a été faite, ou contre Dieu ? ou contre les nobles, et les moines, et les parlements, et tous ces corps biscornus ? Entendez-moi :

C'est une révolution contre le hasard !

Quand un homme veut remettre son bien ruiné en état,

Il ne va pas s'embarrasser superstitieusement d'usage et de tradition, ni continuer à faire simplement ce qu'il faisait.

Il a souci de choses plus anciennes qui sont la terre et le soleil,

Se fiant dans sa propre raison.

Où est le tort si dans la république aussi, si dans cette demeure encombrée nous avons voulu mettre de l'ordre et de la logique,

Faisant un inventaire général, état de tous les besoins organiques, déclaration des droits des membres de la communauté,

Et fond sur ces choses seulement qui sont évidentes à chacun ?

SYGNE. — Tout sera donc réduit à l'intérêt.

LE BARON TURELURE. — L'intérêt est ce qui rassemble les hommes.

SYGNE. — Mais non point ce qui les unit.

LE BARON TURELURE. — Et qui les unira ?

SYGNE. — L'amour seul qui a fait l'homme l'unit.

LE BARON TURELURE. — Grand amour que les rois et les nobles avaient pour nous !

SYGNE. — L'arbre mort fait encore une bonne charpente.

LE BARON TURELURE. — Pas moyen d'avoir raison de vous ! Vous parlez comme Pallas elle-même, aux bons jours de cet oiseau sapient dont on la coiffe.

Et c'est moi qui ai tort de parler raison.

Il ne s'agissait guère de raison au beau soleil de ce bel été de l'An Un ! Que les reines-claudes ont été bonnes, cette année-là, il n'y avait qu'à les cueillir, et qu'il faisait chaud !

Seigneur ! que nous étions jeunes alors, le monde n'était pas assez grand pour nous !

On allait flanquer toute la vieillerie par terre, on allait faire quelque chose de bien plus beau !

On allait tout ouvrir, on allait coucher tous ensemble, on allait se promener sans contrainte et sans culotte au milieu de l'univers régénéré, on allait se mettre en marche au travers de la terre délivrée des dieux et des tyrans !

C'est la faute aussi de toutes ces vieilles choses qui n'étaient pas solides, c'était trop tentant de les secouer un petit peu pour voir ce qui arriverait !

Est-ce notre faute si tout nous est tombé sur le dos ? Ma foi, je ne regrette rien.

C'est comme ce gros Louis Seize ! la tête ne lui tenait guère.

Quantum potes, tantum aude ! C'est la devise des Français.

Et tant qu'il y aura des Français, vous ne leur ôterez pas le vieil enthousiasme, vous ne leur ôterez pas le vieil esprit risque-tout d'aventure et d'invention !

SYGNE. — Il vous en reste quelque chose.

LE BARON TURELURE. — C'est ma foi vrai ! et cela m'encourage à vous dire tout de suite ce que je suis venu pour vous dire.

SYGNE. — Je ne tiens pas à l'entendre.

LE BARON TURELURE. — Vous l'entendrez cependant.

Mademoiselle Sygne de Coûfontaine,

Je vous aime et j'ai l'honneur de vous demander votre main.

SYGNE. — Vous m'honorez, Monsieur le Préfet.

LE BARON TURELURE. — Que diable ! Il n'y a pas de quoi devenir ainsi toute blanche, comme si je vous avais frappée au visage.

SYGNE. — Vous pouvez tout me dire, je n'ai pas de défenseur et je dois tout entendre.

LE BARON TURELURE. — C'est moi plutôt qui suis en votre pouvoir. Qu'avez-vous à craindre de ce triste éclopé ?

SYGNE. — Je ne crains personne au monde.

LE BARON TURELURE. — Je le sais. Que vous êtes attrayante avec ces yeux étincelants et cette bouche serrée qui sourit, comme quelqu'un qui s'arme en silence !

Ah, je le sais, que je ne gagnerai rien sur vous et que tout est gardé !

Vous êtes la froideur même, la raison même, et c'est cela même qui me met le feu au sang, c'est cela même qui m'attire et me désespère.

Ce visage parfait et ce cœur composé, l'ange ovale !

Vous êtes assurée et triomphale, tout a sa place qui ne peut être une autre, tout est prompt et déterminé.

N'y a-t-il point de défaut dans ce cœur politique ?

Ce n'est pas vous qui pour le sauver vous pencheriez vers le condamné à mort et le prendriez dans les bras !

Mon corps est rompu, mon âme est dans les ténèbres et je tourne vers vous mon visage plein de crimes et de désespoir !

SYGNE. — Comment osez-vous me parler ainsi ?

LE BARON TURELURE. — J'ai osé d'autres choses plus fortes.

Si l'on n'osait que des choses raisonnables, le Roi serait encore sur son trône.

Me voici comme le peuple de Paris quand il se jetait aux grilles de Versailles avec fureur, appelant le Roi et la Reine !

SYGNE. — Leur sang et le nôtre ne vous suffit-il pas ?

LE BARON TURELURE. — C'est l'âme même que je veux fléchir !

C'est une armée qu'on enfonce que je veux avoir encore, c'est la panique d'une armée qui cède que je veux voir dans ces beaux yeux sévères !

SYGNE. — Vous ne verrez rien de tel.

LE BARON TURELURE. — Je ne sais. Il faut que cela finisse.

Voilà dix ans que nous vivons face-à-face, et, il faut que je l'avoue,

C'est vous qui avez eu le meilleur.

Vous lisez tout dans mes yeux et jamais je ne trouve votre regard en défaut.

Vous obtenez tout de moi et moi je n'ai rien de vous. Ah ! le vieil esclavage de ma mère continue !

Il fallait que je vous parle à la fin. Ne faites pas l'étonnée.

SYGNE. — Monsieur le Baron, il est vrai,

J'ai toujours trouvé en vous un homme bienveillant et courtois.

LE BARON TURELURE. — J'ai fait ce que j'ai pu.

SYGNE. — Vos conseils m'ont été précieux, votre patronage inestimable.

Je me reproche d'en avoir abusé.

LE BARON TURELURE. — Le profit a été pour nous deux.

SYGNE. — Pourquoi détruire ce qu'il y avait

entre nous de possible ? Laissons les choses où elles sont. Est-ce qu'il est en mon pouvoir d'être à vous ?

LE BARON TURELURE. — Sygne,

Est-ce qu'il est en mon pouvoir de ne pas vous désirer ?

SYGNE. — Il ne faut désirer que les choses raisonnables.

LE BARON TURELURE. — La raison est de s'arranger des faits comme on peut.

Et le fait est là que je vous aime, à quoi je ne peux rien.

La nature en sait plus long que vous et moi.

Et si je vous aime, c'est qu'il y a tout de même en vous quelque chose qui est capable d'être aimé par moi.

J'irai donc à vous directement. Quand les instincts parlent si fort,

Plus qu'une chose à faire pour un homme, c'est d'en prendre le commandement et de marcher à leur tête,

Faisant la demi-conversion par le flanc gauche.

SYGNE. — Mais quelles raisons de me parler de cela aujourd'hui ?

LE BARON TURELURE. — Fortes et pertinentes.

SYGNE. — Laissez-moi le temps de réfléchir, avant que je vous donne réponse.

LE BARON TURELURE. — Je le regrette, non. Il faut me répondre sur l'heure.

N'essayez pas d'être la plus maligne avec moi.

SYGNE. — Vous savez que c'est peu de chose de dire que je ne vous aime pas.

LE BARON TURELURE. — Mademoiselle, il est trop difficile de savoir ce qui vous plaît.

Quand nous culbutions les kaiserliks à la baïonnette, cela ne leur plaisait pas davantage.

SYGNE, *le considérant.* — Vous n'êtes pas agréable à voir.

LE BARON TURELURE. — Je ne suis pas agréable mais utile.

Dans quel mauvais cas vous a-t-on mis ? C'est le ciel, je vous dis, qui m'envoie pour vous sauver tout exprès !

Et non point vous seulement. Mais le sort de votre roi et de votre religion.

Et de votre cousin lui-même, ce héros antique, notre vaillant Agénor,

Qui sait si vous ne le tenez pas en ce moment entre vos doigts délicats ?

Ne me prenez pas pour un fanatique. La France d'abord. Je suis l'homme du possible.

Que chacun fasse son devoir comme moi, et cela ira !

Le roi lui-même, il ne me fait pas peur, le jour qu'il me prendra pour ministre.

SYGNE. — Pourquoi me parlez-vous de mon cousin Georges ?

LE BARON TURELURE, *d'une voix tonnante.* — Parce qu'il est ici et que je le tiens à la gorge.

SYGNE. — Prenez le donc si vous en êtes capable.

LE BARON TURELURE. — Son sort vous est-il indifférent ?

SYGNE. — Voici longtemps que nous avons fait notre pacte avec la mort.

LE BARON TURELURE. — Que m'importe votre cousin et ses farces misérables ?

SYGNE. — Que m'importe le citoyen Turelure et ses ruses misérables ?

LE BARON TURELURE. — J'ai en main de meilleurs otages.

Vous ne dites rien ?

SYGNE. — Que sais-je de vos rêveries de gendarme ?

LE BARON TURELURE *à voix basse.* — Sygne, sauve ton Dieu et ton Roi.

(Il la regarde fixement).

SYGNE, *de même.* — Non, non, vilain boiteux, je ne suis pas pour toi !

LE BARON TURELURE. — Je vous jure que je suis venu ici sachant ce que je faisais.

SYGNE. — Faites donc ce que vous avez à faire au plus vite.

LE BARON TURELURE. — Vous auriez tort de douter de moi. Vous savez que je tiens ma parole.

SYGNE. — Ne doutez donc pas de la mienne davantage.

LE BARON TURELURE. — Sygne de Coûfontaine, qui faites l'orgueilleuse,
Je vous achèterai et vous serez à moi.

SYGNE. — Ne pouvez-vous prendre mes biens gratis ?

LE BARON TURELURE. — Je prendrai la terre et la femme et le nom.

SYGNE. — Vous me prendrez, Toussaint Turelure ?

LE BARON TURELURE. — Je prendrai le corps et je prendrai l'âme avec lui.

Vos pères seront mes pères et vos enfants seront mes enfants.

SYGNE. — L'amour aura fait cette merveille.

LE BARON TURELURE. — La justice du moins, car voyez de quel prix je veux vous payer.

SYGNE. — Je le sais. C'est à vous que je dois mon héritage.

LE BARON TURELURE. — A ma mère qui vous a nourrie.

SYGNE. — Aux vôtres qui ont tué tous les miens.

LE BARON TURELURE. — C'est nous donc doublement qui vous avons faite et élevée.

SYGNE. — Monsieur le Préfet, vous avez ma réponse. Il suffit.

Est-il quelque autre chose encore qui vous retienne chez moi ?

LE BARON TURELURE. — Une autre petite chose.

SYGNE. — Laquelle ?

LE BARON TURELURE. — Vous avez ici la collection des Conciles.

Or vous savez que notre nouveau Théodose en tient un présentement en sa capitale.

Préameneu m'a demandé une note à ce sujet.

Vous pensez bien que je n'ai pas Manzi à la Préfecture.

SYGNE. — Prenez ce que vous voudrez.

LE BARON TURELURE. — Le voici. Je reconnais la superbe ordonnance des in-folio en peau de truie.

J'aime ces belles reliures italiennes.

(Il se dirige en boitant vers cette partie de la bibliothèque où est aménagée la porte secrète. Sygne ouvre doucement le tiroir du secrétaire et y enfonce la main.)

LE BARON TURELURE, *le dos tourné à Sygne.* — Voilà bien l'ouvrage au complet. Il est en parfait état et sans un grain de poussière.

SYGNE. — Je le ferai porter dans votre voiture.

LE BARON TURELURE. — Et qu'arriverait-il, je me le demande, si j'en cueillais moi-même quelques tomes ?

SYGNE. — Le poids des Conciles est trop lourd pour un préfet boiteux.

LE BARON TURELURE, *se retournant vivement et regardant Sygne en face.* — Ce qui m'arriverait ? Une balle de plomb dans la tête,

Adressée par cette jolie main que voici. Vous avez certains bijoux dans ce petit secrétaire.

SYGNE. — Ils ne me sont pas inutiles.

LE BARON TURELURE. — A quoi bon faire une grande tache sur le parquet ?

Et que feriez-vous de ce grand cadavre de misère de Dieu ? Le mettriez-vous aussi dans ce tiroir avec vos autres petits secrets ?

Je connais mieux que vous cette sainte maison et croyez que j'ai mis le chat à tous les trous.

SYGNE. — Toussaint Turelure, songez que je suis armée et ne m'induisez pas en tentation.

LE BARON TURELURE. — Je m'en vais donc et vous laisse à vos réflexions.

Sygne de Coûfontaine, je vous laisse ces deux heures pour vous décider.

(Entre le Curé Badilon)

Monsieur le Curé, j'ai bien l'honneur.

(Il sort)

SCÈNE II

MONSIEUR BADILON (*C'est un homme gros et d'aspect rustique).* — Cet homme chez vous. Que signifie cette visite ?

SYGNE. — Vous savez que Monsieur le Préfet m'honore de sa sympathie.

MONSIEUR BADILON. — Cette visite en ce moment !

SYGNE. — M. le baron Turelure
Venait me demander ma main.

MONSIEUR BADILON. — Il a osé ?

SYGNE. — Quelle audace voyez-vous là ? Baron, préfet, général, commandeur de je ne sais quoi, tout le vignoble de Mareuil à lui, trois ou quatre châteaux, (tout cela grevé d'hypothèques, il est vrai)

N'est-ce pas un parti raisonnable ?

Et pour ce qui est de s'adresser à moi, que vouliez-vous qu'il fît ? Est-ce sa faute si je n'ai plus père ni mère ? Et j'ai assez d'âge et de sens pour traiter seule ce genre d'affaires, comme d'autres.

MONSIEUR BADILON. — Dieu ne se plaît pas aux paroles amères.

SYGNE. — J'ai entendu ces douces paroles par lesquelles il m'ouvrait son cœur.

MONSIEUR BADILON. — Et pourquoi choisit-il ce moment ?

SYGNE. — La suite vous le fera paraître.

MONSIEUR BADILON. — Saurait-il que Georges est ici ?

SYGNE. — Il le sait.

MONSIEUR BADILON. — Sait-il aussi,
Qui est ce voyageur que vous avez reçu cette nuit sous votre toit ?

SYGNE. — Il est donc vrai ? et vous aussi me dites la même chose...
Le pape...

MONSIEUR BADILON. — ... Arraché de sa prison par la main de votre frère...

SYGNE. — O pauvre Georges-fou !

MONSIEUR BADILON. — ... Est ici caché et remis à votre garde.

SYGNE, *se tournant vers le Christ.* — Malheur à moi parce que vous m'avez visitée !

MONSIEUR BADILON. — Mais je l'entends qui répond : C'est toi-même qui m'as ramené ici.

SYGNE. — Je vous ai tenu entre mes bras et je sais que vous êtes lourd !

MONSIEUR BADILON. — Aux forts le fardeau.

SYGNE. — Je comprends maintenant votre assistance et pourquoi j'ai refait cette maison non point pour moi !

MONSIEUR BADILON. — Mais afin que le père de tous les hommes y trouve un abri.

SYGNE. — Abri précaire et d'une seule nuit !

MONSIEUR BADILON. — Ne pouvez-vous faire échapper le vieillard ?

SYGNE. — Toussaint garde toutes les issues.

MONSIEUR BADILON. — N'est-il point de salut pour le pape ?

SYGNE. — Turelure me l'a remis dans la main.

MONSIEUR BADILON. — Que demande-t-il en échange ?

SYGNE. — Cette main elle-même.

MONSIEUR BADILON. — Sygne, sauvez le Saint-Père !

SYGNE. — Mais non point à ce prix ! Je dis non !
Je ne veux pas !
Que Dieu prenne soin de cet homme sien, comme à moi mon devoir est envers les miens !

MONSIEUR BADILON. — Livrez donc votre père fugitif.

SYGNE. — Je ne livrerai point mon corps et leur corps ! Je ne livrerai point mon nom et leur nom !

MONSIEUR BADILON. — Livrez votre Dieu à la place.

SYGNE, *vers le Christ.* — Vous vous êtes amèrement moqué de moi !

MONSIEUR BADILON. — Que lui avez-vous demandé qu'il ne vous ait accordé ? Qu'avez-vous recherché qui ne soit à vous ? Le fruit de votre travail, vous l'avez.

SYGNE. — Je l'ai !

MONSIEUR BADILON. — La race est sauve en Georges que vous sauvez,
Le conservant à ses enfants.

SYGNE. — Grand Dieu ! C'est ici que votre main apparaît !

MONSIEUR BADILON. — Je ne vous entends pas.

SYGNE. — Sa femme, dites-vous, ses enfants...

MONSIEUR BADILON. — Eh bien ?

SYGNE. — Tout est mort.

MONSIEUR BADILON. — Paix sur eux ! Vous voici libre.

SYGNE. — Georges reste.

MONSIEUR BADILON. — Que lui garder qui vaille plus que la vie ?

SYGNE. — L'honneur.

MONSIEUR BADILON. — Cet honneur dont tu honoreras tes père et mère.

SYGNE. — Il est pauvre et tout seul.

MONSIEUR BADILON, *vers le Christ.* — Un autre est plus pauvre et plus seul.

SYGNE. — Apprenez donc, puisqu'il me faut tout vous dire, Père,
Ce que nous avons fait ce matin même, lui le dernier, et moi la dernière de notre race.

MONSIEUR BADILON. — Je vous écoute.

SYGNE. — Cette nuit nous avons engagé notre foi l'un à l'autre.

MONSIEUR BADILON. — Vous n'êtes pas mariés encore.

SYGNE. — Un mariage ! Ah, ceci est plus que tout mariage !
Il m'a donné sa main droite, comme le lige à son vassal,
Et moi je lui ai fait un serment dans mon cœur.

MONSIEUR BADILON. — Serment dans la nuit. Promesses seules et non point acte ni sacrement.

SYGNE. — Retirerai-je ma parole ?

MONSIEUR BADILON. — Au dessus de toute parole le Verbe qui a langage en Pie.

SYGNE. — Je n'épouserai point Toussaint Turelure !

MONSIEUR BADILON. — La vie de Georges aussi est en sa puissance.

SYGNE. — Qu'il meure, comme je suis prête à mourir ! Sommes-nous éternels ?

Dieu m'a donné la vie et me voici prompte à la rendre.

Mais le nom est à moi ! mon honneur de femme est à moi seule !

MONSIEUR BADILON. — Il est bon d'avoir à soi quelque chose, pour le donner.

SYGNE. — Georges
Périrait, et il faut que ce vieillard reste vivant !

MONSIEUR BADILON. — C'est lui-même qui a été le chercher et qui l'a introduit ici.

SYGNE. — Ce passager d'une minute avec nous, ce vieillard qui n'a plus que le souffle à rendre !

MONSIEUR BADILON. — Votre hôte, Sygne.

SYGNE. — Que Dieu fasse son devoir de son côté, comme je fais le mien.

MONSIEUR BADILON. — O mon enfant, quoi de plus faible et de plus désarmé
Que Dieu, qui ne peut rien sans nous ?

SYGNE. — Misérable faiblesse de femme ! Que ne l'ai-je tué sans tant penser
Avec cette arme que j'avais dans la main ? Mais j'ai craint que cela ne servît à rien.

MONSIEUR BADILON. — Avez-vous eu cette idée criminelle ?

SYGNE. — Nous périssions tous ensemble et je n'avais plus à faire ce choix !

MONSIEUR BADILON. — Il est bien facile de détruire ce qu'il a tant coûté de sauver.

SYGNE. — Mais tuer cet homme est bon.

MONSIEUR BADILON. — A lui aussi Dieu pense de toute éternité et il est son très cher enfant.

SYGNE. — Ah, je suis sourde et je n'entends

pas, et je suis une femme et non pas nonne toute fondue en cire et manne comme un *Agnus-Dei !*

Et si Dieu aime que je l'aime, et de quoi c'est fait, qu'il comprenne ma haine à son tour qui est comme je l'aime, du fond de mon cœur et le trésor de ma virginité !

Mais comprenez donc que depuis que je suis née, je vis en face de cet homme et je suis occupée à le regarder et à me garder de lui, et à le faire plier, et à me faire servir de lui contre-bon-gré !

Et sans cesse à ma gorge contre lui de peur et de détestation me monte une ressource nouvelle.

Et il faut maintenant que je l'appelle mon mari, c'te bête ! et que j'accepte et que je lui tende la joue !

Cela, ha, je refuse ! je dis non ! quand Dieu en chair l'exigerait de moi.

MONSIEUR BADILON. — C'est pourquoi Il ne l'exige aucunement.

SYGNE. — Que demandez-vous donc en son nom ?

MONSIEUR BADILON. — Je ne demande pas, et je n'exige rien, mais je vous regarde seulement et j'attends,

Comme Moïse regardait la pierre devant lui quand il l'eut frappée.

SYGNE. — Qu'attendez-vous ?

MONSIEUR BADILON. — Cette chose pour laquelle il apparaît que vous avez été créée et mise au monde.

SYGNE. — Dois-je sauver le pape au prix de mon âme ?

MONSIEUR BADILON. — A Dieu ne plaise ! Que nous recherchions aucun bien par le mal.

SYGNE. — Je ne livrerai point mon âme au diable !

MONSIEUR BADILON. — Mais déjà l'esprit violent la tient,

Sygne, Sygne, et cette nuit vous avez reçu Jésus-Christ dans la bouche.

SYGNE, *sourdement.* — Ayez pitié de moi.

MONSIEUR BADILON, *avec éclat.* — Grand Dieu ! ayez pitié de moi vous-même qui ai de telles paroles à vous dire dont j'ai épouvante !

C'est votre mère, la sainte comtesse Renée, qui m'a aperçu quand je n'étais encore qu'un mauvais petit corbeau et m'a fait prêtre ici pour l'éternité.

Et quoi ? me voici là qui demande à sa fille ces choses au prix de qui la mort est peu, qui ne suis pas digne de toucher à votre chaussure !

Moi l'imbécile, le gros homme chargé de matière et de péchés !

Me voici à qui Dieu a donné ministère sur les hommes et sur les anges, c'est à ces mains rouges qu'il a remis pouvoir de lier et de délier !

Tout a péri, et c'est moi seul maintenant que vous appelez votre père, pauvre paysan !

Ah, du moins, rien n'a été votre père par le sang plus que je ne suis le vôtre, ma fille chérie, au nom du Père et du Fils !

Priez Dieu pour que je sois pour vous un père et non pas un sacrificateur sans entrailles,

Et que je vous conseille hors de toute violence dans un esprit de mesure et de suavité.

Car Il ne nous demande point ce qui est au dessus de nous, mais ce qu'il y a de plus bas,

Ne se plaisant point aux sacrifices sanglants mais aux dons que son enfant lui fait de tout son cœur.

SYGNE, *sourdement.* — Pardonnez-moi parce que j'ai péché.

(Il ouvre son manteau et on le voit en surplis, l'étole violette croisée sur la poitrine)

Eh quoi ! vous avez sur vous le viatique ?

MONSIEUR BADILON. — Non. Je reviens de le porter au père Vincent dans les bois.

En quittant ce matin même
(*A voix basse*) — Le pape,
J'ai appris que le pauvre homme venait d'avoir les jambes broyées[1] par un chêne.
J'arrive de chez lui. Quelle tempête !
Cela m'a rappelé les bons temps de l'Indivisible, quand le sorcier Quiriace me pourchassait,
Et que je passais la nuit dans le creux d'un saule, avec Notre-Seigneur sur la poitrine.

SYGNE, *se mettant à genoux*. — Pardonnez-moi, mon père, parce que j'ai péché.

MONSIEUR BADILON (*il est assis sur un fauteuil à côté d'elle*). — Qu'il vous pardonne comme je vous bénis.

SYGNE. — Je suis coupable de paroles violentes, de désir de mort, de propos de tuer.

MONSIEUR BADILON. — Renoncez-vous de toute votre volonté à la haine d'aucun homme et au désir de lui mal faire ?

SYGNE. — Je cède.

MONSIEUR BADILON. — Poursuivez.

SYGNE, *à voix basse*. — Georges
Dont je vous ai parlé tout-à-l'heure, père,

[1] Prononcez " bro-yées ".

Je l'aime.

MONSIEUR BADILON. — Mais il n'y a point de mal à cela.

SYGNE. — Plus qu'il n'est dû à aucune créature.

MONSIEUR BADILON. — Mais pas autant cependant que Dieu lui-même qui l'a faite.

SYGNE. — Père, je lui ai donné mon cœur !

MONSIEUR BADILON. — Ce n'est pas assez l'aimer que de l'aimer hors de Dieu.

SYGNE. — Mais Dieu veut-il que je l'abandonne et le trahisse ?

MONSIEUR BADILON. — Ayez patience avec moi, écoutez-moi, mon enfant bien-aimé, car je suis votre pasteur qui ne vous veut point de mal.

Qu'une femme quitte son bien, comme cela arrive, son père, sa mère, son pays, son fiancé,

(Et la chose est bien dure, bien que les mots soient aisés à dire),

Pour se retirer dans le désert au pied d'une croix, pour panser les malades, pour nourrir les pauvres,

Pour chérir et préférer au-dessus du sens et de la raison ces gens qui ne nous sont de rien,

Elle le fait dans l'abondance de son cœur et son salut n'y est pas intéressé.

Et vous, que pour sauver le Père de tous les hommes, selon que vous en avez reçu vocation,

Vous renonciez à votre amour et à votre nom et à votre cause et à votre honneur en ce monde,

Embrassant votre bourreau et l'acceptant pour époux, comme le Christ s'est laissé manger par Judas.

— La Justice ne le commande pas.

SYGNE. — Ne le faisant pas, je reste sans péché?

MONSIEUR BADILON. — Aucun prêtre ne vous refusera l'absolution.

SYGNE. — Est-il vrai ?

MONSIEUR BADILON. — Et je vous dirai plus : Prenez garde et faites attention à ce grand sacrement qu'est le mariage, de crainte qu'il ne soit profané.

Ce que Dieu a créé, il le consomme en nous. Ce que nous lui sacrifions, il le consacre. Il achève le pain et le vin.

Il consomme l'huile. Il donne effet pour l'éternité à cette parole qu'Il nous a communiquée. Il fait un sacrement comme son corps même

De cet aveu par qui le pécheur se condamne à mort.

Ah, comme le cœur d'un prêtre frémit, quand ce monstre qui est le frère de Jésus tournant vers lui sa face décomposée avoue par l'orifice de son corps pourri !

Et de même il a sanctifié tout consentement dans le mariage, que deux êtres l'un à l'autre se font l'un de l'autre pour l'éternité.

SYGNE. — Dieu ne veut donc pas de moi un tel consentement ?

MONSIEUR BADILON. — Il ne l'exige pas, je vous le dis avec fermeté.

— Et de même quand le Fils de Dieu pour le salut des hommes

S'est arraché du sein de son père et qu'il a subi l'humiliation et la mort

Et cette seconde mort de tous les jours qui est le péché mortel de ceux qu'il aime,

La Justice non plus ne le contraignait pas.

SYGNE. — Ah, je ne suis pas un Dieu mais une femme.

MONSIEUR BADILON. — Je le sais, pauvre enfant.

SYGNE. — Est-ce à moi de sauver Dieu ?

MONSIEUR BADILON. — C'est à vous de sauver votre hôte.

SYGNE. — Ce n'est pas moi qui l'ai prié sous mon toit.

MONSIEUR BADILON. — C'est votre cousin qui l'a amené.

SYGNE. — Je ne peux pas ! O mon Dieu, je ne peux pas à ce prix !

MONSIEUR BADILON. — C'est bien. Vous êtes acquittée du sang de ce juste.

SYGNE. — Je ne peux pas au delà de ma force.

MONSIEUR BADILON. — Mon enfant, sondez votre cœur.

SYGNE. — Le voici devant vous tout ouvert et déchiré.

MONSIEUR BADILON. — Si les enfants de votre cousin vivaient encore, s'il s'agissait de le sauver, lui et les siens,

Et le nom, et la race, si lui-même vous le demandait,

Ce sacrifice que je vous propose, Sygne, le feriez-vous ?

SYGNE. — Ah, qui suis-je, pauvre fille, pour me comparer au mâle de ma race ? Oui.

Je le ferais.

MONSIEUR BADILON. — Je l'entends de votre propre bouche.

SYGNE. — Mais il est mon père et mon sang et mon frère et mon aîné, le premier et le dernier de nous tous,

Mon maître, mon seigneur, à qui j'ai engagé ma foi !

MONSIEUR BADILON. — Dieu est tout cela pour vous avant lui.

SYGNE. — Mais il n'a pas besoin de moi ! Le pape a ses promesses infaillibles.

MONSIEUR BADILON. — Mais le monde ne les a point, pour qui le Christ n'a point prié.

Epargnez à l'univers ce crime.

SYGNE. — C'est vous qui m'avez instruit, et ne me disiez-vous pas que le pape près de périr, Dieu chaque fois l'a sauvé ?

MONSIEUR BADILON. — Jamais sans le secours de quelque homme et sans sa bonne volonté.

SYGNE. — Je vis toute seule ici et ne sais rien de la politique.

MONSIEUR BADILON. — Mais vous voyez au moins que c'est l'heure du Prince de ce monde, et Pierre lui-même est entre les mains de Napoléon.

Qui l'empêche de façonner un autre pape, comme ces empereurs de ténèbres jadis, ou de le tirer de Rome,

Comme les anciens rois de France afin de l'avoir à eux ?

Voici le dernier désordre ! Voici le cœur dérangé de sa place !

Ah, nous ne sommes pas seuls ici ! Ame pénitente, vierge, voyez ce peuple immense qui nous entoure.

Les esprits bienheureux dans le ciel, les pécheurs sous nos pieds,

Et les myriades humaines l'une sur l'autre, attendant votre résolution !

SYGNE. — Père, ne me tentez pas au-dessus de ma force !

MONSIEUR BADILON. — Dieu n'est pas au-dessus de nous, mais au-dessous.

Et ce n'est pas selon votre force que je vous tente, mais selon votre faiblesse.

SYGNE. — Ainsi donc moi, Sygne, comtesse de Coûfontaine,

J'épouserai de ma propre volonté Toussaint Turelure, le fils de ma servante et du sorcier Quiriace.

Je l'épouserai à la face de Dieu en trois personnes, et je lui jurerai fidélité et nous nous mettrons l'alliance au doigt.

Il sera la chair de ma chair et l'âme de mon âme, et ce que Jésus-Christ est pour l'Eglise, Toussaint Turelure le sera pour moi, indissoluble.

Lui, le boucher de 93, tout couvert du sang des miens

Il me prendra dans ses bras chaque jour et il n'y aura rien de moi qui ne soit à lui,

Et de lui me naîtront des enfants en qui nous serons unis et fondus.

Tous ces biens que j'ai recueillis non pas pour moi,

Ceux de mes ancêtres, celui de ces saints moines,

Je les lui porterai en dot, et c'est pour lui que j'aurai souffert et travaillé.

La foi que j'ai promise, je la trahirai. Mon cousin trahi de tous et qui n'a plus que moi seule,

Et moi aussi, je lui manquerai la dernière !

Cette main qu'il a prise dans la sienne le lundi de la Pentecôte,

Sous l'œil de nos quatre parents exposés devant nous tous ensemble sur cet autel,

Je la lui retirerai. Ces deux mains qui se sont serrées passionnément tout à l'heure,

La mienne est fausse !

(*Silence*)

Vous vous taisez, mon père, et ne me dites plus rien ?

MONSIEUR BADILON. — Je me tais, mon enfant, et je frémis !

Je vous déclare que ni moi

Ni les hommes ni Dieu même ne vous demandons un tel sacrifice.

SYGNE. — Et qui donc alors m'y oblige ?

MONSIEUR BADILON. — Ame chrétienne! Enfant de Dieu ! C'est à vous seule de le faire de votre propre gré.

SYGNE. — Je ne puis pas.

MONSIEUR BADILON. — Préparez-vous donc. Je m'en vais vous bénir et vous renvoyer.

SYGNE. — Mon Dieu ! Cependant vous voyez que je vous aime !

MONSIEUR BADILON. — Mais non point jusqu'aux crachats, à la couronne d'épines, à la chute sur le visage, à l'arrachement des habits et à la croix.

SYGNE. — Vous voyez mon cœur !

MONSIEUR BADILON. — Mais non point à travers cette grande rupture à mon côté.

SYGNE. — Jésus ! mon bon ami !

Qui a été tout le temps mon ami sinon vous ? Il est dur maintenant de vous déplaire.

MONSIEUR BADILON. — Mais il est facile de faire Votre volonté !

SYGNE. — Il est dur de me séparer de Vous pour la première fois.

MONSIEUR BADILON. — Mais il est doux de mourir en Moi qui suis la Vérité et la Vie.

SYGNE. — Seigneur, s'il se peut, que ce calice soit éloigné de moi !

MONSIEUR BADILON. — Mais toutefois que Votre volonté soit faite et non la mienne !

SYGNE. — Ah, du moins, ô mon Dieu, si je Vous abandonne tout,

Et Vous de Votre côté, faites aussi pour moi quelque chose.

Ne tardez pas et prenez ma vie misérable avec le reste !

MONSIEUR BADILON. — Mais toutefois à Vous seul il appartient de savoir le jour et l'heure.

SYGNE, *sourdement.* — Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de moi !

MONSIEUR BADILON. — Le voici déjà avec vous.

SYGNE. — Seigneur, que votre volonté soit faite et non la mienne !

MONSIEUR BADILON. — Est-il vrai, mon enfant, et tout est-il consommé ?

SYGNE. — ...Et non la mienne.

(Silence)

Seigneur, que votre volonté soit faite et non la mienne ! Seigneur, que votre volonté soit faite et non pas la mienne !

MONSIEUR BADILON. — Ma fille, mon enfant bien-aimé, le voyez-vous maintenant, combien Dieu vous demande une chose facile ?

Le voici donc enfin abattu, l'édifice de votre amour propre ? La voici terrassée, cette Sygne que Dieu n'a pas faite ! Le voici arraché jusqu'aux racines,

Ce tenace amour de vous-même! Voici la créature avec son créateur dans l'Eden de la croix !

" O mon enfant, certes la joie est grande que Je réserve à mes saints, mais que dites-vous de mon calice ? " Il est facile de mourir,

Il est facile d'accepter la mort, et la honte, et le coup sur le visage et l'inintelligence, et le mépris de tous les hommes.

Tout est facile excepté de Vous contrister. Tout est facile, ô mon Dieu, à celui qui Vous aime

Excepté de ne pas faire Votre volonté adorable.

(Il se lève)

Et moi, Votre prêtre, je me lève à mon tour et je me tiens au-dessus de cette victime immolée,

Et je Vous prie pour elle, ainsi que l'on prie sur les azymes à la messe.

Père Saint, Vous voyez cette brebis qui a fait ce qu'elle a pu.

Maintenant ayez compassion d'elle et ne lui imposez pas un fardeau intolérable.

Ayez pitié de moi aussi, prêtre, pécheur, qui viens de Vous immoler mon enfant unique de mes propres mains.

Et vous, ma fille, dites que vous me pardonnez, avant que je ne vous pardonne.

(Elle fait un geste de la main, il lui pose la sienne sur la tête)

Mon enfant, recueillez-vous, je m'en vais vous bénir et que la grâce de Dieu soit avec vous !

(Elle se laisse couler la face contre terre et demeure prosternée et les

bras étendus. Il fait lentement le signe de la croix sur elle, cependant que les rayons rouges du soleil couchant entrent par les fenêtres.)

PAUL C.

(A suivre)

L'OMBRAGEUSE

(*fin*)

VIII

Le menton appuyé sur ses mains, l'Ombrageuse se tenait mornement assise près d'une fenêtre entr'ouverte, quand, vers la fin de l'après-midi, Boboli fit irruption dans l'appartement. Agitée et toute en nage, elle se laissa tomber sur une chaise et sans prendre le temps de souffler : " Sais-tu ce qui se passe ? commença-t elle. On vient d'expulser Latour de la salle de jeu du Casino... "

Isabelle avait redressé à demi son beau visage que la lassitude et l'ennui obscurcissaient. Un instant, elle considéra en silence la jeune femme qui fixait sur elle ses grands yeux effarés où les larmes étaient prêtes. " Quelle est cette sotte invention, " fit-elle, enfin, en haussant les épaules.

" Eh ! crois-tu que je l'aie forgée de toutes pièces ! reprit Boboli. Il paraît qu'il a triché, on l'a surpris, et il a été exécuté séance tenante. Je n'en sais pas plus long pour le moment. Cela m'a suffi du reste et je n'ai guère songé à en demander davantage. Mais pour vraie, l'histoire l'est assurément, on ne parle que de cela dans toute la ville... "

L'Ombrageuse ne répondit pas tout de suite. Immobile et comme distraite, elle s'était détournée à nouveau ; une

chaleur secrète cependant, se glissant sous ses traits, éclairait peu à peu son visage. Brusquement : " Je n'en crois rien ! s'écria-t-elle en se dressant, c'est absurde ! " Et du ton le plus dur : " Qui te l'a dit d'abord ? "

" Qui me l'a dit ? Mais Charlot, ce jeune homme avec qui nous avons soupé hier... Moi aussi, je ne voulais pas y croire : ensuite, j'ai rencontré le Colonel et il nous a tout raconté. Latour jouait au Casino avec quelqu'un que nous ne connaissons pas. Tout d'un coup, ce monsieur s'est levé en disant bien haut qu'il n'entendait pas être dupe plus longtemps. Du monde, au bruit, est accouru, et on a vu, alors, qu'à la place que Latour venait de quitter, il y avait un paquet de cartes préparées. Latour n'a pas dit un mot : qu'aurait-il pu dire ? Il est sorti. Le Colonel l'a suivi. Il aurait voulu l'aborder, lui parler : le courage lui a manqué : il pleurait presque en me l'avouant. Le pauvre homme était atterré, je ne l'étais pas moins... " Et hochant la tête : " Aussi, ajouta-t-elle, qui aurait prévu une chose si affreuse ! " Mais soudain, elle s'interrompit, stupéfaite, indignée bientôt, de l'accès d'hilarité dont Isabelle venait d'être prise. " Se peut-il que tu en ries, lui jeta-t-elle, ah ! tu n'as pas de cœur !... "

Isabelle, à l'instant, s'arrêta. " Va, laisse-moi rire, petite. Tu ne feras pas que je ne trouve ça grotesque et vraiment réussi... Comment, il trichait et il s'est fait prendre, l'imbécile ! mais c'est bouffon, ne le vois-tu pas ? " Et tandis qu'une gaîté cruelle agitait son visage : " Ma parole ! vous aviez de jolies connaissances ! Tous mes compliments, ma chère ! Et tu voudrais m'interdire de rire... C'est trop demander... Car enfin, il n'y a pas à le nier : l'homme qui se conduit de la sorte n'est qu'un piètre personnage,

un drôle ! " Et avec un geste emphatique : " A qui se fier, grands dieux ! " ajouta-t-elle.

Trop pénétrée de son sujet pour noter ce qu'il y avait d'outré dans l'attitude d'Isabelle, Boboli baissa la tête et tristement : " Oui, à qui se fier ? Latour, bien sûr, était le dernier homme dont j'eusse attendu un tel scandale... Quel coup ce sera pour tous ceux qui le connaissent... Et qu'en va dire cette malheureuse Paulette ? "

" Paulette ! je l'oubliais, ma foi... C'est vrai qu'elle en était folle... Ah ! la pauvre fille, elle n'a pas de chance... Et dire qu'elle n'était même pas arrivée à se faire payer de retour... Mais elle n'est donc pas au courant ? "

" Non, fit Boboli, sans relever le front. Elle est partie ce matin pour toute la journée et ne rentrera qu'à la nuit... Même, il s'agira de la rejoindre dès son retour. Que deviendrait-elle si, avant que nous l'ayons pu préparer, quelqu'un lui contait tout de go l'histoire ?... Nous, du moins, nous saurons y mettre tous les ménagements nécessaires... Mais il faudra que tu m'aides, par exemple ! J'ai la tête à l'envers : seule, jamais je ne m'en tirerais... "

" T'aider à passer la nouvelle en douceur ? reprit Isabelle. Comment donc ! Il n'était pas besoin de me le demander. Tu peux compter sur moi... C'est bien à moi, en effet, qu'il appartient d'instruire cette petite... Je suis tout indiquée pour cela. Sois tranquille : c'est seule et sans toi que je m'acquitterai de ce soin... Pauvre Paulette ! Elle saura combien je la plains. Aimer un tel homme ! Ah ! que j'avais raison de le détester, car, vous voudrez bien vous en souvenir, je ne pouvais le souffrir... Je l'exécrais même et ne m'en cachais guère...... Quelles moues vous me faisiez quand j'avais le malheur de laisser

paraître mon sentiment à cet égard ! Ah ! si vous aviez su ! Suppose que je l'aie aimé, au contraire, que ferais-je à présent ? Sans doute, je m'affolerais, je serais au désespoir, anéantie, prête à n'importe quelle folie ! Je le détestais, heureusement : que me fait dès lors ce qui lui arrive ; je n'en suis ni touchée ni émue... Je ris seulement parce que l'aventure, après tout, ne vaut vraiment pas qu'on en pleure... " Et après un court silence : " Que ne donnerais-je pas, ajouta-t-elle à voix basse, comme se parlant à elle-même, que ne donnerais-je pas pour l'avoir en ce moment devant moi ? "

Un air de méchanceté si triomphante passait en même temps sur ses traits que Boboli ne put retenir un geste de révolte: " N'as-tu pas honte, fit-elle, de parler ainsi ! "

L'Ombrageuse ne parut pas l'avoir entendue. Elle s'était levée. Les yeux au loin : " Il n'oserait pas me regarder, poursuivit-elle. Je ne lui adresserais pas la parole. Je passerais simplement en le dévisageant et il baisserait la tête, car ce n'est qu'un lâche, un être falot et méprisable, je le sais maintenant. Le masque est tombé, on voit la grimace. " Et, se retournant vers Boboli : " Et ici, demanda-t-elle, qu'en pense-t-on ? L'anecdote a dû faire le tour de la ville. Que dit-on ? N'as-tu donc vu personne et est-ce là tout ce que tu sais... Parle, voyons ! Je trépigne d'impatience et tu demeures muette. " Puis, comme Boboli, interdite, ne se hâtait pas de répondre : " Ah ! tiens, ma petite ! tes soupirs m'excèdent et je vois bien qu'on ne saurait rien tirer de toi... Sortons plutôt... Depuis deux heures, que de choses peut-être se sont passées ! Dans la rue, aux Quinconces, nous aurons vite fait d'apprendre des nouvelles... Il me tarde d'en-

tendre cette sale histoire partout répétée... Assez longtemps sa dignité et sa hauteur m'ont humiliée : je tiens ma revanche enfin ! Et ne fronce pas les sourcils : tu ne comprends pas ? Tant pis ! D'ailleurs, j'ai besoin d'air et de distraction : toute la journée je suis restée ici à me morfondre... Ah ! si j'avais su... Allons ! sortons ! nous dînerons ensemble. Et sois tranquille, je n'oublierai pas Paulette. Pour rien au monde, je ne céderais ma place, je te le jure ! Il faut bien que je m'occupe, du reste, car, tu ne sais pas, me voilà libre désormais." Et avec une sorte de triviale désinvolture : " Oui, ma chère, ajouta-t-elle, entre Derlon et moi, tout est fini depuis ce matin..."

Quels yeux Boboli ouvrit ! " Brouillée avec Derlon ?"

En riant, l'Ombrageuse lui prit le menton : " Comment, cela aussi te porte un coup ! Quel petit cœur sensible ; on ne sait plus par où te prendre... Lis ceci, et il ne me restera plus rien, ensuite, à te révéler... " Et ayant jeté une lettre froissée sur les genoux de la jeune femme, elle passa dans la chambre voisine.

Etourdie de tant d'événements et de secousses, Boboli demeura les yeux fixés sur le papier qu'Isabelle venait de lui confier. Ses paupières battaient. Il lui fallut un moment pour déchiffrer la signature du Comte au bas de ces feuillets, tout couverts d'une écriture serrée et tourmentée :

" Ma chère Isabelle, écrivait Derlon, je m'en vais
" dans une heure ; l'avenir seul dira si c'est pour ne plus
" vous revoir. Avant de mettre à exécution une si grave
" résolution, il aurait convenu de vous exposer les motifs
" qui me l'ont imposée : je m'en rends bien compte ;
" excusez-moi de n'en rien faire. En me dérobant à

" cette explication, je n'ai voulu que nous épargner une " épreuve inutile, également pénible pour vous et pour " moi. Devant vous, d'ailleurs, je sens que je n'aurais " rien trouvé à dire. Vous savez que je m'exprime mal " et que les mots me trahissent. Certainement, s'il " m'avait été permis d'épancher tout ce que j'ai sur le " cœur et qui si longtemps m'a pesé, vous m'auriez " compris, mais cette approbation même eût été pour " moi un déchirement que je me reconnais incapable de " supporter. Au fond, si ce départ inopiné vous surprend " en ce moment, vous ne tarderez pas à reconnaître que " c'est la seule solution que comporte la douloureuse " situation où la vie nous a placés. Mon grand tort, c'est " d'avoir tant tardé à m'en apercevoir. J'aurais tout fait " pour vous rendre heureuse. J'ai reconnu depuis peu que " je ne saurais mieux assurer votre bonheur qu'en renon- " çant à y être pour quelque chose. Voilà pourquoi " je me retire, bien éloigné, du reste, de me croire quitte à " ce prix de l'aveuglement égoïste où je me suis obstiné " et que je vous supplie de me pardonner, afin que, le jour " où nous nous retrouverons en face l'un de l'autre, il " me soit permis de vous rappeler le souvenir de celui " qui signe ici

" votre ami pour la vie

Derlon."

Et, dans un coin de la dernière page, il avait ajouté son adresse nouvelle.

Plus déconcertée que jamais, comme Boboli à cet endroit relevait la tête, elle aperçut l'Ombrageuse qui, habillée et prête à sortir, la considérait d'un œil ironique, en achevant de boutonner un de ses gants. " Pour l'amour

de Dieu ! qu'est-ce que cela signifie ! " s'écria la jeune femme. " Qu'a-t-il pu se passer entre vous ? Je ne comprends rien à cette querelle. "

Mais d'un geste sec, Isabelle lui retira la lettre des mains : " En voilà assez, ma petite ! Nous avons autre chose à faire pour l'instant. Sortons !... "

Mille questions confuses se pressaient sur les lèvres de Boboli : elle n'ouvrit plus la bouche cependant et suivit docilement l'Ombrageuse dans la rue qu'animait la fraîcheur de l'après-midi finissante.

Du visage d'Isabelle, toute expression de lassitude ou d'ennui avait disparu. Elle marchait droit devant elle, vive, élancée, sans rien voir, et une flamme brillait par moments dans ses yeux. Pas une fois elle ne tourna la tête vers Boboli qui se hâtait derrière elle, en silence et le cœur gros. Tant d'insensibilité, une si froide cruauté la navrait. Que n'eût-elle donné pour savoir où la menait l'impérieuse fantaisie d'Isabelle et quelle pensée abritait ce front têtu qu'une ride coupait par le milieu ! Son incertitude, au demeurant, ne fut pas longue. Au premier tournant de la rue, en découvrant de loin les velums de toile jaune du Pavillon, Isabelle se retourna. Un sourire délia ses traits durcis. " Nous y voilà ! fit-elle. Je pense qu'ici il y aura pour nous du nouveau à apprendre ! " Et d'un mouvement allègre, elle souleva la draperie de perles qui masquait l'entrée.

Dès le seuil pourtant, il lui fallut ralentir, puis s'arrêter. C'était l'heure du thé. Tout ce que le public des Eaux comptait de frivole et d'oisif se trouvait réuni autour des petites tables dont la pâtisserie était encombrée. Un chuchotement à l'entrée des jeunes femmes avait couru

de ci, de là. Des regards curieux se levaient vers elles. D'un air nonchalant, Isabelle cherchait dans la cohue quelque visage familier. Dans le fond d'une petite serre, enfin, au milieu de cinq ou six jeunes gens, elle aperçut le convive inconnu du souper, celui que Boboli appelait Charlot. Pour mieux attirer l'attention, il s'était soulevé à demi, et de loin lui faisait signe. L'Ombrageuse, aussitôt, se dirigea sur lui. Ses yeux, sa face, en un moment, s'étaient éclairés. Déjà, empressé et la main tendue, Charlot se penchait. Mais sans faire mine de remarquer le geste : " Ah ça ! fit-elle vivement, que me conte-t-on ? Il paraît qu'il s'en est passé de belles, tantôt, au Casino !... "

Lentement, Charlot laissa retomber sa main et d'un ton incertain : " Vous faites allusion, sans doute, à l'incident auquel se trouve mêlé M. Latour... Ah ! vous dites bien, c'est surprenant en effet... ! " Et comme pour amener une présentation : " Justement, ajouta-t-il en désignant les jeunes gens près de lui, ces Messieurs et moi nous étions en train d'en parler... "

Isabelle ne daigna point soupçonner l'intention. " Vraiment ! fit-elle, en s'asseyant. Eh bien continuez, je vous en prie... Je serais fort aise de vous entendre... " Et, accoudée au marbre de la table, elle promenait autour d'elle un regard étincelant et avide.

Son accent, la brusquerie de ses façons n'avaient pas laissé de causer quelque malaise. " Mon Dieu ! reprit Charlot, avec précaution, nous ne disions rien qui vaille d'être rapporté... Il y a des circonstances qui nous échappent... Tout cela est bien obscur et tellement imprévu... Du moins, poursuivit-il, nous étions unanimes

à reconnaître combien cet événement est pénible pour la famille et l'entourage de celui qui... "

D'un mouvement impatient, l'Ombrageuse l'interrompit. " Est-ce par égard pour moi que vous dites ça ? Vous êtes bien bon, mais ce n'est pas la peine, et je n'ai que faire de vos condoléances... Les malheurs de ce monsieur me laissent fort indifférente. Je le connaissais mal, à vrai dire; peut-être êtes-vous mieux informé de son caractère... Raison de plus pour vous expliquer !..."

D'un coup d'œil furtif, le jeune homme interrogea l'énigmatique visage tourné vers lui. " Nos rapports avec M. Latour, fit-il enfin, n'ont jamais été que fort lointains. Je ne le regrette pas, à coup sûr, mais dans ces conditions il m'est assez difficile d'avoir une opinion personnelle. Je comprends et j'approuve en tout cas votre réserve, car il faut bien convenir, après ce qui s'est passé, qu'il apparaît sous un jour assez fâcheux..."

" Un jour fâcheux ! s'exclama Isabelle, quelles façons vous avez de vous exprimer. Voyons ! appelez les choses par leur nom. Traitez-le donc de filou et de grec, tout simplement ! " Et elle se retourna en riant vers Boboli, assise derrière elle, cependant que les jeunes gens décontenancés se consultaient des yeux.

" Au surplus, reprit-elle froidement, tant de délicatesse vous honore ; vous permettrez néanmoins que je m'étonne de votre bienveillance envers un homme qui n'a jamais paru se soucier beaucoup de votre estime ou de votre sympathie..."

Charlot eut un sourire contraint :

" Evidemment, évidemment," fit-il avec un geste conciliant, et se hâtant de battre en retraite: " Du reste, reprit-

il, il y a une moralité à tirer de cet épisode... Dans un endroit de plaisir comme celui-ci, on ne saurait apporter assez de prudence dans ses fréquentations. A force de rencontrer les mêmes personnes à la même place, on finit par causer et se serrer la main... Là est le danger... Voyez plutôt ce Latour. Qui de nous n'aurait juré que c'était un parfait galant homme ; n'empêche que le voici compromis dans une bien vilaine affaire. Dès lors, qu'attendre des autres, d'un tas de gens que nous ne connaissons pas et qui, à la longue nous deviennent familiers sans qu'on sache comment ni pourquoi...

D'un hochement de tête attentif, Isabelle n'avait pas cessé de l'approuver. " Ah ! la sagesse parle par votre bouche ", s'écria-t-elle, et à l'air de fiévreuse gaîté dont elle considérait les jeunes gens, Boboli comprit soudain quelle menace était supendue sur leur tête.

" Tout de même, reprit l'Ombrageuse, en revenant à Charlot, j'attends encore de connaître votre opinion... Ah ! vous vous défendez bien !... Ainsi, ç'a été pour vous une surprise, rien ne vous avait mis en garde ?... Pas une fois sa conduite, sa manière ne vous ont paru suspectes ? Est-ce là ce que vous pensiez ? Parlez donc. Ou me faut-il croire que ma curiosité vous importune ?..."

Charlot, pour le coup, ne put dissimuler l'embarras où le mettait une si tenace insistance. " Eh ! que voulez-vous que je réponde ? balbutia-t-il. Je vous le répète, c'est à peine si je le connaissais... " Mais voyant Isabelle s'énerver : " Assurément, s'empressa-t-il de jeter au hasard, je ne serais pas allé jusqu'à soutenir que ce devait être un escroc ; je reconnais cependant qu'il ne nous a jamais inspiré grande confiance... J'aurais préféré ne pas vous le

dire, vous comprenez, à cause des relations que vous sembliez avoir avec lui... S'il faut parler franchement, je ne cacherai pas qu'il y avait en sa contenance quelque chose de renfermé, de clandestin qui encourageait le soupçon... Cette façon aussi qu'il avait de tenir les gens à distance, ne paraissait guère rassurante... On y sentait comme une sorte d'arrière-pensée qui donnait à réfléchir... Je pense que c'est là la raison qui nous a toujours empêchés de faire quoi que ce soit pour nous rapprocher de lui. "

" Le flair de l'honnête homme ! fit Isabelle. Il ne vous a pas trompé... "

Pour rompre la contrainte qui pesait sur eux, les jeunes gens se hâtèrent de sourire. " Très juste ! Madame ! " cria de loin un petit blond, mais sous le regard brûlant que l'Ombrageuse attachait sur lui, il baissa les yeux en rougissant. Encouragé par le succès, et se sentant dans la bonne voie, Charlot d'ailleurs tenait à ne point lâcher la parole. " Riez à votre aise, reprit-il plaisamment, si tout le monde avait pensé comme moi, je crois que personne ne le regretterait à présent. Et puis, tout chez lui n'était-il pas inquiétant ? Je vous accorde qu'on ne lui courait pas après, mais qu'a-t-il fait pour sortir de ce majestueux isolement... On eût juré qu'il avait quelque chose à cacher... Parbleu ! Nous devinons maintenant de quoi il retournait. Il savait bien qu'un jour devait venir où on ne lui saurait guère gré de ses familiarités... Enfin, je vous le demande, que penser de bon d'un homme à qui jamais on n'a connu de femme... " Et, jetant un coup d'œil galant à Boboli et Isabelle : " Ce n'étaient pourtant pas les occasions de s'enflammer à propos qui lui manquaient... "

“ Tout cela est fort bon,” interrompit un gros homme épais qui, depuis l'arrivée de l'Ombrageuse, n'avait pas cessé de la couver des yeux. “ M'est avis toutefois que nous ne lui rendons pas justice. Qu'importe que ce fût un poseur ou un tricheur ? N'est-ce pas à lui, à tout prendre, que nous devons le plaisir de voir parmi nous deux femmes charmantes qu'autrefois nous n'admirions que de loin ?... ” A sa question, un murmure d'assentiment répondit parmi les jeunes gens qui s'assuraient à mesure que la conversation retrouvait son niveau normal... “ Vous voyez, poursuivit le bonhomme, nous voilà tous d'accord ! je m'en doutais un peu... En vérité, au lieu de lui tomber dessus, nous devrions lui être reconnaissants. ” Et, en souriant il leva son verre, comme pour un toast.

Mais l'Ombrageuse, tout à coup, s'était dressée. Muette et contractée, un instant elle dévisagea les jeunes gens, et l'insulte semblait près de jaillir de ses lèvres. Boboli, cependant, l'avait prise par le bras : “ Allons-nous-en ! supplia-t-elle, viens, ne restons plus ici. ”

A sa vive surprise, Isabelle céda aussitôt. Une ombre opaque couvrait ses traits. “ Ah ! les pleutres ! répétait-elle en s'éloignant, les pleutres ! les as-tu entendus ? Trop bas, trop sots pour l'attaquer même en son absence !... ”

Plus que sa violence, le trouble de son amie bouleversait Boboli. “ Ah ! je le savais bien, soupira-t-elle. C'est toi qui l'as voulu... Mais en voilà assez. Rentrons, rentrons maintenant... ”

Isabelle s'était déjà ressaisie. D'un mouvement brusque, elle se dégagea du bras de Boboli toujours posé sur le sien. “ Rentre seule si cela te plaît. Pour moi, il m'en reste encore à entendre. Au Casino maintenant ! ”

Saisie de sa dureté, Boboli n'osa répliquer. Charlot, du reste, à cet endroit les rejoignait. " Ah ! fit-il jovialement, je vous rattrape ! Vous vous êtes enfuies si vite que j'ai bien pensé vous avoir perdues... Je ne vous dérange pas, j'espère ?... " Mais Isabelle qui s'était remise à marcher ne daigna point tourner les yeux. Surpris, Charlot alors se pencha vers Boboli : " Je veux croire, fit-il à voix basse, qu'elle ne s'est pas offusquée des propos de notre ami... Il n'est point toujours très mesuré et manque un peu de tact ; qu'elle soit bien persuadée toutefois qu'il n'a pas eu un instant l'intention ni l'idée de lui manquer... " A peine Boboli l'entendit-elle : elle songeait bien à lui répondre ! Brusquement, le jeune homme se sentit indiscret. Il se tut et jetant un regard autour de lui, allait ralentir pour, ensuite, s'esquiver à la muette, quand, de loin, il aperçut le lieutenant qui se dirigeait vers eux. L'Ombrageuse en même temps avait eu une exclamation et s'empressant vers l'officier: " Eh bien, lui cria-t-elle, et vous, qu'allez-vous nous en dire ? Aurez-vous une opinion du moins, et oserez-vous l'exprimer ? Car vous n'ignorez pas, je suppose, que votre honorable ami... "

Mais le lieutenant ne lui permit pas d'achever. " Je vous en prie ! ne vous attardez pas plus longtemps à cette indigne calomnie ! " Et, comme on allait l'interrompre : " Oui, reprit-il avec force, une calomnie ! Latour — et pas un instant d'ailleurs je n'en ai douté — Latour est un parfait honnête homme qui reste bien au-dessus d'une pareille imputation."

Le premier, Charlot revint de la stupeur qu'avait causée ces paroles. " Eh ! monsieur, je ne demande qu'à vous croire sur parole : cependant j'étais au cercle quand la

scène s'est passée. On a jeté à la face de M. Latour une insulte intolérable. Je l'ai entendue, tout le monde l'a entendue... Loin de protester, il s'est retiré sans mot dire : vous conviendrez que dans ces conditions..."

Il n'en put dire plus long. Isabelle brusquement l'avait arrêté. « Silence ! » commanda-t-elle. Et se tournant vers l'officier : « Et vous, expliquez-vous ! Que signifient ces protestations... Je n'aime pas les énigmes... Allons, soyez clair ! »

Le lieutenant ne demandait qu'à parler. « Il est vrai, Latour s'est éloigné sans relever l'affront, comme s'il lui fallait bien le subir et il y a là quelque chose qu'on a peine à comprendre. C'est un honnête homme néanmoins. Je vous le répète et j'ai pour l'affirmer la meilleure raison du monde, à savoir la rétractation même de son accusateur. Parbleu ! moi aussi j'étais présent ! L'insulte, moi aussi, je l'ai entendue, et si je ne suis pas intervenu, c'est que l'affaire s'est dénouée trop vite pour que j'eusse le temps de m'en mêler. Mais, en dépit de l'évidence, pas un instant je n'ai pu admettre que Latour eût réellement commis l'action ignoble qu'on lui reprochait. A peine fut-il parti que, désireux d'en avoir le cœur net, je me rapprochai de l'individu à qui nous devions cet esclandre. Justement il s'apprêtait à prendre la porte à son tour. Le plus poliment que je pus, je le priai de me faire connaître, comme à un ami personnel de Latour, quelles raisons l'avaient autorisé à formuler publiquement une si grave accusation. Il parut contrarié de la question et en rechignant me conduisit à la table de jeu : « Vous voyez ce petit paquet de cartes demeuré sur le tapis ? Eh bien, votre ami le tenait dissimulé sur ses genoux ; je l'ai surpris au moment

où il en retirait l'appoint nécessaire à son jeu. C'est clair, n'est-ce pas ? " Le ton dont il me donnait ces détails me déplut. D'ailleurs j'aurais été enchanté qu'il me fournît un prétexte pour le gourmer. Et puis, à dire vrai, cette façon de tricher me paraissait bien invraisemblable. " C'est clair, en effet, lui répondis-je, mais les choses n'en peuvent demeurer là. Veuillez donc me donner votre nom et signer le procès-verbal que nous allons rédiger sur le champ au secrétariat du Cercle. Les faits dont vous parlez feront l'objet d'une enquête... " Vous comprenez, je disais cela au hasard, pour le tâter. Il aurait dû se rebiffer, le prendre de haut. Pas du tout, il se mit à bredouiller que ce n'était pas la peine, qu'il était inutile d'ébruiter l'aventure et qu'au demeurant il ne portait pas plainte. Pour le coup, je ne doutai plus. Résolûment, j'entraînai mon homme dans un coin et risquant le tout pour le tout : " Mon cher monsieur, lui dis-je, vous avez menti. Vous allez me dire la vérité tout de suite ou je vous jure bien qu'il vous en cuira. " Et alors, devant cette menace, savez-vous ce qu'il m'avoua ? Tout simplement que la scène d'un bout à l'autre avait été concertée avec Latour lui-même qui l'avait payé, vous m'entendez, pour l'y faire jouer son rôle... A présent vous savez tout et m'accorderez, je pense, que la réalité n'est pas moins déconcertante que la version de tout à l'heure. Ne me demandez pas, après cela, quel a été le dessein de Latour en machinant cette comédie ; je ne pourrais que vous répéter que je n'en sais rien. Il a perdu sa peine en tout cas, car je n'ai pas lâché son compère qu'il n'eût répété devant tous ce qu'il venait de me confier en particulier... "

Un silence suivit ce récit. Boboli et Charlot considé-

raient tour à tour l'officier et Isabelle qui demeurait figée, incapable de proférer une parole. D'une voix serrée, enfin: " Mais pourquoi, pourquoi, pourquoi a-t-il fait cela ? "

Le lieutenant, pour toute réponse, ne put que hausser les épaules.

" Ne voyez-vous donc pas, reprit-elle, que c'est là l'important, qu'il nous faut le savoir à tout prix..." Et soudain, comme exaspérée du mutisme de ses compagnons, elle leur tourna le dos et à grands pas se dirigea vers l'allée toute proche. Une voiture y passait. Vivement, elle y prit place et d'un ton bref, sans plus regarder derrière elle, elle jeta l'adresse de Latour au cocher qui partit aussitôt.

IX

En reconnaissant la jeune femme, Philippe eut un mouvement de recul. " C'est vous, fit-il d'un ton brusque; pourquoi êtes-vous ici, que voulez-vous de moi ? " Et incapable de dominer le trouble où le jetait cette visite inattendue, il demeura un instant immobile et saisi. D'ailleurs il se reprit aussitôt et, comme elle considérait les valises éparses dans la chambre, tous les apprêts du départ qu'elle venait d'interrompre : " Vous le voyez, ajouta-t-il avec un sourire d'une humilité affectée, j'allais partir. C'est bien là, je pense, ce que j'ai de mieux à faire..."

D'un geste, elle l'arrêta. " Ne mentez plus : à quoi bon! Votre compère a parlé: on sait maintenant comment la farce s'est jouée..." Et, détournant son beau front dédaigneux, elle acheva d'un air tranquille de retirer sa voilette et ses gants. Lentement elle se rapprocha de lui

ensuite et le bravant du regard : “ Eh bien, vous ne répondez pas ! Vous ne souriez plus ! Qu'est devenue votre assurance, ce magnifique détachement que vous opposiez jadis à toutes choses ? Ah ! je prévoyais bien qu'il suffirait d'un mot pour vous rendre attentif. C'est qu'à présent je sais par où vous prendre, et qu'il n'est rien de mieux avec vous que l'improviste. Vous étiez loin de compter qu'après ce qui s'est passé, je viendrais vous relancer jusqu'ici. Du coup, vous voilà déconcerté, j'en suis ravie : faute d'une défaite préméditée, peut-être, en me répondant, force vous sera bien d'être sincère malgré vous. Car vous parlerez aujourd'hui. Je saurai ce que vous attendiez d'une si répugnante comédie. Oui, répéta-t-elle en s'animant, cela du moins vous l'avouerez ! ”

Philippe, qui s'était mis à marcher, se retourna, et d'un ton blessant, non sans l'intention manifeste de faire perdre à la jeune femme un sang-froid qui l'inquiétait : “ Eh ! que vous importe après tout ! ”

Mais la dure résolution dont elle était commandée rendit l'Ombrageuse insensible à la provocation. Elle eut un sourire placide. “ Assurément ! que m'importe ! qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ! En quoi votre conduite peut-elle me toucher, et de quel droit contrôlerais-je vos actions !... Ajoutez que je suis importune et que je vous lasse... Je continuerai néanmoins. Tant qu'il vous plaira de me disputer l'explication que j'exige, vous me trouverez devant vous à cette place. L'énervement m'a pu faire quitter la partie hier : comprenez qu'aujourd'hui je suis résolue à ne plus lâcher prise. ” Et pour l'affronter à nouveau, elle s'arrêta devant lui.

Comme des ennemis qui mesurent leurs forces, quelque

temps ils se toisèrent. Le premier, Philippe baissa les yeux. A voir son regard céder sous le sien, Isabelle exulta. Elle rougit de plaisir et se rapprochant de lui : « Vous qui ne savez rien de l'empire et de la puissance d'un sentiment qui occupe le cœur tout entier, vous ne pouvez imaginer ce que j'ai ressenti tout à l'heure en apprenant qu'on vous avait chassé d'une salle de jeu ! J'ai ri d'abord, oui, j'ai ri, j'aurais aussi bien sangloté, de joie mauvaise, de désespoir, de colère, que sais-je ! Non, vous ne pouvez concevoir ce qui s'est élevé en moi quand brusquement il me fallut bien ne plus voir en vous qu'un être hypocrite et vil comme tous les autres ; pas plus haut, pas plus bas : à leur taille ! Pour rencontrer des gens à qui parler de vous, je me suis élancée dans la rue, j'en eus vite trouvé, je me souciais peu de choisir. Je n'avais soif que d'entendre l'ignoble histoire partout propagée. A l'écouter, j'éprouvais une sorte de jouissance déchirante, et j'applaudissais. Quoi, c'était ma revanche enfin de tout ce que j'avais souffert par vous. Cette image, que tant de jours, malgré mes révoltes, j'avais dû porter en moi, ainsi qu'une chose sacrée, je la voyais s'abîmer, se salir à mesure. Je me retrouvais libérée en même temps, affranchie, maîtresse de mon sort à nouveau. Votre indignité elle-même brisait mes chaînes. Lamentable, blessée à mort, certes, je l'étais, mais libre du moins et ne dépendant plus de vous. Et puis, subitement, on est venu me dire que tout en votre aventure n'était que parade et vaine duperie. Jouée, encore une fois je me suis vue jouée, bafouée par vous qui m'échappiez quand tout juste je pensais vous tenir à ma merci. Encore une fois, je sentais retomber sur mes épaules le poids de cet ascendant inhumain qui

m'étouffe, qui m'opprime et que je secoue aujourd'hui ! Je n'ai pu durer davantage. Vous voir, en un moment j'eus compris qu'il n'était rien de plus important pour moi. De ce que j'engageais par ma démarche, sans doute je me rendais bien compte : j'ai passé outre, l'heure n'est plus de ces sortes de scrupules. Et me voici. A présent, vous savez tout ce qu'il y avait en moi de plus intime, de plus ardent, de plus caché : j'ai tout dit, mais ce n'est qu'afin de mieux vous obliger à parler à votre tour. " Et rejoignant Philippe qui, assis sur le coin d'un divan, l'écoutait, le front bas : " Assez longtemps, du reste, votre silence m'a meurtrie. Contre vos dédains et vos mépris, assez longtemps je me suis heurtée en vain. Tout mon cœur s'en allait vers vous et vous le saviez. Vous n'avez rien voulu voir ; à peine d'un regard consentiez-vous à m'écarter. Mais la mesure enfin est comble. Je ne connais désormais ni obstacles ni retenue. Pour arriver à mes fins, je ne suis plus qu'une force brutale qui pousse droit devant soi et qui brisera ou sera brisée. Oui, entre nous, il y avait place pour d'autres soins, et il m'importe peu à présent d'en convenir. Cette nuit encore, si vous l'aviez voulu, d'un signe, d'un seul signe... Qu'ai-je à revenir là-dessus ! Il est trop tard. Je ne sais plus qu'exécrer maintenant et de vous, ne veux plus qu'une chose, mais de toute l'énergie de mon âme et je l'aurai, celle-là : c'est de savoir pourquoi vous avez négocié ce marché honteux ; quel était votre but, et ce que vous prétendiez obtenir... "

Toute soulevée d'exaltation et de menace, pour épier sa réponse, elle se tenait penchée au-dessus de Latour qui demeurait inerte et muet. " M'avez-vous entendue ?

reprit-elle, parlez alors ! " D'une main rude, en même temps, elle lui redressa la face. Surpris, sans défense, il ferma les paupières. Un instant, elle tint, comme dressé au bout du poing le blême visage où la détresse et la fatigue se mêlaient. Mais déjà il se dégageait. Un souffle confus passa sur ses lèvres. Deux fois l'Ombrageuse pensa recueillir l'obscure confidence qu'elle forçait. Hors d'état de tolérer plus longtemps une attente qui la brisait : " Hé bien, fit-elle, parlerez-vous ?"

D'un geste accablé, Philippe étendit le bras vers elle. " Ah ! vous vous vengez cruellement, murmura-t-il enfin. Vous saviez que vous alliez me prendre au dépourvu. Que puis-je vous dire ? Que me reste-t-il à vous dire ? " Et dans une sorte de défaillement de tout son être : " J'étais las d'un long combat, ajouta-t-il d'une voix éteinte. Oui, j'ai craint d'être lâche. Pour en finir d'un coup, pour échapper à moi-même, si j'avais pu faire du moins que vous me méprisiez ! "

Isabelle instinctivement s'écarta. Son irritation, son ressentiment l'avaient abandonnée, comme un manteau glisse des épaules laissant le corps nu et frémissant. Une anxiété poignante l'emplit. Un moment, elle resta interdite, à retourner dans sa pensée l'aveu dont la signification semblait l'étourdir. " Que je vous méprise, fit-elle, que voulez-vous dire ? Est-ce une feinte encore ? Que vous servirait mon mépris, et quel est ce long combat dont vous parlez ? Est-ce de moi que vous aviez peur, ou bien... " Soudain, elle porta le bras à sa poitrine, les traits bouleversés, comme si le sens des paroles de Latour se fût subitement développé. " Mais alors, s'écria-t-elle, si vous avez fait cette chose, si c'est pour cela que vous

l'avez faite, si vous avez eu peur à ce point, ah ! qu'ai-je à chercher davantage ? C'était donc vrai ? "

Et, les mains toujours serrées sur sa gorge : " Ainsi, poursuivit-elle, ainsi vous en convenez et vous avez parlé enfin. Comment, du reste, ai-je pu hésiter un moment, pourquoi a-t-il fallu ce pauvre mot à grand'peine arraché pour me faire admettre ce que depuis longtemps je savais! Ah ! comme je comprends tout à présent, ce qui me torturait, ce qui m'indignait en vous, votre cruauté, votre indifférence : oui, vous aviez peur, peur de montrer votre faiblesse, et que vous aussi vous étiez touché. Tout était fait pour m'avertir, et je ne voyais rien. Aveugle que j'étais et lâche moi aussi, car il y a beau temps que j'aurais dû agir, mais tout m'arrêtait. Si vous saviez de quelle crainte, de quel respect je me sentais pénétrée en votre présence ! Deux fois, il est vrai, j'ai bien pensé vous surprendre. Au Casino d'abord, ce soir de concert où je vous ai trouvé auprès de Paulette et de Boboli. Un mouvement impulsif en vous voyant m'a entraînée. Je n'ai pu me retenir de vous provoquer. Vous m'avez regardée alors et je suis demeurée confondue de ce qui m'était apparu en ce moment dans vos yeux. Vous souvenez-vous ensuite de ce jour où je suis allée vous chercher dans le Parc ? L'incertitude, le doute me rongeaient. Cependant, dès que je me vis seule avec vous, je ne sus que vous dire. Des sarcasmes, des paroles irritées et offensantes, voilà tout ce qui me montait aux lèvres. Et puis j'ai rencontré votre regard. Et à nouveau j'y ai retrouvé l'effusion involontaire et comme furtive qui, l'autre soir, m'avait tout à coup éclairée. Même vous avez dit : " Vous étiez donc venue pour me tenter ? "

Non, je ne m'étais pas trompée ! Allons, dites-le de votre bouche, croyez-vous que je n'aie pas mérité de l'entendre?" Et d'un air de supplication passionnée, elle tendit les mains vers lui.

Latour s'était levé. Il la considérait en silence. Brusquement, il l'attira près de lui, et, tandis qu'elle baissait les paupières, il tint un instant son visage serré contre le sien, sans mot dire.

Mais elle se redressait. Trop longtemps il lui avait fallu se contenir et se taire ; il lui tardait à présent de répandre la ferveur dont elle était emplie. Doucement, elle repoussa Philippe. "Quand je pense, poursuivit-elle, qu'à certains moments je ne savais plus si je vous aimais ou si je vous haïssais ! Tantôt encore, en entrant chez vous, tout n'était en moi que rancune et fureur. Qu'y venais-je faire cependant, sinon vous assurer — ah ! malgré moi et à mon insu — que même après ce qui s'était passé, j'étais toujours prête à vous suivre. Mais comment aurais-je pu parler ? Sitôt que je me trouvais devant vous, une sorte de démon m'occupait. Votre vue seule me jetait hors de moi. Il n'y avait plus place en mon cœur, en ma volonté, que pour l'éclat, le scandale, les pires sottises, comme à ce déjeûner, aux Sources, où j'ai lancé une fleur au visage de ce petit lieutenant. Pour vous outrager, vous éprouver peut-être, ou simplement attirer votre attention ? Quand vous êtes venu me rejoindre dans le jardin, avec quelle soumission je me suis inclinée sous vos reproches. Quoi que vous m'eussiez commandé, je l'aurais fait ; j'aurais obéi joyeusement ! C'est le lendemain de cette scène que j'ai vu clair en moi. En entendant Paulette parler de vous avec admiration, je me suis soudain éprouvée jalouse. Ne

vous moquez pas ; oui, j'ai été jalouse de cette petite. Ma vie, à partir de cette heure, n'a plus été qu'une lutte sans merci. Moi aussi, j'ai connu de longs combats. Je me suis mise à vous fuir ; je me défendais de ma tendresse ; pendant une semaine entière, j'ai su me tenir éloignée de tout ce qui me rappelait une image que j'avais juré d'oublier. Rien n'y faisait : j'avais beau me roidir et me débattre, le mal était en moi. Et mes efforts les plus violents n'allaient, en fin de compte, qu'à resserrer chaque jour les liens dont je me voyais désormais enchaînée. De peur que vous soupçonniez le motif de ma retraite, je me suis approchée de vous à nouveau. A peine eûtes-vous l'air de remarquer mon retour. Vous étiez tout pour moi : il parut bien clairement à votre accueil que je n'étais rien pour vous. C'est ce soir-là pourtant que, brisée, je me suis soudainement aperçue que vous m'aimiez. Ah ! j'ai cessé de me contraindre alors ! Vous arracher ce secret que j'avais effleuré en passant, je n'ai plus prétendu à autre chose. Pour vous faire parler et vous fléchir, je retrouvai cette ardeur emportée que je mettais jadis à vous tourmenter. Il ne s'agissait à ce moment que de nourrir mon dépit. C'était pour mon sort même que dorénavant je bataillais. Mais vous résistiez : tour à tour employées, la douceur et la violence glissaient, sans l'entamer, sur votre inertie. Que de fois j'ai connu la tentation de vous frapper au visage, et, en ma colère, à quelles affreuses folies ne me suis-je pas abaissée. Ah ! je rougis en y songeant. Moi aussi, je tenais à m'attirer votre mépris. Hier soir encore, à ce souper, comment me suis-je conduite ? quel besoin de m'avilir m'a poussée ? Du reste, reprit-elle en secouant la tête, que sert-il de ranimer le passé ? Je ne veux plus

y porter les yeux : son odieux visage me fait honte. Jamais, cependant, je n'oublierai ces choses, jamais je ne me pardonnerai ". Et tandis que Philippe couvrait de caresses ses paupières, elle se mit à sangloter. " Surtout, ne m'en veuillez pas de ma faiblesse. Vous savez à présent en quelle ardeur contractée et farouche j'ai vécu ! Laissez-moi pleurer, il me semble que ces larmes emportent tout ce qui restait d'impur et d'obstiné en moi. D'ailleurs, ajouta-t-elle avec un sourire anxieux, c'est fini maintenant. La joie m'avait saisie tout d'abord : ah ! j'en étais si désaccoutumée ! En un jour, en une heure, j'ai passé de la pire affliction au comble d'un bonheur que j'avais cessé d'espérer ." Et posant son bras, d'un geste craintif et doux, sur le cou de Latour, elle penchait le front vers lui. :

Mais elle s'arrêta. On venait de heurter à la porte de l'appartement. Avec un empressement singulier, déjà Philippe s'était levé. Sous le regard interrogateur de la jeune femme, il est vrai, il parut se raviser : un moment l'Ombrageuse le vit devant elle demeurer debout, hésitant. Mais l'on frappait à nouveau : vivement, sans plus tourner la tête, Latour alla ouvrir.

Un court colloque s'engagea derrière la porte : soudain il parut à Isabelle qui était restée à sa place, que quelqu'un venait de prononcer son nom. Étonnée, à son tour, elle se leva. Philippe justement revenait vers elle. " Il y a là, fit-il, une femme de chambre que Boboli vous envoie : voulez-vous lui parler : il paraît que c'est pressé. "

" Boboli ! Comment a-t-elle appris que j'étais ici ? Et que peut-elle avoir de si urgent à me dire ? " L'explication ne tarda guère. A peine Latour s'était-il écarté, Isabelle reparut devant lui, l'air atterré. " Savez-vous ce que l'on

m'apprend ? Paulette, paraît-il, vient de s'empoisonner ! " Et se rajustant, en hâte : " Je n'y comprends rien, cette fille d'ailleurs n'en savait pas plus long... Il faut en tout cas que je coure là-bas, la pauvre Boboli doit avoir perdu la tête. "

Elle s'était rapprochée de Philippe. Elle posa les mains sur ses épaules : " Ah ! pourquoi, soupira-t-elle, me faut-il vous quitter en un tel moment ? Quand de tout ce qui nous a séparés et meurtris je commençais à ne plus me souvenir. Du reste, ajouta-t-elle en haussant les épaules, tandis qu'une clarté passait sur son front, que me fait à présent une séparation d'une heure ? Demain, ne vous verrai-je pas ? Ah ! je puis vivre, je sais ce que vaut l'avenir. Contre moi-même, contre vous, contre l'existence toute entière, je n'ai plus à me tenir en garde. Demain, dites-moi que demain je vous reverrai. "

Sans répondre, il la prit dans ses bras, les lèvres appuyées sur son front. " Partez ! fit-il. Tantôt j'irai moi-même aux nouvelles. "

Une dernière fois, Isabelle tourna vers lui son visage éclatant, puis elle s'éloigna. D'un air lassé, Latour alors baissa la tête. A la place qu'avait quittée la jeune femme, lentement il alla se rasseoir.

X

Au petit jour, la fièvre s'éteignit : Paulette ferma les yeux, son visage exténué glissa sur l'oreiller : elle s'assoupit. L'Ombrageuse alors, se mit debout, et s'éloignant d'un chevet où ses soins n'avaient plus que faire, elle alla rejoindre Boboli à l'autre bout de la chambre.

Affalée dans un fauteuil, devant la fenêtre entr'ouverte, celle-ci sommeillait à demi. A l'approche de la jeune femme, elle se redressa subitement et, soulevant d'un effort ses paupières appesanties : " Tu venais me chercher, interrogea-t-elle, ça ne va pas plus mal, n'est-ce pas ? "

Isabelle, doucement, lui caressa la joue : " Non, rassure-toi, petite. Tout danger est passé, je la quitte à l'instant, elle s'est endormie. Ne t'inquiète désormais que de faire comme elle. "

Tranquillisée, Boboli se laissa retomber sur son siège : " Vrai ? soupira-t-elle. Ah ! tu me soulages, je ne vivais plus. Mais sapristi ! elle peut se flatter de nous avoir causé une fière peur. Quelle nuit nous avons passée, j'en suis rompue pour toute une semaine. " Et jetant un regard d'envie à l'Ombrageuse qui, debout contre la fenêtre, aspirait avec délice l'odeur limpide du matin qui mouillait les jardins : " Par exemple, ajouta-t-elle, je t'admire, toi, voilà douze heures que tu es sur pied, tu t'es dépensée sans compter, et à te voir, on jurerait que tu viens tout juste de te lever... "

Isabelle haussa les épaules sans répondre. Son visage, en effet, était frais, serein et reposé, les longues fatigues de la veillée semblaient n'y avoir pu marquer une ride ou une ombre ; ses yeux surtout étonnaient par une vivacité, une sorte d'éclat profond et contenu dont elle était toute illuminée. Se retournant vers Boboli, enfin : " Du moins, reprit-elle, m'expliqueras-tu ce qui s'est passé. J'ignore tout encore. "

" Et que veux-tu que je te dise ? En rentrant hier soir, je l'ai trouvée étendue sur le tapis au pied de son lit. Quand je me suis approchée, elle m'a repoussée

comme si elle ne me reconnaissait plus. Epouvantée, j'ai fait appeler un médecin. Je suis tombée de mon haut en apprenant qu'elle s'était empoisonnée. Du laudanum, la malheureuse ! Elle avait avalé tout un flacon de laudanum. Je l'ai retrouvé vide sur sa toilette. "

" Mais pourquoi ? interrompit l'Ombrageuse. Quelle idée, quelle lubie funeste l'a poussée ? J'ai beau me creuser, je ne comprends pas... "

" Pourquoi ! s'écria Boboli. Ah ! peux-tu le demander ? Et en dépit de sa lassitude, elle eut la force d'élever sur son amie un regard tout chargé de reproches et de surprise. Elle se souvint en même temps des soupçons que lui avaient donnés la veille les allures de la jeune femme. Tant de complications, au surplus, passaient la mesure de son attention : elle se borna simplement à répondre : " Mais à cause de Latour, ne l'as-tu pas deviné ? Tu sais combien elle en était éprise, cette absurde histoire de jeu a dû la bouleverser. "

Isabelle subitement se rembrunit. " C'est vrai, fit-elle à mi-voix, je l'avais oublié. " Et un moment elle demeura pensive. Sur son visage, d'ailleurs, l'ombre ne dura guère. Elle détourna la tête, et le tranquille rayonnement d'une félicité qui ne connaît plus d'obstacles à nouveau brilla dans ses prunelles. Seulement, poussée comme à son insu par une sorte d'obscure compassion, elle se rapprocha du lit où se reposait Paulette et sur le front moite de la dormeuse passa doucement la main. En retournant à la fenêtre, elle trouva Boboli assoupie dans son fauteuil, la tête appuyée sur l'épaule ; tranquillement alors elle s'esquiva.

Tandis qu'elle traversait le couloir pour regagner son

appartement, une femme de chambre lui remit une lettre qu'un étranger qui était venu prendre des nouvelles de Paulette avait tout à l'heure déposée à son adresse. Distraite, et d'autre chose occupée, l'Ombrageuse pensa d'abord rejeter loin d'elle l'importun papier ; elle n'y eut pas plutôt porté les yeux qu'elle changea de couleur.

Latour lui écrivait les lignes suivantes :

“ Oui, je vous aime, Isabelle, je ne puis le nier. Quand “ vous m'ouvriez votre cœur hier, pas un instant l'idée “ ne m'est venue de protester ou d'interrompre, parce “ que d'un bout à l'autre, vous n'avez rien dit qui ne fût “ vrai. Je vous aime depuis longtemps, je vous ai toujours “ aimée, je crois, d'un amour qu'à le contrarier je ne fais “ qu'irriter, et cependant je m'éloigne de vous. Ce don “ que vous m'avez offert, non, je ne puis l'accepter : “ désormais vous ne me reverrez plus. Je n'ignore pas “ que vous m'aimez autant que je le fais ; c'est ainsi que “ vous vous exprimiez, je crois, en parlant de vos propres “ sentiments. Rien sans doute ne nous sépare plus à cette “ heure, pas même un scrupule, et vous pouvez l'affirmer “ à Derlon, car je ne tiens pas à jouer à l'homme magna- “ nime. Je sais aussi que l'outrage immérité va faire de “ vous la créature la plus misérable et la plus humiliée. “ Ma résolution n'en est pas ébranlée : il faut que je “ m'en aille, je pars donc. Surtout ne me demandez pas “ à quelle raison j'obéis en agissant de la sorte. J'aime “ autant avouer tout de suite que je n'en ai point, ou “ plutôt, de la nécessité morale qui me détermine, que “ pourrais-je vous dire ? Vous ne m'entendriez guère. Et “ puis, quoi que je fasse, vous ne croirez plus à ma sincé- “ rité. Du moins écoutez ceci : je ne m'appartiens pas.

“ Je vous le dis, Isabelle, il y a en moi un démon avide
“ et inquiet consumé à la fois de désir, d’inaction et
“ d’ennui. Jamais, jusqu’ici, je n’ai pu l’occuper ou le
“ distraire. C’est un maître intraitable et qui me gouverne
“ à son gré. Demeuré-je immobile, il me talonne, le
“ moindre engagement d’autre part le soulève et l’en-
“ fièvre. L’obligation qui m’est ainsi faite de me tenir
“ indéfiniment disponible et détaché, voilà la cause de
“ tout le mal. Quand hier soir, vous êtes parvenue à
“ forcer la réserve que j’avais su garder jusqu’à ce
“ moment, il m’est aussitôt apparu que j’allais devoir me
“ séparer de vous. En un instant, j’avais perdu le bénéfice
“ de tant de jours de silence, de renoncement et d’empire
“ sur moi-même. Je venais de céder, alors que je passe
“ ma vie à me prétendre plus fort que les circonstances,
“ plus fort que la destinée, plus fort que n’importe quoi.
“ Une joie merveilleuse, certes, était le prix de ma
“ défaite. Pour la saisir, il m’eût suffi d’étendre le bras.
“ Mais déjà ce n’était plus possible. Le démon avait
“ parlé. Je reconnaissais sa voix. “ Quelque chose à
“ faire ! ” Encore une fois il me provoquait et déjà je
“ sentais que je ne résisterais pas à son défi, car il faut
“ toujours que je m’éprouve et me surmonte. Dans ce
“ bonheur qui m’arrivait malgré moi, je ne vis plus dès
“ lors que l’occasion que j’avais, en le refusant, de me
“ réhabiliter à mes yeux. Ma force, “ ma supériorité ”
“ avaient faibli. Le moyen s’offrait cependant de repren-
“ dre d’un coup l’avantage. Vous étiez encore dans mes
“ bras que mon parti était arrêté : je fuirais. Croyez bien,
“ du reste, que je ne me berce pas d’illusion. Ces jeux-là
“ coûtent gros, on y laisse sa peau, et le plus désolant

« c'est qu'ils ne servent de rien, attendu que je ne me « propose aucun but qui réclame de moi l'exercice de « cette force à laquelle je me sacrifie.

« Au lieu de cet aveu brutal, j'aurais pu vous conter « quelque laborieux mensonge. J'ai préféré pour une fois « être sincère et sans détour. De savoir que je suis inex- « cusable, vous me haïrez plus vite, et le ressentiment « d'une cruauté si gratuite ne laissera pas de vous aider à « réduire un penchant indignement récompensé. Je souf- « frirai, il est vrai, de votre haine, ce m'est une souffrance « profonde dès maintenant de vous écrire ce billet. Une « satisfaction absurde, inhumaine, malgré tout me récon- « forte. A l'intrépide rigueur avec laquelle je puis aussi « tailler à vif dans mon cœur, je vois bien que je ne serais « pas incapable de faire davantage s'il le fallait. Je n'ignore « pas, encore une fois, que je ne ferai jamais rien : il est « impossible toutefois de se résigner à croire qu'on n'a pas « de rôle à remplir en ce monde. Jamais vous ne me par- « donnerez le coup que je vous porte aujourd'hui. Cette « assurance dorénavant préviendra toute envie de me « rapprocher de vous. On doit savoir brûler ses vaisseaux, « et je ne me dissimule pas qu'avant de vous avoir oubliée, « il me faudra longtemps lutter...

. . . .

Une lumière égale et blonde enveloppait la rue spacieuse, toute fraîche encore, quand Isabelle, deux heures plus tard, parut au seuil de l'hôtel. La matinée déjà s'animait. Un bruit léger de conversations et de rires se mêlait dans l'air vif à l'odeur d'eaux et de verdures que

la brise partout entraînait. Sans rien regarder autour d'elle, la jeune femme lentement traversa la chaussée. Un cocher qui passait lui offrit sa voiture. Elle refusa d'un signe de tête. Une sorte d'indifférence hautaine et glacée recouvrait son visage. Elle tenait un petit porte-carte à la main : de temps en temps, elle y jetait les yeux, une expression ambiguë se lisait alors dans son regard. Du reste, aucune impatience, aucune agitation dans ses mouvements : nonchalante et tranquille, elle n'était plus qu'une promeneuse parmi tant d'autres dans la foule qui la pressait.

Au coin de la grand'rue, comme elle faisait halte, il lui parut que quelqu'un derrière elle la hélait. En reconnaissant le Colonel, elle n'eut point ce hérissement dont elle avait accoutumé d'accueillir l'approche du vieillard. Incliné devant elle, le chapeau à la main : "Ah ! ma toute belle ! faisait-il déjà, enfin l'on vous retrouve ! Depuis le temps que j'attends l'occasion de vous présenter mes hommages, je commençais à désespérer. "

Si familière que fût sa déférence, le colonel semblait plus cérémonieux qu'à l'ordinaire et ne prétendit se mettre au côté de l'Ombrageuse qu'elle ne l'eût au préalable autorisé à lui tenir compagnie. "Je suis ravi de vous rencontrer, poursuivit-il alors. Je n'étais point, cependant, sans quelques raisons de vous en vouloir. Oui, madame, il m'est revenu que l'autre soir, après le bal, vous vous êtes livrés à une petite fête des plus réussies. Pourquoi ne pas m'avoir fait signe ?... "

Pour s'assurer qu'il ne raillait pas, Isabelle l'interrogea du coin de l'œil. Mais le Colonel n'y entendait pas malice ; l'admiration la plus sincère et la plus vive éclatait sur son visage, qu'il tenait penché vers elle.

"Au fait, reprit-il, je ne regrette rien. Qu'aurais-je pu vous dire ? Aujourd'hui, au contraire, les circonstances ont changé, et rien n'est plus pour m'arrêter. Aussi bien, Madame, s'il faut l'avouer, voilà près de deux jours que je ne cesse de vous chercher en tous lieux. Mais au moment précis où j'avais le plus grand besoin de vous voir, vous avez disparu. A trois reprises au moins, je suis allé jusqu'à votre porte ; la crainte d'être indiscret ou importun m'a chaque fois empêché de frapper.. "

Etonnée du sérieux avec lequel elles étaient prononcées, plus encore que des paroles du Colonel, Isabelle, à nouveau, le considéra. Pour la première fois, elle remarqua l'agitation dont il paraissait tourmenté. Rouge et fébrile, il n'osait la regarder en face, et parlait par saccades, tout en frottant du bout des doigts le pommeau d'or de sa canne.

"Quel besoin impérieux et subit aviez-vous donc de me voir, demanda-t-elle, et pourquoi à ce moment-ci tout juste ?"

Vivement il redressa la tête : "Eh, Madame, me suis-je si mal fait entendre ? Depuis deux jours n'êtes-vous pas seule et libre, ajouta-t-il en baissant la voix. Si vous ne convenez pas qu'il y a là de quoi justifier mon empressement et mon impatience, c'est que vous êtes résolue à ne faire aucun cas des sentiments d'un homme qui eût été heureux de se mettre à votre disposition dès l'instant qu'il apprit que l'occasion lui en était enfin offerte."

L'Ombrageuse, pour le coup en savait assez. "En vérité, Colonel, fit-elle gaîment, vous êtes bien bon et je vous sais gré d'un intérêt si flatteur. N'allez point cependant vous monter la tête hors de propos : ma liberté

n'aura guère duré. Derlon revient. Demain au plus tard, il sera de retour ici. " Et les yeux étincelants : " Vous voilà tout ébahi, n'est-ce pas ? j'en sais qui le seront bien davantage... "

De saisissement, le vieillard demeura bouche bée : " Comment ! il revient ? Que m'avait-on conté hier ? " Et, trop occupé de sa déconvenue pour songer à s'étonner d'une nouvelle si imprévue : " Morbleu ! madame, ajouta-t-il ingénûment, vous auriez pu me prévenir plus tôt... "

Il en eût dit davantage, mais le regard d'Isabelle l'arrêta court. D'un air bougon, il détourna la tête et sans chercher à dissimuler son humeur, ne desserra plus les dents. A quelques pas de là, au surplus, il fit halte tout à coup : " Vous marchez un peu vite à mon gré, maronna-t-il, permettez que je vous laisse. D'ailleurs j'ai affaire en ville. " Et l'ayant saluée, il tourna les talons délibérément.

Sitôt qu'elle se fut engagée sous les ombrages du Parc, Isabelle comprit que la déception n'avait pas été seule à commander au militaire une retraite si précipitée. A l'entrée d'une allée, Honorine se tenait assise, une tapisserie sur les genoux, à côté de Daquin qui, à demi-étendu dans un fauteuil, la couvrait en silence d'un regard immobile et désolé. L'Ombrageuse n'avait plus apperçu le jeune homme depuis quelques jours : son abattement, sa faiblesse la saisirent, cet air aussi de morne résignation sous le poids funeste qui peu à peu l'inclinait. Mais à un mouvement que fit Raymond, la Colonelle releva la tête: de peur d'être découverte, Isabelle alors rebroussa chemin.

Sous les feuillages légers qu'un tendre soleil pénétrait,

des groupes plus nombreux se répandaient. Un à un, à mesure qu'elle avançait, Isabelle reconnut les cent visages anonymes qu'un long séjour en cet endroit lui avait rendu familiers. Distraite et comme étrangère à tout ce qui l'entourait, à peine y prenait-elle garde. Le monde en vain la pressait, rien n'éveillait plus d'écho en son cœur, et quand un silence à son approche suspendait la conversation, ce n'était pas sans une sorte de sombre plaisir qu'elle y retrouvait l'image et le signe de la solitude morale qui l'enfermait. A la longue, cependant, à ne trouver partout autour d'elle que regards effrontés ou curieux, une sourde irritation la gagna. Comme on saisit une arme pour se défendre, ses yeux, son front prirent cet éclat orageux et variable qui faisait l'émouvante beauté de son visage. Mais elle touchait au jardin étroit et retiré qui s'étendait derrière le Casino : elle fut seule enfin. Ses traits se détendirent. Elle ferma les paupières à demi et ralentit le pas.

Les salons de lecture qu'ensuite elle gagna, eux aussi, étaient déserts. Posément, Isabelle alla s'asseoir à une petite table, près d'une fenêtre entr'ouverte d'où l'on voyait les maussades ombrages que le soleil jamais n'éclairait. Un instant, accoudée, elle demeura sans bouger, moins pensive qu'inerte. Brusquement elle se ranima : « Allons, ma fille, murmura-t-elle, il n'est plus temps d'hésiter : brûlons nos vaisseaux, à notre tour ! » Et prenant la plume, elle manda brièvement à Derlon qu'il était attendu au plus tôt. Une lueur passa entre ses cils, lorsqu'ayant retiré du porte-cartes la lettre de Philippe, elle la déchira, sans plus y jeter un regard, et mit à la place l'enveloppe adressée au Comte. « Cette riposte-là,

du moins, " fit-elle en se levant, " il ne l'avait pas prévue! On ne saurait tout prévoir. Tant pis pour lui !..." Et elle sortit lentement du salon.

Comme elle traversait la terrasse, deux jeunes hommes qui causaient dans un coin se dirigèrent vers elle. Crispée, prête au moindre mot à prendre l'offensive, elle redressa la tête. Mais le geste cavalier que lui adressa l'un des deux hommes fit subitement tomber son énervement. Afin de mieux considérer les jeunes gens, elle s'arrêta. Tous deux lui étaient également inconnus ; à l'air de cordiale familiarité dont ils la saluèrent, on eût cru cependant qu'une longue intimité les autorisait : spontanément elle leur tendit la main. Désinvoltes, déjà, ils l'accablaient à l'envi de propos enjoués et galants. Pour gagner du temps, elle ne répondait pas et examinait tour à tour ses interlocuteurs qui, sans plus s'attarder à de vains ambages, s'enquéraient du but de sa promenade, et enfin, du ton le plus naturel, lui proposèrent de pousser ensemble jusqu'au Pavillon.

Un étrange appétit de déconsidération soudain décida l'Ombrageuse. Ses yeux brillèrent : " Va pour le Pavillon ! fit-elle. Permettez seulement que je dépose au préalable une lettre à la poste... Après, je serai toute à vous... "

Il ne lui fallut pas aller bien loin pour trouver ce qu'elle cherchait. Au premier tournant de l'allée, Isabelle découvrit une boîte accrochée au tronc d'un arbre. Ses paupières à cette vue battirent ; d'un mouvement instinctif ; elle serra contre elle, comme pour le cacher, son petit porte-cartes, et se mettant à parler au hasard, elle se hâta d'entraîner les deux hommes. Du reste, indignée

de sa lâcheté, elle fit demi-tour aussitôt. Quelle détresse, quelle angoisse sur sa face ! Mais à deux pas elle aperçut ses compagnons qui l'attendaient. Elle haussa les épaules, alors, et avec un sourire détaché, glissa la lettre dans la boîte de fer.

André Ruyters.

NOTES

La première matinée d'Avant-Garde au Théatre de l'Odéon : LES AFFRANCHIS, *par Mlle Marie Lenéru.*

A propos des *Affranchis*, des critiques très distingués ont prononcé le mot un peu galvaudé de chef-d'œuvre. Tout en marquant la distance qui sépare une telle œuvre de tout ce que nous avons accoutumé d'entendre sur nos scènes, je ne saurais accorder blanc-seing aussi catégorique à la belle pièce de Mlle Marie Lenéru. Chef-d'œuvre de dialectique ? peut-être, encore que le développement des idées oscille, revienne sur lui-même, marche un peu tortueusement vers son but. Chef-d'œuvre dramatique ? non point, encore que certaines scènes (presque toutes celles du second acte, mais successivement) se classent parmi les plus belles que nous connaissions au théâtre et rendent la profonde sonorité des créations de grand style. Ce qui se dément le moins, disons-le tout de suite, c'est la fermeté du langage, bien que l'emploi d'un vocabulaire philosophique prête trop souvent aux répliques et aux tirades une autorité factice et qui ne laisse pas de nous gêner. Veut-on juger par comparaison de la qualité de ce style ? celui de M. de Curel si plein et si serré pourtant semble à côté de lui hésitant et frivole.

Il s'agit d'une pièce d'idées, jouée au naturel, vécue, par des idéologues, des philosophes : ni plus ni moins que le drame critique du " nietzschéisme ". Sans doute n'est-ce pas le lieu de formuler une opinion, qui ne serait que personnelle, sur l'avenir et les nécessités du drame. Cependant je puis avouer

que je considère la pièce d'idées comme un genre à part et tout d'exception, qui est mieux à sa place dans le livre que sur la scène. Je vois si bien *les Affranchis* sur le même rang de nos bibliothèques que *le Banquet* de Platon, *l'Abbesse de Jouarre* et *Iphigénie en Tauride!* Le plaisir du théâtre, quoi qu'on en puisse dire n'est pas un plaisir individuel : c'est un plaisir de communion. Mais quelle étroite élite pour vibrer de concert à une symphonie de pensées si particulières et si hautes ! Plus étroite que l'élite irretrouvable qui savait comprendre Racine : à celle-ci il ne fallait qu'une culture rhétorique et sentimentale. Plus étroite que l'élite chevaleresque toute prête à épouser les grands sentiments de Corneille. Les dialogues d'Ibsen même, si nourris de sous-jacentes pensées, ne se passaient pas entre spécialistes. Je crains que les héros de Mlle Lenéru n'apparaissent jamais que comme des spécialistes admirables, au regard d'un public docile, attentif, même cultivé, mais sans teinture de philosophie. C'est en ce sens que l'émotion de pensée, dont parlait jadis M. Paul Adam, n'est pas une émotion proprement théâtrale. Ceci dit, je dois ajouter qu'il ne me parait pas possible d'amener la pure émotion de pensée plus près de l'émotion dramatique que n'a fait l'auteur des *Affranchis*.

Un philosophe de l'amoralisme qui vit selon la morale courante et, saisi d'une passion adultère, prétend soudain mettre ses principes en action. Une jeune fille que trop d'ardeur profonde faillit jeter au cloître, dans la "surhumanité" de l'extase, et qui trouve dans la pensée dionysiaque d'un tel maître une occasion égale de ferveur. Une autre enfant, éprise du même maître, et qui condamne sa pusillanimité bourgeoise, en fuyant scandaleusement avec le premier venu. "La compagne" qui se sent par trop inférieure et qui envie l'ivresse de l'esprit. "L'abbesse" qui prêche l'ordre par le sacrifice. Une passante encore, qui a frôlé l'amour supérieur du philosophe et, faute de l'avoir obtenu, partagé, garde intact, en beauté, à force de bains et de massages, son chaste corps. (C'est l'occasion d'une très forte scène, mais j'aime peu la conception symbolique de cette intellectuelle de la beauté).

Enfin, un disciple éperdu qui à défaut de conclusions morales conclut par l'action directe et un collègue raisonneur qui sépare résolument le domaine des théories du domaine des faits. Voilà les personnages. Pendant trois actes ils posent, débattent, tournent et retournent la question : le professeur et la novice passionnée réaliseront-ils un bonheur dû, mais coupable, interdit ? Ce sera non ; l'empreinte sociale les marque ; sont-ils " des lâches ou des héros " ?

On dit : ces personnages sont les nombres d'un théorème. Peut-être ! mais comme ils évoluent capricieusement ! Mais avec combien peu de rigueur ils s'enchaînent ! S'ils étaient en effet des nombres, des abstractions, des symboles, je souhaiterais plus de rigidité, une ligne nullement sinueuse, nullement interrompue dans la conduite de l'action. Or, que de rencontres imprévues ! que d'arrêts sans prétexte ! que de bondissements ! En vérité, ce sont des êtres, des êtres qui ne sentent rien qu'ils n'analysent, qui ne pensent rien qu'ils ne soient prêts à expliquer ; mais qui vivent pourtant. D'une vie intérieure certes plus générale, plus formulée que la vie du commun des hommes, mais aussi, par une singulière contradiction, plus ardente. Oh ! la belle fureur de ces êtres-nombres en présence ! comme ils savent bien frapper la réplique aux plus pathétiques instants ! Alors on perd de vue la théorie, on ne voit plus que lucidité dans la passion.

Mlle Lenéru, après cette œuvre remarquable, oui ! magistrale par endroits, s'abaissera-t-elle à peindre des héros de moindre envergure intellectuelle ? En quittant le domaine des idées pures, gardera-t-elle sa véhémence et son éclat ? Nous saurons peut-être un jour si la source de son talent se cachait dans l'ivresse philosophique ou dans l'intuition des âmes. Du moins M. Antoine ne pouvait mieux asseoir sa tentative novatrice que sur ces nobles *Affranchis* qui furent joués excellemment.

H. G.



LE CARNAVAL DES ENFANTS.

Je consens qu'il y ait quelque chose d'aimable, et de généreux, et d'exemplaire dans le caractère de M. Saint-Georges de Bouhélier. Il a écrit récemment : "Nous profitons des victoires de jadis, mais ne songeons pas qu'il serait désirable d'y ajouter nous aussi quelque chose, et nous reculons devant l'aventure. *Il nous semble que le temps du miracle est passé* alors que le miracle peut toujours se produire, mais bien peu d'hommes ont confiance dans la vie !" [1] Voilà le beau de cette nature si enthousiaste et si fausse : son refus au *tout est dit et l'on vient trop tard ;* sa faculté de ne point se laisser glacer par l'expérience ; sa foi au miracle ; sa confiance aveugle, imprudente peut-être, et parfois impudente, dans la vie, dans les possibilités de son temps, dans ses propres ressources. Une attente hardie ! Cette attente, que n'est-elle plus anxieuse et réticente, et cette confiance plus avertie, cette foi plus austère. Chez ceux que nous aimons le plus, pour leurs pensées et leurs actions, je ne sais quoi nous échappe encore, et se dérobe, à quoi le meilleur de notre amour s'adresse. En Bouhélier je voudrais découvrir quelque chose de plus intime que sa parole, de plus inédit que son éloquence, une chose depuis longtemps gardée, nourrie d'amour, et non proclamée. Il aspire... sans réserves ni limites. N'est-ce point dans ses limites même que la force abonde, dans sa réserve qu'elle s'éprouve ? La vraie ferveur exige un aliment secret, ou bien elle se dévore elle-même...

J'ai lu, dans un naïf opuscule,[2] qu'il convenait d'admirer "l'extraordinaire unité" de la pensée de M. de Bouhélier. Il n'y a rien en effet, de plus solide, de plus impressionnant que cette unité-là. C'est l'unité, c'est même l'uniformité d'une unique pensée, et qui ne courut aucun risque de se contredire, ne s'étant jamais développée. Quoiqu'il en soit, grâce à cette

[1] Le *Héros acteur* (voir *la Grande Revue*, 10 et 25 novembre).

[2] *Essai sur la Dramaturgie de S[t] Georges de Bouhélier*, par Michel della Torre.

pensée — j'allais dire à ce *dada* — M. de Bouhélier put assez longtemps se donner l'air d'écrire avec profondeur, ajoutant un chapitre aux *Héros* de Carlyle, une page aux *Essais* d'Emerson, découvrant pour son propre compte *Le Trésor des Humbles*, ou bien exhumant *Le Temple Enseveli*. Il composa même, d'une assez bonne encre, la fameuse *théorie du pathétique pour servir d'introduction à une tragédie ou à un roman*. Mais, le jour où M. de Bouhélier aborda le théâtre, il se trouva du coup dans la fâcheuse situation de l'imposteur qui, depuis des années, allait annonçant le miracle et que voilà requis *d'en faire un*. Ses disciples, aussi bien, ne doutaient pas qu'il n'y eût lieu de tenir pour miracle *Le Roi sans Couronne*. Nous n'étions pas tous ses disciples. Et nous pensions : " Il n'y a plus que feindre, il fault parler françois, il fault montrer ce qu'il y a de bon et de net dans le fond du pot. "

Les plus belles idées courent un risque étrange à l'investissement dramatique. Si profonde, si ingénieuse même qu'ait paru l'attitude philosophique de M. Maeterlinck, elle ne lui fournit point jusqu'au bout la ressource de feindre Shakespeare. Si sincère, si original (et il ne l'était pas) que fût le système théorique de M. de Bouhélier, on eût été bien surpris qu'il suppléât la faculté créatrice, qu'il engendrât par sa propre vertu des images pathétiques d'une grande vérité, d'un grand intérêt. Nous n'avions plus à discuter sur la qualité du *medium* qu'il plaisait à l'auteur de choisir pour se mettre en rapport avec la vie, avec la beauté ; mais simplement à constater si les appels répétés de M. de Bouhélier à la vie, à la beauté seraient par elles entendus. Et nous devions nous montrer d'autant plus exigeant que le chef naturiste semblait se faire un jeu de repousser les ordinaires matériaux de la création littéraire, pour insuffler la vie à des êtres pétris d'un limon originel. *Le Roi sans Couronne*, *La Tragédie Royale*, n'étaient pas du tout les tentatives d'un homme de lettres, d'un dramaturge en formation ; c'étaient les preuves du Héros-Poète, " Un héros — disait Saint-Georges hier encore — c'est quelqu'un qui vit donc dans sa sphère comme dans un monde de voix et de symboles dont il possède seul la clé, et qu'il lui

faut manifester par tous les moyens possibles." C'est entendu... Manifestez, héros, manifestez ! Nous n'attendons que cela.



Parlant du *Carnaval des Enfants*, M. Adolphe Brisson a écrit que, présenté sous le nom d'Ibsen, l'ouvrage passerait pour chef-d'œuvre. Ecartons cette sottise un peu trop forte, et gardons de nous irriter... Mais il est vrai que pour parler sans injustice du *Carnaval des Enfants*, pour lui accorder une louange convenable, je voudrais pouvoir oublier tout d'abord que son auteur est M. Saint-Georges de Bouhélier. Eh oui ! Si quelque jeune inconnu l'eût signé, je me plairais à ne point considérer de trop près ses faiblesses et ses puérilités ; la fougue ingénue de l'auteur ne me paraîtrait pas jactance insupportable ; les influences qu'il subit ne seraient à mes yeux l'indice que d'une heureuse orientation littéraire ; et j'insisterais avec vivacité sur les réelles espérances qu'un tel début permet de concevoir. Mais quand il s'agit du preux Chevalier sacré par Mendès, je ne sais plus dans quel ton prendre l'éloge ou le blâme. Puisque j'ai devant moi le rénovateur de la scène française, le grand tragique des temps modernes, je risque, je l'avoue, d'être surtout sensible, en écoutant son drame, à la grossièreté des moyens pathétiques, à l'inconsistance de la langue et du style, à tout ce que cette dramaturgie montre de pédantesque, de théâtral et d'emprunté.

Je dis : *d'emprunté*. Car il faut préciser, avant tout, ce qui dans la conception du *Carnaval* appartient en propre à M. de Bouhélier. Il me semble que la formule du *tragique quotidien*, de ce tragique " bien plus réel, bien plus profond et bien plus conforme à notre être véritable que le tragique des grandes aventures ", a été consacrée avec tout l'éclat possible par M. Maurice Maeterlinck. Le double sens, l'allusif et le métaphorique du drame, son balbutiement volontaire, ne procèdent pas moins visiblement, ici, de l'auteur de *Pelléas*. La couleur contrastée, l'antithèse matérielle sont d'origine shakespearienne,

et l'on en trouverait des exemples plus voisins encore dans John Ford ou Thomas Heywood. Le goût du clair obscur, l'atmosphère quasi-surnaturelle, l'emploi du fantastique pour objectiver certains sentiments, pour illustrer certaines situations, sentent l'influence germanique ; Gerhardt Hauptmann n'y est pas étranger. Quelqu'un disait que les silhouettes des deux tantes, dessinées avec tant de sèche exactitude, rappelaient la manière de Henry Becque. Peut-être, mais point directement. Au reste, toutes les influences que je viens de signaler, M. de Bouhélier ne paraît les avoir subies que de seconde main, à travers la personnalité d'un auteur qui se les était déjà assimilées. Je pense à Léonide Andréiev. *Le Carnaval des Enfants* retient quelque chose de cette schématisation qu'on peut trouver sublime, ou ridicule, dans *La Vie d'un Homme.*

Restent les figures du drame : celles de la jeune fille et de son amoureux ; celle de la pauvre lingère qui, toute sa vie, vainement chercha l'amour et fut par tous trahie, méjugée, honnie, bien qu'elle répandît autour d'elle le charme d'une âme invisiblement pure. Et cette position tragique : une mère, que tient déjà la mort, confessant à sa fille, afin qu'elle ne soit abusée par la Calomnie, les secrets les plus beaux, les plus douloureux de sa vie, et se voyant refuser la tendre complicité qu'elle implore, comme une absolution. L'enfant, craignant que ces révélations n'écartent d'elle son fiancé, blessée dans son égoïste amour, déserte avec rancune le chevet de sa mère agonisante. Tout à l'heure elle laissera son vieil oncle et sa petite sœur à la merci de la mauvaise fortune, sauvant sa jeunesse, fuyant avec celui qu'elle aime cette maison où la menace toute la vie avant elle vécue.

Voilà le conflit, sans doute admirable, qu'a imaginé M. de Bouhélier. Je n'en sais guère de plus imposant. Voilà le fonds humain de son drame. Il n'en est pas de plus tragique, de plus profond, de plus essentiel. Je regrette seulement que, pour atteindre à la grandeur, l'auteur ait cru devoir rester dans les généralités, qu'il ait tant tourné autour de son sujet, le bornant quand il y vient au développement d'une scène uni-

que, dispersant enfin la peinture sur l'anecdotique et l'accessoire, au lieu d'aborder de front ses personnages, de concentrer sur eux la lumière, de nous les faire *connaître*, d'enrichir leur existence intime, de multiplier entre eux les rapports secrets et pathétiques. Trop de description, trop de spectacle ! On peut créer une atmosphère palpitante par des moyens directs, par des moyens psychologiques. En abusant des signes, en accumulant les intermédiaires, on nous éloigne du drame au lieu de nous en approcher, on fatigue, on détourne notre émotion. Est-il donc besoin d'un semblable appareil pour élever, comme c'est le dessein de M Bouhélier, une humble réalité à la dignité poétique ?

Disons-le, cependant : M. de Bouhélier, dans son œuvre dramatique, ne nous avait rien donné d'égal à cette scène du deuxième acte, entre la pécheresse moribonde et sa fille. Elle est belle. Elle eût été tout à fait admirable, si l'auteur disposait d'une langue plus pure, plus surveillée, plus personnelle. Elle est émouvante. Nous nous fussions peut-être laissés aller à l'enthousiasme si, depuis le commencement du spectacle, M. de Bouhélier n'avait indiscrètement disposé de nos nerfs par les procédés les moins acceptables, s'il ne nous avait pour ainsi dire exaspérés en troublant — avec quelle gratuite insistance ! — les plus touchantes péripéties, d'apparitions saugrenues et de vacarmes symboliques.

Le Carnaval des Enfants a été servi par une interprétation excellente. Avec un goût très sûr, une intelligence minutieuse M. Maxime Dethomas a habillé la pièce de décors parfaitement appropriés. M. Durec en a réglé la mise en scène avec une sobrieté expressive. Ce spectacle d'ouverture fait le plus grand honneur à la nouvelle direction du Théâtre des Arts.

J. C.



LE MAUVAIS GRAIN ET L'AMOUR DE KÉSA AU THÉATRE DE L'ŒUVRE.

Dans l'animation théâtrale de la saison commençante, M. Lugné-Poe a tenu à ne pas demeurer en reste et il faut lui savoir gré de ses deux premières initiatives ; il a donné l'occasion à Mme Suzanne Després et à M. de Max de deux créations admirablement et singulièrement plastiques ; il a rappellé l'attention sur une des pièces les plus courtes mais aussi les plus achevées de M. de Faramond, qui n'avait jamais été entendue qu'au théâtre du Peuple de Belleville, voici quelque dix ans, et depuis, à Aulnay-sous-Bois : *le Mauvais Grain.*



Parlons d'abord du "spectacle," de l'*Amour de Késa*. Ce n'est pas pour diminuer l'apport de M. Robert d'Humières, qui d'une tragédie japonaise, peu littéraire peut-être, a fait un bibelot de lyrisme pittoresque, curieux et ciselé en bon français. Mais nos regards ne pouvaient pas n'être pas plus sollicités que nos oreilles. Nous songions tous à la *Késa* du théâtre Sada Yacco, merveilleuse estampe animée dont nous ne comprenions pas les paroles, à ce suprême ravissement qui était le fait de la mimique et de la couleur seules. Nous ouvrions donc les yeux, ne nous efforçant que de comparer la nouvelle estampe avec l'ancienne ; aussi les paroles souvent charmantes nous apportaient, au lieu des clartés attendues, comme une inutile distraction. Pour la goûter nous relirons un jour la pièce : occupons-nous aujourd'hui du tableau. — Un décor très heureux, très harmonieux, mais moins simple et moins rare que l'authentique décor japonais ; des costumes de grand caractère et de couleurs violentes et subtiles, mais insuffisamment harmonisés entre eux; une tentative de rythme concordant

dans les attitudes et les gestes, mais sans la rigueur de composition et de dessin que nous offrait le théâtre Sada-Yacco ; quelque chose de moins délibérément ordonné, de moins nettement cerné, de moins absolu, c'est le mot. Mais en de Max, mais en Mme Desprès, quelle puissance individuelle de mimique et de plastique ! Suzanne Desprès composa son personnage en dedans; elle montra une ronde face lunaire, à peine plissée dans la passion, où jouaient seuls les yeux et la bouche. M. de Max, tout en dehors, tordant les pieds, les mains, convulsé, enfantin, frénétique, recréa comme a priori, selon sa seule fantaisie, le japonisme des estampes qu'il ne se proposait pas de seulement imiter; il donna une forme diabolique, inoubliable au samouraï errant des légendes; ce soir-là, il fut créateur. Mais je m'explique enfin le défaut d'unité qui diminua ce spectacle et notre plaisir : M. de Max et Mme Desprès s'opposaient entre eux, non comme deux caractères différents, comme deux personnages antagonistes, mais comme les représentants de deux écoles dramatiques adverses. Si l'on veut rénover la scène, il importera d'éviter de si dangereuses rencontres.

***

Je m'étonne qu'une pièce comme le *Mauvais Grain*, si facile à monter, si directement saisissable, ne soit pas depuis longtemps au "répertoire" — fût-ce au répertoire de M. Gémier. Rien ne la distinguerait, si l'on ne considère que l'anecdote, d'une pièce paysanne du genre de *Blanchette*, et le spectateur moyen, sans y regarder davantage, s'y plairait. Je la crois capable de ramener à M. de Faramond, un des plus résolus novateurs de notre théâtre, un public qui n'aura pas su digérer les hardiesses de la *Noblesse de la Terre* et de *Monsieur Bonnet*. Comment ne pas partager l'émotion simple de deux braves gens que la venue tardive d'un enfant console et désole — car il faudra apprendre l'accident au fils aîné, à la bru, nouvellement mère? Va-t-on me faire croire qu'un tel sujet ne peut

11

toucher les âmes simples que s'il est bassement traité et mal écrit ? M. de Faramond n'a pas renoncé à son style, à son lyrisme familier, à ses savoureuses inversions ; il est de ceux qui prétendent, à juste titre, qu'il y a lieu de transposer sur le théâtre, même la plus proche réalité, et de parler un langage plus volontaire et plus ample que celui de la conversation de tous les jours. Si ce souci, parfois, l'attarde, si le *Mauvais Grain* a quelques lenteurs, c'est un défaut facilement remédiable. Dans cette tragédie rustique, de plain pied avec le public, le public doit entrer, et pour son plus grand bien ; car il a chance d'y perdre ses habitudes et ses goûts de médiocrité littéraire. H. G.



GEORGE MEREDITH, par *Constantin Photiadès* (Armand Colin).

Nul écrivain n'allèche la critique et ne la décourage plus que Meredith. Son œuvre déroutante et complexe semble appeler le commentaire ; mais les renseignements biographiques, les clefs dont l'initié dispose n'écartent que peu de ténèbres et n'ouvrent guère de portes qu'un lecteur attentif n'eût poussées tout seul. Personne n'a mis plus fière pudeur à défendre sa vie intime et à ne l'accueillir dans ses livres que transfigurée, consumée par une brûlante intelligence. Aussi n'est-ce point par les à-côtés que le critique peut amorcer une lecture de Meredith. Il lui est permis de nous séduire en nous montrant le beau profil ardent et tout éclairé de pensée que l'auteur de *l'Egoïste* conserva jusqu'en sa vieillesse ; puis son rôle se borne à classer l'œuvre selon une chronologie sommaire. Il ne peut plus ensuite, que nous inviter à mordre à même un de ces livres.

C'est le parti auquel s'est tenu M. Photiadès. Le récit d'une visite émouvante qu'il fit à Meredith nous donne une idée de ce que furent l'homme, sa générosité, sa rapidité d'esprit, son

éclatante conversation ; quelques répliques suffisent à nous faire aimer cette intelligence, la plus ouverte qu'on ait vue, la plus proche de nous, la plus savante à se nourrir de toute idée, de toute poésie et de toute passion. Suit une vie de George Meredith qui nous renseigne suffisamment sur les conditions où furent écrits les romans et sur leurs dates. Enfin, fort sagement, au lieu de définir abstraitement l'esthétique de ces livres ou d'en vouloir déterminer les nuances et les variations, M. Photiadès pense nous faire pénétrer plus avant dans les secrets de son auteur, en se limitant à un seul roman, *Harry Richmond*, dont en une centaine de pages il traduit et relie par des résumés les passages les plus caractéristiques.

Un portrait, une chronologie et une œuvre entière, si l'on peut dire, en raccourci, ces trois éléments sont l'indispensable et suffisante introduction à la lecture d'un maître. Ne faut-il pas souhaiter que pour tout auteur nous puissions nous fier à un guide de ce genre ? Quel embarras n'éprouve-t-on point lorsqu'il s'agit de situer exactement telle pièce d'Ibsen, par exemple ? M. Photiadès nous donnera-t-il sur Thomas Hardy ou sur Stevenson le livre qui nous serait si nécessaire ? Par une impardonnable indolence, nos traducteurs s'obstinent encore trop souvent à ne pas écrire la page de préface, fût-ce même à simplement préciser la date du livre qu'ils présentent. N'aurait-on pas voulu savoir qui est Conrad pour mieux pouvoir goûter le *Nègre du Narcisse ?* J. S.



FEUILLES ÉPARSES DE LITTÉRATURES ÉTRANGES par *Lafcadio Hearn*, traduites par Marc Logé (Mercure de France).

Voici un volume de Lafcadio Hearn qui ne nous transporte pas au Japon, mais en Egypte, en Océanie, aux Indes, en Finlande, en Judée, partout où il existe des livres sacrés et des

légendes. " Ces fables, légendes, paraboles, dit l'auteur, son simplement des reconstructions de ce qui m'a fait impression comme étant le plus fantastiquement beau dans la littérature la plus exotique que j'aie pu trouver. Cette petite collection n'a donc aucun droit à la considération des savants ; c'est simplement un moyen de faire partager au public certaines joies nouvelles que j'ai ressenties en essayant de me familiariser avec différentes littératures très belles et très étranges."

Si son esprit est tant soit peu gouverné par les méthodes érudites, le lecteur s'irritera de ne pouvoir discerner dans ces contes, souvent fort beaux, l'apport du texte ancien et celui du conteur. Quelque plaisir que nous prenions à un récit, les moins ethnographes d'entre nous ne peuvent pourtant s'empêcher de le relier à ce qu'ils connaissent de l'art et de la littérature du peuple en question. Il s'agit de couleur et notre imagination n'est pas une page blanche. Si l'on nous conte une légende mahorie, nous ne saurions borner notre pensée à l'anecdote même. Ces imaginations fantastiques ont hanté les douces et belles figures que Stevenson et Gauguin nous ont rendues familières. Nous ne demandons pas que le récit nous soit littéralement rapporté, mais que la *tonalité* en soit juste. Nous sommes reconnaissants à l'auteur si du fatras qui remplit le *Talmud* ou le *Mahabarata* il a su dégager quelques histoires et, de diffuses qu'elles étaient, les rendre lisibles ; mais encore exigeons-nous que pour nous donner un plaisir " plus exotique " il ne brouille pas ce que nous aimons déjà des traditions juives ou indoues.

Ce qui nous gêne peut-être surtout, c'est que nous n'avons pas accoutumé de voir en Lafcadio Hearn l'imagination gratuite, la recherche du rare et du singulier. Il est presque seul à nous renseigner sur le Japon, et nous considérons volontiers ses livres comme des *documents*. Il nous plaît de pouvoir nous y fier et rien n'est si suspect que le goût de la couleur pour elle-même. — Sachons pourtant faire taire notre méfiance, tant que rien ne la légitimera et goûtons sans arrière pensée ces beaux récits de sortilèges et de magie.

J. S.



STANCES, SONNETS ET CHANSONS par *Claude Lorrey* (Grasset).

On n'a pas oublié les délicats petits poèmes que la *Nouvelle Revue Française*, il y a quelques mois a publiés de Mme Claude Lorrey. Nous ne saurions que répéter, mais plus affirmativement, ce que précédemment nous avons dit de ce poète. Ni souci d'établir des ensembles bien balancés, ni recherche de rythmes ne parviennent à soutenir un poème de plusieurs strophes, à en nourrir la langue, à le pousser jusqu'à l'aisance et la plénitude. Mais où le poète excelle, c'est dans les notations brèves, dans les chansons, dans ces gouttes de poésie pure qui surprennent par la violence de l'arôme et s'échappent des inutiles combinaisons verbales comme le miel de la cire ;

Comme un léger ouvrage : broderie
Argent, vert pâle ;
Comme le point d'une tapisserie,
L'aube vernale
Est mouchetée en floraisons nouvelles.
Un ciel de perle
Règne au dessus des riantes tonnelles
Où siffle un merle.

ou encore

Tourterelles et lys
Et les volubilis
Eclatez au ciel lisse !
Qu'un vibrant vol d'or plisse
L'azur !... Guêpes aux calices,
Cassolettes, épices,
Grains de maïs, cassis,
Glaïeuls, volubilis,
Tourterelles et lys...

Été, sous tes auspices,
J'ai rimé ce caprice.

N'est-il pas rafraîchissant de songer que les dures lois de discipline sous lesquelles nous nous courbons peuvent être si joliment transgressées, et qu'il y a quelques femmes privilégiées dont le tact est si sûr et le goût si délicat, que toutes règles, auprès, sont pédantes et superflues ? J. S.



DES FLEURS, POURQUOI. — Poèmes par *M. Guy Lavaud.* (Cornély.)

M. Lavaud a eu l'heureuse idée, pour nous conduire à ses derniers poèmes, de les faire précéder d'une réimpression choisie de la *Floraison des Eaux* et du *Livre de la mort*, ses deux recueils de début. C'est dire que, jeune encore, il a atteint déjà à un degré suffisant de conscience pour juger son passé ; ce qu'il n'en sauve pas je ne dis pas qu'il le condamne absolument, mais il l'écarte ; il a appris désormais à choisir. Je propose cette attitude en exemple à tant de jeunes gens qui considèrent tout ce qui a pu tomber de leur plume comme admirable, intangible, immortel.

Aussi bien M. Guy Lavaud sait ce qu'il veut faire et le fait et l'on ne peut pas souhaiter dans le genre qu'il a élu une plus complète réussite. Il n'innove pas, non. Cette poésie des relations humaines dont je saluais l'autre jour la naissance à propos des remarquables livres de MM. Duhamel et Vildrac, se trouve aux antipodes de la sienne. Il continue la tradition lyrique commune à tous les romantiques, celle du paysage sentimental. Tout ce qu'y ajouta Baudelaire, puis Mallarmé, il l'accepte à son tour, et aussi cette subtilité plus aérée dont l'anima Vielé-Griffin, mais pour la cultiver à sa manière, plus strictement, plus délibérément. Il serait aisé de réduire presque tous les poèmes de M. Guy Lavaud à une formule unique : un paysage et un état d'âme confondus, l'un traduisant, éclai-

rant l'autre, et réciproquement. Un petit morceau que je veux citer, précisera mieux que je ne ferais, le dessein de notre poète :

Dans la rivière étroite on voit une campagne
Couchée au long de l'eau comme en un souple pagne.
Au ciel d'azur, que le reflet avide boit
Voici, sombre récif de roc verdi, un bois.
Puis encore, si frais, les traits d'un doux village,
La route, le clocher, et l'impression sage,
Et, bouquet nuancé qui tremble, tous les champs
Renversés et que l'eau serre dans son ruban.
Et moi, quand écrirai-je un vers plein de lumière
Où l'on trouve miré comme en une rivière
Avec ses longs élans, sa joie et ses rancœurs
Le paysage intime et délicat du cœur.

M. Lavaud a écrit des vers plus parfaits, plus musicaux, plus souples, mais non plus significatifs. C'est un rêveur, c'est un délicat, convenons-en vite, avant de lui reprocher de laisser déborder son don descriptif sur son rêve. Oh ! je comprends qu'il tienne au merveilleux bouquet qu'il sait cueillir dans la campagne ! et qu'il n'en veuille jeter aucune fleur ! Ses paysages sont de la qualité la plus rare, je dirai la plus neuve. Presque rien de conventionnel. La rivière, n'est pas pour lui un mot, mais une chose qu'il a observée, aimée et qu'il peint avec des précisions singulières. Ce qu'il y a de plus frappant, de plus immédiatement perceptible dans un spectacle naturel, la couleur, cède le pas ici à la ligne, à la forme, aux plans et aux volumes. De là un art descriptif plus tactile que visuel, et d'une sensualité dépouillée, très proche du sentiment pur. En fait, le substratum sentimental n'a pas encore une complexité psychologique fort étendue : d'une ou deux attitudes devant la vie M. Lavaud se satisfait ; il les développe, les amplifie, si aisément, si abondamment, sur l'immensité des vallées où vague son rêve. Voilà sa marque ; l'élargissement panthéistique d'un banal sentiment humain, jusqu'à la limite extrême où il devient littérature. Cela arrive quelque-

fois ; d'autant que les moyens de développement qu'emploie M. Lavaud sont presque constamment d'une subtilité précieuse. Quant à la forme, on ne saurait donner plus de souplesse, de sinuosité au vers de douze pieds. M. Lavaud sautera-t-il le pas ? osera-t-il une forme plus libre ? Je vois bien jusqu'où il est parvenu, je constate son don, sa réussite. Mais je ne saurais dire où il ira. Savourons en attendant son livre curieux, joli, verbeux, parfois ample, — contradictoire... mais achevé et personnel. H. G.

*
* *

PAGES CHOISIES DE NIETZSCHE. (Mercure de France).

Henri Albert vient de refondre en une nouvelle édition ses *Pages choisies de Nietzsche*. Celles-ci sont groupées non par œuvre, mais par sujet : *Peuples et patries*, *Les hommes supérieurs*, etc. C'est peut-être le seul moyen d'établir des fils conducteurs à travers tant de volumes composés de maximes et de réflexions détachées. Presque chaque phrase de Nietzsche possède un tel levain, une telle force stimulatrice que beaucoup de lecteurs ne peuvent lire de suite plus d'une dizaine d'aphorismes ; aussi n'ont-ils jamais été jusqu'au bout d'*Humain trop humain*, ou d'*Aurore*. L'ordonnance de ces pages choisies pourra donc apporter une sorte de lest aux esprits que toute excitation fait trop facilement rebondir. Mais ce qu'ils gagneront pour la lecture des livres composés de fragments, ils le perdront pour les quelques ouvrages où Nietzsche a bien voulu conduire lui-même son lecteur et ne le quitter que le terme atteint.

*
* *

Signalons également au *Mercure de France* les nouveaux dessins d'André Rouveyre, une dramatique *Phèdre*.

J. S.



DISTRIBUTION DE PRIX.

C'est, paraît-il, une nécessité des temps, de tous les temps. Louis XIV octroyait aux écrivains de son époque des pensions autrement larges et ceux-ci n'en rougissaient pas. Nous n'avons donc pas à rougir pour les nôtres, qu'ils se trouvent accidentellement honorés par ces messieurs de l'Académie Goncourt ou ces dames de la Vie Heureuse. Avouons-le, la faveur de nos princes et de nos princesses de lettres ne s'exerce pas plus mal aujourd'hui (ni mieux d'ailleurs), qu'autrefois la faveur royale : elle demeure hasardeuse et incohérente. Oh ! la sanction perd beaucoup de son efficace qui couronne indifféremment un Chapelain et un Racine, et en même temps que Mme Marguerite Audoux, n'importe qui. Je dis tant mieux, car nul ne sera plus tenté ainsi de prendre pour un tableau des valeurs littéraires, un palmarès.

Un de nos collaborateurs a parlé ici, comme il convenait, de *Marie-Claire*, je n'ai donc pas à réentreprendre l'éloge de cet admirable roman. Mais je puis bien déplorer en passant, la dépréciation injuste dont il risqua de souffrir, quand on le vit entrer en compétition avec tel ou tel autre livre non méprisable, mais d'une qualité infiniment moins rare.

Marie-Claire est un livre exceptionnel par l'accord de l'inspiration, centrale, sincère, authentique, et de l'art littéraire le plus sûr, le plus pur, le plus doué de tact, de mesure et de force, qu'il nous ait été donné de goûter depuis longtemps. Je considère comme inoui que son triomphe ait pu être mis seulement en question à l'Académie Goncourt ou dans le cercle de la Vie Heureuse. Là, comme ici, je sais bien qu'il eût triomphé en fin de compte... Mais c'était trop déjà d'avoir osé lui opposer les contes de M. Louis Pergaud par exemple. C'est à croire que l'on ne sait plus distinguer ce qui est proprement de l'art, de la simple " littérature," ce qui naît d'une force intime et prend forme nécessairement, des

œuvres d'adresse et de placage. *De Goupil à Margot*, histoire de bêtes, n'est rien de plus.

Marie-Claire écartée, trois livres restaient en présence, *Goupil*, *Nono*, *l'Hérésiarque*. Pour mon instruction personnelle, je les ai lus tous trois. L'Académie Goncourt couronna le premier ; je ne vois pas très bien pour quelle cause.

M. Pergaud fait le Kipling dans les bois d'André Theuriet ; aimable entreprise sans doute, et digne d'encouragement, d'autant qu'il écrit aisément, qu'il a le sens sylvestre agréablement poétique et qu'il s'amuse à ses récits. Mais il manque par trop d'imagination et pourquoi nous cache-t-il si mal ses sources, qui sont non pas bocagères, hélas non ! mais livresques, mais affreusement livresques ? Si un paragraphe de Remy de Gourmont nous vaut le conte de la taupe, quel traité d'*Histoire Naturelle* a nourri tout le reste de détails singuliers que nous ne demandions pas à l'auteur, mais qui donnent un peu de corps à son livre, de fond si mince ?

Est-ce la saveur rustique ou l'invention littéraire que l'on a voulu couronner ici ? Dans le premier cas, que n'a-t-on préféré *Nono*, où le patois rural, trop insistant mais pittoresque, orne du moins un effort de romancier. Et dans le second cas, un choix, un seul choix s'imposait, celui de l'*Hérésiarque*, où la littérature pure, dégagée de l'observation du monde et des êtres, longtemps après Villiers, après Huysmans, manifeste un regain bien inattendu de jeunesse : il fallait couronner les *Philtres de Phantase*, si amusants, si réussis, de M. Apollinaire. Et il ne manquait pas d'autres romans. Pourquoi pas ces *Dames Balmain*, livre de début, où M[me] Madeleine Picard a montré une sobriété, une tenue bien rare chez les écrivains de son sexe. Et pourquoi pas *la Vagabonde ?*

Mais je demande là des raisons littéraires, et je semble oublier tout l'écheveau d'intrigues qui s'embrouille autour d'un concours. Ce n'est pas le lieu de les démêler.

H. G.



LE CONCERT DE Mme JEANNE RAUNAY.

Le style, cette tenue suprême des grandes œuvres d'art, cette pudeur noble qui les distingue des ouvrages d'un jour, pourquoi refuserions-nous de le saluer au passage, aussi bien que dans un chant, aussi bien que dans une statue, lorsque nous le rencontrons dans une personne vivante, dans un interprète des maîtres, exécutant, cantatrice, acteur. Mme Jeanne Raunay, qui fut une admirable *Iphigénie*, vient de prêter son concours, dont à notre gré elle se montre trop avare, à un concert de musique ancienne presque également beau d'un bout à l'autre, de Mozart à Carissimi. L'atmosphère n'était point celle des concerts du dimanche. A peine si l'orchestre Chevillard, malgré la pureté et la précision de son jeu, joua trop lourdement l'ouverture des *Noces* et la *Sérénade à cordes* avec un trop grand nombre d'instruments : Mozart se serait-il reconnu dans ce tonnerre ? Une suite d'Haendel très faible, d'un fignolage banal, interrompit à peine notre joie. Un rare accord, tout le reste du temps, règna entre le chef, les instrumentistes, les chœurs, et Mme Raunay la cantatrice ; il sembla que celle-ci imposât son style à chacun. Elle a la gravité, elle a la grâce ; elle sait jusqu'où doit aller le libre épanchement passionnel, dans un air comme celui des *Noces ;* elle s'arrête juste au point où la phrase alentie se fait intérieure. Cet art de la nuance, infiniment compréhensif, qui ne s'égare jamais dans la mièvrerie, elle le porta, avec la même sûre adresse, dans l'interprétation de deux poignantes et allègres cantates du vieux Heinrich Schütz, dans l'évocation de la *Fille de Jephté*, vierge malchanceuse (comme vous m'avez déçu, ma fille) dont le grand Carissimi. presque un inconnu pour nous, dialogua l'énergique histoire, en une cantate de la plus souple, de la plus neuve et de la plus haute beauté. Au contact de chaque maître, elle devient autre ; elle pénètre de chacun la plus profonde intention; elle sait varier à l'infini non seulement le ton de la passion, ce qui est aisé, mais celui de la grandeur ;

à l'émotion de sa voix, elle joint l'émotion plastique — non de son geste (elle sait s'abstenir de gesticuler au concert) mais de son attitude, imperceptiblement modifiée. Nous la remercions de nous avoir révélé Carissimi, et aussi, une fois de plus, de s'être révélée à nous elle-même. H. G.

***

LES SCÈNES POLOVTSIENNES DU *PRINCE IGOR*, *aux Concerts Colonne.*

Aux Concerts Colonne une audition des Scènes Polovtsiennes du *Prince Igor* a ranimé pour un instant l'émotion terrible qu'en Juin nous donnait Fokine avec sa troupe d'archers. Il n'est rien dans la musique qui ressemble à ces quelques pages de Borodine. Elles viennent toucher ce qu'il y a de plus primitif en nous, elles réveillent au fond de nous l'informe image de l'Asie, le souvenir étouffé de la grande mère.

L'Asie ! Non celle que nous enseigne par ses paquebots la Méditerranée et qui sent toujours l'importation. L'Asie terrestre ! Elle s'est mise en marche à travers les steppes. Elle chemine à pied par lentes étapes. Elle s'arrête le soir et songe comme ceux qui voyagent sans retour. Le camp dressé. Des feux. Des tentes. La nuit scintille, dure et bleue. Aucune mer aussi loin qu'on se rappelle. Alors parmi le silence désert et distinct des plateaux s'élève une allégresse pleine de mémoire, une joie cadencée pareille à la consolation des plus anciens regrets. D'abord j'écoute ces flûtes tristes et jointes comme les petits pas qui conduisent à la danse ; je vois ces groupes lents qui se rapprochent dans la lueur des foyers et sous la nuit. Et soudain l'immense vague ravissante par quoi tous sont emportés, la mélodie comme une pluie violente et fragile, la mélodie qui chante avec une rapide voix. Elle croule ainsi qu'une bande d'oiseaux, elle dévide son clair bercement et les danseuses en sa déroulée sont si bien confiées, si bien perdues qu'elles rythment doucement son absence, lorsqu'un instant, comme un souvenir qu'on prend le temps de posséder, elle se

tait évanouie. — Cependant les hommes bondissent à leur tour, frappés de rêve. Assauts profonds et sauvages. La joie qui les ébranle monte en eux comme un songe brutal. Elle les secoue, elle les fait tournoyer en des jeux qui imitent ils ne savent quoi de disparu. C'est ainsi qu'ils se souviennent, c'est ainsi qu'ils calment leur cœur. O musique brusque, haletante, ton ivresse est la stupeur de la mélancolie, tu es la consolation par la violence.

Couchés immobiles auprès des danses, les chefs, au fond de leur mémoire basse comme une voûte, revoient des villes.

J. R.



CES MESSIEURS DU COMITÉ.

Il s'agit du Comité de lecture de la Comédie Française. Cette honorable compagnie s'est récemment signalée par une triple exécution. Elle a refusé, après récitation, trois gros manuscrits : *La Dame à la faulx* de Saint-Pol-Roux, *La Foi* de M. Brieux, un *Faust* de M. Paul Ferrier. Il est permis de penser, en hasardant sur les noms des auteurs une respectueuse hypothèse, que ces ouvrages devaient entre eux différer d'assez loin. Ces différences, cependant, n'ont pas assez frappé les Sociétaires pour qu'ils jugeassent opportun de les traduire, dans leur verdict, par des considérants appropriés. Trois fois le comité rendit le même oracle. Trois fois ces messieurs se montrèrent sensibles à la " qualité littéraire " du travail qu'on leur soumettait ; mais trois fois ils confessèrent ne pouvoir surmonter dans leur âme l'appréhension d'avoir à subvenir "aux frais considérables" qu'imposerait fatalement la mise en scène... Ah ! sagesse tardive et chèrement acquise ! Ces messieurs n'ont pas oublié quelle désastreuse répercussion pouvait avoir sur les Dividendes un amour immodéré de la Poésie. Ils se souviennent d'avoir monté (avec quel épouvantable luxe !) *La Courtisane* de M. Jacques Arnyvelde et *La furie* de M. Jules Bois. En refusant *La Dame à la Faulx*, ils font supporter à un

vrai poète l'expérience qui leur est venue en favorisant d'insipides rimeurs. On peut être tranquille, désormais. Le premier théâtre français, le premier théâtre du monde refusera dix chefs d'œuvres, cent chefs d'œuvres, par crainte de se tromper et de ne pas faire ses frais, par ignorance, par défiance, par lésine, et parce qu'il a conscience d'avoir, une fois pour toutes, fait preuve de désintéressement à l'égard de la Poésie, en la personne de M. M. Arnyvelde et Bois... J'ai cru bon d'interroger M. Jules Claretie, afin d'avoir là-dessus son sentiment. Il m'a répondu : " Tout va bien, tout va bien... Nos finances n'ont jamais été plus prospères. Les recettes de M. Wolff sont superbes. *Les Marionnettes* font neuf mille tous les soirs !..." J. C.



INITIATIVES THÉATRALES.

Nous signalions dans notre dernier numéro l'intéressante série de représentations que M. Antoine consacrera, cet hiver, aux jeunes poètes dramatiques encore non joués. Nous annoncions la réouverture du *Théâtre des Arts* dont il est aujourd'hui rendu compte... Il semble, d'autre part, que des initiatives fort nombreuses et fort désintéressées se proposent désormais de faire aux frivoles spectacles du Boulevard la plus noble concurrence. M. Camille de Sainte-Croix qui, dès l'hiver dernier, avait réussi à attirer au *Théâtre Fémina* une élite attentive, reprend avec succès la suite de ses représentations Shakespeariennes. Ses jeunes comédiens viennent d'interpréter, non sans une fantaisie pleine de goût, *Le Songe d'une Nuit d'Été* et *Les Joyeuses Commères de Windsor*. Ils nous donneront *Tout est bien qui finit bien*, *Antoine et Cléopâtre*, *Macbeth* et *Le Roi Jean*.

Mme Neith Le Blanc et M. Soarez, encouragés par M. Mounet-Sully et Mme Bartet, firent applaudir déjà *Les Juives* de Garnier. Ils se proposent de rappeler sur leur théâtre *Les chefs*

d'œuvre oubliés. Un de leurs spectacles récents offrait, avec *Mérope*, *La Coupe enchantée* de La Fontaine.

M. Léon Segond ouvre aux *Folies Dramatiques* une saison classique avec *Britannicus* (M. de Max jouant Néron, on sait avec quelle maîtrise) et *Les Folies Amoureuses*. Une représentation de *Phèdre* suivra prochainement.

Enfin Mlle Zorelli dirige un *Théâtre classique et moderne* au programme duquel nous voyons figurer *L'Illusion Comique*, *Don Juan*, *Le Florentin* de La Fontaine, *La Femme fidèle* de Marivaux, *Barberine* de Musset, *La Estrella de Sevilla* de Lope de Vega, *Molière* de Goldoni, *L'Ecole de Scandale* de Sheridan et la *Marie Stuart* de Schiller.

***

Souscription pour le buste de Charles-Louis Philippe que vient d'achever le sculpteur Bourdelle et qui, coulé en bronze, doit orner le tombe de notre ami à Cérilly.

DEUXIÈME LISTE :

Marguerite Audoux	50	Le Sidaner	20
Jean Croué	20	Baron de Neufville	20
Gaston Gallimard	20	Comtesse de Noailles	50
Charles Guérin	20	Edmond Pilon	10
René Helleu	3	Marcel Ray	40
Sophie Herrmann	25	Jacques Rivière	5
Jules Iehl	20	Eugène Rouart	20
Francis Jammes	20	G. Saintville	4
Lesecq	10	Van de Velde	20

Total de la 2e liste : frs. 377
" " 1re liste : frs. 773
Total : frs. 1150

Le total des souscriptions réunies par la Nouvelle Revue Française joint à celles qui ont été recueillies d'autre part, couvrant la somme demandée pour le buste, nous considérons notre liste comme close.

***

La grande abondance de matières nous force à remettre à plus tard la suite des *Lettres de Ch.-L. Philippe à Henri Vandeputte.*

Nous publierons très prochainement le *Poète tragique* de Suarès, la traduction de *Hautes et Basses Classes en Italie* de Savage Landor par Valéry Larbaud, des *Réflexions* sur Tolstoï, de Michel Arnauld, ainsi qu'un roman de Jean Richard : *Lévy.*

Le Gérant : ANDRÉ RUYTERS.

THE ST. CATHERINE PRESS LTD. (Ed. Verbeke & Co.), Bruges, Belgique.

L'EXEMPLE DE RACINE

Notre " grand siècle " dit " classique " — oui, si rétracté mais si violent, si économe mais si prodigue ! — est en train de singulièrement s'appauvrir aux yeux de nos contemporains, par l'habitude que semblent prendre les plus acharnés de ses partisans, de résumer tout son effort, toute sa réussite littéraire, tout son exemple, en l'œuvre d'un seul maître: vraiment ! on ne jure plus que par Racine! Même racinien, comment accueillir sans agacement le même refrain au bout de chaque couplet de la chanson ? Je me méfie de la solution unique dont on veut clore trop de divers problèmes, je m'en méfie autant en art qu'en politique, et je voudrais être bien sûr qu'il ne s'agit de rien ici qui puisse ressembler à un acte de foi. Certains dévots du nouveau " dieu " ne se plaisent-ils pas à lui rendre un culte d'autant plus ardent, que ce Dieu demeure pour eux " l'inconnu " ou " l'inconnaissable " ? Au fait, quel racinisme confessent-ils ? celui de Voltaire ou celui de Sainte-Beuve ? celui de Taine ou celui de Brunetière ? Quand ils défendent, contre un conférencier que je n'ai garde en

cette affaire d'excuser, précisément "Racine, auteur d'*Iphigénie*", ignorent-ils qu'aucune tragédie, pas même *Athalie* ou *Esther* ne le représente plus mal ? Enfin, quand ils le veulent, entre tous, représentatif de son siècle, s'avisent-ils que, dans ce siècle, il figure justement la plus extraordinaire exception ?... Les génuflexions ne sont pas des réponses, pas plus que la négation toute pure des détracteurs... Il est passé le temps du "credo" universitaire ! passé celui de l'excommunication romantique ! Qu'on y consente ou non, "le cas Racine", se pose devant nous, neuf, actuel, urgent, comme une question non encore résolue, à peine débrouillée, et qui laisse un vaste champ libre aux exégètes, aux critiques, aux historiens. A cette heure, tous s'interrogent. Ce fut M. Lemaître, l'autre année. C'était hier M. Péguy. C'est aujourd'hui M. Masson-Forestier... Et quelle passion dans leurs livres ! Peut-on rêver pour un artiste, plus de deux siècles après sa mort, un hommage moins convenu ?... — Si, pour ma part, auprès de La Fontaine, sauvegarde du primesaut lyrique dans la poésie de son temps, j'ai plaisir à placer l'auteur de *Bérénice*, figure esthétique maîtresse de l'époque de Louis XIV, je ne saurais continuer, comme ceux-là même à qui j'en fais reproche, de l'invoquer en toute occasion... — que d'abord je n'aie vu bien clair dans l'admiration que je lui voue, dût celle-ci en souffrir quelque peu... Du moins, regagnera-t-

elle en conscience ce qu'elle aura perdu en aveuglement traditionnel.

Que ne m'est-il permis de considérer l'œuvre et l'artiste en oubliant tout ce que l'on connaît ou croit connaître de l'homme ! Outre que l'attitude est passée de mode, depuis Taine et dès avant lui, cette dissociation, en d'autres cas aisée, présente en celui-ci les plus graves difficultés. Je n'ai pas l'intention de suivre M. Masson-Forestier dans son étude curieuse, passionnante même, de la vie de Racine[1] : elle est nourrie de faits nouveaux ; elle fourmille de vues ingénieuses et plausibles ; mais nombreuses s'y trouvent aussi les lacunes ; nombreuses les hypothèses gratuites et jusqu'à nouvel ordre invérifiables... Aussi bien n'est-ce pas le lieu de les discuter. — Je ne puis cependant tabler sur la seule chronologie des ouvrages, et m'enfermant dans un a-priorisme absolu, passer sous silence le fait capital, fait peut-être unique dans l'histoire des lettres, qui brise en deux la ligne de vie et de production du poète : après douze ans d'une fécondité admirablement régulière, ce brusque renoncement au théâtre, qui, selon Louis Racine, coïnciderait avec une subite conversion. Péripétie sans importance, s'il était avéré, reconnu généralement, que, là précisément, finit Racine, et que les tragédies sacrées forment non

[1] *Autour d'un Racine ignoré* (Mercure de France).

pas une conclusion à son œuvre, mais une sorte de supplément. Or, en dépit des protestations de maints critiques, la gloire du tragique continue à participer de la gloire de Port Royal. Formé sous la discipline des solitaires, il ne s'en serait affranchi, afin de suivre l'impulsion de son génie, que pour s'y soumettre à nouveau, douze ans après et reniant alors ses tragédies profanes, pour s'épanouir — ou se concentrer — en la chrétienne *Athalie*, prélude aux *Cantiques Spirituels*.

Quelle ample courbe ! Quel cercle bien fermé ! Quelle satisfaction pour ceux qui souhaitaient que la même harmonie eût ordonné et l'œuvre et la carrière du poète ! Que cela eût été beau, si cela eût été vrai ! — Oui, certes ! elle eût paru banale la fin d'un Molière à même les planches, celle du vieux Corneille conséquent jusqu'au dernier jour avec son espagnolisme héroïque ! la fin de ceux qui n'ont sacrifié à rien leur art ! — auprès de la claustration orgueilleuse et prématurée d'un Racine " rentrant dans le Christ ". Son génie même s'en trouvait agrandi, — augmenté de tous les chefs-d'œuvre profanes dont la conversion avait arrêté la croissance : un génie, songez donc, qu'il n'eût fallu rien moins que Dieu pour vaincre ! Oui ! Racine atteignait la taille d'un Pascal — colonne double du jansénisme.

Il faut renoncer à l'apothéose. M. Masson-Forestier n'eût-il pas à peu près prouvé que la

première conversion, après *Phèdre*, [1] fut de nature simplement bourgeoise, un simple embourgeoisement à la fois doré et médiocre, que le seul examen des tragédies sacrées devrait suffire à nous en persuader " de plano ". Comment n'être pas frappé et gêné de leur aspect et de leur caractère foncièrement anti-chrétiens ? Tragédies bibliques ; pire : juives ; implacables autant que l'Ancien Testament, sans un moment d'effusion sincère, là même où la douceur sensuelle du poète, comme épurée, eût dû trouver un neuf et naturel emploi. Des accents fades ou pompeux ? Une *Esther* faible et bêlante ? Cette *Athalie*, aux proportions d'opéra, si belle d'arrangement, d'entente scénique — mais si dure ? [2] Voilà les preuves de la conversion !... Voilà ses fruits ! Je ne puis admirer dans *Athalie*, l'épanouissement chrétien d'une âme, le rejaillissement d'une nature impétueuse, dirigée par une force intime supérieure vers un but plus neuf et plus haut. Rien que la splendide " littérature " d'un esprit desséché qui prend le masque de la foi pour dissimuler sa défaite, et qui s'imagine créer encore parce qu'il garde en main le métier le plus sûr et le talent le plus prestigieux. Ni *Athalie* ne conclut chrétiennement l'œuvre de Racine, ni *Phèdre* à qui aurait " manqué la grâce "

[1] De la seconde, in extremis, je ne veux pas douter, mais elle n'intéresse pas l'œuvre.

[2] Si courte de psychologie — mais c'est là une autre question.

ne prépare cette chrétienne conclusion, ni aucune des tragédies ne sort de Port-Royal et n'y retourne : dans l'œuvre de Racine, aucun rameau, aucun germe chrétien.

Je dirai plus : aucun germe moral, aucune propulsion idéaliste. Amoral, dit Masson-Forestier. Païen, dit Péguy. Oui ! païen qui ne reconnaît pas ses dieux ! Chez Racine, la morale s'appelle "bienséance" et ses héros, quand ils se sacrifient — oh ! rarement... — ce n'est jamais qu'à leur amour, qu'à leur puissance, qu'à une raison matérielle, raison des sens ou bien raison d'Etat ; je n'en excepte à peine qu'*Andromaque* : mais autour d'elle, quelle solitude glacée ! On s'explique comment la légende de Louis Racine a été accueillie avec tant de faveur. Retirez à l'œuvre racinien sa prétendue signification chrétienne, il perd d'un coup toute signification. Et cela, comment l'admettre en un siècle où chaque écrivain, ou prêche, ou moralise, ou, pour le moins, conclut ? Corneille ennoblit, il exalte, et il promulgue un code de l'honneur. Molière entreprend d'améliorer l'homme social. La Fontaine lui fait la leçon. Et La Rochefoucault ! et La Bruyère ! Je ne parle pas de ceux dont c'est la fonction de prêcher. Et le dix-huitième siècle approche, où la littérature tout entière va se mettre bénévolement au service de la pensée. Racine lui, n'a prêché qu'une fois, en finissant.

Apprenez, roi des Juifs et n'oubliez jamais
Que les rois dans le ciel ont un juge sévère, etc.

Va-t-on tirer de là une morale pour Racine?... Il faut en prendre son parti, la tragédie racinienne n'a pas, ne peut avoir d'autre direction, d'autre signification, qu'une direction, qu'une signification *esthétiques*. C'est là sa force originale et la raison de son éternelle actualité. On n'a pas assez remarqué que parmi les chefs-d'œuvres du XVIIe siècle, du XVIIIe, et même de l'époque romantique, elle se trouve seule dans ce cas, seule à pouvoir se contenter d'une esthétique. N'est-elle pas le type de l'œuvre d'art? Aussi bien, quand — sincèrement ou facticement, peu importe — Racine songe à lui assigner un but extérieur à l'art, elle a déjà perdu sa vertu personnelle; le formulisme, flagrant dans *Iphigénie*, et qui gâte la fin de *Phèdre*, l'a envahie définitivement: aucune idée, chrétienne ni morale, ne saurait plus la rajeunir. Non! Racine n'est point Pascal, même en puissance, et il renonce à tout quand il renonce à l'art tout court.

Je conçois en un certain sens que l'on souffre de cet amoindrissement d'un grand homme. En déplaçant le centre de gravité de son œuvre, en découronnant sa carrière d'une fin quasi-surhumaine, en contestant non pas seulement la portée, mais la valeur même de ses tragédies sacrées à l'avantage des profanes, je ne me dissimule pas que je suis conduit à poser des limites à

son génie et ce qui est plus douloureux encore, un point d'arrêt, d'épuisement. Charles Péguy a parlé de doute, d'impuissance — je n'y contredis point. On est trop tenté de considérer les grands artistes du passé dans la brume d'or de la gloire, comme une race de demi-dieux qui exploitent à l'infini un fonds illimité, inépuisable, et qui mépriseraient, sans doute, les faiblesses de nos hommes de lettres d'aujourd'hui. S'il exista de ces héros en lesquels il semble que la mort seule ait pu figer l'irrésistible montée de la sève, le flux des mots, des formes, des idées, (tel un Shakespeare, tel un Beethoven, tel même un Hugo, un Corneille...) plus je lis Racine, plus je me rends compte qu'il n'est pas né de cette race-là. Ce ne fut ni un vaste esprit créateur, ni une grande âme généreuse, ni même un rhéteur débordant. Mais justement, moins ses dons premiers me paraîtront considérables, plus je m'étonnerai, j'admirerai, et jusqu'à l'émerveillement, que, de si peu, il ait su former des chefs-d'œuvre qu'aucun génie inspiré ne désavouerait.

Ici, M. Masson-Forestier proteste. On sait qu'il n'a détruit la fausse légende d'un Racine chrétien, que pour lui en substituer une autre qui ne paraît pas mieux : fondée celle d'un Racine en quelque sorte nietzschéen. Si nous voulons l'en croire, Racine aurait vécu la forte vie des hommes de la Renaissance italienne, celle de ses ancêtres

francs, envahisseurs des Gaules, les Sconin. De sorte qu'un sang tout barbare aurait noyé en lui le sang latin — si tiède — des Racine, et que le jeune Viking se serait lancé dans le siècle en jouisseur, en conquérant. Je ne disputerai pas sur ses origines maternelles, septentrionales évidemment, ce qui est fâcheux, n'est-ce pas ? pour la cause du nationalisme classique français... Mais de ce qu'il ait eu successivement pour maîtresses la Du Parc et la Champmeslé, de ce qu'il ait connu l'amour charnel, l'amour-passion selon l'expression de son plus récent biographe, il ne s'ensuit pas qu'il ait mené une vie plus audacieuse que bien des hommes de théâtre de son temps et de tous les temps. Dissipation n'est pas nietzschéisme. Au reste, on s'explique assez mal que, dès avant la quarantaine, pareille frénésie de vivre se soit éteinte ou ait consenti à se satisfaire de la table, du faste bourgeois, de la gloriole d'un historiographe du roi. Admettons néanmoins, sans plus de preuves, et ce feu véhément, et qu'en quelque douze ans Racine s'y soit consumé lui-même, ainsi que la Chimère quand l'eut frappée Bellérophon... Dounons-le gratuitement de la plus indomptable nature, celle d'un Cellini, d'un César Borgia, y compris même le poison... Cela ne préjuge en rien de sa nature de créateur et d'artiste. Mauvaise occasion pour vous de triompher, zélateurs absolus d'une discipline restrictive, élagueuse, polisseuse etc.

Vous avez mal choisi votre "sujet". Il vous plairait que le surabondant génie, même scandinave, du maître tragique se fût enfermé courageusement dans le triangle sacré des règles de la tragédie unitaire. Avoir dompté, réduit, avoir poncé, fourbi, une matière si rugueuse et si dure, un si rude tempérament ! — Halte-là ! il ne s'agit pas de confondre puissance de vie et puissance d'expression. Si l'une et l'autre, d'aventure, se rencontrent dans le même homme, celle-ci n'implique nullement celle-là ! Le plus souvent l'une supplée à l'autre : l'artiste crée ce qu'il n'a pas vécu. Si vous voulez parler de " discipline " invoquez donc Corneille, voire Molière, et j'étudierai avec vous ce que leur soumission leur aura fait perdre et gagner. Mais qu'a-t-on, dites-moi, à mettre en jeu la discipline, là où précisément il n'y eut jamais rien à discipliner ? Je suis intimement persuadé que le développement de Racine suivit un processus absolument inverse. Je prétends que le cadre de la tragédie s'offrait à lui, dès l'origine, trop vaste en proportion de ses dons naturels. Il lui fallut s'augmenter et non se réduire. Nous assistons à un bien plus extraordinaire miracle, bien plus fécond et bien plus exemplaire : le miracle de la culture et surtout de la volonté.

*

A une époque de culture, Racine naît pour ainsi dire déjà cultivé. Une connaissance approfondie des littératures grecque et latine, la pratique courante de la prose et du vers français, fort commune en son temps et même dans sa famille milonaise : autant de moyens hérités ou acquis dont il use alors aisément. Clarté, propreté, ordre, correction, ce sont là qualités, mais plutôt négatives chez un jeune homme, négatrices du moins d'une abondance excessive de dons verbaux, et non particulières à lui, mais à son siècle... Une certaine sécheresse aussi ; la tient-il de nature ou de ces messieurs de Port-Royal ? en ce cas ce serait bien la seule influence janséniste qu'il eût subie ! — mais non, si artificielle, il s'en serait débarrassé un jour ! Or il use déjà, il usera jusqu'à la fin, d'un vocabulaire restreint, fort pauvre en somme ; ce qui l'entraînera, dans ses meilleurs ouvrages, à de fréquentes répétitions de mots. La serpe de Boileau n'eut rien à émonder, quoi qu'on en dise : rien ne dénote à ses débuts, rien ne confirme dans la suite, fût-ce en un éclair passager, ni le bouillonnement d'images qui tourmentait un d'Aubigné, ni l'impulsion grandiloquente d'un Corneille, ni l'aisance si variée d'un La Fontaine, ni la verve drue d'un Molière, — je n'excepte point les *Plaideurs*. Racine porte en lui quelque chose de moins puissant mais de plus rare, et ses premières poésies, par quelques vers de paysage doux, fins et frais, le révèlent à

qui sait lire : l'instinct de la valeur sensuelle des mots, selon leur place dans la phrase, une voix non pas faite pour convaincre ni exalter, mais pour chanter, aimer, séduire... Oui, même cruel, *le tendre Racine !* D'une tendresse qui n'a rien de chrétien, d'une tendresse synonyme de caresse, toute pétrie de sensualité...

Caresse du langage, voilà son don premier, personnel et irréductible : il s'affinera sans cesse ; jamais il ne sera vaincu. A peine si, dans la *Thébaïde*, une rhétorique empruntée (à Corneille, à Rotrou) le submergera au passage. Dès *Alexandre*, à plus forte raison dans *Andromaque*, nous en reconnaissons le veloutement singulier : duvet de fleur, la fleur de l'âme de Racine, si sèche et dure qu'elle soit par ailleurs. Aussi bien, quelque passion qu'épousent ses personnages, ils ne se dépouilleront jamais complètement de ce charme. Il oindra toutes les tragédies comme d'une huile parfumée; il amollira la flexion des vers les plus furieusement contractés. Nous pouvons nous tromper sur les intentions de Racine, non sur le timbre de sa voix. Ce n'est pas la voix d'un rhéteur ; tout le contraire : d'un poète. Elle révèle une sensibilité poétique de restreinte envergure, sans doute, mais de la plus exquise et de la plus profonde qualité. — Or, songez que la tragédie, au temps où l'aborde Racine, vit d'éloquence !

Désigné comme aucun pour chanter sa ten-

dresse, je sais bien ce que fût devenu Racine, s'il eût vécu en un temps comme celui-ci, où le lyrisme personnel a reconquis sa juste place, mais semble faire obstacle, chez trop de poètes puissants, à la création d'œuvres plus ambitieuses : un élégiaque et rien de plus. Il eût accordé tout son souffle à l'élégie sensuelle de son amour. Elégiaque délicieux, ardent, profond, peut-être même psychologue, car son don de lucidité analytique eût fini par se découvrir... (mais ce don se fût-il si cruellement aiguisé à ne disséquer que Racine, au lieu d'une Phèdre, d'un Narcisse, d'une Roxane ? eût-il pénétré si avant, même dans la secret de l'amour ?) Racine eut le bonheur qu'au XVIIe siècle la poésie lyrique personnelle fût tenue à la cour en maigre considération et que tout poète rêvât de consécration théâtrale. Avant même qu'il eût pu prendre conscience de son originalité lyrique, l'ambition le conduisit à s'oublier, à se dépasser, à cultiver d'autres dons que sa sensibilité particulière, à placer la fin de son art hors de soi-même. L'élégiaque né se voulut poète tragique — malgré sa voix.

Il pourra sembler étonnant, qu'élégiaque né s'efforçant au tragique, Racine, loin d'élire des héros nobles mais moyens, se soit plu à ne peindre que « des bêtes féroces » — le mot est de Brunetière, comme on sait. Je compte dans la ménagerie racinienne, un certain nombre de

douces exceptions. Si pourtant, je le reconnais, Racine choisit de préférence les héros les plus excessifs, mais n'est-ce pas précisément pour échapper à l'élégie, à l'irrémédiable modération de ses moyens et de son style personnel ? Ce style, il avait trop de goût sans doute, pour consentir à le surcharger de placage, à le gonfler, à l'étirer, à l'essouffler ; donc, il l'accepte tel, — le subordonne : serviteur de la passion. Mais quelle révolte là-dessous ! Il compte sur la fureur d'un Oreste ou d'une Hermione pour l'animer spontanément d'un autre accent !

Racine ne veut pas être Racine. A la fatalité de sa nature il n'échappera pas toujours. Aucune de ses pièces où ne se glisse, fût-ce par la bouche d'un personnage secondaire, un peu de sensualité doucereuse, quelques tendres mots... Et Madame lui commandera *Bérénice*... Et l'amour, ressort obligé d'une tragédie qui se soutient par le jeu de l'intrigue, lui offrira trop d'occasions de soupirer... Mais qu'on ne s'hypnotise point sur ses tragédies dites "amoureuses", qui ne sont pas si exclusivement amoureuses qu'on le prétend. Partout ailleurs et même ici, quel acharnement à s'étendre, à se dépayser, à se multiplier ! Aussi semblables entre eux m'apparaissent les personnages de Corneille, et entre elles ses tragédies, (dans la même gamme éclatante et sourde), univoque, aussi divers les personnages, diverses les tragédies de Racine, par la

force éperdue de l'objectivation. Ses amoureuses même ! pas une seule ne se ressemble, bien qu'elles se posent de la même façon : les mêmes traits se combinent différemment en chacune. Gardons-nous bien de nous laisser tromper par l'égalité de la langue qui revêt tout, personnages et tragédies, d'une sorte de vernis abstrait. Chaque pièce a son atmosphère — et l'atmosphère à la fois âpre et molle, voile d'une forte race à son déclin, qui entoure *Britannicus*, n'est point celle de *Bajazet* si singulièrement orientale. Et on a parlé de Versailles ! Est-ce la peine d'insister sur ce point ? Si je reconnais quelquefois dans la tragédie racinienne le tour et l'étiquette de la cour de Louis XIV, je n'en respire jamais l'âme. Non seulement Racine surmonte l'élégie, mais il surmonte son milieu et son temps.

Je l'imagine en face de la tragédie, telle que l'a fixée Corneille, telle que la formule Boileau. Il sait bien qu'il ne peut la remplir d'un seul flot, comme faisait le vieux tragique. Racine n'a pas le don d'amplification. Il lit les Grecs : qu'en retient-il ? rien que la décence plastique. Il se méfie de la simplicité d'action qu'il admire dans leurs ouvrages : il ne se risque pas à l'imiter. S'il leur emprunte deux ou trois sujets, il est nécessaire qu'il les complique. Il semble qu'il ait peur de manquer de matière pour occuper les cinq actes prévus. Toutes les conséquences de la guerre de Troie, il les

entasse en *Andromaque*, toute la plus complexe époque de Rome Impériale il la verse en *Britannicus*. Si l'histoire ne suffit pas, il corse d'intrigues l'histoire. On n'insistera jamais trop sur l'importance de l'intrigue dans ses pièces, sur la complication du "métier" racinien. Intrigue double, souvent triple, et sans gain apparent de renforcement dramatique.[1] Que s'il arrive, en *Bérénice*, sujet non choisi, imposé, que le thème présente une ressource par trop nue, il répète indéfiniment la même péripétie; l'action recommence à chaque acte et s'élève en spirale vers le dénouement... Au dedans de la forme tragique héritée, Racine s'évertue; il en combine à nouveau l'aménagement; il y construit à son usage une sorte de mécanisme dont l'ingéniosité, l'équilibre et même parfois l'harmonie peuvent nous étonner, mais qui ne vaut, en fait, que comme support nécessaire à la présentation dramatique des personnages. Que la psychologie défaille — ce qui advint une fois, dans *Iphigénie*, — la carcasse paraît au jour. C'est pourtant de cette carcasse que Voltaire se saisit pour la proposer en exemple ! Nous nous contenterons de l'admirer comme l'artificieux degré imaginé par le poète pour atteindre à la tragédie. Car il ne peut pas nous suffire que Racine ait renié Racine afin de devenir un " habile homme

[1] C'est chose remarquable que des trois unités, la seule dont Racine ait violé la loi, soit l'unité d'action, la plus juste. Quand il ne la viole pas, il la tourne.

de métier " un Sardou, ou même un Voltaire. Où son métier finit, commence son esthétique seulement, une esthétique créatrice.

Brunetière ne dit pas tout à fait vrai, quand il insinue que Racine " ne crée pas ", mais qu'il " utilise ". Racine fait plus : il compose. Il nous prouve sans cesse que composition peut égaler création. Pas plus que chaque tragédie ne naît en lui d'une illumination soudaine, d'une idée simple et riche portant en soi son nécessaire développement, (mais on l'a vu, par un jeu de combinaisons cherchées où l'art peut s'exercer, mais où c'est le métier qui règne), pas plus ne bondissent ses personnages, armés de pied en cap, de son cerveau ou de son cœur. Lorsque Shakespeare à mis la main sur un héros, dans la légende ou dans l'histoire, il semble que l'histoire ni la légende ne compte plus, que le héros n'a qu'à parler et comme pour la première fois : il le possède. Racine, lui, le circonvient par approches. Qu'est-ce d'abord ? un nom. Il juxtapose trait à trait, le trait que la réalité lui fournit, au trait que l'histoire lui propose ; il joint ce qu'il a ressenti à ce qu'il se contraint de ressentir, les découvertes de sa sensibilité aux inductions de son intelligence ; et le héros prend forme hors de lui-même ; il faut que le poète puisse tourner autour. Que d'inquiétude et de circonspection, que de

préméditation passionnée ! Enfin, le héros parle. Il ne dit pas un mot qui ne soit propre à éclairer son caractère : effrayante lucidité... dont nous commençons à souffrir déjà...

Quand, de tant de traits rapprochés, de tant de paroles analytiques, un vers soudain se détache, un regard, un geste, préparé de si loin, si profondément commandé, que c'est l'âme même qui s'y montre. Non seulement le héros parle : il vit. Prodige inattendu de la composition ! L'effort concerté de création d'un Racine est plus près du sursaut intuitif de Shakespeare que le débordement tout oratoire d'un Corneille. Je prononce le mot à dessein contre Brunetière, s'appliquant à Racine : création.

Mais n'est-ce pas la seule création qu'il nous importe de connaître ? L'inspiration pure, à qui la donner en exemple ? Au génie ? le génie n'a besoin d'exemple ni de lois... Racine nous offre le spectacle d'une entreprise plus humaine, de la plus haute entreprise qu'ait menée à terme un poète doué d'un court génie, par la force seule de son talent.

Je rêve aux heures de combat où penché sur Tacite, Racine entrait par ruse et par force dans la pensée d'un Néron, d'un Burrhus, d'une Agrippine, d'un Narcisse. Je songe à son désespoir quand, hélas ! son amour personnel prenait le pas sur ses héros, le contraignait à y reparaître lui-même.

Ne nous étonnons pas si, après six chefs-d'œuvre, sa volonté retombe ; si les combinaisons [1] psychologiques d'un cerveau qui n'abrite pas l'univers, qui tâche simplement à construire hors de lui un univers selon ses forces, avec ces forces même se trouvent épuisées un jour. Lorsque lui manquera une neuve matière qu'il se sente capable d'ordonner, d'animer de vie, de réaliser en beauté, croyez bien qu'il s'arrêtera. *Iphigénie* aura sonné comme l'avertissement salutaire — et *Phèdre* est le dernier grand cri. L'esthétique racinienne siège au plus haut degré de la raison créante et non à fleur de peau, dans la forme ou dans le métier. Racine, n'ayant plus rien à dire de significatif, se tait.

Il me faudrait étudier son vers, son rythme, ce talent suprême de mise en œuvre objective que l'on retrouve dans la forme encore... qui prolonge, sans l'altérer, la plus exquise musique personnelle connue... Mais mon sujet me défend, au moment de conclure, de me laisser reprendre au charme du fin Racine sensuel qu'a surpassé l'autre Racine. C'est son exemple que je recherche ici, non son parfum. Si je me suis senti contraint, au cours de ces réflexions cursives, de lui reconnaître moins de génie que de génie-talent, si j'ai trouvé dans son œuvre une autre doctrine que celle qu'on a accoutumé de prêcher en son nom, mon admira-

[1] Voir *Charles Péguy*.

tion sort pourtant de cet examen, rassurée, augmentée et purifiée. Racine n'est plus ce dieu en cage ! Un homme, rien qu'un homme, qui se dépasse chaque jour : élégiaque, homme de métier, psychologue — créateur d'autres hommes — et qui se lasse de créer... Qu'il est donc près de nous!.. Quel encouragement il nous apporte se jeune littérateur ambitieux qui se tient solitaire et maître, au centre de l'art de son siècle, au centre du classicisme français, et dont l'exemple nous enseigne une esthétique si peu pédante — une esthétique de culture, de volonté, d'accroissement ?...

HENRI GHÉON.

L'HOTESSE INCONNUE

En fermant les yeux, je revois
L'enclos plein de lumière,
La haie en fleur, le petit bois,
La ferme et la fermière.

HÉGÉSIPPE MOREAU.

Tu nous versais le vin de ta vigne, et ta main,
Par tranches nous coupait encore de ce pain,
Le plus tendre de ceux dont ta huche était pleine,
Qui te restait depuis la dernière huitaine,
Mais, certes, présenté d'un cœur si confiant,
Que l'on n'offrit jamais à ma faim apaisée
Festin plus délicat ni plus fortifiant.
Tu nous entretenais, à nous plaire empressée,
Des hasards de l'année et des fruits à venir,
Du rapport de ton champ, de la ville prochaine
Où tendait notre course, et de cette fontaine
Vers qui nous entraînait un rapide désir.
Et nous goûtions, touchés d'une douceur soudaine,
L'humble et frugal asile au toit hospitalier
Que ton charme aussitôt nous rendait familier ;
La cuisine aux murs blancs sur la terre durcie ;
Dans le noyer taillée et par les ans noircie,
Ton armoire massive aux panneaux refermés ;

Et l'étroite fenêtre aux carreaux enfumés ;
Et les vases de cuivre où s'allonge la flamme ;
Et surtout, accordés à l'air de ta maison
Avec tant de justesse et d'honnête raison,
Ta parole chantante, et cet accent de l'âme
Qui donne un si haut prix aux plus simples pensers.

Et je laissais en moi, le long des jours passés,
A ta voix remonter ma plus lointaine enfance,
Et de mes souvenirs s'éveiller l'indolence.
Je retrouvais, s'ouvrant sur un plant de lilas,
Une autre salle, obscure et tiède, au plafond bas,
Où le soleil, avec les feuilles remuées
Entre, et fait poudroyer de dansantes buées.
Et, dans ce mouchoir sombre à tes tempes croisé,
Dans ce geste à la fois et libre et reposé
Par où tu t'essuyais les lèvres en silence,
Sur tes traits embellis d'une pure bonté,
Je ne sais quelle vive et chère ressemblance
Dont j'avais près de toi l'esprit tout habité.

Par instants, soucieux de la nue épaissie,
Nous cherchions le dehors, et, guettant l'éclaircie,
Sous les branches, où perce une humide sueur,
Des pruniers aux fruits bleus vernissés de fraîcheur,
Nous regardions, de peur que l'orage n'éclate,
Tes servantes, rentrant les gerbes à la hâte,
Sous ton ordre activer leur travail et leurs bras.
Mais le ciel menaçait toujours, et, sur tes pas,

Nous revenions, émus et ravis de t'entendre,
Dans l'ample cheminée assise et devisant,
Amicale et pressante encor nous proposant,
Nourriture aux couleurs vermeilles et dorées,
Une dernière fois les espèces sacrées.

Hélas ! il faut partir devant qu'il fasse noir.
Savons-nous dans quel lit nous coucherons ce soir ?
Entre l'aube indistincte et la nuit périlleuse,
La route est malaisée et l'auberge douteuse.
Adieu, ma mère, adieu, chère hôtesse au grand cœur.
J'aurais peine à trouver ton nom ni ton village,
Mais j'emporte avec moi, comme une bonne odeur
Dont s'embaume et s'enchante à jamais mon voyage,
Ce jour d'été, grondant d'une lourde chaleur,
Où tu nous assistas au foyer qui t'abrite,
La mare somnolant sous les lentilles d'eau,
L'aire de pailles d'or jonchée, et le hameau
Où, dans chaque maison, la bienveillance habite,
Et dont la tuile fume avec tant de lenteur,
Au-dessus de la haie épaisse et reverdie
Où l'azur par lambeaux s'égoutte de bonheur,
Qu'on voudrait y couler insensible sa vie...

A LA SOURCE FONTÉLIE

Sous ta haute muraille où verdissent confus,
Le lierre et le figuier sauvage aux bras touffus,
Obscure et sans témoins, tu règnes, Fontélie,
Parmi ta grotte épaisse et froide ensevelie,
Et, vers toi ramenant et croisant leurs détours,
Les femmes de la ville, à toute heure du jour,
Leurs cruches au long col sur leur nuque penchantes,
Disposent une rampe élancée et mouvante
A l'escalier glissant, tortueux et secret,
Qui laisse pendre vers ton humide retrait,
L'oblique et hasardeux abîme de sa pente.
Ta gloire te précède, insinuée et lente,
Et, d'aussi loin qu'il vienne, attire à sa rumeur
L'inquiet pèlerin que hâte la ferveur
De te voir au jour libre inépuisable éclore.
Mais il croit te surprendre et te recherche encore,
Soucieux de scruter une claire naissance
A travers les barreaux obstruant ta présence,
Et, pressentant tes eaux équivoques, à peine
Te discerne, à la fois reculée et prochaine,
Couche immobile et glauque affleurant à la pointe

D'une herbe par ton onde immobile rejointe,
Et qui force aux regards d'hésiter, la fontaine.

Déesse, ils t'ont contrainte et t'ont faite chrétienne,
Et, sur toi dirigeant d'injurieuses mains,
Comme un cloître muré ce temple souterrain
Où, seules, désormais, aux fentes de la pierre,
Vous croissez, sombre foule, hélas ! pariétaires.
J'ai vu, j'ai vu percer, du milieu de tes limbes,
Images qu'on devine au défaut de leur nimbe,
Les Saintes à qui fut ta source consacrée.
Elles vont s'effaçant, âmes décorporées,
Lasses de mesurer aux tiens leurs tristes charmes
Que ta limpide humeur goutte à goutte désarme,
Et, dans l'ombre muette et la roche absorbées,
Célébrant avec toi des noces dérobées,
Te résignent en paix leur longue patience,
Heureuses de se fondre à ta fluide essence.

Ainsi, dans ta caverne aveugle retirée,
Tu l'emportes, en vain captive et conjurée,
Arcadienne, o toi dont le souhait jaloux
Fut de ne desserrer un seul jour tes genoux !
Comme au siècle où par l'antre en silence pressée,
Et d'un trait fraternel purement caressée,
Tu ne pouvais souffrir qu'un mortel eût guetté,
Se trahissant à l'air, ta chaste nudité,
Ainsi, scellant la nymphe à tes flancs recélée,
Fidèles à ton vœu d'être toujours voilée,

Ils font, contre leur gré, se tourner en honneur
L'offense convertie aux lois de ta pudeur
Par nul autre que toi réduite et dominée,
Et de tout soin profane à jamais détournée.

Je veux, un soir encore, entendre, o Fontélie,
Dont j'aime aux yeux humains l'apparence abolie,
Sous ta voûte, du moins offusquée et profuse,
S'égoutter sourdement la déesse recluse,
Et ses pleurs, affluant par des bouches d'airain,
Je veux sentir encore une pieuse main,
Avant qu'elle se trace un chemin par les dalles,
A mes doigts amicaux tendre leur eau lustrale.
Une face d'enfant magnifique et rieuse,
Sur le mur inclinant sa crête sourcilleuse
Où des flammes de pourpre éclatent au soleil,
Abaisserait son fruit mûrissant et vermeil.
Et, revêtant, comme une adamantine écorce,
Ta magnanimité, ta justice et ta force,
O Mère toujours vierge, o Courage, o Beauté,
J'élèverais tout haut, vers ton cœur indompté,
Mon cœur trempé trois fois à ta vertu profonde,
Substance incorruptible et divine du monde !

Lectoure, août 1907.

FRANÇOIS-PAUL ALIBERT.

L'OTAGE

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

Le château de Pantin près de Paris. Un grand salon au rez-de-chaussée avec quatre portes-fenêtres donnant sur une terrasse. Mobilier officiel du temps de l'Empire, cuivres et acajou massif. Un grand portrait au mur représentant l'Empereur Napoléon en costume de sacre. Toute la pièce est en désordre et souillée de boue. C'est le quartier-général de l'armée qui défend Paris contre les Alliés, et que commande le général baron Toussaint Turelure, préfet de la Seine, réunissant dans ses mains les pouvoirs civils et militaires.

Coups de canon dans le lointain. Puis, tout près, joyeux carillon de trois cloches sonnant le baptême.

TOUSSAINT TURELURE debout, SYGNE cachée dans un grand fauteuil à oreillettes.[1]

TOUSSAINT TURELURE. — Vous avez mes instructions. Maintenant il faut que je vous quitte ; excusez-moi. Voici le cortège qui quitte l'église.

Tous mes officiers sont réunis dans la pièce à

[1] Pendant tout l'acte Sygne a ce tic nerveux d'agiter la tête lentement de droite à gauche, comme quelqu'un qui dit : Non.

côté et nous allons fêter autour d'une galette chaude et de quelques bouteilles de vin de la Marne l'entrée dans le sein de l'Eglise du petit Turelure.

Profitons de ces loisirs que Messieurs vos amis nous font.

Nous regretterons de n'avoir point le plaisir de votre compagnie, Madame. Mais les affaires d'abord !

Triste temps que celui où le père et la mère ne peuvent assister ensemble au baptême de leur enfant !

SYGNE. — Vous ne paraissez pas si triste. Vous vous accommodez de ce triste temps assez bien.

TOUSSAINT TURELURE. — C'est ma foi vrai ! Je n'ai jamais été si heureux !

La guerre, les affaires, un peu d'intrigue, l'aliment du corps et de l'esprit,

Que faut-il de plus à un homme ?

J'oubliais une épouse aimante et le petit Turelure à qui l'on met son premier grain de sel sur le bout de la langue.

SYGNE. — Que ne traitez-vous donc vos affaires vous-même ?

TOUSSAINT TURELURE. — Les miennes sont les vôtres, il n'y a aucune différence. Je vous

ai vue à l'œuvre et j'ai pleine confiance en vous.

Et vous voyez que de mon côté j'ai les mains pleines.

N'est-il pas juste qu'après avoir rendu le Pape à l'Eglise, aujourd'hui

Vous rendiez le Roi à son royaume ?

De plus il ne s'agit pas seulement du pays,

Mais de nos biens conjointement dont je désire consolider la possession à ce petit fi.

SYGNE. — Ce qui veut dire

Que je dois achever et dépouiller ma famille ?

TOUSSAINT TURELURE. — Au profit de votre enfant qui est le dernier mâle.

Et pour notre vaillant cousin, le généreux Agénor, le Roi sans doute lui réserve des compensations.

SYGNE. — Je verrai ce que j'ai à faire.

TOUSSAINT TURELURE. — J'ai toute confiance en vous.

SYGNE. — Qui est le plénipotentiaire du Roi?

TOUSSAINT TURELURE. — Il est ici. Je m'en vais vous l'amener.

SYGNE. — Je suis prête.

TOUSSAINT TURELURE. — Nul doute que vous ne vous entendiez. — Plaît-il ?

SYGNE. — Je n'ai rien dit.

TOUSSAINT TURELURE. — C'est ce mouvement que vous faites avec la tête.

(Il pose la main sur les papiers qui sont disposés sur la table)

Telles sont mes conditions à qui panse d'a ne peut être changée.

Ce n'est pas le moment de discuter. La France, pour le moment, c'est moi, Toussaint Turelure,

Préfet de la Seine, général en chef de l'armée de Paris,

A qui tous pouvoirs civils et militaires ont été par Sa Majesté Impériale et Royale remis.

SYGNE. — Vous justifiez sa confiance.

TOUSSAINT TURELURE. — Je suis l'homme de la France et non point d'un particulier.

Le Corse a eu sa chance et moi je prends la mienne où je la trouve.

SYGNE. — Craignez qu'il ne revienne avec ses grandes bottes.

TOUSSAINT TURELURE. — C'est pourquoi il faut choisir son temps avec art, et ce n'est

pas pour rien que le Suprême-Artiste *(Il fait un geste maçonnique)*

M'a rendu boiteux comme une balance.

Tout dépend de Paris et Paris pour quelques moments est entre mes mains compétentes.

SYGNE. — Pensez-vous tenir ici tout seul contre trois armées ?

TOUSSAINT TURELURE. — L'Empereur vient de remporter une victoire à Saint-Dizier, j'en ai reçu la nouvelle à l'instant.

Il me prescrit de tenir bon et de faire le brave, tandis qu'il attache les trois bourriques par la queue.

La route d'Allemagne est coupée, l'Alsace et les Vosges sont pleins de partisans, les places du Rhin ne sont pas prises.

Il y a de beaux jours encore pour l'homme d'Austerlitz.

Et puis ne croyez pas que tous ces larrons soient d'accord ; il y a moyen de négocier. Vous savez que je suis entouré d'émigrés et de renégats.

SYGNE. — Vous n'avez pas de troupes.

TOUSSAINT TURELURE. — J'ai un terrier. Qu'ils voient donc voir à m'enfumer dans Paris. J'y tiens plus dur qu'un blaireau, je suis croché !

Et vous dites que je n'ai pas de troupes ? Que l'Empereur de Russie y vienne avec ses riflan-

douilles et le Prussien avec ses Jonas Müller en bois de navet !

Je ne crains rien tant que j'ai avec moi ces nourrissons de Bellone, les pompiers de Pantin et les Garde-Nationale de Saint-Denis et les volontaires de Popincourt !

Vous avez entendu le canon ce matin ?

SYGNE. — Oui.

TOUSSAINT TURELURE. — On est entré dedans, comme disait mon ordonnance. On a torché Miloradovitch aussi propre qu'une assiette à pain.

Quatre cents Wurtembergeois en pantalon rose sont couchés dans les vignes de Noisy-le-Sec,

Le pot-à-beurre sur la tête et le petit doigt sur la couture du pantalon,

Les yeux encore dans la mort et le petit nez tout rond tournés à gauche vers le Herr Adjutant "Habt Acht !"

— En l'honneur de quoi nous allons boire de ce vin de Mareuil.

SYGNE. — Tout cela n'est pas sérieux.

TOUSSAINT TURELURE. — Je ne sais. Mais il y a encore un point que je vous conjure de méditer.

L'Empereur déchu, il n'y a pas qu'un seul roi possible pour la France.

Il y a le fils de Marie-Louise, il y a le papa d'Oscar.

Tout dépend de moi et de ces mains à qui je remettrai les clefs de Paris.

Qui a reçu Paris, voici tous les doutes tranchés, il est l'héritier incontestable.

Je suis Français ! il me répugne de capituler,

Autrement qu'entre les mains du fils de Saint-Louis

Dont je veux être le plus humble sujet,

Appuyant à son trône même les fondements de notre maison.

SYGNE. — La maison Turelure.

TOUSSAINT TURELURE. — Un petit rond en or au-dessus du T et dans dix ans cela sonnera comme Tancrède ou Tigranocerte.

Et puis notre cousin n'a pas d'enfants, et le nom s'éteint avec lui, que le monarque peut relever.

SYGNE. — J'ai tout compris.

TOUSSAINT TURELURE. — J'en suis sûr. Je remets le sort de la France dans votre panier à ouvrage.

(Il y dépose les papiers)

Il ne me reste plus qu'à vous présenter l'autre plénipotentiaire.

SYGNE. — Qui est-ce ?

TOUSSAINT TURELURE. — C'est une surprise. Vous allez voir. Le Roi est un homme d'esprit.

Nous allons tout régler en famille.

(Il sort. Violons qui se rapprochent du cortège baptismal)

TOUSSAINT TURELURE *(Il rentre, ramenant avec lui le vicomte de COUFONTAINE)*. — Sygne, je vous présente le lieutenant et plénipotentiaire de Sa Majesté,

Notre cousin Georges lui-même, que la politique depuis trop longtemps nous a ravis.

SYGNE. — Georges !

GEORGES. — Madame. *(Il lui prend la main et la baise)*

TOUSSAINT TURELURE. — C'est gentil de les voir ! Je le jure, l'œil me pique. Georges, ma femme a tout pouvoir de traiter avec vous.

Adieu, Georges !

GEORGES. — Adieu, — Toussaint !

(Musique. Tapage. Acclamations. Tumulte de la maison qu'on envahit. Salve de mousqueterie au dehors)

TOUSSAINT TURELURE. — Tonnerre de Dieu, ils vont s'estropier ! J'avais défendu qu'on leur donne des cartouches !

(Il sort)

SCÈNE II

Sygne remet à Coûfontaine l'un des papiers que le baron a mis dans son panier. Coûfontaine le prend et tire des lunettes de sa poche. Cependant qu'il lit elle reste dans son fauteuil et les yeux fermés.

Brouhaha violent dans la pièce voisine, portes que l'on claque, tumultes de rires et de paroles, cliquetis d'armes et de verres, puis les deux violons qui éclatent tout à côté et se taisent soudain.

Vagissement d'un nouveau-né.

GEORGES. — C'est votre enfant que l'on baptise, Sygne ? J'ai vu le cortège en arrivant.

SYGNE. — Oui.

GEORGES. — Pourquoi n'êtes-vous pas de la fête ?

SYGNE. — Ma place est ici.

(Il se remet à lire, puis s'interrompt de nouveau et prête l'oreille.
On tape sur une table, le silence se fait)

Voix de TOUSSAINT TURELURE. — Mes-

sieurs, je vous présente mon fils, Louis Agénor Napoléon Turelure !

(Applaudissements)

Voix de TURELURE. — Le curé vient de te baptiser chrétien avec de l'eau,

Et moi je te baptise Français, petit lapin, avec cette goutte de la rosée champenoise sur la bouchette.

Goûte le vin de France, citoyen !

(Rires. Applaudissements)

Que Messieurs les Russes attendent! Que M. le Feld Maréchal Benningsen et M. le Prince de Witzingerode nous fassent la grâce de patienter un petit moment ! Que diable ! tout de même on ne peut pas s'occuper d'eux tout le temps! Nous serons à ces messieurs dans une seconde.

Pour l'instant profitons de l'armistice que l'on vient d'arranger, et buvons à la santé de cet enfant-nouveau-né avec le vin de la Comète.

(Grand bruit de verres. Ils boivent. Cris : Vive Turelure ! Vive Louis-Agénor ! Vive l'Empereur !)

Voix de TURELURE. — Passez la galette.

GEORGES. — C'est une bonne pensée que d'avoir gardé notre nom à cette nouvelle bouture. La grande éloquence de Toussaint m'émeut.

(Bruit de trompettes au loin)

Voix de TOUSSAINT TURELURE. — C'est la cavalerie Russe qui prend ses positions. Pour nous, que les cris de cet enfant tout neuf soient notre trompette que nous venons de baptiser sous le canon !

Entends-tu, Alexis Couillonadovitch ? C'est le cri d'un homme libre ! Nous nous foutons de toi, cosaque !

(Trompettes de nouveau)

Est-ce que tous ces Nicodèmes du Nord vont prendre la France ? Ils n'ont pas assez d'esprit pour cela.

Il y a encore du vin à Epernay ! il y aura toujours assez de France pour embêter l'Europe et pour lui piquer le derrière et pour l'empêcher de manger tranquille son foin, la vache !

Messieurs, je vous apprends une grande nouvelle : l'Empereur Napoléon vient de remporter une grande victoire à Saint-Dizier.

(Acclamations : Vive l'Empereur)

Quant à nous, qu'en dites-vous ? Il me semble que nous tenons ici assez bien.

Nous avons derrière nous Paris, et nos ennemis, ce qu'ils ont derrière eux, c'est l'Empereur et ses aigles !

Messieurs, à votre santé. Sacrebleu, on ne nous

a pas tout pris, tant qu'il nous reste ce grand bout de France, ce petit morceau de Turelure et de la galette !

(Rires. Applaudissements. Acclamations)

GEORGES, *reprenant sa lecture.* — Brave péroraison et digne de l'exorde !

(Il finit sa lecture et reste pensif. Puis il lit de nouveau, ôte ses lunettes, les remet dans sa poche, replie le papier et le repose sur la table. Sygne est restée dans son fauteuil sans un mouvement)

GEORGES, *frappant un coup léger sur la table.* — Sygne.

SYGNE, *se redressant.* — Me voici.

GEORGES. — C'est avec vous que je dois discuter ce papier ?

SYGNE. — C'est avec moi. Le baron m'a donné tous pouvoirs.

Il a pleine confiance en moi.

GEORGES. — " Il a pleine confiance en vous ". Il a raison.

SYGNE. — Mais d'ailleurs il n'y a rien à discuter. Le temps manque.

GEORGES. — Dois-je signer ces conditions *hic et nunc ?*

SYGNE. — Pas un point ne peut être changé.

GEORGES. — Et si j'accepte ?

SYGNE, *montrant un pli scellé.* — Voici la soumission de Turelure et la capitulation de Paris
Entre les mains de Sa Majesté Très Chrétienne.

GEORGES. — Sygne, remettez-moi ce papier.

SYGNE. — Je ne puis pas.

GEORGES. — Sygne, remettez-moi ce papier et je vous tiens quitte de l'autre.

SYGNE. — J'ai promis.

GEORGES. — Certes vous êtes fidèle à vos promesses.

SYGNE. — Mais du moins je serai fidèle à ma honte.

GEORGES. — Ne puis-je lire les termes de reddition ?

SYGNE. — Il faut me croire sur parole.

GEORGES. — Je vous crois, Sygne.

SYGNE. — Georges, ce qu'il dit est vrai. Il m'a tout montré et j'ai tout vu. Il m'a tout expliqué. J'ai repassé ses raisons une par une, et je n'y trouve point de faute.

L'homme est maître de Paris et celui-là est roi qui recevra Paris de sa main.

GEORGES. — C'est donc de Toussaint Turelure que le Roi de France attend sa couronne ?

SYGNE. — De lui-même et non pas d'un autre.

GEORGES. — " Le Roi jure la Constitution. Le budget sera voté chaque année par les représentants du peuple ".

Ainsi Toussaint capitule, mais il faut que le Roi abdique.

SYGNE. — Je ne puis discuter.

GEORGES. — Et le Roi selon Dieu devient le Roi selon Turelure.

SYGNE. — Et cela, Georges,

C'est moi qui le propose et c'est vous qui allez l'accepter.

GEORGES. — Je ne l'accepterai pas.

SYGNE. — Vos ordres sont formels.

GEORGES. — Que savez-vous de mes ordres ?

SYGNE. — S'ils n'étaient pas ceux que je crois, vous ne seriez pas ici.

GEORGES. — Mais qu'importent les Chambres à votre baron ?

SYGNE. — Le possible seul lui importe.

GEORGES. — Ce serviteur du tyran, est-ce lui qui mesure le Roi ?

SYGNE. — Tout ce qui est d'un homme seul, l'Empereur vient de l'épuiser pour toujours.

GEORGES. — Adieu donc, ô Roi que j'ai servi, image de Dieu !

Le Roi pas plus que Dieu n'acceptant de limitation que sa propre essence.

Tout homme dès sa naissance recevait le monarque au dessus de lui éternellement à sa place par lui-même,

Afin qu'il apprit aussitôt que nul n'existe pour lui seul, mais pour un autre, et qu'il eût ce chef inné.

Et maintenant, O Roi, à cette conclusion de ma vie,

De cette main qui a combattu pour toi, c'est moi qui m'en vais signer ta déchéance.

SYGNE. — Réjouis-toi parce que tes yeux vont voir ce que ton cœur désirait.

GEORGES. — Il y a une chose plus triste à perdre que la vie, c'est la raison de vivre,

Plus triste que de perdre ses biens, c'est de perdre son espérance,

Plus amère que d'être déçu, et c'est d'être exaucé.

SYGNE. — Voici le Roi sur son trône.

GEORGES. — L'appelez-vous le Roi ? Pour moi je ne vois qu'un Turelure couronné,

Un préfet en chef administrant pour la commodité générale, constitutionnel, assermenté,

Et que l'on congédie, le jour qu'on en est las.

SYGNE. — Mais pour nous du moins, il est ;

Il est le Roi encore, par ce grand sacrifice que nous allons lui faire,

Et si le Seigneur périt, que ce ne soit pas avant son vassal.

GEORGES. — Vous parlez de ce que Turelure me demande ?

SYGNE. — Oui.

GEORGES. — Abandon général et transport à Turelure de tous mes droits, titres et possessions,

Et réposition après ma mort de tous mes droits sur cet hoir que vous m'avez fait.

Tout est cédé sans réserve.

SYGNE. — O Georges, je voulais d'abord crier et disputer.

GEORGES. — Vous ne l'avez point fait ?

SYGNE. — N'ayez peur.

GEORGES. — Je vous rends grâces, Sygne. En cela du moins je vous reconnais.

SYGNE. — Va, donne-lui tout.

GEORGES. — Je suppose que c'est la partie de l'acte à quoi mon beau-frère tient le plus ?

SYGNE. — O Georges, donne-lui tout !

GEORGES. — Qu'ai-je à donner, vous avez tout déjà ?

SYGNE. — Mais le droit et le nom vous reste.

GEORGES. — Faut-il donner cela aussi ?

SYGNE. — Donne-lui cela aussi.

GEORGES. — Mais le nom n'est pas à moi, le droit n'est pas à moi, la terre n'est pas à moi, l'alliance entre la terre et moi n'est pas à moi.

SYGNE. — Tout est changé, Georges. Il n'y a plus de droit, il n'y a plus qu'une jouissance. Il n'y a plus d'alliance pour toujours entre la terre et l'homme, que le tombeau seul.

Et les mains qui étaient jointes se sont séparées.

Et la tienne ne sert plus de rien qu'à écrire et résigner.

GEORGES. — Qu'il garde tout, je ne lui réclame rien.

SYGNE. — Mais il faut écrire et consentir.

GEORGES. — Je ne capitulerai pas.

SYGNE. — Vous êtes donc l'ennemi de votre souverain ?

GEORGES. — Je ne puis céder mon honneur.

SYGNE. — Qu'avez-vous d'autre à céder ?

GEORGES. — Qu'un homme au monde du moins ne trahisse pas !

SYGNE. — Cède, trahis, renonce ! O Georges, donne-lui cela aussi ! Cher frère, ne nous empêche pas de finir !

GEORGES. — Nous ne finissons pas, en cet enfant.

SYGNE. — Tout est fini pour moi avec toi.

GEORGES. — Le reste est coupé, il est vrai. Tous nos noms et tous nos biens
S'accumulent sur la tête de cet enfant.

SYGNE. — M'accuses-tu d'une pensée vile ?

GEORGES. — La honte suffit que vous vous êtes acquise.

SYGNE. — Acquise à la peine de mon âme et à la sueur de mon front !

GEORGES. — Elle est à vous.

SYGNE. — Elle est à moi en effet !
Elle est mon bien qui ne me sera pas ravi, la honte plus fidèle que la louange !
Elle m'accompagnera jusqu'à la tombe et plus loin, elle est scellée sur moi comme une pierre, elle est incorporée
A ces os qui seront jugés !

GEORGES. — Ma sœur, pourquoi avez-vous fait cela ?

SYGNE, *criant.* — Georges !
C'est le mauvais sang en moi qui a parlé, moi qui me croyais si forte et si raisonnable !
Souviens-toi de celui-là de nos ancêtres qui

combattit contre Jeanne avec le Bourguignon, et de celui-là qui se fit renégat,

Et de ce Nogaret aussi dont nous descendons qui frappa le pape sur la face.

Les choses grandes et inouïes, notre cœur est tel qu'il ne peut y résister.

Et voici que maintenant je me tiens seule dans une terre ennemie,

Comme cet Agénor jadis qui avait son château de l'autre côté de la Mer Morte à la descente de l'Arnon.

GEORGES. — Et voici que nos mains aussi se sont dissoutes et que la *foi* sur notre blason est corrompue,

Et cette main m'est arrachée la dernière que je tenais dans ma main, le matin de ce sacrifice offert!

SYGNE. — J'ai arraché ma main et toi ne m'arrache point le cœur !

GEORGES. — Tout ce qui lie un homme à un autre,

Tout cela avec ta main m'était encore attaché : enfant, sœur, père et mère, défendue, confortatrice,

Epouse, vassal, compagnon d'armes. Tout cela encore était avec ta main et ma forte société.

Quel est le serment que tu n'as pas rompu ? Quelle est la foi que tu ne m'as pas retirée ?

SYGNE. — Ce serment du moins est intact que j'ai fait à mon baptême.

GEORGES. — Il ne fallait donc pas en faire d'autre.

SYGNE. — Mais par quoi jure-t-on que par Dieu ?

GEORGES. — Dieu a beaucoup d'amis et je n'avais qu'un seul agneau.

SYGNE. — J'ai sauvé le Père des hommes.

GEORGES. — Et tu as perdu ton frère.

SYGNE. — Sois donc mon juge, je l'accepte.

GEORGES. — Dieu est ton juge et je suis appelant à son tribunal, et cette loi qu'il a faite, Lui-même ne peut l'altérer.

Et je te citerai à produire mon gant, car ce qui est une fois donné,

Ne peut être retiré sur la terre et dans les cieux.

SYGNE. — Je ne crains rien de Dieu et le Seigneur ne peut plus me déposer,

Car ce qui est assis sur la terre, il n'y a pas de place plus basse,

Et je n'en demande pas de plus haute.

GEORGES. — Tu as manqué à la foi.

SYGNE. — Un grand prix m'était offert.

GEORGES. — Tu as manqué à l'amour.

SYGNE. — Je t'ai fait beaucoup de peine, Georges ?

GEORGES. — C'est trop. Il ne fallait pas faire cela et ma mesure était suffisante.

Maintenant je vais mourir et être damné et j'ai l'éternité devant moi à me passer de toute consolation. Ne pouvait-il me laisser cette petite heure ?

Ne pouvait-il me laisser un seul cœur fidèle ? une seule Véronique pour m'y cacher la face afin que nul ne la voie, à cette heure où le cœur succombe ?

SYGNE. — C'est moi seule, c'est moi seule qui ai fait cela, qui ai fait cela de ma propre volonté et ne dis pas un mot contre Dieu !

C'est mon mauvais cœur seul qui est la cause !

GEORGES. — Tu m'as manqué et mon enfant m'a été tournée en amertume.

SYGNE. — Que Dieu prenne ma place, misérable, et acquitte ce que je ne puis payer !

GEORGES. — Il ne fallait pas faire cela. Le

manquement qui est fait à l'amour vrai, Dieu lui-même ne peut le réparer.

Il ne le peut pas, quand il créerait de nouveaux cieux et une nouvelle terre !

Jouis de ton Dieu et moi je t'exclus de mon cœur.

Est-ce que j'avais un paradis à attendre après cette vie ?

Ou suis-je comme ces gens d'aujourd'hui qui se payent d'idées et de mots sans nulle substance ?

Ma part était avec les hommes vivants. Ma société était le partage d'un cœur d'homme et non d'aucune idée. Mon partage était avec mes compagnons, ma foi et mon espérance, et mon cœur dans un cœur fait comme le mien.

Et toi, à cette dernière heure de ma vie, tu me renies solennellement, comme un Juif qui déchire son vêtement du haut en bas.

— N'agite pas ainsi la tête.

SYGNE. — Mon humiliation est trop grande. Hélas, il n'y a plus de douleur pour moi et mon âme en est avide ainsi qu'une terre altérée.

Je suis séparée des larmes.

Il n'y a plus de douleur possible et toute souffrance qui s'ajoute aux autres est pour moi comme une consolation.

GEORGES. — Et moi, que me faut-il faire ?

SYGNE. — Viens avec moi où il n'y a plus de douleur.

GEORGES. — Et plus d'honneur ?

SYGNE. — Plus de nom et aucun honneur.

GEORGES. — Le mien est intact.

SYGNE. — Mais à quoi sert d'être intact ? Le grain que l'on met dans la terre,
De quel usage est-il, s'il ne pourrit d'abord ?

GEORGES. — La chair pourrit, mais la pierre reste inaltérable.

SYGNE. — La terre est la même pour nous deux.

GEORGES. — Mais moi je ne l'ai pas trahie. J'ai honoré cette terre qui était mon propre bien.
Afin qu'elle ne nourrisse point que le seul ventre, mais un cœur
Fidèle, elle-même fidèle.

SYGNE. — C'est moi qui m'en vais la nourrir à mon tour.

GEORGES. — Parjure ! cette terre n'est plus à toi que tu as vendue et ton nom serf n'est plus son nom féodal !

SYGNE. — Je l'ai aimée plus que toi.

GEORGES. — Et qui l'aimerait plus qu'un exilé ?

SYGNE. — Tu n'en aimes que la surface.

GEORGES. — Elle est ma terre et mon bien qui ne ressemble à aucun autre.

SYGNE. — Et moi j'en possède le fond et la racine.

Toute terre est la même à six pieds de profondeur.

GEORGES. — N'attends-tu point de résurrection ?

SYGNE. — Ne parle point de ces choses que tu n'entends pas.

Et même s'il n'en était aucune, le bienfait seul de mourir est assez grand.

GEORGES. — Tu dis bien. Cela du moins est vrai.

SYGNE. — O Georges, combien nous avons été tous les deux ridicules ! Cela fait pitié ! Voilà que nous nous étions absurdement fiancés afin d'être mari et femme, comme s'il y avait encore une place pour nous entre les hommes.

Est-ce que les hommes ont encore besoin de nous avec eux ? Pas plus que de Coucy et de ses tours.

Et toi, est-ce que tu tiens tellement à être propriétaire, comme d'autres sont pasteurs ou meuniers ?

Les hommes n'ont plus besoin entre eux d'un homme plus haut.

Et nous, nous étions faits pour donner et pour prendre, et non pas pour partager,

Viens donc avec moi et prends ma main,

Non point comme deux époux qui s'enracinent l'un à l'autre,

Mais prends ma main puisque tu ne me vois plus, ô frère, je suis restée la même ! et mon autre main est liée à la chaîne de tous mes morts.

O Georges, que veux-tu faire ici ? Voici assez longtemps que nous sommes à charge aux hommes.

Voici assez longtemps que nous les obligeons durement à vivre non pas pour eux mais pour nous, comme nous-mêmes pour le Roi et pour Dieu.

Maintenant chacun s'en va vivre pour soi-même à son aise et il n'y aura plus de Dieu ni de seigneur.

La terre est grande, que chacun y aille de son côté, voici les hommes libres à la manière des animaux.

Mais nous, est-ce que nous avons souci d'être libres ? il n'y a point de liberté pour un gentilhomme.

Ou égaux ?

Ou frères, et il n'y aura plus de Nom ni de famille, toi seul es mon frère !

GEORGES. — Vous n'êtes plus ma sœur.

SYGNE. — Si, Georges, je le suis.

GEORGES. — Je ne reprendrai point cette main félonne.

SYGNE. — J'ai trahi, il est vrai ! j'ai tout livré, et moi-même avec ! ce qui était mort.

Le Roi est mort, le chef est mort. Mais j'ai sauvé le Prêtre éternel.

Dieu est vivant avec nous, tant qu'il y aura encore avec nous sa parole et un peu de pain, et sa main sacrée qui lie et qui délie.

GEORGES. — Elle a délié la tienne.

SYGNE. — Je m'en vais donc seule et déliée vers le soleil souterrain.

GEORGES. — Mais cependant que nous sommes vivants encore, achevons ce qui nous reste à faire.

SYGNE. — Signeras-tu ces papiers ?

GEORGES. — Je les signerai l'un et l'autre, au nom du Roi mon maître et aux miens.

(Il les prend, les lit, et les signe)

Ne dois-je attendre aucune tricherie de votre époux ?

SYGNE. — Tous ses ordres sont déjà prêts, il me les a montrés. Les estafettes attendent.

Son intérêt vous garantit.

Dans une heure Paris sera désarmé et Montmartre aux mains de vos amis.

GEORGES. — Voici mon testament, voici la nouvelle alliance.

Mais n'ai-je point lu qu'il n'y a point de testament sans un mort et d'alliance sans quelque sang versé ?

SYGNE. — Que ce soit donc le mien !

GEORGES. — Ne me tentez pas.

SYGNE. — S'il n'y a point de Dieu pour toi, sois donc un homme au moins, et s'il n'y a point de justice, fais-la toi-même et agis suivant ta propre loi.

Celui qui a manqué à la foi humaine, qu'il meure ! Me voici prête.

GEORGES. — Non, non ! je ne tuerai point ma pauvre petite enfant !

SYGNE. — O Georges, tu m'aimes encore !

GEORGES. — Mais du moins je vous déferai de cet homme.

SYGNE. — Ne le tue pas.

GEORGES. — Tenez-vous tant à sa vie ?

SYGNE. — Aussi peu qu'à la mienne.

GEORGES. — Il mourra donc de ma main.

SYGNE. — Pourquoi t'occuper de cet homme?

GEORGES. — Je délivrerai le Roi de ses promesses.

SYGNE. — Qui est mort
Il ne peut plus rendre de parole.

GEORGES. — Un écrit n'est pas une parole et peut être anéanti.

SYGNE. — Je te prierais donc en vain ?

GEORGES. — En vain.

SYGNE. — Fais ce que tu veux.

GEORGES. — Je vous salue.

(Il s'éloigne, comptant ses pas jusqu'à la porte-fenêtre, et disparaît)

SCÈNE III

(Entre TOUSSAINT TURELURE)

TURELURE. — Eh bien, Madame ?

(Elle lui tend en silence les papiers, il les prend, les vérifie d'un regard et sonne aussitôt).

C'est à moi de faire ce qu'il reste à faire.

(Entre un domestique)

Faites entrer les estafettes que j'ai commandé de tenir prêtes.

(Entrent plusieurs officiers)

Ces ordres à mes généraux ! Toute l'armée en retraite sur Paris. La Garde Nationale licenciée, l'armée de réserve à Versailles,
Sous les ordres de M. le duc de Raguse.
Ordre de l'Empereur. Faites diligence.

(Il distribue des plis scellés. Les estafettes sortent) A Sygne :

Je me suis souvenu du bon tour de notre cousin.

(Il sonne)

M. Lafleur.

(Entre M. Lafleur)

Monsieur Lafleur, portez ces papiers à la personne que vous savez,

Et dites que je me mets à ses pieds.

(Sort Monsieur Lafleur)

(Il sonne. — Entrent deux autres estafettes)

Ces papiers à Messieurs Dalberg et Talleyrand,
Et dites que le rendez-vous est ce soir même ici.

(Elles sortent)

(Il sonne. — Entre un Officier)

TURELURE, *se redressant.* — Monsieur, quand trois heures sonneront, dites que l'on amène le drapeau.

(Sort l'officier)

Voici beaucoup de besogne en peu de temps.

(Il reste debout et poitrinant comme au port d'armes, la tête droite, les bras allongés le long du corps, les mains recourbées en arrière. — L'horloge grince longuement et va sonner)

TURELURE. — L'heure sonne.

(A ce moment Coûfontaine apparaît derrière la fenêtre. — Premier coup de l'heure. — Turelure s'est armé aussitôt. Deux détonations retentissent en même temps. Sygne s'est jetée d'un

bond devant lui. — Deuxième coup. — La scène s'est remplie de fumée. Quand elle se dissipe on voit Sygne étendue par terre dans une mare de sang. — Troisième coup. — Turelure enjambe rapidement le corps et se hâte vers la fenêtre. On le voit derrière les vitres cassées qui se penche vers le sol, puis s'éloigne, comme tirant derrière lui un fardeau qu'on ne voit pas.

Pause.

Rentre Turelure. Quelques serviteurs ont pénétré dans la pièce)

TURELURE, *d'une voix de commandement.* — La baronne est blessée. Un accident déplorable s'est produit. Qu'on lui dresse un lit sur cette table. Le médecin, l'abbé Badilon !

Quant à moi les affaires de l'Etat m'occupent.

(Il sort)

(Le rideau tombe et reste baissé pendant quelques moments)

SCÈNE IV

(La même pièce au coucher du soleil. Il fait presque nuit. SYGNE étendue sur une grande table dans un coin de la pièce. MONSIEUR BADILON est auprès d'elle. Un flambeau unique brûle dans un grand chandelier d'argent)

MONSIEUR BADILON. — Sygne, mon enfant, m'entendez-vous ?

(Longue pause. Mouvement de paupières)

MONSIEUR BADILON, *plus bas.* — M'entendez-vous ?

SYGNE. — Que dit le médecin ?

MONSIEUR BADILON. — Ma fille, réjouissez-vous.

SYGNE. — C'est donc la mort qu'il m'annonce ?

MONSIEUR BADILON. — Le temps de votre épreuve est fini.

(Elle commence son mouvement familier de la tête et ne peut achever)

MONSIEUR BADILON, *prêtant l'oreille.* — "Plus de joie..." Que dites-vous ? Ne remuez pas ainsi la tête. Vous rouvrez votre blessure.

Que dites-vous ? "Plus de joie,... plus de sang"... *(Il répète)*

"Plus de douleur pour souffrir, plus de joie pour me réjouir".

(Se parlant à lui-même) Tout est épuisé.

Mais vous allez au ciel et moi je reste dans la désolation.

SYGNE. — Est-il...

MONSIEUR BADILON. — Est-il mort ? Georges, votre cousin ?

(Mouvement de paupières)

Il est mort. La balle l'a frappé en plein cœur.

SYGNE. — ... le temps ...

MONSIEUR BADILON. — Le temps de lui donner l'absolution ?

Non. On m'a appelé trop tard. Il était déjà mort.

(Silence)

J'ajoute cette amertume. Mais...

SYGNE. — Je ne m'inquiète pas.

MONSIEUR BADILON. — Il est vrai. Le grand Dieu pourvoit.

SYGNE. — Ensemble.

MONSIEUR BADILON. — Les deux Coûfontaine ensemble et l'un précède l'autre tour à tour.

SYGNE. — Le parjure.

MONSIEUR BADILON. — Le voici racheté de votre sang.

SYGNE. — Le serment.

MONSIEUR BADILON. — Non point rompu, mais consommé. En Dieu le Fils qui est assis à la main droite en qui est toute parole achevée.

SYGNE. — Avec lui.

MONSIEUR BADILON. — Avec toi pour toujours, ô mon maître et mon chef. *Coûfontaine, adsum.*

SYGNE. — Jésus.

MONSIEUR BADILON. — Jésus Notre-Seigneur est avec vous.

SYGNE. — Avec lui.

MONSIEUR BADILON. — Avec vous, le juste et le pécheur inséparables, et l'œuvre ne sera point séparée de l'ouvrier, et le sacrifice de l'autel, et le vêtement du sang qui l'imprègne.

SYGNE. — Tout.

MONSIEUR BADILON. — Tout est fini, tout est fait comme il le fallait, l'épouse absoute est couchée dans ses vêtements nuptiaux.

J'ai achevé mon œuvre, j'ai achevé mon enfant pour le ciel.

Et moi je reste seul.

L'enfant de mon âme s'envole, et moi, je reste seul, le vieux curé inutile.

SYGNE *(Mouvement de la tête inachevé)*.

MONSIEUR BADILON. — Epouse du Seigneur !

Je vous ai absoute, et vous, absolvez-moi à mon tour,

Et cette main que j'ai levée sur vous comme quelqu'un qui consacre et qui sacrifie !

Et dites-moi que vous me pardonnez

Ce mal que je vous ai fait,

Ces paroles que je vous ai dites, ma pauvre colombe, moi pécheur,

Sur l'ordre de Dieu, mon maître, dans l'épouvante de mon cœur,

Afin que Pierre soit sauvé et que votre couronne soit parfaite.

SYGNE. — ...... *(Mouvement des yeux)*.

MONSIEUR BADILON. — La main ? Que je lève ma main de nouveau et que je la tienne devant vos yeux ?

SYGNE. — ...... *(Mouvement des lèvres)*.

MONSIEUR BADILON. — Ainsi le pauvre

agneau mourant entre ses gencives désarmées prend la main qui vient de l'égorger !

Mais ce n'est point ma main que vous baisez, ô ma fille, mais le Christ en son prêtre qui oint et qui pardonne,

La main du prêtre consacré qui vous a communié si souvent et qui chaque matin tient élevé

Le Fils de Dieu sous les accidents,

Que vous allez voir face-à-face.

(Il tombe à genoux devant le lit)

Et maintenant enfin je puis être lâche et vous montrer mon cœur !

Nul homme ne vous a aimé comme moi, de cet amour que les gens du monde n'entendent pas,

Car Dieu même qui parlait par ma bouche, et qui entendait par vos oreilles,

Est-ce qu'il n'était pas dans notre cœur aussi à tous deux ?

Gloire à Dieu qui a donné l'âme sublime à guider par l'âme la plus basse !

Et quand vous vous mettiez à genoux à mon côté au tribunal de la pénitence,

C'est moi qui du fond des ténèbres m'émerveillais et me prosternais devant vous.

Hélas, je n'avais qu'un seul enfant et voici qu'on me l'a égorgé !

Souvenez-vous de votre pasteur, petite brebis,

qui si souvent êtes venue prendre la nourriture céleste entre ses mains.

(Silence)

SYGNE *(Avec un sourire amer qui s'accentue peu à peu).* — ... Si sainte ?

MONSIEUR BADILON. — Et quel plus grand amour y a-t-il que de donner sa vie pour ses ennemis ?

SYGNE *(Sourire).*

MONSIEUR BADILON. — Est-ce que vous ne vous êtes pas jetée au devant de votre époux pour le couvrir ?

SYGNE, *presque indistincte.* — Trop bonne...

MONSIEUR BADILON. — La mort ? Que dites-vous ?

(Il se penche sur elle)

SYGNE *(Elle agite les lèvres).*

MONSIEUR BADILON. — "Une chose trop bonne, pour que je la lui eusse laissée."

Et pensez-vous connaître vos intentions mieux que Dieu lui-même ?

(Silence. — Elle commence à respirer péniblement)

Mais je sais que déjà vous lui avez pardonné.

(Silence. — Signe que non)

Sygne ! à ce moment où vous allez paraître devant Dieu. Dites-moi que vous lui avez pardonné.

(Signe que non)

Voulez-vous que je vous fasse apporter votre enfant ?

(Signe que non)

Eh quoi ? Sygne, m'entendez-vous ? Votre enfant ?...

SYGNE, *d'une voix distincte :* Non.

(Silence. — L'agonie commence)

MONSIEUR BADILON *(Il se lève)*. — La mort approche. Ame chrétienne, faites avec moi la recommandation et les actes d'espérance et de charité.

SYGNE *(Signe que non)*.

MONSIEUR BADILON. — Sygne, soldat de Dieu ! debout ! debout jusqu'au dernier moment !

SYGNE. — Tout est épuisé.

MONSIEUR BADILON. — Coûfontaine, *adsum !*

SYGNE. — Tout est épuisé.

MONSIEUR BADILON. — Jésus, fils de David, *adsum !*

(Silence. — Le râle commence)

Tout est épuisé jusqu'au fond, tout est exprimé jusqu'à la dernière goutte.

(Silence)

Seigneur, ayez pitié de cet enfant que vous m'avez donné et que je vous donne à mon tour.

Eli ! Je vous supplie dans le terrible secret de la dernière heure.

Seigneur, en qui tous les siècles sont comme un seul instant qui ne peut être divisé.

Ayez pitié de ces deux âmes qui vont paraître devant vous en même temps que vous avez faites frère et sœur.

Et agréez le sang versé et cet échange entre elles qui s'est fait dans la déflagration de la foudre.

(Sygne se redresse tout-à-coup et tend violement les deux bras en croix au dessus de sa tête ; puis, retombant sur l'oreiller, elle rend l'esprit, avec un flot de sang.

Et Monsieur Badilon lui essuie pieusement la bouche et la face. Puis, éclatant en sanglots, il tombe à genoux au pied du lit)

SCÈNE V

(Apparaissent derrière les fenêtres vitrées, et suivant TOUSSAINT TURELURE, un homme tenant une lanterne d'écurie, puis quatre autres portant sur le battant d'une porte démontée le corps de COUFONTAINE sous son manteau. — Ils entrent).

TOUSSAINT TURELURE. — Monsieur le curé, comment va la baronne ?

(Pas de réponse)

Madame.

(Il prend la lanterne et, l'approchant du visage de la morte, il l'examine. Puis, déposant la lumière par terre, il fait le signe de la croix. Aux gens qui se tiennent par derrière):

Avancez !

Que l'on apporte ici le corps de mon cousin, et qu'on le couche sur cette table, — à côté de celui de ma femme, je dis !

Afin que les deux Coûfontaine reposent côte à côte,

Et que ceux qui ont été séparés durant la vie aient le même lit dans la mort.

Et que le poing fermé se pose dans la main ouverte.

(Ils font ainsi. On étend Coûfontaine près de Sygne et l'on déploie sur eux

le drapeau blanc fleurdelysé. Mais la main ouverte de Sygne sort du drap sans qu'on puisse la faire rentrer au dessous. Sur une table à la tête de la couche funèbre, couverte d'une serviette, on place un crucifix entre deux flambeaux qu'on allume et un seau d'eau bénite avec le goupillon.

Pendant ce temps le bruit au dehors peu-à-peu s'est accru jusqu'à ébranler la terre d'une armée en marche et de troupes interminables qui passent. Bruit de chevaux, roulement de l'artillerie et des fourgons.

Puis tout-à-coup bruit de grelots et d'une voiture attelée de chevaux lancés à toute vitesse qui soudain s'arrêtent devant la maison. Tapage. On entend des portes qu'on ouvre violemment et toute la maison s'emplit d'une grande lumière.

Soudain la porte à deux battants est comme arrachée du dehors et l'on entend un grand cri) :

LE ROI !

(Entrent deux valets tenant des flambeaux et derrière eux LE ROI DE FRANCE).

TOUSSAINT TURELURE, *s'avançant à sa rencontre :* — Sire, soyez le bienvenu dans votre propre royaume !

(Il s'agenouille et lui baise la main)

LE ROI. — Relevez-vous, Monsieur. Il m'est agréable de reconnaître en vous le plus utile de mes sujets.

(Il regarde autour de lui. Son fils, son frère, et les officiers de sa suite sont entrés derrière lui et l'entourent)

TURELURE. — Que Votre Majesté daigne excuser le désordre de cette maison.

LE ROI. — Il ressemble à celui de la France. Pauvre vieille demeure !

Des fondements jusqu'au grenier, on n'a rien laissé en place. Tout a subi conscription.

Mais Nous apportons la paix avec Nous.

(Murmure flatteur dans la suite. — Le Roi aperçoit le lit funèbre devant lequel Monsieur Badilon est toujours en prière, et le sourcil légèrement levé vers Turelure pour l'interroger, il le regarde pour la première fois)

TURELURE. — Que Votre Majesté m'excuse de ne pouvoir lui cacher mes deuils domestiques.

LE ROI. — Qui est-ce ?

TURELURE. — Ma femme,
Issue du sang de la France le plus pur et le plus loyal.

LE ROI, *reconnaissant les armes.* — *Coûfontaine adsum.*
Et qui est l'autre mort ?

TURELURE. — Georges Agénor, mon cousin, votre fidèle serviteur et lieutenant.
Tous deux sont tombés en même temps. Un déplorable malentendu, l'affreux quiproquo de cette crise soudaine.

(Le roi s'approche du lit majestueusement et l'asperge d'eau bénite. Puis il passe le goupillon à son fils qui l'imite, puis son frère et les gens de la suite. Et, le dernier, Turelure, qui s'acquitte du rite avec componction)

LE ROI, *revenu au milieu de la scène.* — Je saurai reconnaître de tels services, et le sang versé pour ma cause.

TURELURE. — Un noble nom s'éteint.

LE ROI. — Il n'est pas éteint. Je sais que vous avez un fils.

(Entre un huissier qui dit un mot l'oreille de Turelure)

TURELURE. — Sire...

LE ROI. — Je vous entends.

TURELURE. — Les Corps de l'Etat
Se sont donné rendez-vous en cette maison pour saluer Votre Majesté.

LE ROI. — C'est bien. Je leur donnerai audience incessamment.

TURELURE, *montrant à gauche.* — Ici, à gauche, les délégations du Corps législatif, du Conseil d'Etat, des tribunaux et du Sénat conservateur.

LE ROI. — Ouvrez la porte.

(On ouvre la porte à deux battants. — Bruit à droite)

LE ROI. — A droite ?

TURELURE. — A droite les évêques de France qui se jettent aux pieds de Votre Majésté.

Vous savez que l'Usurpateur avait convoqué ici un Concile

Afin de formuler les libertés de l'Eglise Gallicane, sous la garde de la gendarmerie.

LE ROI. — Messieurs de Pradt et de Talleyrand pourront me présenter ces messieurs.

Ouvrez la porte.

(On ouvre la porte de droite.
Un huissier entre et parle à Turelure)

TURELURE. — Sire,

La délégation des Maréchaux de France demande à être présentée à Votre Majesté.

LE ROI. — Qu'ils entrent !

(Entre la délégation des Maréchaux)

LE DOYEN DES MARÉCHAUX. — Sire, l'Armée

Est heureuse de faire hommage à son souverain.

(Il salue)

(Le Roi gracieusement lui saisissant les mains, comme si l'autre avait voulu mettre genou en terre)

Relevez-vous, Monsieur !

Le Roi de France est fier de voir autour de son trône rétabli vos épées.

Ce n'est point à l'étranger que vous les avez remises, mais au Roi de France, Louis votre Roi, en qui est seul

(Majestueusement)

La paix.

(Demi-pause)

Gardez la gloire ! elle est à vous et ne vous sera pas ôtée,

Et s'il y a quelque opprobre à encourir pour le salut du peuple,

Que le Roi seul l'assume, selon qu'il convient au père de famille.

Je reviens pour me jeter entre mon peuple et l'ennemi.

Je reviens à vous,

Non point avec, mais à travers vos ennemis, à cette heure où la France est blessée, et seules mes mains ici sont sans armes et n'en savent tenir aucune.

Et il est vrai que nous souffrons violence. Mais considérez avec équité que l'Europe ne peut se passer de la France,

Et cet empire que l'on vous a fait, ce n'était plus la France, ce n'était plus sa mesure et sa forme,

Non point étendue, dis-je, mais diminuée.

LE MARÉCHAL. — Nous sommes vos loyaux soldats et les plus fidèles de vos sujets.

LE ROI. — Demeurez et soyez Nos témoins.

(*Il s'avance au milieu de la pièce, et, se tournant un peu vers la droite, puis vers la gauche, d'une voix forte*)

Et vous tous, Evêques, Officiers, Corps de l'Etat dont j'accueille la démarche.

Soyez témoins de cet acte que je vais accomplir.

(*Il revient vers la table que l'on a préparée et où sont disposés des flambeaux, des plumes, des parchemins, de la cire et le Grand Sceau de France*)

(*Entrent le ROI D'ANGLETERRE, le ROI DE PRUSSE, l'EMPEREUR D'AUTRICHE, l'EMPEREUR DE RUSSIE, le NONCE DU PAPE*).

Messieurs mes frères, soyez les bienvenus dans mon royaume,

Et remerciés de votre loyal service.

Souverains de l'Europe !

Soyez témoins de ce nouveau contrat que le Roi de France va signer avec son peuple.

(Il se retourne lentement vers la fenêtre où paraissent quelques rougeurs)

Quelles sont ces fumées ?

TURELURE. — Ce n'est rien. Quelques mauvais quartiers de Paris qui brûlent, bon nettoyage !

Quelques mauvaises têtes que Monsieur de Raguse achève de mettre à la raison.

Et le tison de la Révolution s'éteint en puant et en fumant.

LE ROI, *avec mépris.* — Ces extravagances ont pris fin. (*Il s'assied lourdement*)

Et le Roi avec la France recommence suivant l'ordre légitime.

(*Il est assis derrière la table entre les deux flambeaux. A sa gauche, Turelure ; à sa droite, Monsieur, le Dauphin, le Grand Chancelier ; par derrière, les souverains. Devant, massés dans les fenêtres, les Maréchaux. A droite et à gauche, les Evêques et les Corps de l'Etat débordent des deux portes ouvertes.*

Le Roi promène lentement ses gros yeux sur l'assemblée, puis s'adressant à Turelure :)

Monsieur le Comte !

TURELURE, *ricanant.* — Je suis comte !

LE ROI. — Veuillez quérir des sièges pour Leurs Majestés.

EXPLICIT.

PAUL C.

POÈMES

EQUATORIAL

A M. Michel Garrigues.

Je t'envoie ce papillon velu, noir-vert, de Java.
Il éclaire
Son coffre d'or dont le couvercle est de cristal.
Je l'ai vu palpitant sur la sombre lumière
D'une longue asôga.

Il fut pris
Avec une petite main jaune qui me l'offrit.

Et comme il a vécu sous un ciel végétal
— Parfumantes futaies de penlitchis et de santals —
Tu rêveras aux nocturnes orages
Lorsque, sous le feu d'un éclair
Une immense forêt illuminée s'éteint !
Au fond des profondeurs s'attarde un lourd tonnerre.
Et l'immense forêt s'illumine et s'éteint
Et la houle du vent, de l'eau, et du parfum...

Grand papillon ivre et splendide, après l'orage,
Pendant la fugitive aurore,
Grand papillon, plus riche encore !
Que suivaient les beaux yeux amoureux à Java....

MIRAGE

A Madame Elide

Déjà le crépuscule aux étendues verdâtres
Glaçait de grandes lueurs liquides...
Ton corps était lugubre de lumières,
Bientôt se dilua,
Devint livide,
Dans l'immensité froide étincela.

Mais l'apparition d'un ciel clair
Et l'invisible des planètes coutumières
Te caressèrent la chair.
C'était l'heure des premières
Etoiles — la luxure des phosphorescences
Sidérales, brouillard pâle où s'éclairent
Mouillées d'argent clair tes adolescences...
O jeune homme chéri des nuits polaires !

J'ai vu ta longue chevelure
Pleurer, fluide et blanche ;
Et ton visage, qui souvent se penche
Et s'endort, entraînait la chevelure
Légère — d'où s'exhalent
De glaciales
Buées...

Et quana les astres tous d'accord
Adorèrent ton corps,
Par... hasards
Les reflets de ta chair paraissaient des regards.

Il disparut... dans l'abîme de la hauteur !
S'élevant invisible en d'illuminées profondeurs...

Et je regarde les étoiles une à une.
J'approfondis les nébuleuses boréales
Et le silence des montagnes de la lune.

PENSÉE DE HAAPITI

Oui, tu ne connais pas le lointain Occident
Et chaque fois je m'en souviens auprès de toi
Lorsque sur le rivage
Brûle et s'éteint le crépuscule.

Je me penchais vers ton visage,
En admirant tes yeux je rencontrais ta bouche
Qui n'était plus ta bouche
— Toute fondue en ma bouche
Et douce-amère,
C'était le fruit du soir.

Une chauve-souris étrange recommence,
Faisant un vol qui mouvemente
L'ennui nocturne et le tourmente.

ESTAMPE

A M. Oyaki.

Au firmament à peine nocturne
Palpite à l'entour de la lune
Un long vol suspendu,
Il ondule
Au souffle de l'air... Et réunissant
Toutes ses ailes
Se met en touffe de plumes
Sur la lune...

Ç'est une plage d'argent pâle
Aérienne
— En regard du couchant.

TEMPLE

Un quartier de montagne sculpté,
Et délicatement doré
Par des siècles ensoleillés...

Contre sa base un bel adolescent mulâtre
Repose
A la lumière
D'un rouge laurier-rose...

Seul je m'introduis par l'ouverture sacrée.

Divinité du noir
Dans son temple absolument noir.
Aucune voix n'y murmure. Je n'entendrai
Rien que la multitude en mouvement des encensoirs...
Tous les prêtres vieillards, croyant à la mort éternelle,
Célèbrent le symbole, embaument les ténèbres !

Invisible fumée des parfums solennels...

ANDRÉ BAINE.

WILLIAM ERNEST HENLEY,

CRITIQUE LITTÉRAIRE ET CRITIQUE D'ART.

William Ernest Henley fut, comme Sainte-Beuve, un poète devenu critique littéraire par la force des choses. Pendant qu'il mettait sa vie sentimentale en poèmes dont il attendait la fortune et la gloire, il avait fait, par plaisir, des lectures immenses à travers trois ou quatre littératures modernes. Et quand enfin il s'aperçut que les éditeurs ne voulaient pas de ses vers, il apporta au service du journalisme de son temps le résultat de ces lectures : une expérience littéraire acquise dans une longue fréquentation des meilleurs écrivains anglais et français de cinq siècles.

Journaliste consciencieux et travailleur, Henley affecta cependant toujours un mépris marqué pour le journalisme en général et pour son journalisme à lui en particulier. Il en tirait honneur et profit, mais il a bien soin d'en parler avec dédain. C'est que malgré ses échecs apparents en art, il se savait poète, et tenait à souligner la différence qui le séparait du commun des faiseurs de copie. Cette attitude et une certaine violence dans l'expression

de ses critiques lui firent une réputation imméritée d'*éreinteur* redoutable.

Heureusement, W. E. Henley lui-même a pris soin de choisir dans ce qu'il appelle " les détritus amoncelés de quatorze ans de journalisme " assez de " bribes et de lambeaux " pour faire un recueil — *Views and Reviews*, tome I, — d'essais très intéressants dont l'ensemble constitue une excellente école de critique littéraire. Or, en réalité, ce livre fut préparé avec le plus grand soin, et, ainsi que l'auteur le dit à la fin de sa préface (mai 1890): " le texte réimprimé a été soumis à un tel travail de révision et de reconstitution, qu'une grande partie en est nouvelle, tandis que presque rien ne demeure tel qu'il était. " C'est la somme de son œuvre de journaliste ; c'est sur ce livre qu'il veut qu'on juge cet œuvre, et non d'après les articles épars dans une douzaine de périodiques de Londres ou d'Edimbourg : *The Saturday Review*, *London*, *The Athenæum*, *Vanity Fair*, *The Scots Observer*, *The Academy*, *The Magazine of Art*, etc...

Il suffit de lire quelques pages prises au hasard dans ce livre, pour se rendre compte que W.E. Henley restera parmi les bons critiques de son temps. Certaines personnes pensent même que sa critique est supérieure à sa poésie, comme on l'a dit pour Matthew Arnold avec plus de raison. Mais c'est l'illusion de ceux qui ne comprennent pas la poésie : à leurs yeux les idées générales, qui

forment le fonds de la critique littéraire, ont plus de prestige que les sentiments et les sensations qui sont l'essence de la poésie lyrique. C'est affaire de tempérament, et il n'est pas donné à tout le monde de sentir la poésie : aucune éducation n'y peut rien.

On remarque dès l'abord que W.E. Henley ne craint pas de parler à la première personne du singulier dans ses essais. Ce n'est pas qu'il pense que son opinion personnelle puisse, a priori, intéresser le lecteur ; mais il tient à indiquer que c'est l'opinion d'un individu déterminé, et, puisqu'il est poète, d'un artiste. Par là il se sépare de la critique courante, qui accable son auditoire de toute la puissance anonyme de son " nous " de modestie, ou qui le maintient sous la férule dogmatique de " on ". En face du critique ordinaire, dépourvu de tout instinct artistique, et qui est, au mieux un amateur savant, au pire un philistin, Henley, l'homme du métier, l'artiste lui-même, se dresse. Et les lecteurs ont à choisir, à leurs risques et périls, entre le cuistre et lui.

Du reste, dans ce peu qu'il a jugé digne d'être offert à la postérité, W.E. Henley ne s'est pas du tout soucié du grand public, du " general " dont il parle avec dédain. Il ne s'adresse qu'aux lettrés purs, c'est-à-dire aux personnes qui ont fait dans leur vie une bonne place aux bons livres. Il semble rebuter à plaisir les indoctes, parlant des

œuvres de ses auteurs en les supposant familières à son lecteur, citant un romancier français à propos de Thackeray, et des petits poètes espagnols à propos de Herrick. Mais ce n'est pas un étalage d'érudition comme on en trouve chez certains jeunes gens ivres de lectures hâtives. Il ne cite jamais un nom, un ouvrage, qu'à bon escient. D'ailleurs il n'a choisi, pour sujets de sa galerie de "Vues et Revues" que de ces auteurs qu'il faut appeler classiques, puisqu'il n'y a pas de termes plus précis pour désigner ces écrivains de tous les siècles dont l'œuvre demeure une nourriture ou une consolation pour l'homme : Dickens, Thackeray, Byron, Shakespeare, Tourneur, George Eliot, George Meredith, Borrow, Longfellow, Landor, Hood, Lever, Gay, Congreve, Richardson, Fielding ; les Français Dumas père, Rabelais, Hugo, Berlioz, Balzac, Labiche, Banville ; l'Allemand Heine.

S'il ne vous a pas rebuté dès la seconde proposition, vous vous apercevez qu'il vous met tout de suite à l'aise : il vous traite en lettré et en personne de goût et s'adresse à ce qu'il y a de meilleur dans l'esprit. Six ou dix pages lui suffisent pour déduire son point. Il commence par choisir tout ce qui a été dit d'approprié sur son auteur ; il le résume, le présente d'une façon nette et pittoresque. Parfois, il fait une séparation, met d'un côté toutes les opinions favorables et de l'autre

toutes les opinions défavorables ; puis il conclut en un ou deux paragraphes. Cette méthode peut paraître un peu superficielle, et l'on se demande si la vérité n'en souffre pas. On l'a qualifiée de " méthode épigrammatique ". Et, à ce point de vue, il est intéressant de comparer la manière de Henley avec celle de nos anglistes sur le même sujet : Henley et Auguste Angellier sur Burns, Henley et Jules Douady sur William Hazlitt. Chez les nôtres, il y a pénétration des âmes jusqu'aux replis les plus intimes; ce sont des portraits minutieux, avec une atmosphère. Chez le critique anglais, c'est le fusain hardi, les gros traits jetés, dirait-on, de chic, et dont la forme reste dans la mémoire. Le *Robert Burns* [1] français est plein d'aperçus qui ne sont que cela, et d'hypothèses présentées comme telles. Chez Henley, pas de réticences ; rien que des affirmations tranchantes ; pas de discussion possible. Mais c'est son affaire : s'il se trompe, il se trompe grossièrement ; s'il tombe juste, il ne laisse rien à dire après lui.

On a dit que W. Hazlitt décrit si bien un tableau que l'image et la couleur apparaissent à mesure qu'on lit sa description, et que sa phrase est comme une feuille de verre à travers laquelle transparaît la peinture. W. E. Henley, avec une faculté de représentation non moins remarquable,

[1] Auguste Angellier, *Robert Burns. La Vie. L'Œuvre.* 2 vol. Hachette. 1893.

sait portraiturer au naturel l'œuvre entière d'un écrivain. Quelques traits lui suffisent pour cela, quelques phrases bourrées d'allusions qu'on a plaisir à prendre au vol. On sent qu'il connaît à fond cette œuvre dont il parle, et qu'il l'embrasse tout entière d'un seul regard. Cela ne sent jamais le document, la collection de citations, la fiche. C'est un homme qui vous parle des bustes et des gravures qu'il a depuis vingt ans dans son cabinet. Cette connaissance intime d'un écrivain se formule souvent en une expression extrêmement heureuse: Thackeray, " le cercleux génial ", " le philistin artiste "; Richard Jefferies, " sorte de Bas-de-Cuir littéraire " Izaac Walton, " le cockney en banlieue "; les personnages masculins de George Eliot, " des gouvernantes révoltées, " etc.

Mais ce qu'il y a d'important chez un critique, c'est avant tout, naturellement, son critérium. Quel était donc le critérium de W. E. Henley ? Il peut tenir dans cette question, dont les termes se trouvent chez lui à diverses reprises : " Quelque chose de vivant et d'humain a-t-il trouvé là son expression? Et cette expression est-elle artistique ?" Il semble que c'est bien la formule selon laquelle nous jugeons tous, plus ou moins consciemment, les œuvres littéraires, et que c'est la seule formule qui corresponde au but même de l'art.

Chaque fois qu'il s'écarte de ce critérium et qu'il juge d'après une simple impression, il tombe dans

l'épigramme qui n'est, comme il le dit lui-même, qu'une " demi-vérité " ; par exemple lorsqu'il conclut un essai en disant que " l'aspérité de Landor ressemble à de la stupidité. "

Ses études françaises présentent, extérieurement, la même ordonnance que ses études anglaises ; il campe l'homme et l'œuvre en quelques touches justes qu'il va prendre un peu partout chez les différents critiques français et anglais de son auteur, et puis il conclut. Il faut avouer qu'il connaît assez bien le caractère français pour voir clair dans notre littérature. Pour un Anglais, il sait vraiment bien se tenir sur nos parquets cirés ; et s'il hésite parfois, comme lorsqu'il se demande jusqu'à quel point la "Comédie humaine" est une peinture fidèle de la société française au temps de Balzac, c'est qu'il connaît le penchant,qu'ont en tous les romantiques, à déformer la réalité dans un but esthétique. Mais ce qui l'attire surtout chez nos écrivains, c'est la forme. Il a le mérite de comprendre qu'il est en présence de la plus grande race d'artistes littéraires des temps modernes. Il l'affirme très haut dans la " Note sur le romantisme " qu'il a placée en tête de son recueil de critique d'art ("*Views and Reviews*" tome II). La technique de Hugo et de Corot l'émerveille. Mais là encore on voit les limites de son goût et de sa sympathie. Il n'a compris et aimé que la littérature romantique de 1830, et, s'il étudie Rabelais, c'est que Rabelais fut un des

favoris des Romantiques. Il est visible qu'il pratiquait Molière ; et quant à La Fontaine, ce qu'il dit des fables de Gay prouve qu'il le connaissait bien. Mais ses dieux familiers sont Dumas père, Balzac et Hugo (avec des réserves sur le fonds). Il les a connus depuis sa jeunesse, et lorsqu'il était à l'hôpital d'Edimbourg, ses amis venaient le voir " chargés de Balzacs,

" Gros livres jaunes, impudemment français. "

Tout ce qu'il a su de notre civilisation compliquée et décadente, il le tenait de ces écrivains-là. Dès qu'il en sort, il cesse de dire des choses justes et débite des " conceits " ingénieux mais impertinents : Baudelaire est l'étrange et gras champignon collé au tonneau d'où fuit le bon vin de Balzac ; il y a, dans *Salammbô* et chez Guy de Maupassant une " éclipse partielle de l'art et de la morale ", conséquence extrême du romantisme. Il ne semble pas voir que l'époque et le fonds du caractère français expliquent suffisamment la parenté de " Pierre Dupont, Balzac et Flaubert ". Il voudrait bien, prenant pour exemple Zola (" les ténèbres égyptiennes ") démontrer qu'après le mouvement romantique la littérature française, épuisée, a cessé de rien produire de grand. C'est l'erreur commune à tous les étrangers, depuis des siècles. Ils prétendent qu'à partir de telle ou telle année l'art français a cessé d'exister et dé-

clarent ne rien comprendre à la " nouvelle école de Paris ". Et vingt-cinq ans plus tard ils s'aperçoivent que, pendant qu'ils affirmaient cela, cette " nouvelle école " produisait des œuvres durables, dont une génération nouvelle se nourrit.

Cela n'empêche pas que W.E. Henley, lorsqu'il parle des écrivains qu'il aime, ne dise des choses fort justes parfois, qu'il tire de lui-même, et qui ne sont pas une simple moyenne prise entre des avis contradictoires. A propos de Victor Hugo, il nous parle de la " bosse " que Heine prétendait découvrir chez le grand poète, et tous les lieux communs et les bons mots de la critique hugolienne y passent. Mais il sait bien aussi montrer, avec des mots et des métaphores à lui, le côté *rimeur* de V. Hugo, le côté " poète du Risorgimento " et " lauréat des nouvelles couches ". — " *L'art d'être grand-père*, dit-il, est à vous dégoûter des enfants. "

Quand il s'agit du caractère des Romantiques, W.E. Henley fait encore œuvre originale. Il note comment tous ils ont cherché à se créer une légende, à jouer devant la postérité un personnage dont ils n'avaient souvent ni les qualités ni même les défauts. C'est qu'il les connaît fort bien, à travers Champfleury, Maxime Du Camp, les Mémoires de Berlioz, les Lettres à l'Etrangère ; à travers eux-mêmes surtout. Et l'on peut dire qu'en somme Henley a ouvert une large et belle

route aux études romantiques en Angleterre. Beaucoup de ses compatriotes l'y ont suivi, depuis quinze ans ; ils ont étudié en grand détail certains points qu'il avait indiqués, écrivant de gros livres là où un article lui avait suffi. Mais personne, en ces matières, n'a fait plus que lui preuve de science et d'intuition.

A côté de cet epitome du journalisme de W.E. Henley, l'édition en sept volumes des *Œuvres* a trouvé la substance de deux tomes (*Essays*, I et II) dans les études qu'il donna comme introductions, notes ou post-face aux grandes éditions des *Œuvres Complètes* de Fielding, de Smollett, de W. Hazlitt, de Robert Burns et de Byron publiées de 1895 à 1904.

Nous sommes ici en présence d'études complètes, où l'auteur a eu l'occasion de dire tout ce qu'il pensait de l'écrivain qu'il préfaçait.

Pour servir d'introducteur auprès des grands classiques, il n'a pas haussé le ton de sa prose. C'est le style familier et vigoureux des courts articles de " Vues et Revues ". Et il est naturellement brillant, puisqu'il parle d'œuvres qu'il aime, puisqu'il combat pour l' " art pur " contre certaines légendes chères aux bourgeois anglais.

Une de ces légendes est celle de Fielding. On ne sait pas grand'chose de sa vie, et Horace Walpole, avec Lady Montagu, lui ont fait une

réputation d'ivrogne et de débauché qu'a confirmée Murphy, et sur laquelle W.M. Thackeray s'est basé pour créer de toutes pièces un Fielding pittoresque qui a été adopté tout de suite par le public anglais. Henley s'applique à détruire méthodiquement le Fielding de Thackeray. Il insiste sur l'éducation libérale reçue par Fielding, sur sa vie privée surtout, rappelle qu'Amelia est peut-être le portrait de Mrs. Fielding. Passant à l'homme public, il retrace sa vie d'auteur dramatique, puis sa carrière de magistrat, d'abord sur le Western circuit, puis comme Juge de Paix de Westminster; et rappelle que c'est dans l'exercice de ses fonctions qu'il contracta la maladie dont il mourut. — Et nous voici en présence d'un Fielding bon père de famille et citoyen vertueux.

Il va ensuite chercher les preuves de sa thèse dans l'œuvre littéraire de son auteur : on lui reproche d'avoir épousé sa servante: mais *Le Voyage à Lisbonne* porte la marque d'un esprit délicat, du vrai gentleman. Murphy prétend que Fielding, dans sa jeunesse, quittait la taverne en titubant, et rentrait chez lui pour préparer, jusqu'au jour levant, ses examens de droit. Mais si la chose lui est arrivée une ou deux fois (comme on peut bien l'admettre), "je ne vois pas, dit Henley, que cette histoire puisse le discréditer." Enfin l'argument le plus fort contre cette ridicule légende est celui-ci : "L'homme qui passa plusieurs milliers d'heures

sur "Tom Jones" n'était certes pas un noceur inutile et adonné à la boisson..... Ce livre est l'œuvre d'un grand et sérieux Artiste." Cela suffit pour crever le pantin imaginé par Thackeray.

On sait que, vers la fin du siècle dernier, Henry Fielding, proscrit jusque là parce qu'il ne pouvait pas "être mis entre toutes les mains", fut soudain salué comme un classique par une génération nouvelle. Or Henley contribua certainement à ce mouvement d'opinion. Il formula nettement et brillamment les raisons de l'enthousiasme des Fieldingiens. Il insiste sur la priorité de Fielding, dans le roman de caractère, l'appelle le Père du Roman anglais, etc.

Ainsi frappe le vigoureux critique, démolisseur de légendes et bâtisseur de gloires. Chacun a son paquet : Horace Walpole, Murphy, Thackeray et Taine lui-même (qu'il appelle *Henry* Taine) et l'astre de Fielding, un moment offusqué par l'ignorance et la barbarie de l'époque victorienne, resplendit de nouveau sur les lettres anglaises,

Dans *Smollett*, il continue cette campagne contre ce qu'il appelle ailleurs "l'influence de la pensionnaire sur la littérature anglaise". Il exhibe, en les exaltant, ces géants nus du XVIIIe siècle, et il insiste sur leur nudité. La bonne littérature doit être soustraite à l'influence de la "schoolgirl", car la bonne littérature s'adresse aux hommes faits et non pas aux demoiselles des pensionnats.

Dans *Robert Burns*, post-face de l'Edition du Centenaire, il s'attache, tout en racontant la vie du Barde écossais et en situant son œuvre littéraire, à détruire une légende toute différente de celle de Fielding. Autant la bourgeoisie victorienne avait noirci Fielding, autant elle avait blanchi Robert Burns. C'est que Burns, est un poète national, et que la bourgeoisie exige qu'un poète national soit un parangon de toutes les vertus. Shakespeare avait été l'objet d'une tentative semblable de la part de quelques personnes pieuses, mais une critique incessamment en alerte avait déjoué ces calculs. Pour Burns, la crépissure tenait, et les vertus domestiques du Barde étaient proposées en exemple à la jeunesse écossaise. Il était cité dans la chaire, et l'on oubliait qu'il avait été l'ennemi acharné de la Kirk ; ses poèmes insérés dans tous les recueils de Morceaux Choisis des écoles faisaient oublier qu'il était l'auteur des plus obscènes priapées de la poésie écossaise. Il ne s'agissait pas de salir la mémoire du Barde ; il s'agissait de le montrer tel qu'il était : ardent, révolté, débauché, buveur, et non dépourvu d'une certaine grossièreté malgré tout son génie ; enfin un caractère tout opposé à l'idéal domestiqué du bourgeois victorien.

Voici donc W.E. Henley parti en guerre contre les châtreurs de grands hommes ; il leur prouve qu'ils n'ont rien pu contre le Barde de l'Ecosse. Du reste, il remplit consciencieusement ses devoirs

de biographe, suivant attentivement toutes les grandes sources. Mais chaque fois que l'occasion s'en présente, il insiste sur les faits qu'une certaine partie du public voudrait ignorer. Il aime les jouisseurs, et Robert Burns lui paraît plus digne d'intérêt que son père William, parce que le stoïcisme était habituel chez le père, tandis que chez le fils " se trouvait, à l'état latent, un monde d'appétits, de forces et de possibilités tout contraires au stoïcisme. " Quelle aventure en effet que celle d'un homme du génie de Burns jeté dans les conditions de vie des paysans écossais au XVIIIe siècle!

Parlant des études de français du Barde, Henley regrette qu'il " n'ait pas lu avec plus de fruit le La Fontaine des *Contes*, car il était fait pour en donner une réplique écossaise." Quoi qu'on puisse penser de cela, le coup destiné à l' " esprit victorien " est bien porté. De même, il reproche à son ami R. L. Stevenson d'avoir condamné certaines parties de l'œuvre de Burns, comme le poëme de " Bienvenue à Sa Fille Née de l'Amour " et les endroits où il parle de ses bâtards. Henley admire, au contraire, la franchise du Barde. " Il est trop tard, dit-il, dans l'histoire du monde, pour excuser l'instinct primordial ", et il déclare que le sujet de discussion le plus riche est toujours " la femme ". Il va jusqu'à braver l'honnêteté (en français, naturellement.)

Cette longue étude ne contient aucune allusion

au *Robert Burns* d'Angellier, son aîné de trois ans; mais sur plus d'un point le critique français et le critique anglais se rencontrent ; et n'était une divergence de vues fondamentale (à propos de la légende de Mary Campbell) on pourrait croire que Henley s'est inspiré d'Angellier. D'ailleurs ils concluent tous deux de la même façon. Le critique français, parlant des " gens bien-pensants ", des hypocrites, des " unco'good " qui voudraient blâmer la vie privée de Burns, ajoute : " Comment pourraient-ils juger une existence comme celle-ci, pleine de défaillances, mais rachetées par des clartés qu'ils ne perçoivent pas ?" Et c'est ce que dit Henley en d'autres termes lorsqu'il parle du " terne et convenable et fictif Burns, création des ternes et convenables cerveaux [des pieux éditeurs], et qu'ils ont voulu à toute force substituer à l'impudique et étonnant paysan de génie, au faune inspiré dont la voix résonne depuis cent ans et plus à travers les corridors du Temps."

Le Monde de Byron (*Essays*, tome II) est composé de notes écrites pour présenter aux lecteurs des *Lettres* de Lord Byron les principaux correspondants du poète. Si l'on complète ces notes par l'étude insérée dans *Vues et Revues*, on a un *Byron* à peu près aussi fouillé que le *Robert Burns*. Là encore il insiste, en vrai byronien, sur l'attitude du public anglais à l'égard de ce Byron qui fit tout ce qui était défendu par la morale bourgeoise,

qui vécut en jeune roué, en parasite social, qui fut un scandale pour le monde entier, et qui trouva moyen cependant " d'être un honneur pour son pays et pour sa race ", d'être le seul poète enfin, qui ramena, au XIXe siècle, les sympathies de l'Europe intellectuelle vers l'Angleterre. Sans doute Byron attend encore sa sépulture à Westminster, mais déjà le bourgeois anglais a oublié ce qu'il appellerait " les frasques " du poète ; il lui a donné cette couche de respectabilité qu'il passe sur toutes les gloires nationales. Il est illustre, c'est donc qu'il a beaucoup travaillé et qu'il a été bien sage ; vous ne ferez pas sortir de là les bonnes demoiselles qui donnent des leçons au cachet. Henley a plaisir à rappeler les frasques de ce modèle de la jeunesse, et il fait revivre le milieu corrompu et quelque peu brutal qui fut celui du " wicked Lord B. " Il a raison aussi d'insister sur les maîtres d'armes et les célébrités du Prize Ring.

Avec de tels sentiments, on ne s'étonne pas qu'il prenne fait et cause contre Lady Byron dans la grande querelle. Il traite la pauvre Pippin d' " incarnation de cette vertu nationale : la respectabilité ", et juge sévèrement ses demi-confidences et ses calomnies. En Angleterre, dit-il, nous la supportons, " mais en France, et dans les pays où l'on en juge mieux que chez nous, Lady Byron a fait beaucoup pour rendre l'opinion continentale défavorable aux Anglaises ".

La critique shakespearienne de Henley, éparse dans les ouvrages précédemment cités, est hostile à la frénésie d'enthousiasme ignorant qui veut faire de l'Œuvre la Perfection Littéraire. La preuve que les partisans de l'apothéose globale se trompent, c'est l'excès de dénigrement auquel sont arrivés les baconiens dans la fameuse dispute. Shakespeare leur a paru si grand et si bas à la fois, qu'ils ont dédoublé son œuvre, donnant à Bacon les parties sublimes, et au " vieil acteur " les calembours et les obscénités. Henley fait bien d'insister sur les côtés orduriers de Shakespeare, et sur ses défauts : le bourgeois anglais, à force d'admirer de confiance certains livres, finit par n'en plus sentir la vertu et par ne les plus comprendre. Son admiration a depuis longtemps paralysé pour lui la Bible ; le froid gagnait déjà Shakespeare.

De la critique artistique de W.E. Henley je dirai peu de choses. Elle est contenue dans le tome II de *Vues et Revues* et consiste en notes et en introductions rédigées de 1888 à 1890 pour divers catalogues d'expositions. C'est encore le style ferme des Essais littéraires, et, dans la peinture française, c'est encore l'Ecole Romantique qu'il étudie de préférence : George Michel, le précurseur ; puis Ingres ; Corot, qu'il met au-dessus de tous ; Eugène Delacroix, qu'il défend contre les préjugés du public anglais ; Bonington,

Decamp, Diaz, Troyon, Dupré, Théodore Rousseau. Sur plusieurs points il suit l'opinion de Baudelaire, qu'il cite copieusement, en français. Ses maîtres du paysage sont Claude Lorrain, Constable et Corot. De même qu'il rejette en bloc l'école réaliste française en littérature, de même il rejette Manet et l'impressionnisme ; Rossetti, peintre en poésie et poète en peinture, lui semble un monstre, et l'influence de Bastien-Lepage lui paraît dangereuse. Mais il a su apprécier Rodin à une époque où notre sculpteur était encore peu connu ; il a, du reste, soin de faire remarquer qu'il se rattache, par Barye, à la grande tradition française. Et malgré ces tendances réactionnaires, ses jugements et ses méthode sont, comme il le dit lui-même, devancé de dix ans la critique d'art anglaise.

C'est qu'il prétendait réagir contre la critique ruskinienne, qui n'est rien qu'une série d'agréables dissertations morales à propos de tableaux. Ruskin admirait Edouard Frère parce que celui-ci " peignait avec son âme ". W.E. Henley en fait des gorges chaudes. " Que Turner ait survécu à l'enthousiasme de M. Ruskin, est un bon argument en faveur de son génie. " Il oppose donc à cette critique saturée de littérature, une méthode d'appréciation purement technique, à la manière de Fromentin, et de laquelle le *Vélasquez* de R. A. M. Stevenson est encore le représentant le plus typique en Angleterre.

Par malheur cette critique technique semble un peu fade aux profanes. Les mêmes termes se présentent trop souvent. Il ne dégage pas assez l'élément intellectuel de l'œuvre d'art qu'il étudie; tout se limite, la plupart du temps, à des qualificatifs de la couleur et du ton. Il était bon, certes, d'être le premier à exprimer ce que nous pensions tous de Ruskin, le patriarche des Esthètes. Mais il fallait aussi substituer à son exégèse, une critique plus vivante.

Henley cite, à propos de R. A. M. Stevenson, cette phrase de Balzac : " Enfin il [Steinbock] passa critique, comme tous les artistes qui mentent à leurs débuts ". Que Balzac ait pensé ou non à Sainte-Beuve, peu nous importe ; mais à coup sûr cette phrase ne saurait s'appliquer à W. E. Henley, qui mena toujours de front la critique et la création littéraire. Qu'il considère la critique comme un art très inférieur à la poésie et même comme le dernier de tous les arts, cela est certain. Nous savons tous que l'érudition, — cet " ouvrage pour Messieurs ", — est à la portée de tout le monde, et que la critique, qui n'est que l'esprit d'ordre appliqué à l'érudition, est à la portée de tout homme intelligent et observateur. Mais il entre aussi, dans la meilleure sorte de critique, ce que notre auteur appelle " le don divin d'appréciation ". Et, dans certaines limites, il avait ce don.

Mais j'aime à considérer William Ernest Henley, surtout, comme un valeureux redresseur de torts.

Si l'on examine l'ensemble de la critique littéraire de ce temps, on s'aperçoit qu'il y a une sorte de conspiration des petits esprits pour rabaisser les grands hommes, leur trouver des tares, les dénigrer, prendre contre eux le parti du public le plus ignorant, ou en faire des cas pour la psychopathologie. Aux yeux des gens de Stratford, Shakespeare, de son vivant, n'était qu'un bourgeois enrichi, bon homme (puisqu'il leur prêtait de l'argent et leur payait à boire) mais assez noceur et coureur. C'est un peu de cela que l'on trouve chez les critiques ordinaires, cette " opinion publique " presque touchante à force de simplicité et de naïve sottise. Il est bon qu'un artiste daigne, de temps en temps, faire la police autour de la gloire de ses grands aînés, et qu'il disperse, même brutalement, les badauds attroupés qui font des réflexions saugrenues.

Et l'exemple, l'exemple donné par cette vigilance et cette intrépidité, voilà ce qu'il faut encore mettre au compte de W. E. Henley. Comme directeur de revue, il a encouragé les débuts de M. G. H. Wells et de plusieurs autres écrivains remarquables. Certes, il serait vain de chercher à faire de G. H. Wells le disciple de Henley. Mais le jeune romancier n'a-t-il pas profité des exhortations du poète, et de l'enseignement qui se dégage de cette vigoureuse critique ?

VALERY LARBAUD.

ISABELLE

(Suite)

IV

Ma seconde journée à la Quartfourche fut très sensiblement pareille à la première ; c'est à dire que, d'heure en heure, quant aux occupations de mes hôtes elle s'y fut juxtaposée ; mais la curiosité que d'abord j'en avais pu avoir était déjà complétement retombée. Une petite pluie fine emplissait le ciel depuis le matin. La promenade devenant impossible, la conversation de ces dames se faisant de plus en plus insignifiante, j'occupai donc au travail à peu près toutes les heures du jour. A peine pus-je échanger quelques propos avec l'abbé ; c'était après le déjeûner ; il m'invita à venir fumer une cigarette à quelques pas du salon, dans une sorte de hangar vitré que l'on appelait un peu pompeusement : l'orangerie, où l'on avait rentré pour la mauvaise saison les quelques bancs et chaises du jardin.

— Mais, cher Monsieur, dit-il, lorsqu'un peu nerveusement j'abordai la question de l'éducation de l'enfant, — je n'aurais pas demandé mieux que d'éclairer Casimir de toutes mes faibles lumières ; ce n'est pas sans regrets que j'ai dû y renoncer. Est-ce que, claudicant comme il est, vous m'approuveriez si j'allais me mettre en tête de

le faire danser sur la corde raide ? J'ai vite dû rétrécir mes visées. S'il s'occupe avec moi d'Averrhoès, c'est parce que je me suis chargé d'un travail sur la philosophie d'Aristote et que, plutôt que d'ânonner avec l'enfant parmi je ne sais quels rudiments, j'ai pris quelque plaisir de cœur à l'entraîner dans mon travail. Autant ce sujet-là qu'un autre ; l'important c'est d'occuper Casimir trois ou quatre heures par jour ; aurais-je pu me défendre d'un peu d'aigreur s'il avait dû me faire perdre le même temps ? et sans profit pour lui, je vous le certifie... Suffit sur ce sujet, n'est-ce pas. — Là dessus jetant la cigarette qu'il avait laissé éteindre, il se leva pour rentrer dans le salon.

Le mauvais temps m'empêchait de sortir avec Casimir ; nous dûmes remettre au lendemain la partie de pêche projetée ; mais, devant la déception de l'enfant, je m'ingéniai à lui procurer quelque autre plaisir ; ayant mis la main sur un échiquier, je lui appris le jeu des poules et du renard, ce qui le passionna jusqu'au souper.

La soirée commença toute pareille à la précédente ; mais déjà je n'écoutais ni ne regardais plus personne ; un ennui sans nom commençait de peser sur moi.

Sitôt après dîner, il s'éleva une espèce de rafale ; à deux reprises Mademoiselle Verdure interrompit le bézigue pour aller voir dans les chambres d'en haut " si la pluie ne chassait pas. " Nous dûmes prendre la revanche sans elle ; le jeu manquait d'entrain. Au coin du feu, dans un fauteuil bas qu'on appelait communément " la berline " Monsieur Floche, bercé par le bruit de l'averse, s'était positivement endormi ; dans la bergère, le baron qui lui faisait face se plaignait de ses rhumatismes et grognonnait.

— La partie de jacquet vous distrairait, répétait vainement l'abbé qui, faute d'adversaire, finit par se retirer, emmenant coucher Casimir.

Quand, ce soir-là, je me retrouvai seul dans ma chambre, une angoisse intolérable m'étreignit l'âme et le corps ; mon ennui devenait presque de la peur. Un mur de pluie me séparait du reste du monde loin de toute passion, loin de la vie, m'enfermait dans un cauchemar gris, parmi d'étranges êtres à peine humains, à sang froid, décolorés et dont le cœur depuis longtemps ne battait plus. J'ouvris ma valise et saisis mon indicateur : Un train ! A quelque heure que ce soit, du jour ou de la nuit... qu'il m'emporte ! J'étouffe ici...

L'impatience empêcha longtemps mon sommeil.

Lorsque je m'éveillai le lendemain, ma décision n'était peut-être pas moins ferme, mais il ne me paraissait plus possible de brûler politesse à mes hôtes et de partir sans inventer quelque prétexte à l'étranglement de mon séjour. N'avais-je pas imprudemment parlé de m'attarder une semaine au moins à la Quartfourche ! Bah ! de mauvaises nouvelles me rappelleront brusquement à Paris... Heureusement j'avais donné mon adresse : on devait me renvoyer à la Quartfourche tout mon courrier ; c'est bien miracle, pensai-je, s'il ne me parvient pas dès aujourd'hui n'importe quelle enveloppe dont je puisse habilement me servir... et je reportai mon espoir dans l'arrivée du facteur. Celui-ci s'amenait peu après midi, à l'heure où s'achevait le déjeuner ; nous ne nous serions pas levés de table avant que Delphine n'eût apporté à Madame Floche le maigre paquet de lettres et d'imprimés qu'elle distribuait aux

convives. Par malheur il arriva que ce jour-là l'abbé Santal était convié à déjeûner par le doyen de Pont-l'Evêque ; vers onze heures il vint prendre congé de M. Floche et de moi qui ne m'avisai pas aussitôt qu'il me soufflait ainsi cheval et carriole.

Au déjeûner je jouai donc la petite comédie que j'avais préméditée :

— Allons bon ! Quel ennui !... murmurai-je en ouvrant une des enveloppes que m'avait tendues Madame Floche; et comme, par discrétion, aucun de mes hôtes ne relevait mon exclamation, je repris de plus belle : — Quel contre-temps ! en jouant la surprise et la déconvenue tandis que mes yeux parcouraient un anodin billet. Enfin Madame Floche se hasarda à me demander d'une voix timide :

— Quelque fâcheuse nouvelle, cher Monsieur ?

— Oh ! rien de très grave, répondis-je aussitôt. Mais hélas ! je vois qu'il va me falloir rentrer à Paris sans retard et de là vient ma contrariété.

D'un bout à l'autre de la table la stupeur fut générale, dépassant mon attente au point que je me sentis rougir de confusion. Cette stupeur se traduisit d'abord par un morne silence, puis enfin Monsieur Floche, d'une voix un peu tremblante :

— Est-il vraiment possible, cher jeune ami ? Mais votre travail ! Mais notre...

Il ne put achever. Je ne trouvais rien à répondre, rien à dire, et, ma foi me sentais passablement ému moi-même. Mes yeux se fixaient sur le sommet de la tête de Casimir qui, le nez dans son assiette coupait une pomme en petits morceaux. Mademoiselle Verdure était devenue pourpre d'indignation.

— Je croirais indiscret d'insister pour vous retenir, hasarda faiblement Madame Floche.

— Pour les distractions que peut offrir la Quartfourche ! dit aigrement Madame de Saint-Auréol...

— Oh ! Madame, croyez bien que rien ne... essayai-je de protester ; mais, sans m'écouter, la baronne criait à tue tête dans l'oreille de son mari assis à côté d'elle :

— C'est Monsieur Lacase qui veut déjà nous quitter.

— Charmant ! Charmant ! très sensible fit le sourd en souriant vers moi.

Cependant Madame Floche vers Mademoiselle Verdure :

— Mais comment allons-nous pouvoir faire... ? la jument qui vient de partir avec l'abbé.

Ici je rompis d'une semelle :

— Pourvu que je sois à Paris demain matin à la première heure... Au besoin le train de cette nuit suffirait.

— Que Gratien aille tout de suite voir si le cheval de Bouligny peut servir. Dites qu'il faudrait mener quelqu'un pour le train de... et se tournant vers moi : — Vraiment le train de sept heures suffirait ?

— Oh ! Madame, je suis désolé de vous causer tant d'embarras...

Le déjeûner s'acheva dans le silence. Sitôt après, le petit père Floche m'entraîna, et, dès que nous fûmes seuls dans le couloir qui menait à la bibliothèque... :

— Mais cher Monsieur... cher ami... je ne puis croire encore... mais il vous reste à prendre connaissance d'un tas de... Se peut-il vraiment ? quel contretemps ! quel fâcheux contretemps ! Justement j'attendais la fin de

votre premier travail pour mettre entre vos mains d'autres papiers que j'ai ressortis hier soir ; je comptais sur eux, je l'avoue, pour vous intéresser à neuf et pour vous retenir davantage. Il va donc me falloir vous montrer cela tout de suite. Venez avec moi ; vous avez encore un peu de temps jusqu'au soir ; car je n'ose, n'est-ce pas, vous demander de revenir.. ?

Devant la déconvenue du vieillard je prenais honte de ma conduite. J'avais travaillé d'arrache-pied toute la journée de la veille et cette dernière matinée, de sorte qu'en réalité il ne me restait plus beaucoup à glaner sur les premiers papiers que m'avait confiés Monsieur Floche ; mais sitôt que nous fûmes montés dans sa retraite, le voici qui, du fond d'un tiroir, sortit avec un geste mystérieux un paquet enveloppé de toiles et ficelé ; une fiche passée sous la ficelle portait, en manière de table, la nomenclature des papiers, leur provenance.

— Emportez tout le paquet, dit-il ; tout n'y est sans doute pas bien fameux ; mais vous aurez plus vite fait que moi de démêler là-dedans ce qui vous intéresse.

Tandis qu'il ouvrait puis refermait d'autres tiroirs et s'affairait, je descendis dans la bibliothèque avec la liasse que je développai sur la grande table.

Certains papiers effectivement se rapportaient à mon travail, mais ils étaient en petit nombre et d'importance médiocre ; la plupart, de la main même de Monsieur Floche, avaient trait à la vie de Massillon, et, partant, ne me touchaient guère.

En vérité le pauvre Floche comptait-il là-dessus pour me retenir ? Je le regardai ; il s'était à présent renfoncé dans sa chancelière et s'occupait à déboucher minutieuse-

ment avec une épingle chacun des trous d'un petit instrument qui versait de la sandaraque. L'opération finie, il leva la tête et rencontra mon regard. Un sourire si amical l'éclaira que je me dérangeai pour causer avec lui, et appuyé sur le linteau, à l'entrée de sa portioncule :

— Monsieur Floche, lui dis-je, pourquoi ne venez-vous jamais à Paris ? on serait si heureux de vous y voir.

— A mon âge, les déplacements sont difficiles et coûteux.

— Et vous ne regrettez pas trop la ville ?

— Bah ! fit-il en soulevant les mains, je m'apprêtais à la regretter davantage. Les premiers temps, la solitude de la campagne paraît un peu sévère à quiconque aime beaucoup causer ; puis on s'y fait.

— Ce n'est donc pas par goût que vous êtes venu vous installer à la Quartfourche ?

Il se dégagea de sa chancelière, se leva, puis posant sa main familièrement sur ma manche :

— J'avais à l'Institut quelques collègues que j'affectionne, dont votre cher maître Albert Desnos ; et je crois bien que j'étais en passe de prendre bientôt place auprès d'eux...

Il semblait vouloir parler davantage ; pourtant je n'osais poser question trop directe :

— Est-ce Madame Floche qu'attirait à ce point la campagne ?

— N... on. C'est pourtant pour Madame Floche que j'y suis venu ; mais elle-même y était appelée par un petit événement de famille.

Il était descendu dans la grande salle et aperçut la liasse que j'avais déjà reficelée.

— Ah ! vous avez déjà tout regardé, dit-il tristement. Sans doute aurez-vous trouvé là peu de provende. Que voulez-vous ? les moindres miettes je les ramasse ; parfois je me dis que je perds mon temps à collectionner des broutilles ; mais peut-être faut-il des hommes comme moi pour épargner ces menus travaux à d'autres qui, comme vous, en sauront tirer un brillant parti. Quand je lirai votre thèse je serai heureux de me dire que ma peine vous aura un tout petit peu profité.

La cloche du goûter nous appela.

Comment arriver à connaître quel " petit événement de famille, " pensais-je, a suffi pour décider ainsi ces deux vieux ? L'abbé le connaît-il ? Au lieu de me buter contre lui, j'aurais du l'apprivoiser. N'importe ! Trop tard à présent. Il n'en reste pas moins que Monsieur Floche est un digne homme et dont je garderai bon souvenir...

Nous arrivâmes dans la salle à manger.

— Casimir n'ose pas vous demander si vous ne feriez pas encore un petit tour de jardin avec lui ; je sais qu'il en a grande envie, dit Madame Floche ; mais le temps vous manquera peut-être ?

L'enfant qui plongeait le visage dans un bol de lait s'engoua.

— J'allais lui proposer de m'accompagner ; j'ai pu mettre au pair mon travail et vais être libre jusqu'au départ. Précisément il ne pleut plus... Et j'entraînai l'enfant dans le parc.

Au premier détour de l'allée, l'enfant qui tenait une de mes mains dans les deux siennes, longuement la pressa contre son visage brûlant :

— Vous aviez dit que vous resteriez huit jours...

— Mon pauvre petit ! je ne peux pas rester plus longtemps.

— Vous vous ennuyez.

— Non ! mais il faut que je parte.

— Où allez-vous ?

— A Paris. Je reviendrai.

A peine eus-je lâché ce mot qu'il me regarda anxieusement.

— C'est bien vrai ? Vous le promettez ?

L'interrogation de cet enfant était si confiante que je n'eus pas le cœur de me dédire :

— Veux-tu que je te l'écrive sur un petit papier que tu garderas ?

— Oh ! oui, fit-il en embrassant ma main bien fort et manifestant sa joie par des bondissements frénétiques.

— Sais-tu ce qui serait gentil, maintenant ? Au lieu d'aller pêcher, nous devrions cueillir des fleurs pour ta tante ; on irait tous les deux lui porter un gros bouquet dans sa chambre pour lui faire une belle surprise.

Je m'étais promis de ne point quitter la Quartfourche sans avoir visité la chambre d'une des vieilles dames ; comme elles circulaient continuellement d'un bout à l'autre de la maison, je risquais fort d'être dérangé dans mon investigation indiscrète ; je comptais sur l'enfant pour autoriser ma présence ; si peu naturel qu'il pût paraître que je pénétrasse à sa suite dans la chambre de sa grand'mère ou de sa tante, grâce au prétexte du bouquet trouverais-je, en cas de surprise, une facile contenance.

Mais cueillir des fleurs à la Quartfourche n'était pas

aussi aisé que je le supposais. Gratien exerçait sur tout le jardin une surveillance farouche ; non seulement il indiquait les fleurs qui supportaient d'être cueillies, mais encore était-il jalousement regardant sur la manière de les cueillir. Il y fallait sécateur ou serpette et, de plus, quelles précautions ! C'est ce que Casimir m'expliquait. Gratien nous accompagna jusqu'au bord d'un massif de dahlias superbes où l'on pouvait prélever maints bouquets sans que seulement il y parût.

— Au dessus de l'œil, Monsieur Casimir ; combien de fois faut-il qu'on vous le répète ; coupez toujours au dessus de l'œil.

— En cette fin de saison, cela n'a plus aucune importance, m'écriai-je impatiemment.

Il répondit en grommelant que "ça a toujours de l'importance" et que "il n'y a pas de saison pour mal faire". J'ai horreur des bougons sentencieux...

L'enfant me précéda, portant la gerbe. En passant dans le vestibule je m'étais emparé d'un vase...

Dans la chambre régnait une paix religieuse ; les volets étaient clos ; près du lit enfoncé dans une alcôve, un prie-Dieu d'acajou et de velours grenat au pied d'un petit crucifix d'ivoire et d'ébène ; contre le crucifix, le cachant à demi, un mince rameau de buis suspendu à une faveur rose et maintenu sous un bras de la croix. Le recueillement de l'heure appelait la prière ; j'oubliais ce que j'étais venu faire et la vaine curiosité qui m'avait attiré en ce lieu ; je laissais Casimir apprêter à son gré les fleurs sur une commode, et je ne regardais plus rien dans la chambre : C'est ici, dans ce grand lit, pensais-je, que la bonne vieille Floche achèvera bientôt de s'éteindre, à l'abri des souffles

de la vie... O barques qui souhaitez la tempête ! que tranquille est ce port !

Casimir cependant s'impatientait contre les fleurs ; les capitules pesants des dahlias l'emportaient ; tout le bouquet cabriolait à terre.

— Si vous m'aidiez, dit-il enfin.

Mais tandis que je m'évertuais à sa place, il courait à l'autre bout de la pièce vers un secrétaire qu'il ouvrait.

— Je vais vous faire le billet où vous promettez de revenir.

— C'est cela, repartis-je, me prêtant à la simagrée. — Dépêche-toi. Ta tante serait très fâchée si elle te voyait fouiller dans son secrétaire.

— Oh ! ma tante est occupée à la cuisine ; et puis elle ne me gronde jamais.

De son écriture la plus appliquée il couvrit une feuille de papier à lettre.

— A présent venez signer.

Je m'approchai :

— Mais Casimir, tu n'avais pas à signer toi-même ! dis-je en riant. L'enfant, pour donner plus de poids, sans doute, à cet engagement, et pour qu'il lui parût y engager lui-même sa parole, avait cru bon d'écrire aussi son nom au bas de la feuille où je lus :

Monsieur Lacase promet de revenir l'année prochaine à la Quartfourche.

Casimir de Saint Auréol.

Un instant il resta tout déconcerté par ma remarque et par mon rire : il y allait de tout son cœur, lui ! Ne le prenais-je donc pas au sérieux? Il était bien près de pleurer.

— Laisse-moi me mettre à ta place pour que je signe.

Il se leva puis, quand j'eus signé le billet, sauta de joie et couvrit ma main de baisers. J'allais partir ; il me retint par la manche et, penché sur le secrétaire :

— Je vais vous montrer quelque chose, dit-il en faisant jouer un ressort et glisser un tiroir dont il connaissait le secret ; puis, ayant fouillé parmi des rubans et des quittances, il me tendit une fragile miniature encadrée :

— Regardez.

Je m'approchai de la fenêtre.

Quel est ce conte où le héros tombe amoureux du seul portrait de la princesse ? Ce devait être ce portrait là. Je n'entends rien à la peinture et me soucie peu du métier ; sans doute un connaisseur eût-il jugé cette miniature affétée ; sous trop de complaisante grâce s'effaçait presque le caractère : mais cette pure grâce était telle qu'on ne la pût oublier.

Peu m'importaient vous dis-je les qualités ou les défauts de la peinture : la jeune femme que j'avais devant moi et dont je ne voyais que le profil, une tempe à demi cachée par une lourde boucle noire, un œil languide et tristement rêveur, la bouche entr'ouverte et comme soupirante, le col fragile autant qu'une tige de fleur, cette femme était de la plus troublante, de la plus angélique beauté. A la contempler j'avais perdu conscience du lieu, de l'heure ; Casimir qui d'abord s'était éloigné, achevant d'apprêter les fleurs, revint à moi, se pencha :

— C'est maman... Elle est bien jolie n'est-ce pas !

J'étais gêné devant l'enfant de trouver sa mère si belle.

— Où est-elle à présent, ta maman ?

— Je ne sais pas.

— Pourquoi n'est-elle pas ici ?

— Elle s'ennuie ici.

— Et ton papa ?

Un peu confusément, baissant la tête et comme honteux, il répondit :

— Mon papa est mort.

Mes questions l'importunaient ; mais j'étais résolu à pousser plus avant.

— Elle vient bien te voir quelquefois, ta maman ?

— Oh ! oui, souvent ! dit-il avec conviction, en relevant soudain la tête. Il ajouta un peu plus bas :

— Elle vient causer avec ma tante.

— Mais avec toi, elle cause bien aussi ?

— Oh ! moi, je ne sais pas lui parler... Et puis, quand elle vient, je suis couché.

— Couché !

— Oui, elle vient la nuit... puis cédant à sa confiance (il avait pris ma main, car j'avais reposé le portrait) tendrement et comme en secret :

— La dernière fois elle est venue m'embrasser dans mon lit.

— Elle ne t'embrasse donc pas d'ordinaire ?

— Oh ! si beaucoup.

— Alors pourquoi dis-tu " la dernière fois. "

— Parce qu'elle pleurait.

— Elle était avec ta tante ?

— Non ; elle était entrée toute seule dans le noir ; elle croyait que je dormais.

— Elle t'a réveillé.

— Oh ! je ne dormais pas. Je l'attendais.

— Tu savais donc qu'elle était là.

Il baissa la tête de nouveau, sans répondre. J'insistai :

— Comment savais-tu qu'elle était là ?

Pas de réponse. Je repris :

— Dans le noir, comment as-tu pu voir qu'elle pleurait ?

— Oh ! j'ai senti.

— Tu ne lui as pas demandé de rester ?

— Oh ! si. Elle était penchée sur mon lit ; je la tenais par les cheveux...

— Et qu'est ce qu'elle disait ?

— Elle riait ; elle disait que je la décoiffais ; mais qu'il fallait qu'elle s'en aille.

— Elle ne t'aime donc pas ?

— Oh ! si ; elle m'aime beaucoup, cria-t-il, brusquement écarté de moi et le visage empourpré plus encore, d'une voix si passionnée que je pris honte de ma question.

La voix de Madame Floche retentit au bas de l'escalier :

— Casimir ! Casimir ! va dire à Monsieur Lacase qu'il serait temps de s'apprêter. La voiture sera là dans une demi heure.

Je m'élançai, dégringolai l'escalier, rejoignis la vieille dans le vestibule.

— Madame Floche ! quelqu'un pourrait-il porter une dépêche. J'ai trouvé un expédient qui me permettra je crois de passer quelques jours de plus près de vous.

Elle prit mes deux mains dans les deux siennes :

— Ah ! Que c'est improbable ! cher Monsieur... Et comme son émotion ne trouvait rien d'autre à dire, elle répétait : Que c'est improbable !.. puis, courant sous la fenêtre de Floche :

— Bon ami ! Bon ami ! (c'est ainsi qu'elle l'appelait) Monsieur Lacase veut bien rester.

La faible voix sonnait comme un grelot fêlé, mais parvint cependant ; je vis la fenêtre s'ouvrir, Monsieur Floche se pencher un instant ; puis, aussitôt qu'il eut compris :

— Je descends ! Je descends.

Casimir se joignait à lui ; durant quelques instants je dus faire face aux gratulations de chacun ; on eût dit que j'étais de la famille.

Je rédigeai je ne sais plus quel fantaisiste texte de dépêche que je fis expédier à une adresse imaginaire.

— J'ai peur, à déjeûner, d'avoir été un peu indiscrète en vous priant trop fort, dit Madame Floche ; puis-je espérer que, si vous restez, vos affaires de Paris n'en souffriront pas trop ?

— J'espère que non, chère Madame. Je prie un ami de prendre soin de mes intérêts.

Madame de Saint-Auréol était survenue ; elle s'éventait et tournait dans la pièce en criant de sa voix la plus aiguë — Qu'il est aimable ! Ah ! mille grâces... Qu'il est aimable ! — puis disparut, et le calme se rétablit.

Peu avant le dîner l'abbé rentra de Pont-l'Evêque ; comme il n'avait pas eu connaissance de ma velléité de départ, il ne put être surpris d'apprendre que je restais.

— Monsieur Lacase, dit-il assez affablement, j'ai rapporté de Pont-l'Evêque quelques journaux ; pour moi je ne suis pas grand amateur des racontars de gazettes, mais j'ai pensé qu'ici vous étiez un peu privé de nouvelles et que ces feuilles pourraient vous intéresser.

Il fouillait sa soutane : — Allons ! Gratien les aura montés dans ma chambre avec mon sac. Attendez un instant ; je m'en vais les quérir.

— N'en faites rien, Monsieur l'abbé ; c'est moi qui monterai les chercher.

Je l'accompagnai jusqu'à sa chambre ; il me pria d'entrer. Et tandis qu'il brossait sa soutane et s'apprêtait pour le dîner :

— Vous connaissiez la famille de Saint-Auréol avant de venir à la Quartfourche ? demandai-je après quelques propos vagues.

— Non, me dit-il.

— Ni Monsieur Floche ?

— J'ai passé brusquement des missions à l'enseignement. Mon supérieur avait été en relations avec Monsieur Floche, et m'a désigné pour les fonctions que je remplis présentement ; non, avant de venir ici je ne connaissais ni mon élève ni ses parents.

— De sorte que vous ignorez quels événements ont brusquement poussé Monsieur Floche à quitter Paris il y a quelque quinze ans, au moment qu'il allait entrer à l'Institut.

— Revers de fortune, grommela-t-il.

— Eh quoi ! Monsieur et Madame Floche vivraient ici aux crochets des Saint-Auréol !

— Mais non, mais non, fit-il impatienté ; ce sont les Saint-Auréol qui sont ruinés ou presque ; toutefois la Quartfourche leur appartient ; les Floche, qui sont dans une situation aisée, habitent avec eux pour les aider ; ils subviennent au train de maison et permettent ainsi aux Saint-Auréol de conserver la Quartfourche, qui doit

revenir plus tard à Casimir ; c'est je crois tout ce que l'enfant peut espérer....

— La belle-fille est sans fortune?

— Quelle belle-fille? La mère de Casimir n'est pas la bru, c'est la propre fille des Saint-Auréol.

— Mais alors, le nom de l'enfant? — Il feignit de ne point comprendre. — Ne s'appelle-t-il pas Casimir de Saint-Auréol?

— Vous croyez! dit-il ironiquement. Eh bien! il faut supposer que Mademoiselle de Saint-Auréol aura épousé quelque cousin du même nom.

— Fort bien! fis-je, comprenant à demi, hésitant pourtant à conclure. Il avait achevé de brosser sa soutane; un pied sur le rebord de la fenêtre il flanquait de grands coups de mouchoir pour épousseter ses souliers. — Et vous la connaissez.... Mademoiselle de Saint-Auréol?

— Je l'ai vue deux ou trois fois; mais elle ne vient ici qu'en courant.

— Où vit-elle?

Il se releva, jeta dans un coin de la chambre le mouchoir empoussiéré :

— Alors c'est un interrogatoire?.... puis se dirigeant vers sa toilette : — On va sonner pour le dîner et je ne serai pas prêt!

C'était une invite à le laisser; ses lèvres serrées certainement en gardaient gros à dire, mais pour l'instant ne laisseraient plus rien échapper.

V

Quatre jours après j'étais encore à la Quartfourche; moins angoissé qu'au troisième jour, mais plus las. Je n'avais rien

surpris de nouveau, ni dans les événements de chaque jour, ni dans les propos de mes hôtes ; d'inanition déjà je sentais ma curiosité se mourir. Il faut donc renoncer à en découvrir davantage, pensais-je apprêtant de nouveau mon départ ; autour de moi tout se refuse à m'instruire ; l'abbé fait le muet depuis que j'ai laissé paraître combien ce qu'il sait m'intéresse ; à mesure que Casimir me marque plus de confiance, je me sens devant lui plus contraint ; je n'ose plus l'interroger et du reste je connais à présent tout ce qu'il aurait à me dire : rien de plus que le jour où il me montrait le portrait.

Si pourtant : l'enfant innocemment m'avait appris le prénom de sa mère. Sans doute j'étais fou de m'exalter ainsi sur une flatteuse image vraisemblablement vieille de plus de quinze ans ; et si même Isabelle de Saint-Auréol, durant mon séjour à la Quartfourche, risquait une de ces fugitives apparitions dont je savais à présent qu'elle était coutumière, sans doute je ne pourrais, n'oserais me trouver sur son passage. N'importe ! ma pensée soudain tout occupée d'elle échappait à l'ennui ; ces derniers jours avaient fui d'une fuite ailée et je m'étonnais que s'achevât déjà cette semaine. Il n'avait pas été question que je restasse plus longtemps chez les Floche et mon travail ne m'offrait plus aucune raison de m'attarder, mais, ce dernier matin encore, je parcourais le parc que l'automne rendait plus vaste et sonore, appelant à demi voix, puis à voix plus haute : Isabelle !.... et ce nom qui m'avait déplu tout d'abord, se revêtait à présent pour moi d'élégance, se pénétrait d'un charme clandestin.... Isabelle de Saint-Auréol ! Isabelle ! J'imaginais sa robe blanche fuir au détour de chaque allée ; à travers l'inconstant feuillage,

chaque rayon rappelait son regard, son sourire mélancolique, et comme encore j'ignorais l'amour, je me figurais que j'aimais et, tout heureux d'être amoureux, m'écoutais avec complaisance.

Que le parc était beau ! et qu'il s'apprêtait noblement à la mélancolie de cette saison déclinante. J'y respirais avec enivrement l'odeur des mousses et des feuilles pourrissantes. Les grands marronniers roux, à demi dépouillés déjà, ployaient leurs branches jusqu'à terre ; certains buissons pourprés rutilaient à travers l'averse ; l'herbe, auprès d'eux, prenait une verdeur aiguë ; il y avait quelques colchiques dans les pelouses du jardin ; un peu plus bas dans le vallon, une prairie en était rose, que l'on apercevait de la carrière où, quand la pluie cessait, j'allais m'asseoir sur cette même pierre où je m'étais assis le premier jour avec Casimir ; où, rêveuse, Mademoiselle de Saint-Auréol s'était assise naguère, peut-être ; et je m'imaginais assis près d'elle...

Casimir m'accompagnait souvent, mais je préférais marcher seul. Et presque chaque jour la pluie me surprenait dans le jardin ; trempé, je rentrais me sécher devant le feu de la cuisine. Ni la cuisinière, ni Gratien ne m'aimaient; mes avances réitérées n'avaient pu leur arracher trois paroles. Du chien non plus, caresses ou friandises n'avaient pu me faire un ami ; Terno passait presque toutes les heures du jour couché dans l'âtre vaste, et quand j'en approchais il grognait. Casimir que je retrouvais souvent, assis sur la margelle du foyer, épluchant des légumes ou lisant, y allait alors d'une tape, s'affectant que son chien ne m'accueillît pas en ami. Prenant le livre des mains de l'enfant je poursuivais à haute voix sa lecture ; lui, restait

appuyé contre moi ; je le sentais m'écouter de tout son corps.

Mais ce matin-là l'averse me surprit si brusque et si violente que je ne pus songer à rentrer au château ; je courus m'abriter au plus proche ; c'était ce pavillon abandonné que vous avez pu voir à l'autre extrémité du parc, près de la grille ; il était à présent délabré ; pourtant une première salle assez vaste restait élégamment lambrissée comme le salon d'un pavillon de plaisance ; mais les boiseries vermoulues crevaient au moindre choc...

Quand j'entrai, poussant la porte mal close, quelques chauves-souris tournoyèrent, puis s'élancèrent au dehors par la fenêtre dévitrée. J'avais cru l'averse passagère, mais, tandis que je patientais, le ciel acheva de s'assombrir. Me voici bloqué pour longtemps ! Il était dix heures et demie ; on ne déjeûnait qu'à midi. J'attendrai jusqu'au premier coup de cloche, que l'on entend d'ici certainement, pensai-je. J'avais sur moi de quoi écrire et, comme ma correspondance était en retard, je prétendis me prouver à moi-même qu'il n'est pas moins aisé d'occuper bien une heure qu'une journée. Mais ma pensée incessamment me ramenait à mon inquiétude amoureuse : ah ! si je savais que quelque jour elle dût reparaître en ce lieu, j'incendierais ces murs de déclarations passionnées.... Et lentement m'imbibait un ennui douloureux, lourd de larmes. Je restais effondré dans un coin de la pièce, n'ayant trouvé siège où m'asseoir, et comme un enfant perdu je pleurais.

Certes le mot Ennui est bien faible pour exprimer ces détresses intolérables à quoi je fus sujet de tout temps ; elles s'emparent de nous tout-à-coup ; la qualité de

l'heure les déclare ; l'instant auparavant tout vous riait et l'on riait à toute chose ; tout-à-coup une vapeur fuligineuse s'essore du fond de l'âme et s'interpose entre le désir et la vie ; elle forme un écran livide, nous sépare du reste du monde dont la chaleur, l'amour, la couleur, l'harmonie ne nous parviennent plus que réfractés en une transposition abstraite : on constate, on n'est plus ému ; et l'effort désespéré pour crever l'écran isolateur de l'âme nous pousserait à tous les crimes, au meurtre ou au suicide, à la folie...

Ainsi rêvais-je en écoutant ruisseler la pluie. Je gardais à la main le canif que j'avais ouvert pour tailler mon crayon, mais la feuille de mon carnet restait vide ; à présent, de la pointe de ce canif, sur le panneau voisin je tâchais de sculpter son nom ; sans conviction, mais parceque je savais que les amants transis ont accoutumé d'ainsi faire ; à tout instant le bois pourri cédait ; un trou venait en place de la lettre ; bientôt, sans plus d'application, par désœuvrement, imbécile besoin de détruire, je commençai de taillader au hasard. Le lambris que j'abîmais se trouvait immédiatement sous la fenêtre ; le cadre en était disjoint à la partie supérieure, de sorte que le panneau tout entier pouvait glisser de bas en haut dans les rainures latérales ; c'est ce que je remarquai lorsque l'effort de mon couteau inopinément le souleva.

Quelques instants après j'achevais d'émietter le lambris. Avec les débris de bois, une enveloppe tomba sur le plancher ; tachée, moisie, elle avait pris le ton de la muraille, au point que tout d'abord elle n'étonna point mon regard ; non, je ne m'étonnai pas de la voir : il ne me paraissait pas surprenant qu'elle fût là et telle était

mon apathie que je ne cherchai pas aussitôt à l'ouvrir. Laide, grise, souillée, on eut dit un plâtras, vous dis-je. C'est par désœuvrement que je la pris ; c'est machinalement que je la déchirai. J'en sortis deux feuillets couverts d'une grande écriture désordonnée, pâlie, presque effacée par endroits. Que venait faire là cette lettre ? Je regardai la signature et j'eus un éblouissement : le nom d'Isabelle était au bas de ces feuillets !

Elle occupait à ce point mon esprit..... j'eus un instant l'illusion qu'elle m'écrivait à moi-même :

Mon amour, voici ma dernière lettre... disait-elle. *Vite ces quelques mots encore, car je sais que ce soir je ne pourrai plus rien te dire ; mes lèvres, près de toi, ne sauront plus trouver que des baisers. Vite, pendant que je puis parler encore ; écoute :*

Onze heures c'est trop tôt ; mieux vaut minuit. Tu sais que je meurs d'impatience et que l'attente m'exténue, mais pour que je m'éveille à toi il faut que toute la maison dorme. Oui, minuit ; pas avant. Viens à ma rencontre jusqu'à la porte de la cuisine, (en suivant le mur du potager qui est dans l'ombre et ensuite il y a des buissons) ; attends-moi là et non pas devant la grille, non que j'aie peur de traverser seule le jardin, mais parceque le sac où j'emporte un peu de vêtements sera très lourd et que je n'aurai pas la force de le porter longtemps.

En effet il vaux mieux que la voiture reste en bas de la renelle où nous la retrouverons facilement. A cause des chiens de la ferme qui pourraient aboyer et donner l'éveil, c'est plus prudent.

Mais non mon ami, il n'y avait pas moyen, tu le sais, de

nous voir davantage et de convenir de tout ceci de vive voix. Tu sais qu'ici je vis captive et que les vieux ne me laissent pas plus sortir qu'ils ne te permettent à toi de rentrer. Ah! de quel cachot je m'échappe... Oui j'aurai soin de prendre des souliers de rechange que je mettrai sitôt que nous serons dans la voiture, car l'herbe du bas du jardin est trempée.

Comment peux-tu me demander encore si je suis résolue et prête? Mais mon amour, voici des mois que je me prépare et que je me tiens prête! des années que je vis dans l'attente de cet instant! — Et si je ne vais rien regretter? — Tu n'as donc pas compris que j'ai pris tous ceux qui s'attachent à moi en horreur, tous ceux qui m'attachent ici. Est-ce vraiment la douce et la craintive Isa qui parle? Mon ami, mon amant, qu'avez-vous fait de moi, mon amour?...

J'étouffe ici; je songe à tout l'ailleurs qui s'entr'ouvre... J'ai soif....

J'allais oublier de te dire qu'il n'y a pas eu moyen d'enlever les saphirs de l'écrin, parce que ma tante n'a plus laissé ses clefs dans sa chambre; aucune de celles que j'ai essayées n'a pu aller au tiroir. Ne me gronde pas; j'ai le bracelet de maman, la chaîne émaillée et deux bagues — qui n'ont sans doute pas grande valeur puisqu'elle ne les met pas; mais je crois que la chaîne est très belle. Pour de l'argent... je ferai mon possible; mais tu feras tout de même bien de t'en procurer.

A toi de toutes mes prières. A bientôt, ton

Isa.

Ce 22 Octobre, anniversaire de ma vingt-deuxième année et veille de mon élargissement.

Je songe avec terreur, si j'avais à cuisiner en roman cette histoire, aux quatre ou cinq pages de développements qu'il siérait ici de gonfler : réflexions après lecture de cette lettre, interrogations, perplexités... En vérité, comme après un très violent choc, j'étais tombé dans un état semi léthargique. Quand enfin parvint à mon oreille, à travers la confuse rumeur de mon sang, un son de cloche, qui redoubla : c'est le second appel du déjeûner, pensai-je ; comment n'ai-je pas entendu le premier ? Je tirai ma montre : midi ! Aussitôt, bondissant au dehors, l'ardente lettre pressée contre mon cœur, je m'élançai tête nue sous l'averse.

Les Floche déjà s'inquiétaient après moi et quand j'arrivai tout soufflant :

— Mais vous êtes trempé ! complétement trempé, cher Monsieur ! — Puis il protestèrent que personne ne se mettrait à table que je n'eusse changé de vêtements : et dès que je fus redescendu ils questionnèrent avec sollicitude ; je dus raconter que, retenu dans le pavillon, j'attendais en vain un répit de l'averse ; alors ils s'excusèrent du mauvais temps, de l'affreux état des allées, de ce que l'on avait sans doute sonné le second coup plus tôt, le premier coup moins fort qu'à l'ordinaire... Mademoiselle Verdure avait été chercher un châle dont on me supplia de couvrir mes épaules, parceque j'étais encore en sueur et que je risquais de prendre mal. L'abbé cependant m'observait sans mot dire, les lèvres serrées jusqu'à la grimace ; et j'étais si nerveux que, sous l'investigation de son regard, je me sentais rougir et me troubler comme un enfant fautif. Il importe pourtant de l'amadouer, pensais-je, car désormais je n'apprendrai rien que par lui ; lui seul peut

m'éclairer le détour de cette ténébreuse histoire où m'achemine déjà moins de curiosité que d'amour.

Après le café, la cigarette que j'offrais à l'abbé servait de prétexte au dialogue ; pour ne point incommoder la baronne, nous allions fumer dans l'orangerie.

— Je croyais que vous ne deviez rester ici que huit jours, commença-t-il sur un ton d'ironie.

— Je comptais sans l'amabilité de nos hôtes.

— Alors, les documents de Monsieur Floche.... ?

— Assimilés.... Mais j'ai trouvé de quoi m'occuper davantage.

J'attendais une interrogation ; rien ne vint.

— Vous devez connaître dans les coins le double fond de ce château, repartis-je impatiemment.

Il ouvrit de grands yeux, plissa son front, prit un air de candeur stupide.

— Pourquoi Madame ou Mademoiselle de Saint-Auréol, la mère de votre élève, n'est-elle pas ici, près de nous, à partager ses soins entre son fils infirme et ses vieux parents ?

Pour mieux jouer l'étonnement il jeta sa cigarette et ouvrit les mains en parenthèses des deux côtés de son visage.

— Sans doute que ses occupations la retiennent ailleurs.. marmonna-t-il. Quelle insidieuse question est-ce là ?

— En souhaitez-vous une plus précise : Qu'a fait Madame ou Mademoiselle de Saint-Auréol, la mère de votre élève, certaine nuit du 22 Octobre que devait venir l'enlever son amant ?

Il campa ses poings sur ses hanches :

— Eh là ! Eh là ! Monsieur le romancier — (par

vanité, par faiblesse, je m'étais laissé aller précédemment à ce genre de confidences que ne devrait souffler jamais qu'une profonde sympathie ; et depuis qu'il savait mes prétentions il s'amusait de moi d'une manière qui déjà me devenait insupportable) — N'allez-vous pas un peu trop vite ?..... Et puis-je vous demander à mon tour comment vous êtes si bien renseigné ?

— Parce que la lettre qu'Isabelle de Saint-Auréol écrivait à son amant ce jour-là, ce n'est pas lui qui l'a reçue ; c'est moi.

Décidément il fallait compter avec moi ; l'abbé à ce moment aperçut une petite tache sur la manche de sa soutane et commença de la gratter du bout de l'ongle ; il entrait en composition.

— J'admire ceci.... que dès qu'on se croit né romancier on s'accorde aussitôt tous les droits. Un autre y regarderait à deux fois avant de prendre connaissance d'une lettre qui ne lui est pas adressée.

— J'espère plutôt, Monsieur l'abbé, qu'il n'en prendrait pas connaissance du tout.

Je le considérais fixement ; mais il grattait toujours, les yeux baissés.

— Je ne suppose pourtant pas qu'on vous l'ait donnée à lire.

— Cette lettre est tombée dans mes mains par hasard ; l'enveloppe, vieille, sale, à demi déchirée, ne portait aucune trace d'écriture ; en l'ouvrant j'ai vu une lettre de Mademoiselle de Saint-Auréol ; mais adressée à qui ?... Allons ! Monsieur l'abbé, secondez-moi : qui était, il y a quatorze ans, l'amant de Mademoiselle de Saint-Auréol ?

L'abbé s'était levé ; il commença de marcher à petits

pas de long en large, la tête basse, les mains croisées dans le dos; repassant derrière ma chaise, il s'arrêta; et brusquement je sentis ses mains s'abattre sur mes épaules :

— Montrez-moi cette lettre.

— Parlerez-vous ?

Je sentis frémir d'impatience son étreinte.

— Ah ! pas de conditions je vous en prie ! Montrez-moi cette lettre... simplement.

— Laissez que j'aille la chercher, dis-je en essayant de me dégager.

— Vous l'avez là dans votre poche.

Ses yeux visaient au bon endroit, comme si ma veste eut été transparente; il n'allait pourtant pas me fouiller !...

J'étais très mal posé pour me défendre, et contre un grand gaillard plus fort que moi ; puis, quel moyen, ensuite, de le décider à parler. Je me retournai pour voir presque contre le mien son visage ; un visage gonflé congestionné, où se marquaient subitement deux grosses veines sur le front et de vilaines poches sous les yeux. Alors me forçant de rire par crainte de voir tout se gâter :

— Parbleu l'abbé, avouez que vous aussi vous savez ce que c'est que la curiosité !

Il lâcha prise ; je me levai tout aussitôt et fis mine de sortir.

— Si vous n'aviez pas pris ces manières de brigand, je vous l'aurais déjà montrée ; puis le prenant par le bras : — mais rapprochons-nous du salon, que je puisse appeler au secours.

Par grand effort de volonté je gardais un ton enjoué, mais mon cœur battait fort.

— Tenez : lisez-la devant moi, dis-je en tirant la lettre de ma poche ; je veux apprendre de quel œil un abbé lit une lettre d'amour.

Mais, de nouveau maître de lui, il ne laissait paraître son émotion qu'à l'irrépressible titillement d'un petit muscle de sa joue. Il lut ; puis huma le papier, renifla, en fronçant âprement les sourcils de manière qu'il semblait que ses yeux s'indignassent de la gourmandise de son nez ; puis repliant le papier et me le rendant, dit d'un ton un peu solennel :

— Ce même 22 Octobre mourait le Vicomte Blaise de Gonfreville, victime d'un accident de chasse.

— Vous me faites frémir ! (mon imagination aussitôt construisait un drame épouvantable). Sachez que j'ai trouvé cette lettre derrière une boiserie du pavillon où certainement il eût du venir la chercher.

L'abbé m'apprit alors que le fils aîné des Gonfreville, dont la propriété touchait à celle des Saint-Auréol, avait été retrouvé sans vie au pied d'une barrière qu'apparemment il s'apprêtait à franchir, lorsqu'un mouvement maladroit avait fait partir son fusil. Pourtant, dans le canon du fusil ne se trouvait pas de cartouche. Aucun renseignement ne put être donné par personne ; le jeune homme était sorti seul et personne ne l'avait vu ; mais, le lendemain, un chien de la Quartfourche fut surpris près du pavillon léchant une flaque de sang.

— Je n'étais pas encore à la Quartfourche, continua-t-il, mais, d'après les renseignements que j'ai pu recueillir, il me semble avéré que le crime a été commis par Gratien, qui sans doute avait surpris les relations de sa maîtresse avec le vicomte, et peut-être avait éventé son

projet de fuite ; (projet que j'ignorais moi-même avant d'avoir lu cette lettre) c'est un vieux serviteur buté, butor même au besoin, qui pour défendre le bien de ses maîtres ne croit devoir reculer devant rien.

— Comment ne l'a-t-on pas arrêté ?

— Personne n'avait intérêt à le poursuivre, et les deux familles de Gonfreville et de Saint-Auréol craignaient également le bruit autour de cette fâcheuse histoire ; car quelques mois après Mademoiselle de Saint-Auréol mettait au monde un malheureux enfant. On attribue l'infirmité de Casimir aux soins que sa mère avait pris pour dissimuler sa grossesse ; mais Dieu nous enseigne que c'est souvent sur les enfants que retombe le châtiment des pères. Venez avec moi jusqu'au pavillon ; je suis curieux de voir l'endroit où vous avez trouvé la lettre.

Le ciel s'était éclairci ; nous nous acheminâmes ensemble.

Tout alla fort bien à l'aller ; l'abbé m'avait pris le bras ; nous marchions d'un même pas et causions sans heurts. Mais au retour tout se gâta. Sans doute restions-nous passablement exaltés l'un et l'autre par l'étrangeté de l'aventure ; mais chacun très différemment ; moi, vite désarmé par la complaisance souriante que l'abbé finalement avait mise à me renseigner, déjà j'oubliais sa soutane, ma retenue, je me laissais aller à lui parler comme à un homme... Voici je crois comment la brouille commença :

— Qui nous racontera, disais-je, ce que fit Mademoiselle de Saint-Auréol cette nuit là ! Sans doute elle n'apprit que le lendemain la mort du comte ? L'attendit-elle, et jusqu'à quand, dans le jardin ? Que pensait-elle en ne le voyant pas venir ?

L'abbé se taisait, complètement insensible à mon lyrisme psychologique ; je reprenais :

— Imaginez cette délicate jeune fille, le cœur lourd d'amour et d'ennui, le tête folle : Isabelle la passionnée.

— Isabelle la dévergondée, soufflait l'abbé à demi-voix.

Je continuais comme si je n'avais pas entendu, mais déjà prenant élan pour riposter à l'interjection prochaine :

— Songez à tout ce qu'il a fallu d'espérance et de désespoir, de.....

— Pourquoi songer à tout cela ? interrompit-il sèchement : Nous n'avons pas à connaître des événements plus que ce qui peut nous instruire.

— Mais suivant que nous en connaissons plus ou moins, ils nous instruisent différemment.

— Que prétendez-vous dire ?

— Que la connaissance superficielle des événements ne concorde pas toujours, pas souvent même, avec la connaissance profonde que nous en pouvons prendre ensuite, et que l'enseignement que l'on en peut tirer n'est pas le même ; qu'il est bon d'examiner avant de conclure...

— Mon jeune ami, faites attention que l'esprit d'examen et de curiosité critique est la larve de l'esprit de révolte. Le grand homme que vous avez pris pour modèle aurait bien pu vous avertir que.....

— Celui sur qui j'écris ma thése, voulez-vous dire.....

— Quel ergoteur vous faites ! C'est avec un pareil esprit que.....

— Mais enfin, cher Monsieur l'abbé, j'aimerais bien savoir si ce n'est pas cette même curiosité qui vous fait m'accompagner à cette heure, qui vous penchait il y a quelques instants sur ce lambris crevé et qui vous a lente-

ment poussé à connaître de cette histoire tout ce que vous m'en avez rapporté !....

Son pas se faisait plus saccadé, sa voix plus brève ; avec sa canne il frappait le sol impatiemment.

— Sans chercher comme vous des explications d'explications, quand j'ai connu le fait je m'y tiens. Les événements lamentables que je vous ai dits m'enseigneraient, s'il en était encore besoin, l'horreur du péché de la chair ; ils sont la condamnation du divorce et de tout ce que l'homme a inventé pour essayer de pallier aux conséquences de ses fautes. Voici qui suffit, n'est ce pas !

— Voici qui ne me suffit pas. Le fait ne m'est de rien tant que je ne pénètre pas sa cause. Connaître la vie secrète d'Isabelle de Saint-Auréol ; savoir par quels chemins parfumés, pathétiques et ténébreux......

— Jeune homme, méfiez-vous ! vous commencez à en devenir amoureux !...

— Ah ! j'attendais cela ! Parce que l'apparence ne me suffit pas, que je ne me paie pas de mots, ni de gestes..... Etes-vous sûr de ne pas méjuger cette femme ?

— Une gourgandine !

L'indignation chauffait mon front ; je ne la contenais plus qu'à grand' peine.

— Monsieur l'abbé, de tels mots surprennent dans votre bouche. Il me semble que le Christ nous enseigne plus à pardonner qu'à sévir.

— De l'indulgence à la complaisance il n'y a qu'un pas.

— Lui du moins ne l'eût pas condamnée comme vous faites.

— D'abord, ça vous n'en savez rien. Puis celui qui est

sans péché peut se permettre pour le péché d'autrui plus d'indulgence que celui dont.... je veux dire que nous autres pécheurs nous n'avons pas à chercher plus ou moins d'excuse au péché, mais tout simplement à nous en détourner avec horreur.

— Après l'avoir bien reniflé comme vous avez fait cette lettre.

— Vous êtes un impertinent. — Et quittant l'allée brusquement, il partit à pas précipités par un petit chemin de traverse, jetant encore à la manière des Parthes des phrases acérées où je ne distinguais que les mots : enseignement moderne... sorbonnard... socinien !...

Quand nous nous retrouvâmes au diner, il gardait un air renfrogné, mais en sortant de table il vint à moi en souriant et me tendit une main qu'en souriant aussi je serrai.

La soirée me parut plus morne encore qu'à l'ordinaire. Le baron geignait doucement au coin de feu ; Monsieur Floche et l'abbé poussaient leurs pions sans mot dire. Du coin de l'œil je voyais Casimir, la tête enfouie dans ses mains saliver lentement sur son livre que par instants il épongeait d'un coup de mouchoir. Je ne prêtais à la partie de bézigue que ce qu'il fallait d'attention pour ne pas faire perdre trop ignominieusement ma partenaire ; Madame Floche s'apercevait et s'inquiétait de mon ennui ; elle faisait de grands efforts pour animer un peu la partie :

— Allons Olympe ! c'est à vous de jouer. Vous dormez ?

Non ce n'était pas le sommeil, mais la mort dont je sentais déjà le ténébreux engourdissement glacer mes

hôtes ; et moi-même une angoisse, une sorte d'horreur m'étreignait. O printemps ! o vents du large, parfums voluptueux, musiques aérées, jusqu'ici vous ne parviendrez plus jamais ! me disais-je ; et je songeais à vous, Isabelle. De quelle tombe aviez-vous su vous évader ! vers quelle vie ? Là, dans la calme clarté de la lampe, je vous imaginais, sur vos doigts délicats laissant peser votre front pâle ; une boucle de cheveux noirs touche, caresse votre poignet. Comme vos yeux regardent loin ! de quel ennui sans nom de votre chair et de votre âme, raconte-t-il la plainte, ce soupir qu'ils n'entendent pas ? Et de moi-même, à mon insu, s'échappait un soupir énorme qui tenait du bâillement, du sanglot, de sorte que Madame de Saint-Auréol, jetant son dernier atout sur la table, s'écriait ;

— Je crois que Monsieur Lacase a grande envie de s'aller coucher. — Pauvre femme !

Cette nuit je fis un rêve absurde ; un rêve qui n'était d'abord que la continuation de la réalité.

La soirée n'était pas achevée ; j'étais encore dans le salon, près de mes hôtes, mais à eux s'adjoignait une société dont le nombre incessamment croissait bien que je ne visse point précisément arriver de personnes nouvelles ; je reconnaissais Casimir assis à la table devant un jeu de patience vers laquelle trois ou quatre figures se penchaient. On parlait à voix basse, de sorte que je ne distinguais aucune phrase, mais je comprenais que chacun signalait à son voisin quelque chose d'extraordinaire et dont le voisin à son tour s'étonnait ; l'attention se portait vers un point, là, près de Casimir, où tout à coup je reconnus, assise à table (comment ne l'avais-je pas distinguée plus tôt ?)

Isabelle de Saint-Auréol. Seule parmi les costumes sombres, elle était vêtue tout en blanc. D'abord elle m'apparut charmante, assez semblable à ce que la montrait le médaillon ; mais au bout d'un instant j'étais frappé par l'immobilité de ses traits, la fixité de son regard, et soudain je comprenais ce que l'on se chuchotait à l'oreille: ce n'était pas là la véritable Isabelle, mais une poupée à sa ressemblance qu'on mettait à sa place durant l'absence de la vraie. Cette poupée à présent me paraissait affreuse ; j'étais gêné jusqu'à l'angoisse par son air de prétentieuse stupidité ; on l'eût dite immobile, mais, tandis que je la regardais fixement, je la voyais lentement pencher de côté, pencher ..... elle allait chavirer, quand Mademoiselle Olympe, s'élançant de l'autre extrémité du salon, se courba jusqu'à terre, souleva la housse du fauteuil et remonta je ne sais quel rouage qui faisait un grincement bizarre et remettait le mannequin d'aplomb en communiquant à ses bras une grotesque gesticulation d'automate. Puis chacun se leva, l'heure étant sonnée du couvre-feu ; on allait laisser la fausse Isabelle là seule ; en partant chacun la saluait à la turque, excepté le baron qui s'approcha d'elle irrévérencieusement, lui saisit à pleine main la perruque et lui appliqua sur le sinciput deux gros baisers sonores en rigolant. Dès que la société avait achevé de déserter le salon — et j'avais vu sortir une foule — dès que l'obscurité s'était faite, je voyais, oui dans l'obscurité je voyais la poupée pâlir, frémir et prendre vie. Elle se soulevait lentement, et c'était Mademoiselle de Saint-Auréol elle-même ; elle glissait à moi sans bruit ; tout à coup je sentais autour de mon cou ses bras tièdes, et je me

réveillais dans la moiteur de son haleine au moment qu'elle me disait :

— Pour eux je fais l'absente, mais pour toi je suis là.

Je ne suis ni superstitieux ni craintif ; si je rallumai ma bougie, ce fut pour chasser de mes yeux et de mon cerveau cette obsédante image ; j'y eus du mal. Malgré moi j'épiais tous les bruits. Si elle était là pourtant ! En vain je m'efforçai de lire ; je ne pouvais prêter attention à rien d'autre; c'est en pensant à elle que je me rendormis au matin.

(*A suivre.*) André Gide.

NOTES

MOUSSORGSKI. — (A propos des Concerts donnés par Mme Marie Olénine à la Salle des Agriculteurs).

Sitôt que le prélude de *Boris Godounoff* élève son chant pauvre, suppliant et décidé, on ne peut plus être fier ni content de soi. Voici l'exigence la plus naïve, la voix de la faim et de la soif. Je suis tiré hors de moi-même ; tout ce qu'il y a de serré en moi se délie. Je sens soudain naturelle la pitié ; elle déborde de mon cœur sans effort et sans honte. Elle me délivre comme les larmes. Le rideau levé, c'est toute la sainte Russie qui chante avec ses cloches et ses prières. Elle m'implore, elle est à genoux, elle tend les bras ; elle me prend à témoin ; elle m'adresse le chœur de ses paroles mendiantes. Oh ! comme j'entends sa plainte, comme me saisit sa demande !



La mélodie de Moussorgski, c'est le récit de l'humilité. L'humilité, — non pas un sentiment négatif, la contrainte de l'orgueil, — mais elle est là, animée, respirante, avec une chère figure timide et hardie. Elle est pressante, avide, elle se penche comme une femme qui avance un peu ses deux mains ouvertes et murmure pitié. Elle parle, elle prie. Elle est offensive. Tout de suite la mélodie s'élance ; tout de suite elle entame son candide discours. Elle est prompte comme ces mots sans calcul qu'arrache le besoin. Elle commence vive et pure ainsi que l'enfant qui fait quelques pas rapides et joint les mains. Elle jaillit, elle s'échappe, elle lâche son chant grêle et urgent ; déjà souffle sa douce haleine hâtive. — Si soudaine, elle naît qu'elle semble surprise. Elle est une phrase que l'on

n'a pu retenir. Elle n'a pas réfléchi. Elle n'a pas attendu de se comprendre. Aussi son impatience est saisie de modestie. Elle est ingénue comme la misère.

Cependant aucune crainte ne suffit plus à l'arrêter. Pas de honte, ni même de confusion. L'indigence qui la presse ne songe pas à rougir. Et non plus elle ne revendique rien, elle ignore la justice, elle ne réclame pas avec amertume son dû. Quel élan de la demande ! Quel repos en Celui vers qui s'élève la prière ! " Demandez et on vous donnera... Car quiconque demande reçoit. " C'est la voix de l'enfant qui n'est jamais repoussé. C'est l'animation de la confiance. La mélodie est pleine de rapidité ; l'espoir lui souffle mille paroles à la fois, l'espoir délie ses longues phrases agiles. Elle est multiple et active ; une claire précipitation, comme dans chaque feuille et dans toutes le vent qui parle, détermine ses notes, les entraîne. Elle se dépense en vives instances ; elle est toute délibérée ; elle va aussi vite que le langage de la prière ; rien n'embarrasse la naïve générosité de son transport. Imploration décidée des chœurs ; à supplier ils mettent je ne sais quelle alacrité. Pas même dans les lamentations ne cesse ce rythme hardi. La plainte de Xénia [1] ce n'est pas une mélopée ; c'est une détresse animée. Ce sont, dans une âme virginale, les soudains élancements du désespoir, les épreintes aigües et timides du malheur: promptes retombées de la mélodie, poignante déprise.



Pas plus qu'elle ne s'alanguit, la mélodie ne consent à s'envelopper. Rien n'estompe sa limpidité. Elle est une ligne sans ombres. Elle se déroule, tout entourée de lumière, presque grêle tant l'isole la clarté. Les sentiments quand ils deviennent très conscients se peuplent de sous-entendus. Mais en voici de trop nouveaux pour souffrir les réticences. Ils se récitent tout entiers dans un chant sans retraits. Ils se donnent en une phrase naïve ; ils ne songent pas qu'ils puissent s'enrichir de dissimulations. Aucun de ces détours, de ces secrets et de ces

[1] *Boris Godounoff.* Acte II, p. 95 de la partition russe.

allusions dont sont faites les mélodies occidentales. La phrase est sans accident : elle est éclairée d'un jour uniforme ; elle propose sans préférence toutes ses parties ; elle précipite avec égalité ses syllabes. Chouisky [1] raconte le carnage où le tsarévitch, a trouvé la mort. Oh ! diaphane litanie ! Rien qu'une ligne pure, rien que les faits terribles énoncés les uns après les autres. La voix monotone pleure sa peine ; elle dit l'histoire, anxieuse et nue. On n'entend que sa parole plaintive, qui va, distincte, sans le soutien d'aucun accord étouffé, d'aucun assourdissement harmonique. Elle chante, solitaire, un amour infini.

L'harmonie jamais n'enveloppe la mélodie, ne l'étouffe ; car, pareille à la buée lumineuse qui borde les corps diaphanes, elle n'est que le rayonnement de sa transparence. Elle l'accompagne comme les rives du ciel la candeur des nuages. Elle est un mélodieux retentissement, elle résonne aussi clair que le vent à travers le jour. Elle n'approfondit que la limpidité.



Cette musique est toute en acte, tout avouée. En aucune partie d'elle-même il n'y a de lenteur ni de crépuscule. Elle ignore les sentiments lourds et éteints. Elle peut bien souffrir, mais non pas être triste. Elle a une bonne conscience. Comment la douleur empêcherait-elle sa joie ? Elle a une sorte de gaîté qui est l'activité même de son cœur. Elle s'éveille, elle sourit, elle est comme un enfant qui parle avec tous les mots. Oh ! nouveauté de l'âme ! Rien n'endort la chère allégresse de cette émerveillée. Une petite flamme naïve, une tendre vivacité jusque dans la détresse. Elle est surprise, elle est ravie. Elle se tourne vers toutes choses. Elle joue ; elle invente de courtes histoires précipitées. Elle est affairée comme la joie, elle " a le temps mais juste. " [2] Puis elle s'arrête tout-à-coup, occupée par l'importance d'une question qu'elle brûle de poser.

[1] *Boris Godounoff.* Acte II, p. 125.

[2] La Chambre d'enfants. *A cheval sur un bâton.*

Presque toutes les mélodies s'achèvent étonnées et interrogatrices.

Cette délicate turbulence, il semble qu'elle subsiste jusque dans la solennité. Celle-ci ne se marque point par un orchestre ralenti de thèmes. Elle n'est pas étayée de fanfares. Elle n'est que l'élargissement de l'allégresse, qu'une phrase qui s'ouvre et monte. Elle est un enthousiasme plein de naïveté, une inspiration chargée de prière, un triomphe pareil à un ample sourire, l'avènement de la piété. Elle est heureuse comme le geste du prêtre qui écarte les bras en face de la foule. Elle est semblable à cette aise de l'âme qu'emplit sa propre oraison. Jamais elle ne devient pompeuse. Elle règne sans emphase. Elle reste joyeuse et modeste comme les paroles d'un vieillard qui confesse le Christ. Elle s'avance avec la parure de l'humilité, elle s'incline, elle salue trois fois, les bras étendus en avant.



La musique de Moussorgski, c'est la voix même de la Russie. Russie, notre petite-mère dans la douleur, notre sainte mère priante, souffrante, souriante ! Tu parles à Dieu pour nous. Tu es notre ambassadrice. Tu lui parles avec toutes tes paroles en *ia* et en *schka*, avec tes longues phrases humbles, avec ton langage vif, bas et suppliant. Tu es gaie pour nous, tu as de l'espoir pour nous. Seule tu sais avec exactitude ce que nous valons et tu ne demandes pas davantage qu'il ne nous est dû. Tu es notre amour le meilleur et notre meilleure humilité. Nous te remettons nos péchés afin que tu obtiennes pardon pour nous. Tu es la femme députée au Dieu terrible, afin que l'ayant vue, elle est si pitoyable qu'il ne puisse plus nous refuser sa miséricorde.

JACQUES RIVIÈRE.



LE PREMIER ACTE DE GUERCŒUR. (*Concerts-Colonne*).

Il est inconcevable qu'un drame lyrique si voisin de

l'oratorio, du moins dans ses première et dernière parties, n'ait pas encore trouvé place sinon sur un théâtre, du moins au programme de nos grands concerts, si hospitaliers d'ordinaire à la musique dramatique. Lorsque *Guercœur* parut, voici quelque dix ans, le goût régnait moins qu'aujourd'hui de la "sensation" pittoresque : je me plais à penser que dans sa nudité abstraite, il aurait obtenu plus facilement de l'auditeur le renoncement nécessaire à des habitudes — en ce temps moins enracinées — d' "amusement musical". Les applaudissements dont on vient de saluer l'exécution du 1er acte marquaient plus de respect admiratif que d'enthousiaste élan. Est-ce la faute du public seul ? ou aussi du musicien ? — ou simplement du librettiste ? Le livret, disons le poème que M. Magnard proposait à M. Magnard, semblable en cela à nombre de livrets-poèmes écrits par des musiciens, répondait sans doute dans l'esprit de son auteur à une idée lyrique très humaine, très pure, très haute, — très digne d'être exaltée par les sons, mais réalisait bien rigidement cette idée. Bonté, Vérité, Justice, Souffrance... ce sont là déesses laïques, sans passé et sans avenir, vides de contenu vivant, et comme créées exprès pour contrarier l'inspiration musicale. De fait, on n'imagine pas symphonie orchestro-vocale plus dépouillée que celle-ci. Une forêt d'hiver, par un temps de gel net, que la vue perce à jour jusqu'à ses derniers fûts et dénombre d'un seul coup d'œil, arbre par arbre. Pas une ombre, pas un doute, pas un espoir : tout ce qu'il faut et rien de plus. On ne peut pas ne pas être impressionné par cette parfaite ordonnance d'idées toujours amples et pures, claires, aérées, à leur plan, pénétrées d'une impitoyable noblesse, dont lasse cependant l'infaillible continuité. Combien Wagner parait touffu, Franck indécis, auprès du Magnard de *Guercœur* qui procède de ces deux maîtres — mais surtout de Beethoven : Beethoven combien vivant ! Ici il semble ne plus subsister que le style... — Examinez pourtant de près la matière mélodique et rhythmique de l'œuvre. Quelle richesse, quelle véhémence, quel accent propre à l'auteur — et sans cesse contenu ! Songez que ce drame lyrique se place dans l'œuvre de M. Magnard entre sa

troisième symphonie, chef d'œuvre de clarté joyeuse, de grâce populaire, d'impulsion, et sa sonate pour piano et violon si pleine d'invention, si chaude, si exagérément touffue — et concluez. Je respecte les "idées" de M. Magnard mais je préfère sa musique et j'ai bien peur que ses idées n'arrivent qu'à la guinder, la dessécher et la tarir. Je reconnais en lui une source émotive directe et qui ne passe point par le cerveau — ou tout juste du moins pour y prendre sa forme. Elle est jeune, franche, bondissante, parfois un peu vulgaire : mais j'aime cette vulgarité que toujours le rhythme transporte. Elle ne s'inquiète pas surtout de ce qu'elle peut signifier. Je ne sais si le drame de *Bérénice* d'une inspiration plus concrète viendra bientôt me démentir, mais il me semble que M. Magnard possède toutes les qualités d'un grand musicien de musique pure, et ce ne sont pas les mêmes qui font le musicien dramatique aujourd'hui. — Il ne reste pas moins qu'en fondant sur un tel poème une construction si noble, si justement expressive, si parfaite, il a accompli un miracle qui atteste a la fois l'ampleur de ses ressources et la robustesse de son métier.

H. G



HEDDA GABLER. — (Représentations de l'*Œuvre*).

Le rôle de Hedda Gabler, comme celui de Phèdre, obsède toutes les actrices courageuses. Elles brûlent d'y donner leur mesure. Cinq ou six seulement par siècle y peuvent exceller, et l'on a raison de monter la pièce même si l'on n'est pas sûr d'avoir découvert quelqu'une de celles-là. Le seul fait de jouer ce drame est encore, pour un directeur, une preuve de hardiesse et de désintéressement. C'est dire qu'on n'a pas le droit d'y rester indifférent. Les snobs qui, une ou deux saisons, ont porté sur Ibsen leur curiosité désœuvrée s'irritent qu'on prétende leur imposer cette mode plus longtemps que celle d'une étoffe ou d'un chapeau. Et délaissé par le public qui papillonne, le grand homme ne s'est pas encore conquis à Paris le large, le stable public qui lui demandera sa nourriture.

La fille du comte Prozor s'était chargée du rôle de Hedda. Elle prononce les noms norvégiens de la façon la plus scrupuleuse. Chaque fois qu'elle nomme un personnage, on se croit transporté en pays scandinave ; mais elle nous ramène à Paris, tout aussi vite, dès le mot suivant, car le style de son jeu est celui des traductions paternelles plus, hélas, que celui d'Ibsen. Par contre, dans le rôle d'Eylert Loevborg, Lugné Poë fit preuve de sobriété, d'émotion et d'autorité. Sa conviction a suffi pour élargir soudain l'interprétation et pour donner à la pièce, pendant quelques moments, sa vraie atmosphère.

J. S.

* * *

ODÉON.

L'Odéon demeure le théâtre où l'on travaille le plus. Dranem y a joué le *Médecin malgré lui* ; deux conférences de Tristan Bernard précédaient ces représentations. On entendra *Rodogune* avec une conférence de Léon Blum. Le samedi est consacré aux spectacles d'avant garde et le soir on joue *Roméo et Juliette.* Alors que *Coriolan* n'avait tenu l'affiche que quelques soirs, *Roméo* remporte auprès du public un succès prolongé. Cette vogue, Shakespeare la doit peut-être surtout à la protection de Gounod... disons à celle de Berlioz dont la musique, toute belle qu'elle soit, vient interrompre l'action de la façon la plus fâcheuse — quand elle l'interrompt : car il arrive que malgré l'orchestre, le dialogue continue : et c'est ainsi qu'on n'entend rien des premières paroles qu'échangent Roméo et Juliette. En vain l'acteur et l'actrice forcent-ils la voix : " Les saints n'ont-ils pas de lèvres, et les pieux voyageurs aussi ? — Oui, pèlerin, des lèvres qu'ils doivent employer à prier..." Ces préciosités délicieuses ne nous parviennent que poussées à pleine poitrine, par dessus les tempêtes de l'orchestre.

Le décor est ingénieux. Il représente, en ses différentes parties à peu près tous les lieux où se passera le drame. Il ne lui manque que d'être beau. Que tout ce pittoresque est

inutile ! Assez de baldaquins gothiques, assez de véritables plantes grimpantes tombant du balcon de Juliette et oscillant dès que celle-ci s'appuie au balustre peint. — C'est devant de simples toiles de fond, que la Compagnie Shakespeare nous a donné son premier spectacle de l'année : *l'Ecole de la Pie-Grièche*. Ce fut sans prétention, charmant et gai.

J. S.



La première du Vieil Homme a eu lieu le 12 janvier avec un grand succès. C'est un événement trop considérable pour qu'il en puisse être rendu compte en une note. Nous reviendrons sur le Vieil Homme et sur l'œuvre de M. de Porto-Riche dans un de nos prochains numéros.



PEINTURES CHINOISES ANCIENNES. — Collection de Madame Wegener (*Galerie Bernheim*). Collection de Madame Langweil (*Galerie Durand-Ruel*).

Il y a une quinzaine d'années, nous ne connaissions guère de la Chine que ses porcelaines. Si parfaits de matière, si plaisants de décor qu'ils soient, ces produits industriels d'une époque de décadence ne témoignaient pas d'une esthétique supérieure, et nous ne saurions nous étonner que ceux qui ont écrit de l'histoire générale de l'art aient négligé le chapitre de l'art chinois. Cette lacune est à combler aujourd'hui.

Ce furent les Japonisants qui les premiers pressentirent l'existence d'un art chinois médiéval et même antique. Tous ceux qui ne s'hypnotisèrent pas, avec les Goncourt, sur les merveilles de la technique du XVIIIe siècle japonais, et qui tentèrent de remonter aux origines trouvèrent toutes les avenues jalonnées par les Chinois. Ils apprirent que l'art du Japon ne fut à ses débuts qu'une émanation de l'art de l'Empire du Milieu. Les Japonais ont reconnu cette filiation,

et de tout temps ont recueilli les chefs-d'œuvre de leurs initiateurs, chefs-d'œuvre qui sont l'orgueil de leurs récents musées.

Ces dernières années, des coolies fouillant le sol dans le Chansi pour la construction d'une voie ferrée éventrèrent des tombes d'époque Han (début de l'ère chrétienne). Ils en sortirent des poteries d'une sévère beauté et des statuettes de terre cuite dont certaines sont des merveilles de modelage. Nous en pûmes contempler, l'été dernier, un bel ensemble aux Arts Décoratifs, et Madame Langweil en expose actuellement chez Durand-Ruel une importante réunion. D'autre part, sur de pressantes demandes, de Péking, de Shangaï, du Japon même, des lots de peintures venaient en Europe, Les médiocrités, les horreurs abondaient, mais l'on vit enfin quelques pièces de premier ordre, importées par MM. Vignier et Bing, qui prirent place dans les collections. Madame Wegener rapporta de Chine un très grand nombre de peintures. Elle les montra d'abord à ses compatriotes, mais les Allemands les dédaignèrent. Le British Museum, mieux inspiré, en acquit un lot où se trouve une extraordinaire merveille qu'on croit être d'époque Tang (du VII[e] au X[e] siècle) : Les Oies sauvages. Par suite de quoi, possédant déjà l'impressionnant rouleau de Kou-k'ai-tche, il a devancé, et pour longtemps distancé, tous les musées d'Europe.

Cependant, en 1905, un livre avait paru : *An introduction to the history of Chinese pictoral art*, par Herbert A. Giles. Ce manuel contient des traductions d'ouvrages chinois, des extraits de catalogues célèbres qui nous donnent les noms des peintres, avec la description d'un grand nombre de leurs œuvres. Décevante science : nous apprenons qu'au dixième siècle déjà les experts chinois pouvaient hésiter entre une peinture originale et une copie. Nous constatons que la biographie de nombre de peintres commence ainsi : " Il étudia la manière de tel artiste et réussit quelques copies que les connaisseurs de l'époque confondaient avec les œuvres du maître ". Il ne s'agissait pas de supercherie, mais les amateurs qui avaient admiré une œuvre célèbre, en demandent une

réplique à un artiste en vogue. Dès lors, si, à toute époque, les originaux et les bonnes répliques s'équivalaient aux yeux des experts chinois, comment nous autres, qui débutons dans l'étude d'un art hier inconnu, pouvons-nous espérer nous y reconnaître ! Force nous est d'imiter les japonisants de la première heure qui, dépourvus de connaissances précises, s'en remirent à leur seul goût du soin de les guider. Quiconque, doué d'un œil exercé, a visité les collections de Madame Wegener et de Madame Langweil, aura su y discerner les quelques morceaux de choix qu'elles contiennent. Assurément ces deux expositions n'apportent point de révélation à qui put voir certaines pages de grand style entrées depuis deux ans dans les collections parisiennes. Trop souvent, elles nous mettent sous les yeux des productions dont on sent qu'elles sont des reflets d'œuvres supérieures. Il va de soi, enfin, que l'on n'y trouve rien qui puisse aller de pair avec les admirables portraits et les émouvantes peintures religieuses des musées de Kyoto, de Nara et de Tokyo. Mais, parmi les œuvres offertes à notre curiosité dans les galeries Bernheim et Durand-Ruel, plusieurs, surtout, parmi celles d'époque Ming (1368-1644) méritent d'être retenues. La collection Wegener contient notamment divers portraits de concubines d'une rare élégance, et des lotus d'une belle exécution. La collection Langweil, plus homogène, mieux présentée, possède une figure : " Lo-Han tenant le vase aux aumônes ", où l'on retrouve la gravité des fortes œuvres des maîtres chinois, et deux effigies féminines, l'une (n^0 25) étonnante de vie et d'arrangement, l'autre (n^0 4) écrite avec un goût exquis. Ici et là des panneaux de fleurs et d'oiseaux nous sollicitent par la fermeté de leur dessin ou la richesse de leur coloris.

Ces expositions, simultanément ouvertes, auront eu le mérite d'attirer l'attention sur un art qui dans ses manifestations achevées ne redoute aucune comparaison et que nous pouvons admirer à l'égal des plus grands.

E. D.

*
* *

EXPOSITION H. SIMMEN (Galerie d'Art décoratif.)

Il semble que l'on éprouve une sorte de lassitude à l'égard de la céramique, de la verrerie ou du bijou. C'est là que triompha d'abord la renaissance de l'art appliqué. On a pu croire que des causes extérieures, raisons de prix, de dimension, expliquaient assez que le renouvellement du bibelot eût précédé celui du meuble ou de l'architecture. Mais il faut se demander si, une fois de plus, ce ne sont pas quelques grandes personnalités d'artistes qui ont fait la fortune du genre. Cette sorte de relâchement dans le goût du public semble le prouver. Lalique a fait école, mais ses disciples n'ont pu que répéter ses formules ; personne n'a remplacé Emile Gallé ; quant aux recherches de nos céramistes, elles ont subi un moment d'arrêt le jour où elles atteignaient leur but primitif, celui d'égaler les modèles d'Extrême-Orient. Mais que paraisse une personnalité comme celle de Méthey et l'art où il excelle reprend vie et jeunesse.

L'exposition de H. Simmen montre dans ce sens une longue série d'efforts. Les premières œuvres ne sont que de beaux échantillons de modèles déjà portés d'autre part à la perfection. Mais brusquement l'artiste trouve sa voie et ses grès font preuve d'une invention aussi neuve qu'heureuse.

Selon des formes très variées, le plus souvent empruntées à la céramique antique, ses vases d'un grès uni, beige ou gris, sont rehaussés de dessins noirs et de rehauts d'or. Beaucoup de motifs avouent leur origine grecque ou étrusque ; mais ils sont assouplis avec une fantaisie sûre et charmante. Ce qui est tout à fait neuf, c'est l'unité que la cuisson crée entre le décor et le fond. Ces plats, ces fioles, ces amphores en prennent une ligne d'ensemble, un style singulier. Malgré toute leur beauté, les scènes ou les bordures des vases grecs restent une peinture sèchement superficielle. Ici l'ornementation fait partie de la matière même de l'objet, elle en a pénétré le grain ; et c'est assez pour qu'elle acquière une raison d'être supérieure et, si l'on peut dire, une sorte de gravité inattendue.

J. S.

LECTURES

Nos arrières neveux s'étonneront du silence que notre époque aura su garder ou faire autour de Suarès ; dans quel désert ardent la grande clameur de cette pathétique voix retentit ! Je sais bien qu'à ce silence Suarès lui-même collabore ; sa fierté rebute l'éloge, et la difficulté de parler de lui dignement ; précisément parce qu'il s'est peint partout dans son œuvre, il reste très difficile à peindre ; on ne consent pas à le prendre pour tel qu'il se donne et l'on sent pourtant vaguement qu'à trop vouloir interpréter cette physionomie qu'il accuse, on le trahit. Enfin je ne me dissimule point que ce n'est point vers ce que lui-même estime le plus indispensable dans ses écrits qu'irait de préférence ma louange ; car ce qu'il estime surtout c'est cette musique passionnée qui jaillit du profond de lui-même et où d'abord certains n'entendent que du bruit ; oui, *d'abord* on écoutera de préférence ce qu'il écrit au sujet d'autrui, comme d'abord on écoutait les *Provinciales.* Il semblera qu'il n'est jamais meilleur que lorsqu'il parle d'un objet défini.

Je n'écris point ici un article sur le *Voyage du Condottière* ;[1] je détache seulement de ce livre, afin d'engager à le lire, ces quelques pages sur Stendhal ; ne semble-t-il pas qu'on entende pour la première fois parler de Stendhal comme il faut ?

« C'est un homme qu'on se figure toujours dans l'âge mûr, fort pour la vie et déjà usé, non pas vieux, mais se défendant un peu contre la vieillesse. Il a trop d'étoffe pour un homme jeune ; et il n'a jamais eu la gravité silencieuse des grands vieillards. Je le vois à quarante-cinq ans, un peu gros, trapu, brun, le visage rouge. Il est tiré à quatre épingles ; mais, par disgrâce, l'une des quatre toujours tombe, comme il monte l'escalier de la Scala ; et l'élégant devient un tantet ridicule. Il se donne des airs

[1] I vol. édité par la *Grande Revue.*

cavaliers, et il est timide. Il fait le libertin, et il n'a de goût que pour les longues amours. Il enseigne qu'on doit prendre les femmes à la dragonne et un regard railleur le met au supplice. Il se moque de la chasteté, et il avoue que ses plus belles passions ont été pour des femmes qu'il n'a pas eues. Il semble ne viser que le fait solide ; et il connaît tous les retards et toutes les tortures de l'imagination.

...Stendhal, c'est le dessin le plus aigu presque sans ombre et sans couleur. Son style est d'acier, de la pointe la plus acérée et la plus fine. Ni images, ni périodes. Ni la lyre, ni l'éloquence. Il est nu comme la ligne. Il me rappelle Lysias et l'orateur attique, si les Athéniens, au lieu de plaider, faisaient l'analyse de l'homme. Pour tout dire, il est Grec. Chaque phrase de Stendhal est pleine de sens, et d'un feu clair, qui fait de la lumière, sans chaleur. Toutes ces phrases ensemble tombent comme des étincelles : ceux qui ne sont pas sensibles à ce feu d'intelligence, diront qu'elles tombent comme la pluie. "



De Suarès encore, qui, sous la signature d'Yves Scantrel, donne régulièrement dans la *Grande Revue* des chroniques *Sur la Vie* souvent des plus belles, je citerai ce passage sur Musset (25 Dec. 1910) :

" Sort unique, lugubre agonie : Musset est mort assez jeune, n'ayant guère que quarante-sept ans : et tout de même, il a survécu de dix-sept ans à son œuvre. On a peur d'y penser ; et pourtant il est vrai qu'à trente ans il a fini d'écrire. De la vingtième à la trentième année, il avait fait tout ce qu'il devait faire. Il n'avait plus qu'à

s'en aller. On s'émeut d'une telle abondance, suivie d'une telle stérilité. On comprend alors pour quoi l'œuvre de Musset paraît, tout ensemble, si riche et si vaine, selon qu'on en considère les promesses ou l'échec consommé.

Un enfant n'est jamais artiste, non plus qu'une femme. L'art est un dieu qu'il faut servir uniquement, pour le connaître. L'enfant de chœur joue à servir la messe. Le respect ne suffit pas.

L'esprit sauve Musset, et même parfois ses vers, d'une facilité si lamentable. Il a le tour léger, et l'accent pur, qui est de Touraine. D'ailleurs, il est bien moins facile en prose, où, abandonnant la rime et la césure, il varie son rythme. Quand on ne voudra plus le lire, on lira toujours son théâtre, d'un goût charmant. L'invention y est délicieuse. C'est là qu'il est poète. Le théâtre de Musset est le seul de son siècle : il dure par l'imagination et par le style. Il vient de Ronsard et de Watteau. Tout y est jeune, avec la douce méchanceté de la jeunesse et ce charme vert du printemps, qui est la feuillaison du désir. Là seulement, en France, on retrouve la fantaisie, la grâce ailée et le charme de Shakespeare. L'amour y passe, et son ombre est partout, cette ombre double au soleil et à la lune, faite de tendresse un peu folle et de rieuse mélancolie. "



Francis Jammes vient de publier dans le Mercure du 16 Déc. une longue pièce de vers : *Les Georgiques chrétiennes*. Sous une forme ultra classique et d'apparence des plus rigides, il a su garder à son vers toute son originalité et la fluidité la plus grande. Il me parait que Jammes n'a jamais rien écrit de

meilleur, et même n'avait pas encore atteint, sans doute, une si noble, et grave, et simple beauté :

" Bientôt l'aube éleva son épaisse fumée
Comme d'un feu des champs que masque encor la haie.

Avec une dernière étoile de vermeil
L'aurore qui riait rallumait le soleil.

Et l'angélus alors couronnant le nocturne
Laissa les pleurs de Dieu déborder de son urne.

Cependant au-dessus de la nuit et du jour
Un mystère naissait que débordait l'amour.

Ce n'était pas assez sous le ciel comme une arche
Que le maison fût large autour du patriarche.

Près des anges gardiens ce n'était pas assez
Que deux êtres si beaux se fussent fiancés

Que la nuit ait été l'hymne de la journée
Ce n'était pas assez pour la bonté innée.

Honneur sans nom rendu au froment le matin,
Le Fils de Dieu prenait l'apparence du pain."

A. G.

***

REVUES.

Il y a un an qu'est mort Charles-Louis Philippe. A l'occasion de cet anniversaire, Mme Marguerite Audoux écrit dans *le Travail* un article de souvenirs :

" C'est au restaurant que je vis Charles-Louis Philippe pour la première fois. Quand il se fut assis presque en face de moi,

il lissa du bout des doigts le dessous de sa moustache tout en faisant un mouvement des lèvres pour dégager sa bouche, et quand il eut remis son binocle bien d'aplomb, il regarda l'un après l'autre tous ceux qui occupaient la table.

Je regardais très peu son visage ce jour-là, mais je ne pus m'empêcher de regarder ses mains. Il s'en aperçut très vite, et je vis qu'il en ressentait de la gêne. Il lui arriva même de les tenir cachées un moment sous la table. C'est que ses mains avaient une forme si parfaite qu'il était difficile de ne pas les remarquer...

Il aimait à se promener par les rues avec des amis. Il marchait près d'eux à petits pas, mais comme ses amis étaient tous plus grands que lui, cela le forçait à leur parler avec un mouvement de tête en haut qui montrait ses yeux bruns très attentifs et toute la douceur de sa physionomie, et quand il écoutait la tête levée ainsi, avec son nez court aux narines très ouvertes, il semblait sentir les paroles qu'on lui disait avant de les entendre...

Il passait souvent ses dimanches aux environs de Paris avec plusieurs amis. Il ne pouvait pas souffrir les grandes propriétés entourées de hauts murs. Il s'emportait contre l'égoïsme de la plupart des riches qui empêchent les passants d'admirer de beaux arbres dont eux-mêmes ne se soucient pas. Il disait : " Si seulement ces gens-là avaient la bonne idée de mettre des grilles à la place des murs, on penserait qu'ils veulent partager un peu avec nous ".

Et quand il haussait sa canne jusqu'au faîte du mur, il avait l'air de vouloir mesurer la propriété pour en donner à chacun une petite part..."



L'Effort ouvre une enquête sur *la situation faite à la culture française à l'étranger.* Il faudrait citer d'un bout à l'autre l'émouvant article qu'a écrit M. Jean Richard en guise d'introduction. En voici quelques passages essentiels :

"Cet Impérialisme, dont nous ne désirons plus l'appareil de violence oppressive, nous a transmis un héritage moral dont nous nous refusons à rien laisser périr. Certes, nous ne songeons plus à réclamer le retour dans nos frontières de la République Cisalpine, des "Bouches du Tibre" ou de celles de Cattaro, non plus que de la Westphalie, de Burgos et de Rotterdam. Nous ne souhaitons pas faire rouler nos caissons sous les tilleuls berlinois. Mais il nous est impossible d'oublier qu'à Burgos, à Bruxelles, à Milan et à Berlin, il s'y rencontre une sorte de *Francia irredenta*, qui est la pensée française à l'étranger...

Nous avons fait assez longtemps assez de bruit par le monde pour que nos réformateurs soient accoutumés à ce que l'univers prête attention à ce qui se pratique chez nous. Je suis sûr que plus d'un serait bien déçu s'il savait que Copenhague, Buda-Pesth ou Rome ignorent délibérément nos tempêtes et dénoncent notre décadence irrémédiable...

Personne ne doit ignorer que cette enquête dans notre Empire cultural est lourde des conclusions les plus révolutionnaires. S'il en doit résulter la conviction que la France n'est plus écoutée, ni même entendue, c'est sans doute à ceux qui parlent le français en notre nom qu'il appartiendra d'en demander compte...

Ce n'est pas dire que *l'étranger* soit un juge infaillible. Mais, en somme, il s'est créé par le monde une république des esprits aussi internationale que les valeurs de bourse et les bulles pontificales. Et les jugements qu'elle porte ne sauraient plus être frappés de suspicion...

Il s'en suit que notre production est désormais soumise à une comparaison incessante. Et que si les hommes qui lisent trouvent ailleurs la nourriture que demande leur vie intérieure, c'est à cet ailleurs qu'ils iront, sans une hésitation, — sinon sans un regret.

Voilà pourquoi il nous importe de savoir avec précision si, oui ou non, l'étranger a condamné notre culture et nous oublie. Car la réponse à cette question comporte des sanctions décisives. Voilà pourquoi elle doit s'entourer de précau-

tions critiques. Mais en même temps l'enquête doit être conduite avec une impartialité — je devrais dire : une dureté — absolue... "

Le questionnaire est établi avec une rigueur minutieuse qui rend pour ainsi dire impossibles les réponses vagues et inutiles. Par exemple :

" 1°) Quels sont les ouvrages de littérature française contemporaine que renferment les bibliothèques publiques (particulièrement la bibliothèque universitaire) de la ville où vous résidez?

Par *ouvrages de littérature française contemporaine*, j'entends ceux des écrivains postérieurs au naturalisme, postérieurs à Zola, Daudet, Maupassant, et tels que, d'une part : Anatole France, Paul Bourget, Paul Hervieu, J.-H. Rosny, Marcel Prévost, René Bazin, et autres, qui perpétuent le passé, — de l'autre, Romain Rolland, Octave Mirbeau, Jules Renard, Charles-Louis Philippe, André Suarès, André Gide, Rémy de Gourmont, Maurice Barrès et autres, qui caractérisent certains aspects de la pensée vivante chez nous, — sans même omettre des isolés non négligeables comme René Boylesve.

Et quelle est, proportionnellement, la fréquence de la demande qui en est faite par les lecteurs.

2°) Quels sont les *poètes* contemporains que possèdent, dans les mêmes conditions, les mêmes bibliothèques.

Par poètes contemporains, j'entends les poètes depuis et y compris Baudelaire, jusques et y compris Jules Romains, en allant de Verlaine à Verhaeren.

Etc. "

Tous ceux qui habitent l'étranger peuvent apporter à cette enquête de précieux documents. Qu'ils demandent le n° 13 de l'*Effort*, 2 rue Saint-Jacques à Poitiers. Mais que l'enquêteur prenne garde de ne point conclure prématurément. La vraie culture est chose celée. Combien un Allemand pourrait-il lancer de circulaires avant d'atteindre un Français qui ait lu Claudel ou Péguy. Devra-t-il en conclure que le rôle de tels écrivains est nul ?



LA REVUE SCANDINAVE.

Le nombre croissant des conférenciers envoyés par l'*Alliance Française* en Scandinavie, des " lecteurs " français attachés aux Universités Scandinaves, multiplièrent depuis quelques années les rapports entre la France d'une part, le Danemark, la Suède et la Norvège d'autre part. Plus récemment, la création à Paris d'une bibliothèque Scandinave, celle d'une chaire de langue et de littérature Scandinave à la Sorbonne, préparèrent un mouvement dont l'apparition de *La Revue Scandinave*, entièrement rédigée en langue française, marque l'importance.

La direction de ce nouveau périodique que se partagent des représentants du Danemark, de l'Islande, de la Finlande, de la Suède et de la Norvège, fixe en ces termes son programme :

La Revue sera non seulement Scandinave, elle sera *franco-Scandinave*, en ce sens qu'elle travaillera, d'une part à faire connaître en France les œuvres Scandinaves, d'autre part à apprendre aux Scandinaves à mieux connaître et à mieux apprécier la France, la culture française... Elle ne se lassera pas de dissiper les erreurs plus ou moins volontaires tendant à représenter la France d'aujourd'hui sous les espèces d' " une nation qui meurt ". Elle saura démontrer à ses lecteurs Scandinaves qu'il y a une science ailleurs qu'en Allemagne, qu'il y a des penseurs ailleurs qu'à Iéna, que ce n'est pas seulement pour ses beaux-arts et ses belles lettres que la France mérite d'être étudiée... Sans vouloir être un organe de polémique proprement dit, la Revue — tout comme elle combattra sans relâche la russification de la Finlande — tiendra à lutter contre la prussification, non seulement du Sönderjylland, mais de la Scandinavie entière. "

Ce cri d'alarme devant la culture germanique qui avance et fait reculer la culture française, tous les rédacteurs ou correspondants de *la Revue Scandinave* le poussent avec angoisse.

“En Norvège, qui me préoccupe ici en premier lieu, mais sans doute aussi dans les autres pays scandinaves — dit M. Edv. Bull, de l'Université de Christiania — les sciences, la littérature, les arts français, présentés sans pédanterie ni hypocrisie, formeront le contrepoids nécessaire de l'influence encombrante non seulement de la “prussification” mais aussi de l'anglomanie. C'est la liberté, la clarté, la logique de l'esprit français qu'il nous faut.”

Et quand M. Georg Brandes écrit : “Nous avons pu, pendant quelque temps, et uniquement sous le rapport artistique, nous, si petits, surpasser les Allemands par une certaine finesse de culture; mais c'est une finesse qui s'épaissit tous les jours;” il est impossible de ne point surprendre là un accent de mélancolie, de désenchantement, chez l'homme éminent qui, durant une longue carrière, servit de toutes ses forces, de toute son autorité la culture française en Scandinavie, et, qui en fut, en somme, si peu récompensé.

Au sommaire du premier numéro de *la Revue Scandinave*, *Le Bal Masqué* de Verner von Heidenstam, *Cinq ans d'histoire finlandaise* de Werner Söderhjem ; et des articles de Jean Lenoffier, Maurice de Casanove, Axel Garde et Paul Verrier.



Le *Gaulois* publie les deux lettres suivantes. La première fut écrite en février dernier par un étudiant russe, à Tolstoï :

“Pourquoi vous, notre modèle et notre maître, n'avez-vous pas fait abnégation de vous-même ? Pourquoi n'avez-vous pas accompli la chose définitive, principale ?

Au nom de Dieu, lisez-moi jusqu'au bout.

Pourquoi n'avez-vous pas modelé en chair et en os vos grandes idées ? Vous pouvez ne pas me répondre, mais écoutez la voix de mon cœur. Ce cœur, voici ce qu'il vous dit : Cher, bon Liov Nicolaévitch, je suis en ce moment devant le Christ ; je le sens, je le connais auprès de moi. Ce n'est peut-être pas moi, c'est lui qui vous parle par mes lèvres :

Renoncez à votre titre de comte ; partagez votre fortune

entre vos parents et les pauvres ; restez sans un kopek ; allez de ville en ville comme un mendiant ; renoncez-vous vous-même. Je suis profondément convaincu qu'il naîtra encore alors des hommes bons, sincères ; qu'alors la religion renaîtra ; qu'on cherchera l'idéal ; qu'on y aspirera et, qu'à notre vie, aride et froide, succèdera une période de néo-christianisme, Je sais que faire cela vous est difficile, que vous êtes déjà très âgé, mais je ne veux pas croire que dans vos tribulations (si vous accomplissiez ce que je vous implore de faire), les gens vous abandonneront. Ils vous adoreront et croiront qu'après le Christ, homme-Dieu, vous êtes sur la terre le premier homme véritable."

La réponse de Tolstoï fut la suivante :

" Iassnaïa-Poliana, 14/30 février 1910.

" Votre lettre m'a profondément ému. Ce que vous me conseillez de faire a toujours été ma plus chère idée, mais je n'ai pas encore pu la réaliser. Il y a à cela beaucoup de raisons (mais nullement celle que je me sois ménagé moi-même) ; la principale est par contre, qu'il ne faut jamais faire un acte pareil pour influencer autrui. Cela d'abord n'est pas en notre pouvoir et cela ne doit pas être notre motif déterminant. On peut et on doit le faire quand cela devient indispensable pour la satisfaction intérieure de notre esprit ; quand il devient moralement aussi impossible de rester dans la situation où l'on est, qu'il est impossible de ne pas tousser quand la respiration vous manque. Je suis proche de cet état-là et je le sens chaque jour davantage.

Pour ce que vous me conseillez de faire, c'est-à-dire de renoncer à mon état social, à ma fortune pour la donner à ceux qui sont en droit d'y compter après ma mort, cela est déjà fait depuis plus de vingt-cinq ans. Mais le fait qu'au milieu de la pauvreté qui m'entoure, je vis en famille avec ma femme et ma fille dans d'horribles, de honteuses conditions de luxe, ce fait me tourmente sans cesse plus et plus, et il n'est pas de jour où je ne pense à l'exécution de ce que vous me conseillez.

Je vous remercie extrêmement de votre lettre ; je ne communiquerai la mienne qu'à une seule personne, vous ; de votre côté, je vous prie, ne la montrez à personne."

L. Tolstoï.



La *Contemporary Review* donne un article fort documenté, de Mme Georgette Leblanc-Maeterlinck, sur les méthodes de travail de M. Maurice Maeterlinck,



La Renaissance Contemporaine. qui est un périodique touffu, publie en ce moment une pièce inédite, en 3 actes et en vers, de M. Paul Verola : *Zara-Thustra*... Au premier acte, Zara-Thustra dit à Tourbératorsch :

Oui ! nous comprenons que tu nous sommes,
Nous que tu voudrais voir trembler devant des hommes,
D'affronter sans trembler la colère de Dieu...

Et Tourbératorsch répond à Zara-Thustra :

Dieu ? Mais tâche de l'entendre et le comprendre mieux !
S'il lui plut de doter, dans son œuvre divine,
Les hommes de jarrets, les plantes de racines,
Est-ce donc, en dépit de vos secrets instincts,
Pour que l'homme et la plante aient le même destin,
Pour que l'homme, quand tout annonce sa ruine,
Attende comme s'il vivait par des racines ?

La renaissance tragique est en marche....



Dorénavant M. Louis Thomas ajoute à son activité littéraire, déjà considérable, la direction d'une gazette hebdomadaire, *le Samedi*, suivi de la *Mode Masculine, journal des dandys*. Nous allons avoir ainsi une sorte de nouveau *Cri de Paris*, plus jeune, plus amusant, plus averti de littérature. Mais

pourquoi y cite-t-on Henri Ghéon dans la liste des hommes glabres, alors qu'il porte barbe et moustache ?

***

Nous avons encore reçu pour le buste de Charles-Louis Philippe :

Anonyme	5 fr.
Antoine Bibesco	22 fr.
P. Cantelaube	5 fr.

Le Gérant : ANDRÉ RUYTERS.

THE ST. CATHERINE PRESS LTD. (Ed. Verbeke & Co.), Bruges, Belgique.

LETTRES DE JEUNESSE DE CHARLES-LOUIS PHILIPPE

A HENRI VANDEPUTTE

(Troisième série) [1]

D'accord avec M. Henri Vandeputte, la Nouvelle Revue Française a cru devoir supprimer de cette série de lettres, ainsi qu'elle avait fait des séries précédentes, tous les passages concernant la vie privée ou la personne des écrivains contemporains dont parle Philippe [2] ; elle a laissé les jugements ayant trait à des œuvres ou à la vie publique.

N. D. L. R.

XXXIV

18 décembre 1897

. . . .

J'ai reçu ce matin un portrait de mon père à 39 ans, alors qu'il était plus fort et plus vivant qu'aujourd'hui ; je revois bien ce moment de son

[1] V. Les N^{os} du 1er Novembre et du 1er Décembre 1910.

[2] A de rares exceptions près, où les jugements portés éclairaient extraordinairement le caractère de Philippe, mais où les noms propres, qui du reste importaient peu, ont été remplacés par des initiales de fantaisie.

existence, quand ses cheveux n'étaient pas gris ni ses épaules pesantes. Je voudrais que tu le visses. J'ai aussi un portrait de maman où elle a ses bons sourires et ses bons yeux brillants de vieille maman, et je l'aime. Quand tu viendras, je te montrerai ces choses, et je voudrais bien que tu comprennes leur vie de maintenant où ils se rendent heureux parce que ma sœur et moi nous sommes casés, et parce que leur petite bourse leur permettrait de vivre sans trop rien faire. Mon père travaille encore parce qu'il en a pris l'habitude, mais il cause souvent avec les voisines, il les fait rire, il est très drôle, il s'amuse comme un enfant avec les petits du cordonnier d'en face, il leur chante des chansons, il leur fait des niches, et c'est délicieux ! Maman, le soir, prend son bonnet gaufré qui a un ruban noir et coud auprès de la fenêtre, regarde dans la rue, cause, pense à nous, s'émeut, plisse ses lèvres de bonne femme attendrie. Il faudra que tu viennes là un jour. Tu verras mon père faire les sabots, et je t'affirme que c'est intéressant et gentil ; tu verras maman coudre tranquillement. Devant chez nous il y a une brouette, — ne ris pas, elle est très belle ! — C'est là que nous nous asseyons chaque soir ; nous nous y asseoirons, nous regarderons une girouette et des cheminées que j'aime, de vieilles maisons coiffées de travers ; les jeunes filles de mon quartier, et elles sont nombreuses et jolies,

remonteront de leur travail et tu verras qu'elles ont l'air simples et douces et que leur âme ressemble aux belles romances.

. . . .

XXXV

11 janvier 1898

Mon ami bien aimé, tu as dû t'étonner de ce que je ne t'écrivais pas. Il y a eu beaucoup de motifs : d'abord tous mes chagrins aux environs du jour de l'an où j'étais seul comme un abandonné ; puis j'ai été malade. Cette glande qui m'avait fait souffrir en septembre dernier est revenue, s'est mise à suppurer, m'a fait souffrir, j'ai dû voir un médecin qui m'a fait mettre un emplâtre, et boire de l'iodure de potassium. Oh ! cet iodure de potassium qui me rend idiot ! Je ne peux plus penser, j'ai mal aux reins, je dors, le nez me pisse, les yeux me pleurent, j'ai dans la bouche un goût de cuivre. C'est à crever. Je ne sais pas comment je t'écris.

La visite de X... a été plus terrible encore que tous les iodures du monde. Quelle idée a eue A. de m'envoyer ce crétin ? Fâche-le sérieusement de ma part. Je ne veux plus revoir cet individu. J'avais l'intention de te raconter des choses drôles de sa naïveté qui est de la niaiserie, de te citer de ses mots délicieux d'imbécile. J'en

parlerai dans mes mémoires. Mais je suis trop indigné contre lui. Je l'ai subi plus d'une heure ce soir, avant de t'écrire cette lettre, et il m'a tant rasé que je me suis demandé si je n'allais pas avoir une crise de nerfs ou si, furieux, je n'allais pas lui jeter ma lampe à la tête. Et dire que je l'ai eu sur le dos pendant 5 jours, nom de Dieu ! Il est plein de cette mauvaise foi dans les discussions et de cette suffisance d'esprit qu'on ne rencontre que chez les prêtres. Il a des inintelligences de gâteux, des parti-pris d'idiot. C'est certainement l'homme de lettres le plus désagréable qu'il m'ait jamais été donné de voir. Il te dira sans doute que je suis un garçon charmant. J'te crois ! je le laissais causer tout le temps. Il me tutoie déjà, mais s'il savait comme lui, sa bande, et ses idées, je les hais ! Il m'a enlevé d'un coup toutes les intentions qui auraient pu me prendre de me faire catholique. Je ne sais plus quoi dire, tellement je suis furieux. Je lui ai remis l'*Idiot* pour qu'il te le donne, mais je souhaite qu'il ne te rase pas autant qu'il m'a rasé.

. . . .

XXXVI

18 janvier 1898

Mon ami bien aimé, il est bien triste que je ne t'aie pas écrit plus tôt. J'ai reçu de toi trois lettres

très belles et qui m'ont attendri. Je t'assure que ta lettre de bonne année m'a donné de la joie, j'aurais voulu tout de suite y répondre, mais j'étais trop triste. Ces jours de l'an que l'on passe seul contiennent de grandes amertumes. Je pensais à tous ceux que j'aurais dû voir, et je me sentais loin d'eux comme un abandonné. Des gens devaient venir me voir, j'attendais des paquets. Les gens ne sont pas venus et les paquets se sont perdus au chemin de fer. Et puis j'étais malade. Cette glande m'a beaucoup fait souffrir. Tu ne peux pas savoir quelle besogne dure c'était, que de mettre mes souliers. Je l'ai soignée, mais cet iodure de potassium m'affaiblit, me navre. Je ne sais pas si je suis guéri. J'ai souffert encore hier et aujourd'hui, ça a l'air de décroître, mais je ne sais pas si cette décroissance signifie la guérison ou si ces nouvelles douleurs signifient une aggravation du mal. Dans ce dernier cas, il faudrait qu'on me donne des coups de bistouri et que je garde le lit plusieurs jours, et je serais encore tout seul. Il est pénible que je sois à te raconter mon mal, alors que je voudrais te dire des paroles heureuses qui te fassent du bien. J'ai beaucoup pensé à toi, à travers mon abrutissement, et je t'aimais bien fort...

. . . .

Je ne voudrais pas me plaindre et t'attrister plus longtemps. Tu me reproches de ne pas assez

te parler de ma vie; c'est parce qu'elle est toujours pareille. Je vais au même bureau, aux mêmes heures, je regarde par la même fenêtre, je fais la même besogne, je rentre, je fume, je travaille, je m'ennuie, je lis, je dors. Voilà tout. Il ne m'arrive rien. Je voudrais avoir une aventure. Vraiment ces temps derniers, j'ai souffert d'être seul. Je vois très souvent des camarades, mais ils ne sont pas assez près de mon cœur pour que ma vie soit heureuse. Je passe quelques bons moments, mais c'est peut-être parce que je ne suis pas difficile en fait de bons moments. Pourtant, il y a un pauvre homme, qui est souffrant, qui est marié à vingt-sept ans et que j'aime pour la pureté de sa vie et la belle clarté de son âme. Je t'en parlerai quelque jour, il deviendra mon ami je crois, il est très fin, peut-être écrira-t-il de belles choses, j'en aurais un grand plaisir.

. . . .

Je lis du Balzac, et du Michelet qui parle de Luther. J'aime Luther comme un Dieu, je voudrais le connaître, c'est une âme populaire et forte, un beau forgeron trivial parfois, mais simple, et il enseignait l'amour et la bonté.

. . . .

XXXVII

Cérilly (Allier)

10 février 1898

Mon bon vieux, je ne m'explique pas vraiment que tu ne m'aies pas écrit encore. Il faut que tu sois malade ou que tu aies un motif de colère contre moi, sinon je ne comprends pas. Voici deux mots que je t'adresse, le premier pour te demander des renseignements au sujet des photographies que tu m'avais demandées et le second pour t'annoncer qu'étant malade je partais chez moi pour longtemps. Même silence dans les deux cas. Qu'est-ce que ça signifie ? Il est bien évident que tu n'auras pas l'intention de moins m'écrire au moment où je suis à plaindre et où j'ai tant besoin de ta tendresse.

Voici ma situation : Je suis atteint d'une adénite scrofuleuse. Il y avait mardi dernier 8 jours on m'a fait une incision, à l'hôpital St-Louis, et on m'a expédié chez moi pour que j'y respire un air pur et pour que j'y boive de l'huile de foie de morue (je dois arriver à en prendre 9 cuillerées par jour.) Comme conséquence de cette incision, j'ai une plaie au-dessus de l'aine, qui suppure et qui, si elle ne me fait pas souffrir, m'oblige à garder une immobilité absolue. Le jour je ne quitte pas mon fauteuil, où d'ailleurs ma position n'est

pas commode et ne me permet pas d'écrire longuement. On m'a fait jusqu'ici des pansements tous les jours, (*on* c'est le médecin) et ce matin on a mis là-dedans un tuyau de caoutchouc qui, sous le nom de drain doit aider à la suppuration.

Je te quitte. Il fait beau. Les lettres mettent deux jours pour aller d'ici à Bruxelles. Si lundi je n'avais pas ta réponse, j'en souffrirais beaucoup.

Je suis ici au moins pour un mois. Je t'aime bien, mais je t'assure que je me prends à moins t'aimer depuis ton silence. Si tu as des colères contre moi, il faut absolument que tu me le dises. Je t'envoie 6 fr. 25. Je ne puis pas acheter tes photos. Ecris. Je crois que le bonhomme s'appelle Giraudon, il demeure rue Bonaparte. Si c'est à cause de mon retard à t'envoyer les photos ou à te renvoyer l'argent, dis-le moi. Je ne pouvais pas marcher, donc pas faire cette course. J'attendais de pouvoir marcher, et je ne te renvoyais pas l'argent.

Je finis, mon bon ami, je pense à toi bien tendrement. Il ne faut pas rester si longtemps sans m'écrire, ça me fait du mal et ça refroidit notre amitié. Songe que je t'aime de tout mon cœur.

Louis

XXXVIII

Cérilly (Allier)

17 février 1898

. . . .

Pour mon compte, malgré que je sois malade, je ne me plains pas trop du présent. Je vais mieux. La suppuration s'atténue, et il paraît que tout s'est passé pour le mieux et que je suis assez chançard. Une des bizarreries de ma maladie c'est que je n'ai jamais souffert. Même lorsqu'on m'injectait des antiseptiques je ne souffrais pas. De sorte que j'ai pu rester des temps et des temps dans mon fauteuil sans m'ennuyer. Je ne marche pas encore, mais j'espère marcher la semaine prochaine, et alors je ferai de grandes courses dans la campagne et dans la forêt, et c'est nécessaire car il faut que je me reforme un sang neuf (ordre du médecin) avant de m'en aller. 9 cuillerées d'huile de foie de morue m'y aident chaque jour, mais le plein air sera un remède bien plus charmant. Aujourd'hui il fait beau et ma petite chambre donne sur la grande pelouse d'un jardin où l'herbe verte et jaune est adorable. En venant de Paris les moindres choses de la campagne font rêver. Le moindre petit arbre, le plus léger chant d'oiseau ont de grands attraits. Mais ce qui m'a le plus ému, ç'a été de voir les poules dans la rue : c'est

un spectacle champêtre, tout simple, et qui a la couleur et la forme de mon âme. Ces poules tranquilles qui se promènent tout le jour, tu comprendras qu'on les aime.

Je travaille et je lis. J'ai enfin terminé mon histoire de Marie. Je vais la recopier et je te l'enverrai pour que tu me donnes ton avis. Je lis. J'ai lu " le Rouge et le Noir " de Stendhal, et je ne l'aime pas beaucoup. J'en suis à me demander ce que peuvent signifier ces analyses pour le plaisir, ça me rappelle certaines choses de Barrès que je déteste. Je lis du Ronsard qui est exquis, du Rabelais assez souvent fatigant, et du Jean-Paul Richter (Titan) qui est parfois admirable et d'autres fois embêtant comme un Allemand par ses grosses plaisanteries. J'ai relu aussi les deux derniers livres des Confessions. Je pense que tu aimes Jean-Jacques autant que moi, et que tu crois qu'il était naturellement bon. Ses phrases longues, incorrectes, ont la forme même de son cerveau et sont mélancoliques comme le vieux temps.

. . . .

XXXIX

24 mars 1898

. . . .

Je te prie, mon ami bien-aimé, de ne pas être

inquiet au sujet de ma santé. Certes, j'ai bien des précautions à prendre. Il faut que je mène une vie régulière, que je ne boive ni ne fume guère, mais tu vois par cette prospérité matérielle que je t'ai indiquée qu'il ne faut pas être inquiet. Mais sois bien sûr si un jour où l'autre j'étais malade je ne te le laisserais pas ignorer, et il faudrait que tu fasses de même. Je vais te quitter. En finissant les lettres que je t'écris, mon âme devient plus grave et voudrait s'exprimer avec une tendresse sérieuse et profonde. Je suis ému, non par crise, mais d'une grande émotion qui vient du fond de moi-même. Je voudrais chaque fois trouver des phrases qui diraient toute ma tendresse et qui te feraient comprendre que c'est tout le meilleur de moi-même que je t'adresse. Tu es excessivement bon, et tu m'as causé les plus grands plaisirs que j'aurais en ce monde. Ecris-moi bien vite et songe que je t'aime.

Louis

XL

1 mai 1898

. . . .

J'ai beaucoup souffert aussi, ces temps derniers, et il me semble que cette souffrance s'accroît chaque jour. La cause est contraire à la cause de ta peine. Tu souffres parce que tu es aimé, et je

souffre parce que je ne le suis pas. Cette solitude de Paris est épouvantable. A la campagne on peut aimer des arbres, des horizons, des animaux pour combler son besoin d'amour. Mais à Paris, c'est bien difficile. J'ai pourtant de l'affection pour quatre platanes du quai de l'Hôtel-de-Ville, mais il y a Paris tout autour qui m'empêche d'être à eux, de les toucher, d'aller dans leurs branches. Il y avait aussi les quais de l'Ile Saint-Louis, mais pendant l'été on recouvre la Seine d' " écoles de natation " et je ne puis voir la belle courbe de l'eau et les mouvements précis des bateaux. C'est bien pénible, je t'assure. Surtout, il me faudrait le soir une femme qui m'aime un peu et que je pourrais caresser, mais je suis chaque jour plus seul. Le plus terrible, c'est que toutes les joies que je tirais de moi-même s'évanouissent l'une après l'autre. Autrefois j'étais heureux de penser à l'avenir, de me promener sur tels quais, de lire telle chose, et aujourd'hui cela ne me suffit plus. Ces plaisirs sont épuisés. Il me faudrait une famille : une femme, un enfant. J'aurai bientôt vingt-quatre ans : c'est le moment de songer à ces bonheurs. Si je gagnais assez, je me marierais. Il y a des moments où la vue d'une jeune femme au bras d'un homme me fait du mal comme un coup de couteau. Mon énergie est partie. Je ne puis plus rester seul. Depuis mon retour à Paris je n'ai rien fait, pas même lu. Ma seule consolation est

venue de Michelet, lorsque je lisais son volume sur les Valois. Coligny est un admirable héros, austère, pur, bon, souffrant comme un Christ. Il y a des actions de sa vie qui font pleurer, et sa mort est la plus belle de toutes les morts. J'aime aussi Calvin et je pense à ces " délicieuses douleurs " qu'il avait : tous les prisonniers protestants, la veille de leur martyre, lui écrivaient une lettre pour le remercier de leur avoir fait connaître le vrai Dieu.

. . . .

XLI

15 mai 1898

. . . .

Je suis bien malheureux. Les souffrances dont je te parlais dans ma dernière lettre s'accentuent chaque jour et je ne sais pas où elles vont me mener. Il y a des moments où je sacrifierais ma vie comme une guenille. Parfois je veux trouver ma solitude belle, me dire que la femme est mauvaise, que l'amour est un sentiment inférieur; je ne peux pas m'en persuader. Je sens trop bien le contraire. Il me semble maintenant que les femmes sont des bijoux étonnants que peuvent seuls s'offrir les gens très riches. Je les regarde sans les envier, comme je regarderais une couronne de roi. Je n'ose même plus penser que l'une d'elles

pourrait m'aimer. Et pourtant, au fond de mon cœur, de grandes souffrances me déchirent. Tu ne peux pas deviner les déchirements que je sens lorsque je vois passer et fuir certaines femmes qui me plairaient, — le résultat actuel de cet état d'esprit est une haine atroce de la femme. En particulier, en bloc, je les déteste. Quand je lis dans les journaux le récit d'un accident arrivé à une femme, j'entends une voix qui dit : Tant mieux ! Il est bien certain que je ne m'intéresserais à aucune douleur féminine, et que si je m'en occupais ce serait plutôt pour l'accroître que pour la soulager. Je me dis souvent que si jamais je possède une femme je lui ferai souffrir de grandes douleurs pour me venger de ce que les femmes m'ont fait souffrir. J'embrasserais un homme qui bat sa maîtresse. Je tuerais une femme qui trompe son amant. Sais-tu qu'à Milan lorsque l'armée est entrée, les belles dames criaient aux soldats du haut de leurs balcons : Tirez fort ! Visez juste ! et qu'elles leur portaient des rafraîchissements et des cigares. S'il y avait un bouleversement dans Paris je ferais fusiller toutes les femmes du monde que je prendrais. . . . .

Comme j'admire un employé de mon bureau qui a de grands succès et qui traite les femmes à coups de bâton ! — Mais, parlons d'autre chose. J'ai reçu les *Images de Dieu* de Toisoul. C'est un petit livre divin et fondant comme les bonbons

que l'on mange en cachette. A travers toutes les réminiscences, il y a une personnalité légère, fine, fuyante, comme un petit nuage que l'on voit à travers les feuilles. J'aime beaucoup cela. Au dernier *Comme il nous plaira*, ce sonnet *l'Amante du monde* est en satin.

Et combien peu j'aime *Chair* de Montfort ! C'est prétentieux. C'est engoncé dans un col de chemise trop haut. Ça porte des grands cheveux, un grand manteau, ça se tient raide. C'est prétentieux comme un élève de l'Ecole des Beaux-Arts qui vient d'être le premier en composition. Il n'y a pas un sentiment vrai. A-t-on idée, du reste, d'un monsieur qui a d'abord une théorie de l'amour et qui fait une bluette pour illustrer cette théorie ? Les livres, on ne les porte pas dans son cerveau, froidement, comme fait Montfort, on les porte dans ses sens, on les écrit avec enthousiasme, et s'il y a une philosophie qui s'en dégage, elle s'en dégage après coup.

. . . .

XLII

31 mai 1898

Mon ami bien aimé, je suis infiniment ému de la maladie de ton père. Il faut, comme tu le dis, agir avec beaucoup de douceur et surtout beaucoup

de circonspection dans tes menaces de départ. Songe aux conséquences qu'elles pourraient avoir, et tu en concluras peut-être qu'il vaut mieux que tu souffres.

Je te remercie beaucoup de toutes ces bonnes paroles que tu m'as envoyées au sujet de mes malheurs. Je t'assure qu'elles m'ont fait du bien parce qu'elles étaient pleines de beaux sentiments et qu'elles me montraient toute la noblesse de ta tendresse. Mais tu comprends bien qu'il m'importe peu qu'il y ait au monde une femme capable de m'aimer si je ne dois jamais la connaître.

Pour le moment, il semble que la période aiguë soit terminée. Voici quelques moments de calme où je goûte un plaisir divin à l'étude. Il y a des soirées douces où je m'emballe, où j'écris, où je lis, pendant que la vie me semble calme et douce. Mais je crois qu'il y a à cela une raison physique des plus banales : c'est qu'il fait mauvais temps. Que le soleil revienne chauffer la sève du printemps, et ma douleur remontera. Mais il faut que je te fasse des reproches sérieux. Tu as l'air de croire que si tu me parles de ton amour, j'en doive souffrir. Tu me demandes pardon de te laisser entraîner sur cette pente. Allons, mon vieux, il faut que tu te dises bien que je ne peux pas souffrir d'un de tes bonheurs, et que je ne suis pas tellement malade de solitude et de silence que ta joie puisse me fatiguer. Raconte-moi au

contraire tout le bien et tout le mal qui pourront t'arriver, et j'y participerai.

— Tu vas recevoir demain l'*Enclos* où il y a un compte rendu des *Poèmes confiants*. Tu comprends bien que je n'ai pas pu m'étendre comme je l'aurais voulu. D'ailleurs il serait bien singulier que je n'aie pas d'ici quelque temps l'occasion de revenir sur tes livres.

Figure-toi qu'hier, un ami me demandait : Pourquoi ne demandez-vous pas à Henri Vandeputte des vers pour l'*Enclos* ? Je n'ai pas su quoi lui répondre. C'est extraordinaire : l'idée ne m'en était jamais venue. Explique cela si tu peux. Il est vrai que nous avons tant de choses à nous dire que ces choses-là, d'un intérêt secondaire, nous échappent. D'ailleurs, dans notre vie littéraire, ce qui nous intéresse, c'est d'écrire et non pas de publier. En tout cas, puisque j'ai l'occasion d'en parler, envoie-moi donc quelque chose (vers ou prose).

J'ai relu *Chair*, après ce que tu m'en avais dit. Je l'ai relu sans parti pris, sauf peut-être que j'avais l'intention de le trouver beau. Je n'ai pas changé d'avis. C'est dogmatique. C'est froid comme les gestes exagérés des acteurs.

Reçu le livre de Jammes où il y a des choses à baiser : *Vieille marine*, *On m'éreinte dans le Musée des Familles*, et des vers d'amour, et des vers descriptifs. Oh ! *Les six petits cochons !* Et *La mort du*

poète ! c'est beau : ça n'est pas de la vie, c'est du rêve. Ça nous émeut parce que ça réveille en nous de vieux songes endormis, et nous pleurons parce que la vie a tué tous nos rêves.

Reçu aussi le livre d'Albert. Je ne l'ai pas fini, mais il me semble déjà que je ne l'aime pas. Et toi ?

J'aurais bien répondu à cet *Hommage à Zola*, mais j'ai reçu ta note le 2 ou 3 mai, et je n'ai pas eu le temps avant le 5. Peu importe. Ma réponse aurait été comme les vôtres. Il est évident que Zola a fait le plus bel acte de sa vie. Il est plus évident encore qu'Esterhazy est coupable.

— Je vais commencer, ce soir sans doute, mon nouveau livre. Ce sera l'histoire de maman. On y verra d'abord mon pays et ma maison et on m'y verra tout petit, alors que maman me faisait téter, m'apprenait à sourire, à marcher, à parler, en un mot: alors qu'elle m'apprenait à faire les premières actions de la vie. On verra lorsque j'étais malade et que maman, désespérée, employait tous les moyens pour me sauver. Elle me fait prier avant qu'on m'opère, pour que Dieu me protège, elle me promet des petites choses pour après, si je n'ai pas trop crié. Elle me conduit chez une vieille commère qui, lui avait-on dit, guérit ces sortes de maladies. On m'y verra lorsque je vais à l'école et pendant que je fais deviner à maman combien j'ai de fautes dans ma dictée.

— La deuxième partie parlera de la première séparation, alors qu'on m'a envoyé au lycée. J'étais comme une poire pas encore mûre et que l'on cueille trop vite et qui mûrira mal dans le cellier. Souffrances.

— La troisième partie parlera de ma vie, maintenant que je suis un homme et que je dois me créer une famille. Je suis une poire mûre.

Je te quitte, mon ami bien aimé. Cette lettre a été faite trop rapidement, au bureau. Je vais la remettre à un vieux piéton à lunettes qui la jettera à la boîte d'où, prenant le chemin de Bruxelles elle ira te rappeler que je t'aime par dessus toutes choses et que je souhaite que tu m'écrives bientôt

Louis

XLIII

Vendredi, 11 juin.

Mon ami bien aimé, il y a au ciel une lune belle et douce comme un visage penché, l'air est vaporeux, fondant et bleu comme l'Amour. Par delà une caserne, j'aperçois dans l'espace, Notre-Dame, emmitoufflée de vapeurs, et je ne vois par derrière la caserne qu'elle et le ciel. Il me semble qu'il y a un monde matériel et laid, du côté de ma chambre, et de l'autre côté de la caserne un monde imprécis et doux dont Notre-Dame est la grosse

âme, un peu monstrueuse et effrayante comme un Dieu de jadis, mais si belle. Et mon cœur habite par là-bas, mon cœur est très grand, il a comme des ailes qui s'étendent.

. . . .

Je rêve d'une machine ; j'en ai composé le plan ce soir. Si je le fais comme je l'ai senti, ce sera passionnément beau. Ce sera l'histoire d'une pauvre fille simple, innocente, bonne, laide, horrible, qui rêve, qui vit, qui a besoin d'amour, et qui souffre, qui souffre de n'en pas avoir, tant que son cœur est à nu, et que la moindre chose l'écorche. A côté d'elle, c'est un abbé de campagne, bon comme Dieu, qui aime tout ce qui souffre, qui s'attendrit, qui pleure et qui sourit de bonheur et de mélancolie. Or, cet homme, pris d'une pitié vaste comme celle de Jésus, pour donner de la joie, du bonheur, à la pauvre innocente, s'imposera le supplice de la baiser, de lui faire connaître, une fois, la Volupté.

Je suis ému, je les vois tous deux, je compose les scènes. Elle s'appellera Marie, et je l'ai connue. Elle sera laide, branlante, bancale, baveuse. Elle aura des yeux bleu clair comme des pervenches, une âme de violette. Oh ! oui, je la sens comme une violette. Je sens la crispation de ses pauvres mains, je vois ses sabots. Pauvre Marie, elle ne peut presque pas marcher. Elle regardera se marier les jeunes filles ses anciennes compagnes. Voici la

noce : elles sont en blanc, et les fleurs d'oranger fines et lancinantes ; elle sera triste à mourir. Quand elle respirera, elle croira respirer de la douleur aiguë. Mais elle lira de doux romans que lui prête M. l'Abbé, et son cœur simple sera ému et bienheureux par le bonheur qu'on y voit, et quand même, il y aura un petit jet tendre de son âme, vers l'espoir.

Et M. l'abbé, il est si bon que j'en pleure. Il n'aime que ce qui souffre, que ce qui est faible : les petits enfants, les vieillards, le petit Jésus qu'on a crucifié, la Vierge Marie dont le cœur, dont la poitrine, dont les mains sont percés par les clous de la Croix. Il rêvera, il regardera le soir épars dans l'espace comme une âme tendre qui s'est diluée, et Monsieur l'Abbé pleurera sur ma Marie, il la verra comme un ange, comme une mère, comme une sœur. Sourires, soupirs, joies, peines, toute son âme tendre, la voilà. Oh ! mon ami, qu'ils seront beaux ! et puis je dirai l'Amour, je dirai les choses, je dirai l'Eglise douce comme l'Amour et paisible comme les choses, la vieille église sombre qui dort toujours, toujours.

— Ma vie est si calme, je me remets à ne plus sortir et quels beaux soirs de grand rêve va me verser la lune, et le ciel d'au-dessus de ma tête, je vais l'aimer comme une personne.

Il est très tard, je t'aime, je vais te quitter. Je t'aime doucement; je te l'ai dit, mon cœur est plus

large que jamais, ce soir, je pense à toi comme à quelque chose d'immatériel et d'extasiant qui serait dans l'air. Je t'embrasse

Louis

XLIV

17 juillet 1898

Mon ami bien aimé, je ne sais même pas pourquoi je ne t'ai pas écrit plus tôt. Il y a surtout de la paresse. Mais tu sais bien que ce n'est pas par indifférence. Il est certain que nous avons des moments de sécheresse de cœur. D'ailleurs il suffit d'un tout petit peu de chaleur ou de vent pour perturber notre pauvre machine. Ces jours derniers il est venu de tels soleils que mon esprit en était accablé et se couchait dans ma tête comme un pigeon pâmé. Les mouvements de mes pensées se faisaient avec autant de peine que les mouvements de mon corps. Voilà mon excuse, si tu en désirais une.

. . . .

... Dis-toi toujours quand tu demandes un service à un écrivain qu'il ne te le rendra que s'il croit pouvoir en attendre un au moins équivalent de toi. En tout cas, soit pour se donner de l'importance à soi-même, soit pour le beau plaisir de dire du mal d'un confrère, il fera des fables là-dessus.

Les " Naturistes " en particulier s'annoncent comme devant avoir des mœurs de cannibales. As-tu lu dans la Plume l'ignoble article de Le Blond sur Jammes ? Mauvaise foi, médisances (je ne dis pas calomnies, à propos de Paul Fort), méchanceté, rage, jalousie, tout cela s'y trouve. C'est un troquet qui parle du troquet d'en face. Ces gens-là qui sont des malins vont s'emparer des journaux d'ici deux ou trois ans et inaugurer un affreux terrorisme littéraire. Qui ne montrera pas patte blanche sera étouffé et couvert d'injures. Gare à nous !

Tu as bien raison de ne pas t'intéresser à ces choses-là. Il n'y a qu'à faire son travail tout simplement. Ayons une vie pure. Combattons bien loyalement pour nos idées. Il y aura bien quelque belle âme qui, par pure estime pour nous, nous tendra la main pour nous sortir de l'ombre. Il y a des écrivains tout de même qui sont devenus quelque chose sans se servir du scandale. Ce sont d'ailleurs ceux-là que nous aimons le plus. Le but est non pas d'être un gros monsieur qui gagne de l'argent et qui règne dans les journaux. Non. Le but c'est d'être un écrivain qui raconte très simplement ce qu'il croit bon, et d'être aimé.

Je vais enfin me mettre au travail en attendant le mois de septembre où je partirai en vacances. Toi, mon ami bien aimé, tu vas avoir un examen à passer. Je souhaite bien vivement que tu sois

reçu et que tes vacances se passent agréablement à St. Job auprès de tes arbres et à Bruxelles auprès de ton amie. Je voudrais surtout que cette place que tu espères te vienne vite et que tu puisses vivre libre. Tu n'auras pas cette tristesse des existences stériles que je connais. Un peu d'amour dans ton cœur, cela va te faire beau et grave. Tu regarderas le monde s'agiter, tu t'agiteras toi-même comme un beau mécanisme d'une belle machine. Je pense bien que tu seras heureux. La constance de tes sentiments montre bien que celle que tu aimes sait te comprendre. Embrasse-la bien fort chaque jour. Profite du présent et espère en l'avenir. Si tu savais combien c'est dur de regarder passer sa jeunesse sans joie, et de se dire qu'un beau matin il sera trop tard pour espérer un peu de bonheur.

Je te quitte, mon Henri, je t'écrirai bientôt. Ecris-moi auparavant. Mais pense que je t'aime de toute mon âme. Il y aura bientôt un an que nous ne nous sommes vus. C'est bien triste.

. . . .

XLV

21 juillet 1898

Mon ami bien aimé, il y a eu beaucoup de choses pour me retarder : mes ennuis et mes désespoirs, mes sorties du soir qui sont nécessaires

pour me consoler et de la besogne de toutes sortes. *La Victoire* de Bouhélier m'a fait perdre deux soirées : l'une pour assister à la pièce, l'autre pour faire un compte rendu. Il faut que je t'en parle un peu. Les journaux sont stupides. Bauer et Mendès sont deux vieux crétins qui, ayant peur pour leur réputation à venir, courtisent les jeunes qu'ils sentent devoir arriver. Et puis l'un ne connaît rien à la littérature et l'autre a trop d'occupations plus ou moins ignobles pour prendre le temps de lire ou de penser.

Donc *la Victoire* est quelque chose de très ennuyeux, comme les autres œuvres de Bouhélier d'ailleurs. On y voit un héros guerrier qui roucoule comme dans Racine, ou mieux comme dans les bouquins de Mlle de Scudéri. Tu connais le manque d'émotion de Bouhélier, eh bien ! imagine qu'il n'y a pas d'action sur la scène et qu'on passe tout le temps à y parler sentimentalement. C'est d'un rasant ! Des phrases pompeuses sont fades et fausses, des gestes d'amoureux naïfs sont ampoulés comme des gestes de cabotins. D'après les échos ou plutôt les réclames que les naturistes ont fait passer dans les journaux il y aurait eu des luttes dans la salle. C'est absolument faux. Il n'y a pas eu de cabale. J'ai vu à la répétition générale des gens qui auraient été très heureux d'applaudir (j'étais de ceux-là) et qui ont été bien patients. Il leur a fallu de la bienveillance pour ne pas mani-

fester contre cette tragédie. Certes il y a eu quelques ricanements causés par des vers ou des situations malheureuses, mais il n'y a pas eu de chahut. Les naturistes étaient ignobles de provocation dans la salle. J'ai vu imposer silence à des gens qui ne disaient rien et surveiller des gens qu'on craignait. On imposait par la force l'admiration. Je n'ai pas une grande expérience des choses littéraires, mais je n'ai jamais vu de fait semblable. Si cela continue, nous allons tomber sous le régime du sabre naturiste. D'ailleurs ceci n'a pas d'importance puisque la pièce est mauvaise. Mais retiens bien qu'en fait de chahut il n'y a eu que le bruit que les naturistes ont fait. Tout ceci montre une fois de plus que les naturistes ne perdent pas une occasion de se faire de la réclame.

. . . .

Mon bon vieux, je suis heureux de toute la tendresse que tu me gardes. J'ai pour toi la même affection. Notre amitié devient tranquille et profonde comme un vieil amour. C'est bien délicieux, à un moment quelconque de la journée de se dire qu'il y a quelque part un homme intelligent et fort qui vous aime. Ça me rend tous les jours très bons. Il y a des moments où il me semble que l'azur est d'un bleu profond. Mon affection pour toi n'a plus les crises d'autrefois, mais elle a une pureté divine. Parfois je mets la main sur mon cœur, et je sens qu'une de tes lettres est là,

comme une main sous ma main. Il est bien triste que tu sois si malheureux et que tu aies tant d'ennuis. Parle-moi toujours de ton examen. Je serais si heureux de t'envoyer ma *Marie*, mais je n'ai qu'une copie qui est à la *Revue de Paris*. Si je confiais le manuscrit à la poste, je craindrais qu'il se perde. Je suis nerveux, je passerais des jours d'une anxiété atroce.

Il se produit des changements dans mon caractère. Je deviens homme. Je songe gravement à l'avenir. C'est pour cela que je souffre tant de ne pas connaître une femme qui m'aime. Mais d'un autre côté je deviens plus ferme et plus volontaire. Je deviens plus carré. Je dis merde en face aux gens qui me déplaisent. J'insiste sur ce côté de mon caractère. Il ne faut pas croire que je sois une bonne petite pâte à tout faire. Je suis un sale oiseau, brutal et méchant. Les gens qui me déplaisent, je ne leur réponds pas quand ils me causent. Les bureaucrates, je les traite en petits enfants. Blagues, plaisanteries, très bien, mais je ne condescends jamais à parler sérieusement avec eux.

J'ai reçu une lettre bien touchante de Jammes au sujet de la réponse que je lui avais faite à l'envoi de son bouquin. Je crois qu'à part son orgueil, il a un cœur d'une bonté divine, un peu de cette âme des sœurs de charité qui est si belle.

. . . .

XLVI

12 août 98

Mon ami bien aimé, mon existence est si vide, l'été est si chaud et je sens mon cœur si sec que je reste de longues semaines sans faire un seul geste d'amitié à ceux qui me sont chers. Je suis resté cinq semaines sans écrire à mes parents et trois semaines sans t'écrire. J'ai des moments d'aridité profonde où je ne puis que raisonner, avoir la fièvre et souffrir...

. . . .

Aujourd'hui, c'est un des jours de crise. La raison en est assez simple et vient d'un lapin qui m'a été posé hier soir. Imagine-toi que, le lendemain du 14 juillet, je rencontrais la plus exquise petite créature du monde, très bonne, très intelligente, très douce et très corrompue. Pour trois fois que je l'ai vue il y a tout au fond de moi-même une grande tendresse. J'aurais tant voulu lui faire du bien, l'éclairer, lui apprendre des choses de la vie qu'elle ne connaîtra jamais sans moi. Parce qu'elle est fleuriste elle a une petite finesse de fleur, mais parce qu'elle est parisienne elle est un peu pourrie. Je l'aurais guidée, je lui aurais appris la bonté, je lui aurais montré la souffrance humaine, et les belles choses de la nature. Il faut bien peu de temps à un homme pour élever une femme. Et

donc, j'ai été navré de ce lapin d'hier soir. Il faut que je lui écrive. Mais mon imagination chimérique me fait craindre qu'elle ne revienne plus.

. . . .

— Je vais partir en congé le 3 septembre. C'est singulier que je n'y pense pas à distance comme les autres années. J'attends ce moment inconsciemment, j'accomplis mes fonctions sans joie, sans espérances. J'aurai pourtant de bien beaux plaisirs d'arbres verts, de ciel et de tendresse. T'ai-je dit que ma petite sœur était enceinte d'une petite fille ? Ce sera pour le mois de novembre. Je tremble un peu parce qu'elle est si faible, mais j'ai bien des espérances aussi de cette petite enfant.

. . . .

Figure-toi que j'ai rêvé à toi cette nuit et que nos regards se croisaient avec une bonté et une tendresse suprêmes. J'en sens encore le choc au fond de moi-même. Il ne faut pas croire quand j'ai des moments de sécheresse comme ces temps derniers que la sécheresse devienne l'état définitif de mon âme. Je t'assure bien que non. Plus je suis sec certains instants, plus je suis enthousiaste et tendre d'autres fois. Mais que veux-tu, je prends l'habitude d'avoir des crises intellectuelles tout comme un vieux célibataire. Ce qui me manque absolument c'est la société d'une femme. Je deviens raide, méchant, grossier. Cette urbanité banale qu'on rencontre partout me fait défaut. Ce

n'est pas mal, à condition de ne pas exagérer. Or j'exagère. Il me faudrait une petite créature brune comme celle dont je te parlais au commencement de cette lettre et qui me mettrait au cœur de la douceur et de la flatterie.

. . . .

XLVII

30 août 1898

Mon ami bien-aimé, je t'écris avec bien de la peine et bien de la tendresse. Toute ma solitude me pèse, m'accable, m'énerve, il me faut en ce moment quelqu'un à qui je parle. Quelqu'un, n'importe qui. Pense alors que toi, qui es mon ami bien-aimé, si je te cause en ce moment, c'est avec une piété infinie, c'est en multipliant mon émotion naturelle, c'est en mettant dans cette lettre tout mon cœur bien chaud. J'ai bien peur, d'ailleurs, puisque tu ne m'as pas écrit depuis longtemps, que tu n'éprouves des souffrances capitales, auprès desquelles les miennes sont de petits bobos. Dans ce cas, mon bon ami, il faudrait m'excuser et lire cette lettre légèrement. Il faudrait surtout que tu te dises que si je connaissais tes maux je ne viendrais pas t'importuner avec mes doléances. Mais avant que de continuer, je veux m'arrêter un instant pour te dire que j'ai pour toi une amitié pleine d'élans. Je pense à toi comme à

la plus belle affection qui soit venue dans mon existence.

Je t'avais parlé d'une petite amie dont je fis la rencontre le lendemain du 14 juillet. Je l'ai revue plusieurs fois depuis; elle est très belle, très douce et surtout très bonne. Je l'aime un peu paternellement parce qu'elle est malheureuse et fraternellement parce qu'elle est ignorante et simple. Or, mon ami, depuis quinze jours voici qu'elle est à l'hôpital, bien malade. Voilà huit jours qu'elle ne m'a pas écrit, et j'ai peur. J'ai peur qu'elle soit morte ou malade à mourir. C'est un sentiment affreux. Elle m'a écrit de l'hôpital deux pauvres petites lettres tendres et maladroites. Elle ne sait pas écrire ni mettre " l'hortografe " mais elle sait dire de ces choses qui sont splendides lorsque c'est un cœur ignorant qui les dit. Et ces deux lettres ont fait de mon amitié d'auparavant un sentiment très aigu et très tendre. J'ai bien peur. Si je n'avais pas de lettre d'elle demain, c'est qu'elle serait à l'agonie. Je ne sais pas si tu comprends bien cette situation. Tous les malades d'hôpitaux m'émeuvent, mais cette petite que j'estime me trouble affreusement. Elle était merveilleusement douce, et dans son âme de petite Parisienne cette douceur était devenue une exquise politesse. Je l'ai entendue demander pardon à une bonne de restaurant (qui était demoiselle) parce qu'elle l'avait appelée, sans faire attention, Made-

moiselle, au lieu de l'appeler Madame. Elle était très bonne, et un jour qu'elle n'avait plus qu'une chemise elle l'avait quittée pour la prêter à une amie qui devait aller coucher avec un monsieur. Elle était très intelligente et très délicate. La 1re fois que je lui montrai les 4 platanes dont j'ai parlé dans l'*Enclos*, elle m'avait dit : Ça fera de belles planches quand on les aura abattus, réponse qui m'avait vexé. Or, depuis, en deux ou trois séances je lui ai fait comprendre la beauté d'une chose et d'un paysage indépendamment de son utilité, si bien que le soir quand j'allais la conduire chez elle, elle me disait de jolies vérités belles sur la nuit, sur la Seine nocturne, sur les feux, sur le ciel, sur l'air et sur la bonté. J'aurais voulu l'élever jusqu'à moi, lui donner une belle âme de peuple. Elle était fleuriste et très bonne ouvrière. Fleuriste, c'est un métier idéal dans lequel on met beaucoup de goût. En peu de temps, je t'assure que j'aurais développé ses sentiments jusqu'à en faire des sentiments très nets, très purs et très délicats. Je lui aurais fait aimer la vie merveilleuse de ceux qui travaillent. J'en aurais fait une petite fille ingénue et profonde. Et j'ai peur qu'elle soit morte. Au fait, si elle était vivante et qu'elle guérit, il est parfaitement possible que je me détache d'elle immédiatement, à notre première entrevue. Mais si elle était morte, toute ma vie serait marquée de cette mort.

. . . .

P. S. — Je reçois à l'instant une lettre de la petite qui va beaucoup mieux. Je t'envoie mon bonjour de ce matin et te dis que je pense bien à toi.

(A suivre.)

POÈMES

Je te poserai, nu, mon fils, sur les genoux de mon aïeule,
Qui te prendra comme un fruit d'or, pieusement,
Dans ses mains sèches, noueuses comme des sarments,
Frémissantes comme des feuilles.
Elle verra tes joues, brugnons vermeils,
Elle verra tes yeux de velours, de nuit et de soleil,
Elle verra ta peau dorée comme l'écorce des oranges,
Puis, évoquant le souvenir des clairs visages du passé,
Comme on cherche l'or d'une voix en un pastel presque effacé,
Elle dira : " Mon Dieu ! Qu'il nous ressemble ! "

Et moi, je songerai à cette vieille assise là,
Avec l'orgueil et l'inquiétude de sa race
Imprimés en plis amers dans son visage
Un peu dur que le fer de la douleur scella ;
A sa sœur qui, toute jeune, entra au cloître
Des Filles de Marie par dépit d'amour,
Puis, un beau jour comme aujourd'hui, lourd
De parfums et d'orage, tant elle étouffait sous son voile,
S'enfuit avec le jardinier du couvent ;
A leur oncle, que je me souviens d'avoir vu quand j'étais enfant,
Debout, dans la houle des blés, balancer la faux comme un
[jeune homme
Et qui savait dompter les chevaux les plus ardents

Et mourut en aimant passionnément l'argent,
Après avoir follement aimé le jeu et les femmes ;
A vous aussi, mes deux grands-pères que je n'ai point connus,
A toi, grand-père maternel, figure austère,
Toi qui malgré ton grand savoir ne voulus point quitter la terre
Ingrate, où ton ascendance avait vécu ;
A toi, vieux constructeur de ponts, de quais et d'églises
Qu'on eût, au temps jadis, écrit au livre de maîtrise,
Père de mon père, qui fus laborieux et bon ;
A vous enfin qui vîntes de la montagne
Dans la plaine pour le labeur opiniâtre des sillons,
Ancêtres-paysans de ma compagne,
Laboureurs qu'elle m'a peints si beaux,
Lorsque, poussant vers le soleil votre attelage de cavales,
Votre attitude hiératique et colossale
Se dressait puissamment au flanc nu du coteau ;
A tous ceux dont me fut contée l'histoire ou la légende
Et qui, depuis un siècle, patiemment, de leurs efforts,
De leurs pensées, de leurs douleurs et de leur mort
Tissèrent, ô mon fils, la trame ténue de ton âme.

Alors je me dirai, sans modestie, que nous avons été,
Ta mère et moi, au tournant de la route
La génération qui lutte et qui souffre
Pour le devoir nouveau plus haut que la pitié.
Ta mère, alors, devinera la fierté de mes pensées
Et mes ambitions pour toi, démesurées,
Et pour me rappeler combien le rêve ment,
Elle me sourira malicieusement
Dans la fraîcheur de la cuisine,
Qui nous accueillera avec du soleil

Dans ses casseroles de cuivre
Et sur la pierre usée de son seuil,
Avec du soleil parmi les faïences peintes
Rangées sur le vieux bahut de noyer
Et sur le ventre des cruches lourdes d'où l'eau suinte,
Qui reposent et pèsent sur les pierres de l'évier,
Avec du soleil sur les balances rouillées
Où l'oncle de mon aïeule pesait son or,
Et du soleil dans la haute cheminée
Où sont les chenets massifs et tors,
Le coffre où l'on met le sel et la repasse
Et le banc luisant où les vieux se tiennent assis,
A la veillée, durant les nuits claires d'hiver, quand il glace
Et qu'on boit du vin doux en mangeant des châtaignes et du
[pain rassis.

Et bientôt entrera le chien avec son pelage rude
Et le coq surgira debout dans le soleil du seuil,
Le chien comme un ermite vêtu du bure,
Le coq casqué de sang et cuirassé d'azur et de vermeil.
Et sur nos mains le chien viendra poser sa tête
Riche de l'or de ses deux yeux soumis et confiants de bête,
Et l'aïeule dira : " C'est un chien qui vint dans le pays,
On voulait le noyer, parce qu'il était mangé de gale.
C'était vraiment pitié. Je me suis dit :
Il vaudra bien toujours le pain qu'il mange. "
Puis elle ajoutera : " Vous devez avoir soif, pauvrets, [1]
On dirait qu'il tombait du feu sur la grand'route,
Voici des verres et du vin de nos collines rousses.
J'avais fait, ce matin, pour vous, tirer du lait

[1] "*praubots*" *en gascon.*

L'orage a fait cailler le lait bleu dans les jattes."
Et dehors, ce sera dans la torpeur morne une goutte d'eau
Et son bruit frais, parmi les feuilles de figuier larges et plates,
Puis une autre, puis plusieurs. Et bientôt,
Ce sera sur les arbres et la poussière de la route
L'épanchement joyeux et lourd, en tièdes gouttes !

Je suis allé chercher le lait bleu pour mon fils à la métairie,
J'ai marché dans la fraîcheur transparente du matin,
J'ai suivi le chemin qui serpente au faîte de la colline,
Le chemin bleu tout étoilé de chicorée et parfumé de thym.
Le ciel d'huile luisait comme une mer méridionale,
Autour de moi, s'incurvait en vasque de clarté la campagne
Enluminée d'or et haletante d'un effort herculéen,
Jusques à l'horizon étincelant des massifs pyrénéens.
En arrivant à la métairie qui se taisait dans la lumière,
J'ai dû chasser les chiens hurlants, à coups de pierres,
Tandis que les paons somptueux, pour m'accueillir,
Rouaient de leur fardeau d'émeraudes et de saphirs,
Et qu'un coq se hérissait sur la caisse verte des capucines.

Et me voici sur le seuil clair de la cuisine.
Toute la maisonnée est là :
La métayère fraîche et lourde comme une grappe de lilas,
Et près d'elle et la dépassant de la tête, son homme,
Qui serre dans sa main aux doigts roides et gourds,
Avec dans les épaules le geste ancestral du labour,
La main d'un tout petit aux joues comme des pommes.
Devant eux parle et gesticule un contrebandier du pays,
Aux cheveux roux sous le béret comme des barbes de maïs,
Qui vend des boîtes coloriées toutes bruissantes d'allumettes

Et des paquets aromatiques de tabac blond.
Ses prunelles courent et s'affolent, agiles navettes,
Des gouttes de soleil ruissellent de son front.

Je me suis assis et j'ai bu du vin blanc dans un verre
Qu'avaient rincé les doigts actifs de la métayère
Et j'ai parlé la langue rieuse de chez nous,
Bourdonnante de vols d'insectes et d'abeilles,
Où la douceur du miel et le feu du piment aux baies vermeilles
Alternent avec la rudesse de nos coteaux roux.
Puis je suis revenu chez moi, par la chaleur devenue lourde,
En tenant dans ma main la bouteille de lait,
Close par un bouchon de fleurs de serpolet,
De peur qu'à la chaleur le lait bleu ne se tourne.

HENRI ALIÈS.

D'APRÈS TROIS ESTAMPES

I. Un Cosmographe

MERCATOR

Enfermé étroitement dans un habit de drap, engoncé d'un haut col, ton chef vénérable coiffé d'un chapeau pointu à la chinoise, comme tu es étonnant, mon vieux Mercator ! Ta figure sérieuse, ta bouche mince, les traits tendus de ton visage et ta barbe, qui semble un flot pressé d'épis, te font tout pareil à un Créateur ; et, comme tu es là, attentif, strict et droit, un compas dans une main et un globe dans l'autre, l'on dirait que tu mesures le monde.

Tu naquis au bord de l'Escaut, entre Malines et Anvers, à peu près à l'endroit où la Rupel arrive. De la demeure de tes parents, tournée du côté du nord, tu voyais le fleuve glisser comme un long trait bleu, la Rupel s'éloigner et la plaine fleurir. Des bateaux passaient qui allaient vers la mer. La mer tu la connus, la mer de la Zélande où il y a tant d'îles vertes et où les moulins, à cause de leurs ailes, semblent au loin des mouettes qui tournent sur les flots !

Sous Gemma Frison, vieux maître qui savait les secrets de son art, tu appris à dessiner, à graver et enluminer ; et, comme d'autres s'appliquent à retracer les visages des hommes avec toutes les aspérités qu'y a faites le temps, avec les vallées des rides et des larmes, les lacs clairs des yeux, la forêt des cheveux et le contour du front, toi, tu t'appliquas à retracer, sur des cartes peintes, en traits fins et en couleurs tendres, le visage de la terre, les hauteurs des montagnes, les méandres des fleuves et l'Océan avec les sillons des navires !

Le ciel de Ptolémée, illuminé de Mars, Jupiter et Saturne, où Vénus rayonne avec fixité, pesait sur le front des hommes. Mais toi qui surpris le secret de projeter, en un beau système, tous les détails des astres, le soleil rayonnant et la lune frigide, tu changeas tout cela ; tu pris la terre comme un oiseau divin qu'on saisit au vol et l'enfermas dans la cage toute ronde des latitudes et des longitudes !

Encore que ta barbe fût longue, ton visage sans sourire, tes mains tachées de couleurs et ton habit usé, ton nom, dans les ténèbres du temps, rayonna comme l'un de ces astres dont tu calculais la distance. A mesure que grandissait ta renommée, ils venaient à toi, les rois et les princes, le duc de Juliers qui te fit son cosmographe et le Charles-Quint tout vêtu de velours, illuminé des éclairs des perles et des rubis, appuyé sur sa

haute épée et pour qui tu traças deux globes admirables.

Ils venaient à toi ! Et toi, au milieu des dunes, tu vivais dans un vieux taudis où les araignées filaient leur toile fine, où les rats grignotaient les livres, où la lampe fumeuse éclairait à peine le tableau représentant le Sagittaire et le Taureau, le Lion et le Bélier, la Vierge et les Gémeaux tournant, tels qu'en ronde, dans un beau Zodiaque. Muets d'étonnement et saisis de respect, les princes et les rois, qui allaient au combat ou revenaient des guerres, s'arrêtaient au seuil de ta porte; avec eux entraient le bruit des meutes, des cavaliers parés de satin et bardés d'acier, des étendards qui battaient au vent, des femmes toutes rieuses, nues et enamourées, qu'emportaient les vainqueurs ; mais toi, le regard fixe, le front hautain sous ton chapeau pointu à la chinoise, tel un vieil astrologue, tu continuais, ferme et tranquille, à dessiner du crayon, à mesurer du compas, à peindre du pinceau. Ainsi qu'un potier façonne un vase aux belles courbes et au jet hardi, appliqué, sérieux et perdu dans ton rêve, tu façonnais la planète.

Maintenant te voici fixé dans une estampe. Je te vois comme l'un de ces savants ou de ces sages de Durer, entouré de livres, de balances, d'un sablier et d'une horloge ; dans tes mains fiévreuses et créatrices tu portes un grand globe de la terre.

O mon vieux Mercator ! Regarde comme cela est plaisant le monde avec les petites taches bleues des mers, les teintes vertes des prairies, les grêles linéaments des fleuves et les aspérités des montagnes. Et, c'est comme si, dans ta main ouverte, tu tenais un fruit merveilleux, une pomme divine ou le sein de Cérès !

II. Un Chroniqueur

CHASTELLAIN

C'est un petit vin de Beaune ; on l'a recueilli en septembre sur les coteaux dorés tandis que, sur les ceps d'automne, chantaient et voletaient les grives. C'est un chaud élixir. A petites gorgées tu en bois un pichet, mon maître. Cela fait, tu prends doucement ta plume ; tes mains s'agitent, longues et belles ; ton visage glabre, comme rasé de près par le barbier Olivier, s'anime de chaleur. Que vas-tu célébrer cette fois, sur le vélin, dis-nous, vieux chroniqueur : les *Dames de rhétorique*, les *Deux Félicités* ou Madame la Vierge sur le front blanc de qui les peintres ont placé l'auréole des anges ? Que non pas ! Tu as bu un coup de vin de Beaune ; aussi ne broderas-tu cette fois, comme banderoles s'enroulent, ton beau langage de devises aux dames et aux bienheureux ; mais toi, Georges Chastellain, « escuier, panetier de

Monseigneur le Duc," tu composeras un peu ta *Chronique* de Bourgogne. Mon vieux maître, ce clair matin est à ton prince.

C'est un vin velouté du cru de Beaune. Clio, cette servante de ta comté d'Alost, à cheveux roux, à tendres yeux et à beaux seins t'en a, dans ton pichet, versé par dessus l'épaule. Ton regard en est étincelant, ton cœur en est tout réchauffé. Bon panetier c'est le temps de donner ton pain cuit ; brave écuyer c'est l'heure de tracer tes récits.

Vois, par la baie ouverte, se propager jusqu'aux clairs fonds bleus, le fin paysage de collines. L'air est suave, les lointains limpides ; au-dessus des sillons de doux nuages avancent. Et c'est comme si, de l'horizon jusqu'à ton visage, venait parmi les fleurs et parmi les blés roux, un long tapis admirable.

D'abord c'est une vaste campagne que tu vois : des plaines ensemencées, de petits tertres, une rivière avec des saules ; puis, des boqueteaux, des vignobles, une autre plaine plus étendue. Une poursuite au gibier commence : il y a des chasseresses et des chasseurs et, de même que dans les tentures de fil d'Arras, des veneurs conduisant les hardes, les fauconniers avec les faucons. L'andouiller en avant un grand cerf s'élance ! Et la bande des chiens blancs, la bande des chiens noirs bondissent sur ses pas...

La tenture avance, avance vers toi, tissée de haute lice.

Voici la ville de Dijon, toute dominée de flèches et de clochers, avec Saint Bénigne et Saint Philibert, les pignons des moutiers, et, comme dans les images, la Tour de Bar et le Logis du Roi ; voici la vallée d'Ouche et la ville semble, au-dessus d'elle, droite comme une nef.

Dans le mur du rempart, tel un œil qui regarde, une petite poterne s'entr'ouvre. C'est par là que le grand cerf s'élance ! Mais, après le cerf il y a la chasse ; après la chasse il y a les soldats armés des lances et des espadons ; il y a les archers avec les arcs ; et, par dessus eux, les pavois s'éploient ! Vêtu, à tons violents, de belles pièces de couleurs, entouré des varlets, chevauche Philippe Pot ; et, par devant lui, messire de Clèves et messire de Crèvecœur. A leur suite se pressent les dames en huques et en hennins ; puis une cavalcade admirable commence ; des ménétriers, en avant jouent des airs de noce. Une procession fastueuse, précédée d'os de saints qu'on porte dans des châsses, paraît à la suite. Des bannières claquent au vent ; passent des croix enluminées, des diacres avec des torches, puis de gras et beaux moines chantant du latin.

De ton œil fin et vif, animé du feu de ton cru bourguignon, toi tu suis du regard la belle histoire, la légende que tissent les mots sous tes mains, les fils d'or et d'argent, les fils pourpres et bleus emmêlés sous tes doigts.

Par la poterne passent les cavaliers ; un papegaut vole sur le ciel bien tissé...

Et puis, voici d'autres soldats et d'autres gens ! Voici des trompettes et des hérauts d'armes vêtus de blanc, de pers et d'écarlate ; voilà des écuyers, voilà des enfants-pages ; voilà les haquenées à l'amble. Et, par delà les pages et les cavaliers, s'avance une mule poussive brimquebalant à petits pas, tout de guingois, un vieux cavalier gris.

Vois, mon maître ! Cet homme en mantel de gros vair, ganté de louveteau, dos voûté, figure glabre sous son chapeau d'images, c'est ta " vieille araigne ", c'est Messer Louis Onze ! *Montjoie ! Montjoie !* crient les petites gens autour de lui, ou *Noël ! Noël !* Lui baise sa patenôtre. Et dans ses bas de futaine, ses mauvais houseaux, il marche en avant des autres. Et toi, au passage, tu le portraitures en nuances de poussière, en lignes de nuées ou en fils de brouillard ; car de vives couleurs, de laines opulentes, de drap éclatant, d'étincelants joyaux, d'épée à poignée d'or ornée de diamants, tu ne veux que pour Monseigneur le Duc ! Celui-là — mieux que Philippe de Comines ne sut faire — tu le peindras à nobles lignes, à teintes fauves et à beaux traits : le front houssu, les yeux ardents et le regard téméraire, la bouche sensuelle, le col robuste et la Toison battant sur la poitrine ample. *Leal Français avec mon prince !* dis-tu, tissant toujours à beaux mots d'historien comme

un tisseur ferait achevant sa tenture. *Leal Français*, sincère et droit, fier et fidèle ! C'est cela, bon serviteur !

III. Un Agronome

OLIVIER DE SERRES

Mon maître, je te vois debout, en habit de velours, une grappe et des pampres à la main. Par dessus ton épaule, vers le fond de l'estampe, s'enfuit le paysage ; un potager à droite, un bouquetier à gauche, le *ruchier* d'un côté et la treille de l'autre composent un harmonieux décor à ta figure. Au loin des gens vont et viennent, les uns portant des cuves, d'autres semant du grain, divers battant du blé ; il en est qui, suivant les époques, labourent la terre ou qui lient les gerbes ; plus loin, celui-ci épampre les mûriers et celui-là reçoit le miel des abeilles.

Mon maître, tourne un peu la tête ; contemple ton gracieux Pradel en Vivarais : le *Théâtre des champs* se joue là sous tes yeux. Toi qui connais le sens des saisons, le cadran des cultures, la raison qui fait que d'une petite graine il naît un grand arbre, tu en es l'acteur principal, mon maître.

Tandis que, dans ton siècle, beaucoup allaient vêtus d'armures, la croix sur l'épaule et l'épée au

côté, toi tu marchais modestement, en petite collerette et coiffé ras, dans un chemin de buis ; la bêche et le rateau étaient tes seules armes ; de combats tu ne livrais qu'à la terre opiniâtre. La rude maîtresse, que tu t'étais donnée là, mon maître ! Tantôt chaude à l'été comme une déesse lascive, l'hiver elle était glacée sous tes pas ; au printemps, du feston des fleurs tu parais son sein nu ; à l'automne, ainsi qu'une bacchante, elle répandait partout une teinte vermeille. Mais, qu'elle fût froide ou ardente, sans voile ou parée, toi toujours tu l'aimais !

D'abord, à force de vivre près des champs, dans les vergers et les vignobles, d'habiter sous un chaume de ferme, de te lever au chant du coq, tu devins sobre et frugal, bon aux autres et réservé avec toi-même. Oh ! le sentiment délectable que tu acquis des choses, l'habitude que tu contractas d'obéir à l'égal et doux rythme des heures, au calendrier toujours le même de la nature !

A tes parents, tes amis et tes serviteurs tu ne parlas bientôt plus que par sentences et selon que t'enseignait la sagesse. " Que chacun, disais-tu, fasse sa charge sans bruit, vivant honnêtement " ; " Hésiode, Caton, Varron, Columelle et autres anciens auteurs de rustication, tu liras toujours "; " de nèfles et de châtaignes tu feras cueillette à l'automne " ; " avant la Saint-Martin tu rentreras

les fruits " ; ou bien, dis-tu encore, " ménager un chemin dans la vigne c'est mieux atteindre aux grappes. " Ainsi à tous et à toi-même tu dispenses des préceptes ; ta vie est telle qu'un terrain fécond, disposé avec choix, suivant le sens du sol et des cultures.

Pareil au tâcheron qui fait sa journée, tu vas, droit devant toi sans faiblir, mon maître. La taille et la greffe des arbres dans les espaliers, le labour de la terre, le geste des semailles, le soin charmant des fleurs occupent tes instants. Ferme et robuste tu vas parmi ton domaine. Et lui, ton gentil Pradel, contemple-le dès l'avril, orné de parterres, en juin étincelant de verdure, riche — en août — des plus vives richesses ; en septembre le faisan n'offre pas de plus chaude parure que lui ; et, l'hiver, l'écureuil des bois qui casse et croque des faînes n'a pas couleurs plus rousses que les siennes !

Toi, de même qu'un botaniste qui ferait son herbier, tu notes tout cela ; et souvent, tandis que le raisin fermente dans le cellier, que les fruits mûrissent dans le fruitier, que les figues sèchent sur les claies, mon doux ménager, tu composes ton livre !

Il arrive aussi, par les soirs d'été, quand tout repose au Pradel endormi, au moment secret où d'autres se glissent au lit des servantes, que tu médites encore, plus ardent et plus inspiré. Tu te dresses alors de toute ta taille ; tu vas vers ton

vieux bahut de noyer ; tu l'ouvres et prends les *Géorgiques* à l'endroit que Virgile fait chanter les abeilles. Alors près de toi, autour de ton front et jusque dans ton cœur, tout bourdonne, palpite et vit d'un bruit d'ailes. Dans ton rêve apparaît le monde de Dieu sous sa diaprure de fleurs et sa vêture de vert ; et les fontaines où pousse le cresson elles aussi bourdonnent, comme si leurs petites vagues étaient des abeilles et que leurs flots pressés fussent le miel des dieux ! De tant de bruits, de chants et de murmures, tu demeures un peu étourdi ; et, c'est comme quand le dimanche, assis sur un banc de buis, sous un arceau de feuilles, en avant de ta porte, tu savoures dans un gobelet d'argent un petit cru clairet de cante-perdrix !

Olivier, l'olivier est ton arbre ! Son fruit est huilé, son feuillage argentin brille et frissonne au vent sur les coteaux du sud. Mais l'oranger, l'oranger à la suave odeur tel que tu le connus dans le parc de Heidelberg, le *meurier* blanc dont se nourrissent les bêtes à soie, et la vigne aussi sont tes arbres amis. La vigne ! Tu sais la tailler et l'ébourgeonner, la faire grimper et bien l'exposer. “ Les petits vins verdelets, dis-tu, sont plus propres pour l'été que l'hiver” ; mais tu conseilles, l'hiver, “ les muscats picquardants. ”

C'est pourquoi, sur le seuil de ton livre, dans l'estampe ancienne, je te vois à l'instant que tu

tournes un peu la tête, debout, en habit de velours, l'olivier sur ton front, une grappe et des pampres à la main.

EDMOND PILON.

TAORMINE

Le bateau allemand qui de Constantinople me conduisait en Sicile avait chargé au Pirée, comme il fait toutes les quinzaines de printemps, un convoi, pour l'Amérique, d'émigrants grecs. Sous des couvertures quelques-uns jonchaient le pont d'avant ; mais, comme la nuit n'était pas avancée, presque tous, dans une basse et sombre écurie qui leur servait de dortoir, chantaient et dansaient. Aucun ne semblait triste de quitter le village de Morée où il avait bu l'eau fraîche, entendu lire dans les cafés les patriotiques et fiévreux journaux de papier rose. Une joie d'enfant animait ces danses qui peut-être avaient fait bondir les éphèbes de Messénie et de Mantinée, et sur le bord du demain inconnu, en route vers le continent lointain, comme ce petit peuple respirait librement d'insoucieuse confiance !

J'étais venu m'asseoir, à l'extrémité de l'avant, sur un paquet de cordes. Là, le vaisseau sous mon regard et presque sous ma main n'était plus qu'une arête verticale, rigide et toute frêle, fine comme le croissant d'or du ciel, et qui, de l'Orient à

l'Occident, s'avançant, comme lui, dans un bruit, sur la mer, d'eau froissée et de brise, dans un battement paisible d'artère, fendait une épaisseur de perle vaporisée. Et vraiment, de cette proue où j'étais seul, d'où le navire et son humanité ne prolongeaient derrière moi qu'une ampleur traînante et rejetée de rêverie, globule il me paraissait, sur le sillage, suivre une artère de la planète, une de ces artères impassibles, mais vivantes, qui, par des courants réguliers, mènent comme du sang les migrations, distribuent la vie selon un rythme et des lois. C'était la route qui par les nuits d'été, sous les mêmes constellations, avait porté tant de colons ioniens et doriens vers l'Amérique du monde grec, la grande terre de Sicile. Mes compagnons s'en allaient, pareils, mais plus loin, vers une Sicile démesurée. Ces eaux successives, dans l'identique lit, coulaient des rochers trop nus, des terres infertiles, et d'une Grèce qui, pour ses enfants, n'avait que de la lumière et pas de lait.

Quand les danses et les psalmodies orientales eurent cessé, que tout le vaisseau ne fut plus que sommeil, plus que silence vaste éployé sur le rail huileux du sillage bruissant, je suis resté, jusqu'à l'aube, seul, dans mes cordages, et, veilleur voluptueux de proue, n'ayant plus pour monde qu'une mer calmée, une douceur de nuit et d'étoiles indéfinies, je n'ai laissé vivre et s'ailer en moi que, concentré sur cette pointe en une exaltation de

conscience, le songe de départ alors descellant dans l'obscurité des cales les paupières de ces frères endormis. Où donc allais-je, et quelle route le vaisseau suivait-il ? Cela certes rien plus en moi ne le savait ni ne le demandait. Plus rien n'était, sous les mains à mon front fraîches des souffles nocturnes que le pur esprit du mouvement qui circulairement glissait dans l'espace autour d'une bulle suspendue d'eau.

Le matin, déjà, nous avons aperçu la barre droite de la Sicile, abaissée au détroit et que prolongeaient les chaînes de la Grande Grèce. D'une élévation décisive, royal et beau sans brutalité, l'Etna, sous sa couronne et ses plis de neige se gonflait comme le cœur ou le nœud du ciel et de la rive fuyante, les réunissait dans un jeu souple des mêmes lignes lumineuses. Il posait, sur cette rive orientale de la Sicile, du style et de la gravité. Dans les trois voyages où Platon vint aborder ici, cette cime, toute seule après les monts désordonnés et confondus de la Grèce, peut-être lui présageat-elle de la patrie de Dion, déployée dans une ampleur d'éther, une terre philosophique, à la simplicité et à la beauté rationnelle, et comme l'Idée, en l'Etna, de la montagne.

Quand le soir, débarqué à Catane, je fus sitôt parti pour Taormine, je gardais cette musique de pensée qui dans l'essence de soleil et le sel de l'air marin depuis l'Archipel ne m'avait pas quitté.

Quelque brume, tout d'un coup, était venue tamiser, sous une paupière et des cils, la lumière peut-être lasse, paupière d'argent doux qui d'en haut laissait glisser ce regard liquide de la mer frémissante et fine. La campagne, sur le rivage que l'on suivait, évoquait une Normandie idéalisée où les citronniers, au lieu de pommiers, émergeaient d'une herbe dense, toute tendre et faite pour les pieds nus de la Primavera florentine. Au long de la mer calmée les fruits miraculeux d'or étalaient par leur verdure légère, transparente presque, toutes les étoiles d'une nuit tombée. Et je roulais, Taormina, les syllabes chantantes de ton nom, comme un Oriental entre ses doigts son chapelet. Autour de moi poudroyait cette langue italienne qui du Tauromenium antique dissocia, sur un fond de bleu et de feuillage, ainsi que d'un temple défait, les quatre colonnes ou bien les quatre colombes en qui surgit le nom sicilien. A l'horizon de ce langage sonore que des femmes vêtues de noir ici entretenaient, à chaque détour aussi de la vision que dénouait le rivage déplacé, elles posaient sans poids un signe mélodieux de ruines, les syllabes égrenées de Taormina.

* * *

Cette Amérique d'autrefois est elle-même vidée par l'Amérique d'aujourd'hui. A Taormine j'écoute les doléances d'un propriétaire. « Il n'y a pas six

ans, je payais mes ouvriers 1 fr. 25 et un litre de vin. J'étais le maître, et j'avais des esclaves qui travaillaient autant qu'on leur demandait. " Et il répète avec le regret d'un paradis perdu : *Schiavi, signor, schiavi.* " Aujourd'hui je suis obligé de les prier. Ils me consentent une grâce en travaillant, je leur donne deux francs, deux litres de vin, dont un qu'ils emportent chez eux, du macaroni, des olives, ils ne font rien, et je ne puis rien dire." La cause : l'Amérique. Ceux qui peuvent réunir l'argent du voyage et le pécule exigé là-bas s'embarquent. Ceux qui n'ont que leurs bras vont en Tunisie et en Algérie, une Amérique du pauvre, s'embauchent comme maçons, et apprennent le métier en le faisant. Restent au pays les vieux et les propres à rien. Et il me cite un vieillard qui ne peut guère plus que bricoler, et qui sou par sou économise de l'argent pour aller en Amérique, voir ce beau pays, puis revenir.

Nous nous promenons sur la route d'où cette terre déroule jusqu'à la mer le plus doux trésor de beauté sensuelle que les flots puissent caresser. Tout le regard sur elle s'appesantit comme la main sur une chair en fleur. L'homme, en cette côte favorisée, ne connait pas l'horrible misère qui dévore le reste de la Sicile. C'est un pays de petite propriété, éprouvé d'ailleurs par la mévente des citrons et du vin, mais où le mal est pour le propriétaire, où l'ouvrier agricole vit peut-être

mieux qu'en France. Et pourtant il part, le Taorminais, il imite le Sicilien misérable de Girgenti et de Trapani. Mais jusqu'en Amérique il porte à sa semelle l'aide de sa bonne et riche terre, qui a fait de lui un ouvrier meilleur, plus intelligent, mieux armé. Anglais et Allemands ici prennent sa place, et Taormine pour eux ne vit que de sa lumière et de sa grâce. Un gros ouvrage d'un certain Douglas Sladen, que je trouve dans tous les hôtels siciliens, et où le pauvre auteur paraît avoir voulu réaliser pour l'étranger la figure ridicule de l'Anglais en voyage, appelle Taormine le pays des mangeurs de lotos. Eh oui ! c'est, Taormine, un lotos de table d'hôte. Propre, arrangée, soignée à point, elle paraît moins une ville qu'un palais, ou, mieux, une terrasse sur la mer, un balcon de pierre grecque, romaine et gothique, dans les citronniers, les géraniums, et les roses. Sur cette terrasse s'allonge le rêve du bateau qui m'amenait. Je me sens pris, les yeux fermés, par cette circulation de ceux qui partent et de ceux qui viennent ; passage qui dans le site aéré, lumineux et tiède témoigne d'harmonieuses lois, comme les courants de la mer ou les brises alternées des rives.



Au matin, par delà les toits de tuile, les volets clairs sur les murs blancs, les jardins clos éclatants

de citrons, l'Etna sortait de la mer, de la nuit et de l'aube, rose fabuleusement sur ses légères neiges : il occupait l'horizon entier, cygne surgissant d'aurore, sous la gorge de qui se fendait, fraîche et moutonnante d'or épars, la campagne de verdure.

Toute beauté ici est débordante et publique ; la pente dévalante du terrain ne permet pas d'enclore les jardins en des murs qui les déroberaient, et par les raides sentiers qui les entourent, chacun de nous comme leur maître en jouit. Ils prennent une face humaine, et, quand on les rencontre, n'épanouissent, comme des enfants, que le sourire fleuri de leurs dents et de leurs joues. Sur les haies de géraniums, de lavandes, s'élançaient les roses et les hauts iris. Mais les amandiers recouvraient, prenaient et brassaient tout dans leur fouillis rose et blanc. Parfois des terrasses d'herbe verte ne portaient qu'eux, et, çà et là, quelques rares roses oubliées attestaient un ancien jardin qu'ils avaient conquis et qu'enfouissait leur neige. Leur profusion allégeait étonnamment le paysage, et donnait des milliers d'ailes aux couleurs robustes ou tendres.

Chœur de couleurs, saines et fières de vivre dans les yeux leur vie inépuisable ! Elles s'amoncellent en la même gloire, en la même fougue lyrique que les lignes renversées et ruisselantes de la terre qui tombe. Théâtre roux, noir du sol

volcanique et des ravins lacérés, blancheur fleurissante des neiges, mais, la maîtresse du chœur, verdure pacifiante des citronniers! Au cap Skiso, où la terre éruptive s'apaise en une plage incurvée sous la paume, qui la polit, de la mer, leur champ immense et plat occupe l'emplacement de Naxos. Il paraît que de la rive monte vers ce paysage tourmenté, avec le souvenir des Corinthiens, une grande venue de lucidité et de raison, une palme verte qui, débordant toute sur la plaine de Giardini, escaladant les premiers degrés des monts, vient en l'enveloppant dérober Taormine comme le plus doux de ses fruits mûrs.

Et pourtant l'opulence métallique de ces couleurs, et ces coulées, qu'elles développent, de bronze décomposé, figurent, chemin du Théâtre, un goût plus romain que grec. Le paysage est, comme la ville même, pareil au corps de Glaucus, indistinct des algues et des coquillages. J'ai cru le voir dans la plénitude de son acte, un jour que les nuées venues de l'Etna, noires, passaient et pendaient lourdement, sur le ciel ensoleillé par places. Les montagnes trapues leur répondaient sur la terre comme un corps à son simulacre, comme les poitrines de gladiateurs aux formes de leurs cuirasses suspendues.



Le Théâtre, des jours et des jours j'ai vu sur

lui tous les ballets muets de la lumière et de l'eau. Mais je ne l'ai connu parfait que lorsque, sous un ciel de recueillement, les couleurs se tassaient, se faisaient douces comme des béguines de Bruges, et que, par le trou béant de la scène, s'étalaient grises la mer et la presqu'île de Skiso, l'une d'argent lumineux, l'autre plus terne et plombée, et pareilles à l'eau et à la terre dans le *Pauvre Pêcheur* de Puvis : toutes deux par d'hospitalières mains comblant ce vide qu'à poings d'or eût élargi la méchante lumière, toutes deux unissant dans une tendresse monochrôme les grises colonnes en débris, et sans fin les réparant d'un horizon inépuisé.

C'est que la beauté de la ruine dépend fort de sa matière. Elle est faite, à l'Acropole d'Athènes, de la maturité des marbres. Partout elle se rattache à la vie subtile, prolongée, harmonieuse, de la pierre qui réagit sous la durée selon sa loi géologique. Mais la brique, à Taormine, ne paraît pas admettre la ruine : matière artificielle, produit des fours, boue cuite, elle ne chante pas plus sous la durée que sous la lumière. Les Romains l'entassaient pour la stuquer comme les Chaldéens pour la vernisser, mais, sa surface tombée, avec ses petits lits réguliers, géométriques et pressés, sa couleur crue qui n'était point faite pour l'air libre ni la vue, elle prend une figure malheureuse d'écorché, elle fournit la ruine immédiate et nue,

sans patine et sans âge. La lumière a des amours et des haines passionnées de femme italienne. Elle qui pose au Parthénon sur les brèches des colonnes le plus pénétrant baiser d'amour, elle dévoile ici de sa risée toute la laideur des pauvres briques. Et c'est pourquoi sans doute j'ai aimé le théâtre de Taormine dans ce gris d'une journée sans soleil, où ces briques exhalaient un doux rose de chair, où sur le gazon transsudant de marguerites rien d'en haut n'éteignait les millions de petits cœurs d'or. Le gris des calcaires marmoriformes qui font les gradins, du rocher brut qui les entoure, lui aussi se fond à cette clarté douce dans un concours fraternel. Il condense, semble-t-il, sous nos mains, cette brume délicate d'argent, comme le pentélique de l'Acropole ramasse dans sa chair un soleil solidifié.

L'éventrement et le débris de ce théâtre ne sont pas conduits par le temps, mûris et amenés d'un précieux destin vers une beauté d'outre-tombe. C'est lui faire un mauvais et trop juste compliment que de songer pour lui à une restauration.

Son horizon l'appelle à un office humain. Les décombres de brique attendent qu'on panse leurs blessures, restées fraîches dans les siècles, et nulle profusion décorative, nulle candeur d'architecte moderne ne m'offenserait, sous cette nature d'exubérance et de somptuosité, sur ce monument conçu

déjà autrefois avec le stucage, le placage et l'encombrement de l'art impérial.

Dans une rhétorique romaine, un peu de mauvais goût italien, soutenu par les ailes de son paysage et la sûreté de ses amples couleurs, je l'imagine fait à souhait pour Gabriel d'Annunzio. A Orange le mur sublime semble avoir été prévu par les Romains pour arrêter à son élévation de volonté consciente et raidie, à sa nudité de pierre héroïque et dure une scène d'humanité cornélienne. Mais à Taormine tout glisse et s'enchante, jusqu'à l'extrême horizon, vers la fête du lointain, de la mer, du volcan et des fleurs. Et que la main d'un architecte d'aujourd'hui mette ici librement son jardin répandu, vitruvien, de marbre et de pilastres! Comme Orange est le lieu d'un cycle cornélien, (négligeons les navets qui poussent chaque an sous le figuier et le laurier), Taormine, encore, par delà les feux d'artifice de la *Nef* et de *Françoise de Rimini* formerait un sûr piedestal à un cycle gœthéen. Et peut-être lorsqu'au printemps ce coin de Sicile devient presque une colonie germanique, les Allemands le pressentent-ils : site grec, romain, médiéval, nourri d'abondance et pour qui brûle doublement sous l'hiver la ferveur du Nord !

J'y vois l'Iphigénie en Tauride qui par la grande porte reconstruite de cette scène, descendant, avec le frère qui la ramène, vers la mer et la Grèce,

adresse à Thoas l'adieu consolateur. Au château normand qui surplombe Taormine, ramassé et fort comme un burg du Rhin, dans le flottement des enceintes vides semées serré de marguerites comme autrefois de tapis sarrasins, les yeux sur le théâtre qui de là lève la cime exaltée du paysage marin, on suscite des figures autres, et voici que, du champ de citronniers qui marque sur le rivage la place de Naxos jusqu'à ce nid de proie de site mycénien, on suit une courbe de guerre et ce qui change une molle fleur de négoce ou de beauté en une vigilante plante de fer : la ligne commencée au ras de la mer sur le motif de la chanson de Mignon s'achève ici au point d'où notre regard impose à la scène là bas vide la rudesse et les armures de *Gœtz de Berlichingen*. Mais quand on redescend aux gradins, par un soir ample de conscience et de lucidité, tout est occupé par cela, qui, d'inverse et décisive manière, nous conduit du premier au second *Faust*, de Marguerite et de Méphistophélès à Hélène et à Euphorion.

L'architecte ferait œuvre saine, honnête, pesante, mais qu'importe ! Il travaillerait pour les Allemands, et souvenons-nous que le matin et le soir l'odeur caractéristique du théâtre est (on fait en Sicile de pires rencontres) celle des cuisines de l'hôtel Timeo — honnête et saine s'il nettoyait dans les galeries du haut les pans subsistants de brique cariée, exhaussait ces galeries, en un seul

promenoir fleuri, par une terrasse au niveau du mur reconstruit de la scène : arête d'où couleraient les regards vers les deux horizons de mer vers l'Etna et la Calabre. Il emploierait, comme les Romains, la brique stuquée, les marbres de couleurs, une décoration épaisse et débordante. Quel Hérode Atticus nous offrira cet Odéon ?

On y goûterait aussi quelque ironie facilement apportée. Trop facilement peut-être. Simplement, devant ces Allemands qui font de Taormine leur Nice et leur Menton exotiques, devant la jeune Italie qui cherche à grouper selon une beauté romaine les visages inépuisables de son passé, ce théâtre dit : Allez !... Dans cet amas de briques meubles, vous ne déchirez rien de sacré, vous ne restaurez pas un Parthénon, vous ne touchez pas un mur d'Orange. Faites lever de votre histoire une harmonie selon vous, une harmonie avec ce sol, une harmonie de hasard, mêlée, confuse, promise à la ruine elle aussi, mais vivante aujourd'hui avec des vivants.



Venu ici par une route d'émigration où se brassait de l'humanité mouvante, j'ai laissé à Taormine ma pensée aussi courir selon des routes humaines. Mais, un soir, du château où j'étais remonté, le théâtre défait devenait à son tour

quelque chose vaporeuse, douce, définitive, apaisée, un immobile cœur de rêverie et de paresse. Les joints de la brique, comme naguère sous le ciel gris, s'évanouissaient sous le crépuscule survenant, et la ruine, à côté de l'Etna impérieux, creusait, sous une brume roussie d'or, par son cœur de gazon vert, le cratère calme d'un volcan pour toujours éteint.

ALBERT THIBAUDET.

LE LIVRE DE L'AMOUR

I

Jadis, comme un enfant qui n'ose pas chanter fort parce qu'il devra se taire en entrant dans la chambre fermée, je n'avais point de courage, et tel un malade qui sachant sa mort prochaine ne descend même plus au jardin, une obscure paresse mêlée d'épouvante m'endormait derrière les volets toujours clos. Ah misère ! les terrasses amarrées dans le soleil levant, les femmes dont le manteau violet se cassait contre les balustres ! les fêtes, les jeux ! les villes qui sans cesse, comme pour saluer un Empereur nouveau, à chaque nouveau couple d'amants plantaient des oriflammes dans le pavé rouge, et ce peuple immense qui montait les avenues avec le plein jour dans la face, et les barques jusqu'au soir se balançant sous les hauts ponts en escalier ! Mais derrière la plus pure folie j'aurais craint une catastrophe — l'eau soulevée contre les maisons, ou le feu comme un bûcheron grimpant d'arbre en arbre, — et les fleurs elles-mêmes, trop fragiles sur leur tige, me semblaient provoquer ingénument le souffle terrible qui les déracinerait ! C'étaient de longs jours sans confiance.

Le matin, je n'ouvrais pas la fenêtre, sûr de trouver dans la campagne un brouillard vieux et sale; la nuit, quand je me croyais plus fort, soudain le clair de lune tombait dans ma chambre, et mon ardeur alors se déprenait d'elle-même, comme le soldat qui, le voyant resplendir sur les bivouacs, brusquement, le cœur chaviré, se lève et devient déserteur.

Et maintenant, voici que l'allégresse est en moi tout entière ! Oh, il y a maintenant des choses qui me font rire ! je me lèverai, je rirai des yeux du chat qui s'ouvrent comme des bourgeons ; j'écarterai des deux mains les rideaux, je rirai du soleil quand il entrera chez moi comme on pousse le poing jusqu'au fond d'un coffre plein d'or. Je veux danser comme un roi nègre. Venez ! entre les buissons de phlox et les hémérocales, nous bondirons par-dessus les allées qui sont des grèves de chaleur ; puis quand viendra midi, dans le repos du vent et de l'ombre, dans le gouffre d'immobilité comme au centre d'un tourbillon, lorsque parmi tout le silence seul notre cœur bougera, plongé dans le sang comme un homme nu au milieu d'un fleuve, nous nous arrêterons, nous regarderons vers la barrière... regardez-la, la voici ! son visage luit derrière les feuilles comme une prune mûre ; elle va pousser la porte, mais d'abord elle glisse une main entre les lattes pour cueillir le plus beau dahlia.

2

Viens, comme la plus petite des servantes, qui rentre du marché la dernière, lorsqu'on a presque fini de manger, et qui pose sur la table un bouquet de fleurs fraîches. N'aie pas peur ; tu seras celle que l'on n'espérait plus, mais qu'on eût cherchée le lendemain au réveil ; tu seras l'hirondelle qui se glisse par la porte entr'ouverte, et l'on se réjouit alors de n'avoir pas fermé la porte. Viens donc, puisque tout le monde attendait dans le village et que la grâce t'a conduite à qui n'osait plus attendre, comme une graine de pin que le dernier souffle du jour pousse dans un pré désert. Ici, ta mission sera d'être douce, de sourire en passant dans la cuisine pour que ton rire sur les cuivres se reflète, de chanter, et de me laisser le soir dormir contre toi, confiant dans un inextinguible amour, les battements de nos deux cœurs épousés de poitrine à poitrine. Ah, vois-tu, il faut! il faut que tu me donnes la tranquillité ! la paix, la certitude et le silence ! l'ombre ! il faut que tu sois le chemin creux où j'errais encore l'année dernière en m'efforçant d'être heureux ! O tard-venue, c'est ton devoir, si tu m'aimes ; c'est ta dette, et tu ne peux la refuser. Ma douce prisonnière ! approche-toi ; ne dis pas non ; mais goûte déjà dans ton acceptation le pressentiment d'une joie plus pure, alors que, me voyant un matin

sommeiller sans mauvais rêves, tu te connaîtras délivrée de ta tâche, comme l'arbre qui ayant rendu à la terre toutes ses feuilles dresse plus haut ses branches rouges dans la solitude du ciel d'octobre.

3

Comme le fermier qui a fait un bon marché dit en rentrant à la servante : " Monte un litre de cidre, car la journée n'a pas été mauvaise, " moi aussi je suis content ce soir. Ah ! vous rappelez-vous encore que l'aube fut d'une lourde tristesse, que le vent toute la matinée rabattit la fumée sur les toits, mais qu'à midi dans les nuages des coins d'azur se montrèrent, tels qu'on voit le ciel à travers les branches ? C'est alors que comme hier je l'ai rencontrée, et je lui dis : " Regardez-moi. Regardez-moi, enfant. Je ne suis déjà plus jeune ; si mes paumes ne sont pas calleuses ni mes épaules déformées, c'est que je n'ai pas conduit la charrue, mais le travail que j'ai dû faire était bien fatigant aussi. Pourtant, tel que je suis, prenez-moi ; voici mes yeux qui en se levant sur vous se reposeront des livres ; voici mes mains ; voici mon corps d'homme qui a fini d'être robuste, qui joyeusement, si vous le voulez, se donne à votre faible corps, comme un lys à demi fané qui se réjouit enfin d'avoir trouvé une abeille. " — " Mais moi, demanda-t-elle, que vous donnerai-je en échange ?

car on dit dans mon pays qu'il faut toujours répondre même aux cadeaux d'amour. " Et elle me regarda lentement, puis je la vis pleurer. O mes amis ! de tout le prix de moi-même j'ai acheté ces larmes, quelques larmes rieuses et claires qui n'osaient qu'à peine se montrer. Maintenant, paix, paix et silence ! joie profonde qui remplit le cœur comme l'odeur du pain chaud remplit la maison ! Laissez-moi : voici que le ciel purifié remonte vers les étoiles, et les amants qui se sont acceptés dans les larmes vont connaître leur bonheur en entendant le coucou chanter.

4

Elle rit parfois et s'abandonne, et marche à petits pas d'enfant comme si l'air, pareil à une mère penchée sur sa fille, la prenait sous les bras pour la conduire ; d'autres jours elle se révolte, les plus beaux jours de Juin, or vierge et feu qui boule ! Légère, toujours dansante, elle pèse pourtant à mon cœur, elle l'emplit jusqu'à éclater, elle est comme le trésor dans la cave et la maison n'a été construite que pour la garder.

Elle dit : " Je t'aime trop, je voudrais me cacher le visage. " Elle parle des portraits de morts que chez elle on retourne contre la muraille, parce que de penser toujours à eux on ne pourrait plus travailler.

5

Elle pousse la porte du jardin qui donne sur la route royale, et s'arrête. Elle est pâle comme la chaleur. Telle qu'une lionne endormie qui bâille aux premiers coups de fouet du dompteur, la paresse de la sieste s'étire encore en elle. Cependant l'Amour, dans l'unique rue pleine d'une odeur de confiture, sent la prune recuite et les guêpes volant autour du chaudron ; l'air brûlant lui colle au visage comme un masque ; il marche lentement, et ses regards pèsent sur les fleurs comme le papillon laineux au bord du volubilis.

C'est l'heure lourde. Le sang remplit le corps entier, noyant tout rêve et toute pensée dans sa mare bourdonnante. Que veux-tu faire ? Va, rentre et dors ; peut-être qu'à ton réveil le soir sera venu, le long crépuscule pur et sain, la grande clairière fraîche comme une église...

6

Son nom est comme un nom d'église ; il suffit de le prononcer pour entrer dans un autre monde.

7

Peut-être que la rue est pleine de jurons, de cris comme un sarment qui craque. Mais je sais maintenant des paroles plus douces que le raisin fané qu'on retrouve à Noël pendu contre les soli-

ves ; je sais aussi des mots très simples, dont on ne croyait pas le souvenir possible au coin des lèvres gercées, et qui chantent comme un vase dans le cœur de ses fêlures.

Peut-être que le soleil brûle à pic sur les fontaines. Mais j'ai pour moi une chambre close ; l'ombre y est si mouillée qu'elle baigne dans la fraîcheur, si profonde qu'on ne peut pas lire au cadran de la pendule et que le temps n'existe plus.

Peut-être... Mais nous resterons tout le jour dans ce silence et cette paix, comme les abeilles qui se reposent dans la chaleur croissante de la ruche, dans l'ascension du miel ; et quand enfin, pensant le soir venu, nous lèverons le store, ce sera pour voir les étoiles au bord de leur terrasse dire à la lune Ave.

8

Salut et bénédiction. Délicate comme l'œillet blanc, folle comme ce reflet d'eau qui danse au milieu du mur, et sacrée ! Que n'es-tu pas ? Tu es le grain d'encens venu d'Asie pour embaumer une église de campagne ; tu es ardente et pure ; tes yeux sont doux comme les fontaines qui n'ont jamais vu le soleil ; ton corps entier chante la violence avec mesure, et tes longs gestes d'abandon, comme une phrase prisonnière de la musique, restent toujours enclos dans les plus suaves courbes de la ferveur. Ainsi chaque jour désormais

t'apportera le plus tendre des Ave, car tu es belle.

Salut, puisque tu es belle. Mais ne t'y trompe point. Ce n'est pas, pour te reconnaître et t'adorer, une parole savamment étudiée ni le chant de la frémissante octave ; et peut-être que saluée par le monde entier tu ne t'en apercevrais pas. Comme il est, derrière le mouvement des lèvres, une voix plus profonde, voici, mieux que les mots choisis, le plus émouvant hommage : l'entente de la terre et du ciel pour que, nulle part étrangère, tu sois partout comme le lierre uni à la muraille, comme l'étoile dans les feuilles, sans qui le pommier fleuri ne séduirait pas mon cœur ! Privilège ! Les paysannes te parlent, celles qui pourtant restaient des journées sans rien dire, et elles te confient leur enfant pendant qu'elles sont assises au rouet ; les jardiniers t'aiment comme ces fleurs étranges dont une seule donne au parfum des autres un sens plus admirable ; quand tu passes, il semble que tu sois là depuis toujours ; tu répètes ce qu'on a dit, et ce n'est plus la même chose ; tu es dans le tapis bariolé le brin de laine inséré par la déesse, si nécessaire que les hommes ne le voient pas.

Lève-toi ; ouvrons la fenêtre aux bourres de chardons qui volent.

9

Nous avons traversé toute une partie de la plaine, sureaux aux croisements des chemins,

voitures dételées près des calvaires; les nuages s'étant enfuis, l'espace sans oiseaux s'unissait à la terre sans bornes dans le plus éternel silence et la plus calme des ardeurs, terre et ciel où les dernières ondées roulaient comme de gros navires. Puis tout de suite ce fut le soir; creusé d'une insatiable brûlure, l'air devint tout blanc; et nous arrivâmes au fleuve. Fête de nos yeux! l'eau était si belle que les musiques à la dérive, nombreuses pourtant dans cette fin de moisson, ne pouvaient l'embellir; on apercevait sur l'herbe des écharpes, toutes petites d'être mouillées; les pins de l'autre bord coulaient une ombre noire. Et bientôt les rives s'écartant, nulle barque ne chantait plus ni même ne s'aventurait, le fleuve devenait un miroir, — miroir où rien ne se reflète, pas un mur, pas un arbre, car la plaine en arrière s'étend à l'infini.

C'est alors que me levant je m'écriai: Amour! — Ce fut un mot arraché de mes lèvres, tout bas, tout fort, un ravissement presque impossible mêlé d'une obscure résistance; et elle, qui m'entendit, était aussi près de crier, comme le passant ivre des clameurs de la foule qui se mêle aux soldats et hurle sans savoir quoi...

10

Il a plu avant l'aube; voici le petit jour, et seule une bruine pâle tombe encore du ciel presque pur.

Larmes qui bientôt s'apaiseront, suave tristesse qui promet de longues heures sereines! Cependant elle dort, et elle sourit. Elle rôde dans des salles souterraines où l'or amoncelé palpite sous des lueurs de vitraux; puis elle sort, et le jardin désert lui envoie mille pages aventureux, mille chevaliers qui pour la contraindre à une réponse l'entourent de leurs épées plantées en terre; mais elle s'esquive d'un bond, car sur les tilleuls, comme un nuage d'encens qui élargit le feu des cierges, une avalanche de violettes se vient doucement poser. Ainsi, enfant, son sourire a captivé le sommeil même! Petite sœur de la Lune, que sa tendre gaîté précède partout comme un ordre, ouvrant devant elle et refermant sur ses pas un monde délicieux et docile où toutes choses lui obéissent! Heureuse, heureuse pendant qu'elle dort! Combien plus heureuse pourtant, lorsqu'à son réveil l'odeur des lys pour la recevoir s'avancera jusqu'à la fenêtre, que le soleil brillera dans la pluie comme une palme, et que la pensée de l'amour, comme une gorgée d'eau froide, entrera dans son âme tout d'un trait.

II

Dans la cour, auprès du puits, un seau plein d'eau rêve au soleil qui tourne; déjà la lumière l'a quitté; l'eau tiède a la couleur de la noisette, et une feuille de laurier s'y pose, verte et poudreuse,

comme la gloire sur une tête d'enfant. Personne ne travaille plus. Une plume de pigeon, qui attendait au bord de la toiture, monte lentement, portée par une subtile haleine que ne peuvent sentir les hommes. Puis la cour s'emplit d'ombre bleue, et il y a, autour de la margelle pensive, une si pure, une si tremblante, une si mélancolique gravité, qu'on a la gorge lourde de larmes et de bonheur...

12

A cause de tes calmes genoux qui dérangent lentement les roses ;

à cause de tes tristesses, dont les moindres sont toujours comme pour le deuil d'un frère, et de tes joies brûlantes, pareilles à un jour d'été dans le lourd vent du sud.

A cause des regrets obscurs qui ne cessent pas de rôder dans tes yeux ;

à cause des désirs qui te montent au cœur et que tu ne sens pas même, comme le voyageur qui ne sent pas le soleil derrière lui avant d'en être fatigué ;

et à cause de cet exilé que nous vîmes jadis à Florence, qui tous les soirs, les bras croisés sur son manteau jaune, regardait derrière la ville le coucher du soleil.

A cause de tes gestes paisibles et de ton âme qui ne l'est pas ;

à cause de cette indiscrète passion dans une voix si douce ;

et à cause d'un corps si suave qui a purifié l'amour.

13

On croyait encore à l'été, et c'est l'automne. Une insinuante douceur s'est glissée le long des jours. Le ciel n'a plus la dureté du feu, ni la route ne danse à l'horizon entre deux toits de tuiles. Tout est calme. Un corbeau va d'éteule en éteule ; un maillet cogne au bout de la vigne, dans la hutte où sont les tonneaux ; entre les mottes du guéret frais, la harpe des fils de Vierge joue une mélodie d'éternelles fiançailles ; et c'est l'époque où la jeune veuve, laisant éparpillées sur la table les lettres qu'elle relisait, va mettre des baisers de miel dans le cœur des roses-trémières.

Quelle discrétion dans l'enchantement, quel reposant bonheur ! Comme l'azur du ciel est touchant, avec l'insensible dégradation qui l'amène, derrière les arbres, à la couleur même de leurs feuilles ! comme la lumière est généreuse de se poser partout avec une égale tendresse et, quand son éclat se retire, de laisser après elle ce long rayonnement pur et tiède qui, vivant sous la nuit jusqu'à la prochaine aurore, en est comme l'immortelle substance et la chaleureuse nudité ! — Ah, n'est-ce pas trop beau ? n'est-ce pas trop paisible et trop riche ? N'est-

il point de honte à venir se réfugier là, à demander là bénédiction et asile, quand on n'apporte nul grand exploit à faire pardonner, ni gloire à dépouiller ni souffrance à endormir ? Certes, je sais alors deux choses que j'envierais : le tourment du héros qui ayant achevé son œuvre en est devenu l'esclave et se sent tiré par elle, ou le paysan qui travaille du matin au soir et se repose le septième jour parce que c'est dimanche... Mais la splendeur secrète de l'Automne n'admet ni rébellion ni scrupule : comme la procession qui arrête la foule dans les avenues, elle passe ! Voici les calmes vendanges couronnant la plaine, le charretier qui debout dans la voiture laisse de temps en temps retomber les rênes pour souffler sur ses mains rouges la piqûre du brouillard, les basses grappes posées entre deux mottes, la fille qui contre son sabot nettoie une serpe terreuse. Sécurité, silence ! On n'entend pas un bruit. Ah, les chansons fades qui nous berçaient de voyelles longuement traînées, elles ont dû rester là-bas dans le jardin bleu : ici nul ne chante. Les songeuses qui sous l'allée couverte passaient et repassaient sans oser traverser la clairière de soleil, les mélancoliques qui chantent pour ne pas pleurer, les solennelles qui ne veulent pas croire à ce qu'elles chantent, et celle venue des bois, dont la voix était comme un mousseron gonflé de buée lunaire ! Mais ici nul ne chante. Le temps des grâces est bien fini ; c'est l'heure d'aller voir dans le pressoir et dans la grange

si la récolte a été bonne ; tandis que les gestes, comme la feuille de noyer qui semble avant de tomber peser la tiédeur autour d'elle, s'attardent et se ralentissent, une voix se lève en nous, si suave et si égale qu'on ne sait plus quand elle a commencé, et déjà le cœur a cessé de redouter son propre bruit, et l'esprit apaisé s'endort sur l'aile du silence, entre l'été et l'hiver, dans une région incomparable.

14

D'abord, comme une perle qui rit dans son écrin de velours rose, la légèreté de la joie éclairait le printemps. Puis ce fut quand les grenadiers fleuris brûlaient sur la terrasse, et pareil à une vasque de cuivre Août se creusait dans le plus bel endroit de l'année. Puis tout d'un coup ce fut l'automne ; douceur divine ! en descendant la rue, on entendait, derrière une fenêtre close, un violon chanter.

15

Comme le prophète qui debout dans les lentisques élève ses mains maigres vers la Jérusalem d'en haut, j'ai eu des désirs qui sans cesse réclamaient leur ciel, et mon âme pour sortir de ses gonds appelait tout haut les anges, comme une femme soulevée par la douleur qui jette le nom de son amant perdu. Mais aujourd'hui mon

amour crie vers lui-même! mon trop beau, mon trop grand amour! Longtemps je l'avais demandée, cette incorruptible tendresse plus profonde que les paroles; je l'avais voulu, ce silence; et j'ai pleuré de joie le jour où, comme un navire qui sent sous lui descendre la marée, j'ai entendu les vieilles volontés de mon être confusément se mettre en marche vers un monde nouveau. Hélas, félicité qui maintenant me dépasse! gémissements, balbutiements devant cette grande chose vivante qui s'est logée en moi, cette bondissante, cette inexprimable lumière! Ne m'abandonnez pas; pareil à un homme trop riche qui descend se faire des amis dans la foule, voyez comme très pauvrement je vous tends les mains. Ah! mon cœur est perdu dans l'amour sans bornes, et sa splendeur fait sa souffrance, comme le joueur de violon qui sanglote à sa note la plus pure.

16

— Bonjour, Anne.

— C'est toi, Blanche ?

— C'est moi. Et c'est toi aussi, toujours la même, toujours triste. Qu'as-tu ? Tu me rappelles les vieux automnes de notre enfance, quand on se sauvait au moment du déjeuner pour pleurer dans le fond des serres. Ah ! les rues sentaient la corne roussie, les cavaliers avaient passé sous les balcons, les laboureurs partis aux champs avaient laissé

toutes les portes ouvertes. "Qui donc, disions-nous, qui donc doit venir ?" Nul ne venait ; notre parole, courant d'échos en échos, n'atteignait même pas le bout du silence... Mais maintenant !

— Quoi, maintenant ?

— Regarde, regarde ! Ne te force pas à ne rien voir ! Les fleurs de soleil sont larges comme des pierres de meules, et tous les oiseaux du presbytère, affolés quand l'Angelus sonne, viennent s'abattre sur elles et becqueter à même ; le jour est doux comme le " Je vous salue, Marie ; " les blés sont hauts, la première communion a été belle, tout le monde est content. Il n'y a que toi.

— Il n'y a que moi.

— Tu es trop heureuse. Tu t'es vue si heureuse que tu n'as pu tout de suite y croire, et même une fois bien reconnu, bien senti ton bonheur, quand tu le tenais dans la main comme un fruit dont on caresse le duvet, même alors il t'a semblé si formidable que tu lui cherchais sans cesse des raisons, et toute la journée tu disais : Voici pourquoi, et voilà encore pourquoi. Seulement, c'est comme les enfants qui ne peuvent pas compter bien loin : ils vont jusqu'à cent tout d'une traite, en riant, sans reprendre haleine, puis, comme ils voudraient continuer et qu'ils ne savent pas, ils pleurent. Tu pleures depuis l'instant où ton bonheur t'est apparu complet, parfait et plein, sans autres motifs que soi-même ; car, comme celle qui aime en secret, tu

interrogeais chaque chose pour entendre parler de lui, mais maintenant elles n'ont plus rien à te répondre, et c'est pour toi comme s'il était mort.

— Peut-être.

— Moi, je ne suis qu'une petite fille. Je chante quand il fait beau. Je chante le dimanche parce que c'est dimanche, et encore le lundi si l'envie m'en prend ; et quand Jacques vient à la ferme, je ne m'empêche pas d'être heureuse...

— Blanche, Blanche, il est bien vrai, tu n'es qu'une petite fille. Il y a autre chose, Blanche, que d'être assise à côté de Jacques tout un soir et de caresser sa barbe en voyant au-dessus de sa tête la plus grosse étoile ; il n'y a pas que de l'aimer lorsqu'il est là. Mais ce grand désir en nous, comme un enfant qui tend les mains vers la lampe allumée, d'un bonheur et d'une joie durables ! Ce fleuve d'amour qui coule dans nos cœurs, si large qu'il lui faudrait pour s'étaler en paix le lit de l'éternité ! et alors, la détresse d'une voix immense criant sans trouver d'écho ; la peur du lendemain ; ne pas oser croire aux paroles parce qu'elles n'engagent que le présent ; ne pas oser rien faire parce que tout sera défait ; ne pas oser aimer, car on n'aimera pas toujours...

— Tu me fais penser aux fillettes qui ne trouvent jamais belle leur poupée à moins de l'appeler reine.

— Écoute : quand j'avais quinze ans, j'allais rôder aux lisières des bois, et souvent j'étais seule

pendant tout un après-midi ; à quatre heures j'avais faim ; je cueillais des noisettes et j'en mangeais, pensant qu'elles me feraient bien attendre jusqu'au soir ; mais elles ne servaient qu'à me tromper, et l'instant d'après j'avais plus faim encore. Qui me donnera d'être rassasiée ? Ce n'est pas le bonheur qu'il me faut, c'est le rassasiement ; une joie si drue qu'on en mangerait toute la journée et qu'il en resterait pour la vie entière ! Un secret amour si profond qu'il n'entendrait pas le bruit des pendules !

— Je ne comprends pas. J'aime la pendule qui marche, parce que, quand elle s'arrête, c'est comme si l'on était tout d'un coup dans un autre monde.

— Mais le royaume de l'amour n'est pas de ce monde, Blanche.

17

Les mains des saintes étaient pleines de charpie ; la jeune sœur garde-malade lisait l'Imitation entre deux espaliers ; le rouge-gorge venait se poser sur l'appui de la fenêtre, et l'on disait que seul de tous les oiseaux il était monté avec le Christ au Calvaire. Les cloches sonnaient. La semaine de Pâques approchait dans les églantines.

O mon enfance, ma longue enfance tiède comme du pain ! Je ne sais trop, Amour, si quand on parle d'elle vous devez encore élever la voix. Non, vos gestes repliés, vos regards les plus purs, et

toute votre grande tendresse de prince malade, ne valent rien contre la sainteté de ce temps-là. Je vous aime, Amour ; vous êtes mon frère, et vous êtes pour moi comme un pré bleu fourmillant de rosée, un pré où l'on déroule avec de la rosée au visage ; mais dans ce temps-là c'était bien autre chose ! Il ne s'agissait même pas d'aimer, cela n'eût point suffi à tirer en nous la splendeur du monde qui s'y voulait éperdûment répandre ; et certes je ne sais pas ce qu'il fallait, mais tout était pour nous comme une gerbe de foin qu'on porte à deux bras perdue dans son odeur profonde, et les journées étaient si calmes que nos cœurs n'avaient pas besoin de battre plus fort, et la vie ingénue était cependant solennelle, comme les enfants qui en revenant du bois ont aperçu le conciliabule des anges.

Vous ne connaîtrez jamais une telle richesse, Amour, ni une telle simplicité. Vous m'avez sevré de l'amitié des autres hommes, vous m'avez couronné d'orgueil, vous m'avez fait pleurer de douceur. Vous ne me donnerez jamais ce qui me fut donné jadis, cette paix céleste qui fut la mienne, cet immense abandon où l'on n'avait pas besoin de s'offrir pour provoquer une réponse, mais tout affluait dans nos cœurs comme on dit que jadis, quand les étés étaient plus chauds, les raisins, sans attendre le pressoir, d'eux-mêmes se crevaient dans les vignes !

Qu'on me laisse. Je suis malade. Qu'on n'essaie plus de me rendre heureux !

18

C'est comme une chambre où le soleil a donné, il y reste le goût de la chaleur.

René Bichet.

DÉFENSE DE LA LANGUE ALLEMANDE

Ceci n'est à proprement parler qu'une lettre particulière en réponse à un article de A. G. paru ici même en Décembre dernier et tendant à établir la précellence de la langue française.

Nous avons jugé que la traduction de cette lettre méritait d'intéresser nos lecteurs ; elle nous a paru trop remarquable pour nous laisser hésiter à la faire passer en article.

Ce que vous avez écrit, dans le numéro de décembre, de la supériorité de la langue française sur l'allemande m'a vivement rappelé la route de Pontigny à Chablis — cette merveilleuse route bourguignonne qu'il me faut bien aimer désormais autant qu'aucune de celles de mon pays — et je me suis souvenu des questions que vous m'y posiez sur la littérature et la langue allemandes. Transporté, en une nuit, de l'atmosphère natale dans un milieu étranger dont l'unité est si impérieuse, je pouvais encore bien moins vous répondre de façon satisfaisante que je ne le puis aujourd'hui, à mon retour.

Si je vous parle de votre glose à la thèse de M. Trachsel, ce n'est pas pour exprimer une opinion opposée. Vous vous êtes bien douté qu'en

Allemagne votre pensée ne serait pas accueillie sans protestations. J'ignore si elles se sont formulées, mais je ne vous cacherai pas que ce qui m'en est parvenu jusqu'en ma solitude dans ce Manchester allemand qu'est Chemnitz, laisse deviner une vive mauvaise humeur.

Mais ni cette mauvaise humeur, ni ce désir de formuler une opinion opposée ne m'induiraient à vous écrire, si je ne me sentais pas... coupable; complice du moins; coupable moins d'une faute personnelle, que d'un mal inhérent à la forme actuelle de notre culture ; coupable quand même.

Je suis un de ces Allemands, peut-être très nombreux, qui vous ont dit combien ils avaient à lutter contre leur propre langue et combien ils envient à la littérature française son moyen d'expression souple, élaboré, plastique.

Même si l'on s'en tenait à ce sentiment, il resterait à examiner si la passion de créer des formes ne recherche pas la matière la plus résistante et la plus ingrate. La trop grande souplesse d'un instrument toujours prêt à servir ne fait-elle pas aisément oublier la dignité du métier, de sorte que l'on trouve beaucoup d'hommes qui parlent bien, mais que, parmi ces nombreux talents, le « créateur de langage » ne peut se faire jour que difficilement ? Grave question que je me contente de poser, mais qui marque la première bifurcation de notre route. Quand même on accorderait le

premier point d'une façon absolue, nous n'en pourrions conclure directement à la supériorité du français.

Ce premier point, cet aveu que j'eus le tort d'isoler, il faut les replacer dans leur ensemble naturel pour leur donner leur sens véritable. Dans un tel sujet, le tout est—idéellement—antérieur aux parties ; celles-ci en tirent une signification qu'elles ne possèdent pas à elles seules. Je ne puis procéder que par indications, faute de pouvoir poser et développer l'immense problème de notre culture. Mais notre situation est de celles où toute question secondaire relève de la question d'ensemble. Notre culture n'est pas *donnée* comme elle l'est en France ; pour la solution d'un problème de détail on ne peut se reporter à un système plus ou moins clos de généralités établies. Chaque fois que vous entendez un Allemand porter un jugement quelconque sur un problème de son monde spirituel, n'oubliez jamais que depuis plus de quatre siècles, ce monde est soumis à une transformation plus profonde, plus décisive, plus métaphysique qu'aucune autre culture vivante n'en a jamais subie. Nulle part les assises du Moyen Age n'ont été si complètement bouleversées — du moins pour ce qui est de l'ordre spirituel et de l'attitude de l'homme en face de lui-même ; nulle part on n'a cherché, pour construire, des fondations plus profondes. Constatons également ceci, que malgré ces

considérables, ces incomparables efforts, de Luther à Hegel, l'Allemagne est restée sans culture définie, tangible et *donnée* pour chacun. Je ne puis en analyser les raisons ; elles nous reporteraient à l'histoire de la Réforme et de ses conséquences politiques et morales. Nous vivons dans un monde spirituel qui ne peut se manifester extérieurement, et où constamment le dedans et le dehors, l'idée et la manifestation, la religion et la politique sont en opposition de plus en plus violente. Nous ne sortons pas d'une crise qui jamais ne s'est montrée plus aiguë que depuis cent ans, depuis le temps de ces premiers romantiques allemands dont les aspirations les plus intimes me semblent bien moins littéraires que celles des romantiques français ; période qui commença lorsque Frédéric Schlegel proclama la révolution française, la doctrine de Fichte et le *Wilhelm Meister* de Gœthe les trois plus grands événements de l'époque.[1] Des signes certains semblent prouver qne cette période est à sa fin ; mais la naissance de l'élément nouveau qui triomphera de la crise actuelle, affronte les forces et les masses dans une lutte plus passionnée et plus funeste que jamais.

Chez nous, tout semble en éternel travail contre

[1] Il est intéressant de remarquer à ce propos que, par un effort d'intuition, très rare chez les philosophes de l'histoire et de l'art, Frédéric Schlegel vit, le premier, la nécessité profonde et les conditions, morales aussi bien que métaphysiques, d'une synthèse entre romantisme et classicisme.

soi-même. Et lorsque nous autres Allemands, conscients de cette crise, nous arrivons en France, nous découvrons un monde où la respiration est aisée, une atmosphère dans laquelle hommes et œuvres sont à leur plan, comme dans celle qui remplit les tableaux de vos grands impressionnistes. C'est un monde qui a su créer la norme à laquelle chacun doit se soumettre, dans la paix comme dans la guerre, et qui maintient l'équilibre entre l'ensemble et l'individu. Au bout de quelque temps, nous comprenons bien que notre destinée profonde ne saurait se jouer dans un tel cadre. En fin de compte cette cohérence, cet ordre, cet équilibre ne peuvent être pour nous qu'un symbole, qu'une promesse de délivrance ; car à notre point de vue, notre misère et notre détresse, nos efforts et nos dangers sont bien plus profonds (je n'attache point à ce mot un sens qualitatif, mais pour ainsi dire topographique).

Et ce que nous aimons dans votre langue, c'est l'expression la plus merveilleuse de ce symbole, de cette promesse. L'Allemagne s'est repliée sur elle-même de manière violente et tragique et il en est résulté qu'aucune autre nation ne possède des créateurs capables de remonter aussi près des sources mêmes de la langue que le font Maître Eckhardt, Luther et Gœthe. Nulle part une constante convention du goût verbal ne fait plus complètement défaut. Aucune cour n'a pris notre

langue en tutelle. Jamais les lois du beau langage n'ont eu sur elle la même autorité que chez vous. Presque chaque pas important, chaque modification heureuse marque un écart toujours plus accentué hors de la convention ; et ceci provient de ce que l'initiative ne procède jamais d'une société aristocratique qui s'est donné des conventions et des lois de langage, mais bien d'individus qui s'enfoncent toujours plus profondément dans leur vie intérieure.

Je suis bien trop peu philologue pour pouvoir porter ici un véritable jugement, mais il me semble qu'il faudrait parler bien moins de la lucidité de la *langue* française que de la transparence, de la communicabilité, de la sociabilité, si je puis dire, de la *pensée* française[1]. Je suis heureux de me trouver d'accord avec Schopenhauer qui s'entendait en langage et qui a dit aux Allemands les paroles les plus dures sur le dévergondage de leur façon de s'exprimer. Dans ses *Parerga et Paralipomena* (vol. II, aph. 287), il ne loue pas la langue française, mais la manière française de ranger naturellement les pensées les unes à côté des autres, au lieu de les entrelacer à la manière allemande. Quelques lignes plus loin (aph. 299[bis]), il nomme le français

[1] Il est certain, d'autre part, qu'une langue une fois formée par les besoins d'une certaine mentalité, tend à conserver cette attitude intellectuelle, mais seulement quand le puissance des conventions est plus grande que celle des tendances originaires de l'esprit.

en tant que langue un " odieux jargon ", et dans une variante si grossière que je ne la cite que par nécessité : " cette langue misérable ".

Les affirmations de Gœthe qui remontent au voyage d'Italie n'ont guère qu'un intérêt historique, car c'est du désespoir même de Gœthe — et, je le crois, sans influence sensible du français — qu'est sorti notre allemand moderne, qu'ont été créées de nouvelles possibilités pour notre ancien allemand. Dans sa vieillesse, Gœthe faisait peu de cas de la langue française, en particulier de sa syntaxe, si affaiblie, si énervée qu'il ne la croyait pas capable de supporter une traduction de son *Faust ;* à moins, pensait-il, qu'on ne remontât au français indompté d'avant le grand siècle, que les conventions n'ont pas encore ligotté. [1]

Que pèsent, en regard, le souhait des dernières années de Nietzsche et l'animosité, trop bien fondée, de son *Ecce Homo ?*

Il est certain que nous en arriverons à de nouvelles conventions de langage, dans la mesure où notre monde spirituel se consolidera, où nos concepts et nos institutions, nos formes de vie et de pensée formeront de solides assises. Nous sommes heureux de nous laisser instruire par le français, comme nous l'avons été précédamment

[1] En vrai Français, son interlocuteur Victor Cousin ne vit dans ces paroles qu'une exhortation à l'archaïsme, c'est-à-dire à une nouvelle convention... (28, IV, 1825).

par le grec et par le latin. Mais une question se pose : devons-nous ne considérer la syntaxe française que comme un *exemple* et admirer comment un goût historiquement contingent a transformé, à son image, jusque dans ses particularités les plus subtiles, une langue donnée ; ou bien devons-nous y voir un *modèle* généralisable, une sorte de " droit naturel " grammatical ? [1] Et ce n'est que dans le second cas que l'on pourrait parler d'une essentielle suprématie du français.

Mais pour pouvoir porter un jugement et en tirer quelques conclusions de politique linguistique, ne serait-il pas nécessaire, d'au moins *poser* une troisième série de problèmes ? Il faudrait se demander si l'allemand n'est pas supérieur par son vocabulaire, par le rapport qui lie l'objet au mot, ainsi que par les rapports qui lient les formations verbales entre elles. Même dans leur forme contemporaine, les mots allemands ne pénètrent-ils pas plus avant, plus près des " racines " du langage — j'entends ce mot dans un sens plastique autant que dans celui de la terminologie scientifique ? Pour sentir ce qu'il y a de représentatif, d'imagé, d'originaire dans la formation des mots, nous n'avons pas besoin d'apprendre une langue étrangère et savante. Ceci est vrai pour les verbes et

[1] La mentalité française me paraît toujours avoir une pente à considérer les conventions existantes ou désirées, comme autant de lois de nature.

les substantifs, et particulièrement pour les plus abstraits, dans la formation desquels notre langue se montre, depuis Maître Eckhardt, plus géniale qu'aucune autre langue moderne ; ce l'est également pour les préfixes et prépositions qui, en regard du français, alourdissent l'allemand, mais qui lui donnent plus d'énergie, de mouvement et de vertu sensible. Cette lourdeur, cette puissance *(Wucht)* de la langue allemande empêchent certainement l'essor de cette vie courtoise et claire, de ces formes de pensée aisées que nous admirons dans les cultures romanes ; mais elles correspondent peut-être à une certaine puissance essentielle de l'être qui nous tient davantage à cœur, et je me demande si des hommes de cette mentalité ne souhaiteront pas toujours les possibilités qu'offre une telle langue. Si je ne m'abuse, la prose de Péguy fait preuve d'une tendance à transformer le français actuel qui l'éloigne des traditions et de la syntaxe classique, et qui semble le rapprocher de la syntaxe allemande. J'oserais dire qu'une traduction littérale d'une page de Péguy ne garderait plus pour nous presque aucun des caractères qui trahissent une traduction de langue romane.

Comme le rapport entre la syntaxe et le vocabulaire est curieux ! Dans le dernier *Cahier* de Péguy, dans le passage critique (au sens étymologique : décisif), je trouve deux mots allemands, et j'avoue que ce " Keine — mehr " m'émeut plus

profondément et se charge d'une plus grande puissance de sentiment qu'aucune autre parole de ce livre incomparable, et qui échappe à la mesure commune des œuvres de ce temps.

Comment expliquer ce phénomène ? Par des considérations ethniques ? Comme aux temps qui ont vu naître l'art gothique, l'élément germanique l'emporterait-il ici sur l'élément celtique ? Hypothèse un peu grossière et qui ne semble s'appuyer que sur une pétition de principes. Ou plutôt cette orientation verbale de Péguy correspond-elle à une orientation métaphysique qui nous le fait paraître en opposition à la mentalité française typique ? Laissez-moi ne pas répondre à ces questions. Cette lettre est déjà tellement longue et dense qu'elle risque de vous paraître un argument contre la langue et la mentalité allemande.

Il faudrait encore se demander si l'on n'enlève pas aux Suisses leur meilleur moyen d'expression quand on les prive de la langue allemande. Il est significatif que leur plus grand poète, Gottfried Keller, parle l'allemand le plus admirable du dix-neuvième siècle, un allemand riche en racines et sans rien de roman. J'ajoute que même aujourd'hui, l'allemand le plus pur et le plus vigoureux est écrit par des Suisses — peut-être à cause de la lutte qu'il leur faut livrer contre l'épouvantable dialecte qui leur est si cher.

Il faut m'arrêter ; je vois que j'ai déjà passé

de la défense à l'attaque — ce qui est encore la meilleure arme. C'est une étrange façon de vous remercier pour votre invitation à Pontigny ; une façon maladroite mais substantielle, et qui n'est peut-être pas éloignée de l'esprit d'examen de soi qui doit surgir de là-bas.

KURT SINGER.

ISABELLE

(Fin)

VI

Ainsi retombaient les sursauts de ma curiosité amoureuse. Je ne pouvais pourtant différer plus longtemps un départ que de nouveau j'avais annoncé à mes hôtes, et ce jour était le dernier que je devais passer à la Quartfourche. Ce jour là...

Nous sommes à déjeûner. L'on attend le courrier que Delphine, la femme de Gratien, reçoit du facteur et nous apporte d'ordinaire peu d'instants avant le dessert. C'est à Madame Floche, je vous l'ai dit, qu'elle le remet ; puis celle-ci répartit les lettres et tend le Journal des Débats à Monsieur Floche, qui disparaît derrière jusqu'à ce que nous nous levions de table. Ce jour là, une enveloppe mauve, prise à demi dans la bande du journal, s'échappe du paquet et va voler sur la table près de l'assiette de Madame Floche ; j'ai juste le temps de reconnaître la grande écriture dégingandée qui, la veille, m'avait déjà fait battre le cœur ; Madame Floche aussi, apparemment, l'a reconnue ; elle fait un geste précipité pour couvrir l'enveloppe avec son assiette ; l'assiette s'en va cogner un verre, qui se brise et répand du vin sur la nappe ; tout cela fait un grand vacarme et la bonne Madame Floche

profite de la confusion générale pour subtiliser l'enveloppe dans sa mitaine.

— J'ai voulu écraser une araignée, dit-elle gauchement comme un enfant qui s'excuse. (Elle appelle indifféremment : araignées, les cloportes et les perce-oreilles qui s'échappent parfois de la corbeille de fruits.)

— Et je parie que vous l'avez manquée, dit Madame de Saint-Auréol : d'un ton aigre, en se levant et jetant sa serviette non pliée sur la table. Vous viendrez dans le salon me rejoindre, ma sœur. Ces Messieurs m'excuseront : j'ai ma crampe de nombril.

Le repas s'achève en silence. Monsieur Floche n'a rien vu, Monsieur de Saint-Auréol rien compris ; Mademoiselle Verdure et l'abbé gardent les yeux fixés sur leur assiette ; si Casimir ne se mouchait pas, je crois qu'on le verrait pleurer...

Il fait presque tiède. On a porté le café sur la petite terrasse que forme le perron du salon. Je suis seul à en prendre avec Mademoiselle Verdure et l'abbé ; du salon où sont enfermées ces deux dames, des éclats de voix nous parviennent; puis plus rien; ces dames sont montées.

C'est alors, s'il me souvient bien, qu'éclata la castille du hêtre-à-feuille-de-persil.

Mademoiselle Verdure et l'abbé vivaient en état de guerre. Les combats n'étaient pas bien sérieux et l'abbé ne faisait qu'en rire ; mais rien n'irritait tant Mademoiselle que le ton persifleur ou supérieur qu'il prenait alors; elle se découvrait à tous coups et l'abbé tirait dans le vif. Presqu'aucun jour ne passait sans qu'éclatât entre eux quelqu'une de ces escarmouches que l'abbé nommait des

"castilles". Il prétendait que la vieille fille en avait besoin pour sa santé ; il la faisait monter à l'arbre comme on emmène un chien faire un tour. Il n'y apportait peut-être pas de méchanceté, mais certainement de la malice et s'y montrait assez provoquant. Cela les occupait tous deux et assaisonnait leur journée.

Le petit incident du dessert nous avait laissés nerveux. Je cherchais une diversion et, tandis que l'abbé versait les tasses, ma main rencontra dans la poche de mon veston un paquet de feuilles, ramille d'un arbre bizarre qui croissait près de la grille d'entrée et que j'avais cueillie le matin pour en demander le nom à Mademoiselle Verdure ; non que je fusse bien curieux de le connaître, mais elle se trouvait flattée qu'on fît appel à son savoir.

Car elle s'occupait de botanique. Certains jours elle partait herboriser, portant en bandoulière sur ses robustes épaules une boîte verte qui lui donnait l'aspect bizarre d'une cantinière ; elle passait entre son herbier et sa "loupe montée" le temps que lui laissaient les soins domestiques... Donc Mademoiselle Olympe prit la ramille et sans hésiter :

— Ceci, déclara-t-elle, c'est du hêtre-à-feuille-de-persil.

— Curieuse appellation ! hasardai-je ; ces feuilles lancéolées n'ont pourtant aucun rapport avec celles du...

L'abbé depuis un instant souriait avec pertinence :

— C'est ainsi qu'on appelle à la Quartfourche le *fagus persicifolia*, fit-il comme négligemment. Mademoiselle Verdure soubresauta :

— Je ne vous savais pas si fort en botanique.

— Non ; mais j'entends un peu le latin. Puis, incliné vers moi : Ces dames sont victimes d'un involontaire

calembour. *Persicus*, chère Mademoiselle, *persicus* veut dire pêcher, non persil. Le *fagus persicifolia* dont Monsieur Lacase remarquait les feuilles qu'il appelle si justement lancéolées, le *fagus persicifolia* est un " hêtre à feuilles de pêcher ".

Mademoiselle Olympe était devenue cramoisie ; le calme qu'affectait l'abbé achevait de la décomposer.

— La vraie botanique ne s'occupe pas des anomalies et des monstruosités, sut-elle trouver à dire sans tourner un regard vers l'abbé ; puis vidant sa tasse d'un trait elle partit en coup de vent.

L'abbé avait froncé sa bouche en cul de poule, d'où s'échappaient des manières de petits pets. J'avais grand peine à retenir mon rire.

— Seriez-vous méchant, Monsieur l'abbé ?

— Mais non ! mais non... Cette bonne demoiselle, qui ne prend pas assez d'exercice, a besoin qu'on lui fouette le sang. Elle est très combative, croyez-moi ; quand je reste trois jours sans pousser ma pointe, c'est elle qui vient ferrailler. A la Quartfourche les distractions ne sont pas si nombreuses !...

Et tous deux alors, sans parler, nous commençâmes de penser à la lettre du déjeûner.

— Vous avez reconnu cette écriture ? me hasardai-je à demander enfin.

Il haussa les épaules :

— Un peu plus tôt, un peu plus tard, c'est la lettre qu'on reçoit à la Quartfourche deux fois par an, après le paiement des fermages, et par laquelle elle annonce à Madame Floche sa venue.

— Elle va venir ? m'écriai-je.

— Calmez-vous ! Calmez-vous : vous ne la verrez pas.

— Et pourquoi ne la pourrai-je point voir ?

— Parce qu'elle vient au milieu de la nuit, qu'elle repart presque aussitôt, qu'elle fuit les regards et... méfiez-vous de Gratien. — Son regard me scrutait ; je ne bronchai point ; il reprit sur un ton irrité : — Vous ne tiendrez aucun compte de ce que je vous en dis ; je le vois à votre air ; mais vous êtes averti. Allez ! faites à votre guise ; demain matin vous m'en donnerez des nouvelles.

Il se leva, me laissa, sans que j'aie pu démêler s'il cherchait à réfréner ma curiosité ou s'il ne s'amusait pas à l'éperonner au contraire.

Jusqu'au soir mon esprit, dont je renonce à peindre le désordre, fut uniquement occupé par l'attente. Pouvais-je aimer vraiment Isabelle ? Non sans doute, mais, amusé jusqu'au cœur par une excitation si violente, comment ne me fussé-je pas mépris ? reconnaissant à ma curiosité toute la frémissante ardeur, la fougue, l'impatience de l'amour. Les dernières paroles de l'abbé n'avaient servi qu'à me stimuler davantage ; que pouvait contre moi Gratien ? J'aurais traversé fourré d'épines et brasiers !

Certainement quelque chose d'anormal se préparait. Ce soir là personne ne proposa de partie. Sitôt après souper, Madame de Saint-Auréol commença de se plaindre de ce qu'elle appelait " sa gastérite " et se retira sans façons, tandis que Mademoiselle Verdure lui préparait une infusion. Peu d'instants après Madame Floche envoya se coucher Casimir ; puis, sitôt que l'enfant fut parti :

— Je crois que Monsieur Lacase a grande envie

d'en faire autant ; il a l'air de tomber de sommeil.

Et comme je ne répondais pas assez promptement à son invite :

— Ah ! je crois qu'aucun de nous ne va prolonger bien tard la veillée.

Mademoiselle Verdure se leva pour allumer les bougeoirs ; l'abbé et moi nous la suivîmes ; je vis Madame Floche se pencher sur l'épaule de son mari qui sommeillait au coin du feu dans la berline ; il se leva tout aussitôt, puis entraîna par le bras le baron qui se laissa faire, comme s'il comprenait ce que cela signifiait. Sur le palier du premier étage, où chacun, muni d'un bougeoir, se retirait de son côté :

— Bonne nuit ! Dormez bien — me dit l'abbé avec un sourire ambigu.

Je refermai la porte de ma chambre ; puis j'attendis. Il n'était encore que neuf heures. J'entendis monter Madame Floche, puis Mademoiselle Verdure. Il y eut sur le palier, entre Madame Floche et Madame de Saint-Auréol qui était ressortie de sa chambre, reprise d'une querelle assez vive, trop loin de moi pour que j'en pusse distinguer les paroles ; puis un bruit de portes claquées ; puis rien.

Je m'étendis sur mon lit pour mieux réfléchir. Je songeais à l'ironique souhait de bon sommeil dont l'abbé avait accompagné sa dernière poignée de main ; j'aurais voulu savoir si lui, de son côté, s'apprêtait au somme, ou si cette curiosité qu'il se défendait d'avoir devant moi, il allait lui lâcher la bride ?... mais il couchait dans une autre partie du château, faisant pendant à celle que j'occupais, et où aucun motif plausible ne m'appelait. Pour-

tant, qui de nous deux serait le plus penaud, si nous nous surprenions l'un l'autre dans le couloir?... Ainsi méditant, il m'advint quelque chose d'inavouable, d'absurde, de confondant : je m'endormis.

Oui, moins surexcité sans doute qu'épuisé par l'attente et fatigué en outre par la mauvaise nuit de la veille, je m'endormis profondément.

Le crépitement de ma bougie qui achevait de se consumer m'éveilla ; ou, peut-être, vaguement perçu à travers mon sommeil, un ébranlement sourd du plancher : certainement quelqu'un avait marché dans le couloir. Je me dressai sur mon séant. Ma bougie à ce moment s'éteignit; je demeurai, dans le noir, tout pantois. Je n'avais plus pour m'éclairer que quelques allumettes ; j'en grattai une afin de regarder à ma montre : il était près d'onze heures et demie ; j'écarquillai l'oreille... plus un bruit. A tâtons je gagnai la porte et l'ouvris.

Non, le cœur ne me battait point ; je me sentais de corps agile, impondérable ; d'esprit calme, subtil, résolu.

A l'autre extrémité du couloir, une grande fenêtre versait jusqu'à moi une clarté crépusculaire ; une clarté non point égale comme celle des nuit tranquilles, mais palpitante et défaillante par instants, car le ciel était pluvieux et, devant la lune, le vent charriait d'épais nuages. Je m'étais déchaussé ; j'avançais sans bruit... Je n'avais pas besoin d'y voir davantage pour gagner le poste d'observation que je m'étais ménagé : c'était, à côté de celle de Madame Floche, où vraisemblablement se tenait le conciliabule, une petite chambre inhabitée, qu'avait occupée d'abord Monsieur Floche (il préférait à présent le

voisinage de ses livres à celui de sa femme) ; la porte de communication, dont j'avais soigneusement tiré le verrou pour me mettre à l'abri d'une surprise, avait un peu fléchi, et je m'étais assuré qu'immédiatement sous le chambranle je pouvais glisser mon regard ; il me fallait, pour y atteindre, me jucher sur une commode que j'avais poussée tout auprès.

A présent passait par cette fente un peu de lumière qui, renvoyée par le plafond blanc, me permettait de me guider. Je retrouvai tout comme je l'avais laissé dans le jour. Je me hissai sur la commode, plongeai mes regards dans la chambre voisine...

Isabelle de Saint-Auréol était là.

Elle était devant moi, à quelques pas de moi... Elle était assise sur un de ces disgracieux sièges bas sans dossier, qu'on appelait je crois des "poufs", dont la présence étonnait un peu dans cette chambre ancienne et que je ne me souvenais point d'y avoir vu lorsque j'étais entré porter des fleurs. Madame Floche se tenait enfoncée dans un grand fauteuil en tapisserie ; une lampe posée sur un guéridon près du fauteuil les éclairait discrètement toutes deux. Isabelle me tournait le dos ; elle s'inclinait en avant, presque couchée sur les genoux de sa vieille tante, de sorte que d'abord je ne vis pas son visage ; mais bientôt elle releva la tête. Je m'attendais à la trouver davantage vieillie ; pourtant je reconnaissais à peine en elle la jeune fille du médaillon ; non moins belle sans doute, elle était d'une beauté très différente, plus terrestre et comme humanisée; l'angélique candeur de la miniature le cédait à une langueur passionnée, et je ne sais quel dégoût froissait le coin

de ses lèvres que le peintre avait dessinées entr'ouvertes. Un grand manteau de voyage, une sorte de water-proof, d'une étoffe assez commune semblait-il, la recouvrait mais, relevé de côté, laissait voir une jupe noire de taffetas luisant sur lequel sa main dégantée, qu'elle laissait pendre et qui tenait un mouchoir chiffonné, paraissait extraordinairement pâle et fragile. Une petite capote de feutre et de plumes moirées, à brides de taffetas, la coiffait ; une boucle de cheveux très noirs repassait par dessus la bride et, dès qu'elle baissait la tête, revenait en avant cacher la tempe. On l'aurait dite en deuil sans un ruban vert-scarabée qu'elle portait autour du cou. Madame Floche ni elle ne disait rien ; mais, de sa main droite, Isabelle caressait le bras, la main de Madame Floche et l'attirait à elle, et puis la couvrait de baisers.

A présent elle secouait la tête et ses boucles flottaient de gauche à droite ; alors, comme si elle reprenait une phrase :

— Tous les moyens, dit-elle; j'ai vraiment essayé tous les moyens ; je te jure que...

— Ne jurez point, ma pauvre enfant ; je vous crois sans cela, interrompit la pauvre vieille en lui posant la main sur le front. Toutes deux parlaient à voix très basse, comme si elles eussent craint d'être entendues.

Madame Floche se redressa, repoussa doucement sa nièce, et s'appuyant sur les deux bras de son fauteuil, se leva. Mademoiselle de Saint-Auréol se leva pareillement, et tandis que sa tante se dirigeait vers le secrétaire d'où Casimir, avant-hier, avait sorti le médaillon, elle fit quelques pas dans le même sens, s'arrêta devant une console qui supportait un grand miroir et, pendant que la vieille

fouillait dans un tiroir, s'avisant à son reflet du ruban émeraude qu'elle portait autour du cou, elle le détacha prestement, le roula autour de son doigt... Avant que Madame Floche ne se fut retournée, le ruban vif avait disparu, Isabelle avait pris une attitude méditative, les mains retombées et croisées devant elle, le regard perdu...

La pauvre vieille Floche tenait encore d'une main son trousseau de clefs, de l'autre la maigre liasse qu'elle avait été quérir dans le tiroir ; elle allait se rasseoir dans son fauteuil, quand la porte, en face de celle où j'étais posté, s'ouvrit brusquement toute grande — et je faillis crier de stupeur. La baronne apparaissait dans l'embrasure, guindée, décolletée, fardée, en grand costume d'apparat et le chef surmonté d'une sorte de plumeau-marabout gigantesque. Elle brandissait de son mieux un grand candélabre à six branches, toutes bougies allumées, qui la baignait d'une tremblotante lumière, et répandait des pleurs de cire sur le plancher. A bout de forces sans doute, elle commença par courir poser le candélabre sur la console devant la glace ; puis reprenant en quatre petits bonds sa position dans l'embrasure, elle s'avança de nouveau, à pas rythmés, solennelle, portant loin devant elle étendue sa main chargée d'énormes bagues. Au milieu de la chambre elle s'arrêta, se tourna tout d'une pièce du côté de sa fille, le geste toujours tendu, et, avec une voix aiguë à percer les murailles :

— Arrière de moi, fille ingrate ! Je ne me laisserai plus émouvoir par vos larmes, et vos protestations ont perdu pour jamais le chemin de mon cœur.

Tout cela était débité, crié sur le même fausset sans nuances. Isabelle cependant s'était jetée aux pieds de sa

mère, dont elle avait saisi la jupe, et la tirait, découvrant deux ridicules petits escarpins de satin blanc, cependant que de son front elle heurtait le plancher qu'un tapis recouvrait à cet endroit. Madame de Saint-Auréol ne baissa pas les yeux un instant, continua de lancer droit devant elle des regards aigus et glacés comme sa voix ; elle continua :

— Ne vous aura-t-il pas suffi d'apporter au foyer de vos parents la misère ; prétendez-vous poursuivre plus loin les...

Ici brusquement la voix lui manqua ; alors se tournant vers Madame Floche qui se faisait toute petite et qui tremblait dans son fauteuil :

— Et quant à vous ma sœur, si vous avez encore la faiblesse... — puis se reprenant : — Si vous avez la coupable faiblesse de céder encore à ces supplications, fût-ce pour un baiser, fût-ce pour une obole, aussi vrai que je suis votre sœur aînée, je vous quitte, je recommande à Dieu mes pénates, et je ne vous revois de ma vie.

J'étais comme au spectacle. Mais puisqu'elles ne se savaient pas observées, pour qui ces deux marionnettes jouaient-elles la tragédie ? Les attitudes et les gestes de la fille me paraissaient aussi exagérés, aussi faux que ceux de la mère... Celle-ci me faisait face, de sorte que je voyais de dos Isabelle qui, prosternée, gardait sa pose d'Esther suppliante ; tout à coup je remarquai ses pieds : ils étaient chaussés en peau-de-soie couleur prune, autant qu'il me sembla et que l'on en pouvait juger encore sous la couche de boue qui recouvrait les bottines ; au-dessus, un bas blanc, où le volant de la jupe, en se relevant, mouillé, fangeux, avait fait une traînée sale... Et soudain, plus

haut que la déclamation de la vieille, retentit en moi tout ce que ces pauvres objets racontaient d'aventureux, de misérable. Un sanglot m'étreignit la gorge ; et je me promis, quand Isa quitterait la maison, de la suivre à travers le jardin.

Madame de Saint-Auréol cependant avait fait trois pas vers le fauteuil de Madame Floche :

— Allons ! donnez-moi ces billets ! Pensez-vous que sous votre mitaine je ne voie pas se froisser le papier ? Me croyez-vous aveugle, ou folle ? Donnez-moi cet argent vous dis-je ! — Et, mélodramatiquement, approchant les billets dont elle s'était emparée, de la flamme d'une des bougies du candélabre : — Je préférerais brûler le tout (faut-il dire qu'elle n'en faisait rien) plutôt que de lui donner un liard.

Elle glissa les billets dans sa poche et reprit son geste déclamatoire :

— Fille ingrate ! Fille dénaturée ! Le chemin qu'ont pris mes bracelets et mes colliers, vous saurez l'apprendre à mes bagues ! — Ce disant, d'un geste habile de sa main étendue, elle en fit tomber deux ou trois sur le tapis. Comme un chien affamé se jette sur un os, Isabelle s'en saisit.

— Partez, à présent ; nous n'avons plus rien à nous dire, et je ne vous reconnais plus.

Puis ayant été prendre un éteignoir sur la table de nuit, elle en coiffa successivement chaque bougie du candélabre, et partit.

La pièce à présent paraissait sombre. Isabelle cependant s'était relevée ; elle passait ses doigts sur ses tempes, rejetait en arrière ses boucles éparses et rajustait son chapeau.

D'une secousse elle remonta son manteau qui avait un peu glissé de ses épaules, et se pencha vers Madame Floche pour lui dire adieu. Il me parut que la pauvre femme cherchait à lui parler, mais c'était d'une voix si faible que je ne pus rien distinguer. Isabelle sans rien dire pressa une des tremblantes mains de la vieille contre ses lèvres. Un instant après je m'élançais à sa poursuite dans le couloir.

Au moment de descendre l'escalier, un bruit de voix m'arrêta. Je reconnus celle de Mademoiselle Verdure, qu'Isabelle avait déjà rejointe dans le vestibule, et je les aperçus toutes deux en me penchant par dessus la rampe. Olympe Verdure tenait une petite lanterne à la main.

— Tu vas partir sans l'embrasser ? disait-elle, — et je compris qu'il s'agissait de Casimir. — Tu ne veux donc pas le voir ?

— Non, Loly ; je suis trop pressée. Il ne doit pas savoir que je suis venue.

Il y eut un silence, une pantomime que d'abord je ne compris pas bien. La lanterne s'agita projetant des ombres bondissantes. Mademoiselle Verdure s'avançant, Isabelle se reculant, toutes deux se déplacèrent de quelques pas ; puis j'entendis :

— Si ; si ; en souvenir de moi. Je le gardais depuis longtemps. A présent que je suis vieille, qu'est-ce que je ferais de cela ?

— Loly ! Loly ! Vous êtes ce que je laisse ici de meilleur.

Mademoiselle Verdure la pressait entre ses bras :

— Ah ! pauvrette ! comme elle est trempée !

— Mon manteau seulement... ce n'est rien. Laisse-moi partir vite.

— Prends un parapluie au moins.

— Il ne pleut plus.

— La lanterne.

— Qu'est-ce que j'en ferais ? La voiture est tout près. Adieu.

— Allons ! Adieu, ma pauvre enfant ! Que Dieu te... le reste se perdit dans un sanglot. Mademoiselle Verdure resta quelques instants penchée dans la nuit, et une bouffée d'air humide monta du dehors dans la cage de l'escalier ; puis, sur la porte refermée, je l'entendis pousser les verrous...

Je ne pouvais passer devant Mademoiselle Verdure. Gratien emportait chaque soir la clef de la porte de la cuisine. Une autre porte ouvrait de l'autre côté de la maison, par où facilement j'eusse pu sortir ; mais c'était un détour énorme. Avant que je n'aie pu la retrouver, Isabelle aurait déjà rejoint sa voiture. Ah ! si de ma fenêtre je l'appelais... Je courus à ma chambre. La lune était de nouveau recouverte ; guettant un bruit de pas j'attendis un instant ; un souffle puissant s'éleva et, tandis que Gratien rentrait par la cuisine, à travers la chuchotante agitation des arbres, j'entendis la voiture d'Isabelle de Saint-Auréol s'éloigner.

VII

Je m'étais mis fort en retard, et, sitôt de retour à Paris, s'emparèrent de moi mille soucis qui déroutèrent enfin mes pensées. La résolution que j'avais prise de retourner

l'été suivant à la Quartfourche tempérait mes regrets de n'avoir su pousser plus loin une aventure que je commençais d'oublier lorsque, vers la fin de Janvier, je reçus un double faire-part. Les époux Floche avaient tous deux exhalé vers Dieu leur âme tremblante et douce, à quelques jours d'intervalle. Je reconnus sur l'enveloppe du faire-part l'écriture de Mademoiselle Verdure ; mais c'est à Casimir que j'envoyai l'expression banale de mes regrets et de ma sympathie. Deux semaines après je reçus cette lettre :

Mon cher Monsieur Gèrard

(L'enfant n'avait jamais pu se décider à m'appeler par mon nom de famille.

— Comment vous appelez-vous, vous ? m'avait-il demandé dans une promenade, précisément le jour où j'avais commencé à le tutoyer.

— Mais tu le sais bien, Casimir ; je m'appelle Monsieur Lacase.

— Non ; pas ce nom-là ; l'autre ? réclamait-il.)

Vous êtes bien bon de m'avoir ècrit, et votre lettre a èté bien bonne parcequ'à prèsent la Quartfourche est bien triste. Ma grand'maman avait eu jeudi une attaque et ne pouvait plus quitter sa chambre ; alors maman est revenue à la Quartfourche et l'abbè est parti parcequ'il avait èté fait curè du Breuil. C'est aprés ça que mon oncle et ma tante sont morts. D'abord mon oncle est mort, qui vous aimait bien, et puis dimanche aprés ma tante qui a èté malade trois jours. Maman n'ètait plus là. J'ètais tout seul avec Loly et Delphine la femme de Gratien, qui m'aime bien ; et ç'a èté très triste parceque ma tante ne voulait pas me quitter. Mais il a bien

fallu. Alors maintenant je couche dans la chambre à côté de Delphine, parceque Loly a été rappelée dans l'Orne par son frère. Gratien aussi est très bon pour moi. Il m'a montré à faire des boutures et des greffes ce qui est très amusant, et puis j'aide à abattre les arbres.

Vous savez, votre petit papier ousque vous avez écrit votre promesse, il faut l'oublier parcequ'il n'y aurait plus personne ici pour vous recevoir. Mais ça me fait beaucoup de chagrin de ne pas vous revoir parceque je vous aimais biens Mais je ne vous oublie pas.

Votre petit ami
CASIMIR.

La mort de Monsieur et Madame Floche m'avait laissé assez indifférent, mais cette lettre maladroite et dépourvue, me remua. Je n'étais pas libre en ce moment, mais je me promis, dès les vacances de Pâques, de pousser une reconnaissance jusqu'à la Quartfourche. Que m'importait qu'on ne put m'y recevoir ? Je descendrais à Pont-l'Evêque et louerais une voiture. Ai-je besoin d'ajouter que la pensée d'y retrouver peut-être la mystérieuse Isabelle m'y attirait autant que ma grande pitié pour l'enfant. Certains passages de cette lettre me restaient incompréhensibles ; j'enchaînais mal les faits... L'attaque de la vieille, l'arrivée d'Isabelle à la Quartfourche, le départ de l'abbé, la mort des vieux à laquelle leur nièce n'assistait point, le départ de Mademoiselle Verdure... ne fallait-il voir là qu'une suite fortuite d'événements, ou chercher entre eux quelque rapport ? Ni Casimir n'aurait su, ni l'abbé voulu m'en instruire. Force était d'attendre Avril. Dès mon second jour de liberté, je partis.

A la station du Breuil, j'aperçus l'abbé Santal qui s'apprêtait à prendre mon train ; je le hélai :

— Vous revoilà dans le pays ; fit-il.

— Je ne pensais pas en effet y revenir si tôt.

Il monta dans mon compartiment. Nous étions seuls.

— Eh bien ! Il y a eu du nouveau depuis votre visite.

— Oui ; j'ai appris que vous desserviez à présent la cure du Breuil.

— Ne parlons pas de cela ; et il étendait la main d'un geste que je reconnus. Vous avez reçu un faire-part ?

— Et j'ai envoyé aussitôt mes condoléances à votre élève ; c'est par lui que j'ai eu ensuite des nouvelles ; mais il m'a peu renseigné. J'ai failli vous écrire pour vous demander quelques détails.

— Il fallait le faire.

— J'ai pensé que vous ne me renseigneriez pas volontiers, ajoutai-je en riant.

Mais sans doute tenu à moins de discrétion que du temps où il était à la Quartfourche, l'abbé semblait disposé à parler.

— Croyez-vous que c'est malheureux, ce qui se passe là-bas ? dit-il. Toutes les avenues vont y passer !

Je ne comprenais point d'abord ; puis la phrase de Casimir me revint à la mémoire : " J'aide à abattre des arbres..."

— Pourquoi fait-on cela ? demandai-je naïvement.

— Pourquoi ? mon bon Monsieur. Allez donc le demander aux créanciers. Au reste ça n'est pas eux que ça regarde, et tout se fait derrière leur dos. La propriété est couverte d'hypothèques. Mademoiselle de Saint-Auréol enlève tout ce qu'elle peut.

— Elle est là-bas ?

— Comme si vous ne le saviez pas !

— Je le supposais simplement d'après quelques mots de....

— C'est depuis qu'elle est là-bas que tout va mal. — Il se ressaisit un instant; mais cette fois le besoin de parler l'emporta ; il n'attendait même plus mes questions et je jugeai plus sage de n'en point faire; il reprit: — Comment a-t-elle appris la paralysie de sa mère ? c'est ce que je n'ai pas pu m'expliquer. Quand elle a su que la vieille baronne ne pouvait plus quitter son fauteuil, elle s'est amenée avec son bagage, et Madame Floche n'a pas eu le courage de la mettre dehors. C'est alors que moi je suis parti.

— Il est très triste que vous ayez ainsi laissé Casimir.

— C'est possible, mais ma place n'est pas auprès d'une créature... J'oublie que vous la défendiez !...

— Je le ferais peut-être encore, Monsieur le curé.

— Allez toujours. Oui, oui ; Mademoiselle Verdure aussi la défendait. Elle l'a défendue jusqu'au temps qu'elle ait vu mourir ses maîtres.

J'admirais que l'abbé eût à peu près complètement dépouillé cette élégance de langage qu'il revêtait à la Quartfourche ; il avait adopté déjà le geste et le parler propre aux curés des villages normands. Il reprit, poursuivant son propos :

— A elle aussi ça a paru drôle de les voir mourir tous les deux à la fois.

— Est-ce que...?

— Je ne dis rien ; — et il gonflait sa lèvre supérieure par vieille habitude, mais repartait tout aussitôt : —

N'empêche que dans le pays on jasait. Ça déplaisait de voir hériter la nièce. Et vous voyez qu'elle aussi, la Verdure, a jugé préférable de s'en aller.

— Qui reste auprès de Casimir ?

— Ah ! vous avez tout de même compris que sa mère n'est pas une société pour l'enfant ! Eh bien ! il passe presque tout son temps chez les Chointreuil, vous savez bien : le jardinier et sa femme.

— Gratien !

— Oui Gratien ; qui voulait s'opposer à ce qu'on abattît des arbres dans le parc ; mais il n'a pu empêcher rien du tout. C'est la misère.

— Les Floche n'étaient pourtant pas sans argent.

— Mais tout était mangé, du premier jour, mon bon Monsieur. Sur trois fermes de la Quartfourche, Madame Floche en possédait deux qu'on a vendues, il y a beau temps, aux fermiers. La troisième, la petite ferme des Fonds, appartient encore à la baronne ; elle n'était plus affermée, Gratien en surveillait le faire-valoir ; mais elle sera bientôt mise en vente avec le reste.

— La Quartfourche va être mise en vente !

— Par adjudication. Mais ça ne pourra pas se faire avant la fin de l'été. En attendant je vous prie de croire que la demoiselle profite. Il lui faudra bien finir par mettre les pouces ; quand on aura déjà enlevé la moitié des arbres...

— Comment se trouve-t-il quelqu'un pour les lui acheter, si elle n'a pas le droit de les vendre ?

— Ah ! vous êtes encore jeune. Quand on vend à vil prix on trouve toujours acquéreur.

— Le moindre huissier peut empêcher cela.

— L'huissier s'entend avec l'homme d'affaires des créanciers, qui s'est installé là-bas et — il se pencha vers mon oreille — qui couche avec elle, puisqu'il vous plaît de tout savoir.

— Les livres et les papiers de Monsieur Floche ? demandai-je, sans paraître ému par sa dernière phrase.

— Le mobilier du château et la bibliothèque feront l'effet d'une vente prochaine ; ou pour parler mieux : d'une saisie. Là-bas, personne heureusement ne se doute de la valeur de certains ouvrages ; sans quoi ceux-ci auraient disparu depuis longtemps.

— Un coquin peut surgir...

— A présent les scellés sont posés ; n'ayez crainte ; on ne les lèvera qu'à l'occasion de l'inventaire.

— Que dit de tout cela la baronne ?

— Elle ne se doute de rien ; on lui porte à manger dans sa chambre ; elle ne sait seulement pas que sa fille est là.

— Vous ne dites rien du baron ?

— Il est mort il y a trois semaines, à Caen, dans une maison de retraite où nous venions de le faire accepter.

Nous arrivions à Pont-l'Evêque. Un prêtre était venu à la rencontre de l'abbé Santal, qui prit congé de moi après m'avoir indiqué un hôtel et un loueur de voitures.

La voiture que je louai le lendemain me déposa à l'entrée du parc de la Quartfourche ; il fut convenu qu'elle viendrait me reprendre dans une couple d'heures, après que les chevaux se seraient reposés dans l'écurie d'une des fermes.

Je trouvai la grille du parc grande ouverte ; le sol

de l'allée était abîmé par les charrois. Je m'attendais au plus affreux saccage et fus joyeusement surpris, à l'entrée, de reconnaître bourgeonnant le "hêtre à feuilles de pêcher", connaissance illustre ; je ne réfléchis pas que sans doute il ne devait la vie qu'à la médiocre qualité de son bois ; car, en avançant, je constatai que la hache avait déjà frappé les plus beaux arbres. Avant de m'enfoncer dans le parc, je voulus revoir le petit pavillon où j'avais découvert la lettre d'Isabelle ; mais, suppléant la serrure brisée, un cadenas maintenait la porte ; (j'appris ensuite que les bûcherons serraient dans ce pavillon des outils et des vêtements). Je m'acheminai vers le château. L'allée que je suivais était droite, bordée de buissons bas ; elle ne donnait pas sur la façade, mais sur le côté des communs ; elle menait à la cuisine et, presque vis-à-vis de celle-ci, ouvrait la petite barrière du jardin potager ; j'en étais encore assez éloigné lorsque je vis sortir du potager Gratien avec un panier de légumes ; il m'aperçut, mais ne me reconnut pas d'abord ; je le hélai ; il vint à ma rencontre, et brusquement :

— Ah ben, Monsieur Lacase ! pour sûr qu'on ne vous attendait pas à c't'heure ! — Il restait à me regarder, hochant la tête et ne dissimulant pas la contrariété que lui causait ma présence ; pourtant il ajouta, plus doucement : — Tout de même le petit sera content de vous revoir.

Nous avions fait quelques pas sans parler, du côté de la cuisine ; il me fit signe de l'attendre et entra poser son panier.

— Alors vous êtes venu voir ce qui se passe à la Quartfourche, dit-il, en revenant à moi, plus civilement.

— Et il paraît que ça n'y va pas bien rort ?

Je le regardai ; son menton tremblait ; il restait sans me répondre ; brusquement il me saisit par le bras et m'entraîna vers la pelouse qui s'étendait devant le perron du salon. Là gisait le cadavre d'un chêne énorme, sous lequel je me souvins de m'être abrité de la pluie à l'automne ; autour de lui s'entassaient en bûches et en fagots ses branches dont, avant de l'abattre, on l'avait dépouillé.

— Savez-vous combien ça vaut, un arbre comme ça ? me dit-il : Douze pistoles. Et savez-vous combien ils l'ont payé ? — Celui-là tout comme les autres... Cent sous.

Je ne savais pas que dans ce pays ils appelaient pistoles les écus de dix francs ; mais ce n'était pas le moment de demander un éclaircissement. Gratien parlait d'une voix contractée. Je me tournai vers lui ; il essuya du revers de sa main, sur son visage, larmes ou sueur, puis, serrant les poings :

— Oh ! les bandits ! les bandits ! Quand je les entends taper du couperet ou de la hache, Monsieur, je deviens fou ; leurs coups me portent sur la tête ; j'ai envie de crier au secours ! au voleur ! j'ai envie de cogner à mon tour ; j'ai envie de tuer. Avant-hier j'ai passé la moitié du jour dans la cave ; j'entendais moins... Au commencement, le petit, ça l'amusait de voir travailler les bûcherons ; quand l'arbre était près de tomber, on l'appelait pour tirer sur la corde ; et puis, quand ces brigands se sont approchés du château, abattant toujours, le petit a commencé à trouver ça moins drôle ; il disait : ah ! pas celui-ci ! pas celui-là ! — Mon pauvre gars, que je lui ai dit, celui-là ou un autre, c'est toujours pas pour toi qu'on les laisse. Je lui ai

bien dit qu'il ne pourrait pas demeurer à la Quartfourche; mais c'est trop jeune ; il ne comprend pas que rien n'est déjà plus à lui. Si seulement on pouvait nous garder sur la petite ferme ; je l'y prendrais bien volontiers avec nous, pour sûr ; mais qui sait seulement qui va l'acheter, et le gredin qu'on va vouloir y mettre à notre place ! Voyez-vous, Monsieur, je ne suis pas encore bien vieux, mais j'aurais mieux aimé mourir avant d'avoir vu tout cela.

— Qui est-ce qui habite au château, maintenant ?

— Je ne veux pas le savoir. Le petit mange avec nous à la cuisine ; ça vaut mieux. Madame la baronne ne quitte plus sa chambre ; heureusement pour elle, la pauvre dame... C'est Delphine qui lui porte ses repas, en passant par l'escalier de service, rapport à ceux qu'elle ne veut pas croiser. Les autres ont quelqu'un qui les sert et à qui nous ne parlons pas.

— Est-ce qu'on ne doit pas bientôt faire une saisie du mobilier ?

— Alors on tâchera d'emmener Madame la baronne sur la ferme, en attendant qu'on mette la ferme en vente avec le château.

— Et Made... et sa fille ? demandai-je en hésitant, car je ne savais comment la nommer.

— Elle peut bien aller où il lui plaira ; mais pas chez nous. C'est pourtant à cause d'elle, tout ce qui arrive.

Sa voix tremblait d'une si grave colère que je compris à ce moment comment cet homme avait pu aller jusqu'au crime pour protéger l'honneur de ses maîtres.

— Elle est dans le château, maintenant ?

— A l'heure qu'il est, elle doit se promener dans le parc. Paraît que ça ne lui fait pas de mal, à elle ; elle

regarde les ébrancheurs; il y a même des jours qu'elle cause avec eux, sans honte. Mais quand il pleut, elle ne quitte pas sa chambre ; tenez, celle qui fait le coin ; elle se tient tout contre la vitre et regarde dans le jardin. Si son homme n'était pas à Lisieux pour le quart d'heure, je ne sortirais pas comme je fais. Ah ! on peut dire que c'est du beau monde, Monsieur Lacase ; pour sûr ! Si seulement nos pauvres vieux maîtres revenaient pour voir ça chez eux, ils retourneraient bien vite où ils reposent.

— Casimir est par là ?

— Je pense qu'il promène dans le parc lui aussi. Voulez-vous que je l'appelle ?

— Non ; je saurai bien le trouver. A tantôt. Je vous reverrai sans doute, Delphine et vous, avant de partir.

Le saccage des bûcherons paraissait plus atroce encore à ce moment de l'année où tout s'apprêtait à revivre. Dans l'air attiédi les rameaux déjà se gonflaient ; des bourgeons éclataient et, coupée, chaque branche pleurait sa sève. J'avançais lentement, non point tant triste moi-même qu'exalté par la douleur du paysage, grisé peut-être un peu par la puissante odeur végétale que l'arbre mourant et la terre en travail exhalaient. A peine étais-je sensible au contraste de ces morts avec le renouveau du printemps; le parc, ainsi, s'ouvrait plus largement à la lumière qui baignait et dorait également mort et vie ; mais cependant, au loin, le chant tragique des cognées, occupant l'air d'une solennité funèbre, rythmait secrètement les battements heureux de mon cœur, et la vieille lettre d'amour, que j'avais emportée, dont je m'étais promis de ne me point servir, mais que par instants je pressais sur mon cœur, le

brûlait. Rien plus ne saurait m'empêcher aujourd'hui, me redisais-je, et je souriais de sentir mes pas se presser à la seule pensée d'Isabelle ; ma volonté n'y pouvait mais ; une force intérieure m'activait. J'admirais par quel excès de vie cet accent de sauvagerie que la déprédation apportait à la beauté du paysage en aiguisait pour moi la jouissance ; j'admirais que les médisances de l'abbé eussent si peu fait pour me détacher d'Isabelle et que tout ce que je découvrais d'elle avivât inavouablement mon désir..... Qu'est-ce qui l'attachait encore à ces lieux, peuplés de hideux souvenirs ? De la Quartfourche vendue, je le savais, rien ne devait lui rester ni lui revenir. Que ne s'enfuyait-elle ? Et je rêvais de l'enlever ce soir dans ma voiture ; je précipitais mon allure ; je courais presque, quand soudain, loin devant moi, je l'aperçus. C'était elle, à n'en pas douter, en deuil et nu-tête, assise sur le tronc d'un arbre abattu en travers de l'allée. Mon cœur battit si fort que je dus m'arrêter quelques instants ; puis, vers elle, lentement j'avançai, tranquille et indifférent promeneur.

— Excusez-moi Madame... je suis bien ici à la Quartfourche ?

Un petit panier à ouvrage était posé sur le tronc d'arbre à côté d'elle, plein de bobines, d'instruments de couture, de morceaux de crêpe enroulés sur eux-mêmes ou défaits, et elle s'occupait à en disposer quelques lambeaux sur une modeste capote de feutre qu'elle tenait à la main ; un ruban vert, que sans doute elle venait d'en arracher, traînait à terre. Un très court mantelet de drap noir couvrait ses épaules, et, quand elle leva la tête, je remarquai l'agrafe vulgaire qui en retenait le col clos.

Sans doute m'avait-elle aperçu de loin, car ma voix ne parut pas la surprendre.

— Vous veniez pour acheter la propriété ? dit-elle, et sa voix que je reconnus me fit battre le cœur. Que son front découvert était beau !

— Oh ! je venais en simple visiteur. Les grilles étaient ouvertes et j'ai vu des gens circuler... Mais peut-être était-il indiscret d'entrer ?

— A présent, peut bien entrer qui veut ! — Elle soupira profondément, puis se reprit à son ouvrage comme si nous ne pouvions avoir rien de plus à nous dire. Ne sachant comment continuer un entretien qui peut-être serait unique, qui devait être décisif, mais que le temps ne me paraissait pas venu de brusquer, soucieux d'y apporter quelque précaution, et la tête et le cœur uniquement pleins d'attente et de questions que je n'osais encore poser, je demeurais devant elle, chassant du bout de ma canne de menus éclats de bois, si gêné, si impertinent à la fois et si gauche, qu'à la fin elle releva les yeux, me dévisagea et je crus qu'elle allait éclater de rire ; mais elle me dit simplement, sans doute parce qu'alors je portais un chapeau mou sur des cheveux longs, et parce que ne me pressait apparemment aucune occupation pratique :

— Vous êtes artiste ?

— Hélas ! non, répliquai-je en souriant ; mais qu'à cela ne tienne : je sais goûter la poésie. Et sans oser la regarder encore, je sentais son regard m'envelopper. L'hypocrite banalité de nos propos m'est odieuse et je souffre à les rapporter...

— Comme ce parc est beau, reprenais-je.

Il me parut qu'elle ne demandait qu'à causer et n'était

embarrassée, ainsi que moi, que de savoir comment engager l'entretien; car elle se récria que je ne pouvais malheureusement juger en cette saison de ce que pouvait devenir à l'automne ce parc, encore grelottant et mal réveillé de l'hiver — du moins ce qu'il avait pu devenir, reprit-elle ; qu'en restera-t-il désormais après l'affreux travail des bûcherons ?...

— Ne pouvait-on les empêcher ? m'écriai-je.

— Les empêcher! répéta-t-elle ironiquement en levant très haut les épaules ; et je crus qu'elle me montrait son misérable chapeau de feutre pour témoigner de sa détresse, mais elle le levait pour le reposer sur sa tête, rejeté en arrière et laissant découvert son front; puis elle commença de ranger ses morceaux de crêpe comme si elle s'apprêtait à partir. Je me baissai, ramassai à ses pieds le ruban vert, le lui tendis.

— Qu'en ferais-je, à présent ? dit-elle sans le prendre. Vous voyez que je suis en deuil.

Aussitôt je l'assurai de la tristesse avec laquelle j'avais appris la mort de Monsieur et de Madame Floche, puis enfin celle du baron; et comme elle s'étonnait que j'eusse connu ses parents, je lui laissai savoir que j'avais vécu auprès d'eux douze jours du dernier octobre.

— Alors pourquoi tout à l'heure avez-vous feint de ne savoir où vous étiez ? repartit-elle brusquement.

— Je ne savais comment vous aborder. Puis, sans trop me découvrir encore, je commençai de lui raconter quelle passionnée curiosité m'avait retenu de jour en jour à la Quartfourche dans l'espoir de la rencontrer et, car je ne lui parlai pas de la nuit où mon indiscrétion l'avait surprise, mes regrets enfin de regagner Paris sans l'avoir vue.

— Qu'est-ce donc qui vous avait donné si grand désir de me connaître ?

Elle ne faisait plus mine de partir. J'avais traîné jusqu'en face d'elle, près d'elle un épais fagot où je m'étais assis ; plus bas qu'elle, je levais les yeux pour la voir ; elle s'occupait enfantinement à pelotonner des rubans de crêpe et je ne saisissais plus son regard. Je lui parlai de sa miniature et m'inquiétai de ce qu'avait pu devenir ce portrait dont j'étais amoureux ; mais elle ne le savait point :

— Sans doute le retrouvera-t-on en levant les scellés... Et il sera mis en vente avec le reste, ajouta-t-elle avec un rire dont la brusque sécheresse me fit mal. — Pour quelques sous vous pourrez l'acquérir si le cœur vous en dit toujours.

Je protestai de mon chagrin de la voir ne prendre pas plus au sérieux un sentiment dont l'expression seule était brusque, mais qui depuis longtemps m'occupait ; mais à présent elle demeurait impassible et semblait résolue à ne plus écouter rien de moi. Le temps pressait. N'avais-je pas sur moi de quoi violenter son silence ? L'ardente lettre frémissait sous mes doigts... J'avais préparé je ne sais quelle histoire d'anciennes relations de ma famille avec celle de Gonfreville, pensant l'amener incidemment à parler ; mais à ce moment je ne sentis plus que l'absurdité de ce mensonge et commençai de raconter tout simplement par quel mystérieux hasard cette lettre (et je la lui tendis) était tombée entre mes mains.

— Ah ! je vous en conjure, Madame ! ne déchirez pas ce papier ! Rendez-le moi...

Elle était devenue mortellement pâle et garda quelques instants sans la lire la lettre ouverte sur ses genoux ; le

regard vague, les paupières battantes, elle murmurait :

— Oublié de la reprendre ! Comment avais-je pu l'oublier ?

— Sans doute aurez-vous cru qu'elle lui était parvenue, qu'il était venu la chercher...

Elle ne m'écoutait toujours pas. Je fis un mouvement pour me ressaisir de la lettre ; mais elle se méprit à mon geste :

— Laissez-moi, cria-t-elle en repoussant brutalement ma main. Elle se souleva, voulut fuir. A genoux devant elle, je la retins.

— N'ayez pas peur de moi, Madame ; vous voyez bien que je ne vous veux aucun mal ; et comme elle se rasseyait, ou plutôt retombait sans force, je la suppliai de ne pas m'en vouloir si le hasard avait choisi pour elle un confident involontaire, mais de me continuer une confiance que je jurai de ne point trahir ; ah ! que ne me parlait-elle à présent comme à un ami véritable et comme si je ne savais rien d'elle qu'elle-même ne m'eût appris ?

Les larmes que je répandais en parlant firent peut-être plus pour la convaincre que mes paroles.

— Hélas ! repris-je, je sais quelle mort misérable vous enlevait, ce même soir, votre amant... Mais comment avez-vous appris votre deuil ? Cette nuit que vous l'attendiez, prête à fuir avec lui, que pensâtes-vous, que fîtes-vous en ne le voyant pas apparaître ?

— Puisque vous savez tout, dit-elle d'une voix désolée, vous savez bien que je n'avais plus à l'attendre, après que j'avais averti Gratien.

J'eus de l'affreuse vérité une intuition si subite que ces mots m'échappèrent comme un cri :

— Quoi ! c'est vous qui l'avez fait tuer ?

Alors, laissant tomber à terre la lettre et le panier dont les menus objets se répandirent, elle courba son front dans ses mains et commença de sangloter éperdûment. Je me penchai vers elle et tentai de prendre une de ses mains dans les miennes :

— Non ! vous êtes ingrat et brutal.

Mon imprudente exclamation coupait court à sa confidence ; elle se raidissait à présent contre moi ; cependant je restais assis devant elle, bien résolu à ne la quitter point qu'elle ne se soit expliquée davantage. Ses sanglots enfin s'apaisèrent ; je lui persuadai doucement qu'elle avait déjà trop parlé pour pouvoir impunément se taire, mais qu'une confession sincère ne saurait la diminuer à mes yeux et qu'aucun aveu ne me serait plus pénible que son silence. Les coudes sur les genoux, ses mains croisées cachant son front, voici ce qu'elle me raconta :

La nuit qui précédait celle qu'elle avait fixé pour sa fuite, dans l'amoureuse exaltation de la veillée, elle avait écrit cette lettre ; le lendemain, elle l'avait portée au pavillon, glissée en cet endroit secret que Blaise de Gonfreville connaissait et où elle savait que bientôt il viendrait la prendre. Mais, sitôt de retour au château, lorsqu'elle s'était retrouvée dans cette chambre qu'elle voulait quitter pour jamais, une angoisse indicible l'avait saisie, la peur de cette inconnue liberté qu'elle avait si sauvagement désirée, la peur de cet amant qu'elle appelait encore, de soi-même et de ce qu'elle craignait d'oser. Oui la résolution était prise, oui le scrupule refoulé, la honte bue, mais à présent que rien ne la retenait plus, devant la porte ouverte pour sa fuite, le cœur brusquement lui manquait.

L'idée de cette fuite lui devenait odieuse, intolérable ; elle courait dire à Gratien que le baron de Gonfreville avait projeté de l'enlever aux siens cette nuit même, qu'on le trouverait rôdant avant le soir auprès du pavillon de la grille dont il fallait déjà l'empêcher d'approcher.

Je m'étonnai qu'elle ne fût point allée simplement rechercher elle-même cette lettre et la remplacer par une autre où d'une si folle entreprise elle eût découragé son amant. Mais aux questions que je lui posais elle se dérobait sans cesse, répétant en pleurant qu'elle savait bien que je ne la pouvais comprendre et qu'elle-même ne se pouvait mieux expliquer, mais qu'elle ne se sentait alors non plus capable de rebuter son amant que de le suivre ; que la peur l'avait à ce point paralysée, qu'il devenait au-dessus de ses forces de retourner au pavillon ; que d'ailleurs, à cette heure du jour, ses parents redoutés la surveillaient, et que c'est pour cela qu'elle avait dû recourir à Gratien.

— Pouvais-je supposer qu'il prendrait au sérieux des paroles échappées à mon délire ? Je pensais qu'il l'écarterait seulement... J'eus un sursaut en entendant, une heure après, un coup de fusil du côté de la grille ; mais ma pensée se détourna d'une supposition horrible et que je me refusais d'envisager ; au contraire, depuis que j'avais averti Gratien, l'esprit et le cœur dégagés, je me sentais presque joyeuse... Mais quand la nuit vint, mais quand approcha l'heure qui eût dû être celle de ma fuite, ah ! malgré moi je commençai d'attendre, je recommençai d'espérer ; du moins une sorte de confiance, et que je savais mensongère, se mêlait à mon désespoir ; je ne pouvais réaliser que la lâcheté, la défaillance d'un moment eussent ruiné d'un

coup mon long rêve ; je n'en étais pas réveillée ; oui, comme en rêve, je suis descendue dans le jardin, épiant chaque bruit, chaque ombre ; j'attendais ; j'attendais encore...

Elle recommença de sangloter :

— Non, je n'attendais plus, reprit-elle ; je cherchais à me tromper moi-même, et par pitié pour moi j'imitais celle qui attend. Je m'étais assise devant la pelouse, sur la plus basse marche du perron ; le cœur sec à ne pouvoir verser une larme ; et je ne pensais plus à rien, ne savais plus qui j'étais, ni où j'étais, ni ce que j'étais venu faire. La lune qui tout à l'heure éclairait le gazon disparut ; alors un frisson me saisit ; j'aurais voulu qu'il m'engourdît jusqu'à la mort. Le lendemain je tombai gravement malade et le médecin qu'on appela révéla ma grossesse à ma mère.

Elle s'arrêta quelques instants.

— Vous savez à présent ce que vous désiriez savoir. Si je continuais mon histoire, ce serait celle d'une autre femme où vous ne reconnaîtriez plus l'Isabelle du médaillon.

Déjà je reconnaissais assez mal celle dont mon imagination s'était éprise. Elle coupait ce récit d'interjections, il est vrai, récriminant contre le destin, et elle déplorait que dans ce monde la poésie et le sentiment eussent toujours tort ; mais je m'attristais de ne distinguer point dans la mélodie de sa voix les chaudes harmoniques du cœur. Pas un mot de regret que pour elle ! Quoi ! pensais-je, est-ce là comme elle savait aimer ?...

A présent je ramassais les menus objets de la corbeille renversée, qui s'étaient éparpillés sur le sol. Je ne me

sentais plus aucun désir de la questionner davantage ; subitement incurieux de sa personne et de sa vie, je restais devant elle comme un enfant devant un jouet qu'il a brisé pour en découvrir le mystère ; et même l'attrait physique dont encore elle se revêtait n'éveillait plus en ma chair aucun trouble, ni le battement voluptueux de ses paupières, qui tantôt me faisait tressaillir. Nous causions de son dénuement ; et comme je lui demandais ce qu'elle se proposait de faire :

— Je chercherai à donner des leçons, répondit-elle ; des leçons de piano ; ou de chant. J'ai une très bonne méthode.

— Ah ! vous chantez ?

— Oui ; et je joue du piano. Dans le temps j'ai beaucoup travaillé. J'étais élève de Thalberg... J'aime aussi beaucoup la poésie.

Et comme je ne trouvais rien à lui dire :

— Je suis sûre que vous en savez par cœur ! Vous ne voudriez pas m'en réciter ?

Le dégoût, l'écœurement de cette trivialité poétique achevait de chasser l'amour de mon âme. Je me levai pour prendre congé d'elle.

— Quoi ! vous partez déjà ?

— Hélas ! vous sentez bien vous aussi qu'il vaut mieux maintenant que je vous quitte. Figurez-vous qu'auprès de vos parents, à l'automne dernier, dans la torpeur de la Quartfourche, je m'étais endormi, que je m'étais épris d'un rêve, et que je viens de m'éveiller. Adieu.

Une petite forme claudicante apparut à l'extrémité tournante de l'allée.

— Je crois que j'aperçois Casimir, qui sera content de me revoir.

— Il vient. Attendez-le.

L'enfant se rapprochait à petits bonds ; il portait un rateau sur l'épaule.

— Permettez-moi d'aller à sa rencontre. Il serait peut-être gêné de me retrouver près de vous. Excusez-moi... Et brusquant mon adieu de la manière la plus gauche, je saluai respectueusement et partis.

Je ne revis plus Isabelle de Saint-Auréol et n'appris rien de plus sur elle. Si pourtant : lorsque je retournai à la Quartfourche l'automne suivant, Gratien me dit que, la veille de la saisie du mobilier, abandonnée par l'homme d'affaires, elle s'était enfuie avec un cocher.

— Voyez-vous, Monsieur Lacase, ajoutait-il sentencieusement, — elle n'a jamais pu rester seule ; il lui en a toujours fallu un.

La bibliothèque de la Quartfourche fut vendue au milieu de l'été. Malgré les instructions que j'avais laissées, je ne fus point averti ; et je crois que le libraire de Caen qui fut appelé à présider la vente se souciait fort peu de m'y inviter, non plus qu'aucun autre sérieux amateur. J'appris ensuite avec une stupeur indignée que la bible fameuse s'était vendue 70 fr. à un bouquiniste du pays ; puis revendue 300 fr. aussitôt après, je ne pus savoir à qui. Quant aux manuscrits du XVIIe siècle, ils n'étaient même pas mentionnés dans la vente et furent adjugés comme vieux papiers.

J'eusse voulu du moins assister à la vente du mobilier, car je me proposais d'acheter quelques menus objets en souvenir des Floche ; mais prévenu trop tard je ne pus arriver à Pont-l'Evêque que pour la vente des fermes et

de la propriété. La Quartfourche fut acquise à vil prix par le marchand de biens Moser-Schmidt, qui se disposait à convertir le parc en prairies, lorsqu'un amateur américain la lui racheta ; je ne sais trop pourquoi, car il n'est pas revenu dans le pays, et laisse parc et château dans l'état que vous avez pu voir.

Peu fortuné comme j'étais alors, je pensais n'assiter à la vente qu'en curieux, mais, dans la matinée, j'avais revu Casimir, et, tandis que j'écoutais les enchères, une telle angoisse me prit à songer à la détresse de ce petit que, soudain, je résolus de lui assurer l'existence sur la ferme que souhaitait occuper Gratien. Vous ne saviez pas que j'en étais devenu propriétaire ? Presque sans m'en rendre compte j'avais poussé l'enchère ; c'était folie ; mais combien me récompensa la triste joie du pauvre enfant...

J'allai passer les vacances de Pâques et celles de l'été suivant dans cette petite ferme, chez Gratien, près de Casimir. La vieille Saint-Auréol vivait encore ; nous nous étions arrangés tant bien que mal pour lui laisser la meilleure chambre ; elle était tombée en enfance, mais pourtant me reconnaissait et se souvenait à peu près de mon nom :

— Que c'est aimable, Monsieur de Las Cazes ! Que c'est aimable à vous, répétait-elle quand elle me revit d'abord. Car elle s'était flatteusement persuadée que j'étais revenu dans le pays uniquement pour lui rendre visite.

— Ils font des réparations au château. Cela sera très beau ! me disait-elle confidentiellement, comme pour m'expliquer son dénûment, ou se l'expliquer à elle-même.

Le jour de la vente du mobilier, on l'avait d'abord sortie sur le perron du salon, dans son grand fauteuil à

oreillettes ; l'huissier lui fut présenté comme un célèbre architecte venu de Paris tout exprès pour surveiller les travaux à entreprendre (elle croyait sans peine à tout ce qui la flattait) ; puis Gratien, Casimir et Delphine l'avaient transportée jusque dans cette chambre qu'elle ne devait plus quitter, mais où elle vécut encore près de trois ans.

C'est pendant ce premier été de villégiature sur ma ferme, que je fis connaissance avec les B. dont j'épousai plus tard la fille aînée. La R..., qui depuis la mort de mes beaux-parents nous appartient, n'est pas, vous l'avez vu, très distante de la Quartfourche ; deux ou trois fois par an, je retourne causer avec Gratien et Casimir, qui cultivent fort bien leurs terres et me versent régulièrement le montant de leur modeste fermage. C'est là que m'en fus tantôt après que je vous eus quittés.

La nuit était bien avancée lorsque Gérard acheva son récit. C'est pourtant cette même nuit que Jammes, avant de s'endormir, écrivit sa quatrième élégie :

Quand tu m'as demandé de faire une élégie
sur ce domaine abandonné où le grand vent...

André Gide.

NOTES

Fidèle à son habitude de ne parler point des ouvrages parus chez elle, la N. R. F. ne peut que signaler à ses lecteurs la publication à la librairie Fasquelle de *Fermina Marquez*, le roman de Valery Larbaud qu'ils ont pu lire dans ses N^os^ d'avril à juin 1910.

***

LE RAIL DU SAUVEUR par *M. Paul Adam.* (Librairie des Annales.)

Ce livre nous fera mieux comprendre pourquoi il est si difficile de suivre M. Paul Adam dans ses vastes croisières ethno-idéologiques, en dépit de l'intérêt constant que leur prête son intarissable imagination verbale. M. Adam n'a pas su se dompter. Tout ébloui par les couleurs de sa palette, il n'a pas appris à choisir, à poser touche après touche en tenant compte de l'équilibre des valeurs. On peut dire que dans ses fresques toutes les valeurs se présentent égales entre elles. Comment y distinguerions-nous ce qui est important de ce qui ne l'est pas ? Même chez un Balzac, un sens inné de l'harmonie, de la subordination à l'idée génératrice centrale, remet cependant à leur place les digressions descriptives ou sociales qui risquaient de faire bosse sur le récit. A de rares exceptions près, chez M. Paul Adam, tout fait bosse : la hiérarchie paraît absente de son art. De fait, sa fougue irréfrénée l'emmène si loin par le monde, qu'il ne saurait embrasser d'un coup d'œil la contrée dont il a tant de joie à découvrir chaque recoin. La peine qu'on prend à sa suite risquerait de nous rendre injuste pour son effort, si de temps en temps un ouvrage de moindre

ampleur ne venait presque entièrement nous satisfaire. C'est le cas du *Rail du Sauveur*. Une fois de plus, M. Adam confronte les forces religieuses et industrielles du Nouveau Monde. Comment le pasteur Galveston découvre dans les Monts Alleghanys la vallée du Jugement Dernier, et rêve d'en faire un lieu de pèlerinage, comment sa fille épouse le rôle mystique d'Ange exterminateur, comment deux compagnies de chemins de fer entrent en lutte pour conduire les pèlerins au lieu sacré, comment l'amour se mêle à cette étrange histoire et comment la mort la conclut ; c'est ce qu'il n'était possible à personne d'imaginer et de peindre sinon à M. Paul Adam. Ici, groupés autour d'un point central unique, les traits singuliers qui sous sa plume abondent, prennent leur véritable signification ; l'originalité de sa conception et de sa manière s'affirme avec évidence : un ordre enfin nous apparaît. Le récit de la *Bataille d'Uhde*, les *Lettres de Malaisie*, le *Rail du Sauveur* feront plus pour la gloire du romancier, que ces vrais " trusts " d'idées, de sensations et de mots dont la masse gigantesque commande sans doute le respect, mais ne laisse pas le lecteur libre d'admirer, là même où l'admiration serait de mise.

H. G.



LA VAGABONDE, par *Colette Willy*, (Ollendorff.)

Lorsqu'une jeune femme qui nous a d'abord séduits par ses danses, se mêle d'écrire un roman où l'on reconnaît au passage plus d'un événement et plus d'une figure, on ne manque pas de voir, dans tout le reste du récit, une autobiographie à peine voilée, et tout galant homme y prend plaisir pour des raisons qui n'ont que peu de chose à voir avec la littérature. Elle a *véritablement* éprouvé ceci ? pensé cela ? Est-ce bien là l'existence à laquelle l'ont condamnée son humeur indépendante et les durs préjugés du monde ? Nous éprouvons une sorte de plaisir avantageux à recueillir tant de confidences.

Mais cet élément personnel mis à part, que reste-t-il d'un livre tel que la *Vagabonde ?* L'histoire d'amour qui en occupe la moitié est contée avec justesse et fraîcheur. Mais ce qu'on

goûte surtout dans cette partie sentimentale, c'est encore le portrait que la jeune femme y fait d'elle-même. Les traits en ont quelque chose d'honnête, de spontané, d'authentique où l'on retrouve un peu de ce qu'avait dit Francis Jammes dans sa charmante préface aux *Sept Dialogues de Bêtes*.

Non, le vrai mérite de ce livre est dans ses peintures de cafés-concerts, de coulisses, de troupes en tournée. L'accent y est d'une force et d'une émotion qu'on n'oublie plus ; et ce qu'on y trouve de meilleur, ce n'est pas tant l'évocation visuelle de ces lieux que leur psychologie. L'auteur avait autre chose à cœur que la recherche de détails pittoresques ; il était possédé de trop de sympathie et d'émotion ; et sans effort il nous émeut. — Ces passages ne suffiraient pas à faire de ce roman un livre égal et plein, ni à proprement parler une œuvre d'art achevée ; mais un style alerte et direct le met, pour la force expressive, bien au-dessus de nombrenx ouvrages plus conscients.

J. S.



LIROQUOIS, par *M. Legrand-Chabrier*.

Que de dons dépensés dans cette amusante épopée! Dons d'humour, de sensibilité, de pittoresque, dons de style, dons d'observation, dons de sagesse. Comme on se réjouirait d'en louer chaque chapitre, s'il était possible de louer le tout avec autant de certitude ! M. Legrand-Chabrier a une manière. Tant qu'elle se formait, nous en étions charmés. On sentait qu'il se découvrait à lui-même, qu'il s'amusait de trouver à mesure le qualificatif singulier et précis dont il signait chacune de ses découvertes. Il sait maintenant où il va, il le sait trop. Et *Liroquois* qui a deux cents pages, pourrait en avoir trois ou quatre cents, sans être moins bon ni meilleur, sans être davantage un livre. C'est là son principal défaut. Je n'y vois que la mise en œuvre assez réussie d'une manière qui se satisfait d'elle-même et qui s'inquiète peu de ce qu'elle recouvre désormais. Mais, cher monsieur, elle recouvre quantité d'émotions authentiques, de pensées personnelles, et je m'affecte

d'autant plus de voir ces émotions et ces pensées sacrifiées à un jeu de mots. M. Legrand-Chabrier ne saurait demeurer prisonnier de sa manière humoristique. Nous exigeons qu'il en sorte ; s'il s'y enferme, il y étouffera bientôt. C'est faire peu de cas d'un écrivain que de l'applaudir indifféremment à chaque livre. M. Legrand-Chabrier ne nous est pas indifférent.

H. G.

***

SOUS LA CROIX DU SUD, par *M. Paul Wenz* (Plon et Nourrit).

Avouons que les romanciers de ce temps abusent un peu de l'exotisme, mais du moins ne confondons pas avec le voyageur de lettres qui tire toute la copie possible d'un voyage, un Stevenson, un Kipling, un Conrad, dont la voix fut prédestinée à célébrer les îles et les continents lointains. Les contes de M. Paul Wenz — on en a pu juger ici, par l'histoire de ce *Charretier* que nous avons publiée l'autre année — ne sont pas de vains exercices de littérature pittoresque. Ils expriment ingénument l'Océanie, comme expriment la Touraine tels romans de Balzac et de M. Boylesve ; ils n'ont pas été dictés par la surprise du dépaysement. Un Français dès longtemps fixé en Australie, partageant la vie des fermiers, s'est fait conteur pour son plaisir et pour nous initier à la grandeur de cette vie. Nulle coquetterie de style, nulle recherche de l'effet. Les quelques mots de terroir qu'il emploie viennent sans affectation sous sa plume, par simple nécessité, à défaut de mots français qui puissent désigner justement le même objet ou traduire la même pensée. Il invente fort peu. Il se contente de choisir dans ses souvenirs personnels, dans le spectacle de chaque jour, dans les récits qui courent la contrée, le plus caractéristique, qui n'est pas forcément le plus singulier.

Je citerai en exemple l'histoire de *Gooburraganderong*. Ce nom pompeux est celui d'une petite ville éphémère, qui naît d'un simple accident de voiture. Le charretier Hooligan, à cet endroit où son wagon s'est embourbé, se trouve bien s'établit, en rase campagne ; l'idée lui vient d'y dresser un "Public

house " où les passants, bientôt, prennent l'habitude de venir boire ; tout auprès, un second baraquement se construit ; encore quelques mois et va se former une ville. Elle grandira jusqu'au jour où un cirque de passage, affolant tous les habitants, attirera les plus hardis de ses enfants sur le chemin de l'aventure. Puis une ligne de chemin de fer bientôt détournera d'elle le trafic. Ei la ville mourra plus vite encore qu'elle n'était née... M. Wenz n'insiste pas et ne souligne pas l'étrangeté du processus ; il lui suffit de conter l'histoire ; les faits sauront parler ; et il atteint, par probité, à une sorte de simplicité épique qui est bien sienne. Nous aimons, de ces récits sans lustre, la forte et candide saveur.

H. G.

***

DIEUDONNÉ TÊTE par *M. Pierre Jaudon* (Eug. Figuière).

Cette œuvre de début n'est pas une œuvre indifférente. L'appareil d'épigraphes, de notes et de citations dont son auteur l'a surchargée ne doit pas nous incliner à penser que l'originalité qu'il y révèle est toute d'artifice, de surface. Certes nous y discernons un grand nombre d'influences dont la moindre, d'ailleurs avouée, n'est pas celle de Jules Laforgue. Mais nous sommes loin de la réussite singulière qui fait des *Moralités Légendaires* une manière de chef-d'œuvre par la perfection, la préciosité d'une verve toujours consciente de son but et de ses moyens. M. Jaudon semble plus soucieux de reprendre et d'étendre l'intellectualisme sensuel de Laforgue, de se poser devant la vie dans la même attitude hautaine et désinvolte, — que d'imiter son écriture artiste. En quoi il a raison. Il conte à la bonne franquette l'histoire du millionnaire Dieudonné Tête qui se plaît à voyager dans un char traîné par des aigles, bombarde de nuit le grand Palais de l'Avenue d'Antin et s'offre généreusement à le reconstruire etc. etc. Par malheur cette fantaisie ne se développe pas avec toute la rigueur que comporte le genre. Elle se rétrécit et s'étrangle après la seconde partie ; elle ne tient pas tout ce qu'elle promet-

tait. Je crains que l'auteur ne se soit lassé le premier et avant le lecteur, du ton adopté au début (ton difficilement soutenable dans une œuvre de longue haleine) et qu'il n'ait volontairement brusqué le dénouement. On ne blague pas éperdument, même en prenant à témoin le monde et les philosophes, trois cents pages durant. Mais je sens là une si riche sève, que je ne puis pas attendre sans impatience ni curiosité l'œuvre nouvelle où M. Pierre Jaudon, sans rien perdre de son abondance, aura su lui faire produire des fruits plus denses et de plus riche saveur. Sera-t-il romancier, auteur comique, moraliste ou poète ? H. G.



J'AI TROIS ROBES DISTINGUÉES, par *André Spire*. (Les Cahiers du centre.)

Pour prendre plaisir au cahier que nous donne André Spire, il faut bien comprendre qu'il a voulu publier un document et non écrire un livre. Ce sont, simplement juxtaposés, des mots, des façons de parler d'une vieille servante morvandelle ; au fur et à mesure, ses maîtres s'amusèrent à les noter et il faut bien reconnaître qu'il en est d'extrêmement pittoresques. A côté des mots populaires qu'un Jules Renard met en valeur — ou qu'il invente — ceux-ci paraîtront ternes et dénués de profonde signification. Mais ils nous renseignent sur le langage et, encore plus, sur la psychologie d'une classe de paysans qui, transplantés à la ville, ont combiné à leur ancien parler une espèce de culture nouvelle.

Ne nous abusons pourtant pas : il y a chez les paysans comme chez les bourgeois, des gens doués d'un langage savoureux et d'autres qui en sont privés. C'est un don purement individuel qui fait dire, par exemple, à la vieille servante qui trouve en desservant le compotier presque vide : " Monsieur a passé dans les raisins. " J. S.



ISADORA DUNCAN ET M. PIERRE LALO.

Isadora Duncan n'a pas suscité cette année, un moindre en-

thousiasme qu'à ses précédentes apparitions ; bien au contraire. Mais il est évident que le snobisme, après l'avoir mise à son rang, dépasse le but aujourd'hui et applaudit sans bien savoir pour quelle cause. M. Pierre Lalo dont les jugements concertés peuvent être sûrs et solides, a cru nécessaire d'exécuter cruellement, dans un feuilleton du *Temps*. la ballerine américaine. Il n'est pas inutile de rechercher en quoi il a raison ; et en quoi le public a tort ou raison aussi.

Le public a raison de saluer de sa faveur un spectacle de beauté, intermittente je l'accorde, mais authentique ; de beauté, je ne dis point d'art. Mais il a tort de prendre pour de l'art, pour un art d'avenir, en progrès, en croissance, un jeu naturel, spontané — plus spontané qu'il ne paraît — et dont il n'est pas permis de prévoir le développement possible. Sans doute, ceux qui ont eu le privilège d'assister, voici quelques années, à la représentation du petit ballet de Rameau *la Guirlande*, dans un cadre restreint, approprié, à sa mesure, parlent avec raison de l'émouvante perfection de la danse française traditionnelle. Mais n'était-ce pas là une réussite rétrospective, et cette même danse, à l'Opéra, où ne font pas défaut les virtuoses, ne nous apparaît-elle pas comme un art factice et sans vie ?

On n'a pas le droit d'interdire à la danse d'échapper à ces formules figées, et il est absurde de reprocher à une danseuse novatrice l'absence de toute tradition. M. Lalo fait très justement remarquer à quelle légèreté paradoxale atteint la danseuse classique grâce à la jupe de gaze raide et à l'effilement des extrémités inférieures. Mais croit-il sérieusement qu'il n'est de légèreté possible que "sur les pointes," qu'au prix de cette artificielle déformation ? Est-il persuadé même que la légèreté, ce qu'il appelle "victoire contre la pesanteur" conditionne nécessairement toute danse ? A la légèreté de la ballerine française, insecte exquis, aigu, ailé, on ne saurait rien opposer de plus dissemblable que la lourdeur terrestre d'un corps sain, fort, harmonieux, qui se présente à nous dans sa plénitude naturelle et s'essaie à courir, à bondir et à mettre en jeu son dynamisme sans culture.

Car, ce ne sont, quoique vous en disiez, M. Lalo, ni des

savants, ni des archéologues, mais des peintres et des poètes qui ont fait le succès d'Isadora Duncan. Certains, sans doute, ont pu se plaire à ses essais, comme à une reconstitution hasardeuse de la danse des Panathénées, mais la valeur d'Isadora Duncan ne réside nullement, en dépit même de ses intentions, dans un effort de reconstitution archaïque. Je crois que notre émotion première, en face d'elle, n'aura pas été d'une nature bien différente de celle que nous éprouvons à une belle séance de boxe et de lutte, ou bien même devant de simples exercices gymniques. Ici, nous avons admiré ce spectacle, encore jamais offert aux Français du XX[e] siècle : une femme belle, aux nobles lignes, sans marques de déformation, à l'aise sous la tunique flottante, dans l'expansion hygiénique de tout son corps. Que la musique accompagne les gestes : une joie double étreindra notre cœur, une joie neuve capable de nous arracher des larmes. " Regret du paradis perdu " ai-je entendu dire à quelqu'un qui pleurait à côté de moi. L'image est juste. Aspiration, retour, envol vers ce qui put être, vers ce qui ne fut peut-être jamais... vers la beauté active des formes humaines, aux premiers âges du monde, avant l'art.

On peut dire après cela qu'Isadora Duncan manque de fantaisie, de principes, de discipline, répète à satiété le même mouvement, que dans la mimique passionnelle elle est ennuyeuse et médiocre, qu'elle ne saurait rien exprimer... N'exprimer rien ! voilà précisément sa qualité essentielle. Aussi ne saurions-nous trop la blâmer — au lieu de s'en tenir à quelques bonds gracieux, d'expression presque toute animale, sur un menuet de Glück, sur un " moment musical " de Schubert, — d'avoir prétendu, l'autre jour, incarner en sa seule personne dansante toute la tragédie d'*Orphée*. La tentative est infiniment ridicule ; ici commence, mais seulement ici, l'*esthétisme* le plus détestable.

Danse sans art ? Soit ; et pas même danse ! Un art et une danse en naîtront-ils ? Cela se peut. Mais il aura suffi d'un pied large foulant le sol, d'un torse haut sur deux longues et fermes cuisses, d'un bras lancé, d'une jambe croisant l'autre, de la marche décente, simple et naïve, devant nous, d'une créature

de Dieu, telle que Dieu l'a faite, pour qu'une beauté neuve nous fût révélée. Ne dût-elle jamais compliquer ses moyens ni perfectionner ses rythmes, nous continuerons d'applaudir Isadora Duncan sans arrière-pensée, comme un spectacle naturel.

H. G.



AQUARELLES ET CARTONS DE M. PAUL SIGNAC. — TAPISSERIES DE M. MAILLOL. (Galerie Bernheim.)

On imagine la surprise de tel amateur compétent qui ne connaîtrait M. Paul Signac que par son œuvre peint à l'huile et se trouverait soudain en présence de l'ensemble prestigieux de cartons et d'aquarelles exposé aujourd'hui à la Galerie Bernheim. Il a bien deviné, je parle de mon amateur, sous la perfection impitoyable du métier divisionniste, une nature de peintre. Mais tant de circonspection, de sûreté, de perfection matérielle l'ont détourné d'admirer dans les tableaux du maître néo-impressionniste autre chose que la volonté. A peine est-il resté sensible à cette délicatesse d'atmosphère qui règne dans les effets de brume tant de fois fixés par M. Signac, au Mont Saint-Michel, à Marseille, à Venise, délicatesse à laquelle nul autre que lui n'a jamais atteint. Or, ici, il surprend le peintre, avant l'effort cérébral de l'atelier, dans sa promenade exaltée à travers la variété des heures et des horizons, un carnet de notes à la main. Quelle impressionnabilité, quelle nervosité charmante ! On suit les réflexes vivaces qui ont inscrit sur le papier la si juste et si émouvante arabesque du paysage, d'un trait, de plume ou de crayon, puis par trois touches d'aquarelle, suffisantes, irremplaçables, indiqué la couleur des choses, noté la qualité de l'air, arrêté le ciel nuageux en mouvement. La joie d'aller devant soi, de découvrir à chaque tournant de la Seine un aspect neuf, à chaque déplacement du soleil ascendant ou déclinant une différente lumière, la joie d'une promenade sur les quais admirables de Paris, voilà ce que les aquarelles de M. Signac éternisent ; la promenade, nous la refaisons avec lui. Je ne crois pas que le croquis rehaussé d'aquarelle soit susceptible d'évoquer davantage, par l'imprévu

du trait des valeurs, des couleurs. Mais que dire devant ces quelques grands cartons qui sont indiscutablement d'un maître ? Vues de Venise, de Rotterdam, à l'encre de chine, blanc et noir, sans le prestige trop souvent trompeur du pigment coloré, valables par la seule plénitude des formes, barques, mâts, voiles, coupoles, nuages amoncelés ! Voilà des pages éloquentes. Et Guardi n'eût pas mieux établi la Salute au-dessus des flots adriatiques tourmentés. Grande sera la consternation de ceux qui auront reproché au toiles polychromes de M. Signac leur inconsistante géométrie, en face de ces plans solides, de ces volumes amples et vivants. Réponse nécessaire, décisive ! et nous-mêmes, qui l'attendions, sommes surpris de sa véhémente beauté.

Quelques tapisseries de Maillol, un peu influencées de Maurice Denis, de dessin tant soit peu contourné et pourtant simple, d'une savante composition, striées de belles lignes comme épanouies en bouquet, mêlent la suavité de leurs soies pâles, au fort et suave ensemble de Signac. Quand les Gobelins s'adresseront-ils à ces décorateurs-nés que sont Maillol, Denis, et surtout Vuillard et Bonnard ?

H. G.

LECTURES

A l'occasion du bi-centenaire de la mort de Boileau (13 mars), ceux de nos lecteurs qui connaissent déjà sa lettre à M. de Maucroix du 29 Avril 1695, nous pardonneront d'en donner ici, pour le plus grand plaisir des autres, cet important passage :

Je suis bien aise que mon goût se rencontre si conforme au vôtre dans tout ce que je vous ai dit de nos auteurs, et je suis persuadé aussi bien que vous que M. Godeau est un poëte fort estimable. Il me semble pourtant qu'on peut dire de lui ce que Longin dit d'Hypéride, qu'il est toujours à jeûn, et qu'il n'a rien qui remue ni qui

échauffe ; en un mot, qu'il n'a point cette force de style et cette vivacité d'expression qu'on cherche dans les ouvrages, et qui les font durer. Je ne sais point s'il passera à la postérité ; mais il faudra pour cela qu'il ressuscite, puisqu'on peut dire qu'il est déjà mort, n'étant presque plus maintenant lu de personne. Il n'en est pas ainsi de Malherbe, qui croît de réputation à mesure qu'il s'éloigne de son siècle. La vérité est pourtant, et c'était le sentiment de notre cher ami Patru, que la nature ne l'avait pas fait grand poëte : mais il corrige ce défaut par son esprit et par son travail ; car personne n'a plus travaillé ses ouvrages que lui, comme il paraît assez par le petit nombre de pièces qu'il a faites. Notre langue veut être extrêmement travaillée. Racan avait plus de génie que lui ; mais il est plus négligé, et songe trop à le copier. Il excelle surtout, à mon avis, à dire les petites choses ; et c'est en quoi il ressemble le mieux aux anciens, que j'admire surtout par cet endroit. Plus les choses sont sèches et malaisées à dire en vers, plus elles frappent quand elles sont dites noblement, et avec cette élégance qui fait proprement la poésie. Je me souviens que M. de la Fontaine m'a dit plus d'une fois que les deux vers de mes ouvrages qu'il estimait davantage, c'étaient ceux où je loue le roi d'avoir rétabli la manufacture des points de France à la place des points de Venise. Les voici. C'est dans la première épître à Sa Majesté :

Et nos voisins frustrès de ces tributs serviles
Que payait à leur art le luxe de nos villes

Virgile et Horace sont divins en cela, aussi bien qu'Homère. C'est tout le contraire de nos poëtes, qui ne

disent que des choses vagues, que d'autres ont déjà dites avant eux, et dont les expressions sont trouvées. Quand ils sortent de là, ils ne sauraient plus s'exprimer, et ils tombent dans une sécheresse qui est encore pire que leurs larcins. Pour moi, je ne sais pas si j'y ai réussi ; mais, quand je fais des vers, je songe toujours à dire ce qui ne s'est point encore dit en notre langue. C'est ce que j'ai principalement affecté dans une nouvelle épître que j'ai faite à propos de toutes les critiques qu'on a exprimées contre ma dernière satire. J'y compte tout ce que j'ai fait depuis que je suis au monde. J'y rapporte mes défauts, mon âge, mes inclinations, mes mœurs. J'y dis de quel père et de quelle mère je suis né. J'y marque les degrés de ma fortune, comment j'ai été à la cour, comment j'en suis sorti, les incommodités qui me sont survenues, les ouvrages que j'ai faits. Ce sont bien de petites choses dites en assez peu de mots, puisque la pièce n'a pas plus de cent trente vers. Elle n'a pas encore vu le jour, et je ne l'ai pas même encore écrite : mais il me paraît que tous ceux à qui je l'ai récitée en sont aussi frappés que d'aucun autre de mes ouvrages. Croiriez-vous, Monsieur, qu'un des endroits où ils se récrient le plus, c'est un endroit qui ne dit autre chose, sinon qu'aujourd'hui que j'ai cinquante-sept ans, je ne dois plus prétendre à l'approbation publique ? Cela est dit en quatre vers, que je veux bien vous écrire ici afin que vous me mandiez si vous les approuvez :

Mais aujourd'hui qu'enfin la vieillesse venue
Sous mes faux cheveux blonds déjà toute chenue,
A jeté sur ma tête, avec ses doigts pesans,
Onze lustres complets surchargés de deux ans

Dans un moment où Racine soulève tant de polémiques, il pourra paraître intéressant de relire ce que dit Musset dans ses *Mélanges de Littérature :*

" Quel que soit donc notre respect pour les écrivains du grand siècle, nous sommes dans d'autres conditions qu'eux ; nous devons faire autre chose que ce qu'ils ont fait ; mais quoi ? c'est là la question. Voltaire essaya le premier, dans *Tancrède*, de créer une tragédie vraiment moderne. Il crut avoir complètement réussi, et il ne se trompait pas tout à fait... Si la tragédie reparaît en France, j'ose avancer qu'elle devrait se montrer plus châtiée, plus sévère, plus antique que du temps de Racine et de Corneille. Dans toutes les transformations qu'elle a subies, dans tous les développements ; dans toutes les altérations qui l'ont dégradée, il y avait une tendance vers le drame. Lorsque Marmontel proposa de changer les décorations à chaque acte ; lorsque l'Encyclopédie osa dire que la pièce anglaise de *Beverley* était aussi tragique qu'*Œdipe* ; lorsque Diderot voulut prouver que les malheurs d'un simple particulier pouvaient être aussi intéressants que ceux des rois, tout cela parut une décadence, et tout cela n'était que la préface du romantisme. Aujourd'hui le drame est naturalisé français ; nous comprenons Gœthe et Shakespeare aussi bien que Mme de Staël ; l'école nouvelle n'a encore, il est vrai, produit que des essais, et son ardeur révolutionnaire l'a emportée, comme dirait Molière, un peu bien loin ; mais nous ferons mieux plus tard, et ce fait reste accompli."

TRADUCTIONS

L'intérêt que nous portons à tel auteur étranger est trop essentiel à notre culture pour que nous puissions nous accommoder d'un perpétuel soupçon à l'égard de l'intégrité de son texte. Tant qu'il s'agit de livres anglais, allemands, italiens, l'accès facile de l'original impose aux caprices des traducteurs certaines limites de décence. Encore les *traîtres* bénéficient-ils souvent du peu de goût qu'éprouve chacun à collationner les textes traduits. Qui peut avoir recours à l'auteur ne lit point la traduction, et qui se contente de celle-ci n'a point apparamment l'intelligence de la langue étrangère. De là, entre ces deux groupes de lecteurs, une sorte de fissure par où peuvent se glisser bien des fraudes : les unes nées de la négligence ou de l'incapacité du traducteur, les autres, plus graves et de plus en plus fréquentes, inexactitudes concertées par un éditeur soucieux d'établir un volume d'un nombre de pages et d'un prix donnés, ou qui désire ne pas déplaire à son public. L'on corse les morceaux de peu de résistance ; on taille dans les œuvres trop longues. Dès qu'il s'agit du russe ou des langues scandinaves, nous voici désemparés. Quand Dostoïewski nous fut révélé, notre enthousiasme y trouvait une si forte nourriture, notre admiration était si respectueuse et si enivrée que nous n'osions imaginer d'autres beautés que celles qu'on nous donnait. Mais quand, notre première faim apaisée, nous devînmes gourmands de chaque épisode, quand la grandeur de ces livres nous parut peu à peu en charger chaque détail de sens et de noblesse, il fallut bien s'avouer que l'inexactitude des versions qui nous étaient proposées bafouait sans merci notre ferveur. Les deux traductions que nous possédons des *Frères Karamazof* semblent deux livres différents. Il faut en fin de compte — l'aveu est humiliant — avoir recours aux traductions allemandes, plus scrupuleuses que les nôtres. On ne peut s'en passer pour Ibsen ni Dostoïewski.

Il n'est ici question ni de faire métier de pions et de relever des contre-sens, ni de faire métier de policiers. Il importe

cependant que de tels actes de flibusterie littéraire soient dénoncés, et qu'on signale les traductions dignes de confiance (nous en possédons d'admirables). C'est moins encore de sens littéral qu'il s'agit que du respect littéraire dû à un texte. Et peut-être parviendra-t-on de la sorte à encourager des traductions nouvelles, à les faire lire ou à leur trouver des éditeurs.

Nous ne saurions non plus nous désintéresser des traductions où nos auteurs sont présentés à l'étranger. On serait étonné de leur nombre. Ceux qui croient notre génie national compromis parce que nous lisons Nietzsche ou Tolstoï, ceux-là se rassureraient peut-être s'ils savaient qu'en Allemagne seulement, Verlaine a tenté vingt ou trente traducteurs ; que Laforgue, Rimbaud, Mallarmé même, n'ont pas découragé des hommes résolus à s'enrichir de ce que notre littérature a produit de plus rare.

Toutes ces adaptations ne font pas preuve d'égal mérite ; beaucoup se montrent tendancieuses. Le goût que marquent certains étrangers pour quelques-uns de nos auteurs ne va pas sans un désir de se les approprier. Ne voyait-on pas dernièrement M. Stefan Zweig revendiquer Emile Verhaeren comme poète germanique et donner à entendre qu'il n'aurait pas en France son plus fidèle public. Indirect et cruel reproche au peu de succès officiel dont nous entourons nos meilleurs auteurs. Et c'est parce qu'il y a, de ce côté, de précieuses indications à recueillir et une défense de notre culture à organiser, que nous essayerons de parler ici des traductions, chaque fois qu'il y aura lieu et que nous le pourrons.

J. S.

REVUES

Nous lisons dans *L'Ile Sonnante* du mois de Février :

" Les revues ne comptent guère dans la vie littéraire que parce qu'elles participent à un mouvement général : chacune d'elles, isolée, ne signifierait rien. Parmi celles qui sont les plus

importantes par leur format et par le public qu'elles atteignent, le *Mercure* seul pourrait peut-être avoir la prétention de se suffire à lui-même et de satisfaire un lecteur curieux, parce que, dans sa partie encyclopédique, il rend compte assez minutieusement du travail actuel des idées, tel qu'il apparaît dans les livres et les périodiques.

Pour ce qui regarde les revues qui, faute d'un public étendu, se contentent de poursuivre ce but désintéressé d'exprimer des manières de voir et de juger particulières, et de présenter au monde des lettrés des écrits de choix, il semble qu'il leur est impossible de s'ignorer l'une l'autre et qu'il y a entre elles une solidarité : car elles prennent part à une tâche commune, elles s'expliquent, se complètent l'une l'autre, vivent dans une même atmosphère, sont parcourues par les mêmes lecteurs. Elles valent par leur nombre, par leur ensemble ; à elles toutes, elles traduisent l'évolution de la pensée et de l'art modernes, elles représentent les préoccupations et les sentiments d'une génération d'écrivains."

On ne saurait mieux dire, et nous nous empressons de souscrire à d'aussi justes propos. Aussi bien, de cette *solidarité* dont parle notre confrère, avons nous maintes fois senti l'urgence. Déjà, on a pu le constater, *La Nouvelle Revue Française*, dans son N° de Février, désignait plus amplement à l'attention de ses lecteurs un ensemble de préoccupations et de sentiments dont elle ne s'est, d'ailleurs, jamais désintéressée. Nous nous attacherons désormais à résumer ici, autant qu'il est possible, les mouvements divers de l'art et de la pensée contemporains.



La Phalange commence la publication de *la Légende ailée de Bellérophon Hippalide* de Francis Viélé-Griffin. Nous attendrons, pour parler de cet important poème, de le connaître tout entier — car son intérêt n'est point fragmentaire. Disons pourtant déjà qu'on y retrouve cette légèreté, cet entrain, ce don de conter qui semblaient perdus depuis La

Fontaine et qui relient Vielé-Griffin, par dessus le romantisme, à la plus autochtone tradition du Moyen-Age français. Réjouissons-nous aussi de voir, en ce temps de lyrisme court et personnel à l'excès, précisément un maître du lyrisme consacrer sa maturité à d'amples œuvres objectives qui n'exigent pas moins de la volonté intellectuelle du poète que de son inspiration.

Dans le même numéro, M. Albert Thibaudet poursuit l'étude de la *Poésie de Mallarmé.* On a tant ergoté à tort et à travers sur le poète d'*Hérodiade* qu'une mise au point raisonnable et sérieusement motivée s'imposait. M. Thibaudet examine cette fois la technique du vers mallarméen jusqu'en son plus fuyant mystère. Nombre d'aperçus neufs sur l'allitération, la rime, la cadence révèlent une intelligence critique singulièrement aiguisée et capable, après les détours les plus subtils d'une analyse quasi-philologique, de se resserrer soudain en telle formule de généralisation décisive.



Au numéro du 10 janvier de la *Revue critique des idées et des livres* M. Pierre Gilbert et M. Jean Herluison disent leur mot — comme tout le monde — sur la querelle Racine-Masson-Forestier. Ils relèvent avec amusement et justesse les singulières exagérations du petit-neveu de Racine conférant aux moindres actions du grand homme une valeur d'immoralisme trop souvent tendancieuse. Ce que l'on sait d'indiscutable est suffisant : ne fût-ce que l'installation du ménage bourgeois des Racine dans cet hôtel de Ranes où la Champmeslé a vécu... En fait, les contradicteurs de M. Masson-Forestier n'apportent aucune objection décisive contre la non-conversion après Phèdre. Quant à la question du portrait conservé au musée de Langres, nous ignorons si la photographie l'assombrit et l'altère, comme le prétend M. André Hallays, qui l'a vu ; mais sur cette photographie, retouchée ou non, et qui nous révèle une figure vraiment admirable, il est difficile de relever ces marques de fatigue précoce et d'usure

par la passion dont M. Masson-Forestier fait grand état dans sa biographie.

Le numéro suivant de la même revue (23 janvier) présente un juste éloge du *Cours de composition musicale* de M. Vincent d'Indy ; et M. Gaston Picard y étudie un peu légèrement la double carrière, dramatique et philosophique, de M. Maurice Maeterlinck.



M. Pierre Louys (dans *Vers et Prose*) rapporte quelques *Paroles de Verlaine*. Il les recueillit au cours d'une visite faite au poète, le 8 janvier 1890. Verlaine demeurait alors à l'hôpital Broussais. Voici le portrait que nous fait de lui M. Pierre Louys :

“ Un visage socratique à un point inouï. Des yeux de faune très obliques, un front énorme, une barbe inculte, longue, poussant jusque sous les yeux, mais très rare sur le menton, voilà ce qui me frappa tout d'abord.

Puis je regardai tout autour. Quelle misère ! Sur un lit de fer, des draps grossiers et sales, et au fond, adossé sur un oreiller presque vide, et lisant l'*Intransigeant*, il avait sur la tête un bonnet de coton pâle, d'où tombaient sur un gros cou des mèches droites de cheveux gris, et sur le corps une chemise en grosse toile marquée de majuscules noires HOPITAL BROUSSAIS. La chemise, entièrement ouverte par devant, laissait voir sa poitrine velue, grise et grasse.”

Parlant à M. Pierre Louys de la “ Nouvelle école ” :

“ Ils me trouvent arriéré aujourd'hui, disait-il. Je reçois tous les jours la visite de jeunes gens qui me demandent pourquoi je ne fais pas de vers de quatorze, seize ou dix-huit syllabes. Mais pourquoi ? Au-delà de treize syllabes, les vers ne se tiennent plus. Je trouve qu'on peut tout faire tenir dans l'alexandrin et que c'est bien assez de l'avoir disloqué comme je l'ai fait. Ainsi regardez : dans “ Bonheur ”, il y a un vers où j'ai fait entrer le mot trans-sub-stan-ti-a-ti-on. Eh bien, il ne s'agit pas de le mettre au hasard ! Il faut l'essayer à tous les endroits du vers. Il y a là comme un travail de menuiserie, de

charcuterie plutôt. Il faut arrondir le vers comme un boudin. "

Dans le même N° de *Vers et Prose*, deux lettres de Charles Van Lerberghe, et *Gestes et opinions du Dr Faustroll, pataphysicien*, par Alfred Jarry.



De M. Philoxène Bisson, dans *Les Marges* (N° de Janvier) :

" La *Nouvelle Revue Française* fait de la politique, mais de cette politique on ne distingue pas nettement la ligne.

En juin, de toutes ses forces elle attaque M. de Gourmont. On proteste. Devant les protestations, recul (novembre, pages 604 à 606), rétractation, presque, assaisonnée d'ailleurs de jolies perfidies. Mais en décembre, vlan ! nouvelle agression, et très brutale... Quoi donc ! Que s'est-il passé ?

La *Nouvelle Revue Française* fait de la politique. Trop."

... Et pourtant, cher Philoxène, dût-elle vous contrister encore, la *Nouvelle Revue Française* ne saurait se détourner de cette " politique "-là, dont voici le secret : louer ou critiquer librement ce qui, chez un même écrivain, lui paraît tour à tour mériter la critique ou la louange.



Dans la *Semaine littéraire* de Genève (4 Février), M. Camille Mauclair présente à ses lecteurs *Trois prosateurs lyriques français*, " trois artistes de la plus authentique originalité ", MM. Paul Claudel, André Suarès et Saint-Pol-Roux, dont il caractérise sommairement le génie. Ces pages sont illustrées d'un curieux masque de Claudel, " d'après une estampe exécutée par un peintre chinois ".



Mercure de France (16 Janvier).

M. J. W. Bienstock publie des *Lettres* de Léon Tolstoï *à deux amis sur le refus du service militaire*. Dans le même numéro, *Quelques notes sur Balzac*, de M. Laurent Tailhade, ingénieuses, paradoxales, véhémentes...

* * *

Dans *Le Feu* (Janvier) une verveuse étude de Jean Florence sur *Guillaume Apollinaire*. Nous en détachons ces lignes :

" Singulier bonhomme ! à l'entendre, c'est un énergumène ; à le regarder, c'est un gentleman des plus ordinaires, et qui ne serait excentrique que par une certaine froideur sénatoriale et romaine. Autrement dit, c'est un poète et un humoriste."

* * *

La *Revue des Français* (25 Janvier).

D'un intéressant article d'Agathon sur *La culture classique et les hommes d'affaires*, plusieurs formules sont à détacher. Celle-ci :

" La recherche de l'impersonnel, l'élimination systématique de toute originalité, sont la marque de cet enseignement soi-disant scientifique, qui n'offre plus et ne veut plus offrir à la sensibilité aucun aliment. *Savoir* tiendra lieu désormais d'*admirer* ou d'*aimer*. C'est le règne de la scholastique matérialiste."

Plus loin, contre " ceux de nos esprits de Sorbonne qui prétendent voir dans la culture littéraire et classique un adversaire de la vie moderne utilitaire, " Agathon prétend établir que la raison profonde de la supériorité de cette culture, c'est qu'elle est essentiellement un *apprentissage de l'effort*, une culture intérieure de l'attention.

* * *

Par suite d'un différend survenu entre ses fondateurs, *La Voile Latine*, de Genève, a cessé de paraître. Un nouveau groupement de ses anciens collaborateurs, sous la direction de M. Robert de Traz, édite aujourd'hui *Les Feuillets*, revue mensuelle de culture suisse.

* * *

Les Proses viennent de naître. MM. Berdon, Martinet et Murelli, et M. Mercerot présideront aux destinées de cette

revue, dont le premier fascicule contient *La Conspiration du Murger* de Louis Pergaud.



Dans la *Revue du Temps présent* (2 Janvier), un *Mémoire inédit de Tolstoï* communiqué par Gustave Herwig, rédacteur en chef de la *Nouvelle Correspondance de Munich*.



A propos d'une récente étude sur *la Critique au Théâtre*, publiée ici même, M. Gaston Sauvebois, dans *la Critique Indépendante*, dénonce *La Crise de la Critique*. Voici la conclusion de cet article :

" La tâche s'ouvre donc belle et tentante pour une nouvelle critique. Nous sentons tous le besoin qu'elle naisse. N'est-ce pas parce que la fonction n'en est plus remplie, que la littérature, et les autres arts, sont dans l'état d'anarchie, de crise où nous les voyons ? Dans le champ qu'elle n'interdit à personne, comme elle le devrait cependant, s'introduisent les usurpateurs, les industriels et les marchands.



Une inclination naturelle pour le léger, l'élégant et le délicat ne devait pas disposer M. Henri de Régnier à de la ferveur, ni même à de la sympathie pour Henrik Ibsen. Mais il semblait que sa culture et son goût dussent lui inspirer surtout de la réserve à l'égard d'un génie si différent du sien. Or, à propos d'une reprise récente d'*Hedda Gabler*, le critique du *Journal des Débats*, dont le ton n'a pas ordinairement cette âpreté, s'exprime ainsi :

" C'est un ouvrage insupportable, il faut bien l'avouer, que cette *Hedda Gabler*. Le dialogue pesant et ambigu y lasse l'attention la plus bienveillante. Les personnages s'y dessinent sur un fond de sentiments obscurs et incohérents. Ils sont à la fois informes et compliqués. Je veux bien admettre qu'ils

vivent d'une vie profonde, mais ce qu'ils nous en expriment est bien ennuyeux et bien agaçant. "

Et plus loin :

" Malgré ses beautés confuses et bizarres, ce drame dégage un insurmontable ennui. Je l'avais éprouvée, cette impression d'ennui, il y a dix-huit ans, mais il s'y mêlait alors l'attrait d'une nouveauté que n'a plus pour nous aujourd'hui l'œuvre d'Ibsen. Aujourd'hui, les pistolets du général Gabler font long feu."

M. Henri de Régnier veut bien reconnaître, çà et là, dans le drame, "quelques scènes curieuses et fortes" ; ce qui ne l'empêche pas de trouver *saugrenu* le personnage d'Hedda, et de conclure avec autorité : " Et maintenant que l'on ne nous donne plus jamais Hedda Gabler !"

Dans ses préfaces, Dumas fils se permettait à l'égard de Goethe des réflexions à peu près aussi pertinentes. Voltaire devant Shakespeare ne se montrait guère plus compréhensif ni guère plus respectueux. M. Henri de Régnier est dans la tradition.



Une pièce nouvelle de Gerhardt Hauptmann (de M. Stanislas Rzewuski dans *Le Gaulois*) :

" L'action des *Rats*, c'est le titre de la nouvelle pièce de Gerhardt Hauptmann, se passe dans les bas-fonds de la capitale prussienne. Signalons en passant ce fait assez curieux : c'est la première fois que l'illustre dramaturge aura situé les péripéties d'un de ses ouvrages à Berlin même. Mais les atrocités de la misère, les souffrances des vaincus, les injustices des destinées sont les mêmes partout, sur les bords de la Sprée aussi bien que dans les mornes plaines de la Silésie, où souffrent, se révoltent et succombent les tisserands symboliques de son chef-d'œuvre le plus connu. Et nous savons déjà avec quelle force, quelle émotion et quelle vérité profonde le grand écrivain a toujours eu le don d'évoquer les épreuves des déshérités de ce monde. Comme dans *Les bas-fonds* de Gorki ou

Le Voiturier Haenschel de Hauptmann lui-même, il y a là des abîmes de détresse, de désespoir et d'angoisse. Nul réquisitoire plus accablant ne fut dressé peut-être contre l'ordre social de l'Europe moderne, que celui dont l'âpre éloquence se dégage des pièces de Gerhardt Hauptmann, si sobres, si dédaigneuses des vaines déclamations et des tirades à effet.

Mais le nouvel ouvrage de l'auteur des *Tisserands* se maintient dans les régions, tout aussi mélancoliques certes, quand même plus paisibles d'un drame intime, dont les incidents évoluent parmi les ténèbres du prolétariat berlinois."



Le Courrier Littéraire de *Paris-Journal* nous apprend qu'on vient de publier, en Angleterre, une édition complète des poèmes d'Emily Brontë.



Dans son article intitulé l'*Exemple de Racine* (N° du 1er février 1911) notre collaborateur Henri Ghéon parle du feu de passion où se serait tout entier consumé Racine "ainsi que la Chimère quand l'eut frappé Bellerophon." Il nous prie de noter qu'il fait allusion ici, non pas au mythe traditionnel qui ne comporte pas de consomption de la chimère, mais à l'interprétation originale qu'en donne le poète Vielé-Griffin dans sa *Légende ailée de Bellerophon Hippalide.*



Par suite d'une maladresse typographique, le prospectus encarté dans notre dernier numéro risquait de faire croire à nos lecteurs que la nouvelle revue l'*Indépendance* formerait un supplément à la *Nouvelle revue française.*

L'*Indépendance* et la *Nouvelle Revue française* n'ont de commun que leur éditeur.

Le Gérant : ANDRÉ RUYTERS.

THE ST. CATHERINE PRESS LTD. (Ed. Verbeke & Co.), Bruges, Belgique.

PETITS DIALOGUES GRASSOIS

I

LES VISITES

MAURICE. — Aimez-vous les arapèdes ?

MADAME DE CHATEL. — Si je les aime, ces merveilleux coquillages, pareils à des chapeaux-cloche et dont la chair a un goût de fleur !

MONSIEUR DE CHATEL. — Cette raclure de bateaux en perdition, ces petits morceaux de caoutchouc, faits avec des bigorneaux hors d'usage, vous allez encore manger ces saletés-là ?

MADAME DE CHATEL. — Tais-toi. Tu ne sais pas ce qui est bon. Tu ne comprends du Midi que la bouillabaisse : les nuances t'échappent.

MAURICE. — Et quelle divine nuance culinaire que l'arapède ! Eh bien ! je sais où en trouver. J'ai rendez-vous avec ma vieille amie madame Revertégat, ce matin, à dix heures et demie, sous les frais ombrages de la place du Marché aux Poissons. C'est là que, à la face du ciel serein, et peut-être de madame Bellandou scandalisée, je dois recevoir, de ses mains fortes et potelées, le gage de son affection solide ; trois hectogrammes de ce mammifère auguste dont nous faisons nos choux-gras, si j'ose rapprocher ces deux expressions. Vous m'ouvrez un crédit ?

MADAME DE CHATEL. — Illimité... et partez vite.

Revenez dessus ou dessous. Du reste, l'arapède ressemble à un bouclier.

MONSIEUR DE CHATEL. — Puis-je vous confier une amoureuse mission ?

MAURICE. — Je suis votre âme damnée. J'accepte.

MONSIEUR DE CHATEL. — Eh bien ! passez une minute chez la douce madame Vezzian. Rappelez à la pâle et souple créature que je l'aime toujours et que son vin de Chianti parfume encore mon âme, s'il a troublé ma digestion. Entrez aussi un instant chez la perfide madame Toesca-Sardou et dites-lui que, si je ne mets plus les pieds chez elle, ce n'est pas tant à cause de la poignante odeur de fond de tonneau qui s'exhale de son repaire que parce que j'y ai vu, la dernière fois que je m'y suis aventuré, la preuve de sa trahison dans les embrassements monstrueux dont elle accablait le trop séduisant M. Truc.

MADAME DE CHATEL. — Quelle horreur !

MONSIEUR DE CHATEL. — Dites enfin à M. Manou que je retiens le premier jambon fumé qu'il recevra, de ce pays qu'il ne veut révéler, par des moyens qu'il tient secrets.

MADAME DE CHATEL. — Gourmand !

MONSIEUR DE CHATEL. — Ma chérie, la cuisine et la littérature sont deux arts étrangement fraternels, je ne m'en étais jamais douté comme en cette contrée révélatrice.

Ce dialogue s'échange dans les environs de Grasse, sur la terrasse de la villa Bellandou : l'Ermitage, *pendant les minutes de douce flânerie qui suivent le premier déjeuner. Maurice est habillé, prêt à sortir, heureux d'ailleurs du complet de flanelle grise et du panama qu'il peut porter en cette saison de mars. Tout à coup,*

la corne d'appel de l'omnibus déchire la tranquillité du matin. "C'est la dernière fois !" *crie Maurice, qui se précipite. Il méprise les chemins battus, et même les sentiers non battus, et suit une ligne droite jusqu'à son but. Un bond, et il est devant la maison de madame Cresp-Pois-Rouge la vendeuse de figues. Un autre bond, et il s'enfonce* "*au mitan*" *d'une plantation de narcisses qui ne s'en relèveront pas. Un troisième bond le pose en face de madame Richard, la blanchisseuse, qui prend* "*le bon de l'air*" *devant son habitation, laquelle présente une façade peinte à la fresque des sujets les plus variés : une femme à sa fenêtre incendiée, ouvrant des bras tragiques, tandis que de la fenêtre voisine émerge, poussé par un semblable effroi, un petit chien ressemblant à un cheval blanc ; des médailles romaines, des fragments de frise pompéienne, des amphores, des statues mutilées, des lézardes en trompe-l'œil.*

MADAME RICHARD. — Eh ! mon Dieu, comme vous êtes pressé. On a toujours le temps.

MAURICE. — Pas toujours, madame. (*Un quatrième bond le jette sain et sauf sur la plate-forme de l'omnibus qui ne s'est pas arrêté, à vingt-cinq millimètres du cor de la demoiselle contrôleuse*). Ouf ! J'ai bien gagné une bastos.

Il s'assied dans un coin, fume, regarde le paysage, la route bordée de fleurs. Une demi-heure s'écoule. On est arrivé. Maurice descend.

Les arapèdes ne sont pas qu'un prétexte ; elles le poussèrent bien un peu au voyage. Mais ce qui l'attire le plus, ce sont les vieilles rues de la ville, et les gens bizarres qu'on y rencontre. Il va, au hasard. Sa première visite est pour madame Toesca-Sardou.

Madame Toesca-Sardou habite au coin de la rue du Touron et de la rue Peyréguis, un cabaret qui tient plutôt de l'antre d'un troglodyte. Elle y vend des boissons généreuses à des personnages évidemment peu fortunés, mais qui vivent comme s'ils l'étaient, puisque, malgré la modicité et même la nullité de leurs ressources, le plus clair de leurs occupations consiste à jouer aux cartes et à boire, tout le jour, chez leur hôtesse. M. Truc et M. Bœuf, inséparables, passent là tous les instants que leur ingéniosité peut dérober aux travaux de courtage qui les absorbent. Un piquet sans fin, avec revanches, contre-revanches, belles, belles définitives, etc., leur permet d'absorber, sans presque s'en apercevoir, plusieurs bouteilles de ce vin rouge du Var qui ne peut faire mal à personne. Joseph, l'homme de confiance de madame Silvy, assis à une autre table, taille une manille monstre avec son collègue Marius, l'homme de confiance de M. Maillon, le juge d'instruction, et le bel Arsène qui passe là, il faut bien le dire, par hasard. Ses beaux yeux noirs, perdus dans une rêverie amoureuse, sont distraits et sa pensée vole bien loin des coquetteries trop fades de madame Toesca-Sardou, laquelle, malgré ses efforts, a la gaieté d'un champignon poussé dans la crypte d'une basilique du Nord. A une troisième table, celle-ci seule à jouir de l'avare lumière qui tombe de l'unique lucarne éclairant ce sombre lieu, sont installés les deux mendiants les plus célèbres de la ville ; le Cul-de-jatte du Cours, agile gaillard, à la lèvre rase, à l'œil averti, à la physionomie énergique, qui n'a qu'une jambe en bois, (mais à Grasse, il n'y a pas de cul-de-jatte absolu), et l'Aveugle de la Cathédrale, lequel est aveugle le dimanche, et borgne en semaine, (mais à Grasse, ça suffit bien).

MAURICE. — Ce n'est que moi, madame Toesca-Sardou, ne vous dérangez pas.

MADAME TOESCA-SARDOU. — Vous ne prenez rien ?... un petit vermouth, une amère, un verre de bon vin ?

MAURICE. — Rien du tout, madame Toesca-Sardou. Je viens vous faire une petite visite en passant. J'entre et je sors.

JOSEPH, *continuant une conversation commencée.* — ... Mon voyage à Paris... ah ! bougre ! je les ai épatés, les Parisiens... J'étais descendu chez mon cousin Pamphile, vous savez bien, Pamphile, de la rue de la Roquette...

MARIUS. — Non, je ne connais pas.

JOSEPH, *s'obstinant.* — Mais si, Pamphile, mon cousin... Monsieur, qui vient de là-bas, doit connaître... Dites, monsieur, vous ne connaissez pas ?

MAURICE. — Je ne l'ai jamais vu.

JOSEPH, *tenace.* — Mais, dans la rue de la Roquette ?...

MAURICE. — Je ne sais pas.

JOSEPH. — Enfin, Pamphile... J'ai fait un tour le soir... Il y a des magasins, des magasins, des lumières... Moi, ça ne m'épatait pas. Si ils croient m'épater, moi, les Parisiens, avec leurs lumières...

MARIUS. — C'est ça, ton histoire ?

JOSEPH. — Tout à coup, je me trouve dans un rassemblement. C'était un homme qui était tombé sur le trottoir... Un agent de ville arrive et donne des coups de poing dans le rassemblement... Il a voulu m'en donner un... Alors...

LE BEL ARSÈNE. — Alors ?...

JOSEPH, *irrité.* — Alors ? que vous me dites ?... alors ? que vous me demandez ! Eh bien ! je vous dis : il a

voulu me donner un coup de poing. A moi !... Alor , avant qu'il ait eu le temps de bouger, seulement, je lui ai collé une bouffe, mais une de ces bouffes... non, mais... tu sais, une de ces bouffes !...

MAURICE. — Alors ?

JOSEPH, *se levant, enivré d'un belliqueux souvenir.* — Je lui ai collé une bouffe, je vous dis... Un agent, qu'est-ce que ça me fait, un agent ? Ça ne m'a pas empêché de lui écrabouiller la figure... Si ils croient qu'ils vont m'épater, les Parisiens, avec leurs agents...

MAURICE, *perspicace.* — Et vous avez dormi au poste ?

JOSEPH, *stupéfait devant le génie de son interlocuteur.* — Comment savez-vous ça ?... Au poste ! Oui, j'ai dormi au poste, et le lendemain, je reprenais le chemin de fer. Paris ! vous comprenez, alors, j'y ai été. Ça ne m'épate plus. J'aime mieux Grasse. (*Il se rassied, complètement désabusé, silencieux*).

MAURICE. — Les voyages forment la jeunesse.

Il resalue l'hôtesse et ses amis et sort. Il descend la rue du Touron, traverse la place aux Aires, d'aspect si tranquillement vieille France entre les arcades de ses maisons à galeries et sous ses beaux arbres. Il descend toujours : la rue des Fabreries, étroite, encombrée de vanneries avec, à droite, un vieux local où l'on joue le dimanche des pièces de guignol italien, la rue de l'Oratoire, puis la rue Droite où demeurent deux de ses autres amis : M. Manou et madame Vezzian. M. Manou est marchand de denrées fines et d'épices. C'est un commerçant sérieux, comme on en faisait autrefois et comme on en rencontre encore dans les romans injustement méconnus de hampfleury. Il

méprise les succès faciles et surtout les coûteuses habitudes de réclame et d'américanisme qui ont amené ses confrères M. Garenne et M. Tordello à créer sur le Jeu-de-Ballon *des magasins tout en façades, en primes et en chromos. Sa gloire à lui est plus ancienne, plus modeste, et sera plus durable. Elle est consacrée par l'assentiment du juge d'instruction, du président du tribunal, du commandant de la gendarmerie, du bibliothécaire de la ville, du comte de Barbaroux, gourmets éprouvés et difficiles ; elle est basée sur des conserves impeccables, des gibiers rares, des primeurs délicates, dcs charcuteries contre lesquelles Huysmans lui-même n'aurait rien trouvé à dire, des olives dont Lucques pâlirait de jalousie si elle pouvait les goûter, et surtout des jambons fumés incomparables, de ces jambons fumés dont le plus délicat écrivain de la Belgique. le subtil Henry Maubel, qui les connut, disait qu'il fallait en manger en regardant une fenêtre ouverte contre des buissons de roses, et sur la provenance desquels lui, M. Manou, garde le plus professionnel des silences.*

Maurice n'irait jamais à Grasse, sans passer quelques minutes dans cette boutique étroite et sombre, mais hantée du plus pur fumet des viandes fines et des conserves, encombrée de barils, de caisses, de boites. Des perdreaux, des lièvres, d'aromatiques oiseaux pendent du plafond. M. Manou trône au milieu de ces attributs de sa puissance. Il en est si fier, c'est tellement un artiste plutôt qu'un commerçant que, lorsqu'il se trouve en présence d'un véritable amateur, il lui fait goûter des meilleures choses qu'il possède, comme cela, sans arrière-pensée de la vente future, pour la joie désintéressée du prosélytisme.

MONSIEUR MANOU. — Monsieur Maurice, vous allez me dire un mot de ce pâté de foie. (*Il lui en sert, sur une assiette, une énorme tranche.*) Il vient de la campagne... Hein ?... (*Il prend un air de triomphe devant l'évidente satisfaction de son convive, puis les deux gourmands échangent le coup d'œil d'adeptes pénétrant ensemble le sens d'un passage ésotérique particulièrement fermé au vulgaire.*) Vous avez perçu ce goût de thym, qui ne vient pas tout de suite ?... la bête est nourrie des plus fines plantes des champs... (*Un silence de recueillement.*) Et maintenant, ne me quittez pas sans goûter une petite tranche, oh ! une lamelle du fameux jambon, de mon jambon...

MAURICE, *honnête.* — Jamais, monsieur Manou, vous ne me connaissez pas.

MONSIEUR MANOU. — Alors, emportez ce petit perdreau. Il commence juste à se faisander, c'est comme cela que M. de Chatel les aime.

MAURICE. — Je profitais d'un instant libre pour vous saluer, monsieur Manou, mais non pour vous acheter du gibier.

MONSIEUR MANOU, *très digne.* — Mais si je vous le donne.

MAURICE. — Je ne l'emporte pas.

MONSIEUR MANOU. — Je le ferai déposer à la voiture.

MAURICE. — Je veux l'ignorer. Faites déposer à mon insu tout ce que vous voudrez, je n'y suis pour rien. Au revoir, monsieur Manou...

MONSIEUR MANOU. — Adieu, monsieur Maurice.

Une autre amie reste à voir, dans la même rue Droite : la pâle madame Vezzian. Mais Maurice est pressé. Il

craint de manquer les arapèdes. Aussi ne veut-il pas entrer. Madame Vezzian est, d'ailleurs, sur le pas de sa porte. Ce n'est pas qu'elle soit grosse, la pauvre, mais avec son moulin à torréfier le café installé en face d'elle, elle obstrue toute la rue. — C'est la rue qui est un peu étroite. — Elle tourne mélancoliquement la manivelle ; sa figure a la couleur exacte d'un drap de toile bise, mais en plus maladif. Sans doute, son existence explique-t-elle ce phénomène. Elle vit en effet dans un magasin en contre-bas d'une chaussée de deux mètres de large, et sa chambre à coucher, sans fenêtre, est en contre-bas de sa boutique. Un trou de renard. Mais les renards sortent pendant le jour en pleine nature. Madame Vezzian ne sort pas. Elle n'a jamais été plus loin que la place aux Aires. Elle est résignée, douce, d'une propreté méticuleuse, et si faible que sa voix, dans ce pays où pourtant on ne parle pas vite, à l'air d'un écho plutôt que d'une voix.

MADAME VEZZIAN. — Eh ! bonjour, monsieur Maurice, vous n'entrez pas un peu ?...

MAURICE. — Non, madame, je suis très pressé. J'ai peur d'arriver trop tard au marché des coquillages. Ne vous dérangez point pour me laisser passer. Je prendrai une autre rue.

MADAME VEZZIAN. — C'est mon moulin qui barre la rue Droite. Il n'est pourtant pas de grande taille. Mais entrez quand même : j'ai reçu des biscuits très bons ; et mon vin de Chianti ne vous plaît donc plus ?

MAURICE. — Si, madame. Mais un autre jour, voulez-vous ?

MADAME VEZZIAN, *découragée*. — Comme vous vou-

drez... Mais vous êtes toujours si pressé que c'est terrible... Si tout le monde était comme vous, que deviendrait ce pauvre Grasse ?

Maurice néglige d'envisager cette hypothèse. Il a peur, vraiment, que l'omnibus reparte sans lui. Il court, traverse, sans y prêter attention, la place aux Herbes où se tient le marché et où, en d'autres temps moins bousculés, il n'aurait pas manqué d'aller jeter un coup d'œil à la boucherie où fonctionne l'étonnant M. Férigoul. Une caverne, cette boucherie, une caverne préhistorique, meublée d'une table colossale, et d'un billot sur lequel on pourrait trancher à la fois quatre têtes dans la bousculade d'une révolution. Armé d'un couperet, un formidable géant, gros comme un bœuf gras, ceint d'un tablier qui ressemble à une toge, prépare indifféremment des côtelettes ou dépèce des veaux. Il a la tête de Vitellius, rasée, du volume de trois courges, mamelonnée de joues et de mentons, imposante. Il est muet, ses pas font plier le sol lorsqu'il les lui impose. C'est un des plus vifs regrets de Maurice que de n'avoir pas te temps, venant en ville, d'y voir M. Férigoul. Mais les coquillages le sollicitent.

Encore quelques pas, et le voici sur la place du Marché aux Poissons ; les dames marchandes l'interpellent.

Madame Revertégat, première marchande. — Eh ! mon beau monsieur, venez un peu me voir.

Madame Ricco, deuxième marchande. — Non, par ici, eh ! monsieur.

Troisième marchande. — Allez, mon joli monsieur, étrennez-moi. J'ai une truite magnifique. Ce sera deux francs pour vous, parce que vous êtes bien gentil.

QUATRIÈME MARCHANDE. — Mais moi, je sais que vous aimez la dorade, péchère ! je vous en ai réservé une. Tâtez un peu cette dorade et dites-moi si on ne ferait pas des péchés pour l'avoir ?... Oh ! quelle belle dorade !...

MAURICE. — Hélas ! mesdames, vous savez que c'est à madame Revertégat que fut ma première pensée lorsque j'entrai dans ce marché, le jour où je le découvris.

TROISIÈME MARCHANDE. — Elle a de la chance, madame Revertégat, mais elle n'a pas de si beaux poissons...

MADAME REVERTÉGAT. — Ne les écoutez pas, monsieur. D'abord, c'est à moi que vous prenez le poisson. Vous ne voudriez pas commencer à me faire des misères ?

MAURICE. — Vous reste-t-il au moins encore des arapèdes ?

MADAME REVERTÉGAT. — Des arapèdes. Eh ! mon bon monsieur, pour un peu, il n'en resterait plus. Madame Samat est venue tout à l'heure ; elle a presque tout acheté. Je ne savais pas si vous viendriez. Ça fait que je n'en ai réservé que trois hectos, à tout hasard.

MAURICE. — Enfin, ça suffira.

MADAME REVERTÉGAT. — Mais oui, vous et moi, on s'entend, pas vrai ? Vous êtes si gentil !... Ce n'est pas vous qui trouvez que je ne fais pas bon poids.

MAURICE. — C'est que vous êtes un cœur d'or, madame Revertégat, et la plus généreuse des peseuses.

MADAME REVERTÉGAT. — Vous dites ça, vous dites ça... Comme c'est aimable à vous ! (*Emportée par l'élan de sa gratitude.*) Ah ! tenez, monsieur Maurice, vous devriez vous marier.

MAURICE. — Me marier, moi ?

MADAME REVERTÉGAT, *tout entière absorbée par le rêve qu'elle fait pour son client.* — Oui, monsieur Maurice, vous marier... avec une gentille petite Grassoise. Il n'en manque pas qui seraient bien heureuses si vous les demandiez. Tenez, madem...

MAURICE. — Taisez-vous, madame Revertégat, vous allez compromettre toute la haute société.

MADAME REVERTÉGAT. — Vous êtes complaisant, gentil, vous parlez doucement aux dames... Ça ne serait pas difficile. Et vous resteriez dans le pays. Vous viendriez, de temps en temps, le matin, acheter une jolie dorade ou une anguille, pour votre femme... Ah ! comme ce serait gentil... Au lieu d'aller vous fatiguer, à Paris...

MAURICE, *courageusement.* — Ne me tentez point, madame Revertégat, mais montrez-moi plutôt, puisque aussi bien l'omnibus est là-haut, à m'espérer, les arapèdes dont madame Samat n'a pas râflé toute la provision.

MADAME REVERTÉGAT. — Il n'en reste peut-être que deux hectos. (*Elle soulève une serpillière trempée qui repose sur une terrine et découvre, enroulés d'algues, les précieux coquillages.*) Les voilà, les pauvres. Voyez-les. Elles sont encore fraîches comme si on venait de les prendre sur le rocher, et tendres comme des huîtres. Des arapèdes comme cela, vous n'en trouveriez pas douze sur toute la côte.

MAURICE. — Pourtant, j'en ai goûté à Marseille, chez Basso...

MADAME REVERTÉGAT. — Ah ! vaï !... chez Basso ?... Je les connais. Ça a le goût de la semelle : c'est pêché trop près du port. Les miennes viennent de la Croisette.

MAURICE. — Prenez garde qu'il faut me les garantir, madame Revertégat, je n'ai pas été content de votre dernière truite.

MADAME REVERTÉGAT. — Ma truite ? Ah ! ne me dites pas cela, voyez-vous, ne me le dites pas ! Vous me faites une grosse peine. Ma truite de mardi !... A moins de la prendre moi-même dans le torrent... à moins de vous la faire manger vivante !...

MAURICE, *conciliant.* — Vous n'étiez pas dedans.

MADAME REVERTÉGAT. — Ah ! non, vraiment, ne me dites plus de choses pareilles. Ça me révolutionne... Je n'ai jamais de ma vie vendu une rascasse gâtée, pas une sardine !... Dites cela à madame Ricco, pas à moi.

MADAME RICCO. — C'est de moi que vous parlez, hé ! madame ?

MADAME REVERTÉGAT. — Je me gêne, peut-être ?...

MADAME RICCO. — Vous avez du toupet, grosse femme, vous qui faites toujours faux poids avec votre sale romaine.

MADAME REVERTÉGAT. — Continuez, et je vous la jette dans la figure, ma romaine. (*A Maurice*). Ne faites pas attention à cette folle, monsieur. Il y a des gens bien mal élevés, pas vrai ?

MADAME RICCO. — Ah ! oui, il y a des gens mal élevés, et j'en connais, pas loin d'ici.

MADAME REVERTÉGAT. — Madame Ricco, faites attention. Je ne suis pas d'humeur à supporter vos essentricités de langage.

MADAME RICCO. — Eh ! parle toujours, vieille rascasse !

MADAME REVERTÉGAT. — Je vous demande bien

excuse, monsieur Maurice, que vous vous trouviez là, dans une scène pareille... Une femme qui ne sait pas se tenir !... Que ça n'a pas d'éducation !... (*Se retournant, terrible, vers son adversaire*) Vas-tu fermer ta bouche, fille de putois ?

MADAME RICCO, *effrayante d'une colère qui ne pourra pas se contenir longtemps.* — Répétez un peu, une fois, une fois seulement, ce que vous venez de dire, madame Revertégat.

MADAME REVERTÉGAT, *excédée.* — Ah ! pauvre vermine ! Je t'écraserais si je te touchais seulement. (*On entend la corne d'appel de l'omnibus.*) La voiture ! (*Apitoyée*) Vous ne voyez pas que vous me faites perdre mon temps, que monsieur va manquer sa voiture à cause de vos stupides objections ?... Tenez, monsieur Maurice, voilà vos arapèdes, et courez vite, vous n'avez que le temps.

Maurice paie, se sauve avec sa proie, et il entend encore, à peine distincte, la suite de la causerie.

VOIX DE MADAME RICCO. — Vous n'êtes qu'une malpolie, madame Revertégat, voulez-vous que je vous le dise ?

VOIX DE MADAME REVERTÉGAT. — Vous savez ce que j'en fais, de ce que vous me racontez ? Non ? Eh bien ! je ne vous le dis pas...

MAURICE, *intérieurement.* — J'aime mieux ne pas le savoir non plus.

II

L'AGE CANONIQUE

Le cabaret de madame Toesca-Sardou, déjà décrit au chapitre précédent. Sauf que Maurice n'y pénètre point pour y faire entrer ce rayon de vie parisienne et cette bouffée d'air étranger qui en modifiaient un peu les perspectives, le décor reste absolument pareil. Plus que toutes choses dans ce pays de tradition, il est immuable, et l'on devine que la mort seule pourrait empêcher M. Truc et M. Bœuf (piquet), Joseph et Marius (manille), le Cul-de-jatte du Cours et l'Aveugle de la Cathédrale (rien, plaisir d'être ensemble), d'accomplir là, presque quotidiennement, les rites sacrés et définitifs du jeu de cartes et de la libation. Seul, un petit changement dans la disposition des personnages : comme il pleut, (ce qui est rare, et d'autant plus attristant), ces messieurs, comme mûs par un obscur sentiment des cavernes, se sont rapprochés. Leurs tables sont mises bout à bout et, s'ils jouent toujours, par mêmes groupes séparés, leur conversation, ou du moins le vague ânonnement qui leur en tient lieu, est générale. Madame Toesca-Sardou somnole doucement, encastrée dans son comptoir, et se contente de glisser parfois, sournoise, un tendre coup d'œil à M. Truc, qui lui plaît.

MARIUS, *jetant un regard de reproche à la lucarne qui devrait les éclairer.* — C'est comme une cave ici... Eh ! madame!... madame Toesca-Sardou ! on ne voit plus seulement ses cartes.

MADAME TOESCA-SARDOU. — Alors, ne jouez plus.

Monsieur Truc. — Mais nous avons envie de jouer, nous autres...

Madame Toesca-Sardou. — Que voulez-vous ? Il pleut. On n'y peut rien.

Monsieur Bœuf. — On pourrait allumer.

Madame Toesca-Sardou. — Allumer !... à trois heures !... vous êtes fous !... Ah ! et puis, vous en faites, des histoires. Pour une malheureuse manille, toujours la même !... Vous n'avez pas besoin d'y voir clair... vous la jouez par cœur.

Monsieur Truc. — Ça, c'est vrai qu'on y voit toujours assez, surtout pour boire... N'est-ce pas, l'aveugle ?

L'aveugle de la Cathédrale. — Eh ! je suis borgne, vous le savez bien. F... tez-moi la paix.

Monsieur Truc. — Qu'il est grincheux !

Le cul-de-jatte du cours. — Oui, laissez-le, il est très susceptible. Ses affaires ne marchent pas.

Monsieur Bœuf. — Ah ! pas possible ! Les étrangers ne lui donnent plus rien ? (*Il prononce* " *les étranzers* ".)

Le cul-de-jatte du cours. — Eh ! bien sûr non, les étrangers ne lui donnent plus rien ; et les gens d'ici non plus, allez... Et même moi, qui suis sur le Cours, je végète. C'est un métier perdu que le métier de mendiant. De mon temps, je me souviens, quand j'étais jeune homme, mon père avait encore des ressources. Il faisait le sourd-muet devant la Poste. Je me rappelle très bien qu'il me disait : " Baptistin, je crois que je pourrai te laisser un peu d'argent. " Et il l'a fait. Seulement j'ai tout mangé... Les femmes, voilà !... Ah ! les femmes, c'est la perte de tout...

Madame Toesca-Sardou, *égrillarde*. — Ce monsieur Baptistin ! si on l'écoutait !...

LE CUL-DE-JATTE DU COURS, *vexé et péremptoire.* — On s'instruirait. (*Une pause.*) Je n'ai pas toujours été comme me voilà. J'ai eu mes deux jambes, comme vous... mieux que vous. Je m'en servais, moi, au lieu de les quiller derrière un comptoir. Impotente !...

MONSIEUR BŒUF, *chevaleresque.* — Vous oubliez que vous parlez à une dame.

LE CUL-DE-JATTE DU COURS. — Je ne lui parle même plus. Je me dis des choses à moi-même, c'est différent. Pauvre stupide ! elle ne se rend pas compte de ce qu'elle parle. On ne rappelle pas ces choses-là. Si elle savait comment je l'ai perdue, ma patte, elle se tairait.

MADAME TOESCA-SARDOU, *réduite à rien, à l'idée de perdre un client.* — Je vous demande pardon, monsieur Baptistin, je disais ça sans malice.

LE CUL-DE-JATTE DU COURS, *bon prince.* — Ça va bien.

MARIUS. — Racontez-nous un peu comment ça vous est arrivé. Nous ne le savons pas, au fait.

MONSIEUR BŒUF. — Tiens, c'est vrai, personne ne le sait, à Grasse.

LE CUL-DE-JATTE DU COURS. — C'est un accident... Comme bien vous pensez, un sourd-muet ne peut pas avoir un enfant bancal.

MONSIEUR TRUC, *spirituel.* — Surtout lorsqu'il n'est pas muet.

LE CUL-DE-JATTE DU COURS, *haussant les épaules.* — Comme c'est malin !... Quand même, mon père était sourd, ça, c'est absolument sûr. Seulement, dans la profession, il faut être les deux. Un sourd tout seul, ce n'est rien, ça ne dit rien à personne. Il pourrait passer son

année à la sortie des églises, il ne ferait pas dix sous. Donc, mon père était sourd-muet, comme je le disais lorsque vous m'avez stupidement interrompu. Quant à moi, à vingt ans, j'étais agile comme un lièvre, et pour ce qui est de la bagatelle, vous savez, il n'y en a pas beaucoup qui auraient pu me faire la pige. J'habitais Pégomas. C'est un gentil pays, avec des brigands pour amuser ces messieurs journalistes, et les filles, elles y sont rudement bien. Mais la mieux de toutes, c'était encore la bonne du curé. Vous ne pouvez pas vous douter... on ne fait plus de femmes comme ça...

L'Aveugle de la Cathédrale, *grave et recueilli sur des souvenirs personnels.* — On en fait d'autres, qui les valent.

Monsieur Bœuf, *au Cul-de-jatte du Cours.* — Ne discutez pas avec lui, il est de mauvaise foi.

Le Cul-de-Jatte du Cours. — Cette fille, elle était folle de moi. Elle m'aurait donné des rendez-vous dans l'église, si elle avait pu... En tout cas, le presbytère, il en a vu de drôles... Il y avait surtout un grenier... avec de vieux meubles... au-dessus de la chambre du curé... un grenier... où nous allions quand Céline ne pouvait pas me recevoir chez elle... Ah ! mes enfants, quand je me rappelle tout ça, c'est à peine si je vous vois, vous, et le café, et les cartes, et tout... Vous semblez dans un nuage...

Monsieur Truc, *réaliste.* — C'est la fumée des pipes.

Le Cul-de-Jatte du Cours. — Non, pas la fumée. Le souvenir !

Un silence. Entre en coup de vent, mais sans bruit, le bel Arsène, toujours comme sur des pattes de chat. Sa figure maigre et ardente de vieux matou prêt à toutes les aventures de la gouttière et du verger semble sourire de ses rides fines, de ses yeux sombres et étincelants. Correct et minutieusement brossé, mais à la façon encore d'un chat, d'un chat qui aurait pris le temps de se bien lécher, après quelque bataille. Il s'insinue, s'installe au bout de la table, s'y pose plutôt. Un doigt sur la bouche et toute sa mimique signifient : " Je vous en supplie, messieurs, continuez votre conversation. Je ne l'écouterai même pas, s'il le faut."

MONSIEUR BŒUF, *au Cul-de-jatte du Cours.* — Quel âge avait-elle, votre bonne de curé ?

LE CUL-DE-JATTE DU COURS. — L'âge canonique, qu'elle disait.

JOSEPH. — Qu'est-ce que c'est que ça ?

LE CUL-DE-JATTE DU COURS. — Ah ! je n'en sais rien par exemple, mais c'est un bien bel âge pour les femmes. Le meilleur moment, je crois. Tout ce qu'on veut, on l'obtient d'une femme qui a l'âge canonique, et ce qu'on n'a pas l'idée de lui demander, elle vous le propose... L'âge canonique ?... Ah ! bougre !...

LE BEL ARSÈNE. — Tout ce que vous voudrez, l'âge canonique, oui. Je ne vous dis pas. Ça peut avoir des charmes. Mais une belle petite, là, de seize ans,.. ou de quinze ans,.. comme il y en a ici... potelée, ferme sous la main, un peu élastique et... je m'entends... eh bien ! je crois qu'on ne peut pas trouver mieux. C'est un produit du pays, comme la petite olive noire et le jasmin blanc... Mais ça suffit bien. Moi, je ne suis pas pour l'exportation.

MONSIEUR TRUC. — Vous en avez vu, pourtant, des pays !...

LE BEL ARSÈNE. — Oui, mais on en revient toujours à sa patrie... et à sa jeunesse.

LE CUL-DE JATTE DU COURS. — Eh ! vos petites, il y en a les trois quarts de truquées, ou d'anémiques, et les autres sont toutes pour les parfumeurs.

LE BEL ARSÈNE. — Mais non, pas toutes... Je sais bien que ces gros fabricants, ils essaient toujours de se donner les plus jolies ; seulement, voilà ! ils s'illusionnent souvent sur leurs moyens... Alors, les petites, ça ne les abîme guère.

LE CUL-DE JATTE DU COURS, *furieux d'avoir été interrompu dans son récit.* — Enfin, je ne m'occupe pas de ce que vous faites, avec vos trieuses de violettes, mais je prétends que mon amie de Pégomas en valait bien trois, de ces pauvres grenouilles qui n'ont pas de sang dans les veines. C'était une créature magnifique ; on n'avait pas pleuré pour la faire, va !... Elle m'aimait, que c'était effrayant !... Et, malgré son audace, pendant des mois, le curé n'a rien su. Pour être plus sûr de la tranquillité, d'ailleurs, pour avoir une raison d'aller et de venir dans le presbytère, elle m'avait trouvé la place de chantre, oui, de chantre. Ce que j'en ai gueulé d' " *Oremus* " et de " *Vobiscum* " à toutes les heures du jour, on ne peut pas s'en faire une idée. Dire qu'il y a des gens qui font ça par plaisir !

MONSIEUR TRUC. — Elle n'était pas bête, la bonne du curé, d'avoir trouvé ça.

LE CUL-DE-JATTE DU COURS. — Dans un sens, c'était très fort, mais ça s'est mal tourné au bout du compte.

Parce que le bedeau, une espèce de type mal fichu, avec une épaule plus haute que l'autre et un doigt de moins à la main gauche, tournait autour de Céline, bien avant que je n'arrive à Pégomas. Il avait deviné que nous étions pas mal ensemble et il ne pouvait s'y faire. Ça le rongeait, tellement qu'il en devenait comme le fond de cette bouteille, vert sale. Tant qu'il n'a eu que des soupçons, ç'a été encore à peu près. Mais, un jour, il a passé la nuit dehors, pour me voir sortir le matin. Au moment où je passais la porte, il n'a fait semblant de rien, et il ne m'a dit bonjour que cent mètres plus loin, comme si je quittais mon auberge. Je le méprisais tellement, ce pauvre bougre, que je ne pouvais même pas m'imaginer qu'il oserait me faire des misères. Et je n'ai rien dit à Céline.

JOSEPH. — C'est tout à fait comme moi... au moment de mon voyage à Paris... je...

MARIUS. — Tu ne pourrais pas te taire, Joseph, et laisser parler M. Baptistin ? (*Joseph, interloqué, reste un instant la bouche grande ouverte, puis il la referme, lentement.*)

LE CUL-DE-JATTE DU COURS. — La nuit d'après, à une heure du matin, j'entends frapper à la porte de notre chambre... C'était le curé... Il n'a pas agi franchement, cet homme, et je ne lui ai pas pardonné ça. Il a dit : « Céline, je me sens un peu souffrant. Je vous prie de vous lever pour me donner une tasse de tilleul. » Alors, Céline, sans se troubler, me dit tout bas : « Pas moyen que je fasse semblant de dormir. Il faut que je réponde. Habille-toi vite et sauve-toi par la fenêtre. » Et, tout haut : « Oui, monsieur le curé, qu'elle fait, je passe la camisole et je suis à vous. » Alors moi, je pense : « Un étage, ce n'est rien du tout. Je vais sauter. » Je fais un

paquet de mes habits, ouvre tout doucement, sans bruit, la fenêtre, et je me jette dehors, sur une espèce de carré de gazon que je savais qu'il y avait au-dessous.

JOSEPH, *l'esprit éclairé d'une brève illumination.* — Et c'est comme ça que ça vous est arrivé, l'accident ?

LE CUL-DE-JATTE DU COURS. — Mais non. Je ne me suis pas fait mal en tombant sur le gazon. Seulement, tout à coup, je reçois une volée de coups de trique, mais vous savez, des coups de trique, comme si un régiment tout entier s'était jeté sur moi. C'était le bedeau, simplement. Mais il avait dû tailler son gourdin dans un tronc de chêne, ma parole, et il me visait au genou, toujours au genou, le bandit. C'était dans l'obscurité. Au premier coup, il m'avait renversé et ensuite il m'avait tapé dessus, par terre, sans me laisser le temps de me relever, et toujours sur les genoux... Il m'en a cassé un, à la fin, net comme une vieille branche sèche.

JOSEPH, *indigné.* — Et vous ne pouviez pas lui coller une bouffe ?...

LE CUL-DE-JATTE DU COURS. — A un moment, j'ai eu tellement mal que ça m'a fait sauter, comme une grenouille. Je lui ai saisi son bâton, j'ai grimpé tout le long, comme une mouche, et alors j'ai pu l'attraper, ce... bedeau de bedeau. Je lui ai accroché la tête, comme un singe qui tient une noix, et j'y ai mordu dedans, à même... Tout ça dans l'obscurité, hein ! et en silence, parce que, comme on cherchait à s'assassiner, nous ne pouvions pas attirer les gens... A la fin, le salaud, il a trouvé un coup d'Italien, — on appelle ça aujourd'hui un " zuzitsu ", — il m'a planté le pouce dans le genou qu'il m'avait cassé. Alors, mes mains se sont ouvertes et je l'ai lâché.

JOSEPH, *au comble de l'exaltation.* — Moi, je lui aurais collé une bouffe, mais une de ces bouffes !...

LE CUL-DE-JATTE DU COURS. — Je l'ai lâché lui, mais pas son oreille, que je tenais dans la bouche. Je l'ai crachée après ! C'est dégoûtant, une oreille de bedeau. Puis, je me suis en allé comme j'ai pu, sur une patte.

MARIUS. — Mais nous ne savions pas tout ça.

LE CUL-DE-JATTE DU COURS. — Je ne le raconte pas souvent. (*Un silence.*) Mais vous me croirez ou non, ce n'est pas au bedeau que j'en ai le plus voulu, c'est au curé... Le bedeau, il était jaloux, et un homme jaloux, ça ne sait plus ce que ça fait... Mais le curé ?... Est-ce que ça le regardait, mes histoires dans le grenier, avec sa bonne ? Et si ça l'embêtait, il n'avait qu'à me dire : " Baptistin, vous n'êtes plus mon chantre ", loyalement. Mais cette façon de demander du tilleul pour se faire ouvrir et voir un peu ce qu'il y a dans une chambre... Non, ça ! je ne peux pas l'admettre. Et si je suis devenu anticlérical, je sais pourquoi.

MARIUS. — Alors, c'est pour ça que chaque fois que le vicaire de la cathédrale vous donne deux sous sur le Cours, vous lui dites de tout, après, entre vos dents ?

LE CUL-DE-JATTE DU COURS, *sombre.* — Je me retiens encore, de le jeter en bas, dans le ravin. Heureusement que je ne suis jamais saoul : je le ferais.

LE BEL ARSÈNE. — Et Céline, dans tout ça, vous ne l'avez pas revue ?

LE CUL-DE-JATTE DU COURS. — Qu'est-ce que vous vouliez que je me représente devant une femme avec une jambe de moins ? Elles n'aiment pas ça, les femmes : ça leur semble une offense... Du reste, il a fallu, dès le

lendemain, me transporter à Grasse, et le docteur Rouvière a dû m'amputer et me mettre ce pilon... Du coup, j'étais fichu... obligé de me refaire mendiant, comme mon père... Seulement, les bas quartiers, la Poste et la Cathédrale, les endroits cléricaux, j'en avais assez. Je suis monté sur le Cours. Il y a trente ans que je l'exploite.

Le bel Arsène. — Alors, vous en êtes revenu, de l'âge canonique ?

Le Cul-de-Jatte du Cours, *vexé*. — L'âge canonique, c'est une chose, et le bedeau, c'en est une autre... N'empêche que Céline était une belle fille.

Monsieur Truc. — Mais c'est vous, monsieur Arsène, qui en avez, des souvenirs...

Le bel Arsène. — Oh ! moi, je ne comprends pas les choses de cette façon. La vie doit être tranquille, et il faut savoir s'arranger. Il ne m'est jamais rien arrivé de ce genre, et pourtant je me suis trouvé bien souvent dans des circonstances difficiles.

Le Cul-de-Jatte du Cours, *envieux*. — Vous avez la chance !

Le bel Arsène. — Non, je sais m'y prendre, voilà.

Monsieur Truc. — Pour qu'il prenne cet air-là, monsieur Arsène, il faut qu'il en ait une bien bonne à nous raconter.

Le bel Arsène, *discret*. — Non, je vous assure.

Monsieur Truc. — Vous me le ferez croire, à moi, peut-être, que vous ne revenez pas d'une petite histoire bien amusante, avec ces yeux-là, et cette façon de vous asseoir comme un chat devant le feu, après qu'il revient des toits ?...

LE BEL ARSÈNE, *flatté*. — Vous dites ça !... Mais après tout... je ne suis pas forcé de le croire.

MONSIEUR TRUC. — Gros malin !

LE BEL ARSÈNE, *n'y tenant plus*. — Ah ! tenez, je vais tout vous dire. Après, vous n'êtes pas des gens à le répéter... C'est une petite d'une parfumerie.

LE CUL-DE-JATTE DU COURS. — Je comprends vos... objections de tout à l'heure.

LE BEL ARSÈNE. — Que voulez-vous? On ne parle bien que de ce qu'on connaît... Moi, je suis plein de mon sujet.

MONSIEUR BŒUF. — Racontez, allez, ne nous faites pas languir.

LE BEL ARSÈNE, *lyrique et attendri*. — Si elle a quinze ans, c'est le bout du monde... Je vous parlais tout à l'heure du jasmin et de la petite olive... C'est tout à fait ça, vous savez... Elle est dure comme la petite olive et elle sent bon, à vivre toujours dans les fleurs et dans les essences, elle sent bon comme le jasmin. Je ne suis pas vieux encore, je suis plutôt ce qu'on appelle un homme mûr.

MARIUS. — Oui, un homme mûr... comme nous.

LE BEL ARSÈNE, *indéfinissable regard vers Marius*. — Oui, comme vous... Enfin, à mon âge, ces aventures-là, ça peut encore passer pour une bonne fortune... Eh bien ! vous n'avez pas idée comme je lui conviens, à cette petite. Et vous savez (je vous parle sans vanité), elle me le dit à des moments où une femme n'a pas l'habitude de mentir. Je m'y connais, du reste. Si c'était de la blague, je m'en apercevrais et, parole ! j'aimerais mieux m'en aller le premier : ce serait plus correct... Heureusement, rien à craindre de ce côté.

Monsieur Truc. — Et comment l'avez-vous connue, cette enfant ?

Le bel Arsène. — Je l'avais quelquefois remarquée, la sortie de la parfumerie Joubert ; seulement, je me gardais bien de lui dire quoi que ce soit, parce que les femmes, il faut toujours les laisser venir, ou tout au moins en avoir l'air ; et puis attendre l'occasion. Je savais bien qu'un jour ou l'autre, cette occasion se présenterait.

Quelques mois se passent. Quand nous nous rencontrions, la petite me regardait en dessous ; elle se disait, c'était visible : " Eh ! voilà monsieur Arsène ! "

Monsieur Bœuf. — Ce que c'est que la réputation !

Le bel Arsène, *grave.* — Il faut pouvoir la soutenir. Sinon, on la perd plus vite qu'on ne l'a acquise. Un jour donc, il arrive de Paris des gens qui veulent visiter une parfumerie, vous savez, des artistes : ils habitent Le Pré-du-Lac, les Chatel, je crois.

Madame Toesca-Sardou. — Oui, je les connais. Je leur vends du vin.

Le bel Arsène. — Je fais mon petit Cicéron, je leur montre les moteurs, les courroies de transmission, les alambics, et enfin j'arrive à l'atelier où travaillait la gamine. Je frappe le grand coup. Sans rien dire, sans même la regarder, je lui mets dans la main un billet. Pfuit ! plus vite qu'un chardonneret qui avale une graine, elle le fait disparaître, le papier, dans son corsage... Je me disais : " Elle va le couver là, toute la journée, bien au chaud... " Eh ! c'est peut-être pour ça qu'on les appelle des " poulets ", les billets doux, hein ?...

Madame Toesca-Sardou. — Ce monsieur Arsène, tout de même, toujours des idées drôles ?

MONSIEUR BŒUF. — Qu'est-ce qu'il y avait écrit, sur le papier ?

LE BEL ARSÈNE. — " Mademoiselle, je n'en peux plus. A ce soir ! Arsène ".

MARIUS. — Ça, oui ! c'était le grand coup.

LE BEL ARSÈNE. — Vous comprenez ! Après trois mois que je l'intriguais, soudain cette révélation !... Elle est venue, le soir même. Elle tremblait comme ces petits rossignols qu'on prend à la glu, auprès des sources... Et avec ça, un air décidé !.. Devinez le premier mot qu'elle m'a dit : " On vous racontera des choses sur moi, monsieur Arsène, ne les croyez pas. Ce n'est pas vrai. Il ne m'a pas eue, le vieux Joubert. Du reste, il ne pouvait pas, le pauvre. Et personne non plus: je ne l'aurais pas voulu. Mais vous, c'est autre chose. "

Alors, j'ai demandé à vérifier, pièces en main. " Tout ce que vous voudrez, qu'elle a dit... je me languissais trop. " Je lui ai ôté ses petites affaires, comme ça, en un tour de main, comme une coquille, comme une pelure, tout ensemble. Elle est sortie de là-dessous, nette, blanche, serrée. Une amande qu'on décortique, quoi ! Une amande, je vous dis.

Et c'était vrai ce qu'elle prétendait, cette petite, — et, on a beau dire, ces choses-là, ça fait toujours un certain plaisir, — et vrai aussi qu'elle se languissait trop. Depuis l'âge de douze ans, c'était fait pour l'amour, ça ; ça ne pouvait plus s'en passer. C'est heureux qu'elle m'ait rencontré : elle aurait pu tomber plus mal, avoir des déceptions.

MONSIEUR TRUC. — Et avec vous, rien à craindre ?

LE BEL ARSÈNE, *simplement*. — Non... Mais je crois

que j'ai atteint une époque de ma vie où je suis particulièrement en forme... L'âge canonique, quoi !

Monsieur Bœuf. — Après, on vieillit.

Le bel Arsène. — Ah ! taisez-vous. Il y a des moments, quand je pense à ça, je me dis que j'aimerais mieux me jeter dans le canal ; et puis, d'autres fois, je m'imagine qu'on se résigne facilement, qu'on s'endort petit à petit.

Monsieur Truc. — Il y a encore des compensations.

Le bel Arsène. — Oui, je sais bien, des petites manigances, mais ce n'est plus ça, vous savez. On sent bien que ça ne signifie plus rien et on n'a que le regret de ne pas tout faire, comme dans la jeunesse... Alors, il vaut mieux renoncer.

Monsieur Bœuf. — Ne vous attristez pas, monsieur Arsène, vous n'en êtes pas encore là.

Le bel Arsène. — Dieu merci ! non. Surtout maintenant !

Monsieur Truc. — Et qui est-ce, cette petite ?

Le bel Arsène. — Je ne puis pas le dire encore, voyons... Ça date d'hier au soir.

Monsieur Bœuf. — Vous vous levez seulement, je suis sûr ?

Le bel Arsène. — Que voulez-vous ? Ce n'est pas toutes les nuits jour de fête.

Joseph, *qui rumine depuis un quart d'heure l'occasion de placer aussi un souvenir d'amour.* — Eh bien ! moi, j'en ai eu aussi, des histoires de femmes, autrefois... à mon voyage à Paris.

Marius. — Ah ! on le connaît, ton voyage à Paris.

Joseph. — Non, vous ne le connaissez pas tout.

Le bel Arsène. — Comment ! Il y a encore une aventure que nous ne savions pas ?

Joseph. — Oui, un peu avant l'histoire du rassemblement. Je vois, sur le trottoir, une grosse fille... vous savez... une grosse fille... dans la genre de la dame du tailleur de la rue de la Pouost. Je lui dis : " Eh ! mademoiselle... il fait beau, ce soir ! " C'était une plaisanterie... parce qu'il pleuvait... à torrents... Elle me répond : " Passez votre chemin, vous, je ne vous connais pas ". — " Espèce d'insolente ! " que je dis... et je lui ai marché dessus en voulant lui donner une bouffe... S'il n'y avait pas eu des passants... pour nous séparer... elle l'aurait reçue, sa bouffe !... Non, mais ! si elles croient m'épater, moi, les Parisiennes !...

III

MONDANITÉS

Maurice a des amis dans tous les mondes. Il ne faudrait pas croire qu'il ne soit capable de comprendre que les âmes frustes et le langage simple de madame Revertégat ou de madame Toesca-Sardou. Leur conversation est sans doute passionnante, mais le grand monde n'est fade que pour ceux qui ne savent pas le regarder. Il y a du pittoresque partout, de l'humanité dans tous les milieux. Aussi Maurice tient-il à ne pas négliger les salons. Il n'y est pas reçu avec le respect qu'on témoigne au capitaine de la gendarmerie ou aux sous-lieutenants d'Alpins, possibles époux de ces petites demoiselles, mais enfin on l'accueille sans difficulté. Il vient de Paris, a connu là-bas des gens illustres. Il ne s'incrustera pas, il ne veut point capter de dot ; il est inoffensif.

Le mardi, vers cinq heures, le voici donc qui, ganté, verni, rasé de près par le loquace et jovial M. Foucart, coiffeur à la place aux Aires, pénètre dans le salon de madame Charras, la femme d'un des nombreux notaires de la ville.

Le salon de madame Charras n'a pas besoin d'être décrit. Se reporter, pour se l'imaginer, encore aux romans de Champfleury, ce maître. Il est empli du bavardage de cinq personnes : la maîtresse de maison, boulotte, aimable ; ses deux filles : Adrienne et Emma, qui ne sont pas jumelles, mais s'habillent, se conduisent, se meuvent et pensent comme si elles l'étaient : robes puce, chemisettes blanches, sourires confiants dans la vie ; madame Brun, épouse du pharmacien, beauté de pro-

vince, qui a eu des aventures autrefois, mais qui se venge terriblement sur ses contemporaines de ce que ces aventures n'aient pas bien tourné ; et mademoiselle Cazagnaire, la dernière petite-fille d'un monsieur, célèbre à Grasse, qui vivait de tilleul, vieille personne dévote, anguleuse, ratatinée, confite dans les prières, les sermons, les lectures de manuels pieux.

Pas d'hommes dans ce salon. Non que, au dehors, ils soient surchargés d'occupations : ils n'ont rien à faire. Mais ils gardent ce mépris des anciens peuples méditerranéens qui laissaient les femmes au gynécée et trouvaient que l'agora était le seul lieu où des citoyens libres pussent décemment se réunir. En l'espèce, l'agora, c'est le cercle Fragonard et les cafés. Ici la manille, là le poker. C'est cartes en main et l'anecdote salée à la bouche qu'ils s'entretiennent de leur conception de l'Univers.

Maurice entre, va baiser la main de madame Charras et s'incline devant les autres dames, qu'il connaît déjà toutes, sauf madame Brun à qui la maîtresse de maison le présente, tout heureuse de savoir comment s'y prendre.

MADAME CHARRAS. — Monsieur Maurice Lendore, un hôte de Grasse ; madame Brun, une de mes excellentes amies.

MADAME BRUN. — Ne seriez-vous pas officier de cavalerie, monsieur ? Il me semble vous avoir déjà vu à Menton, chez madame Gasparin...

MAURICE. — J'étais dans la remonte, madame, mais j'ai donné ma démission l'année dernière. (*Un froid. Emma et Adrienne partent d'un rire niais qu'un regard de madame Charras arrête net.*)

MADAME CHARRAS. — Il faut vous dire, ma chère amie, que monsieur est le plus fantaisiste de nos mystificateurs. Il est écrivain.

MADAME BRUN, *imperturbable.* — Ah ! très bien.

MADEMOISELLE CAZAGNAIRE. — C'est une noble carrière, monsieur, surtout quand on consacre sa plume à défendre les traditions, la religion, la propriété et la famille, sapées aujourd'hui par une tourbe socialiste dont l'audace épouvante tout esprit bien pensant.

MAURICE. — Oh ! mon Dieu ! les traditions sont encore assez solides pour se passer de mon faible appui... Aussi je ne le leur impose pas.

MADAME BRUN. — C'est un tort, monsieur, un grand tort ; car, par les suites d'une telle indifférence, on en vient à laisser au bas peuple acquérir une influence qu'il n'aurait jamais dû prendre dans une société organisée. Cela me rappelle tout à fait les gens qui ont des opinions saines, mais ne votent pas.

MADAME CHARRAS. — C'est pour mon mari que vous dites cela, ma chère Emilie ?

MADAME BRUN. — Comment ! votre mari ne vote pas ?... Ah ! par exemple, c'est le comble. Mais alors, ma chère, comment voulez-vous que nous résistions aux radicaux ?

MAURICE. — On ne peut jamais résister aux radicaux, madame.

MADAME BRUN, *se retournant, avec mépris.* — Vous êtes anarchiste, je vois, monsieur...

MAURICE. — Anarchiste traditionnaliste, oui, madame.

MADAME BRUN, *suffoquée.* — Hein ?

MAURICE, *souriant.* — Anarchiste pour mon compte,

traditionnaliste pour les autres. Comme citoyen français et hôte de Grasse, je déplore le succès des radicaux ; comme homme privé, je le pressens.

MADAME BRUN. — C'est du propre.

MADAME CHARRAS, *effrayée du tour que prend la conversation.* — Oh ! moi, radicaux, socialistes, anarchistes, centre gauche, tout cela, c'est de l'hébreu pour moi. Laissons ces questions aux messieurs.

MADAME BRUN. — Ils font semblant de les comprendre ; au fond, ils n'en savent pas plus que vous, ma chère.

MADAME CHARRAS, *aimable malgré tout.* — Alors, ils ne savent pas grand'chose, parce que, moi...

MADEMOISELLE CAZAGNAIRE. — Le dernier sermon de l'abbé Valentin résumait bien toutes ces questions, et je trouve que ce n'est pas la peine d'essayer d'aller plus loin. " La politique comme on l'entend aujourd'hui, disait-il, c'est une invention du démon. L'Eglise seule pouvait faire du socialisme quelque chose d'utile. On ne lui en a pas laissé le temps."

MADAME CHARRAS, *respectueuse.* — Ah ! c'est très beau, cela, très édifiant. Mais cet abbé Valentin a un style, une onction...

MADAME BRUN. — C'est cependant le fils d'un paysan de Mouans-Sartoux... Il ne peut pas renier ses origines.

MADAME CHARRAS. — On ne le dirait pas. Il possède un chic, une prestance !... Tout à fait l'étoffe d'un grand prélat.

MADAME BRUN, *impitoyable.* — Hum ! On ne le dirait pas ?... si on n'observe rien. Cet homme-là ne sait

pas tenir une fourchette. Je l'ai vu, au dernier dîner du préfet. Au second service, il s'est repris, mais au premier, il posait l'index presque à même les dents.

MADAME CHARRAS. — Sapristi ! ma chère Emilie, rien ne vous échappe.

MADAME BRUN. — Je sais regarder, voilà tout... Quand un homme a été paysan, cela se retrouve toujours, même sous la pourpre. Je suis sûre que si je connaissais Pie X...

MAURICE. — Je crains que vous n'y arriviez pas...

MADEMOISELLE CAZAGNAIRE. — Taisez-vous, madame, taisez-vous ! C'est un blasphème.

MADAME BRUN, *qui cède avec une complaisance méprisante.* — Comme vous voudrez.... Bref, je pense que, si la femme est en effet capable d'évolution, l'homme, par contre, est imperfectible. Un vernis : voilà tout ce que lui permet d'acquérir la grossièreté da sa nature.

MAURICE, *mélancolique.* — Ah ! ça, c'est bien vrai !

MADAME CHARRAS, *femme de diversion.* — Si vous serviez le thé, mes petites. (*Adrienne et Emma s'y empressent, mais cela ne suffit pas à créer la diversion désirée, car madame Brun a de la suite dans les idées.*)

MADAME BRUN. — Un nuage, merci. N'oubliez pas le sucre... Oui, deux petits-fours... Et puis cet homme-là, je l'ai toujours trouvé très vulgaire. Il a cette espèce de séduction banale d'un Don Juan pour paysannes et vieilles dévotes.

MADEMOISELLE CAZAGNAIRE, *révoltée.* — Qu'osez-vous insinuer, madame ?

MADAME BRUN. — Rien du tout, mademoiselle. Je respecte la piété. Vous êtes une personne pieuse.

MADEMOISELLE CAZAGNAIRE, *mesurant l'abîme de perversité de cet équivoque.* — Je ne pensais pas, non... Je croyais que vous en aviez à monsieur le vicaire lui-même.

MADAME BRUN. — Je m'incline profondément devant la religion. Mais ses représentants font souvent ce qu'ils peuvent pour la compromettre, il faut bien l'avouer.

MADEMOISELLE CAZAGNAIRE. — Ses représentants sont insoupçonnables.

MADAME CHARRAS, *diversion.* — Mais que reproche-t-on à l'abbé Valentin, au bout du compte ?

MADAME BRUN. — Mais, ma chère, ses aventures sont publiques... (*S'arrêtant avec gêne*). Vous ne voudriez pas que, devant ces jeunes filles... (*Elle désigne Emma et Adrienne qui étaient tout oreilles, les yeux brillants du plaisir d'attendre un scandale. Il ne vient pas. Déception*). Quoique, cependant, il y ait certaines indélicatesses d'ordre général que... (*Les yeux des jeunes filles se rallument*).

MADEMOISELLE CAZAGNAIRE. — Eh bien ! madame Brun, vous seriez une hérétique, une libre-penseuse, que vous ne parleriez pas autrement. (*Avec la voix qu'aurait — s'il en possédait une — un compte-gouttes à fiel*) Si je n'étais certaine comme je le suis de la parfaite rectitude de votre conduite, à tous les moments de votre vie, même aux plus difficiles et aux plus troublés, vraiment, de telles paroles me donneraient des doutes. Elles n'émanent d'habitude que de personnes dont la moralité individuelle a besoin de l'excuse de l'incroyance ou du nihilisme. (*Un froid. Madame Brun devient verte puis, crânement, fait tête*).

MADAME BRUN. — Outre ses qualités... canoniques, je vois que l'abbé Valentin est un confesseur qui sait

donner des conseils de bienveillance. (*Un autre froid, un peu plus long*).

MADAME CHARRAS, *diversion.* — Savez-vous qui j'ai rencontré avant-hier ? Le capitaine des pompiers chez qui le feu avait pris la nuit précédente. Pas une goutte d'eau dans la maison. Il a fallu qu'il emploie toutes ses couvertures.

MADAME BRUN, *funèbre.* — C'est très drôle ! (*Mais voici la grande diversion, en la personne de la comtesse de Barbaroux, laquelle est venue de son château, là-bas, tout près du Bar, uniquement pour assister au mardi de madame Charras. Elle est grande, sèche, mince et n'aime pas le temps présent. Révérences, saluts, compliments*).

MADAME DE BARBAROUX. — Ces automobiles, chère madame, jamais je ne pourrai m'y habituer... On devrait les empêcher de passer dans les pays chrétiens, et surtout sur les routes rechargées. Elles y creusent des trous, des ornières... On a calculé qu'il faudra quatorze milliards pour les remettre toutes en état, dans dix ans, si cela continue... Ah ! heureusement, ma pauvre mère n'est plus là pour voir toutes ces choses. Je me demande comment elle les aurait prises.

MADAME CHARRAS. — Quatorze milliards !

MADAME DE BARBAROUX. — Je l'ai vu dans mon journal, et ses informations sont insoupçonnables : le « Réveil bourbonien ».

MADEMOISELLE GAZAGNAIRE. — C'est un organe bien pensant.

MADAME DE BARBAROUX. — C'est le seul qui pense. A notre époque d'automobiles, de République et de mensonge, c'est le seul qui dise des choses sensées.

MADEMOISELLE GAZAGNAIRE. — Madame la comtesse a-t-elle vu quel scandale ont été les dernières élections ?

MADAME DE BARBAROUX. — Je ne m'occupe pas des actes de ces petites gens. Je sais, d'une manière générale, que la France est en décadence et que nous sommes mûrs pour l'annexion et l'Antechrist. Puissé-je être morte auparavant !

MAURICE, *à madame de Barbaroux.* — Et moi, madame, pensez-vous que je vive assez pour le voir, l'Antechrist ?

MADAME DE BARBAROUX, *jette sur Maurice le regard que l'éléphant du roi Salomon devait avoir pour le ciron qui en rongeait le trône, assure son face-à-main et dit enfin, dans un grand silence impressionnant.* — Vous êtes moderniste, monsieur ?

MAURICE, *que ni les signes terribles et suppliants de madame Charras, ni rien n'empêchera de rééditer sa plaisanterie favorite.* — Non, madame ; ainsi que je l'expliquais tout à l'heure ici même, je suis anarchiste traditionnaliste.

MADAME DE BARBAROUX, *stupéfaite.* — Qu'est-ce que c'est ?

MAURICE. — C'est la nuance à la mode, quelque chose d'intermédiaire entre le nihilisme et la réaction, et ça donne de grandes joies.

MADAME CHARRAS, *réunissant tout son courage pour un effort suprême.* — Que pensez-vous du dernier bal de madame de Ribaudy, madame la comtesse ? J'y étais avec mes deux filles : elles se sont amusées comme des folles, les chéries.

MADAME DE BARBAROUX. — J'ai cru devoir m'ab-

stenir. On m'avait fait entendre que la fille du député socialiste assisterait à cette soirée. Vous comprenez bien qu'une de nous deux eût été de trop. Cette époque-ci n'est plus faite pour moi.

MADAME CHARRAS. — Eh bien ! justement, mademoiselle Cessole n'y était point. Et ça s'est passé tout à fait entre gens du monde. Madame Brun a obtenu un succès étourdissant : le capitaine de gendarmerie voulait l'enlever, au champagne.

MADAME DE BARBAROUX, *face-à-main.* — Je vois que madame Brun ne désarme pas... Bien des jeunes filles lui envieraient encore sa taille...

MADAME CHARRAS, *décidée à parler tout le temps pour éviter des désastres.* — Il voulait donc l'enlever et nous eûmes toutes les peines du monde à lui faire comprendre que sa femme serait jalouse. Ah ! il y a eu là un moment tout à fait amusant, tout à fait fou... Deux messieurs de Nice ont entrepris de me griser. C'étaient deux officiers de hussards. Ils ont voulu " sabrer " le champagne avec moi...

Madame Brun, pressentant que madame de Barbaroux et mademoiselle Cazagnaire seront trop tout à l'heure contre elle toute seule, préfère se retirer avant la défaite définitive. Elle se lève. Regrets, congratulations, etc. Dès qu'elle est sortie:

MADAME CHARRAS, *bonne âme.* — Pauvre madame Brun, vous avez été dure tout de même, madame la comtesse !

MADAME DE BARBAROUX. — Moi ? mais pas du tout...

Je la trouve très héroïque, dans sa situation, de lutter si longtemps...

MADAME CHARRAS. — Mais la taille, madame la comtesse, sa taille !... Elle a justement élargi de quinze centimètres depuis l'an dernier. C'est pour maigrir que vous la voyez faire tous les matins deux heures de promenade à pied.

MADEMOISELLE CAZAGNAIRE. — C'est bien inutile, ces précautions-là. Quand on est destiné à grossir, rien n'arrête l'embonpoint.

MADAME CHARRAS. — Enfin, embonpoint ou non, madame Brun se marque. Et c'est dommage, car elle a été bien jolie femme... Oui, mes petites, c'est comme ça. Vous ne pouvez pas vous le rappeler, parce que vous étiez encore des bébés, mais madame Brun a été la plus jolie femme de la ville. Cela ne dura point, d'ailleurs.

MADEMOISELLE CAZAGNAIRE. — Si peu de temps que ça ait duré, elle en a bien profité.

MADAME CHARRAS. — Malheureusement pour elle, moins qu'on ne pense... Mes petites, écoutez, vous êtes bien gentilles, mais maintenant que le thé est servi, vous feriez bien de laisser les grandes personnes causer un peu entre elles... (*Les jeunes filles, navrées, font leurs adieux et vont se placer derrière la porte, pour ne rien perdre d'un récit qu'elles savent par cœur d'ailleurs, mais qui, enfin peut-être, pourrait, aujourd'hui, s'agrémenter de quelques fioritures*)... Pauvre Émilie ! Elle a été bien éprouvée ! Moi, d'ailleurs, je puis le dire — je n'ai peut-être que ça pour moi, — mais je suis une amie fidèle. Je me suis obstinée même au moment de ses... erreurs, à la défendre, cette pauvre chère... Elle n'a eu que moi. Et j'ai la satisfaction

de me dire, parfois : " Si cette excellente Émilie, à une certaine époque, s'est maintenue dans la bonne société, c'est à moi qu'elle le doit. Je me suis brouillée avec ma belle-sœur, mais j'ai persisté à la recevoir. " Eh bien ! aujourd'hui, vous me croirez si vous voulez, mais...

MADEMOISELLE CAZAGNAIRE. — Mais ?...

MADAME CHARRAS. — Non, vraiment, ça me fait de la peine... J'aime mieux garder pour moi...

MADEMOISELLE CAZAGNAIRE. — A quoi bon vous cacher ? Craignez-vous des amies ?

MADAME CHARRAS. — Je vous en prie...

MADAME DE BARBAROUX, *divinatrice.* — Elle vous en veut ?... (*Madame Charras esquisse un signe d'assentiment plein de tristesse.*) C'est bien vilain, l'ingratitude !

MADEMOISELLE CAZAGNAIRE. — Dites que c'est monstrueux, madame la comtesse. Moi, je suis pourtant très bonne, eh bien ! si une amie me faisait une pareille chose, je ne la recevrais plus.

MADAME CHARRAS, *héroïque et joyeuse.* — Et moi, je la recevrai toujours. Si vous saviez ce qu'elle a souffert, vous pardonneriez comme moi. Tenez, au moment où M. de Bormont...

MADEMOISELLE CAZAGNAIRE. — Comment ? M. de Bormont ? Je croyais que c'était M. de Maxence...

MADAME CHARRAS, *gênée et triste.* — Je parle de M. de Bormont.

MADEMOISELLE CAZAGNAIRE. — Eh bien ! c'est du joli !

MADAME CHARRAS. — C'est la nature humaine, ma bonne demoiselle Cazagnaire. Supposez qu'au lieu de vous faire comme vous êtes, Dieu vous eût doué d'un cœur sensible et de...

MADEMOISELLE CAZAGNAIRE. — Ne faites pas à Dieu l'injure de supposer qu'il s'occupe de ces choses-là !

MADAME CHARRAS. — Enfin, pour en revenir à mon récit, cette pauvre Émilie a souffert alors tout ce qu'un homme indifférent et beaucoup trop jeune peut infliger à une femme d'un certain âge et éprise. Elle l'affichait ; lui la rabrouait en public. Un soir, dans un bal, elle lui a fait une scène de jalousie... elle lui tenait le bras. Il a dû lui donner un coup de poing pour se dégager. Elle n'a pu retenir un cri. Et dix personnes virent la scène.

MAURICE — C'était un mufle, ce monsieur.

MADAME CHARRAS. — C'est ce que je m'entêtais à faire comprendre à cette pauvre amie. Mais quand on est amoureux !...

MADEMOISELLE CAZAGNAIRE. — Si c'est cela l'amour, je me félicite de ne l'avoir jamais éprouvé.

MADAME CHARRAS. — Enfin, elle eut de ses trahisons des preuves si directes, si certaines, qu'elle l'a quitté. Alors... (*Se tournant vers mademoiselle Cazagnaire.*) Eh bien ! oui, c'est alors que M. de Maxence...

MADEMOISELLE CAZAGNAIRE. — Ah ! je savais bien !...

MADAME DE BARBAROUX. — Nous le savions.

MADAME CHARRAS. — Elle souffrit encore six ans. A la fin, il fallut absolument que j'intervinsse. Ce devenait une liaison. Et M. Brun finissait par avoir des lueurs. Je tentai la démarche que me dictait mon amitié. Ah ! ce fut une conversation bien pénible.

MADEMOISELLE CAZAGNAIRE. — Mais vous avez fait votre devoir, chère madame.

MADAME CHARRAS. — Je le crois. C'est ce sentiment qui me fit marcher sur mes scrupules et mes délicatesses.

J'employai tous les arguments. J'eus la tristesse, la déception épouvantable de constater que de toutes les raisons présentées, la seule qui porta fut celle... enfin quand je lui dis qu'il n'y avait plus moyen pour moi de continuer à lui garder sa place dans mon salon...

MADAME BARBAROUX, *sans rire.* — Le sentiment des convenances est la vertu qui ramène à toutes les autres.

MADAME CHARRAS. — J'aurais bien désiré qu'elle ne m'en voulût point. Mais du moins, aujourd'hui elle est sauvée. J'ai fait mon devoir, tout mon devoir. Lorsque je vois Émilie, partout reçue et respectée, je pense aussitôt que j'y suis un peu pour quelque chose.

MADEMOISELLE CAZAGNAIRE. — C'est très beau, ce que vous avez fait là, c'est très bien...

MADAME CHARRAS, *sublime avec simplicité.* — Quand on aime quelqu'un, voyez-vous, c'est malgré soi et malgré lui qu'on le lui prouve.

FRANCIS DE MIOMANDRE.

POÈMES

I

Prière

Blonds abricots, pêches vermeilles,
Fraises, groseilles,
La reine-claude, le brugnon,
Et le mignon
Bouquet de cassis noir, sapide,
La framboise sombre et lucide
Et le raisin,
Trésors du verger, du festin,
Ont besoin de soleil et pluie :
Ainsi leur douceur est mûrie,
Trop de soleil sèche et durcit ;
Trop d'eau délave et défleurit.
Pour former leurs saveurs parfaites,
Cher Seigneur, faites
Que l'eau s'épuise
Que soleil luise.
Sucre, pulpe fraîche, en tout lieu,
Diront ainsi les dons de Dieu.

Mon cœur aussi est un fruit tendre ;
De plus d'un mal
Il reçut le lourd flot lustral.
Mais le soleil se fait attendre.

Cher Seigneur, Maître et Roi des Anges,
Pour que je chante vos louanges,
Tant de bonheur que de malheur,
Mûrissez le fruit de mon cœur.

II

La Rose et le Raisin

De la rose et du raisin,
Je dirai le don divin.

Double honneur de la saison,
Du jardin, de la maison.

Tendres, pompeux revenus
De Bacchus et de Vénus.

Sur la treille et le mur bas,
Légers, libres entrelacs.

Je dirai le don divin
De la rose et du raisin ;

Grâce agreste et grains nombreux
Leur poids souple et savoureux.

Par l'azur d'été sans pair,
Pulpe, velours, émail clair.

Senteur dans le vent léger.
Vive saveur du verger.

Pampre, buissons et bosquet.
Dans la coupe et le bouquet,

Pour l'amour et le festin,
Riant, radieux butin.

O la rose et le raisin !

III

Au Matin

BRISE DANS LES ARBRES

Frais froissement de soie ;
Jets d'eau en joie ;
Bruissement mouvant ;
O voix du vent !
Quand l'orient s'azure,
Flot sans brisure,
Par l'éternel éther,
Pur et sans pair,
Quelle brise lucide,
Douce et rapide,
D'un mouvement plus mol,
De ciel à sol,
Fait balancer la branche...

IV

Rondel couleur de tan

Un long tapis couleur de tan
Au pied des arbres gris s'étend.
Silence, où seul parfois s'entend
Le triste appel d'un cor distant.

Qui donc s'étonna, souffrit tant,
De tel amour très inconstant ?
Un long tapis couleur de tan
Au pied des arbres gris s'étend.

Ce fut en un jour éclatant
Que nous espérâmes… Pourtant…
Le souffle lassé de l'autan
Soulève à demi par instant
Ce long tapis couleur de tan.

V

Rondel de l'Été

Reine-Claude, mirabelle,
Bleu velouté de prunelle,
Raisin vert sous la tonnelle,
Rose, anis et citronnelle.

Quelque arôme de cannelle.
Gazon haut semé d'ombelle.
Reine-Claude, mirabelle.
Bleu velouté de prunelle.

Grillons aux cris de crécelle,
Papillons et colombelles,
Fenaisons et ritournelles,
C'est l'été dans la venelle,
Reine-Claude, mirabelle.

VI

Rondel des Cerises

Comme des bouquets de joyaux
Pendent là-bas les bigarreaux ;
Et, d'un pépiement de moineaux,
Sonnent les jardins clairs et beaux.

Juin vert et vermeil, sur les eaux,
Met des rais d'or et des réseaux.
Comme des bouquets de joyaux
Pendent là-bas les bigarreaux.

Les enfants, sous les arbrisseaux,
Font des pendants et des chapeaux
De frais feuillage et fruits nouveaux
Et, sur leurs fronts, les bigarreaux,
Semblent des bouquets de joyaux.

VII

Rondel après l'Averse

Le soleil gracieux sourit
Après l'averse.
Faisant sonner son joyeux cri
L'oiseau traverse

L'azur léger qui se fleurit
D'ombre diverse.
Le soleil gracieux sourit
Après l'averse.

Le canal du ciel s'est tari.
L'eau se déverse.
Aux amants, blottis sous l'abri
Et qu'il disperse,
Le soleil gracieux sourit.

Claude Lorrey.

A MON PÈRE

Si de toi, jadis, il n'y a pas longtemps encore, j'ai pu médire, que je le regrette ! Mais je sais bien que tu me le pardonnes, toi qui jamais n'as dit " un mot plus haut que l'autre ", toi, le doux, le pacifique qui te réservais tes dernières années de souffrances muettes, et ta dernière heure avec ton cri :

— Mon Dieu, je vous donne ma vie pour qu'Henri devienne bon !

Tu me posais des questions, auxquelles je ne répondais que par des monosyllabes, sur ma vie, mes occupations, mes repas. Tu n'as jamais su combien j'étais ému, à voir tous les efforts que tu faisais pour me montrer que tu t'intéressais à mon travail. Mais vivre à Paris nous rend autres que nous ne sommes. Nous partons de Paris avec ce que nous croyons être des idées sur notre supériorité intellectuelle et morale. C'était plus fort que moi : je ne pouvais pas te donner ces détails qui t'eûssent fait si grand plaisir. Et — il en est presque toujours ainsi, — tu es parti sans me bien connaître, sans savoir ce qu'il y avait au fond de moi-même, puisque tu as demandé que je devienne bon. Mais ce n'est pas du tout ta faute. C'est ma très grande faute. Aujourd'hui je m'en confesse à toi.

Tu te tenais au coin du feu, dans un de ces vieux fauteuils en osier que ne vendent pas trop cher ces marchands

ambulants que l'on appelle chez nous des " bohémiens ". Tu ne les aimais pas, ces hommes qui ne se fatiguent guère, toi l'acharné au rude travail, ces errants qui vont d'un bout à l'autre du monde, toi qui, de trente années, ne sortis point de ce bourg de trois mille âmes, où tu es encore maintenant. Mais tu ne les injuriais, ne les repoussais point. Et tu ne me grondais pas lorsque tu apprenais qu'à une pauvre femme qui paraissait bien malheureuse, j'avais donné deux sous.



On voit des jeunes gens qui traversent des salons, habiles à ne pas glisser sur le parquet luisant, précédés, environnés par le renom de toute une race. D'avoir souvent regardé ces portraits de leurs aïeux, peints à l'huile et qui sont accrochés dans des galeries de châteaux, ils auront toujours sur le front, dans les yeux, comme le rayonnement d'une gloire impersonnelle. D'autres ont eu pour pères ces héros au sourire si doux, et qui n'étaient suivis que d'un seul houzard. Mais c'est déjà beaucoup de n'être, à la distance réglementaire, suivi que d'un seul serviteur. Tu n'étais pas accompagné, toi, respectueusement. Tu fus de ceux qui suivent.

Oh ! Ce n'est point par une espèce de forfanterie à rebours que je me réclame de toi. Je ne connais que trop les moqueurs et les jaloux, — puisque, parfois, déformé par la vie à Paris, je suis un des leurs, — intéressés à découvrir à tout sentiment profond, ceux-là, des motifs ridicules, ceux-ci, des raisons basses. Je ne connais que trop les phraseurs, avec des inflexions de voix sourdes, les

soi-disant calfeutrés dans le plus absolu désintéressement, et de qui le moindre geste dément toutes les paroles. Mais on est allé si loin chercher des modèles de vie — jusque chez ces héros d'exception dont l'âme ne pouvait se déployer toute que sur l'immensité du monde transformé en champ de bataille, — que je ne puis point ne pas songer à toi, héros obscur et que n'environnent ni le fracas de l'artillerie ni les éclats des trompettes, saint qui ne seras jamais canonisé.



Tu devinais, tu savais bien que nous devons connaître chacun nos limites, et que ce n'est point se condamner, se résigner à la médiocrité, que d'être satisfait de ne cultiver que son propre jardin, sans convoiter celui du voisin, ceux de la petite ville, ceux de la terre. Il suffit qu'il y pousse des légumes sains, que les arbres fruitiers ne soient pas improductifs, et que les rosiers, — même dans un humble jardin, il y a place pour les fleurs, — soient, vers le mois de mai, bien jolis avec leurs roses. Tu savais que les riches ont bien des raisons pour être ce qu'ils sont. Tu ne connaissais point la jalousie. Tu n'enviais ni ceux qui peuvent vivre à ne rien faire, ni ceux qui gagnaient beaucoup plus que toi d'argent en se fatiguant bien moins, dans des ateliers, dans des boutiques. C'est ainsi qu'un cercueil, que l'on fait en une nuit, coûte cinquante francs. Pour gagner ces cinquante francs, il a fallu que tu travailles bien des jours. Cela était tout naturel. Tu ne réclamais ni le partage des biens, ni le bouleversement de la société. Si tous les ouvriers devenaient riches du jour au lende-

main, ce serait du joli, n'est-ce pas ? Il y en a quatre-vingt-dix-neuf sur cent qui ne voudraient plus travailler du tout, car nous les connaissons bien : ils ne vont au travail qu'en rechignant. Nous connaissons aussi Lavocat, qui ne fait œuvre de ses dix doigts, et dont les gamins vont voler, la nuit, dans les champs et les poulaillers, les légumes qui se laissent toujours arracher et les poules qui, parfois, effarées, en gloussant résistent. Cela ne vit que de rapine. Lavocat n'aura rien de plus pressé, quand il possèdera de l'argent, que de " faire " tous les marchands de vins d'ici, depuis l'Etang-du-Goulot jusqu'à la route d'Avallon. Aussi bien Lavocat est-il un de ceux qui ne connaissent pas leurs limites.

Tu étais bien poli avec tout le monde. C'est toi qui saluais, toujours le premier, les commerçants et les rentiers.

Tu passais dans les petites rues, poussant une brouette, ou les bras ballants, avec des chaussons de laine dans une paire de sabots que tu ne trouvais pas lourds. Il n'y a rien de tel, dans la vie, que de ne pas prendre l'habitude de des bottines vernis. Et j'ai beau faire, beau tâcher, quelquefois, de me répandre, de devenir quelque chose — oh ! de bien loin, tout de même ! — comme un jeune homme du monde : c'est toujours de toi que je viens, c'est toi qui me précèdes partout. Mes yeux, toute mon enfance, ne se sont reposés que sur ton front soucieux, sur tes mains déformées, à la longue, par le manche de la pioche, de la scie, de la bêche, de la cognée. Si je songeais à mes aïeux, c'étaient d'autres fronts pareils au tien, d'autres mains pareilles aux tiennes, que je voyais, dans une pauvre ferme d'un pays de rochers et de bruyères, d'autres visages pareils au tien.

Dans les jardins des riches, les après-midi d'été, tu portais le poids de la chaleur, sans te plaindre, puisque chaque heure de travail t'était payée cinq sous ; il te fallait rester penché douze minutes sur la terre pour gagner cinq centimes. Car tu n'étais pas de ceux qui flânent, qui s'en vont de droite et de gauche, à bavarder avec les servantes, et qui se dérangent même dix minutes pour aller boire un verre à l'auberge, en face. Tu voulais en donner aux riches pour leur argent. Tu n'ignorais pas que gagner cinq sous par heure de travail oblige à ne pas se reposer seulement une minute. Tu n'entrais ni dans les auberges, ni dans les cafés, parce que tu savais le prix de l'argent, et que ni les aubergistes ni les cafetiers ne font cadeau de leur " marchandise ". Tu ne fumais pas : le tabac donne mal à la tête, il empoisonne. Et il faut travailler deux heures durant pour gagner un paquet de tabac de cinquante centimes. C'est une grande force, dans la vie, d'avoir, comme étalon, le prix d'une heure de travail. On n'a pas besoin de distractions : il faut que, toujours, la volonté soit tendue, et qu'à pas un seul endroit elle ne fléchisse. C'est surtout dans les petites villes que chacun pourrait, devrait connaître son bonheur, parce qu'il n'y a guère, en elles, de ces arrogants, de ces moqueurs qui vous bousculent dans les rues, et pas beaucoup de ces rivalités, de ces jalousies qui, dans les grandes villes encombrées d'ateliers et de bureaux, vous dressent l'un en face de l'autre, l'injure sur les lèvres, la menace dans les poings. Notre maison, où tu rentrais chaque soir, était le lieu de ta distraction, puisqu'elle était le lieu de ton repos, et le complément du bonheur qui consistait, pour toi, à consacrer au travail toutes les minutes de ta vie.

Beaucoup de ceux qui t'ont fait travailler ne t'ont pas connu. Tu étais, pour eux, un journalier, un jardinier pareil aux autres. Quand la fin de ta journée venait avec le crépuscule, il leur arrivait de te dire :

— Pierre, venez donc donner un coup de main pour rentrer le bois dans la cuisine.

Et cela aussi te semblait si naturel que, souvent, de toi-même, tu t'offrais, avec tes deux bras pourtant bien fatigu .

Je me garderai de dire que tu ne te rendais pas compte de ta vie. Car tu étais bien heureux que j'aie trouvé une place à Paris, dans ce que l'on appelle un bureau. Tu me disais :

— Certainement, je vois bien que tu ne gagnes pas des mille et des cent. Mais, là, tu es toujours assis. Et puis, été comme hiver, tu es à l'abri du soleil, de la pluie et de la neige. Moi, il y a des fois où je ne suis plus qu'une eau, et des fois où j'ai les pieds glacés, les mains gelées, avec des crevasses qui me font bien mal.

Mais c'était notre vie, à nous. Maman aussi, de laver dans l'eau couverte de glace qu'il fallait casser à coups de pioche, ses mains n'étaient plus, comme tu le disais, "qu'une crevasse". C'était la vie de ceux à chaque jour de qui suffit sa peine, parce que le jour suivant vient, lui aussi, avec sa peine.

Tu n'aimais pas les jours de réjouissances publiques. Le Lundi de la Pentecôte ramenait sur les promenades, — dont les tilleuls étaient à vingt pas de notre maison, — les baraques, les "ramées" sous lesquelles on boit de la bière, et de la limonade, et du vin, et les parquets sur lesquels danse, au son d'un violon et quelquefois d'une vielle, la jeunesse du pays. Tu disais :

— Ce n'est pas moi qui ferai seulement un pas pour voir ça !

Et, ce premier pas, tu ne le faisais point. Tu n'aurais pas pu le faire. Et les dix-neuf autres t'eussent coûté bien plus encore.

L'hiver, on ne peut tout de même guère se coucher avant sept heures du soir. De la plume dont tu venais de te servir pour inscrire les heures de ta journée, sur les marges d'un journal tu me dessinais des oies que je trouvais bien jolies. Maman cousait : elle ne portait pas, alors, de lunettes. Lorsque j'avais, à ma disposition, tout un troupeau, tu te mettais à lire, avant de te coucher, des vies de Saints.



Car il ne suffit pas d'aimer son travail, et d'aller avec une résignation joyeuse au devant de la tâche de chaque jour. Il ne suffit pas de thésauriser pour la vie présente : tu travaillais aussi pour entrer au ciel. Certes, tu espérais en cette récompense, et sans que cela te diminuât, bien au contraire, puisque ta douceur et ta résignation, — qui sont vraiment la bonté des pauvres, — n'en étaient que plus profondes.

Nous ne pouvons pas, tout de suite, nous efforcer d'imiter la vie de Dieu descendu, par son Fils, au milieu des hommes ; mais nous pouvons nous proposer en exemple ceux des hommes qui voulurent monter vers Dieu, les saints. Ils sont plus près de nous. On en cite dont la condition, ici-bas, fut bien semblable à la nôtre. Tu entrais dans leur intimité ; tu les connaissais tous, depuis les

exilés sur les sables du désert, dans des cavernes faites d'un trou entre deux roches brûlantes, qui n'avaient pas tous les jours de l'eau à boire, jusqu'à ceux qui, dans des forêts sombres, sous des branchages arrangés en toît de cabane, estimaient qu'ils n'avaient pas plus besoin que le Fils de l'Homme d'une pierre où poser leur tête. Tu les connus tous pour les admirer et tâcher de te modeler sur eux, mais dans la mesure où tu sentais que Dieu te le permettait. Que serions-nous devenus, si tu étais parti dans ces bois où l'on finit toujours par rencontrer quelque silencieux monastère à la porte duquel il suffit de sonner ?

Le ciel est un bien beau pays, beaucoup plus grand que la Terre, où l'on est heureux de vivre dans la société des Saints qui furent les compagnons de nos pensées, de Saint Joseph qui n'avait pas, lui non plus, de temps à perdre avec son métier de charpentier, et de la Vierge Marie qui nous suit des yeux avec compassion.

L'église était pour toi beaucoup plus qu'un endroit où tu travaillais encore : tu n'y entrais jamais que comme dans la maison de Dieu. Ce n'était pas surtout pour gagner un peu d'argent que, chaque Samedi, tu balayais les nefs et le chœur, secouais les tapis, rangeais les chaises, préparais les bougies, mais parce que la maison de Dieu doit être nette, et qu'il faut que pas un seul grain de poussière ne s'y rencontre sur les autels, sur les dalles. Si, trois fois par jour, trente années durant, tu sonnas l'Angelus, ce fut pour rappeler à notre petite ville que l'heure était venue de penser à la prière. Tu partais, l'hiver, à six heures du matin, avec une lanterne, dans la neige que les rafales accumulent au tournant des chemins contre les murs.

Les dimanches étaient pour toi de beaux jours de repos

et de prière. Tu te tenais alors dans le chœur, tout près de l'autel, et tu suivais les offices dans un petit livre. Je sais que tu aimais les paraboles des Evangiles, lorsqu'il est question du méchant homme qui part semer l'ivraie, et des ouvriers de la dernière heure, et de Lazare le pauvre qui repose dans le sein d'Abraham. Tu connaissais aussi l'Apocalypse, et je n'étais pas très rassuré lorsque tu prédisais l'avènement de l'Antechrist. Tu répétais que, venu le jour du Jugement dernier, tous les morts, nous tous, nous nous lèverons au son de la grande trompette de l'ange porté sur les nuées. Nous rejetterons les pierres de nos sépulcres pour attendre, dans l'anxiété, la sentence du souverain Juge. Heureux alors ceux qui pouront suivre l'Agneau !

Tu n'étais point de ces apôtres brûlants qui vont confessant leur foi à tous les carrefours. Tu te résignais à ce qu'il y eût des hommes à ne pas penser comme toi, mais je suis sûr que te ne les oubliais pas dans tes prières. Tu n'en voulais à personne, et tu implorais la miséricorde de Dieu pour toute la chrétienté. Tu estimais qu'il était bon, pour toi, de vivre, puisque c'était à Dieu que tu devais la vie, et la vie telle que te l'avaient faite, non les nécessités, non le besoin, mais les mystérieux desseins de Dieu. Plus d'une âme incertaine cherche sa raison d'être, qu'elle ne trouve jamais dans un de ces héros glorieux qu'elle voudrait comme modèle, ou comme complément absolu d'elle-même. Tu avais trouvé Dieu, pour toujours. Tu as choisi la meilleure part : qu'elle ne te soit pas enlevée !



D'abord, tu avais dû cesser de travailler dehors, et tu

te morfondais au coin du feu ; tu ne te reconnaissais plus. Tes forces, peu à peu, s'en étaient allées. Puis tu avais dû cesser de t'occuper de la maison de Dieu. Tu ne marchais plus qu'avec de grandes difficultés. Mais tu pouvais encore aller à la messe, le Dimanche, jusqu'au jour où tu m'écrivais, le 23 novembre dernier :

— *Cette fois-ci, ça ne va plus du tout. C'est de pire en pire. Je suis allé à la messe le jour de la Toussaint, mais j'ai bien manqué y rester. J'ai cru que j'allais étouffer complètement. Aussi, je n'y suis pas retourné depuis.*

Jusqu'au jour où, te couchant, tu ne sus pas que tu ne te lèverais plus jamais. Je ne veux point parler de tes souffrances. C'est là encore que tu fus un résigné.

Tu es retourné à l'église. Devant le chœur, ils t'ont posé le plus doucement possible. J'ai revu les tentures noires, et les têtes de morts. Toi qui avais assisté à tant d'enterrements, il me semblait te revoir aller et venir. Mais ma pauvre maman pleurait beaucoup, silencieusement. Et, comme lorsque j'étais enfant de chœur et que, moi aussi, j'assistais à des enterrements qui me déchiraient l'âme, je faisais de grands efforts pour ne pas fondre en larmes. Tu étais là, tourné vers l'autel d'où montaient les prières, vers le chœur où les chantres imploraient, pour toi, la suprême pitié. Toi qui t'effaçais toujours devant tout le monde, toi qui semblais toujours douter de toi-même, n'était-ce pas encore toi que j'entendais dire :

Judex ergo cum sedebit,
Quidquid latet apparebit :
Nil inultum remanebit.

Quid sum miser tunc dicturus ?
Quem patronum rogaturus,
Cum vix justus sit securus ?

Ah ! C'est maintenant que je te voyais bien, les mains jointes avec ton chapelet sur la poitrine, et les yeux fermés, et les pieds l'un près de l'autre, et tes trente années de vie exemplaire dont chacun des jours se tenait près de toi, riche de travail et de prières, et disant :

— Celui-ci est un Juste. Il a mérité, Seigneur, d'entrer au Paradis.

Et c'était comme si je t'avais entendu protester :

— Non ! Je ne suis pas digne ! Je ne suis pas digne !



Ils t'ont descendu dans la terre, non loin de notre ancien jardin où j'avais planté un marronnier qui est perdu maintenant pour nous, mais qui, dans dix ans, aurait eu des branches assez longues avec assez de feuilles pour que, sur un vieux banc, tu puisses t'asseoir, te reposer à son ombre. Tu es séparé de ce marronnier par toute la largeur de l'étroit sentier qui rampe entre le mur du cimetière et la haie du jardin. Mais, non loin de la tombe, se dresse une haute croix à l'ombre de laquelle tu dormiras longtemps.

HENRI BACHELIN.

SONGES

Pourrait-elle fleurir encore l'aube, bleue comme des ailes de Lycène, où s'ouvrait l'étrange passage au tournant d'un mur, et nous parlait bas de sa bouche d'ombre. Il dit : Myrtis — avec douceur.

La rue est triste comme une porteuse de pain congédiée et toutes les maisons ont leur tablier gris.. Là haut les vieilles marches si fines touchent le ciel songeur qui est le front de toutes choses.. Un quinquet penche sa tête creuse où brûle encore, comme un rappel de fièvre au soleil neuf, la huppe d'une pensée, d'une vieille pensée qu'on n'a pas tuée..

L'aube se hausse pour mieux voir. Et de vieux murs se sont rajeunis ! La pie qu'on a oublié de rentrer et qui a passé la nuit à la fenêtre nous le raconte en balançant sa cage. — De l'autre côté du siècle, tant de cœurs sensibles sont morts sans une ombre rouge.. Mais par-delà l'aube qui souffre un peu de ma jeunesse est morte..

Toutes choses paraissent malades et heureuses. Au front d'un palais, plus haut que les toits touchés d'or, une grande horloge rose pâlit comme un visage. — Les pavillons, les palissades et les

petits jardins qui grimpent la côte ont dormi tout debout, comme des bêtes. — Un peu de verre cassé par terre envoie comme des rais de larmes, des grosses larmes de la veille. En bas, dans la rue couleur de perdrix, des passants, les premiers du jour et les derniers du soir, enjambent les corps couchés de l'ombre..

Le fantôme de Dominique est nerveux d'un bonheur où il pense à bâtir une petite maison claire, dans un endroit doré de sel, sur une côte exposée aux vents du large. — Dominique. Enonce un chant d'oiseau calme. Un cloche sonne. On appelle encore. Myrtis passe..

Car, sur son toit d'or, l'oiseau gonflé d'un chant froid se prend à dire : Elle T'aime..



Cinq-Ponts ! Le train crie d'une voix si longue — qu'on se prépare pour la ville — qui est un peu plus loin et qui est plus sombre.. On peut bien s'y tromper. Car ce n'est pas la ville. Il y a deux stations encore. Il y en a une qui s'appelle : le Gouffre. Mais c'est bien grand. Et si on n'est pas prévenu, on s'égare.

Mais le train crie aussi que de grandes choses se préparent. Prends garde. Les tiens se détournent. Et les regards qui te réchauffaient vont s'éteindre. — On ne sait pas ce qu'on attend, dans la ville.

Comme il y a du monde sur les quais de la gare..

Dans un heure d'été béante et blanche, avant l'orage, au moment de stupeur où le feu du ciel prend à pleines mains l'orgueil des villes par tous ses dômes, comme on prend une tête chère, et les regarde avec langueur, n'as-tu jamais entendu monter d'entre les clameurs des hommes et des matières qu'on tourmente, une plainte anxieuse et lointaine ?

Je ne sais pas ce qu'on attend, dans la ville. Et le train crie aussi qu'il est triste que des hommes y demeurent, et triste aussi que d'autres, sans un regard, passent.. Tout y convoque les fantômes des aimés qu'on délaisse, des timides qu'on blesse et des faibles qu'on abandonne.. Là comme ailleurs, la vie dure.. mais le bonheur, le bonheur.. Cherche-le sans orgueil, Gygès. — Où retrouver l'endroit charmant d'imprévu, presque tendre, qu'il vous semble avoir connu dans une autre lumière, et où il faudrait être dans le moment où l'on y pense ? Là sans doute il en est une qu'on ne fera jamais fleurir. Ils vivaient là, peut-être, les beaux yeux qui vous attendront toujours..

Comme cette avenue qui mène de la gare à la ville est longue. Un tramway à petit toit emporte sur un rail qui mène aux grilles d'un Fort, des ouvriers qui baissent leurs figures où l'ombre tient tant de place, et des femmes avec leurs paniers

et leurs fichus tristes.. Une vieille assise par terre sur de la paille loue un soupirail qui s'ouvre à côté d'elle à des tâcherons qui arrivent. Une fontaine soliloque. Un soldat boit avec emphase au guichet de vitres d'un kiosque, servi par une jeune femme attentive et sérieuse. — Un café concert s'enlève en baldaquin de verre sale contre des fumées d'usines..

Ce soir, tu chercheras la fée et la chanteuse aux carrefours où brillent ses sorties secrètes. Tu les verras tourner dans leur porte à miroirs, avec le chat qui tend sa traîne pour t'offrir la double coupe d'un regard où dort quelque philtre de lune..

Oh la douceur de voir un souvenir encore ajouter sa main pâle, avec un bruit de lustre, à toute la guirlande.. Douceur de se promener seul, entre son problème et l'heure attentive, dans cette ville de songe et d'après-midi grise..



Le boulevard défile et bâille.. Un train crie derrière les haies..

De filles en couleurs fortes cousent et attendent aux portes des bouges. Au bruit des pas noirs qui arrivent, leur regard tourne comme un astre.. Germaine et son amie traînent contre une palissade au bout d'une rue vide, sous le temps couvert..

Souviens-toi des hôtels que ferme à mi-porte une barrière peinte en rouge où tinte un cornet de

fer, dans quelque ruelle où les maisons haussent comme une coupe de jade au bout de mains sales, un pan de ciel crépusculaire..

Les murs s'observent avec la lassitude de vieux partenaires et comme les éternels vis-à-vis d'un bal pauvre.. Des loques ricanent sur des cordes, aux fenêtres. Des coins recèlent d'étranges visages. J'entends des fins de scène et des yeux fixes me défient..

Des enfants piaillent dans l'ombre et tombent. Une voix grondeuse les relève. — La ruelle est si mal pavée que tout le monde a l'air d'y boiter. Le dos d'une vieille tourne au bout d'un passage. — Un chat débuche — et c'est deux pastilles de lune..

Le ciel se fonce entre les murs comme une grande fleur, là haut, dans un vase de fer. Un quinquet de travers, couleur d'oignon brûlé. Son bras de fer : Son tintement l'allume. De courtes flammes bleues pointent dans les cuisines.. Des échoppes s'éclairent, baissent et tremblent..

Une fille ouvre sa fenêtre. Et je vois sa lampe, coiffée de rose, comme un long flamant debout sur une seule patte..

Rappelle-toi nos descentes sourdes dans les escaliers jaunes où flue l'haleine des plombs sans couvercle ouverts sur le soufre des cours, les rais du ciel dans une gouttière, le coin bleu d'un toit où un tuyau bave, et cette femme au casque sombre, aux jambes gantées de bas rouges, et ton cœur qui

battait quand tu prenais la fille — et les soldats qui longeaient le chemin de fer — et ce regard d'une femme à sa fenêtre — sage et lourd comme du raisin noir..



Dans les villes jaunes sur un ciel d'orage..

On parle d'amour derrière une porte. — Une vitre où bouge et s'allonge une figure pâle. — Une lucarne où des fleurs brûlent d'une flamme douce. — Une ruelle où l'odeur d'un étable vous lèche..

Dans un quartier de cours sombres et de fontaines où je rôdais seul dans l'odeur du soir — j'ai vu les Vieilles. Elles groupaient leurs têtes aux barreaux des fenêtres basses. Leurs yeux brillaient de malice obscène. Ils semblaient tourner dans un bain d'huile. Un rire plein de charbon tirait leur bouche. Une d'elles me désignait d'un gros pouce. Une autre un peu en retrait semblait souffrir. — Je distinguai les Parques, la belle Haulmière et la sorcière Sycorax. — D'autres faisaient marcher la machine à laver, comme dans l'hôpital de Pairis du Lac Noir.

Quand elles sabotaient dans le crépuscule, une chauve-souris battait d'une vieille paupière et s'éventait.. Les bêtes torses des pavés se coulaient dans quelque fissure.. Sous les auvents, les nids battaient de pulsations rapides.. Un oiseau traversait

le ciel où les tours du couchant brûlaient. Tout u
bûcher barrait l'impasse..

Une pompe comptait dans son auge de pierre
— Un gros rat pointa dans la brèche d'une porte
d'une porte, d'une tête tremblante.. Un cha
rampa le long d'un mur comme un flocon d
fumée grasse..

Une plainte arriva du large. Une étoile fixa l
soir..

Ailleurs, on attend les aimés par la voiture.. De
bruits de cuisine sonnent. Le grelot d'un cheva
danse dans la rue voisine. Toutes les voix calme
chantent à la ronde, égoïstes et douces..

Mais, le soir m'emplit d'une ivresse étrange.
Et je rôderai dans les cours sombres.



Ils entrèrent au crépuscule. — Une lampe étendit ses ailes dans la chambre. Et quelqu'un posa la main sur mon épaule. Elle est partie. — Dit une voix déserte. — Par la porte ouverte, on entendit des piétinements las de chaleur, des voix sourdes, une voix caressante et puis les bruits plus frais du soir.. La fenêtre sans rideaux laissait voir la ville où baissaient les mirages, et le profond des rues qui bouge comme un fleuve..

Elle est partie. J'ouvris sans bruit la porte sur l'escalier sans lumière. On n'entendait sur le palier

que la plainte obscure d'une fontaine. Mais je vis la main du Soir glisser sur la rampe, devant la mienne..

J'entrai dans la chambre. Je vis tout de suite quelques vêtements que je connaissais tant et qu'elle avait laissés sur une chaise. J'allai les toucher et les sentir. Elle tremblait vraiment partout dans la chambre crépusculaire. Et son regard y rayonnait comme un élément dans sa forme la plus belle.

Et je restais là sans oser bouger et sans pleurer, car je sentais éperdument sa présence par un frisson léger contre mes lèvres.

Les mots, les mots spéciaux qu'elle avait faits pour moi, je l'écoutais les dire à l'Autre.

J'entends sonner son sabre sur le bois du lit. J'entendrai toutes les paroles.

Quand il l'embrasse sur les yeux, là, tout au bord de l'île où s'allume une lampe, il sent ses paupières battre sous sa bouche comme la tête d'un petit oiseau qu'on a pris et qui a peur..

Il s'attarde au réseau des vaisseaux délicats comme l'ombre légère d'une plante marine..

Il caresse de tout son corps ses seins qu'envenime l'amour..

J'entendrai tout, dans ce couloir aux minces cloisons, tout blanc de fenêtres, avec cette odeur fade et sucrée de la boiserie que le soleil chauffe..

Quelquefois, j'attendais longtemps devant sa porte et dans un décor si connu qu'il m'écœurait. Je frappais. J'entendais le vide bâiller derrière.. On marchait bien vite, à côté, comme pour venir ouvrir..

L'heure se plaignait quelque part. Le soir tombait par les baies vitrées, sur les marches..

Et puis les houles du vent d'automne, des frissons d'arbres sur les remparts, l'odeur de la pluie dans les douves et bien des chansons de Paris passèrent sur elle..

LÉON-PAUL FARGUE.

POÈMES

I

MIDI AU JARDIN

Je suis née un Dimanche,
Un Dimanche à midi !

Pelléas et Mélisande.

Le soleil s'arrête étourdi,
Les frelons chavirent dans l'herbe ;
Il semble que tout s'exacerbe
Dans la chaleur de ce midi.

Le parfum des pêches juteuses
Circule dans l'air vacillant ;
Le sable d'or jaune est brillant,
La blancheur du ciel est laiteuse.

Accoudée à la véranda,
Une fillette en robe blanche
Respire la paix du Dimanche
Dans un bouquet de réséda.

Derrière les persiennes closes,
On sait qu'il est un salon frais
Avec un grand fauteuil auprès
De rideaux de cretonne rose.

L'ombre n'a que notre dédain :
Midi dans l'air dansant qui sonne
Nous fascine et nous emprisonne ;
Midi règne dans le jardin.

Un rayon de soleil irise
Le jet d'eau fin qui retombait ;
Tout désir fond comme un sorbet...
Tout souvenir se subtilise...

On ne sait plus, on ne sait pas.
C'est la fin de toute énergie ;
Toute l'ombre se réfugie
Sous les feuilles du catalpa.

Petites fleurs des plates-bandes
C'est un Dimanche et c'est midi !
Ecoutez la voix qui vous dit
La naissance de Mélisande !

II

AUX PAYSAGES DE FRANCE

Pour M. Adrien Mithouard.

Paysages français sans fièvre et sans emphase
Je voudrais infléchir le contour de mes phrases
Selon vos coteaux modérés ;
Je voudrais que parmi mes chansons incertaines
Passe l'écho précis et vif de vos fontaines
Sans rien qui soit exaspéré.

Je voudrais que l'odeur de la terre mouillée,
Cette odeur de vanille et de feuilles rouillées
Qui lorsque la pluie a pris fin
Monte le long des chemins creux qu'elle parfume
S'élève aussi des mots qui tombent de ma plume
Et leur donne un arôme sain.

Paysages français de grâce et de mesure
Je suis semblable au trèfle, à la flouve, à la mûre
A la glycine, au pampre mol :
J'ai besoin du conseil constant de vos collines
Et la sève qu'il faut pour nourrir mes racines
Ne se trouve qu'en votre sol.

J'aime à voir reflétés dans les vasques pensives
Vos ciels qui n'ont jamais de teintes excessives,
Vos ciels ni trop bleus, ni trop gris,
Où les nuages doux qui glissent en silence,
Sachant la vanité de toute violence,
Vont selon le chemin prescrit.

Paysages amis, si les sonnets me plaisent
C'est que ce sont un peu des parcs à la française
Passionnés et réfléchis
Et je n'ai pas besoin des fontaines complices
Pour retrouver en vous comme un nouveau Narcisse
Mon propre reflet réfléchi.

Paysages si fins et si clairs où je passe
Vous êtes le miroir persistant de ma race
Et vos conseils m'ont fait savoir
Qu'entre les Vérités qu'on rencontre au passage
La Vérité Française a le plus beau visage
Et que l'Orgueil est un devoir !

III

ANNONCIATION

Dans le silence, à coups très doux, les heures tombent ;
Dans le silence, à pas très doux, par le verger,
Un ange triste est arrivé au vent léger ;
Ses pieds posés sur l'herbe ont l'air de deux colombes.

Un ange las est arrivé au vent léger
Qui fait gonfler ses deux ailes comme des voiles ;
Dans le verger, sa robe calme en fine toile
Est si blanche que l'on croirait qu'il a neigé.

Un ange frêle est arrivé en robe calme.
Il est si las, il est si triste, il a si froid ;
Sa dextre porte, ainsi qu'un cierge, un lys tout droit
Mais des frissons ont secoué ses ailes almes.

Ses pieds sont las de la poussière des chemins
Et la rosée à ses cheveux laisse des gouttes.
Sa ceinture s'est dénouée au long des routes ;
Il n'y a plus de baume aux paumes de ses mains.

Il voit filtrer de la lumière sous la porte ;
Il n'ose pas faire tomber le lourd marteau
Et comme un pauvre attend l'aumône au bord de l'eau
Il a peur de frapper et voudrait que l'on sorte.

Il a perçu des bruits de pas dans la maison ;
On a bougé et la lampe, par la serrure
A fait briller une topaze à sa ceinture.
Par la croisée, il voit la Vierge en oraison ;

Par la croisée, il voit la Vierge et son visage...
A coups très doux, son cœur s'arrête endolori ;
Le lys candide à son poing maigre a déflori
Et l'ange est mort d'avoir douté de son message.

René Chalupt

L'ART DE M. HENRY BERNSTEIN

Les esprits les plus réfractaires à l'œuvre de M. Henry Bernstein m'accorderont cependant que les pièces de cet auteur ont rencontré jusqu'ici une fortune exceptionnelle. Si le consentement d'un public restreint, circonvenu par les influences du temps, suffit parfois à consacrer un succès provisoire, tel n'est pas le cas ici. Depuis plusieurs années, les salles qui applaudissent les créations successives de M. Bernstein et ses remarquables interprètes, nous ont prouvé par la constance de leur enthousiasme, la sincérité de leur éloge. N'en gardons pour preuve que cette récente reprise de *la Griffe* où triompha M. Guitry. La satisfaction du spectateur se prolonge hors du théâtre, et son opinion ne sera pas modifiée une fois son libre arbitre ressaisi. Sans doute je parle du spectateur innombrable et toujours identique à lui-même qui se reproduit et se multiplie par applaudissement partagé — être passif et généreux, docile contribuable de la chose dramatique.

La popularité de M. Bernstein est franchement

établie, et si j'étais de ses ennemis, je saurais du moins reconnaître la solidité d'une position si bien prise. D'ailleurs le grand public peut choisir lui-même la nourriture qui lui convient : à confronter ses goûts aux nôtres, à s'étonner des rapports ou à s'indigner des différences, on ne saurait qu'épaissir le malentendu.

Mais M. Bernstein, qui est ambitieux, ne s'est pas arrêté à l'exploitation d'une première formule. Après *Samson*, il nous offrit l'exemple d'un auteur qui, en plein succès, cherche à se dépasser, tout au moins à se renouveler. Pour faire la preuve des qualités qu'on refusait de lui reconnaître, il écrivit *Israël ;* pour se conquérir un public nouveau, il vient de donner *Après Moi*, qui fut applaudi à la Comédie Française.

Cette fois il vient au-devant de nous ; le voici tout près : il s'adresse à nous le premier. L'indifférence ne convient plus. D'ailleurs il requiert mieux que notre applaudissement ; il veut le meilleur battement de notre cœur. N'a-t-on pas lu dans un quotidien, la veille de la récente première, cette phrase qui ferait sursauter les plus distraits : " M. Bernstein est le maître de nos sensibilités... "

Il est temps de s'interroger, et de choisir entre l'acte de soumission qu'il réclame, et le refus d'obéissance qu'il faudra peut-être bien lui opposer.



Les adversaires du théâtre de M. Bernstein ont élevé contre lui des griefs qu'il eût sollicités lui-même. Si l'on se hérisse dès l'abord contre un manque de style, une composition hâtive, un défaut de goût, une outrance des caractères, dont on aperçoit aisément qu'ils sont consentis, il faut rompre aussitôt les pourparlers. Armé de malveillance, on ne pénètre guère avant dans la compréhension d'une œuvre ; et les qualités auxquelles prétend M. Bernstein s'accommodent fort bien de ces extrêmes ; la violence des contrastes, le grincement criard de certains frottements font partie de ses moyens. l faut ici un effort de plus de la part de l'auditeur cultivé ; qu'il sacrifie ses goûts et ses aversions ; un peu mieux encore : qu'il oublie sa culture, et sa morale s'il en possède une ; qu'il se laisse faire... Une fois dans cet état, on conçoit qu'il ne sera plus bien difficile à contenter ; pourtant, dans ce désordre des facultés de l'esprit qu'exige l'approbation de ce théâtre de geste, le sens critique peut avoir résisté. Nous le supposerons.

Combien certains ennemis de M. Bernstein eurent tort de ne point surmonter leur première répugnance ! Refusant de passer outre à des nouveautés qui les incommodaient, ils se sont privés de découvrir les tares profondes, les vices irrémé-

diables ; il fallait essayer d'aimer pour connaître ensuite toutes les raisons de détester. C'est en pénétrant le dessein même de M. Bernstein que nous mesurerons la grandeur de son échec ; car la critique des intentions est stérile. Or M. Bernstein s'est proposé de représenter les conflits des temps nouveaux, d'apporter à notre époque les héros qu'elle attendait, de leur donner la vie, la force et la grandeur : — ce but, il ne l'a pas atteint.

Pour ce public moderne d'intention, qui porte sous forme simplifiée ses règles de conduite, refuse de s'attarder à la réflexion oiseuse, et ne veut plus connaître de fatigue, M. Bernstein a créé un théâtre de faits. (En vérité, l'âme des générations modernes est assez différente de l'image qu'il nous en trace ; je la crois plus multiple, plus décentralisée, et moins superstitieuse ; mais il ne s'agit pas de s'égarer sur ce que M. Bernstein eût pu écrire...)

Dans les drames que nous relisons, le dialogue, embarrassé, ne commence à vivre qu'en se hachant de plus en plus : c'est lorsque l'on arrive aux monosyllabes, aux exclamations entrecoupées, qu'on rejoint le ton et le mouvement de la vie. Ce langage tend vers le silence, les qualités qu'elle exige de l'acteur tendent vers celles du mime. Quand les héros ne parlent pas par gestes, ils nous entretiennent de leurs gestes. Le discours

ne semble destiné qu'à combler le vide entre deux voies de fait, à occuper l'attente de nos nerfs. Les mots n'atteignent à l'ampleur et à la précision que dans l'injure ; la citation est impossible, il faudrait des instantanés.

Ecoutons M. Bernstein nous exposer le "sujet" de son dernier drame :[1]

Dans le silence de son château endormi, Guillaume Bourgade, le puissant industriel, a médité son destin. La ruine est consommée, l'arrestation toute proche. Il faut se tuer avant le scandale. Ce *geste de mort* est un *geste d'amour* ; Guillaume s'en va pour que demain, Irène, sa femme, se trouve entourée de compassion respectueuse.

Mais *la porte* de cette chambre tout prochainement mortuaire *s'entr'ouvre* furtivemeut et *se referme* aussitôt, sans que personne pénètre. *Un bond !* Sur la table, Guillaume Bourgade *a reposé l'arme*, et *il est debout*. Car il a entrevu, décoiffée, en peignoir, blonde, voluptueuse, trop belle pour n'être pas coupable, Irène, son Irène, toute sa tendresse, tout son respect... De quel lit d'invité revient-elle ainsi à trois heures du matin ? Abominable incertitude... Dans un tel surcroît de misère, Guillaume Bourgade, qui était à demi glacé déjà par la mort, se retrouve soudain ardent, comme aux heures les plus faciles d'autrefois.

Le tout-puissant instinct l'a possédé de nouveau. Oui, cette affreuse avidité de savoir qui le redresse, qui le torture, c'est, tragiquement masquée, sournoise, invincible, la passion de vivre...

Il est un peu effarant tout d'abord de voir à quoi se réduit, sous la plume de M. Bernstein,

[1] C'est nous qui soulignons, dans ce passage, les *indications scéniques*.

un sujet ; mais voilà qui jette un jour nouveau sur ce drame ; après la représentation, on pouvait se demander à quoi servaient, par exemple, ces longs marivaudages du premier acte — et d'autre part, pourquoi l'auteur avait glissé sur le seul conflit qui présentât quelque tragique : l'hésitation d'Irène entre les deux hommes. C'est que l'auteur tenait à remplir trois actes sans sortir du " sujet "...

Il s'est trouvé une fois en présence d'une donnée qui avait " sa grandeur et sa nouveauté " [1] ; c'est *Israël*. Nous y assistons à la fuite de l'auteur devant sa propre création : à chaque situation offrant quelque richesse, il se dérobe et ne reparaît qu'au moment où tout est déblayé jusqu'à une invraisemblable simplicité. Seule la scène l'intéresse, où les personnages vont pouvoir " s'empoigner " à l'aise (ce sera la plus longue, et il faut bien dire que sa violence gratuite, si elle ne nous étreint pas brusquement d'une inquiétude physique, glisse sur notre sensibilité). Mais la difficulté le rebute à vrai dire ; et il se tient prêt à rancher, plutôt que de voir s'embrouiller ses fils.

Chacune de ses pièces semble un fait-divers qu a gonflé. Elles sont conçues pour être écrites en un acte. Jamais, à les relire, l'effet ne va s'accentuant, l'émotion se creusant ; la représentation, la

[1] Ce sont les propres termes dont M. Bernstein s'est servi pour qualifier le " sujet " d'*Après Moi*.

première lecture épuisent tout. On songe avec quelle hâte Shakespeare, qui ne craignait pas le fait à la scène, s'en débarrasse cependant pour faire place au discours. Pour lui l'œuvre est un cristal, dont les faits n'occupent que les arêtes.

Chez M. Bernstein, le fait s'étale et se prolonge; il règne en maître ; sa préparation, son commentaire, voilà toute la matière du drame. L'esprit doit être constamment occupé de l'accident possible, qui se présente sans cesse au cours du dialogue (c'est l'issue d'un duel qui devient le sujet d'*Israël*).

Du moins défendrons-nous une qualité, celle qui nous frappa tout d'abord : cette habileté dans la conduite des scènes principales, une fois celles-ci amenées par tous les moyens. Il est vrai que l'action n'a plus qu'à rouler vers la crise finale comme sur une pente, et que tous les obstacles sont écartés...

On a parlé de réalisme, de don d'observation directe — mais celle-ci s'est appliquée à un monde bien restreint, et l'on y chercherait en vain quelque intuition créatrice. Ce que l'auteur ne connaît que par ouï-dire est si grossièrement tracé, que l'on se demanderait s'il n'y a pas gageure; mais non, il ne s'y connaît qu'en réflexes.

Peinture de mœurs. Mais quelle fâcheuse aventure que celle d'un écrivain peignant les mœurs d'une société qui précisément n'en a point...



Ce sont là disputes secondaires. M. Bernstein, à la vérité, a prétendu à une qualité entre toutes, et par un mystérieux pouvoir de persuasion que nous apprendrons tout-à-l'heure à mieux connaître, il a fait partager, semble-t-il, à tout le monde sa foi sur ce point. M. Bernstein, entend-on partout, possède la Force. Non la force contenue et disciplinée qui s'exprime en harmonie virile jusque dans l'immobilité, mais la force débordante, impétueuse et redoutable d'un torrent qui brise les digues et renverse tout devant lui. Un accord s'est fait pour lui reconnaître le don de présenter des caractères simples, dont les passions primitives contrastent violemment avec la veulerie élégante et dissolue de leur société, et lui empruntent un relief inattendu. Pour un peu l'on parlerait de "santé" devant ce théâtre "substantiel", "direct", en réaction contre la mollesse et l'artificiel contemporains. Voilà qui semble cette fois trop unanime pour n'être pas sans appel. S'il est vrai, il est encore temps de nous incliner, car cette puissance irrésistible dont on nous parle est une vertu à quoi les dramaturges de ce temps ne nous ont pas accoutumés.

Pourtant, remarquant tout d'abord que M. Bernstein n'a jamais rien renversé qu'il n'ait commencé par placer au bord de l'abîme, on peut se demander

si l'on n'est pas en présence d'un autre artificiel, d'une autre mollesse de conception, plus grave parce qu'elle est déguisée sous les apparences de la force.

En explorant le théâtre de M. Bernstein, y cherchant la puissance et ne l'y trouvant point, du moins découvre-t-on de quel malentendu fut victime la confiance du spectateur. Par une double confusion, on a pris l'agitation et la brutalité des personnages pour de la force, et celle-ci à son tour pour la force créatrice de l'auteur. C'est trop se laisser faire cette fois.

Sa vigueur, l'auteur pouvait nous l'imposer de deux façons : créer des êtres vraiment puissants, puissants par leur seule présence — ou bien jeter ses personnages dans des situations telles que leurs muscles se tendissent contre une résistance réelle, au lieu de seulement se crisper à vide. Il n'en a rien fait, et pour cause.

La puissance consiste à entasser les matériaux, à faire de tous les obstacles un bûcher, et à placer au sommet ce qu'on veut exalter ; non à choisir la plus mesquine impulsion, l'action la plus commune, à l'envelopper de néant, à creuser un large vide alentour, et à faire ainsi paraître *grand* ce qui n'est qu'*isolé* par artifice.

Cette secousse violente éprouvée par l'auditeur de bonne volonté devant le fait qui se déroule sous ses yeux, cette étreinte rapide, si semblable à ce

qu'on peut éprouver en présence de quelque accident de la rue, ou à la vue d'une civière qu'on transporte, cette brève impression qui ne se prolonge pas même en méditation, cette "rafale" nuisible à l'émotion dramatique, que saurait-elle atteindre en nous, hors les nerfs ? L'auteur n'a voulu qu'insister, de toute sa véhémence, sur les scènes facilement violentes. Il a une prédilection pour la préparation des suicides *(La Rafale, Israël, Après Moi)*. Ne dirait-on pas qu'une fois dans une impasse, il craint moins de se perdre ?

M. Bernstein se laisse dévaler à travers ses pièces ; il feint de se placer très haut ; puis de dégringolade en dégringolade, il joue à l'avalanche; son théâtre à catastrophe nous représente toujours le même procédé.

Dans les rapports de l'artiste et de son public, il y a échange. Or le marché est rarement loyal ; le plus souvent l'un des deux donne plus qu'il ne reçoit ; parfois l'un donne tout, l'autre rien. On mesure précisément la force d'un auteur à ce qu'il sait *apporter* à son public ; à l'effort qu'il demande au public pour parvenir à sa hauteur. (L'habileté peut d'ailleurs consister à faciliter cet effort, ce que M. Bataille par exemple entend à merveille.) Mais certains vont les mains ouvertes, pour donner semble-t-il, en vérité pour recevoir.

Le public entre au théâtre avec des émotions

prêtes, qui sont une grande force inemployée et disponible. L'amour, la crainte, la colère de chaque homme, de cette foule d'hommes, sont des puissances confuses qu'un trait heureux peut précipiter en applaudissements ; et c'est le secret du mélodrame.

Ainsi votre théâtre de force est sans force. Non seulement vous ne régnez pas sur nos sensibilités, mais vous ne savez pas même éveiller nos énergies. Vous a-t-on trahi ? Vous a-t-on mal compris ? Mais non, et vous avez pris soin de vous expliquer vous-même, désavouant rudement, au lendemain d'*Après Moi*, la perspicacité de certains qui vous prêtaient plus que vous ne pouviez rendre...



Relisons cependant *Samson* qui reste la meilleure pièce de M. Bernstein. Appliquons-nous à rassembler tout ce qui, dans ce théâtre, à défaut de qualité dramatique, apparaît du moins véridiquement tracé.

Rien de sincère ne saurait être négligeable ; et peu à peu, alors que les comparses et les rôles de second plan, les Silviane, les James Aloy, toutes les femmes sans exception, s'effacent dans leur insignifiance définitive, un seul type au contraire palpite encore d'une illusion de vérité... Il s'exprime mal, l'auteur le trahit à chaque instant, le

donne pour un autre, le déguise et ne parvient pas à le faire disparaître entièrement.

Il y a là un personnage qui, malgré M. Bernstein, demandait à venir au jour. C'est un joueur ; non point le joueur impatient de gain, qui ne s'intéresse pas au jeu et s'en sert comme d'un moyen, calcule froidement et roule les joueurs de hasard ; ni que le vrai joueur passionné de risque, connaissant le péril, qui consent à perdre pourvu que la partie soit belle et qu'il lui reste de quoi jouer demain... Mais un joueur sans caractère, impulsif seulement et têtu. Le jeu est son vice, et il n'aime pas le jeu, qu'il pratique comme il userait de quelque drogue souveraine. Il ne s'amuse pas ; il n'a pas le sou et il joue gros jeu ; s'il sait y voir clair, il reconnaîtra qu'il est *celui qui joue pour perdre*. Il est possédé par la malveillance immanente ; il est abject peut-être... il est presque beau.

Mais en usurpant le nom d'un autre, en se faisant passer à nos yeux pour Robert de Chacéroy, pour Jacques Brachart, pour Guillaume Bourgade, il perd sa dernière chance d'héroïsme. L'héroïsme n'est jamais que dans l'affirmation de soi-même, en dépit du monde qui veut faire abdiquer à son profit. Par excellence, le héros est seul. Il se tient debout parmi le peuple assis. Mais le héros de M. Bernstein est tout consentement ; il passe son temps à recevoir les événements et à s'écrouler dessous ; hébété devant sa partie perdue, il écar-

quille des yeux fixes et ne sait plus qu'organiser son suicide. Il est déchu avant d'avoir perdu, et on sait d'avance qu'il ne s'arrêtera pas de jouer lorsqu'il aura perdu ce qui lui appartient. Lisez le récit de Chacéroy dans la *Rafale*: "...naufrager un beau soir autour d'un tapis vert, comme un galopin, comme un neurasthénique, comme un rien du tout..." Comme sonneront faux, ensuite, leurs déclarations qu'ils sont en marge du monde et possèdent une doctrine à part! Aucun n'a d'intérêt sérieux dans la vie, et l' "instinct de vivre," lui aussi, n'apparaît si puissant en eux que parce qu'il est seul.

Ce joueur-là nous servira de guide à travers tout le théâtre de M. Henry Bernstein. Il en est le meilleur et la raison d'être. Ses passions nous expliqueront le choix des sujets et la logique des dénouements ; elles ne sont ni "primitives," ni "modernes," mais simplement déréglées. L'héroïne a moins de chance encore ; la femme, dans la vie de notre héros, ne remplira qu'un rôle essentiellement passif et monosyllabique... Cet amour instinct, pourquoi l'auteur l'a-t-il maquillé, chargé de convention et affublé d'un lyrisme irréparable ! Au début de *la Griffe*, Cortelon amoureux, dans toute sa force, n'est guère différent déjà du vieillard que l'idée fixe rendra dément au dernier acte. Mais il est seul authentique ; en regard de lui, Vincent Leclerc, qui nous fait le récit de sa victoire

sur son propre cœur, semble inanimé. Même remarque pour Chacéroy en face d'Hélène Lebourg, dans l'exposition de *la Rafale*.



Je ne voudrais pas retenir un seul instant le reproche d'immoralité contre l'œuvre de M. Henry Bernstein ; ou plutôt j'en voudrais faire le sujet d'une étude très distincte, où l'influence de ce théâtre m'occuperait seule. Pourtant, dans l'immoralité de ces héros, je découvre à la fois le secret de leur faiblesse et la raison principale de leur succès. Qui dit force suppose discipline, et la discipline comporte un *sens* moral, une *direction* (je retiens volontiers la double signification de ces mots). Nous savons désormais à quoi conduit l'anarchie en psychologie.

D'autre part, il n'entre aucun pessimisme excessif dans l'idée que l'immoralité contribue à l'applaudissement. Un certain amour-propre du spectateur lui fait volontiers accueillir toute infériorité chez les êtres appartenant à un monde supérieur. Si ce sentiment fait naître l'épanouissement comique, à plus forte raison intervient-il ici. Alors que d'autres exploitaient dans le même but les passions généreuses et escomptaient la hausse, M. Bernstein joue la baisse.

On peut ne conserver nulle animosité contre ce théâtre, et simplement ne pas l'aimer. Nombreux sont ceux que M. Bernstein ne gêne point, parce qu'il ne va au travers d'aucune de leurs admirations. Mais le malentendu grandit et risque de s'aggraver encore : amis et ennemis y contribuent; seuls capables de nous rassurer, les meilleurs préfèrent se taire. On ne saurait cependant passer sous silence un événement trop proche, sans commettre une petite trahison envers soi-même.

PIERRE DE LANUX.

LETTRES DE JEUNESSE DE CHARLES-LOUIS PHILIPPE

A HENRI VANDEPUTTE

(Quatrième Série) [1]

XLVIII

Cérilly, 8 Sept. 1898.

Mon ami bien aimé,

Il fait une température affreusement chaude qui m'accable. Je suis dans ma pauvre petite ville, tout seul, au milieu de tous mes vieux souvenirs. Je ne sais pas comment cela se fait, je sais encore moins pourquoi, mais je suis dans une éternelle inquiétude. C'est une angoisse particulière qui consiste en agitation, en souffrance vague, en terreurs injustifiées. Je n'ai de plaisir à aucune chose, je n'ai aucun espoir. Je souffre. C'est la première fois qu'un séjour ici ne me remet pas de toutes mes douleurs. Les jours sont affreusement longs. Le matin s'unit au soir par de l'ennui. La nuit est triste. Les feuillages me font un peu de bien lorsque le vent les fait remuer. Mais maintenant

[1] V. les Nos des 1er novembre et 1er décembre 1910, et 1er mars 1911.

il n'y a pas de vent. Ma grande forêt était merveilleuse tous ces matins, mais ce soleil lourd l'empêchait aussi de vivre. Je n'aime presque rien. Tous mes sentiments sont enfouis au plus profond de moi-même. Ma petite connaissance ne m'intéresse pas le moins du monde. Au fond, il faudrait une femme bien parfaite pour que je puisse l'aimer. Il y a en moi cette profonde douleur des personnages de Flaubert qui ont attendu trop longtemps leur idéal et qui ont usé leur âme à force de rêver. Je vois bien encore une chose qui puisse m'intéresser : c'est l'étude. Mais l'étude aride et sèche d'une science que je ferais vivre avec ma propre substance. Je pense à faire une histoire et particulièrement une histoire de l'amiral de Coligny. Il faudrait pour cela que j'aie la liberté des après-midis afin de pouvoir compulser des documents à la Bibliothèque Nationale. Il me semble que je fouillerais dans ces vieux papiers en tremblant. Il y a au fond de moi-même un grand respect pour la science. Cela me vient de mon père qui, comme tous ceux qui savent à peine lire, a un grand respect pour les livres. Il me semble que ces recherches me consoleraient. Qui sait ? A 24 ans voici que je suis vieux comme un vieux chemin. J'ai tellement rêvé sur toutes choses qu'aucun bonheur ne m'est inconnu, j'ai tellement souffert que je n'ignore aucune souffrance. Je poursuis ma vie avec fatigue et les manifestations de l'existence

ordinaire des hommes ne m'étonnent ni ne me passionnent. Il y a pourtant une chose humaine qui m'intéresse : c'est l'Humanité. Il faut travailler au bonheur humain, humblement, en descendant dans le peuple, en écrivant sa haine pour les bourgeois de manière à la communiquer aux autres. Il y a une collection ignoble de crétins dans la bourgeoisie de ma petite ville. Je les vois dédaigneux, prétentieux, beaux et bêtes, en troupeaux, hommes, femmes, enfants, et je voudrais les mener à l'abattoir. Il y a en moi des colères irréductibles. Je casserais des gueules comme ils s'amusent à couper des fleurs à coups de cannes.

Je te demande pardon, mon bon vieux, de t'écrire de ces paroles qui au fond ne signifient rien. Je m'exhale, je me confesse, ça me soulage et ça t'intéressera parce que ça te fera connaître des coins de moi-même que tu ne connais guère. Tu veux savoir le nom de ma connaissance : elle s'appelle Maria. C'est une exquise petite fille, mais je suis trop calme et trop sincère vis-à-vis de moi-même pour croire qu'une femme puisse jamais m'aimer. Je m'intéresse à sa souffrance, j'aurais du plaisir à la former, comme j'ai du plaisir à former des petits enfants. C'est tout. Je jouirai d'elle, d'autre part, comme je le pourrai, mais je ne croirai à ses sentiments que lorsqu'elle me les aura montrés continuellement pendant dix ans. Je ne lui en dis rien. Je lui fais du boniment.

Je te quitte, mon bon vieux, je t'aime bien mieux qu'elle, parce que tu es intelligent et parce que nous nous connaissons profondément. Dis-moi si ta place s'annonce. Parle-moi de ton mariage. Je t'embrasse.

Louis.

XLIX

1er octobre 1898.

Mon bon vieux, je t'écris enfin. Il y a des temps et des temps que je voulais le faire chaque soir, mais à Cérilly je n'ai du goût qu'à regarder autour de moi comment est faite la vie. T'écrire est un des beaux plaisirs que j'aie, mais je n'ai de force à la campagne que pour boire de l'air et pour regarder des arbres. Je t'aurais envoyé une lettre néanmoins si je n'avais été obligé de partir brusquement, avec les miens, auprès de ma sœur. La pauvre petite est toujours dans un état terrible de neurasthénie, et de plus elle était enceinte, si bien que par une conséquence naturelle de sa maladie elle a accouché avant terme, à six mois et demi, de deux petites filles à la fois, mais qui n'ont vécu qu'une demi-heure. Ma sœur va mieux, maintenant, mais moi je suis terrifié en pensant que ma tante a eu deux jumeaux, et mon père aussi, et ma

sœur aussi. Pour peu que je me mette en ménage j'aurai de l'avance à être en famille.

Une autre raison qui m'a fait tarder, c'est qu'il fallait que ma lettre te fît de la peine. Tu m'as envoyé ta pièce : " Les jeunes époux. " Je l'ai lue très attentivement, avec toute la bienveillance dont je suis capable (et j'en ai des trésors lorsqu'il s'agit de toi). Or je ne la trouve pas bonne du tout. Je t'assure que Lemonnier t'a dit la vérité. Cette pièce a été conçue hâtivement et écrite plus hâtivement encore. J'y trouve bien quelques-unes des qualités de tes productions littéraires, mais je les y trouve parce que je connais fort bien toutes tes œuvres. Ici tu ne sors jamais du banal. Ton amie et toi vous vivez très peu, on ne sent pas en vous cette existence profonde de deux âmes qui s'aiment. Vos actes sont quelconques, je vois bien des esquisses de beaux sentiments et de beaux discours, mais des esquisses seulement. Je ne puis mieux dire : c'est banal d'un bout à l'autre. Je ne veux pas insister là-dessus. Tu reconnaîtras toi-même la vérité de ce que je te dis lorsque tu te reliras, mais relis-toi en oubliant toute la ferveur que tu as voulu mettre dans tes paroles. Dédouble-toi, sois froid, et tu verras combien j'ai raison. Il y a une qualité pourtant assez importante : tu dialogues très naturellement. Les paroles sont de vraies paroles et les mouvements d'émotion de vrais mouvements d'émotion. Je pense même

que toi, qui es très en dehors dans la conversation et qui te donnes entièrement tu sauras faire de très belles pièces vivantes. Mais pour celle-ci, prends-en ton parti, c'est raté. Il n'y a pas lieu de te désoler. Je sens toute la douleur que tu éprouveras en lisant cette page de ma lettre. Peut-être ai-je été trop franc, mais à ton égard je ne ferai jamais autrement. Il n'y a pas du tout lieu de te désespérer. Réfléchis bien toi-même et tu verras qu'il n'en peut être autrement d'une pièce que tu as conçue et exécutée à la hâte. Tu as de quoi te consoler en pensant que tu as écrit des choses charmantes qui ont du feu, de la vie, de la douceur, et cette importance spéciale des choses qui sont bien en harmonie avec le monde. C'est moi qui te le dis, et tu vois que mon avis est sincère.

. . . .

L

26 octobre 1898

. . . .

Mon bon Henri, tu connais ma vie, elle est toujours vide et troublée parce qu'elle est sans amour. J'ai pourtant souffert avec acuité, dernièrement, à cause de cette petite amie dont je t'ai parlé. La pauvre enfant est une bonne petite fille charmante et malheureuse. Sa santé brisée, sa vie

de privations et la politesse exquise de son cœur sont des spectacles charmants qui m'attendrissent. Je ne l'aime pas, parce que de temps à autre elle me fait délier les cordons de ma bourse, mais pourtant je m'associe à ses maux. Or, voici que, lasse de son existence d'ouvrière sans travail, elle veut se faire putain. Elle l'est déjà un petit peu, mais elle se dispose à le devenir en grand. Je la catéchise. As-tu pensé parfois à ce que tu dirais à une jeune fille qui se disposerait à tourner mal ? As-tu mis en tête à tête les arguments que tu pourrais lui donner, avec ceux qu'elle invoquerait ? Je t'assure que dans les conditions sociales actuelles il est impossible d'avoir raison contre elle. Une ouvrière arrive à gagner 2 fr. 50 à 3 fr. par jour. Il est bien évident que cela ne lui suffit pas et qu'elle doit se faire secourir. La plupart ne trouvent pas le monsieur sérieux qui les adopte et leur fait partager sa vie. Alors elles doivent courir la pretentaine et risquer de se faire prendre par les agents des mœurs et de se faire mettre en carte. Les risques sont presque les mêmes que si elles étaient putains tout à fait. D'un autre côté abandonner le travail c'est avoir toute sa journée libre. On peut dormir pour se reposer des noces de la veille. Et puis si l'on fait cela en grand, sans scrupules, on gagne assez d'argent lorsqu'on est habile et jolie. Donc, ma petite Maria s'est acheté une robe de soie et se dispose à s'en servir comme

d'un instrument de travail. Quelles remontrances je lui ai faites ! Je lui parlais d'agents des mœurs, de syphilis, je lui parlais surtout de la vieillesse misérable qui serait la sienne. Ses raisons étaient toujours plus fortes que les miennes. Les agents des mœurs ne courent pas après les robes de soie parce qu'elles peuvent avoir des protecteurs puissants. La syphilis, on n'en meurt pas. La vieillesse, ma petite Maria espère ne pas dépasser la quarantaine. Enfin, j'ai invoqué les principes de morale, et puis j'en suis venu à des aperçus pratiques : Tu seras toujours heureuse à la fin de la semaine de toucher tes 15 ou 20 francs, et si l'on t'arrêtait tu pourrais protester en disant que tu gagnes ta vie par ton travail. Quel sera le résultat de mes conseils ? Je n'en sais rien. Toujours est-il que lundi dernier elle avait l'intention de reprendre son métier de fleuriste.

Je te cite ces faits brutaux, et je ne m'appesantis pas. Tu comprends facilement quel est le chagrin d'un homme, impuissant devant ces choses. Et si tu connaissais cette jeune fille, tu verrais combien la Nature l'avait faite bonne et tendre et belle puisque la vie de Paris n'a pas pu parvenir à la gâter. Elle n'était pas faite pour cette vie. C'était une bonne enfant intelligente et tendre qui aurait dû passer une vie tranquille. Si tu voyais son petit visage simple, ses beaux cheveux noirs, ses yeux et son corps délicat, tu comprendrais bien doulou-

reusement ce que je te raconte. Lorsque la société pervertit certaines âmes, on sent qu'on est en présence d'un crime. Je trouve cela bien plus terrible que l'assassinat d'une impératrice d'Autriche.

. . . .

LI

4 décembre 1898

. . . .

...Pourtant ma vie n'a pas beaucoup changé, mes idées sont bien les mêmes, et mes ennuis aussi. Il y a en plus pourtant que ma petite Maria est encore à l'hôpital et qu'elle me donne des émotions joyeuses et tristes. La vie de ces pauvres petites filles est une succession de rires et de pleurs. Ça se passe dans la rue à rire, dans des chambres de jeune homme à faire l'amour, ça se continue à l'hôpital et ça finit souvent au coin d'une rue, un soir d'hiver, à offrir des bouquets fanés. C'est bien triste.

Je suis allé la voir ce soir à son hôpital où elle était charmante avec sa coiffe blanche sur ses cheveux bien noirs. Elle ressemblait à bien des rêves que j'ai eus d'une petite ménagère en bonnet que je verrais, les manches retroussées, en train de faire des confitures. Elle me montrait un bas de pantalon qu'elle avait fait, elle me parlait de son

mal, de ses ennuis, et j'étais plein de pitié. Elle me disait des mensonges aussi, et je comprenais que la vie des petites femmes à Paris est une chose dure puisqu'elle les oblige à mentir. Et je m'en suis retourné bien agité le long des rues fatigantes et je suis allé au musée du Luxembourg voir des choses.

Elle m'écrit des lettres maladroites et tendres. Son âme est délicate parce qu'elle est malade. Elle a des trouvailles charmantes : " Je termine en t'embrassant de tout mon petit cœur d'enfant malade. " Elle me raconte ses peines. Je suis le confident de cette pauvre enfant malheureuse et j'apprends des choses terribles.

Tout ceci m'a donné l'idée d'un roman où l'on verrait tout au long une jeune ouvrière devenir une prostituée. Je commence a amasser des documents. Mais, mon Dieu ! que c'est long, et qu'il y a donc du travail ! Bouquins de sociologie, d'économie politique, de statistique, je vais compulser tout cela. Il faut que je connaisse les salaires de femmes. Bien mieux, mon héroïne sera fleuriste, et il va falloir que j'apprenne le travail de la fleur ! On me voit dans les rues m'arrêter aux étalages, examiner les fleurs pour voir comment c'est fait. On me voit devant les boutiques de modistes examiner les chapeaux. Il faut encore que je m'occupe de la prostitution à Paris. J'irai dans les cafés de femmes, dans les bordels. Il faut que je fasse

la connaissance d'un certain nombre de vieilles putains immondes, que je sache leur vie du jour et surtout celle de la nuit. Il faut que je visite le Dépôt, St Lazare, les hôpitaux. Si c'est possible, j'assisterai à la visite hebdomadaire des femmes en carte. Travail, travail ! Mon pauvre vieux, quand on voit certaines choses de trop près on est plein de douleur comme un chien. On est tout en larmes. On a des colères contre la Société et l'on devient anarchiste. Toi qui es heureux tu aurais honte de ton bonheur si tu contemplais certaines misères.

Ma vieille Maria me fournit des renseignements. Elle est une encyclopédie ambulante. Comme elle a une intelligence supérieure elle me fournit même des renseignements épatants. Je l'aime bien à cause de cela et, plus tard, quand je serai un vieux sénateur plein d'argent, je lui ferai une position.

Pour le moment je continue mon livre de l'enfant et sa mère. Mon gosse a un an, il est sevré, il sait déjà imiter l'âne, le veau, le mouton et la poule. C'est d'ailleurs un bel enfant. Mais il me donnera bien du mal en attendant sa majorité. Ah ! s'il était seulement au collège.

. . . .

LII

7 janvier 1899

. . . .

Chez moi aussi, mon bon vieux, il se passe des événements. Je n'y suis pas intéressé directement, mais le spectacle n'en est pas moins désolant. Imagine donc que cette pauvre jeune fille dont je t'ai parlé, au cours de sa vie désorganisée de ces derniers temps, a récolté la syphilis. C'est bien triste. Voici une pauvre enfant de 21 ans qui sort de l'hôpital pour recommencer à être malade et pour y retourner ensuite. Cela se passera de cette façon jusqu'au jour de sa mort. Il lui faudrait se soigner quotidiennement pendant trois ans pour arriver à la guérison. Elle n'en a pas les moyens, et la vie qu'elle mène n'est pas assez régulière pour cela. Si tu savais comme elle est désolée ! Elle a eu auprès de moi des crises de larmes affreuses pendant lesquelles son corps ne pouvait plus se tenir. Je la consolais de mon mieux, mais nos consolations sont bien peu de chose à côté de ces malheurs-là.

Il y a eu pire encore. Elle avait vécu avec un bonhomme qui, maintenant, veut la faire travailler pour lui. Comme à sa sortie de l'hôpital elle ne savait pas où se loger, je lui donnais quelque peu l'hos-

pitalité. Je l'avais un peu retapée. Elle était retournée à l'atelier, un jour, et ç'avait été pour moi un bien beau jour. Elle rentrait dans l'existence régulière, son parti était pris de ses malheurs. Elle faisait des rêves innocents. Un soir elle me disait : Je vais louer une petite chambre à côté, rue St. Martin, et nous pendrons la crémaillère. Nous ferons un fricot épatant. J'achèterai un poulet. C'est précisément la nuit où elle me racontait cela qu'on est venu frapper à ma porte, à 3 h. du matin. Une femme se nomme. J'ouvre, et la femme entre, accompagnée d'un marlou énorme et d'un autre jeune homme qui était le bonhomme à Maria. Ils avaient découvert son adresse et venaient chez moi pour la chercher. J'ai vu là une scène lamentable. Je n'avais aucun droit sur elle. Je n'étais pas en force. Je pense qu'elle ne protestait pas pour ne pas m'attirer de désagréments. Enfin, aprés m'avoir juré " sur sa conscience d'homme " qu'il ne lui ferait aucun mal, le bonhomme l'a emmenée. Voilà. Il y a 8 jours. Je ne sais plus ce qu'elle est devenue. On doit lui avoir soigneusement interdit ma maison, et ça me fait beaucoup de peine parce qu'elle deviendra maintenant une prostituée. Elle ne se soignera pas, elle sera bientôt vicieuse comme celles de son métier, et elle ne tardera pas à mourir. Je te raconte bien mal ces choses, mon cher Henri. Et puis il faudrait avoir connu cette jeune fille d'une intelligence supé-

rieure, et qui était une des meilleures femmes de ce monde.

. . . .

LIII

15 février 1899

. . . .

Ma vie est pleine d'oscillations. Si mon cerveau a un peu de calme et peut poursuivre assez régulièrement sa besogne, du moins mes nerfs et mon cœur n'en ont guère : Je suis balloté par toutes sortes de sentiments, d'études, de malaises et j'en perds un peu la conscience. Ce n'est qu'un moment de ma vie, je l'espère.

Je continue mes études sur la prostitution. T'ai-je dit que je devais faire un roman là-dessus quand j'aurai fini mon livre sur maman ? Les choses que je découvre sont horribles. Syphilis, alcoolisme, crapulerie sont les phénomènes quotidiens de l'existence de plus de 50 000 femmes de Paris. Je t'exprimerai quelque jour en détail comment je vois cela et comment j'essaierai de le rendre, mais pour l'instant je me contente de prendre quelques notes. Je sens surtout une immense pitié pour cette misère. Si tu étais ici je te dirais quotidiennement ce que je découvre.

Une prostituée, mon ami, est souvent une pauvre

créature chaste que la destinée a choisi pour faire le mal. Elle n'est plus elle-même, mais une partie du Destin. *Toutes les prostituées ont la syphilis* et la prennent en général au début de leur profession. Alors, elle se promène chaque soir en riant pour attirer les hommes et leur communiquer son mal. Comprends-tu cela, mon bon vieux : c'est la fin du mois, cet employé qui vient de toucher de l'argent mange, boit, est gris et se sent une âme enfantine. La Nature nous rend comme des petits enfants lorsqu'elle veut nous tenter. Cet homme passe une rue, il rit comme un ange, et il rencontre cette femme. C'est fait, ils sont ensemble, il y a l'homme et le Destin. L'homme va avoir la syphilis.

Ma petite amie Maria est chaste et bonne, et je la vois marquée de cette marque ineffaçable qui fait les héros et les prostituées. Elle me raconte ses histoires et c'est un trésor de documentation. Elle a perdu son père il y aura bientôt quinze jours. Elle a pleuré. Elle était pleine de douceur et de mystère comme une pauvre désolée. Mais la veille de l'enterrement de son père elle a dû " travailler " sur les grands boulevards jusqu'à 4 h. du matin. Pour avoir un chapeau de deuil et du pain.

Et ces pauvres familles parisiennes ! Le père de cette enfant était un ouvrier peintre en bâtiments. Il laisse 7 enfants dont 3 en bas âge : 12 ans, 10 ans, 7 ans. La sœur aînée, mariée à un couvreur, et qui a un enfant, et qui va en avoir

un quatre a pris le 2e. Le frère, ouvrier-trempeur pour la fleur, qui a 20 ans, qui est collé, et qui va être père a pris les deux autres. Il partira au service l'année prochaine. Que deviendront cette femme et ces trois enfants ? La plus jeune fille, qui a 17 *ans*, qui est syphilitique depuis un an déjà, est en ce moment-ci à St Lazare. Mon bon vieux, à l'âge où nos sœurs sont de jolies jeunes filles délicates, celle-ci est déjà une vieille prostituée. Est-ce assez triste ? L'agonie du pauvre père devait être affreuse. J'ai passé trois jours noirs en pensant à ces choses, j'en souffre encore, et quand je réfléchis je me dis que cela se voit dans des milliers de familles parisiennes.

. . . .

LIV

7 mars 1899.

. . . .

Tu me dis que tu te sens à ton aise parmi toutes tes occupations. Voilà une chose qui ne m'étonne pas du tout. Tu as un tempérament très actif, et puis quand même tu serais un ramolli comme ton vieux Louis, tout travail te ferait du bien. Je t'ai exprimé plusieurs fois mes idées sur le travail qui nous fortifie. Il y a encore une raison de joie : c'est que nous mangeons un pain que nous avons

gagné et qu'il faut, en toute justice, gagner le pain que l'on doit manger.

Tu as bien raison aussi d'avoir ce dégoût des écrivains poseurs. Ces gens-là sont désagréables et nuisibles, désagréables à cause de leur égoïsme prétentieux et nuisibles pour l'exemple qu'ils en donnent. On croit que c'est ça la littérature. Il y a même des imbéciles, comme un employé de mon bureau, qui en prennent les apparences. Grands cheveux, grande cravate et petit air supérieur, il faut voir ce bonhomme. Il me rappelle de très près l'histoire de Samson dont toute la force résidait dans la chevelure. Et puis, d'un autre côté, il n'y a de bon, comme tu le fais, que le travail bien calme d'un homme ordonné, qui vit la vie de tous les hommes et qui par cela même en connaît mieux les idées et les sentiments.

Mon existence n'a pas beaucoup changé pour ce qui est des ennuis et des chagrins, mais elle s'est matériellement améliorée. Je connais moins la dèche, et par une bizarrerie naturelle, c'est à présent que je pourrais m'en offrir quelques-uns, que je me prive absolument d'alcools. Je m'ennuie beaucoup, mon bon vieux, c'est devenu une vieille habitude, et même c'est dans ces moments d'ennui que je me sens à mon aise. Je suis moi, le Philippe de toute la vie, je me reconnais et me savoure.

Histoires de prostitution, toujours. Documents humains ! J'en vois chaque jour. Je suis servi par

le Hasard avec abondance. Je fais des rencontres, j'apprends des faits. Je suis allé dernièrement à l'Hopital de Lourcine et j'en ai vu, et j'en au vu, des vieilles et des jeunes. Des syphilis de haut en bas, et les complications sans nombre qui résultent de la noce. Il y a bien de la misère au monde, et je suis porté à maudire tous les riches, tous les heureux qui n'ont pas travaillé pour mériter le bonheur. Il faut travailler, mon bon vieux, il faut que notre pain soit le fruit de notre travail. Les rentiers, les feignants et les noceurs sont les derniers des hommes et c'est leur paresse qui entretient la misère des malheureux. Nous devrions nous pénétrer de ces idées-là et les exprimer. Je ne rougirai jamais de mes vêtements de travail qui ont une noblesse que ne possède pas l'habit élégant de nos riches confrères.

. . . .

A quoi travailles-tu, maintenant ? Détails, détails. Je continue mon bouquin et mon gosse vient d'avoir douze ans. Nous le soignerons jusqu'à dix-huit et puis nous l'abandonnerons aux événements de ce monde.

. . . .

LV

18 mai 1899

. . . .

Je ne sais pas quand nous nous verrons, mais il faudrait que ce soit bientôt. Nous avons dû changer beaucoup, depuis que nous nous sommes vus. Il me semble que nous sommes moins jeunes, mais que nous sommes plus forts et meilleurs. Nous avons eu bien des peines en somme pour arriver à ce jour. Mais je pense que nous sommes bons l'un et l'autre et que nos maux auront servi à nous faire comprendre ceux des autres. Ma vie à moi n'est pas heureuse, mon cher vieux, mais elle contient une force de résignation, sans amertume comme sans envie. Et puis au fond mes tristesses me donnent une espèce de bonheur digne et noir que je voudrais bien mettre dans mes livres. Elle me donne aussi un grand désir de faire le bien.

. . . .

LVI

8 juin 99

Vieil Henri, je demeure maintenant 29, quai d'Anjou. C'est dans l'île St. Louis, sur des quais pleins d'ombre et de calme auprès desquels la Seine

semble un canal et se repose. Pense donc que la nuit, les arbres qui sont sous ma fenêtre, j'entends leurs feuilles qui bruissent au vent. C'est là qu'il fait bon travailler, loin de Paris, en face d'un portrait de Léonard, d'un Christ de Grünewald et d'un bois de Max.[1]

. . . .

LVII

23 juin 1899

. . . .

Ta dernière lettre si longue et si bonne m'a montré, comme une seule image, toute notre amitié passée et toute notre amitié présente et m'a fait penser que l'avenir en était encore rempli. C'est un beau bonheur, au milieu de ma vie pauvre et soucieuse, que ce sentiment qui nous unit. Je n'ai pas été gâté du côté des femmes, mais je l'ai été du côté de l'amitié.

Quand je pense à toi, je suis bien ému. J'ai un autre ami ici, auprès de moi, qui travaille dans le bureau voisin, avec une âme bleue et un beau cœur humain. Il contient aussi une partie de ma joie. Quand tu viendras à Paris et que tu le verras, mon vieil Henri, tu sentiras combien il est beau, et lorsque tu connaîtras sa vie, auprès de sa femme et

[1] Max Elskamp.

de ses enfants, tu en rapporteras le souvenir d'un spectacle divin. Tu es d'ailleurs un des personnages familiers de son petit garçon, avec Monsieur Gide, Monsieur Prod'homme, et tu participes à des drames qui t'unissent à Polichinelle et à d'autres personnes terribles. Et je vois mon pauvre ami boîteux, toujours malade, travailleur et bon, qui lit, qui médite, qui aime le bon peuple, celui qui gagne sa vie avec de la peine. Nous causons de toutes les choses humaines et il possède une grande âme, très saine, dans laquelle les événements ont leur place, loués ou méprisables suivant leurs qualités de simplicité, de bonté. Son intelligence est claire, profonde et humaine. Bien des fois il est mon guide et mon soutien. Cet homme contient de la lumière. Tous ceux qui voient sa face blonde et ses yeux bleus sentent sa vie et l'aiment. Tu verras. Il a écrit des choses dans l'" Enclos ", qu'il signait : Lucien Jean. Je les aime beaucoup. Relis-les.

Tu me racontes toute ta vie familiale et tu me la fais sentir. Il me semble voir ton petit appartement clair et tu montres la naïveté de ton expérience en disant que je paye peut-être autant que toi, pour ma chambre. Mais, Monsieur, non seulement j'en paye 25, mais encore j'en paye 30, et 3 f. que je donne au garçon, qui font 33. Il est vrai que j'ai trouvé quelque chose d'à la hauteur. Grande chambre donnant sur les plus beaux quais

et les plus calmes, et cabinet de toilette. Parfaitement ! Il me vient de l'air jusque dans les talons ; le vent souffle dans les peupliers ; la Seine s'arrête de couler ; les petites filles font des rondes, le soir, de bien jolies rondes. Ma voisine est une veuve mère de deux filles. C'est tranquille et convenable. Cependant que Monsieur Drumont déclare que l'insurrection est un devoir impérieux parce qu'un innocent revient du bagne.

Mon gosse a 15 ans et je ne lui donne pas 8 jours pour en avoir 20, et je ne lui donne pas jusqu'à fin juillet pour ficher le camp.

. . . .

LVIII

27 septembre 1899.

. . . .

J'ai fini mon roman. Il est entre les mains de Vallette. Je vais commencer l'autre, qui parlera des prostituées, des souteneurs, de la faim et de la syphilis. Encore quelques livres que je voudrais lire, et puis je m'y mettrai. C'est assez triste, va, de n'avoir que le travail qui vous soit un peu agréable.

J'ignore bien ce qui se passe dans la "littérature". Je trouve qu'il vaut mieux passer son temps au milieu des gens ordinaires, qui vous font connaître

la vie ordinaire. Je connais aussi quelques crapules qui me sont très utiles pour mes études.

. . . .

27 Novembre 1899.

. . . .

Mon existence, mon cher ami, est bien plus triste qu'autrefois parce que toutes les anciennes tristesses viennent s'ajouter aux nouvelles. Il y a même des jours où je me demande comment ça finira, car il faut bien que ça ait une fin. Parfois mon chagrin prend la forme d'une idée fixe et je le promène dans les rues en baissant la tête comme une bête en colère. Le seul bon moment est celui où, ayant dîné je rentre chez moi, je m'asseois et je fume un cigare en buvant une tasse de café. Je pense à ce que je vais écrire tout de suite, je l'ordonne. Si les chagrins reviennent, je relis une pensée de Dostoievsky que j'ai inscrite sur mon mur : "Celui à qui il a été donné de souffrir davantage, c'est qu'il est digne de souffrir davantage." Au fond c'est bien faux, mais je t'assure que c'est bien consolant. Je regarde aussi une tête de Dante avec des lèvres abaissées et des plis d'amertume et je sens que celui-là aussi a souffert. C'est un vieux compagnon de misère. Il était bien plus grand que moi, mais il est mon frère.

Je travaille à mon roman sur la prostitution dont je t'avais déjà parlé. Mon bonhomme se promène Bd Sébastopol, une heure de raccrochage, et il va lui arriver malheur. Mon livre sur l'amour maternel va paraître, partiellement, en mars prochain. Ça fera un petit volume de la grosseur de mon dernier. On n'en a pas voulu au " Mercure. "

Tu vois Christian Beck. J'ai gardé de lui un souvenir excellent. Rappelle-le-lui. On m'a dit qu'il portait maintenant une barbe de sapeur. J'espère aussi qu'il est, comme autrefois, d'une gravité également de sapeur. Et Toisoul ? Je voudrais bien qu'il fasse encore des vers, pour en lire. A ce propos, toi qui oublies tout, n'oublie pas de lui dire que j'ai perdu, dans mon déménagement, ses " Images de Dieu. " C'est un livre dont je n'aime pas me passer. Il aurait la meilleure tête du monde s'il voulait m'en envoyer un autre exemplaire. Je dirai partout qu'il a beaucoup de talent !

Il y a à Paris de pleines rues de Méridionaux. X. Y. Z. et toute une bande, avec des accents horribles, parlent et vont courir chez tout le monde pour être connus, pour intriguer, pour " arriver " J'ai peut-être tort de mettre Z. dans cette bande, parce qu'il m'a l'air plutôt d'un brave garçon très modeste. Le cas de Y. m'amuse énormément. Voilà un garçon qui a prêché la décentralisation un peu

partout. Eh bien, il vient habiter Paris. Et pour venir habiter Paris pendant 3 ans il a consenti à se préparer à l'Ecole ..... Il vient d'être reçu. L'Ecole ..... ne lui plaît pas. Mais alors, vous qui aimez la décentralisation, qui vous forçait à venir à Paris, — malgré votre famille. Vous avez aussi chanté la libre nature et médit des bibliothèques. On n'est pas plus conséquent avec soi-même.

J'insiste sur ces choses parce que l'écrivain doit vivre d'accord avec sa théorie. Nous qui n'aimons pas les riches, nous ne devons jamais être riche. Si un jour je gagnais des ors, j'estime que je n'aurais pas le droit de m'en servir pour vivre dans le luxe et les plaisirs. Sinon je me condamnerais moi-même. Je n'aurais plus le droit de parler à un ouvrier et de lui dire : Mon frère... Il n'y a qu'un système : c'est de donner ses biens comme, dit-on, l'a fait Tolstoï. Sinon l'on n'est qu'un chien qui aboie sans cause.

Ecris-moi bien vite pour que je te puisse raconter toutes mes histoires et surtout pour que je sache toute ton existence. Parle-moi de mes " neveux. " Dis à ta femme qu'elle est mon amie.

Je t'embrasse, mon vieux frère,

Louis.

(à suivre).

NOTES

L'ENFANT DE L'AMOUR, par *Henry Bataille* (Porte Saint-Martin).

Il y a chez M. Bataille un rare don d'invention et, ce qui est plus précieux, un don d'émotion et de vivante sympathie pour les personnages qu'il représente. Et pourtant le public écoute *l'Enfant de l'amour* avec un malaise évident. Pourquoi ? Est-ce parce que l'amour d'un fils pour sa mère auquel celle-ci ne répond point nous remplit d'une pitié indignée et presque insupportable ? Le public a toléré des peintures d'égoïsme maternel aussi cruelles que celle-ci. Il a permis à M. Bataille des scènes nerveusement bien plus pénibles que celles de l'*Enfant de l'Amour*. Ni dans la *Femme nue*, ni dans la *Vierge folle*, ni dans le *Scandale*, l'égoïsme féroce ne baissait la voix ou n'épargnait ses victimes. Mais aucune de ces pièces ne présentait comme celle-ci le spectacle d'un admirable sujet tragique, décomposé, défiguré, par une présentation qui le désosse, jusqu'à y compromettre grandeur et beauté.

Quelle neuve et émouvante figure que celle de ce fils de femme amoureuse, négligé, relégué à l'office, incapable, par manque d'éducation, d'aucun travail ; avec cela tendre et avide d'affection et d'une timidité qui le fait s'approcher de sa mère comme le plus rebuté des soupirants. Mais que la mère soit malheureuse et que, dans son abandon, elle cherche réconfort et soutien auprès de son fils, le voilà qui ne songe plus qu'à elle ; il devient ingénieux, courageux et se démène si bien qu'il finit par rendre à sa mère l'homme dont elle est éprise. L'amoureuse désormais n'appartient plus qu'à son bonheur. Son fils est de nouveau inutile à sa vie et elle le laisse s'éloigner sans rien faire pour le retenir.

Admirable et pathétique conflit : pitié pour l'affection filiale rebutée, et terreur devant la sécheresse où l'amour peut amener un cœur maternel ; conflit tragique parce qu'entre un tel fils et une telle mère il est fatal, sans issue. Que lui a-t-il donc manqué pour nous satisfaire ? Tout simplement d'être porté dans ces régions de l'âme où un conflit devient conscient, où il se clarifie et prend de la grandeur. Mais M. Bataille ne hait rien tant que les sentiments clarifiés, que les conflits où la volonté intervient. A ses yeux ce sont des sentiments appauvris et des conflits artificiels. Il aime les heurts de forces troubles et tout ce qui risquerait de se présenter dans la nudité tragique, il a soin de l'envelopper de mille séductions, de le noyer dans des effets d'atmosphère où à souhait son dessin s'estompe. Personne ne joue comme lui en ne cessant de presser l'une et l'autre pédale : celle qui rend le son plus doux et morbide et celle qui le brouille en de confuses harmonies. Jamais Henry Bataille ne croit avoir fait assez pour plaire ; toutes les coquetteries, toutes les séductions il les combine et les superpose. Personne, dirait-on, ne doute comme lui de la valeur de ses sujets. Il semble beaucoup moins vouloir convaincre que griser, et émouvoir que séduire. Tactique féminine et qui se condamne par avance à l'éternel provisoire des victoires féminines.

M. Bataille a situé son beau sujet psychologique dans un monde de demi galanterie. Ce n'est pas sans intention. Par la complexité des éléments qui s'y combinent, une telle société présente à un virtuose de la nuance rare les combinaisons les plus inédites. Un monde où les mœurs sont flottantes, où la vie est instable et hasardeuse, est infiniment riche en problèmes, en relations inattendues, en interversions de toutes sortes. Toujours il a tenté le psychologue, mais rarement l'auteur dramatique y a construit une œuvre forte. Cette séduisante incertitude des usages et des mœurs est beaucoup plus féconde en indications qu'en réels matériaux dramatiques. On y peut découvrir le sujet d'un bon drame, jamais d'une bonne tragédie. Car il faut au tragique le sentiment de l'inéluctable ; il faut que la victime soit enfermée entre des murs ; il ne

faut pas seulement qu'elle soit trop lâche pour s'échapper. Or ces impossibilités, ces murs, on ne les rencontre que dans les caractères affirmés et dans les sociétés réglées.

On voit très bien ce qui a tenté M. Bataille. Ce fils de femme entretenue est beaucoup plus complexe qu'un enfant qu'aurait négligé une mère bourgeoise. Il est plus averti, plus affamé de tendresse ; on lui sait plus de gré de ce qu'il peut avoir gardé de fraîcheur et de bonté. Et comme on le pense bien, la peinture qu'en a fait M. Bataille est subtile, brillante, émouvante. Il n'a rien créé de meilleur, mais il y a sacrifié sa pièce. Tout ce qu'a gagné la couleur, la force l'a perdu. A cette figure de premier plan, celle de la vieille courtisane ne peut faire équilibre. On doute de ses sentiments. On ne croit pas à sa passion. Toutes ses actions désintéressées sont suspectes. Elle est égoïste et médiocre et tout conflit où un tel personnage intervient, est un conflit bâtard, un conflit sourd et comme honteux. Je ne veux pas dire que dans la vie un conflit de sentiment avec un être médiocre ne puisse pas engendrer les plus tristes, les plus longues, les plus iuguérissables souffrances ; mais pour que ces souffrances aient de la grandeur au théâtre, il faut que la médiocrité même en soit le sujet. Ici elle n'en est que la tare.

Un autre point qui saute aux yeux plus qu'il n'avait fait dans aucune autre pièce de Henry Bataille, c'est le rôle capital qu'il laisse au jeu de l'acteur. La pièce est écrite en vue du jeu plus que le jeu n'est destiné à mettre la pièce en valeur. Que ce soit par téléphone qu'une femme délaissée ait un dernier entretien avec son amant, voilà qui n'ajoute pas le plus petit élément d'intérêt à ce qu'ils pourraient se dire tête-à-tête. Mais quelle trouvaille pour l'actrice ! De quelles mains crispées Réjane se campronne à son appareil, le retient comme s'il était, en personne, l'homme qui la trahit. C'est fort émouvant. Mais M. de Lorde avait déjà fait usage de ce truc et l'horreur d'entendre à distance un crime où l'on ne peut intervenir faisait le sujet même de sa pièce, y était essentiel. Qu'un tel artifice serve encore une ou deux fois et il sera intolérable. Lorsque l'acteur est bon, les pièces d'Henry

Bataille en profitent, mais comme elles expient les faiblesses du jeu ! Peut-être qu'une actrice plus jeune eût rendu supportable ce rôle de mère à qui l'abdication amoureuse coûte tant de cris et de larmes.

J. S.

*
* *

L'ARMÉE DANS LA VILLE, par *Jules Romains* (Odéon).

A la suite de la représentation de *l'Armée dans la Ville*, M. Jules Romains a publié dans les journaux un *Appel à la Jeunesse* : " Il est temps, dit-il, qu'un art à la fois classique et national, traditionnel et novateur, austère et ardent, précipite dans l'oubli les grossiers spectacles que des hommes de peu de foi confectionnent avec les défroques voyantes du romantisme."

Classique qui s'oppose ici à *national* s'applique évidemment aux chefs-d'œuvre scéniques des Grecs. Mais que vient faire ce mot ? La langue et la versification de la pièce qui a motivé l'Appel montrent assez que l'esprit de Jules Romains n'est pas éloigné de celui qui animait les Pères d'Afrique lorsque en haine de l'Hellénisme, ils voulaient trouver dans la figure du Christ le type de la laideur.

National ? La pièce se passerait-elle en France ? S'agirait-il de vers français ? Qui se serait douté de tout cela ! Et pour ma part, si je n'avais été renseigné, j'aurais pensé assister à une pièce traduite du russe, à quelque épisode mal venu de la guerre russo-japonaise.

Traditionnel ! Jules Romains ferait bien d'indiquer ce qu'il entend par tradition. A laquelle se rattache-t-il ? Se croit-il traditionnel parce qu'on peut dire que le maître de ses images est Claudel et que sa dramaturgie est celle de Bouhélier, inconsistante, d'un réalisme incertain, d'une époque qui est peut-être la contemporaine. Mais suivre Claudel et Bouhélier ce n'est pas assez pour se réclamer de la Tradition, bien que cela suffise pour enlever à Jules Romains ce titre de *novateur* qu'il ambitionne. *Austère et ardent !* Ces qualificatifs

conviennent à l'ouvrage. L'ardeur et l'austérité forment l'intérêt principal des œuvres de Romains. Ces qualités me serviraient, le cas échéant, à formuler son éloge et garantissent son avenir. Mais, fallait-il dénoncer le Romantisme lorsque les seuls morceaux lyriques de *l'Armée dans la ville* sont tout justement *plaqués*, comme les tirades romantiques, et pourraient sans inconvénient être détachés de la pièce.

Le drame de Jules Romains n'est appuyé sur aucune vérité. Vainqueurs et vaincus, les personnages portent des noms français, les noms les plus courants. Le langage et les mœurs paraissent contemporains. Le merveilleux n'intervient pas. Aucune apparence légendaire. Rien par conséquent ne forçait Jules Romains à ne point situer sa pièce, à nous donner cette gêne d'un sujet historique hors de l'histoire. Et, en exceptant bien entendu la comédie et le drame bourgeois, il n'y a pas d'exemple d'un théâtre qui, destiné à la scène, se soit passé hors de l'histoire véritable ou mythique. Sans elle, les personnages perdent toute autorité, leurs paroles et leurs actes sont sans conséquence et le sujet n'ayant aucune portée, est entièrement dénué d'intérêt. Je crois qu'il faut voir là avant tout un manque de travail. Le fait de dater la situation eût entraîné d'autres efforts que l'on n'aurait plus osé éviter. Or, tout paraît bâclé, fabriqué à la hâte, plus vite sans doute et avec moins de soins que les pièces contre lesquelles on doit combattre.

On a parlé d'austérité. Il n'est pas impossible qu'elle soit cause de l'inexpérience, de la méconnaissance de la vie et du cœur humain qui éclate chaque fois que le dialogue se poursuit entre individus et non plus entre groupes. Une psychologie sommaire se dégage de ceux-ci et ne suffit pas à animer ceux-là. Peut-être, faut-il y voir une trahison de la sociologie? Quoi qu'il en soit, après les morceaux lyriques du premier acte, après une partie du second où paraissent la ferveur et les dons élevés que possède l'auteur de *La Vie unanime*, les personnages sans destinée de *l'Armée dans la Ville* perdent toute humanité. Ce sont des abstractions et non des hommes, et le dramaturge accumule en vain les invraisemblances psycho-

logiques. Il ne nous donne plus le change. La vie s'est retirée. Il reste un dialogue glacé et trop souvent ridicule. On eût pensé aussi qu'un théâtre ardent et nouveau aurait évité les *ficelles* chères à un Sardou. Nous les apercevons toutes et que d'accessoires ! Horloge qui sonne minuit, armes à feu, etc.

Jules Romains a banni la rime. Il emploie le vers blanc de huit syllabes auquel s'ajoutent "à titre auxiliaire des laisses d'autres rythmes, à six, sept, et même douze syllabes."

Ne croirait-on pas lire quelque définition moliéresque de la prose, et ainsi que M. Jourdain, Jules Romains ne ferait-il pas de la prose sans le savoir ?

Mais, dira-t-on, les personnages de la pièce dépassent ceux des pièces ordinaires, ce sont des groupes...

Toutes les tragédies depuis qu'il existe un théâtre en sont là. Reprenez les exemplaires grecs, le théâtre français, Shakespeare, les pièces d'Ibsen, les mélodrames même. Il serait peut-être impossible de faire un théâtre qui ne fût pas cela et son mérite consistera toujours à concilier la grandeur sociale des héros avec leur humanité.

Pièce hybride, *l'Armée dans la Ville* met en œuvre un sujet de tragédie avec les moyens et la psychologie grossière des mélodrames historiques. Il y a de la vigueur, mais point d'art et trop de ces singularités que l'on veut croire voulues. Elles pourraient bien être la mise en pratique des conseils que donne l'auteur dans son *Manuel de déification* : "Arrachez parfois les groupes à leur torpeur. Faites-leur violence. Choisissez une rue molle. Parlez tout haut ; ouvrez votre parapluie par un beau temps." Tous les moyens d'étonner ses contemporains paraissent bons à Jules Romains qui nous prend pour des sauvages par trop naïfs.

S'il y a un esprit nouveau, qu'il se traduise autrement que par ces imitations du romantisme et du naturalisme par quoi se manifestent les incertitudes actuelles des imaginations.

Mais, qu'est donc devenue, dans tout cela, l'eurythmie, cette qualité majeure, qui des Grecs avait passé aux Français ?

G. A.

*
* *

Vive le Roi, l' " hypothèse " en trois actes dont M. Han Ryner a fait une lecture à l'Odéon, prend pour thème la restauration de la royauté en France. C'est une œuvre généreuse, à la fois naïve et ingénieuse, et souvent forte.

*
* *

LA MAISON PAUVRE, par *André Lafon* (Bibliothèque du Temps Présent).

Voici les brocs, le seau, la cruche, le panier,
Modestes serviteurs qu'un soin jaloux efface,
Et que leur rôle trop intime fait cacher...

" Il n'y a que trois ou quatre événements dans la vie de chacun de nous qui vaillent la peine d'être contés, dit Taine en parlant de l'art familier et moralisant de Wordsworth. Autrement je finirai par expliquer en vers qu'hier mon chien s'est cassé la patte et que ce matin ma femme a mis ses bas à l'envers. " La boutade est grossière mais l'impatience qu'elle exprime n'est pas toujours bien loin de nous lorsque nous entendons toute une école de jeunes poètes, borner obstinément son chant à l'éloge des plus chétives joies, des plus humbles événements, de la médiocrité la plus courbée. Le désir de consacrer par la poésie les modestes occupations auxquelles sont condamnés presque tous les hommes et d'en rendre l'acceptation plus souriante, se mêle à une aspiration chrétienne d'humilité. Mais trop souvent nous nous défendons mal d'un malaise devant un si parfait consentement à une vie rapetissée ; et une poésie où devrait rayonner l'enthousiasme de Saint François nous paraît s'arrêter à Saint Antoine de Padoue.

Une grande délicatesse d'âme et un art qui pour être simple ne se dépouille pas de langueur et de nuance arrête à temps M. André Lafon sur cette pente grise. L'onction est chez lui sans fadeur. Mais l'action de grâce n'inspira jamais le poète

comme purent le faire ses doutes et ses angoisses. C'est quand il est le moins près de Dieu que M. André Lafon trouve les accents les plus forts et les plus beaux. Il y a dans la *Maison pauvre* des poèmes d'une grande émotion et qui atteignent une vraie hauteur poétique, je dirais même une vraie grandeur, témoin celui où se réveille " l'ancien et terrible délire."

Le vieux désir est revenu, brûlant les routes,
Comme un maître farouche et qu'on pensait lointain,
Et voici sur la porte close ses deux poings,
Et, mourante d'effroi, la servante aux écoutes.

Qu'il entre, et s'étonnant d'avoir trop attendu,
Emplisse de sa voix puissante la demeure,
Et reprenne sa place au foyer où s'apeure
Le chien maigre à ses pieds bassement étendu.

Les serviteurs muets sous le joug détestable.
Sans se voir, rudement et de nouveau ployés,
Furtifs, apprêteront le vin noir et la table...
. . . .

Eloignez-vous, Seigneur, d'une âme misérable
Qui ne répondrait pas ce soir si vous frappiez !

J. S.

*
* *

LE MASQUE DE FER, par *Sébastien-Charles Leconte* (Mercure de France).

M. Sébastien-Charles Leconte a de l'intelligence, de la culture, de l'éloquence ; il est accessible à l'émotion que dégagent un problème social ou une idée philosophique et il dispose, pour l'exprimer, d'un assez somptueux vocabulaire. Avec de beaux sujets, avec du souffle et une imagination vigoureuse, M. Sébastien-Charles Leconte n'atteint cependant pas à cette personnalité de l'expression qui fait qu'un poète rencontre d'abord de la résistance, puis qu'il devient indis-

pensable à son époque. Avec moins d'innovations et peut-être, à tout prendre, avec de moindres ressources, Moréas a fait œuvre véritablement nouvelle : c'est qu'il avait cette tonalité d'âme et ce timbre de voix où se reconnaît le poète supérieur.

Qu'est-ce à dire ? M. Sébastien-Charles Leconte ne plagie pas. Il se promène sur les belles routes qu'ouvrit la puissance de Hugo. Tout le monde est-il forcé de défricher et n'y a-t-il place que pour les explorateurs ? S'il nous fait entendre quelquefois les accents d'un pessimisme qui n'est pas inédit, sa pensée lui appartient bien et ses images sont bien siennes. Il voit très perspicacement qu'il est moins doué pour un pur lyrisme personnel que pour une poésie plus objective, mieux étayée. Ses meilleurs poèmes savent retrouver cette éloquence tyrtéenne, cette fougue guerrière des *Châtiments* dont on croirait parfois que nous soyons honteux, comme d'une exubérance un peu grossière et indigne de notre affinement. Il semblait que le grand effort de la France pour se relever de ses défaites de 1870 aurait dû s'exprimer en une poésie du genre de celle-ci. Pourquoi n'en fut-il rien ? En glorifiant le guerrier, craignait-on de rendre hommage au vainqueur ? N'osait-on chanter la guerre alors qu'on venait d'en subir la dévastation, et la force quand on prenait l'Europe à témoin d'une violation du droit ? Ou bien serait-ce que nécessairement le mouvement littéraire d'un peuple est en opposition avec les tendances politiques de la majorité régnante ? que les époques occupées de leur accroissemement matériel produisent une littérature raffinée et hermétique, tandis que les époques appauvries appellent une littérature plus hardie et plus belliqueuse ?

Déjà les sous-titres du livre en marquent bien l'inspiration farouche : *Tracé avec du sang*, *Gravé avec le poignard*, *Ecrit aux murs du cachot.*

J'avais achevé l'homme à grands coups de talon...
Sa cervelle écrasée imprégnait mes chaussures ;
Sa bouche, un blanc filet de bave aux commissures,
Et ses traits détendus étaient couleur de plomb.

Parfois cette férocité n'est qu'un jeu de l'imagination à la façon de *Salammbô*. Je préfère les poèmes dont la violence nous requiert plus directement, comme cette *Chanson gauloise pour les temps d'invasion* avec son refrain qui sonne comme un choc de métal :

L'étoile Mars au ciel brille comme une garde
D'épée.

Ou encore cette *Chanson pour les temps de révolution* où tour a tour les Césars, les pontifes, les sages renoncent à arrêter la montante marée :

Et les petits enfants qui jouaient sur la grève,
Voient moutonner le flot sous ses blanches toisons,
Et la mer, comme un peuple en courroux, qui se lève
Innombrable et qui vient de tous les horizons...
Et leur troupe contente encore qu'effarée,
S'assemble, fier conseil de graves potentats,
Et dit : " Nous barrerons la route à la marée :
Mettons du sable en petits tas."

J. S.



NOTES D'UN VOYAGE EN GRÈCE, par *Charles Demange.*

Des soins pieux ont réuni pour quelques amis, les pages laissées par Charles Demange. Ces notes, prises au crayon, au cours d'un voyage en Grèce, durant les mois d'Avril et de Mai 1907, griffonnées sur des tables d'auberge en Messénie ou le long des routes raboteuses de l'Argolide, Demange les avait écrites pour lui-même. Nul apprêt, nul souci du " bien écrit, " de l'achevé, mais une coquetterie, que ce jeune homme ardent et qui hélas ! ne dépassa pas l'âge du dandysme, garda toujours envers lui-même. Rien ne pouvait mieux montrer ce qu'il y avait de force fraîche, de ressources profondes, d'ar-

deur à aimer et à comprendre, chez ce poète qui voulut vivre la poésie et s'en grisa jusqu'à la mort.

Un voyage en Grèce, pour un écrivain, c'est une pierre de touche.

Aux opinions sur le " miracle grec " se reconnaît la qualite d'une âme et d'une intelligence. Comme les vieux peintres qui tous, faisaient au moins une fois en leur vie, une *Annonciation* ou une *Adoration des Mages*, et, dans l'imagination ou la ferveur qu'ils y mettaient, montraient ce qu'ils pouvaient ajouter au trésor de l'art chrétien, les jeunes écrivains d'aujourd'hui devraient s'exercer pour eux-mêmes dans les lieux communs éternels. Un voyage en Grèce, n'est-ce pas, pour un Européen du XXe siècle, le plus précieux des lieux communs ? Mais mille fantômes y assaillent le promeneur que les lettres ont bien nourri, et l'obligent à les suivre à la trace. Pour leur échapper, Barrès songeait à sa Lorraine et, cultivant ses différences, se refusait à la discipline hellénique. Il faut être Barrès pour ennoblir cette attitude. Son jeune parent, lui, tout imprégné de sa pensée et de ses méthodes pourtant, s'abandonne complaisamment à la beauté grecque. Nulle trace assurément, chez lui, de ce verbalisme parnassien dont le rythme convenu a substitué à la Grèce classique, un peu nue sous la poussière des collèges, une Grèce orientale bariolée par d'autres pédants; mais l'enthousiasme d'une jeune intelligence nourrie d'histoire, de légendes et de philosophie. Il n'en faut pas davantage, pourvu qu'on sache être sincère, et sous la coquetterie de Demange, il y avait une admirable sincérité. En Grèce, comme dans tous les lieux fameux que notre imagination décore, on ne trouve quelque chose qu'à condition de l'y chercher. Demange, tout en ne repoussant aucune ombre romantique, y cherche une discipline moderne. " Exactement mon livre, dit-il, c'est comment on peut penser en Grèce, et après la Grèce. " Voilà une précieuse indication. L'ouvrage projeté par Demange, c'était donc la mise au point du lieu commun grec, à l'usage des jeunes Français de 1910. A la vérité, au travers de ces raccourcis violents, de ces indications trop sommaires, de ces thèmes qu'il se proposait à lui-même, il est assez

difficile de reconstituer ce qu'eût été exactement cette mise au point. Mais que d'éclairs pourtant dans ces pages un peu brumeuses, que de phrases lourdes d'émotion ou de pensées à demi formulées, mais qui donnent à ceux qui ont connu l'auteur un regret cuisant du livre qu'il aurait écrit !

C'est apparemment ce que voulaient les amis de Charles Demange qui ont entrepris la publication de ces posthumes. Ils ont pleinement réussi dans leur entreprise, car un tel regret, c'est le plus noble ornement qu'on puisse apporter au mausolée d'un jeune écrivain.

L. D. W.



IL EST RESSUSCITÉ ! par *Charles Morice.* (Messein).

Ce n'est point par un beau matin de Pâques que nous le revoyons les pieds comme réunis encore par les clous, les bras comme écartés encore sur la croix, s'élever vers le ciel : c'est dans un cabaret des Halles que nous le trouvons, assis, solitaire, devant un verre de vin rouge. Je ne parlerai point de l'affabulation de ce livre, à quoi je puis soupçonner que Ch. Morice n'accorde pas une importance exceptionnelle. Que la réclame disparaisse des journaux, que les prêtres se taisent sur lui, qu'il y ait une crise de la Bourse, et que le préfet de police l'invite à quitter Paris, ce ne sont point les incidents significatifs de cette divine aventure. Mais que Ch. Morice nous présente le Christ comme un Dieu en qui — différent suivant chacun de nous, et qui ressemble à chacun de nous comme un frère, — s'extériorisent, se concentrent nos rêves les meilleurs et nos souffrances les plus cachées, voilà qui nous intéresse bien plus. Nous avons tous fait le tour des Ecritures comme d'un Paradis Terrestre où notre enfance ne connut qu'enchantements. Venu le temps de raisonner, nous avons voulu reprendre notre promenade sous forme d'exercice, de marche. Et bien des pièces du merveilleux décor, nous avons été surpris de les voir s'effondrer, s'effacer d'elles-mêmes. Dieu ne fut plus celui qui parlait à Moïse, parmi du tonnerre et des éclairs,

sur le sommet du Sinaï, mais une divinité farouche, brutale parfois, comme tels autres vieux dieux. Marie n'eut plus, fleurissant sa fenêtre, les beaux lys tout blancs. Mais le héros de Ch. Morice est bien près de ceux d'entre nous qui, de la négation, du doute, et du sourire philosophique, en sont arrivés, par des chemins souvent obscurs, à tenter la réalisation de ce qu'il y a de meilleur en chacun d'eux, à tâcher de devenir, non pas des surhommes, mais des hommes-dieux, puisque nous voici à la troisième, à la dernière phase de l'histoire de Dieu, puisque Dieu maintenant veut vivre en nous, veut disparaître pour confondre sa vie avec la nôtre. Je sais gré à Ch. Morice de n'avoir point fait de Narda, qui converse familièrement avec le Christ dont la présence intérieure le bouleverse, l'exalte et l'abat tour à tour, un de ces héros pour qui le monde réel n'existe pas, et qui, sans souci des nécessités quotidiennes, jettent sur la nudité de la vie le manteau d'un lyrisme éblouissant. C'est notre lâcheté, c'est notre soumission perpétuelle, et humainement inévitable, qui nous empêchent de devenir des hommes-dieux. La loi du Christ nous paraît dure, cruelle. Nous hésitons devant le renoncement, nous reculons devant le sacrifice de nous-mêmes. Nous ne voulons pas nous émonder d'inutiles, de mauvaises branches pour grandir plus vigoureux, plus sains. Avoir de la pitié nous semble pitoyable, de l'amour, ridicule et vain. Nous nous bousculons misérablement, au lieu de nous tendre les bras. Nous ne voulous ni de la vraie pauvreté, ni de la douceur, ni de la pureté, ni de la miséricorde. Ecoutons pourtant :

— *Cherchez d'abord mon Royaume* : *c'est le vôtre. Vous vous connaîtrez en venant à moi, dans le dédain de tout ce qui n'est pas l'intérêt suprême, dans le culte de votre seule perfection. Car je tiens pour nul tout l'univers, s'il s'interpose entre vous et moi ; il n'y a que moi, qui suis votre perfection, et vous, qui êtes destinés à votre perfection. Tout ce qui vous distrait de moi vous détourne de vous... J'exige de vous les fleurs d'héroïsme et de génie dont j'ai déposé en vous, amoureusement, la semence.*

Tout ce *Sermon sur le Mont-Martre* est gros de pensées lyriques. Nous l'écouterons... Et rentrerons-nous chez nous,

comme Narda, pour allumer notre lampe, et remuer sur notre table des notes manuscrites, des coupures de journaux ? Peut-être, puisque Narda est si près de nous. Dirons-nous aussi :

— *Revenons aux choses sérieuses, pratiques, aux besognes nécessaires, dont chacun voit l'utilité immédiate. Je m'en suis laissé trop longtemps distraire, et demain il faudra vivre... " Cherchez d'abord le Royaume de Dieu !" Ah ! Ah !*

C'est possible. Et nous pousserons peut-être un soupir de soulagement quand le Christ aura été chassé du monde, déraciné de notre âme. Livre d'encouragement, d'invitation à monter plus haut, ou de morne désespoir ? Pour moi, je veux considérer comme l'expression totale de la pensée de Ch. Morice les dernières lignes de l'avant-dernier chapitre. Narda qui souffre de sa déchéance, de l'affaissement de tous, se voit, lui-même, dédoublé, rajeuni, courir vers sa lampe, non plus pour remuer des coupures de journaux, mais, ivre des paroles entendues sur le mont, *pour fixer la vérité et la transmettre aux âges en d'inoubliables poèmes.*

— *Il y aura donc encore, il y aura donc toujours, dit Narda, des poètes et des apôtres pour l'entendre. Il n'est pas venu en vain, puisque celui-là l'écoutait. Il y aura toujours, et celui-là est l'un d'eux, des poètes pour se tendre les mains à travers le néant des siècles, et leurs mains ne cesseront jamais de se joindre en un geste de prière vers lui, afin qu'il pardonne aux siècles indignes.*

H. B.



NOUVELLES ÉTUDES ANGLAISES, par *André Chevrillon.* (Hachette.)

Ce livre contient, résumée et illustrée d'exemples, toute l'histoire intellectuelle et morale des dernières années en Angleterre. M. André Chevrillon a choisi quelques événements, quelques vies d'écrivains et quelques œuvres, et il en a extrait la signification et l'essence.

Ces six chapitres, écrits entre 1902 et 1910, présentent une

remarquable unité de conception : l'auteur a suivi de près la vie du pays qu'il étudiait, et ses idées n'ont pas varié ; au contraire, la plupart ont été confirmées. Toutes ces études sont pénétrantes et pleines de traits neufs et justes. Les descriptions des lieux et la peinture des caractères sont excellentes. Toutefois, il me semble que M. André Chevrillon commet une grave erreur lorsqu'il prend l'impérialisme pour ce que ses partisans et Kipling le donnent. L'impérialisme a été une mode passagère, imposée au peuple anglais par des politiciens. La mode n'a pas duré, et l'idée n'est jamais entrée dans les cerveaux anglais. On fête bien encore l'Empire Day dans les écoles : les longs troupeaux d'enfants paradent tristement dans les rues pavoisées ; les maîtres disent : " Il est bon que les enfants sachent ce qu'est l'Empire." Eux-mêmes ne savent pas ce qu'est l'Empire. On ne va pas contre les faits de la géographie. Les " nations " sont séparées par des milliers de lieues d'Océan, et l'Océan n'est Anglais que dans les discours des candidats.

Nous avons déjà renoncé à beaucoup de nos préjugés sur nos voisins. Quand donc s'apercevra-t-on enfin, sur le continent, que l'Angleterre est un petit royaume isolé, possesseur de vastes colonies, comme la Hollande, et qui, comme la Hollande, a donné naissance à quelques nations nouvelles, aux antipodes ? un vieux petit royaume illustré par de grands hommes d'Etat et un nombre considérable de grands artistes, et habité par un peuple paresseux, facile à gouverner et peu éclairé ? Ce peuple qui, avec son mysticisme et son enthousiasme, ne manque pas de bon sens, sait fort bien cela, depuis toujours.

V. L.

*
* *

L'AME DES ANGLAIS, par *Fœmina*, (Grasset).

Ce livre est charmant et tient la moitié de son charme d'avoir été écrit par une femme. Cette dame française, à force de patience, d'attention et de grâces, à beaucoup avancé vers une conclusion dans le sens de l'Entente cordiale, des questions

internationales d'un intérêt passionnant : le plaisir religieux, le goût des jeux de plein air, la littérature prétendue chaste, et la cuisine. Ces questions-là sont en effet très importantes: c'est en cherchant à les élucider qu'on arrive à démêler l'essentiel du caractère d'un peuple : de la comparaison la vérité jaillit.

On pourrait reprocher à Fœmina d'avoir souvent tiré ses conclusions de trop loin et de les avoir trop poussées. Plus on connaît de gens de différents pays, et plus leurs ressemblances, non leurs différences, nous apparaissent.

V. L.

*
* *

De M. Théo Varlet, un cahier de *Poèmes*, que nous devons tenir pour ses meilleurs, pour ses plus sincères et personnels, puisque " Choisis. " On y voit comme M. Théo Varlet s'applique à une imitation serrée, littérale pourrait-on dire, de Jules Laforgue. Mais peut-être M. Théo Varlet ne poursuit-il que d'en faire la parodie ?

Or, moi, bon renégat des soirs méthaphysiques,
Regonflant ma chère âme et mes poumons fervents
Du matin générique...

Et :

Assez, claustral hiver,
De tes vices idéalistes ;
Assez des métaphysiques soleils de minuit...

Parfois il arrive à M. Théo Varlet de prendre au sérieux son lyrisme. D'où un poncif de Verhaeren :

Je monte, déployant mon cœur tentaculaire,
Tous nerfs battants, à l'assaut fou de la lumière.

*
* *

Heureusement il existe encore des poètes gais. Le *Laminoir*

de M. Gustave Dupin raconte l'Odyssée d'un poète pauvre à Paris. Ouvrons au hasard :

Ah, grands dieux qu'il en est des vendeurs patentés
A l'affût des auteurs inexpérimentés :
Arachnides guettant au centre de leurs toiles
Le papillon poète et rêveur aux étoiles !
Notre provincial par douzaines en vit,
Dont je veux épargner au lecteur le récit.

Etc.



REPRISE DE *PELLÉAS ET MÉLISANDE* (Opéra-Comique).

L'Opéra-Comique a repris récemment *Pelléas et Mélisande.* Et l'œuvre a montré une fois de plus sa vertu en triomphant de ses interprètes. Elle est si juste (au sens où l'on dit qu'une robe est juste) qu'elle a contraint la nouvelle Mélisande à une sobriété que l'on n'espérait pas. Elle est si forte que la mollesse de Golaud ne suffit pas à embarrasser son élan.

Cependant on se prend à regretter les belles auditions de 1902 et 1904, à regretter surtout, en écoutant la lourde direction de M. Ruhlman, le délicieux orchestre que savait émouvoir M. Messager. Il faut — déjà — se permettre la joie de quelques souvenirs.

On ne sait peut-être pas assez ce que fut *Pelléas* pour la jeunesse qui l'accueillit à sa naissance, pour ceux qui avaient de seize à vingt ans quand il parut. Un monde merveilleux, un très cher paradis où nous nous échappions de tous nos ennuis. Toute la semaine, au lycée, nous l'attendions, nous parlions de lui. Avec quel amour et quel respect ! Il était le bienfait de nos emprisonnements. Et le Dimanche venu, (car nous ne pouvions l'entendre qu'aux matinées) de nouveau cette musique, de nouveau ce pays sonore où s'enfoncer, les trois dimensions mystérieuses de ce royaume ravissant. C'est sans métaphore que je le dis : Pelléas était pour nous une

certaine forêt et une certaine région et une terrasse au bord d'une certaine mer. Nous nous y évadions, connaissant la porte secrète, et le monde ne nous était plus rien. Comprendra-t-on longtemps encore le pouvoir de *charme* que l'œuvre recèle ? Je ne voudrais pas être de ceux qui bientôt l'entendront avec seulement de l'admiration.

Cependant il faut déjà raisonner notre amour ; le triste moment est venu de l'intelligence. Voici comment il me semble pouvoir définir la beauté de *Pelléas* : la musique jusque là était linéaire ; elle se déroulait ; elle avait besoin de temps pour exprimer ; il fallait attendre les mesures suivantes avant d'apercevoir le sens de ce que l'on entendait. — Dans *Pelléas* la musique est tout entière en chaque moment ; car elle s'est subtilement tassée, toutes ses parties se sont rapprochées, sont venues doucement les unes contre les autres.

Ainsi d'abord s'explique l'extraordinaire suavité de l'harmonie. Aucune direction extérieure aux accords ; rien qui les conduise, qui les entraîne ; ils ne poursuivent aucune solution, sinon celle qui de l'un va faire l'autre ; ils ne sont pas pris dans un mouvement ; mais ils se touchent exquisement ; ils descendent ensemble comme le plaisir ; les lignes qui pour les unir les sépareraient se brisent sous le grêle poids de leur délice singulier et voici qu'ils s'abîment, fragiles, jusqu'à se rejoindre. — C'est pourquoi, s'ils s'enchaînent, ce n'est pas qu'ils se produisent, mais qu'ils s'évoquent ; ils s'enchantent les uns les autres avec une proche délicatesse, comme l'amour fait naître le ravissement. De là ce développement par la faiblesse ou plutôt par l'affaiblissement. Cette musique à chaque instant va finir ; les harmonies sont une chute insensible et interminable ; chacune s'élève en diminution sur la précédente, c'est-à-dire en plus grande extase et plus dénouée encore par la volupté. — De là aussi cette perpétuité de la douceur : il n'y a plus que des parfums ; plus même les fleurs dont ils sont nés. L'harmonie de Pelléas se respire ; elle se répand et l'on ne cherche plus à voir devant soi ; on la suit, sans désir, à sa suavité.

Mais il y a bien autre chose que de la suavité dans *Pelléas*.

Appliquées à la mélodie, cette simplification, ce tassement ont donné une déclamation lyrique d'une humanité admirable. — Le chant, chez Wagner, n'est jamais expressif par lui-même, mais seulement à force d'allusions ; il lui faut le renfort des thèmes dont sans cesse il est souligné. C'est qu'il n'est qu'une ligne continue et d'un tracé presque arbitraire ; ou du moins il est un certain mouvement général dont les péripéties n'ont d'autre raison que le développement de l'orchestre. — Dans *Pelléas* cette ligne perpétuelle s'est démembrée. Chaque phrase est descendue à n'être qu'elle-même ; elle s'est doucement détachée de la continuité abstraite où elle était prise ; elle s'est affaissée avec légèreté ; elle s'est résignée à soi. Elle ne vient plus à cause de ce qui la précède, mais seulement à cause d'elle-même. — Par cette soumission elle se rapproche de sa source véritable, le sentiment ; elle n'est plus au dessus de lui comme un arc qui ne le touche jamais en aucun point, mais elle naît de lui comme germe une eau à même la terre ; et elle prend avec timidité sa forme. C'est pourquoi elle devient si directement poignante. Il n'y a plus que des paroles et dont la liaison ne se fait que par les mouvements de l'âme. Comme en chaque accord se condensait le parfum de toute une chaîne d'harmonies, de même en chaque phrase l'expression de tout un passage mélodique. A chaque instant le mot le plus juste, le plus naïf, ce qu'il fallait dire et que voici maintenant irréparable. Sans cesse une délivrance naturelle ; le cœur qui trouve ; un sentiment qui cède à la tentation de la musique et se révèle simplement parce qu'il est là, parce que le personnage l'éprouve. Aussi, malgré l'absence de toute direction abstraite, jamais on n'est embarrassé pour suivre cette mélodie ; on la suit comme on sent, sans davantage s'interroger.

Il faudra bientôt que la musique, comme les autres arts, cesse de vouloir n'exprimer que l'essentiel et rétablisse toutes les formes qu'elle a supprimées. Mais *Pelléas* est d'un certain idéal la réalisation trop parfaite pour craindre la réaction de l'avenir. Ne serait-il pas le vrai chef-d'œuvre du symbolisme ?

J. R.



LE GUIGNOL LYONNAIS (Théâtre de Monsieur).

Après l'extraordinaire révélation que fut le jeu de l'acteur italien Zacconi, inoubliable dans les *Revenants*, comme d'ailleurs dans tous les rôles qu'il a joués à Paris, la meilleure surprise de cet hiver théâtral, fut, soit dit sans irrévérence, le Guignol lyonnais. Le public ne semble pas avoir compris l'intérêt de ces représentations. Il rougissait de s'amuser à ce spectacle enfantin plus qu'il n'aurait rougi d'être surpris à un amusement inavouable. Prévention sotte à double titre car ces plaisanteries de Guignol ont été destinées à faire rire des auditoires populaires avant de s'adresser aux enfants ; et un humour qui, sans se défraîchir, sait égayer des générations d'enfants doit forcément contenir des éléments de comique éternel. Je ne parle même pas des cocasseries de l'accent lyonnais, bien que de nombreuses pièces n'aient dû leur succès qu'à l'exploitation de ce genre de drôlerie et que l'accent anglais par exemple ne puisse pas avoir pour nous le profond comique d'un accent provincial. Mais le personnage même de Guignol apporte avec lui un amusement inépuisable. Il n'est tout entier dans aucune des pièces qu'on nous représente mais à travers quatre ou cinq aventures on commence à le découvrir ; car c'est un personnage très cohérent, bon enfant et rusé, égoïste et dévoué, dupeur et dupé. Aucun type de valet de l'ancienne comédie ne vaut celui-là. Une seule chose lui a manqué, l'expression littéraire. J. S.



EXPOSITION THÉO VAN RYSSELBERGHE (Galerie Druet).

Santé, clarté et joie, comme vous vous dégagez, avec calme et sûreté, des quatre panneaux qu'aligne le peintre Théo van Rysselberghe à la cimaise de la salle Druet !

La recherche en paraît absente, tellement elle s'y cache. Aucune trace d'effort. Nos yeux se reposent à regarder les

lignes se diviser et s'équilibrer en des jeux variés, les plans s'établir de manière ferme et les masses se correspondre sans que le moindre heurt ne vienne contrarier en notre esprit cette sorte de bien être que nous éprouvons devant un témoignage sincère de beauté.

Que ce ne vous soit pas une surprise de voir d'une part les décors de parcs et de jardins s'allumer des tons forts et retentissants de l'automne, tandis que d'autre part les sites marins semblent comme dépourvus de toute couleur robuste et fastueuse. Une décoration doit se juger dans la salle même qui l'abritera, et, certes, les éclairages divers que recevront les panneaux mis à leur place justifieront, pour chacun d'eux, cette atténuation ou ce renforcement de puissance sonore.

Je doute si, dans l'intention du peintre, ces toiles larges et belles assument la prétention un peu hautaine d'être des fresques. Elles ne sont que des représentations de vie lumineuse et calmée dont l'évocation est bienfaisante. Elles proposent le délassement et la quiétude à celui qui vient devant elles se détendre de l'effort quotidien et rejeter la fièvre et le souci.

Autour de son œuvre maîtresse, M. Théo van Rysselberghe expose maint portrait. C'est comme notateur et comme observateur de la figure humaine, de l'attitude des corps et de la signification des gestes, qu'il se fit connaître et apprécier surtout.

Voici le portrait de Mme Rops. Harmonie fauve, bleue et violette. Oh, l'inédite et profonde sonorité ! Avec un scrupule entier, les traits sont non pas simplement traduits, mais consignés. Comme les yeux semblent embusqués sous les sourcils ! comme la bouche est réelle ! Comme la vie intérieure, à force de ressemblance externe, se reflète dans l'allure et le visage ! Attitude serrée et comme prisonnière, tandis que dans le portrait de Mme Maus tout est vivant, charnu et plein ; tout est épanoui. Et la coloration forte, sonore et claire accentue l'impression de liesse que l'on éprouve. La variété la plus heureuse règne dans l'expression peinte de ces nombreuses effigies de femmes. Voici le portrait austère de Mme Coustu-

rier. Corps émacié et nerveux, regard d'intelligence aiguë ; voici le portrait de Mlle Zimmern dont l'image au pastel, exposée un peu à l'écart, est d'une vie si directe qu'elle fait songer à La Tour ; voici les portraits de Mlle van Rysselberghe et de Mlle Druet et d'autres encore qui tous renseignent sur les dons fonciers et rares que possède le très remarquable scrutateur de visages humains qu'est Théo van Rysselberghe.

Les deux salles du fond sont tapissées de paysages (vues de villes; ports; galeries; promenades) où l'on surprend l'attention alerte que les yeux d'un peintre prêtent à tout ce qu'ils voient. Des morceaux d'Italie nous sont ainsi rapportés en une boîte à couleurs. Et voici, chose plus étrange, toute une documentation colorée sur l'aquarium de Naples. Flores et poissons livrent les secrets de leur vie poreuse ou visqueuse au fond de l'eau, et l'on éprouve comme l'impression d'un carnaval fantasque et monstrueux à voir apparaître à fleur de toile, les têtes aux traits invariablement immobiles des dorades énormes.

EMILE VERHAEREN.



EXPOSITION DE L'ACADÉMIE RANSON.

L'académie Ranson nous convie à une exposition d'œuvres de ses élèves. C'est une spectacle émouvant que ces essais où les tempéraments sont mal dégagés encore des influences qu'ils ont subies et des directions qu'ils ont acceptées, mais où l'on sent de si fraîches ambitions et un travail si franc du collier. Ce sont moins des travaux d'ateliers que de libres œuvres d'élèves : portraits, paysages, natures mortes, etc. De délicates petites scènes de plein air de Mlle Roche, de beaux dessins d'académies de Mme Lampe von Gaita et de M. S. Ulmann, deux bustes de Mlle Zimmern qui ont de la puissance. Chez presque tous un sens décoratif très particulier.

Il est très intéressant de constater quelle ferme direction peuvent donner, à leurs élèves, des peintres comme Maurice Denis, Bonnard, Vuillard, Sérusier, dont plusieurs sembleraient ne devoir leur apporter qu'une grisante exaltation de la personnalité.

J. S.

LECTURES

Emile Verhaeren consacre à la Flandre un nouveau recueil de poèmes, *Les Plaines* (Deman). Nos lecteurs connaissent trop bien l'œuvre d'Emile Verhaeren et l'admiration que nous lui portons, pour qu'il n'y ait pas impertinence à vouloir présenter cette œuvre en un vain commentaire. Nous pensons mieux faire en transcrivant ici des fragments d'un des plus beaux poèmes :

APREMENT

Le jour,
Ils se croisaient dans leur étable et dans leur cour,
Leurs durs regards obstinément fixés à terre ;
Et tous les deux, ils s'acharnaient à soigner mieux,
Elle, ses porcs, et lui, ses bœufs,
Depuis qu'ils se boudaient, rognes et solitaires.

Ils s'épiaient du coin de l'œil, dans leur enclos,
Avec l'espoir secret de se surprendre en faute.
Mais elle était toujours de corps ferme et dispos
Et lui travaillait dur et tenait la main haute
Sur la grange et le champ.

Ils se mouvaient pareils à deux blocs de silence,
Faits de sourde rancune et d'âpre violence :
Aux trois repas, ils attablaient, farouchement,
Face à face, leur double entêtement,
Ils gloutonnaient, à bouche pleine,
Leur pain compact
Réglant leurs coups de dents sur le tic-tac exact
De l'horloge de chêne.

. . . .

La nuit,
Dos à dos, ils s'étendaient dans leur vieux lit
Chacun guettant l'aurore
Pour être seul à travailler
Dans le fournil ou le grenier,

Ainsi
Leur bien grandit,
Grâce à leur âcre et morne souci
D'être toujours sans défaillance et sans merci,
Et de vivre, durant des mois et des années,
A mâchoire fermée.

TRADUCTIONS

EMILE VERHAEREN. AUSGEWAHLTE GEDICHTE. DREI DRAMEN, par *Stefan Zweig.* (3 vol. Insel-Verlag. Leipzig, 1910).

Depuis dix ans Verhaeren voit le succès de son œuvre grandir à l'étranger. En Russie elle est traduite toute entière, et du *Cloître* seul il a paru trois éditions à vingt-cinq centimes. En Allemagne, le *Cloître,* joué à Berlin, a été l'objet de soixante articles ; il sera représenté à Munich et à Vienne ; *Hélène de Sparte,* à Stuttgart. Une étude pénétrante de Schlaf et un choix de poèmes de Zweig eurent le mérite d'acclimater Verhaeren chez nos voisins vers 1903. Des traductions de Stefan George, Richard Dehmel, Oppeln-Bronikowski, Anna Brunnemann, Schellenberger, Scharf, pour ne citer que les plus appréciées, parurent ensuite dans des anthologies. Erna Rehwoldt a traduit en entier *les Heures Claires* et *les Heures d'après-midi ;* partiellement: *les Flamandes, les Moines, les Bords de la Route, les Soirs, les Débâcles, les Flambeaux noirs.* C'est dans le texte de Zweig que nous aurons connu d'abord l'*Hélène de Sparte.* Sa traduction des *Poèmes choisis* et des *Drames,* tirée par l'In-

sel Verlag à deux mille exemplaires il y a moins d'un an, est à peu près épuisée aujourd'hui.

Aussi Zweig a-t-il pu dire que " l'Allemagne deviendrait la véritable patrie de Verhaeren, comme elle était déjà celle de Maeterlinck "... Schlaf gardait plus de mesure, lorsqu'il saluait en Verhaeren un des premiers représentants du " bon Européen ". Tout en faisant ressortir l'apport de la race germanique dans cette heureuse synthèse que réalise le poète flamand, il laissait une part équitable à la culture française.

Zweig, lui, ne choisit ni détours, ni tempéraments. Avec une sincérité à laquelle il faut d'ailleurs rendre hommage, il construit un Verhaeren d'une robustesse toute primitive, germanique et un peu vulgaire ; un Verhaeren avec " l'instinct barbare de l'homme fort, aimant les couleurs violentes et les oppositions brutales ", pathétique, métaphysique, dédaigneux de notre art savant et de nos grâces subtiles, insensible à la nuance.

Ce travers que Meier-Græfe reprochait récemment à ses compatriotes : de ne pouvoir envisager les questions " esthétiques autrement que d'un point de vue patriotique ", ne nuit pas seulement à l'étude critique, mais aussi à la traduction de Zweig.

S'obstinant à ne voir dans son poète que le " tempérament ", sans tenir compte du " métier ", il transpose quand il croit rendre. Sa version est à l'original ce qu'un plant américain est au cep français sur lequel on l'a greffé : la même sève y coule; les rameaux sont drus et forts ; mais ils ont perdu leur élasticité et leur finesse. Tout ce qui, dans la poésie de Verhaeren, est souffle, fougue, ivresse dionysienne, et aussi tout ce qui est pensée pure, Zweig l'a fait passer dans le texte allemand. Traduisant d'enthousiasme, il rend avec une grande abondance verbale les morceaux de force comme *la Révolte*. Mais aussi il lui arrive de toucher d'une main lourde à des choses ailées. Il ne manie point la langue comme Nietzsche entendait qu'on le fît à la façon d'une lame souple, agile et sûre, dont les moindres vibrations se communiqueraient à des nerfs délicats. Il a trop souvent ce geste de lutteur qu'il prête à Verhaeren, et

son poing s'abat sur les choses, au mépris de leur qualité rare.

Qu'il nous suffise de mettre la traduction en regard de quelques passages de *la Multiple Splendeur :*

O la merveille de leurs ailes qui brillent
Et leurs corps fin comme une aiguille
Et leurs pattes et leurs antennes
Et leur toilette quotidienne
Sur un brin d'herbe ou de roseau !
Sont-ils précis, sont-ils agiles !

O wie zauberisch ist ihres Flügels Gewebe,
Ihr Körper wie Nadeln so niedlich und spitz,
Und wie zart sie die Fühler, die Füsschen heben,
Wie wundervoll, wenn sie in Tropfen von Tau
Auf glitzerndem Grashalm sich strähnen und spiegeln !
Wie sicher ihr Flug doch ins Ferne flitzt !

Mon art s'éprend de leurs œuvres parfaites.

Meine Kunst begeistert
Sich täglich an den vollkommenen Dinzen,
Die sie erschufen aus Nichtigkeiten.

(Autour de ma maison),

On serait tenté d'accuser l'allemand même si l'on ne savait quel souple vêtement Erna Rehwoldt et Anna Brunnemann ont donné à certains poèmes des *Heures d'après-midi*. Mais de telles adaptations supposent, outre un sentiment délicat de notre langue et une connaissance profitable de notre culture, un goût de l'expression et un souci de finesse littéraire, que les Allemands sont encore trop nombreux à dédaigner.

F. B.



VALET DE CHAMBRE par *Anton Tchékov,* trad. G. Savitch et E. Jaubert (Calmann-Lévy).

Le traducteur se trompe s'il s'imagine recommander sa

traduction par cette phrase : " Tchékov s'apitoie sur les victimes de la vie ; mais sa pitié n'est pas un sentiment de parade, elle ne s'étale point, elle est discrète et intime, d'autant plus intense et profonde ; elle n'a rien de la pitié criarde, torturée et torturante d'un Dostoiewski." Une telle appréciation devrait suffire à faire jeter le livre au panier. Pourtant l'auteur n'étant pas responsable des opinions du traducteur on s'impose la patience de lire. On n'est guère récompensé : ce ne sont que personnages déjà connus sans qu'on sache trop dire où on les a vus ; ratés bavards et sans caractère, nerveux, colériques, à demi fous ; femmes hystériques, rageuses, qui veulent et qui ne veulent pas. Tout un monde qui ergote inlassablement. Il faut encore différer un jugement sur Tchékov. Le cas que font de lui, non seulement en Russie, mais ailleurs, des hommes dans le goût de qui nous pouvons avoir confiance, doit nous tenir en garde contre un imprudent dédain. Attendons que de nouvelles œuvres soient traduites où nous sachions découvrir mieux qu'un Tourguenief décoloré. J. S.

***

Sous le modeste titre : QUERELLE DE MOTS, *M. P.-J. Toulet* fait paraître dans les *Marges* ces sagaces réflexions :

L'excellente société *Shakspeare* tend, comme on sait, à vulgariser chez nous ce poète aussi étrange que grand, et que le public français trouve peut-être encore plus étranger qu'étrange ; car, malgré Voltaire et malgré Ducis, malgré toute l'ennuyeuse pompe d'Hugo, on peut dire que l'auteur de Macbeth n'a pas encore reçu ses lettres de grande naturalisation.

Cette société, donc, que préside M. Camille de Sainte-Croix, a donné une traduction de *Taming of the shrew*, que, ne l'ayant ni vue, ni lue, il serait excessif de critiquer dans le détail. Le malheur est que, rien qu'au titre, elle est un peu inquiétante.

Ce titre est traduit ordinairement, — et excellemment, comme Shakspeare l'a été plus d'une fois en France, — par :

la *Mégère apprivoisée.* Tout au plus pourrait-on dire que *Matant la commère* serait plus fidèle à rendre le mouvement de la locution anglaise. Mais ce n'est qu'une nuance et la *Mégére apprivoisée* c'est fort bien.

Le nouveau traducteur a préféré d'écrire : l'*Ecole de la Pie-Grièche.* Mais toutes les fois qu'en des cas analogues le mot : Ecole a été employé, ç'a été pour marquer l'accentuation (le perfectionnement, si on peut dire) d'un caractère ou d'une fonction. L'*Ecole des femmes* représente le procès par lequel une femme devient tout à fait femme. Il ne s'agit pas de faire haïr la coquetterie ; ou du moins ce n'est pas, semble-t-il, le but essentiel de Molière, même, et le plus, quand il moralise — mais de nous faire voir plutôt comment un être prend conscience de soi-même en réaction de la vie.

De même, l'*Ecole du dilettante*, excellent petit traité de Gaston Dubreuilt qui est encore à l'heure, constitue une méthode de perfectionnement musical. Et, non plus, l'Ecole Normale n'a pour but de fabriquer, au lieu d'un normalien bien " conditionné ", un homme, par exemple, habile aux détours de la volupté, — ou encore un esprit large et de souple critique, Tandis que l'*Ecole de la Pie-Grièche* signifie pour le traducteur : la façon de corriger une mégère. Outre que : pie-grièche ne signifie rien moins que mégère, mais une personne hargneuse et pincée, telle que s'imaginent les romanciers républicains une dévote de province.

Le dictionnaire d'Elwal, pour n'en citer qu'un, donne six traductions de : shrew, dont : musaraigne, mais pas pie-grièche.

Tout cela est bien querelle de pédant. Mais ne faut-il pas l'être un peu, quand on a l'honneur de parler français ; pour veiller à la constance du sens des mots, cette essence précieuse qui tend toujours à s'évaporer ? "



Le *Marzocco* se lamente du peu de soin et de discernement que les traducteurs de théâtre étranger apportent au choix des pièces qu'ils fournissent aux scènes italiennes : " Si un

travail de révision était accompli par nos importateurs, l'Italie connaîtrait — on peut dire qu'elle l'ignore — le *Théâtre d'amour* de Georges de Porto-Riche. *Amoureuse* et le *Passé* paraîtraient périodiquement sur nos scènes, dans une traduction longuement méditée et digne d'un tel texte... Nous sommes condamnés à nous intéresser au *Mariage de Mademoiselle Beulemans* et à ignorer *Amoureuse;* il faut qu'une farce qui n'a pour sel que le comique de l'accent belge soit *traduit en italien* — et ici nous touchons aux limites de l'absurde puisque le sujet même de la pièce ne peut avoir chez nous d'équivalent, même approximatif."

REVUES

Après quelques petits poèmes de Verhaeren d'une grave et suave tendresse, *la Phalange* publie un long essai de M. Robert de Souza sur le "*Rythme en Français.*" Souhaitons que le ton assez déplaisant, que certaines vivacités déplacées, n'empêchent point qu'on rende justice à l'auteur. Quiconque ne lit pas les vers à sa façon "ne sait pas lire". Quiconque se réserve sur la question, manque de solidité critique. Voilà bien le ton de l'homme de science ! De fait, ce n'est rien moins qu'une "science du rythme" que M. de Souza, aidé de M. l'abbé Rousselot prétend fonder. Excusons-le.

Il faudrait l'espace d'un livre pour examiner comme il sied les théories de M. de Souza. Nous nous contenterons ici de quelques remarques. — Il est bien de rendre à *l'accent* son rôle ; il n'y eut jamais des rhythme sans lui. Mais le *nombre* a son rôle aussi ; le nombre détermine la valeur de l'accent. M. de Souza ne l'ignore pas : mais il arrive souvent qu'il l'oublie. Combien de muettes il élide, qui pourtant comptent, qui ne peuvent pas ne pas compter par exemple dans le vers :

Fluide et douce caresse de cendre bleue
(P. Castiaux)

sous peine de faire perdre au vers toute sa glissante longueur ! Combien de syllabes il escamote, au mépris des lois les moins

discutables de la diction lyrique! *Im-pé-riale* pour *im-pé-ri-ale; ma-lé-dic-tion* pour *ma-lé-dic-ti-on* (page 128): *O-rient* pour *o-ri-ent* (page 129): *quo-ti-dienne* pour *quo-ti-di-enne* (page 130) etc. La prosodie française suppose une stylisation syllabique dont il importe de tenir compte, même et surtout dans l'innovation. Comment M. de Souza, qui le sait, a-t-il laissé se glisser de telles erreurs de scansion dans des exemples si justement, si subtilement scandés par ailleurs? S'est-il hypnotisé, lui aussi, sur un point? Y a-t-il des moments où lui non plus ne sait pas lire?

Nous ne le suivons pas aujourd'hui dans son assaut contre la "strophe analytique" de M. Vielé-Griffin et de M. Ghéon. — En ce qui concerne la rime, s'il lui dénie toute valeur rythmique, il la reconnaît cependant capable de "renforcer le rythme" et de le "distinguer"; on ne saurait demander plus: c'est la loi sonore de tout vers français, jusqu'à nouvel ordre. — Signalons pour finir l'ingénieuse classification parée de noms un peu barbares sous laquelle M. de Souza range les diverses modalités possibles du rythme en français: 1) *prose rythmée* (Renard, Chateaubriand), 2) *Verset* (Claudel), 3) *laisse rythmique* (Gide: *Nourritures Terrestres*), 4) *mètre libre* (Stuart Merrill), 5) *rythme strophique* et 6) *strophe métrique* (Vielé-Griffin, Van Lerberghe, Ghéon) — "progression continue des divers états conscients auxquels se prête le dynamisme du langage sous l'impulsion poétique." C'est fort bien. Mais avant de consulter cette liste où nul mode n'est oublié, nous conseillerons au jeune poète d'écouter d'abord son instinct et d'en prendre bien conscience.



Dans la *Grande Revue*, sous la plume de Suarès:

"Dostoïevski est malheureux dans toutes ses affections. Je m'étonne de lui trouver moins d'orgueil que d'amour propre. Tout l'orgueil est pour sa nation. Quant à l'amour-propre, il n'est point en lui de vanité, ni le signe qu'il se préfère à autrui; mais, comme il ne connaît point le contente-

ment de soi, il craint le jugement des autres: il redoute en eux la fausse note ; il pressent l'erreur à son endroit ; il devance l'injustice qui l'afflige. Sa défiance est toujours dans l'ordre du sentiment : enfin, il veut qu'on l'aime ! Le risque de n'être point aimé l'irrite ou l'indigne. C'est le seul homme qui ne soit pas plus petit, à mesure qu'on le voit plus susceptible."

Du même auteur, dans un rapprochement entre Shakespeare et Racine :

"On démesure Racine et l'on fait tort d'une grandeur infinie à l'âme de la France en la voyant toute dans Racine... Et pourtant il est vrai que Racine est unique. Il est, en art, le triomphe de la raison et la perfection de l'esprit."



A l'auteur d'une pièce récente, M. Ferdinand Herold (dans le *Mercure de France*) décerne cet encouragement :

" *L'habitude* ne peut manquer de lui donner des *qualités* qui lui font défaut aujourd'hui."

Et, certes... à cette école de l' " habitude " s'acquiert en peu de temps un uniforme " savoir-faire ", éminente vertu des maîtres d'aujourd'hui !

Faut-il mentionner, dans la même revue, des articles et poèmes de MM. Coulon, Coullet et Caillard ? Citons plutôt des fragments d'une notice émue que M. Rémy de Gourmont consacre à la mort de Laurent Evrard (la comtesse de la Baume); " Il y a une dizaine d'années, je recevais de chez Vanier un volume au titre presque décourageant, *Fables et Chansons*. L'auteur était inconnu, mais j'étais curieux, le flot des livres ne me submergeait pas encore, je l'ouvris et m'aperçus tout d'abord qu'il n'y avait là ni fables ni chansons, mais des essais rythmiques excessivement intéressants. J'y découvris bientôt deux ou trois brefs morceaux dont la perfection m'étonna, puis me ravit, me faisant éprouver ce frisson esthétique que vous apporte si rarement le livre nouveau. J'ai souvent relu *Danseuses sylvaines*, *Jardin d'Italie*, je viens encore

de les regarder ; mon impression d'abord était bonne et elle est demeurée la même : ce sont deux merveilles...

[Il eût été bien excusable de ne point découvrir] la femme sous le masque de Laurent Evrard, car nuls vers ne sont moins féminins que les siens, moins poudrés, moins languissants, moins incertains. On y trouve plutôt un fermeté un peu rude un rythme un peu heurté, une inspiration toute volontaire, si les deux mots ne jurent pas. Sa connaissance de la langue française, de ses ressources, de ses secrets était très étendue et toutes les questions de style et de grammaire la passionnaient ainsi qu'il sied à tout véritable poète dans lequel sommeille toujours un grammairien. ...Elle écrivit *Une Leçon de vie* et elle fit bien, puisqu'elle a condensé dans ce roman les plus curieuses observations sur le tragique dissimulé de la vie mondaine. Ce livre, comme son autre volume de prose, *Le danger*, est bien du même art que ses vers : rien n'y est dicté par le hasard. Partout on sent la marque d'une volonté ferme qui a mesuré sa tâche et qui la remplit. Il semble que dans son entourage on n'aimât guère ses livres ; ou les taxait, et elle aussi, de romanesques... Nuls livres et nulle femme ne furent plus pondérés. Ses seules extravagances furent des preuves excessives d'amitié."

C'est bien ainsi que naguère Michel Arnauld, ici même, parlait d'*Une leçon de vie* : " Il s'enferme dans son sujet, le travaille en profondeur, le rend autant que possible précis et particulier, proscrit scènes et personnages superflus, sacrifie le décor aux âmes, ou plutôt à l'âme de son héroïne, seul centre de perspective : si bien qu'en ce roman d'intérêt tout psychologique, les observations aiguës et d'une émotion un peu sèche sont à peu près celles-là mêmes que fixerait, dans l'intérêt de son amour, un femme clairvoyante et résolue."



Précisément, la *Revue de Paris* publie une nouvelle posthume de Laurent Evrard, qui justifie pleinement ces appréciations. Elle donne également la seconde partie du *Tolstoï*

de Romain Rolland: on y trouve une sorte de grande peinture synthétique de *Guerre et Paix* et d'*Anna Karenine*, où les caractères respectifs des deux œuvres sont notés avec justesse. Après l'article où M. Bourget, dans l'*Echo de Paris*, déniait à Tolstoï tout art de composition, il est particulièrement intéressant de voir tout au contraire Romain Rolland se plaire à découvrir et à montrer l'unité organique de *Guerre et Paix*. Au sujet d'*Anna Karenine*, Romain Rolland cite de curieux passages de la correspondance inédite de Tolstoï: " Maintenant je m'attelle de nouveau à l'ennuyeuse et vulgaire *Anna Karenine* avec le seul désir de m'en débarrasser au plus vite." et plus loin " Il me faut achever ce roman qui m'ennuie." N'y a-t-il pas dans cette lassitude, l'explication du fléchissement si singulier que ce roman subit, dans sa seconde partie, celle qui, semblait-il, pouvait atteindre au plus de force?



La *Revue des Deux Mondes* publie un extrait des *Souvenirs* de François Tassart, le fidèle domestique de Maupassant qui pendant dix ans consigna les événements qui marquaient la vie de son maître. On ne peut dire que ces notes nous apprennent beaucoup de choses sur les dernières années de Maupassant ; c'est déjà beaucoup qu'un témoignage si vigilant ne nous force pas, comme pour tant de grands hommes, à beaucoup désapprendre.

Il ne fait pas bon parler du *Racine ignoré* de M. Masson-Forestier, car celui-ci usant de son droit de réponse, impose partout des articles rectificatifs. Si le livre était loin de tenir tout ce qu'il promettait, il contenait pourtant des vues intéressantes ; les apologies en sont fastidieuses. M. Faguet à qui s'adressait la dernière sommation de M. Masson-Forestier, conclut simplement : " Je me contenterai, quand mon article sur *Racine ignoré* sera recueilli en volume, de le faire suivre du présent article de M. Masson-Forestier. Ce sera mon geste d'impartialité, où les méchants verront, bien à tort, une petite vengeance."



La Revue critique des Idées et des Livres reçoit elle aussi une sommation de M. Masson-Forestier. La chose ne serait que bouffonne si un intérêt général n'était en jeu. Une commission s'occupe, au Luxembourg, de la loi sur la presse et du droit de réponse. La Société des gens de lettres et la Société des auteurs voudraient obtenir le droit de réponse à tout article de critique littéraire ou dramatique. Comme les auteurs que la critique inquiète ont chance d'être précisément ceux qui ont l'esprit boiteux ou qui écrivent mal, auront-ils le droit d'encombrer journaux et revues de sottises et de méchantes phrases ?

La *Revue critique* continue sous la signature d'Outis son implacable enquête sur les manuels scolaires de morale. Les citations cueillies dans divers manuels officiels sont accablantes. Elles sont douloureuses par ce qu'elles attaquent ; elles le sont peut-être encore plus par ce qu'elles défigurent. Outis n'a pas de peine à triompher, mais, hélas, sur quelles ruines ! Avouons pourtant qu'il en est quelques-unes qui, d'un point de vue moins particulier que celui où se place Outis, paraissent très défendables.

De son côté, dans la *Coopération des Idées*, M. Maurice Vernes conclut son étude sur le monopole ou la liberté scolaires. Si le problème est angoissant, il est bon signe de le voir, de tous côtés, passer au premier rang des préoccupations. — Dans cette même revue, comme chaque fois, des notes substantielles de M. Georges Deherme.



Dans les *Marges*, Guillaume Apollinaire trace un très fin portrait de Jean Moréas et rapporte quelques-uns de ses propos :

“ Un vers de Dante, venu sous ma plume, me rappelle le jugement que Moréas porta un jour sur l'amant mystique de Béatrice :

" C'est le plus grand poète du Moyen-Age, disait-il. Mais voilà, le Moyen-Age ne pouvait aimer la vraie beauté. Il la désirait sans la connaître. Dommage que Dante ait ignoré les poètes grecs. Moi aussi, j'ai aimé les cathédrales. Mais je sais maintenant que le Parthénon en ruines est plus beau encore que les cathédrales les plus achevées, et leurs ruines seraient informes. C'est que, dans la perfection, il n'y a pas de morceaux, et chaque partie contient la perfection de l'ensemble. On dit que Dante eut un moment l'intention d'écrire son poème en français... En tout cas, il eut le mérite de créer l'italien, qui serait la plus belle langue moderne, si le français n'existait pas. Les autres langues sont ridicules. Depuis l'antiquité, il n'y a qu'une langue, le français, qui ait été travaillée par de véritables écrivains, et qui soit devenue un monument comparable au grec ancien. Les Italiens ont eu aussi d'excellents écrivains, mais pas assez longtemps, et leur langue s'en ressent. Dante vit juste lorsqu'il constata qu'il manquait à l'Italie une cour, mais il se trompa, croyant que *la douce lumière de la raison* (ce sont les termes qu'il employait) y remédierait et qu'une élite dispersée pourrait suppléer au défaut de cour. Il paraît qu'il fut aussi sur le point de cultiver le provençal, et ce langage était plus susceptible de perfection que l'italien. D'excellents poètes s'y étaient exercés avec raffinement. Leur influence fut favorable au français lui-même. Je me suis amusé à traduire de petits poèmes provençaux, choisis entre les meilleurs, et les bons ne manquent point. En italien, j'aime beaucoup Pétrarque.

" C'est un grand poète que l'on connaît mal en France. Pour Boccace, il manque une traduction ; celle d'Antoine Le Maçon a des qualités. Mais, à tout prendre, elle est insuffisante. Si j'étais plus jeune, je traduirais Boccace qui est peut-être le meilleur conteur du monde, et en tout cas un esprit charmant et plein d'une force admirable... "

S'il n'a point traduit le *Décaméron*, Moréas en a imité quelques contes. Et j'ai été tout surpris, en constatant que l'on n'avait généralement pas compris tout ce qu'il y a d'art dans ces libres imitations.



On s'occupe beaucoup de l'influence de Nietzsche. M. Abel Bréard pose dans la *Plume politique et littéraire* le point de vue d'un catholique. M. Georges Valois avait écrit : "je dois à Nietzsche une libération. Nietzsche, avec une certaine brutalité, interrompit nos bêlements, nous dépouilla de notre misérable défroque humanitaire et nous contraignit à nous regarder nous mêmes sans pitié." Et M. Bréart continue : "Nietzsche n'a pas seulement servi à éloigner les jeunes Français du romantisme et de la démocratie, il les a éloignés aussi d'une certaine conception de la morale chrétienne. C'est en appelant du nom divin de charité cette chose purement humaine et laïque qu'est la philanthropie, que les socialistes de 1848 et Victor Hugo ont séduit beaucoup d'âmes loyalement chrétiennes. Nous verrons que Nietzsche n'a pas peu contribué à amener les catholiques à comprendre la définition de la charité que leur donne le catéchisme." Paradoxale influence de celui qui se nomma lui-même l'Antéchrist, et qui prouve combien cette œuvre est puissante, combien elle pénètre avant dans le cœur humain, puisqu'elle suscite des énergies même chez ceux qu'elle prétend combattre."



La *Revue des Idées* est presque seule, parmi les revues où collaborent des écrivains, à défendre le point de vue radical. "Ainsi la mentalité religieuse a toujours été néfaste à l'homme, conclut un article intitulé *les ruines de l'Idée de Dieu*. Toutes les conquêtes de la civilisation se sont faites et se feront contre elle. Voici que c'est dissipé la grande hallucination de l'humanité, etc."



M. Paul Desjardins adresse aux *Droits de l'Homme* une lettre où il cherche à définir la méthode de discussion qui convient au journal :

" *Les journaux que je connais (et que je renonce à lire), sont*

des bulletins d'accidents ou de crimes, des répertoires de potins, ou des prospectus. Je mets à part l'Action Française : *je la lis souvent parce qu'au moins, elle a une suite, une doctrine et une méthode. Mais, plus encore que la doctrine, cette méthode est anti républicaine : elle est une insulte à la raison. Il ne s'agit que de magnétiser un public ; on crée des mythes, des talismans, des associations d'idées. ou plutôt de mots, on recourt aux procédés connus ae la suggestion. Bref, c'est une curieuse entreprise pour fabriquer une église (sans foi et sans bonne foi), pour élaborer artificiellement un fanatisme* ".



Dans le *Correspondant* M. Henri Brémond montre quelle chance inouïe conduisit Boileau à une gloire qui si longtemps ne lui fut pas contestée. Chance " injuste " et qui contraignit l'admiration pour les raisons les moins valables. Et M. Brémond cite précisément la lettre à Maucroix que nous transcrivions dans notre dernier N°. Les raisons que nous avons d'admirer Boileau sont l'opposé de celles qu'il se donnait. " Par la verve, la couleur, la fusée fulgurante de ses alexandrins solitaires, ce précieux qui a tant médit des précieux, se rattache à Théophile, à Saint-Amand ; lui qui a persécuté la postérité de Régnier, il n'est dans ses bons moments qu'un Régnier assagi par Patrie ; ce prétendu novateur, chef de l'école de 1660, remonte au vieil esprit national, à l'esprit des fabliaux et des farces, à l'esprit de Rabelais."



Dans l'*Opinion*, MM. Gabriel Bernard et J.-L. Charpentier exposent un projet de *théâtre sans décors*, destiné à rendre moins difficile la représentation d'œuvres de jeunes écrivains. Les pièces seront jouées devant un simple rideau de fond. Les auteurs de l'article rappellent les sommaires indications scéniques dont se contentait Corneille pour *Cinna* : " Un palais à volonté ; au deuxième acte un fauteuil et deux tabourets ", et

celles de Molière pour *Tartufe* : " Le théâtre représente une chambre ; il faut six chaises et un lustre ". — " L'exactitude dans la représentation de l'objet inanimé, disait Chateaubriand, annonce la décadence... On se contente de petites beautés quand on est impuissant aux grandes ; on imite, à tromper l'œil, des fauteuils et du velours, quand on ne peut plus peindre la physionomie de l'homme assis sur ce velours et dans ces fauteuils".



La *Petite Gazette Aptésienne* poursuit le cours de ses entretiens avec Auzias ; on y lit d'intéressantes réflexions sur le théâtre contemporain, exprimées en un ferme langage :

" — Nos puissants dramaturges, reprit-il, sont actuellement tout aussi incapables de produire une bonne comédie qu'une tragédie véritable. Ils ne sont pas dépourvus de savoir-faire ; mais ils ne voient pas plus loin que le bout de leur nez. Ils ne discernent pas le vrai du faux, ni ce qui est bas de ce qui est élevé... Aujourd'hui, que tout est à l'envers, la déraison et la sottise règnent sur nos Théâtres. La vertu n'y est pas tournée en dérision, mais elle y est remplacée par des ombres qui se revêtent de son apparence. Ce ne sont que catins sublimes, héroïques escrocs, débauchés pathétiques. Tout ce qui est abject et misérable devient grand et magnifique... Ils saisissent un certain côté de la réalité des choses ; le succès de leur affaire en témoigne ; mais ils ne sont pas assez intelligents pour s'élever et se maintenir au point de vue qu'il faut pour avoir toujours raison, ce qui est plus nécessaire encore dans le genre dramatique que dans les autres genres...



Dans les *Marches de l'Est*, un article sur *Nietzsche et la culture française* de M. René Lauret, un *Racine* de M. G. Grappe et une intéressante note de Dumont-Wilden sur *le Flamingantisme et l'Université de Gand.* Il ne s'agit de rien moins que de transformer l'Université de Gand en université

flamande. Il semble heureusement que le parti wallon soit décidé à s'opposer de toutes ses forces à cette défaite.

*
* *

La même question occupe le *Thyrse*. Une vigoureuse protestation de M. Léopold Rosy en ouvre le dernier numéro. La direction de cette revue nous prie d'annoncer qu'il remet au 15 avril le délai d'envoi des manuscrits participant au concours de pièces en un acte qu'il organise.

*
* *

Le revue *les Marches de l'Ouest* ayant posé à " tous nos bons écrivains maîtres et jeunes " la question suivante : " que pensez-vous de la personnalité de Francis Vielé-Griffin dans la littérature contemporaine ?" publie aujourd'hui une première série de réponses où d'un accord presque unanime est loué le poète de *la Partenza*. Le mot de M. Faguet est typique : " A mon grand regret, mais je ne puis pas tout lire, M. Vielé-Griffin n'est inconnu. " M. Faguet avouait déjà ignorer Claudel. Que lit-il donc, ce grand critique dont, ne l'oublions pas, c'est le métier de lire ? Une lettre de M. Lanson, mesurée, sensible, sincère, dit simplement : " C'est un des poètes que j'aime " M. Faguet lit peut-être, mais sait-il aimer ?

*
* *

Dans le *Divan*, M. Henri Martineau donne la fin de son étude sur Guy Lavaud. On lit toujours avec intérêt la chronique des poèmes signée H. M.

*
* *

Les *Propos* publient une pieuse étude biographique de J.-R. Aubert sur Mécislas Golberg, ce courageux défenseur de la bonne cause littéraire, qui put dire de lui-même à si juste titre : " Ma nature — une malheureuse nature — m'a livré à la solitude, à l'isolement et à quelques amitiés. Je ne suis

d'aucune école et d'aucun classement", — et dont la dernière œuvre porte le titre déchirant : *La disgrâce couronnée d'épines.*

* * *

La revue catholique *Durendal* imprime dans son N° de février un bref poème de Paul Claudel, *Le Retour.*

* * *

Dans *La Revue Scandinave,* deux poèmes, cités par M. André Waltz au cours d'un article où il nous renseigne sur le poète suédois Gustaf Fröding, nous font souhaiter qu'une prochaine traduction de ses œuvres complètes nous permette de connaître celui que d'aucuns nomment "le Verlaine suédois". — A signaler dans le même N° *Curiosités Philologiques,* par Nyrop, "remarques sur quelques noms de nationalités".

* * *

Mentionnons la réapparition des *Visages de la Vie.*

* * *

Viennent de paraître :

Sapho, par Francis Vielé Griffin (Occident), *Tancrède* par Léon-Paul Fargue, *Nouveaux Prétextes* par André Gide (Mercure), *Tolstoï vivant* par Suarès (Cahiers de la Quinzaine).

* * *

Une jeune revue ayant ouvert une souscription en vue d'élever un monument à la mémoire de Stéphane Mallarmé, la famille de ce dernier nous prie de dire qu'elle ne saurait donner son adhésion qu'à un projet mûrement réfléchi.

Le Gérant : ANDRÉ RUYTERS.

THE ST. CATHERINE PRESS LTD. (Ed. Verbeke & Co.), Bruges, Belgique.

EN ESPAGNE

Il faut d'abord avoir soif.
Ste Catherine de Sienne.

Août 1905.

Je pense qu'il est pour chaque être un point du monde où soudain lui apparaissent groupés tous les rayons du rêve épars, et, sur une terre encore étrangère, il se sent retenu par des racines nouvelles, mais si profondes qu'en lui va circuler toute la sève enclose depuis des siècles dans le mystérieux terrain. Ce fut pour moi, de l'autre côté d'Hendaye, la petite ville de Fontarabie.

— Petite Fontarabie sur la Bidassoa, vous n'avez pas les syllabes éclatantes de Salamanque ou du Guadalquivir, vous ne brillez pas dans l'imagination comme Bilbao ou comme Valladolid, mais du fond de la barque où j'étais je vous regardais approcher, et, me tournant encore vers Hendaye, j'étais émue de ce mystère qui rend si dissemblables, si marqués de leur race et de leurs passions deux points de terre que sépare un ruban d'eau.

Là-bas la France, ici désormais l'Espagne...

Aucun rayon de la grande gloire ne tombe sur cette petite ville oubliée, qui, pourtant, âpre et brûlée, avec ses toits plats et sa lourde église,

annonce toute sa contrée. Sur un étroit monticule elle tourne, s'élève, mystérieuse, noire, couleur de soufre ; il semble qu'elle ait pris sur quelque bûcher cette teinte de fumée et de flamme, au temps où l'Espagne catholique allumait ses hauts incendies. Une oppression tombe sur notre cœur. Mais on aborde ; la pierre où les pieds s'appuient est rose ; déjà cette générosité, ce royal accueil ! Franchissant la jetée de granit vermeil nous atteignons le sol même, d'une teinte ocreuse, torride aux regards. Et voici que sous un ciel païen, plus exalté que les chants d'Homère, une cloche sonne ; aussitôt on a reconnu les deux puissances de ces lieux : l'enivrement et le tombeau. On lève la tête, on voit l'imposante, la maussade église ; tout l'azur, qui dans l'espace s'étale sans limites, sans se disjoindre, et semble rouler autour de la terre, ne la baigne pas et ne la pénètre pas : ce sont des royaumes ennemis. Par les plus chauds après-midi d'août le clocher espagnol conserve sa gravité ; sa pierre compliquée, travaillée en retrait comme les alvéoles, repousse les complaisances de l'air, les crépitements du soleil, se fait à soi-même de l'ombre. Ce lourd bijou d'une teinte d'or a la sourde lueur de la topaze ternie. Qui officie dans cette noire église ? Sans doute un prêtre impétueux, cruel, un frère de quelque beau tueur de taureaux ; et la cloche, qui sonne encore, comme un couteau courbe m'entre dans le cœur.

Avant de visiter l'église je veux voir le paysage, et je vais jusqu'à la mer où glisse un mol sable orangé. De solides cabanes, battues par le vent salé, sont plantées dans ce désert amer ; elles étalent leurs dures couleurs jaunes, blanches, vermillon au bord de la vague si bleue ; et ces tons crus et rapprochés, comme on en voit aux costumes des paysans, ont déjà une âcre puissance. C'est l'Espagne, sordide, violente, striée d'ocre, de poix, de chaux, ravagée par la clarté, — et rouge piment du monde !

Je monte vers la ville, voici les rues merveilleuses : calle Mayor, calle de Las Tendas, vieilles petites rues intactes, où les maisons s'alignent, éclatantes et diverses comme les perles des bazars. Les toits, sculptés plus soigneusement que les corniches d'un palais, en s'avançant abritent les miradors, les précieux balcons, les rampes de fer verni. Noires et blanches, fragiles comme des vitrines, ornées aux fenêtres de dentelles aussi délicates que les écharpes des madones, faibles sous les diadèmes de leurs toits trop beaux, ces demeures semblent n'être là que pour des scènes de galanterie et de plaisir.

Un œillet jeté ébranlerait toute la mince façade.

Dans ces rues exiguës, pareilles à de somptueux couloirs, on imagine les rôles de l'ingénue, de l'intrigant, du jaloux et du barbier. Les yeux levés, je regarde : au-dessus d'un si étroit espace,

des mains tendues relieraient l'un à l'autre les miradors ; en se penchant les amants pourraient s'embrasser. Toute cette ville semble faite pour des courses nocturnes, pour les furtives trahisons; on croit voir les portes battre, les fenêtres s'ouvrir, se fermer, Almaviva presser Rosine, et les tuteurs apparaître, bafoués, trompés, en robe de chambre, en bonnet de nuit. Ah ! si l'on entendait une guitare ! Et voici qu'une guitare s'accorde, retentit...

On écoute ; d'abord on demeure insensible ; l'oreille accueille défavorablement ce tapage monotone, sans langueur, sans flexion, cet orage sur des fils électriques. Mais le joueur s'acharne, s'étourdit, s'enivre, le bois de l'instrument autant que les cordes résonne ; cette guitare semble une planchette large et lisse où l'on a fixé des nerfs. Quel amoureux ébranlement ! quelle rage ! quelle colère des mains, des pieds et des dents ! Musique barbare, irritante, sans douceur qui parle au rêve ; aucun enjôlement, mais la brutale puissance d'un cri qui ne veut se taire, d'une incurable volupté, qui ne veut ni l'apaisement ni la mort. Que ce soient des habañeras, le tango trépidant, la malagueña, c'est toujours cette même rapide bacchanale, qui fait, dans toutes les Espagnes, les hommes frapper leurs paumes d'une cadence sèche et serrée, tandis que les danseuses heurtent le sol de leur talon précis comme le sabot du bouc, et mêlent, dans les contradictions de leur jeu frénétique, la passion et la révolte.

Soudain, au haut de la ville, un cri de femme s'élance, violent et long, auquel du bas de la ville répond un cri semblable ; cri terrible, déraisonnable, qui, dans nos cités, annoncerait l'assassinat ou l'incendie, et, dans ce pays d'expansion suprême, sert à vendre le poisson que ces jeunes femmes portent sur la tête, dans de plates conques d'osier.

Je quitte la rue stridente, jaune et rouge, et j'entre dans la sombre église. Chez quel Dieu suis-je, qui veut tant de ténèbres et de larmes, qui veut surtout une rigoureuse étiquette, un si pesant cérémonial ?

Tout ce que le siècle de Louis XIV a inventé pour ses réjouissances, pour le mariage des dauphines, d'heureuses draperies, de tentures envolées, de profanes alleluias, ici sert au deuil. C'est une cour. Les saintes vierges semblent moins des mères désolées que des dames d'honneur participant aux catastrophes du palais, et occupées à bien seconder la douleur de leur maître. Elles ne sont ni tendres, ni saintement torturées, ces mères divines qui ne s'appliquent pas à nous faire aimer leur Enfant Jésus. L'une d'elles, vêtue de velours sombre et de dentelles, sorte de duègne magnifique, le tient négligemment, comme un bouquet, un éventail. Mais ses yeux limpides sont levés vers le ciel dans une extase poignardée. Une autre, en manteau noir, a le tumulte des nuées d'orage et le mystère de la foudre. Une autre encore, statuette de bois

peint, debout dans un camail de taffetas cramoisi qui s'écarte comme une pivoine expirante, élance son regard avec la rapidité du parfum et des fusées.

Elles nous donnent le spectacle de l'exagération aisément supportée, ces infantes aux joues voluptueuses, et ce qu'on leur demande du fond du cœur, ce n'est ni l'espoir, ni le repentir, ni une bonne mort, mais la grâce d'accueillir comme elles le font, constamment et sans que le visage en soit terni, les sensations excessives.

Voici, couché dans l'ombre, descendu de sa croix, voilé, en cette saison hors d'usage, le Christ du Vendredi-saint ; il est de la taille d'un homme. On voit les épaules et le dos, d'une teinte livide ; c'est vraiment un homme, un mort, et qui prenait trop de place, car on a un peu replié ses genoux. Ce cadavre de cire contamine de son malaise toute l'église, et d'ailleurs semble au rebut dans l'ombre, tandis que son Père victorieux règne dans les tentures gonflées.

Chez quel Dieu sommes-nous ? Ni un homme, ni un prophète, c'est un empereur. On n'a en lui nulle confiance, on ne peut ni l'adoucir, ni le convaincre ; on le flatte, on le craint ; c'est un Dieu comme il y a des loups, impitoyable : Dieu espagnol, frère de ce Charles-Quint somptueux et hypocondre, dont le pesant palais, sur la place de Fontarabie, — vaste cube couleur de terre

cuite, — frémit encore d'avoir vu passer l'ombre équestre, hautaine, courbée, et portant la longue lance.

Lorsque je sortis de l'église, le soir était venu.

Six heures du soir en été ; l'azur faiblissait à peine, s'argentait seulement. Sur de petits chemins secs, escarpés, pelés, des muletiers avançaient : muletiers en béret bleu, poussant leurs bêtes, transportant des sacs de farine, et tels qu'on les voit passer chez Cervantès, dans la vallée du Toboso...

Six heures du soir en été. Je contemplais le bel horizon. Ici Hendaye, plus loin Béobie, Irun, Hernani ; là-bas l'île des Faisans : île des Faisans, mi-espagnole et mi-française, qui ne conserve des pompes qu'elle eut pour l'entrevue de ses rois qu'un bouquet de feuillage des tropiques, et son nom charmant, au plumage doré....

— Chère Espagne, je vous connais à peine, je n'ai vu de vous que la petite ville de Fuenterrabia qui monte vers le ciel comme un coquillage contourné. Je n'ai écouté que pendant quelques instants, devant une auberge où fumait le chocolat à la cannelle, le bruit de la guitare, son crépitement de cigales romantiques; mais cela suffit pour que je vous immole les autres contrées de la terre. Je le sais, quand j'entendrai un bouvier chanter sur la plaine aragonaise, ou Séville se détraquer les

nerfs au Carnaval, je possèderai toute ma détresse.

C'est pour cela que je vous aime. Le faste, le deuil et la gloire vous les contenez dans les catafalques de vos églises, dans le nom seul des provinces de Castille ou de Navarre, comme sur vos places éclatantes s'étalent l'amour et la cruauté. Si pitoyable que j'aie été je ne repousserai pas vos jeux féroces, j'aurai pour vos jeunes dieux cornus les regards de Pasiphaé. Je ne chercherai pas à amortir le mal que vous me ferez. Vos saintes vierges, dans leurs niches noires, et tandis que coulent leurs larmes comédiennes, se protègent de deux fines mains le cœur. Je ne protège pas mon cœur.

Dans l'immense arène que vous êtes tout entière, Espagne, je ne recherche point la "place d'ombre" comme font les élégants de vos cités pour les courses de taureaux, mais je prends une "place de soleil" avec les pauvres, les humbles, les véritables, ceux qui portent la fleur de grenade et le couteau, et qui, quand la nuit est venue, aux sons des guitares rageuses, chantent, dansent, se désirent et se tuent, éclatent comme un sol brûlé sous le ciel sec des nuits d'Espagne...

Ah, sous ce ciel uni, d'un bleu qui le soir seulement pâlit, se borde d'un peu de rose, quel cœur ne désespèrerait ! Pour une âme trop sensible, un ciel si beau, c'est déjà une grande source de douleur ; un ciel si beau fait rêver d'éternité ;

l'âme alors, irritée, déréglée, que rien ne fléchit, veut aussi des minutes d'humaine éternité. Une voix en elle lui crie : " Demeure... " Il n'est pas, pour les êtres, d'autre manière de demeurer que de tendre vers l'amour. Quel amour ? Hélas ! ici, non la douceur, non la tendresse, mais cet amour de violence et d'imagination qui fait s'appeler et se joindre deux bouches rouges et brûlantes, dans le pays de l'œillet !

Espagne voluptueuse, c'est vous-même qui pour moi serez cet ardent, ce muet complice. En regardant votre peuple léger, brillant, qui brûle et danse comme les étincelles d'un brasier, et dont le visage torturé de joie semble celui d'un damné en paradis, je croirai avoir sous mes yeux le spectacle de mon propre cœur. Je vivrai là solitaire et méditative. Je n'échangerai avec aucune créature mon amitié ; je trouverai dans l'espace ce qu'il faut d'appui à mon rêve : les plus lourds regards, les plus chargés de détresse et de vie ne se portèrent point sur d'autres yeux, mais sur l'infini, et c'est avec ce qu'ils ont laissé de soupirs et d'amour sur cette surface immobile, que je croiserai mon âme.

— Mais l'âme, qu'en faites-vous, ouragans embaumés d'Espagne ?

Hélas ! à quelle cruauté, à quel égoïsme effréné doit atteindre la religion de soi-même sur cette terre consacrée au bonheur ! Rien ici ne suscite

l'immense et sainte pitié. Une vieille mendiante que je vis assise sur un petit talus couleur de feu, ne paraissait point malheureuse, mais acariâtre ; riche et fille des rois cette vieille femme aurait eu, semble-t-il, la même attitude sombre, digne et fâchée, car c'est d'avoir perdu la jeunesse qui constitue l'irrémédiable déchéance sur ce sol de la volupté.

Ne pas vieillir ! ne pas mourir ! dormir à peine ! Défendre contre le sommeil même les minutes du temps et de la délicieuse jeunesse, voilà ce que conseille cette terre haletante, où la guitare toute la nuit continue son effroyable amusement, où les petites filles déjà, les vieilles femmes encore, frappent passionnément les paumes de leurs mains, par goût de l'incoërcible danse !

La lumière déclinait. Assise au coin de la calle Mayor, près d'un aloès luisant, poudreux, sec et grillagé d'épines comme un ananas élancé, je regardais les derniers rayons du soleil perforer, dissoudre les murs de craie. Les cieux envahissants se pressaient autour de moi, j'aspirais le feu du jour ; le silence me frappait de ses coups larges et secrets, qui deviennent dans le cœur sonores jusqu'à l'étourdissement. En face de moi, au coin de la rue dormante, un jeune homme, vêtu de blanc et d'une ceinture bleue, debout dans une échoppe de bois verni, — sorte de casier miroitant

sans porte et sans vitrage, — tressait des espadrilles avec une rapidité, une aisance prodigieuses. Ses bras demi-nus et la longue aiguille saupoudrée d'une farine glissante semblaient escamoter les torsades de chanvre. " O peuple charmant, pensais-je, qui ne faites rien que par adresse, fantaisie ; dont chaque mouvement révèle l'aptitude à l'audace, à la grâce, à la souplesse, au plaisir ! Vous ne réussissez que la beauté ou la tragique détresse. Mais je vous aime de ne pas savoir servir ! J'ai vu dans cette petite ville un douanier, une hôtelière, un cocher, ils étaient ridicules ; ils avaient, en accomplissant leur humble devoir, la contenance effrayée des jeunes fauves travestis qu'on exhibe dans un cirque. Rien ne vaut, sur le sol d'Espagne, qui ne soit emportement, libre désir, volontaire abaissement ! "

Surpris par le crépuscule flamboyant, l'abondant azur, vertigineux et las, semblait tourbillonner ; il se colorait, au couchant, d'un rose incendié. Les hirondelles effilées, leur noir vol recourbé, leurs cris lancés et retombants dessinaient sur le ciel du soir quelque mosquée fantastique, aux arceaux d'amour et de mélodie !

Des larmes coulaient sur mon immobile visage ; chacun des nerfs du cœur, tenté, caressé, irrité par la beauté du jour, et douloureux par le trajet du désir, donnait sa suprême affliction. Une rose trop ouverte que je tenais à la main se laissait mourir

aussi ; nous expirions de plénitude, nous ne pouvions plus contenir tant de forces amassées.

Qu'il faisait chaud, calme, accablant ! Tel un sommeil de tigre le silence de l'Espagne, au crépuscule, inquiète. Un groupe de lavandières se dirigeait, les bras chargés de hardes multicolores, vers les eaux douces du fleuve, là-bas, dans les herbages. Ah ! que n'ai-je pu l'entendre jaillir d'un de ces gosiers de filles farouches le chant forcené, intrépide, la séguedille, rythme du délire, vivace, rauque, intarissable, qui bondit comme au profond des montagnes une claire cascade bouillonnant entre des parois rocheuses ! Tout se taisait. Soumise à la puissante Destinée, je pleurais lentement comme durent pleurer dans la torture les corps maintenus dont les os sous la pression du fer se fendaient. Je ne bougeais pas ; où aller ? Il m'eût fallu fuir l'univers !

Alors, tandis que je souffrais ainsi, je compris vos secrets et vos larmes, vierges en deuil, vierges exaltées et percées de couteaux des fiévreux et ténébreux autels. Abandonnées aux soins de votre Epoux divin, mais sollicitées par toutes les ardeurs et les fureurs de l'Espagne, amantes séquestrées, qui, aux jours des processions, entre les œillets et les éventails, dans les rues de Grenade et de Séville voyez la beauté des hommes et leur incomparable frénésie, quel devient votre

ennui quand on vous replace dans le pieux sérail couleur d'ambre et de sucre brûlé, frais comme un noir parasol, où, par milliers, vous implorez votre impérial et morne ami.

En vain, le regard précipité comme un torrent, vous montrez à ce Dieu impalpable, sans limites, sans regard et sans âge, votre cœur où les sept péchés humains enfoncent leur glaives acérés. En vain vous lui représentez que vos larmes de cristal, vos mains pointues, vos mouchoirs embaumés, votre vocation des pleurs et de la pamoison vous désignent pour ces danses fières et rebelles qui semblent scandées par les piaffements des chevaux guerriers du Cid. En vain, plus redoutables que les déesses des acropoles, avez-vous rendu par les langueurs et les larmes vos âmes tentantes, il vous garde et ne vous répond rien.

Et devant votre douleur dédaignée, vos cœurs qui « meurent de ne pas mourir », vos regards qui s'envolent, s'arrachent comme la flamme dans le vent, je songe à votre sœur favorisée, Thérèse d'Avila, Epousée véritable, amie de l'Ami ! Je l'ai vue, cette reine des brûlants transports, un matin de printemps à Rome, dans l'église Santa Maria della Vittoria, où, — marbre enflammé, — elle perpétue l'image de son grand désir exaucé. De vieux prêtres, des dévotes marmonnaient leurs lentes prières dans l'odeur de l'encens et de l'humide fraîcheur ; on entendait le bruit léger des

rosaires, des chaises remuées. J'avançais ; et alors je la vis dans sa grotte resplendissante qu'éclaire un jaune vitrail où le soleil semble capturé, accumulé. Elle est là, marbre onctueux, reluisant, poli, enduit semble-t-il de cette huile parfumée où se baignait Esther.

Abattue sur les nuées, enchaînée à son Dieu par le lien d'une ineffable volupté, la sainte a les mains ouvertes, elle lâche le monde, ne tient plus rien, attend tout de lui. Et il prend en pitié sa favorite, il répond à l'attente éperdue, à la royale mendicité de ce confiant, de ce violent visage : dépêché par lui, un ange gracieux, curieux, habile, dirige vers ce cœur bouleversé sa flèche d'or.

O promesse de délivrance !

Et dans cette église d'Italie, comme ensuite dans une église d'Espagne, je me souvins du cri ardent que Swinburne prête à Phèdre défaillante : "Viens, prends ton épée et tue, ne me laisse pas périr de faim entre le désir et la mort !"

Csse DE NOAILLES.

LES DEUX MERS

Je marche les pieds nus dans la mer qui descend
Doucement, lentement, sur la plage ; je sens
A mes chevilles les caresses de lumière
De l'eau claire...
La plage est un tapis de roses ; je me couche
A plat ventre jusqu'à ce que ma bouche touche
Son corps délicieusement fluide et doux ;
J'ai la tendre moiteur du sable sous ma joue...

Et puis, je mets au niveau de l'eau bleue
Mes yeux
Et je regarde ainsi la mer divine ! Elle a
Les flamboiements irisés d'une opale
Ici, tandis qu'elle ressemble là
A un champ, dans le crépuscule, de lin pâle...
Et je respire ainsi la mer comme une fleur,
De tout près... je me grise de l'odeur
Capiteuse et subtile et fraîche qu'elle exhale...

* * *

Pourtant, o mer, si féconde en délices,
Si enivrante que tu sois, tu n'es pas celle

Vers l'horizon toujours lumineux de laquelle
Voguait l'errante nef aux rames d'or d'Ulysse,
Celle qui ne connaît le flux ni le reflux,
Celle du sein éblouissant de qui,
Un clair matin de miracle, naquit
Vénus,
Celle sur qui, de promontoire en promontoire,
Bondit la grande voix clamant la mort de Pan,
Celle enfin qui berça mes bons sommeils d'enfant
Et dont, sans cesse, du rivage
Où ma vieillissante mémoire
Se plaît de plus en plus à revenir,
Je vois le radieux et passionné visage
Sourire à tous mes souvenirs !

O l'éclat de ses yeux bleus à travers les branches
Des oliviers, de quelle joie il m'emplissait !
O ses plaintes d'amour autour des îles blanches,
Comme elles oppressaient
D'espoirs et de désirs mon jeune cœur !

Et quand au soir le couchant fume
Comme un faisceau de torches que l'on vient d'éteindre,
On allait regarder, du bord des quais en fleurs,
Le soleil triomphal se hâter pour l'éteindre
Plus tôt, tandis que sur ce fond d'ardente brume
Passaient, tels des oiseaux aux ailes exaltées,
De grands bateaux devant les phares des jetées !



O mère de sagesse, o mer de volupté,
O nourrice des formes belles
Et des idées
Mélodieuses par lesquelles
L'âme du monde est réjouie et fécondée,
Comment fus-je assez fou jamais pour te quitter,
Après les jours de pure joie
Et de délicieuse crainte
Où rien qu'en écartant tes voiles d'hyacinthe
Tu m'as enseigné l'infinie
Et souveraine et vivante harmonie
Des rythmes éternels que tu portes en toi !
Comment fus-je assez fou ?... Pardonne-moi...

Pardonne-moi ! Je n'ai point cessé d'être à toi
Et si j'ai pu sourire tout à l'heure
Aux baisers de lumière et aux regards de fleur
D'une autre... c'est que tout à coup a ressurgi,
Du champ de roses de la plage,
Devant mes yeux à travers elle ton visage,
Et que malgré les ans, malgré la vie,
Ses désastres et ses ravages,
Aussi profonde, aussi ensorcelante vit
En moi ta fraîche et lumineuse nostalgie !

GABRIEL MOUREY.

LETTRES DE JEUNESSE DE CHARLES-LOUIS PHILIPPE

A HENRI VANDEPUTTE

(Cinquième et dernière série) [1]

LX

14 janvier 1900.

Mon ami bien-aimé,

Je t'écris ce soir, dans ma chambre, alors qu'il est tard et que je pense à notre amitié avec bien du remords. Tu m'écris une lettre de douze pages et je mets des jours à y répondre. Comprends bien, mon vieil Henri, que si je t'écris moins ce n'est pas parce que je t'aime moins. A mon bureau, durant le jour, il y a trop de bruit pour que je puisse t'écrire avec intimité. Le soir je travaille et puis j'ai le cerveau trop las pour t'adresser assez clairement les pensées que je te donne. Tu es une bonne vieille chose de ma vie, une chose déjà ancienne. Je dis une chose parce que tu m'es utile, tu es là, je te vois, je te touche et notre amitié est profonde et si ancienne que j'en ai une sensation

[1] V. les nos du 1er novembre et du 1er décembre 1910, du 1er mars et du 1er avril 1911.

physique. Tant mieux que tu sois heureux et que tu aies une vie qui te plaise jusque dans ses travaux. Nous avons causé souvent du travail. Mais tiens-moi toujours au courant de tes petites histoires de vie et de bonheur.

. . . .

Ma vie continue à m'ennuyer. Je me dis : la solitude est fortifiante et je lui dois d'avoir des émotions, des désirs et du caractère. Je regarde la tête de Michel-Ange, celle de Dante et des gens qui ont souffert et je m'en compose une sorte de remède à mes chagrins. Car les chagrins sont les plus forts et crient à certains moments. Je les traite encore par le travail et par la vadrouille quand j'ai touché mon mois. Rien n'y fait. Comme ils correspondent au besoin physique et moral que j'ai d'une femme, ils ne peuvent pas me quitter, avant bien des années encore. Car je ne compte que sur le temps. La femme, je sais toutes les raisons matérielles qui l'écarteront. Quand ce ne serait que ma pauvreté présente et à venir.

Je bûche. C'est le roman sur la prostitution dont je t'ai parlé. Je viens d'achever le 3e chapitre, mais il y en aura bien 10.

T'ai-je dit que je comptais faire paraître au mois de mars quelque chose qui s'appellera « La mère et l'enfant » ? Ce sera à peu près de la grosseur de mon dernier.

As-tu lu la « Résurrection » de Tolstoï ? C'est

un des grands livres. Lis-le si tu ne l'as déjà fait, sinon ta vie morale ne serait pas complète. Il y a des choses qu'il faut avoir lu. Tu m'en parleras dans ta prochaine lettre. Je te répète que tu ne peux pas te passer de le lire.

. . . .

LXI

26 avril.

Mon ami bien aimé, il fait de beaux jours de printemps et les premières verdures me semblent toutes neuves. On a chaque année l'impression qu'on n'avait pas encore vu ça. Sous ma fenêtre, il fait bien bon, avec la Seine et l'éclaircie. Je ne te dirai pas que j'ai de la joie parce que je n'en ai plus guère, mais j'ai quelques gaîtés nerveuses qui me rendent tout tremblant. Voici donc l'état d'aujourd'hui. Ça ne sera pas celui de demain parce que le printemps des jeunes gens seuls...

Tu as dû recevoir mon livre lundi dernier. Parle-m'en sans crainte. Je me demande si le premier et le troisième chapitre ne sont pas un peu longs et filandreux.

Je travaille à mon roman qui s'avance un peu. Il y aura 10 chapitres et j'en suis au 7e. C'est parfois d'un raide, à friser la Cour d'Assises.

Et toi, quand vas-tu te décider à faire paraître

quelque chose ? Pourquoi ne publierais-tu pas tes vers ? Je ne vois pas tout-à-fait la chose comme tu la vois. J'estime au contraire que nos œuvres correspondent à un moment de notre vie et que les publier le plus tôt possible c'est donner à sa vie du moment même une plus grande force. Passé quelque temps nous nous désintéressons de notre œuvre parce que nous nous sommes éloigné d'elle.

. . . .

L'Exposition est ouverte, les restaurants vont être pleins et nous mangerons un peu plus de cheval et de vache enragée. Pas moyen d'avoir l'omnibus ou le bateau. Nous sommes fixés dans Paris, dans un Paris dégoûtant. Les femmes aussi augmentent leurs prix.

As-tu des nouvelles de Max ? Il y a des mois que je n'en ai plus. Et Beck ? Sa revue ne m'a pas intéressé parce qu'elle est philosophique et que la philosophie de Beck, quelque profonde qu'elle soit, ne signifie rien. Je n'aime pas le raisonnement pour lui-même. C'est un de nos outils, et voilà tout. Ça n'est pas non plus le seul outil, comme Beck semble le croire. Et puis se croire supérieur, parler de son influence sur la foule, tuer des nègres... c'est simplement naïf.

Et je te quitte, mon cher ami, pendant qu'il fait beau tout autour de mon bureau obscur. Il doit faire bon vivre pour beaucoup de jeunes gens. Je

me console de toutes ces choses mais je ne m'en console pas bien profondément puisqu'il suffit parfois d'un spectacle pour me ramener d'un seul coup mes vieux chagrins.

. . . .

LXII

23 mai 1900

Mon ami bien aimé, je t'écris au bureau. C'est un assez vilain jour pour moi parce que je m'ennuie beaucoup. Je suis dans un moment de crise et c'est bien plus embêtant parce qu'il y avait quelques jours que ça m'avait quitté. Il y a des moments où tout me semble absolument noir et où les vieilles espérances qui font que je vis quand même semblent bien malades. Ça craque terriblement aujourd'hui et il suffit d'une femme qui passe, d'un geste autour de moi pour que je l'entende craquer à en mourir. Je ne m'en prends à personne, pas même à mes maladresses et à mon peu de chance, je remonte bien plus haut et je m'imagine que je suis venu en ce monde avec un destin fait de cette manière. Vois-tu, mon vieux frère, si le Bonheur venait me visiter maintenant il serait trop tard. J'ai trop l'habitude de souffrir et le Bonheur ne pourrait que me faire souffrir encore. Je t'assure que c'est triste.

Mon roman s'avance. J'en suis tout-à-fait inquiet parce que c'est un livre comme je n'en avais pas fait jusqu'à présent. Et puis il y a des chapitres qui sont tellement inférieurs à ce que j'ai senti ! Vraiment nous restons toujours en dessous de la Vie, nous n'en montrons qu'une face, et nous la montrons mal. A ce sujet, je sens que je vais devenir, au point de vue du travail, un drôle de type. Parfois des amis ou des camarades viennent me voir. Eh bien ! on ne me fait pas plaisir quand on vient me voir. On m'arrache à mon travail, on me dérange dans mes habitudes, il me semble qu'on m'arrache à moi-même. Parfois je sors. Je suis nerveux, mauvais, avec des injures plein la bouche.

Mon livre m'a fait recevoir de belles lettres, de ces choses spontanées qui devraient me rendre heureux. Je regarde ces pauvres feuilles de papier, je les replie et je me dis : " A quoi bon, la seule chose qu'il te faudrait, tu ne l'auras jamais. " Je crois que si un jour j'ai quelque argent j'essaierai de l'alcool.

Et pour finir cette description de ton vieil ami sur un ton moins noir, je veux te dire que j'aime beaucoup le travail. Si tu savais comme je m'y attache ! J'en mange tout le jour par avant-goût et le soir je m'y mets avec du feu dans la poitrine. C'est un petit coin, le seul petit coin qui me soit resté. Mais pense donc que je n'en recueille aucune

joie. Quand on me dit : ce n'est pas mal, votre dernier livre, je souffre un peu plus.

— Je t'en ai dit long, mais il fallait bien que je te le dise. Comment va la petite famille ? Mes neveux, celui qui tette et celui qui regarde téter son frère, où en sont-ils ? Et la maman ? Dis-m'en aussi long que je t'en ai dit. Viendras-tu à l'Exposition ? Il y a une exposition de paysages extraordinairement belle. Je n'ai pas le cœur de t'en parler aujourd'hui, mais il faudrait que tu voies ça.

. . . .

LXIII

13 juillet 1900

Mon vieil Henri,

Je suis assez fatigué et assez embêté pour être resté un long temps sans t'écrire, malgré tous tes appels. Ne crains rien, pourtant. Si même je t'écris encore aujourd'hui avec mollesse, ne va pas croire à de la mollesse ou à de l'indifférence dans l'amitié que je te porte. Il fait trop chaud, aussi.

J'ai fini mon roman, voici déjà quinze jours, et je l'ai déposé à « la Revue blanche » où huit jours auparavant Thadée Natanson m'avait fait un accueil extraordinaire. Mais dès maintenant il y a un inconvénient, c'est que ça ne fait qu'un tout petit 3.50. J'ai donc assez peu d'espoir.

J'attends avec impatience le mois de septembre pour partir en congé. Paris est terrible en été et si à cela on ajoute l'Exposition, il en résulte un état innommable des rues, des restaurants, des hôtels, et de tous les endroits où nous allions vivre notre vie déjà maussade de Parisiens. Je pense avec délices à des petits coins de terre où il n'y aurait personne.

Les jours se suivent comme toujours en m'apportant chacun sa peine. Tout cela s'accumule et je me demande si j'aurai la force de le supporter encore longtemps. J'en doute. Même dans les moments les plus noirs de ma vie je n'aurais pas prévu ça. J'ai une peur horrible de la neurasthénie parce que je sais bien que si mes nerfs commencent à fléchir je ne pourrai plus jamais les remonter. Aussi comme je me tiens raide. C'est même assez drôle de me voir dans la rue où je ne perds pas un pouce de ma taille et où je marche d'un bloc.

Je compose mon prochain roman qui se passera dans mon pays et sera sur la pauvreté. Le personnage principal sera un vieil ouvrier ne pouvant plus travailler et qui deviendra de plus en plus malheureux. J'aurai à côté de lui un cher petit personnage que je soignerai. Mais je n'ai pas l'esprit à te raconter toutes ces choses.

Ecris-moi tout de suite quand tu seras à la campagne, et ne t'épargne pas. J'aurai sans doute

assez d'énergie pour en faire autant. Parle-moi de mes neveux. Le tout petit va-t-il mieux ? Et la maman ?

Allons, mon vieux frère, je te quitte un peu trop vite, mais je ne puis que faire des réflexions de gâteux et ne puis pas t'exprimer au millième la tendre affection que je te porte.

En vous embrassant tous

Louis.

LXIV

Vendredi soir, 12 8bre 1900.

. . . .

Figure-toi, mon vieux, que mon roman va être édité à « la Revue Blanche ». Un Thadée Natanson enthousiaste, quelque chose d'extraordinaire. Du reste le roman ne peut pas paraître dans la revue parce qu'il est trop raide. Ça représente tout de même des ors. Quelle cuite, ô mon ami ! Pendant huit jours je roulerai dans les tavernes, au milieu des alcools et des rires. Préparez-vous, filles de Paris !

. . . .

Je vis toujours comme un vieux loup. J'ai lié connaissance avec une femme très intelligente et neurasthénique. Correspondances à flots. Elle ne peut pas souffrir l'homme : la voilà bien ma guigne !

Nous ferons peut-être des amis tout simplement. Elle écrit d'ailleurs un roman.

Le 3 novembre à 9 h. du soir, je dois commencer l'écriture de mon nouveau bouquin qui se passera dans mon patelin. Histoire de vieux pauvre qui dégringole l'échelle des misères, de jeune ingénieur anarchiste et de bourgeois alcooliques. Oh ! que je suis inquiet ! J'ai peur de rater tout ça. Parfois je sens le grand frisson pour un chapitre où je mettrai quelque chose. Mais l'ensemble, la philosophie du livre ! J'ai bien le trac.

Ecris-moi *par retour du courrier*, *longuement*. Lâche femme, enfants, père et mère. Sacrifie les intérêts de la maison Van de Putte pour m'écrire. Sinon, je promène la Sociale chez l'affreux bourgeois que tu es. Dansons la Carmagnole !

Embrasse tous les tiens pour moi, vieil Henri. Ah ! quand j'irai voir mes neveux, je leur apporterai des trompettes pour qu'ils te réveillent de ton engourdissement.

. . . .

LXV

31 Xbre 1900.

Mon vieux frère chéri, je commence ma lettre et ceci te prouvera que je pense à toi pour la Bonne Année, comme toujours, mon vieil Henri.

Bubu-de-Montparnasse va bien et je pense que tu verras ce jeune enfant avant un mois, bien qu'il ne soit destiné à être vendu et mis en vente que vers la fin de février. Il a pour remplaçant, sur la table où je travaille presque (?) chaque soir, un vieux pauvre, une famille de poivrots et un bon type qui vient d'être reçu à l'Ecole Centrale. Il s'appelle Jean Bousset et je l'aime bien. Tu verras, mon vieux frère, ça fera un sale anarcho et je ferai brûler pour lui le bazar de la Charité. Il a un bien beau cœur, mais pas tout de suite. Ça lui prend en pensant à la misère des ouvriers et à la solitude de son cœur. Que va-t-il devenir ?

Je pense à toi et à vous tous dans ma pauvre chambre du soir où je suis encore plus malheureux et plus désolé qu'autrefois. Mais j'y ai de belles extases aussi que je te raconterai à la fin de cette lettre, mais pas tout de suite parce que... Je suis obligé de t'écrire tout bas. Je regarde mon vieux Michel Ange et mon vieux Dante avec des folies dans les nerfs et dans la volonté. Car j'ai lu Nietzsche, ô mon beau cœur et c'est un remède à mes maux, un grand cordial qui me fait très fort. J'ai la crise de moi-même. Je veux être moi-même, avec feu, me réaliser comme un orage qui éclate et avec un peu de sécheresse, comme un coup de tonnerre. Comme ceci doit te paraître étrange, et comme ceci m'eût paru étrange il y a quelques mois, alors que je n'étais qu'un faible enfant. Je

deviens homme, maintenant. Tu n'as peut-être pas encore connu cela parce que tu es un peu plus jeune que moi et parce que ta vie a été calme. C'est le changement de ma vingt-sixième année, alors que je quitte mon âme qui était restée adolescente. Je suis devenu beaucoup plus froid, beaucoup moins bon. Je rêve d'écrire des choses substantielles et ramassées comme certaines statues Rodin. Je voudrais ne plus être joli mais être solidement beau.

J'ai éprouvé pendant quelque temps un grand orgueil et une grande joie, comme il est dit dans la préface de « Humain trop humain » et je connaîtrai encore tout cela parce que je veux remporter toutes les victoires sur moi-même. Il y a eu des moments où je goûtais ma solitude comme un triomphe.

4 *janvier*. Je m'étais arrêté là et pendant tous les jours suivants je n'ai pas eu *matériellement* le temps de t'écrire. J'avais commencé ma lettre dans un café, auprès de mon exquise amie Marie. Oh ! mon vieux frère, si tu savais comme je suis amoureux ! Elle est la femme d'un autre (collage) qui est un ancien camarade de lycée et un ami, mais pas intelligent, rugueux. Il est allé chez lui en vacances pour le Jour de l'An et tous ces jours je les ai passés avec elle. Comme nous nous entendons, comme nous nous sentons bien ensemble et quelle amitié profonde nous avons l'un pour l'autre!

Je ne me croyais pas capable d'un sentiment aussi pur ni aussi complet. J'en déborde et cela me sort du cœur et se répand dans mon sang. Je ne puis pas t'exprimer cela, je ne puis rien exprimer du tout, sinon qu'elle a des yeux candides et que nous nous disons tout, c'est convenu. Oh ! mon vieux frère qu'est-ce que ça va devenir ? Est-ce que cela va devenir quelque chose ? Ce serait à désespérer. Il y a des soirs où j'ai peur et des soirs où je respire, où j'aspire d'un souffle de poitrine tout ce qu'il y a de bonheur au monde. Je ne sais pas si jamais une femme me comprendra comme celle-là, ni si elle sera comprise comme je la comprends. Je l'ai montrée à des amis qui l'ont trouvée très bien faite pour moi. Je ne sais pas si elle est jolie : je voudrais qu'elle ne le soit pas. Je l'aime pour ses yeux et surtout pour son cœur. Je lui dis : Ma chère petite Marie, elle me répond : Mon petit Philippe chéri. Et nous nous disons tout et il est entendu que nous nous écrirons pour nous confier toutes nos peines. Nous formons des vœux en voyant des étoiles filantes. Que c'est bon ! Si je n'étais pas au bureau, je fondrais en larmes rien qu'en t'écrivant ces choses. Tous les jours nous les avons passés ensemble. Et elle doit être là ce soir à 5 h. 1/2 à la sortie de mon bureau. Mon Dieu ! si elle allait ne pas y être ! Elle était un peu malade tous ces jours-ci et j'ai peur de tout.

Ma petite Miette, je ne sais pas si vous croyez

à quelque chose. Moi je ne crois plus à rien. Si vous croyez au Bon Dieu, faites-lui donc une bonne prière pour moi et faites en faire un petit bout au vieux Louis. Si le Bon Dieu existe, ça fera toujours un atout dans mon jeu. Vous voulez bien. Je suis bien malheureux, bien malade. Et puis moi je voudrais que vous soyez guérie.

Et toi mon vieux frère, écris-moi tout de suite, par retour du courrier si tu peux. Je faisais le malin en commençant ma lettre. C'est fini. Je t'aime bien. Je souhaite bien fort que Miette soit tout de suite guérie. Je n'ai pas pu y aller à Noël et je ne sais pas quand je pourrais y aller, dans votre Bruxelles ! Mais je voudrais bien, bien, bien.

Je n'aime pas du tout ton titre "l'Espace," vague, large et un peu prétentieux. Il faut absolument que tu le changes. Et puis je ne peux pas continuer à t'écrire, non pas parce que je ne t'aime pas, non parce que je n'ai rien à te dire, mais parce que je suis malade, malade, malade.

Je vous embrasse tous
Louis.

LXVI

12 février 1901

. . . .

Je ne t'ai pas écrit plus tôt parce que je puis surtout t'écrire au bureau et que je n'en ai guère

eu le temps pendant ces derniers jours. Et puis je continue ma série noire, je passe dans toutes les crises et j'ai des moments d'un désespoir agité. Ma pauvre histoire d'amour continue et me fait souffrir. J'ai l'impression d'avoir trouvé la femme qui avait été mise au monde pour moi et toutes les parentés de cœur que je trouve entre elle et moi irritent encore ma tristesse accoutumée. Je la vois si sensible, si douce, et nous nous entendons si admirablement et nous nous sommes dit tant de choses. Et les hasards de la virginité l'ont fait échouer il y a déjà plus de trois ans dans les bras d'une des brutes les plus épaisses. Actuellement il est absent (jusqu'à vendredi ou samedi) et je passe des soirées mélangées de bonheur total et d'amertume violente.

Il y a une chose terrible pour moi : savoir si cette histoire se terminera par de la vie et si enfin je deviendrai l'homme que je voudrais être, — ou si comme toujours j'en sortirai avec un livre. N'être qu'un homme de lettres, j'en ai soupé, et de faire des chopins de documents ! Ecrirai-je cette aventure ou ne l'écrirai-je pas ? J'aurais l'impression de m'arracher la chair par poignées et je suis triste de tout mon passé comme plein de terreur devant la destinée. Je ne sais pas ce que je vais devenir. Je me console parfois en pensant à des bombes complètes où je me recomposerais un peu l'âme aux moments trop amers. Je vais bientôt

toucher 300 f. à la Revue Blanche. Ça va être 300 f. de cuite. Je pense aussi à des voyages, à tout quitter, à chercher partout, pendant toute ma vie, à l'Océanie, à je ne sais quelles folies de gamin ou de désabusé.

Mon pauvre vieux cœur, je suis bien malade. Tu ne peux pas savoir comme j'entends résonner ces mots : *n'être qu'un homme de lettres.* Sais-tu que toutes les joies littéraires me rendent bien plus amer. J'ai appris des choses extraordinaires : n'en parle à personne, à personne entends-tu, pas même à Toisoul. C'est Descaves et Geffroy qui lancent la chose. Il y a un prix Goncourt de 5000 f. donné à un jeune écrivain, prosateur. Et il est question de moi pour l'avoir. Bien entendu, rien n'est sûr, puisqu'il y en a 8 autres qui ont peut-être des candidats, mais Huysmans, par exemple, qui est un familier de Descaves n'en a pas (il est vrai qu'il ne me connaît pas et que son vote est soumis à l'impression que lui feront mes livres). D'autre part, Mirbeau a, spontanément, fait demander tous mes livres à " La Plume ". Eh bien ! cette espérance m'a rendu triste jusqu'au fond. J'ai de l'argent, je suis tranquille, on me complimente de tous côtés, on recherche mon amitié et tout cela ne sert qu'à me rendre plus amer. Tout ce que j'eusse voulu me manque. Il y a des moments où je suis malade comme un chien enragé.

. . . .

3

...La date fixée pour là mise en vente de "Bubu" est le 26 février (d'aujourd'hui en 15). Je n'aime pas du tout "les Stances" de Moréas. C'est prétentieux et rien de plus : pas d'émotion, rien d'original que de la pré-ten-tion. Un nouveau Russe épatant : *Gorki*, de 33 ou 34 ans. Je n'ai fait qu'en lire des passages. Fièvre littéraire.

. . . .

LXVII

29 mars 1901

Mon bon frère, je suis bien en retard pour t'écrire. J'ai eu tant d'occupations et surtout ma chère petite amie Marie qui est encore toute seule à Paris me prenait tous mes soirs. Je suis à la fois content et malade : c'est un beau sentiment auquel j'espère bien ne jamais faillir, mais qui a aussi de mauvais passages lorsqu'en amitié l'on s'est tout donné et que l'on pense à ce qui reste encore. Nous nous aimons infiniment et en plus de cela il y a une délicieuse camaraderie, un enjouement. Je l'emmène partout, avec mes amis, et bien des fois nous nous sommes dit que nous avions l'impression d'être mariés.

Je suis très heureux de ce que tu me dis à propos de Bubu et j'ai beaucoup à te raconter là-dessus. Il y a un chapitre inédit. Voilà : le livre

avait paru le jeudi en librairie. Le samedi matin je reçois une lettre de la petite que j'ai appelée Berthe, m'annonçant qu'elle venait de quitter Bubu et qu'elle travaillait depuis la veille. Je vais à son rendez-vous. Lasse d'être battue, après trois ans de trottoir, ayant souffert de n'être pas née pour ce métier-là, elle avait tout lâché. Je me suis occupé d'elle et j'ai trouvé quelques amis qui ont bien voulu m'aider. Il n'y avait qu'une solution pour elle : quitter Paris parce que Bubu l'aurait tuée si elle n'avait pas voulu recommencer. Nous lui avons payé le voyage de Marseille où elle avait quelqu'un à qui elle tenait un peu. Elle est partie, espérant d'ailleurs trouver du travail. Elle m'écrit souvent. N'a encore rien trouvé, va être obligée de recommencer, parle d'aller à Toulon où il y a des officiers de marine qui... Enfin elle est une femme libre, je ne sais pas ce qu'elle fera, mais l'essentiel c'est que Bubu ne la retrouvera pas. J'aurais voulu la faire aller à Bruxelles et demander de lui trouver de l'ouvrage, (elle est fleuriste). Très gentille et douce, extrêmement bien élevée, bons sentiments, et ayant l'envie de rentrer dans la vie commune.

Garde ça pour toi : le chapitre de l'église est vrai. Il y avait trois ans qu'elle n'avait pas mis le pied dans une église ; le trottoir la nuit de la mort de son père est vrai aussi. Plus étonnant : le dernier chapitre est vrai. La lettre est vraie ! ! !... D'ailleurs tout le détail de Berthe et Bubu est

rigoureusement exact, Blanche aussi est vraie. Le grand Jules, lui, n'existe pas.

Elle a acheté mon livre à Marseille. Je ne lui en avais parlé qu'au moment de son départ et je voulais le lui envoyer. Elle l'a acheté ! Elle m'a écrit que c'était bien vrai, tout lui était revenu, qu'elle avait eu bien de la peine et qu'elle avait pleuré surtout quand je dis que son père était peintre et qu'il est mort des coliques de plomb.

Le plus extraordinaire est ceci : Je l'ai fait connaître à la petite Marie. Voilà mes deux petites bonnes femmes qui du premier coup se mettent à s'aimer. Marie lui sautait au cou en disant : Je vous aime de tout mon cœur ! Elle montait sur le marchepied au moment du départ du train pour l'embrasser encore. Et quand nous revenions elle disait en pleurant : Mon Dieu ! la voilà sauvée ! Et ses larmes à toutes les lettres quand la pauvre gosse Berthe m'écrit qu'elle ne peut pas trouver d'ouvrage ! Elles s'écrivent.

La vente, je n'en ai pas de nouvelles depuis plus de 15 jours. Natanson m'a dit que ça allait gentiment, et qu'il y avait 99 chances ½ % pour qu'on en tire une nouvelle édition, c'est-à-dire 500, de 1500 à 2000. J'ai eu de vagues compte-rendus dans les journaux, assez aimables mais bébêtes.

. . . .

LXVIII

29 avril.

Mon ami bien aimé, il faut me pardonner bien des choses parce que je suis malade et que les circonstances s'embrouillent autour de moi. Il y a bien du nouveau depuis que je t'ai écrit, mais je suis de ces pauvres bougres à qui le bonheur se compte ou tout au moins pour lesquels il y a des complications autour des plus simples espérances. Ma chère petite Marie et moi nous nous aimons, nous nous le sommes dit et il nous semble dans la vie que nous passer l'un de l'autre serait de la folie. Elle a dû partir à Lyon, voici déjà quatre semaines et, par une de ces chances dont j'ai le secret, aussitôt arrivée, voici qu'elle tombait si malade que pendant trois semaines elle ne pouvait pas m'écrire et que je n'avais d'elle que de vagues nouvelles que m'envoyait la bonne femme chez qui elle est, laquelle sait à peine écrire. J'ai connu toutes les misères de l'attente, ce piétinement sur place et ces douleurs terribles alors qu'on pleure d'avance ceux qu'on aime. Et depuis huit jours qu'on m'a écrit qu'elle allait mieux, je ne sais quels événements se passent qui me poussent en avant, qui l'empêchent de m'écrire et qui m'assomment au point que je ne sais plus penser. Je suis vieux, courbé de douleur et je n'ose regarder trop loin

dans la vie, tant j'y vois d'éternelle horreur. J'ai l'air bien romantique dans mes phrases, mais je suis bien las, positivement, sèchement las.

J'ai reçu " la Planète ", je l'ai lue, je l'ai trouvée belle, mais je suis trop malade pour sentir une chose et il vaut mieux que je ne t'en parle pas maintenant parce que je ne puis plus recevoir les bonnes bouffées d'air des plus beaux printemps. Quelque jour je guérirai, je renaîtrai au monde où tu vis et, soit que le bonheur m'arrive, soit que j'aie secoué tous les poids qui m'écrasent, alors je pourrai te goûter et je te parlerai bien longuement, bien longuement de ton livre et de ton cœur. Ne m'en veuille pas. Je puis avoir des nouvelles demain, ressusciter instantanément. Je t'écrirai tout aussitôt.

Pour le moment j'ai besoin de bonnes paroles. Il faut que je sente que mes amis m'aiment et sont tristes avec moi. Panse mon pauvre cœur malade, écris-moi vite, dis-toi que je t'aime et que je pense à toi parmi toutes mes peines. Embrasse tous les tiens. Je t'embrasse. Louis.

LXIX

30 mai 1901.

Mon ami bien aimé, je ne t'ai pas écrit depuis longtemps parce que j'ai eu des aventures puis, des

ennuis, et enfin j'attendais la suite pour te mettre au courant et ne pas t'écrire une lettre te racontant des histoires qui n'eussent plus été vraies le lendemain. Sache donc que j'ai été collé huit jours exactement et que je suis maintenant libre encore, et cette fois-ci pour longtemps. Mon ami qui était avec Marie avant moi est venu me voir et m'a raconté des choses extraordinaires, preuves en main, l'a reprise et nous sommes restés excellents amis, lui et moi, ou plutôt, c'est depuis ce temps-là que je me sens pour lui une forte amitié, comme pour quelqu'un qui vous a sauvé la vie. Je marchais, jusqu'au mariage, j'avais déjà fait la demande au grand-père qui, paraît-il, s'y opposait, puis à la mère, qui allait consentir avec quel bonheur ! et je n'attendais plus que la réponse de celle-ci pour initier ma famille. J'ai été la victime d'une femme d'ailleurs extrêmement intelligente, très fine, très femme, mais menteuse par hystérie, maladivement menteuse. Oh ! les petits yeux de quatre ans où l'on voit jusqu'au fond du cœur, les témoignages d'amour, le don de soi-même ! Je suis très documenté là-dessus. J'ai classé, numéroté, épinglé mes documents et maintenant que, dégagé de tout, je suis célibataire à nouveau, je me sens plein de force pour la vie à venir, avec du Nietzsche dans mon sac et tout mon tonnerre de Dieu de volonté. Car j'ai bien de la volonté, c'est même un jour sous lequel tu ne me connais pas.

Je ne puis pas te raconter toutes les histoires, c'est très compliqué. Il faudrait que je te montre mon dossier. Des choses comme ceci : Marie tenant la main de sa mère qui ne sait pas écrire pour me faire écrire des lettres disant qu'elle était malade et ne pouvait pas m'écrire. Il y a même une lettre où il y a : 1° le mot de la mère, 2° un mot de Marie : " Cher bien aimé, je suis au lit... une soif ardente me consume... je t'aime, je t'aime..." Cela avait pour but d'abord de gagner du temps et vers la fin de m'affoler. Joins à cela, pour la femme qui commettait ces actions, une grande générosité du cœur, un extraordinaire mépris de l'argent, des yeux merveilleux d'innocence et de cœur. J'en tire cette conclusion, qui est aussi celle de mon ami, que j'ai eu affaire à une hystérique sans continuité morale. Et les intrigues, les cocufications qu'elle lui a fait subir ! Il m'a montré des lettres étonnantes.

Je quitte cette histoire pour te parler de " la Planète " que j'ai lue et relue et que tous ceux que je connais ont trouvé très bien. C'est étonnant : Tu sais faire le vers plein, solide, et tu sais faire la strophe. Comme métier, comme langue, c'est très beau. Pour le reste, tu sais que je l'aime de tout mon cœur, tes beaux départs, tes voluptés, tes extases, ce qui est toi, mon cher ami Henri dont le cœur m'est si cher. Et ce que je te disais du vers et de la strophe s'applique au poème entier qui est

bien un tout. J'aime beaucoup ce livre et je l'aime surtout, te connaissant, parce que maintenant que tu as cette forme solide, tu peux aller, et je sais tout ce que tu vas faire. Je t'écris à la hâte, je n'ai pas le temps de trouver une phrase définitive pour te parler de ton livre avec grande précision comme je le voudrais. Mais je te répète que je l'aime beaucoup.

Ton article de « l'Idée libre » sur « Bubu » m'a fait un grand plaisir. Mais je te l'ai déjà dit tu me vois trop comme un homme sensible et pas assez comme un homme fort. Mes amis d'ici qui me voient tous les jours savent que je suis un homme fort, avec de la résistance et du courage et que j'ai des volontés furieuses. Il faut que tu le saches aussi, et que je ne suis pas qu'un bon type, mais aussi que je puis commettre des actes de sombre crapulerie, à froid, parce que je l'ai décidé. Et je suis peut-être plus près de Nietzsche que de Dostoievsky. Ne crois pas que je fasse du chichi, en ce moment, je n'ai jamais dit si vrai.

. . . .

LXX

30 janvier 1902.

. . . .

Je passe à d'autres choses.

Le cœur va admirablement bien. Depuis six

mois je n'ai pas cessé d'être dans un état de joie insolente. Je me sens fort, courageux, maître de moi-même. Et les vieilles sentimentalités qui débordaient dans mes lettres sont mortes à tout jamais. Je suis aimé d'ailleurs par une excellente femme, riche, bonne, pleine de qualités et qui me porte la tendresse la plus intelligente et la plus délicate. J'ai pour elle une grande affection, une grande estime, mais pas d'amour pour le moment. Je crois d'ailleurs que je n'en aurai jamais plus. Vraiment.

Côté tête. Je viens de terminer un roman qui s'appelle « Le Père Perdrix ». C'est l'histoire d'un vieux pauvre, en province, et je pense qu'il te plaira. Il doit paraître en avril à la « Grande Revue » et ensuite il sera édité à la « Revue Blanche ». Je ne sais pas s'il vaudra mieux le faire paraître en juin ou en octobre. Je me suis mis depuis huit jours à un autre roman que je te raconterai prochainement. J'en ai au moins pour un an.

Mon vieil Henri, voilà les nouvelles importantes de ma vie. Si j'ai des ors et si un peu de liberté les accompagne : à Bruxelles ! à Bruxelles ! Je te ferai prendre des cuites et je te ramènerai le soir tout branlant à Miette : Le voilà votre époux! Il est propre ! Je rassemblerai tes deux fils, je leur tiendrai un discours : Voilà, mes enfants, à quoi conduit l'abus des boissons alcooliques. On com-

mence par boire un verre, on finit par tuer sa femme et ses petits enfants.

. . . .

LXXI

12-8-03.

Mon vieux,

Je serai à Bruxelles samedi matin 15 août et, quant aux excuses, je t'en ferai tant qu'il faudra bien que tu pardonnes à ma répugnante paresse. Je profite d'un train de plaisir. Durée 4 jours. J'arriverai vers 5 h., mais le temps de prendre une petite cuite, je serai chez toi vers 9 h. Je serai avec un ami qui s'appelle Iehl et dont je crois t'avoir parlé et comme je l'aime beaucoup c'est une raison pour que tu l'aimes.

Nous voudrions aller à Rotterdam ou quelque part, samedi soir, parce que Iehl retourne à Paris dimanche soir. Moi, j'ai rendez-vous à Anvers avec Elskamp lundi matin.

Une peur m'a pris : seras-tu à Bruxelles ! Vite, une réponse. Il faut aussi qu'enfin je voie Toisoul.

A propos, ton père a-t-il reçu " La Bonne Madeleine " et " Le Père Perdrix " que je lui ai envoyés? Je serai bien content de voir tous les tiens.

Embrasse Miette et mes neveux pour moi. Et réponse par retour du courrier. Je t'embrasse

Louis.

J'habite maintenant (depuis 8 jours) 5, Quai d'Anjou, 5.

LXXII

Jeudi 7 mars 1907.

Mon bien cher ami, comme j'ai pensé à toi pendant la traversée et je t'assure que j'ai suivi chaque jour le chemin du bateau en pensant : Encore trois jours, puis deux jours... J'en veux encore au vent. Je te trouve heureux malgré tout d'être en pleine aventure et quand je compare ta vie à la mienne je me désole bien davantage de me voir ici "casé", assis, sans que rien ne m'arrive qui vaille la peine que j'en souffre ou que je m'en réjouisse. Pense à moi, rappelle-toi que rien n'est mort de notre vieille amitié et qu'en plus de ceux qui sont les tiens un homme t'aime pour la qualité de ta vie, pour la chaleur de ton âme et pour l'angoisse et la beauté que tu as su mettre dans ta destinée. Je t'embrasse, mon vieux frère.

Louis.

LXXIII

17 mai 07.

Mon bien cher ami, c'est pour avoir voulu trop faire que je n'ai rien fait. Je pensais t'écrire une

longue lettre, et puis les ennuis, les chagrins, le travail ne m'en ont pas laissé le temps. J'ai perdu mon père. Il est mort le lundi de Pâques, à dix heures du soir, dans son lit, sans avoir été malade. Il a quitté pour jamais sa petite maison de Cérilly qu'il avait acquise par son travail. Il la trouvait si belle, et il avait si bien atteint le but qu'il s'était proposé pendant sa vie entière que je me console à la pensée que ses dernières années ont été heureuses. Il est mort à 67 ans, avant d'avoir connu les infirmités de la vieillesse.

Non, mon bon vieux, je ne puis aller chez Berlitz. Je ne sais pas lutter comme toi, l'Amérique ne me plairait que si j'allais y faire un voyage d'agrément. J'ai déjà si peu de courage en France. Je t'embrasse

Louis.

LXXIV

15 juin 1907.

Cher Henri, je t'ai écrit il y a quelque temps à New-York, mais le vent te pousse bien plus vite que nos lettres, mon cher vieux. Je te disais que je viens de perdre mon père (il y a deux mois et demi déjà), que je n'irai pas en Amérique parce que je possède à Paris des pantoufles très chaudes auxquelles je suis habitué, mais surtout parce que je ne veux pas trop m'éloigner de ma mère.

Comme je suis heureux, mon cher ami, du ton de cette carte que tu m'as envoyée ! Où en es-tu maintenant ? Comment ça va-t-il chez Berlitz ? Quand vas-tu pouvoir me faire des rentes ? Tu m'avais dit qu'en automne Miette et tes enfants iraient te rejoindre. Quand je pense à toi j'appelle l'Europe " notre vieille Europe " et je la trouve bien en retard et d'une autre époque. Courage, vieux frère ! Je finirai bien par aller te rejoindre. Je t'embrasse bien fort.

Louis.

Ecris-moi de longues lettres, toi qui as quelque chose à dire.

LA NOUVELLE SORBONNE

Il faut du livre d'Agathon[1] estimer distinctement deux choses : lui-même et son succès.

C'est un livre de bonne tenue et de bon goût. La qualité de la culture, l'élévation d'une polémique précise et juste, qui sait demeurer dans les idées, porter sur l' " esprit " et dédaigner, avec l'agréable anecdote, cette grenaille piquante et menue de la discussion courante, tout cela rend les auteurs parfaitement sympathiques : l'argument *ad hominem* est remplacé excellemment par un argument *ex homine*, l'argument qui montre dans l'auteur un honnête homme, une intelligence ordonnée, souple, raisonneuse ingénieusement et sans pointe ; celui-ci paraît en terminant dire à la Sorbonne nouvelle : Voilà ce que je suis devenu

[1] *L'esprit de la Nouvelle Sorbonne*, par Agathon (Mercure de France). En regard de l'article que voici, nos lecteurs nous sauront gré sans doute de leur présenter (voir plus loin la *Note*) quelques passages particulièrement significatifs du livre d'Agathon. La question ou plutôt les questions qu'il soulève méritent qu'on s'y attarde. Nous reviendrons sans doute encore et sur ce livre et sur les articles qu'il a provoqués, en particulier sur celui de M. Faguet (*Revue des Deux Mondes*, du 1er avril). (N. d. l. R.)

sans vous, hors de vous, contre vous ; faites votre examen de conscience et réfléchissez.

Et si la Sorbonne réfléchit, comme elle a commencé à le faire, le livre d'Agathon ne lui fournira-t-il pas des occasions de contentement autant au moins que de remords ?

Le postulat continuel du livre est que l'influence de la Sorbonne, l'esprit de la Sorbonne, l'enseignement des maîtres, les méthodes de travail qu'ils imposent, les idées personnelles qu'ils proposent, ont dans l'existence d'un étudiant une importance décisive, que d'eux dépendent une formation intellectuelle et morale. A qui le fera-t-on croire ? Un esprit vif et curieux, à vingt ans, se nourrit vingt fois plus de lectures que d'enseignement. Et il ne voit point dans une Sorbonne quelconque le centre de sa vie. Agathon le prouve par son exemple, dément par cet exemple même une partie de ce qu'il affirme.

Le meilleur état pour un jeune esprit est, je crois, de posséder des maîtres dont à la fois il puisse tirer parti et voir les lacunes ou les limites. Il faut que sa nourrice lui fournisse aussi des raisons pour la battre. Dans la mesure où l'originalité s'apprend, en voilà la meilleure source. L'âme d'une génération se fait toujours à l'aide de quelqu'un et contre quelqu'un. Il est intéressant et point mauvais du tout que les mêmes maîtres rendent ce double service.

Ce qui toucherait au ridicule, quoiqu'en paraisse penser Agathon, ce serait une Sorbonne qui se donnerait pour mission expresse de fabriquer une élite. Élite de quoi ? Élite de qui ? Pas d'écrivains, je pense. Il n'existe heureusement pas d'Ecole des Beaux-Arts ou d'Ecole de Rome où l'on apprenne à écrire, comme, en ces lieux, à peindre. Une élite de lecteurs alors, des gens de tact et de goût ? Soit, mais cette élite d'honnêtes gens sera-t-elle, elle aussi, autre chose qu'une moyenne ? Etait-ce la peine qu'Agathon reprochât aux méthodes nouvelles d'apporter « de l'assurance aux travailleurs ordinaires » ? Un enseignement, quel qu'il soit, porte-t-il sur d'autres, et n'échappe-t-on pas à un enseignement dans la mesure même où l'on échappe à l'ordinaire ?

Agathon cite avec scandale cette réponse d'un professeur à un étudiant qui lui proposait un mémoire sur quelque point de l'éthique de Spinoza : « Soit, mais surtout, pas d'interprétation. » Ce professeur pensait et parlait bien, qui tenait à ce qu'avant d'interpréter Spinoza son élève comprît d'abord avec précision quelques textes de l'*Ethique*. Villemessant prit un jour un ramoneur dans la rue, le mit à une table et lui dit : Fais ton article ! Le Savoyard fit son article. Il aurait pu lui ordonner avec le même succès : Interprète Spinoza ! C'est l'enfance de l'art que d'interpréter Spinoza. Il est plus délicat de l'entendre, et la

Sorbonne a pour tâche ingrate et utile d'y habituer un esprit.

On dirait à lire Agathon que faire faire six mois de bibliographie, de mise en fiches, à des étudiants, c'est " risquer d'étouffer à jamais leur individualité et cette faculté d'enthousiasme que devrait entretenir chez eux le contact des chefs-d'œuvre. " Il faut croire alors tout cela bien fragile. La fréquentation et la lecture des chefs-d'œuvre leur est-elle interdite ? Plût à Dieu même qu'elle le leur fût et que Virgile m'eût été au lycée une lecture défendue ! Ils ne les en aimeraient que mieux, au cas où ils seraient dignes de les aimer. Est-il si désirable, le professeur qui s'interpose entre un chef-d'œuvre et vous ? Nous avons tous souvenir de ceux-là qui autrefois éclaboussaient de leurs admirations rebattues les pages des classiques. Vallès a imprimé la silhouette de ce cuistre, Charles Nisard, son professeur de rhétorique à Charlemagne, qui glapissait en classe : " A genoux, Messieurs, devant le divin Racine ! " Un jour, un nouveau s'agenouilla...

J'écris ces notes pour une revue de littérature. Franchement les littérateurs, les jeunes écrivains qui cherchent de la vérité ou qui trouvent du nouveau, doivent-ils condamner une Sorbonne qui ne se mêle plus de régenter le goût ? Quelque chose au moins en a été nettoyé : le style académique d'autrefois, tout cela dont Baudelaire voulait

faire la somme en un article dont malheureusement nous n'avons que des notes, sur Villemain "Thersite de la littérature." On se lamente à propos des thèses de doctorat. Il est nécessaire que neuf sur dix soient médiocres. Tout ce que peut faire la Sorbonne, c'est tolérer tel genre de médiocrité et décourager tel autre. Or il faut préférer des thèses médiocres et utiles à des thèses médiocres et inutiles. Elles valent mieux lorsqu'elles vident une boîte de fiches que lorsqu'elles dévident la bobine des généralités prévues. Un beau livre, une culture complète et harmonieuse, demeureront toujours des exceptions. Le métier de professeur est d'en construire les bases : que des puissances plus aériennes en viennent ciseler la flèche !

Cette Sorbonne est la conclusion nécessaire d'un mouvement qui date de loin ; elle réagit — et le pourrait-elle sans excès ? — contre une vieille Sorbonne médiocre et vermoulue, et de celle-là la littérature put se plaindre à meilleur droit que de l'actuelle. Une revue faisait le mois dernier une enquête sur Vielé-Griffin : rapprochez de la réponse ouverte et cordiale de M. Lanson la réponse du représentant de l'ancienne culture, M. Faguet.

Au fond il y a là un antagonisme nécessaire et intéressant entre l'enseignement secondaire, demeuré humaniste, et dont c'est le rôle, — et l'enseignement supérieur spécialisé. Les voilà en bataille, c'est très bien, on ne s'affirme que contre

quelqu'un. Mais c'est une plaisanterie que de nous montrer ces réformes instituées par une petite oligarchie, de nous parler des " réformateurs triomphants de la Sorbonne nouvelle. " Comment MM. Durkheim, Lanson et Seignobos auraient-ils eu le pouvoir d'imposer des méthodes à des collègues qui ne les eussent pas trouvées bonnes ? Dans l'enseignement supérieur, chacun est maître chez soi, dispose ses leçons comme il veut, fait passer les examens et joue avec les programmes comme il l'entend. On ne voit pas du tout ces trois mousquetaires partant à la conquête d'un enseignement supérieur passif et obéissant. C'est une Sorbonne esclave, un étudiant esclave, que forge complaisamment et imaginairement Agathon.

Et puis est-il toujours bien renseigné ? Personne ne lui a-t-il appris que les diverses agrégations, c'est-à-dire la principale épreuve préparée en Sorbonne, sont des examens de culture générale ? Les rapports même qu'il cite témoignent d'exigences de cet ordre dans les jurys. Mémoires, fiches, bibliographie, (tout ce qu'il exorcise comme usurpateur) sont à la Sorbonne besogne liminaire. On les met de côté à l'agrégation, on les retrouve quand on prépare sa thèse, quand on est capable d'en disposer non plus servilement, mais en maître (ou quand on est censé l'être et tout programme d'éducation ne porte-t-il pas précisément sur ce " censé ", sur un idéal par rares intermittences réalisé).

Ce que je ne puis pardonner au livre d'Agathon c'est le pullulement de sottises qu'il a provoqué dans la presse quotidienne. Je me méfie des gens qui lui font son succès. Agathon nomme ses adversaires, MM. Durkheim, Lanson et Seignobos. Il s'attaque à leur œuvre. C'est que leur œuvre existe. Elle a fourni des preuves, fait son chemin, avec son bon et son mauvais elle circule, elle représente plus qu'un travail positif, un esprit nouveau dont la force se mesure un peu aux résistances qu'il fait naître. Agathon pourrait-il donner des noms, citer des œuvres, qui représenteraient selon lui la vraie Sorbonne, la vraie culture ? Il mentionne M. Bédier et Bergson parce que MM. Bédier et Bergson sont du Collège de France. Il a bien garde de dire qu'il y a quelques mois la Sorbonne appelait dans une de ses chaires principales M. Strowski au moment où l'Académie Française lui décernait le prix Gobert : ce prix doit aller, comme on sait, au " morceau le plus éloquent sur l'histoire de France," (termes d'espèce assez antiseignobovine). Pourquoi affirmer alors que la culture française ne se maintient que dans " quelques cours sournoisement décriés ? "

Une remarque. Il est divertissant que les deux ennemis de la culture sorbonique qui ont écrit ce livre aient cru, en le nom d'Agathon, choisir " pour masque le nom d'un jeune et téméraire disciple de Socrate. " L'Agathon du *Banquet* est un aimable

rhéteur, élève des Sophistes, peseur de syllabes et arrondisseur de phrases, que Socrate n'eut point pour disciple, mais pour amphitryon. Socrate à la table d'Agathon, c'est, avec l'urbanité en plus, Malherbe à la table de Desportes. Platon voulait personnifier en Agathon une culture verbeuse et vide, des habitudes exagérées de bien dire chez un homme trop bien élevé, cela qui ne ressemble pas mal à l'éducation que donnent les Pères. Un démiurge assez justement ironique a guidé ici, dans leur choix, les deux auteurs...

ALBERT THIBAUDET.

PETITS DIALOGUES GRASSOIS

(fin)

IV

POUR DÉJEUNER

*Se nourrir n'est rien. Avec de la patience et de la bonne volonté, on y arrive partout, même au Pré-du-Lac. Mais donner un déjeuner, c'est tout autre chose. Depuis huit jours, M. et madame de Chatel se sont assuré l'acceptation de madame Silvy et du docteur Rouvière qu'ils se font une fête d'avoir à leur table. Depuis huit jours, ils ont pris, auprès de divers fournisseurs, les précautions les plus minutieuses. Chaque détail du service, chaque objet de l'alimentation ont été la matière d'une révision attentive. Les postes, le télégraphe et le téléphone ont joué sans cesse entre l'*Ermitage *et les divers fournisseurs de la ville. De part et d'autre, on a échangé les promesses les plus solennelles.*

Néanmoins, au dernier moment, M. de Chatel n'est pas encore tout à fait rassuré. M. Gentil, boucher du Bar, est fort exact d'habitude, mais incapable de résister à une œillade de jolie fille. Ne suffirait-il pas d'une galante rencontre dans les collines pour qu'il oubliât les cervelles de veau, l'écervelé : ce qui ne serait rien d'ailleurs. Mais comme le service du pain est la plus épineuse de toutes les intendances, ce don Juan a aussi été chargé d'apporter deux miches de renfort. S'il ne vient pas, qui sait quels désastres ! Et s'il prenait au

petit Nègre une attaque d'épilepsie, quel retard soudain pour les œufs, le pain parisien venu par l'omnibus, et tant d'autres utiles condiments !

*Le beau temps semble se railler de ses inquiétudes. Il fait, sur la terrasse de l'*Ermitage, *le ciel le plus caressant, la lumière la plus subtile, l'air le plus tiède... C'est dimanche, l'idéal dimanche méridional. Tous les gens qu'on voit, tous ceux qu'on verra ont leurs beaux habits bien nets, leur figure fraîche et avenante. Si la semaine grassoise est la semaine de l'optimisme, le dimanche grassois est le jour du bonheur.*

Pour le moment d'ailleurs, ce n'est pas dans ce décor splendide que se passe la scène, mais, exactement, dans la cave, ou plutôt en cette sorte de trou de sable pour insecte-monstre, de silo obscur que l'imagination débridée de madame Bellandou appelle une cave. C'est là que, depuis des mois, Maurice distrait de chaque envoi de M. Nègre deux ou trois bouteilles, qu'il fait vieillir. Chacune est pieusement étiquetée d'un petit morceau de papier gommé (extrait d'une bande de timbres-poste), et sur lequel est inscrite la date de sa mise en cave. La plus ancienne de ces bouteilles a donc au plus seize semaines, mais les araignées et la poussière se sont chargées de faire, même aux plus récentes, un manteau vénérable.

MONSIEUR DE CHATEL, *posant son bougeoir à terre et croisant les bras d'un air terrible.* — Ainsi, Maurice, vous me cachiez cette provision ?... Et vous nous auriez laissé boire, tout à l'heure, froidement, du vin de ce matin ?...

MAURICE, *qui pleurerait de déception.* — C'était bien la peine de faire un effort pareil... de joindre, dans votre intérêt, l'hypocrisie au vol... Et moi qui rêvais vous

réserver, dans dix ans, le coup de théâtre d'une cave merveilleuse !

Monsieur de Chatel. — Dans dix ans, nous serons peut-être conservateurs de musée ou colons dans une île du Pacifique, et ce vin serait certainement si dépouillé qu'il n'aurait plus qu'un goût prononcé d'eau claire. (*Il saisit une bouteille, l'examine*). Mais, c'est un très vieux cru. Un flacon de novembre dernier !... Vous ne savez donc pas que le sable de madame Bellandou, cuit par le soleil de madame Bellandou, décuple l'effet des années. Vous le reconnaîtrez tout à l'heure.., Allons, ne pleurez plus, cachottier. Prenez, comme moi, trois de ces poudreuses bouteilles et remontons à l'air libre. (*Ils grimpent le minuscule escalier taillé dans le tuf, vont disposer leur fardeau sur la table du salon oriental du rez-de-chaussée où le couvert est mis et reviennent enfin sur la terrasse*). Là ! maintenant, je crois que tout ira à peu près, n'est-ce pas?

Maurice. — Rassurez-vous. L'abondance ruisselle. Et puis, vous avez fait tellement de provisions, que même si la moitié manquait, il y aurait encore de quoi remplir douze personnes.

Monsieur de Chatel. — Dans ce pays invraisemblable, il faut s'attendre à tout. Que nous importe de recevoir des pots d'olives de dix provenances à la fois, si le pain manque ?

Maurice. — Rien ne manquera, soyez tranquille.

Monsieur de Chatel. — Que fait ma femme ?

Maurice. — Elle estime que sept jours sur huit suffisent à préparer un déjeûner et qu'il faut se reposer le huitième. Elle s'habille et elle a tout le temps d'être prête, d'ailleurs.

Monsieur de Chatel. — Et Natatoire ?... Vous comprenez, moi, je ne veux même pas m'enquérir de ce que fait cette stupide créature. Il est certaines occasions où, à sa seule rencontre, j'aurais envie de lui plonger la figure dans le fourneau.

Maurice. — Détestable cuisine !

Monsieur de Chatel. — Que vous êtes calme, ce matin !

Maurice. — C'est qu'il y a huit jours que je m'énerve. Aujourd'hui, l'épuisement et la résignation me tiennent lieu de tranquillité. Et puis, je ne vous cache pas que le moindre bouleversement compromettrait l'équilibre moral nécessaire à la compréhension de ce repas... goûteux... comme ils disent ici. On déjeûnera donc dans le salon du rez-de-chaussée, toutes portes ouvertes. J'ai fait un chemin de table de lierre et de violettes.

Et puis, même en supposant les pires déceptions, il nous restera toujours, outre le civet auquel Natatoire donne ses soins et tous les aromates de montagnes, ce jambon fumé de M. Manou, que je m'en fus chercher hier soir moi-même et qu'on mangera en respirant les odeurs de votre cher néflier du Japon invisible.

Monsieur de Chatel. — Trève de lyrisme, mon cher Maurice ! soyons tout à la vie pratique et voyons plutôt ce que nous veut ce brave petit cochon, rose comme la cuisse d'une nymphe de Boucher et vif comme une anguille inquiète. Petit cochon rose, est-ce que, craignant que nous ne manquions de charcuterie, tu t'offres de toi-même ?

Le Cochon Rose, (*furieux grognements négatifs et reniflements véhéments du sol de l'aire.* — Meuh... meuh !... mm...

MONSIEUR DE CHATEL. — Ou bien, tu nous cherches des truffes ?...

MONSIEUR GUIZOL PÈRE, *sortant de chez lui, net, bien rasé, propre et frais comme un vieux meuble hollandais mille fois lavé.* — C'est encore Barnabé qui est sorti de sa boîte.

MONSIEUR DE CHATEL. — Votre pensionnaire est fatigué du régime ?

MONSIEUR GUIZOL PÈRE. — Eh ! que voulez-vous ? C'est comme ça... les cochons, ça vous a une nature inquiète.

Surviennent M. et Madame Guizol, pour aider le paterfamilias à traquer le fuyard. Lorsqu'ils y sont parvenus, les trois fermiers restent là, heureux de bavarder.

MADAME GUIZOL. — Et autrement, monsieur de Chatel, il paraît que vous préparez un fin repas... Ça sent bon, par ici !... C'est plaisir que de voir arranger ces petites fêtes. Et vous savez, si toutefois vous aviez besoin de nous, il ne faudrait pas vous gêner... Nous sommes vôtres de grand cœur.

MONSIEUR DE CHATEL. — J'aurai recours à vous avec reconnaissance, chère madame Guizol ; mais, pour le moment, nous regorgeons.

MADAME GUIZOL. — On dit ça... et puis, à la dernière minute, on n'est pas fâché d'ajouter à son menu une tourte aux anchois ou un beau *fassoun* bien dodu, rond comme un pigeon.

MONSIEUR DE CHATEL. — Qu'est-ce que c'est qu'un *fassoun ?*

MONSIEUR GUIZOL. — Péchère ! Vous ne savez pas !

Mais c'est une espèce de friandise nationale. Censément ce serait une feuille de chou roulée comme un cigare. Mais, dedans, on y met tellement de farce que ça se gonfle et que ça devient comme une boule. Les pauvres gens, ils y fourrent du riz, de la mie de pain et des rognures de lard; mais quand on peut y ajouter du hachis de gibier et que ça marine depuis deux heures dans de la sauce au beurre et à l'huile... alors oui, c'est bon !... Les nôtres, aujourd'hui, ils sont faits avec du lièvre... Si vous en vouliez...

Monsieur de Chatel. — Merci mille fois, monsieur Guizol, mais nous avons plus que nous ne pourrons manger en huit jours.

Madame Guizol. — Aussi, vous faites bien les choses !... De ce repas, tout le monde en parle, dans les collines ; et il ne faudrait pas vous étonner si vous receviez des propositions.

Monsieur de Chatel. — Des propositions ?...

Monsieur Guizol père. — Oui, des gens qui vous apporteront de bonnes choses.

Monsieur de Chatel. — Mais je n'ai rien demandé à personne.

Monsieur Guizol. — Bien sûr, mais ils viennent quand même. Ils aiment à rendre service.

A ce moment même paraît madame Cresp-Pois-Rouge, plus découragée, plus épuisée, plus lamentable que jamais, son tablier replié sur des provisions qu'on ne voit pas.

Madame Cresp-Pois-Rouge. — J'ai de belles bern...

Monsieur de Chatel. — Je sais, vous avez de belles

bernissottes. Voici deux francs. Allez porter vos figues à Natatoire.

MADAME CRESP-POIS-ROUGE. — Mais j'ai aussi une petite botte de thym. Si jamais vous aviez un civet à préparer, pour votre déjeuner...

MONSIEUR DE CHATEL. — Cette femme cache une insondable astuce. Mais, chère madame Cresp-Pois-Rouge, mon civet est en train de mariner dans déjà douze espèces d'herbes.

MADAME CRESP-POIS-ROUGE. — Mais le thym, ça n'est jamais perdu.

MONSIEUR DE CHATEL. — Bon, voici cinquante centimes ! Vous porterez aussi le thym.

A peine madame Cresp-Pois-Rouge a-t-elle tourné le coin de la maison, pour rejoindre la cuisine, que, de l'autre côté de la scène, débouche madame Fouque, la riche, la scandaleuse madame Fouque, à la tête de chouette grasse. Elle porte sous le bras un gros panier pour faire le marché.

MADAME FOUQUE. — Eh ! bonjour, monsieur de Chatel, j'ai appris par le facteur que vous prépariez un petit déjeûner pour recevoir le docteur Rouvière et madame Silvy... Alors, j'ai pensé vous faire plaisir, en voisine, en vous portant différentes petites choses.

MONSIEUR DE CHATEL. — Madame Fouque, j'ai déjà compté quatorze plats pour ce tout petit déjeûner.

MADAME FOUQUE. — Oui, mais je sais que le docteur, il est très friand du lièvre et le préfère surtout en pâté. Alors, je vous en ai porté une petite terrine.

MONSIEUR DE CHATEL. — J'en ai déjà acheté une à M. Manou.

Madame Fouque. — Je vais vous dire : le pâté de M. Manou est fait aves des bêtes du bas de la colline. Ce n'est pas mauvais, je ne vous dis pas, c'est même très bien cuisiné, mais ça n'a point le montant, l'arôme, le relief de celui qu'on obtient avec des lièvres tués sur les sommets de nos montagnes, comme celui que je prépare, moi. Et je sais que le docteur Rouvière raffole de celui-là.

Monsieur de Chatel. — Tout de même, trois fois du lièvre !...

Monsieur Guizol Père. — Eh ! que voulez-vous ?... achetez-lui sa terrine. Ce sont les mœurs du pays. Il ne faut pas la froisser, cette dame : elle fait ça par gentillesse.

Madame Fouque. — Et comme je sais aussi que madame Silvy ferait deux lieues à pied, avec ses douleurs, pour manger des petites grives de buissons, je vous en ai fricoté six, toutes garnies, avec des feuilles parfumées, que c'est à s'en régaler rien qu'à les sentir. Natatoire n'aura qu'à leur présenter un air de feu, trois minutes seulement, et à les servir aussitôt.

Madame Guizol, *à M. de Chatel.* — Ah ! si madame Silvy les aime, vous ne pouvez pas les lui refuser.

Monsieur de Chatel. — Et que ferai-je de mon perdreau ?

Madame Fouque, *illuminée.* — Le perdreau ! Vous avez un perdreau ?... Mais vous les mettrez autour... Ça fait joli comme tout sur une table, et à manger ensemble, ces deux bêtes, c'est extraordinaire... On ne sait plus ce qu'on a dans la bouche.

Cependant, depuis quelques instants, on perçoit un certain bruit du côté de la cuisine. Mon Dieu ? serait-ce madame Cresp-Pois-Rouge qui ne parvient pas à s'entendre avec Natatoire ? Hélas ! pressentiment trop juste ! Car voici que se précipitent soudain sur la terrasse ces deux dames, dans le feu d'une discussion violente.

NATATOIRE, *brandissant une cuiller de bois.* — Je ne veux pas vous voir, moi, je ne vous connais pas !

MADAME CRESP-POIS-ROUGE. — Qu'est-ce qui vous prend, mademoiselle Natatoire ? Je croyais qu'on s'était remises, moi...

NATATOIRE. — Remises ? Moi, avec vous ? en voilà une bonne plaisanterie ! C'est une galéjade, dites ?

MADAME CRESP-POIS-ROUGE. — Mais on s'était touché la main.

NATATOIRE. — J'aurais dû y cracher dessus, votre main, hypocrite ! méchante femme ! quand vous m'avez juré que vous n'avez pas empoisonné mon puits... Quinze jours après, j'ai appris par la cousine de madame Ricco, qui vous a vue, que vous y aviez jeté une taupe morte.

MADAME CRESP-POIS-ROUGE, *suffoquée.* — Une taupe morte, mademoiselle ! Vous n'y pensez pas ? Où diable aurais-je pu trouver une taupe morte, moi qui ai toutes les peines du monde à récolter mes figues et mon thym ?

LE PETIT NÈGRE, *toujours plein d'à-propos, surgit sur la scène déjà si encombrée, avec un panier d'œufs et un grand pain doré magnifique. Il est toujours aussi péremptoire et susceptible.* — C'est le z'euf !

MADAME CRESP-POIS-ROUGE. — Je suis sûre que

c'est encore ce petit assassin qui nous a brouillées... (*Elle lui montre le poing.*)

LE PETIT NÈGRE, *que la fureur gagne.* — Répétez-le encore une fois, que je suis un assassin, vieille folle pourrie, vieille *tisique*, et je vous casse tous mes œufs sur la figure !

NATATOIRE, *chez qui la solidarité féminine devient plus forte que toute rancune.* — Pas avant d'avoir réglé notre petit compte de la semaine dernière. (*Elle agite sa cuiller de bois.*)

LE PETIT NÈGRE, *sur la défensive, un œuf à la main.* — Approchez-moi, seulement !...

Natatoire, nonobstant, se jette sur lui. Cela devient indescriptible, aussitôt. Car le petit Nègre envoie de toute la force de son juvénile bras, pareil déjà à une fronde, un œuf qui vient s'écrasser sur l'œil fatigué de madame Cresp-Pois-Rouge. Puis il donne un coup de pied dans le panier, dont le contenu roule de tous côtés, mais plutôt selon la pente du chemin, et il se sauve en brandissant triomphalement le beau pain au beurre, le pain parisien que M. de Chatel fait faire exprès pour lui dans la première boulangerie de Grasse, le pain qu'il réservait à ses invités. Tumulte inextricable. Madame Cresp-Pois-Rouge, exaspérée mais trop débile, se jette sur le fuyard, tombe à terre sur d'autres œufs, se ramasse et, découragée, finit par renoncer à toute lutte contre l'invicible gnôme.

MONSIEUR DE CHATEL. — Il y aura trois fois de lièvre, sept espèces d'olives, mais pas de pain.

MAURICE. — Aïe ! mon optimisme commence à pâlir...

MONSIEUR DE CHATEL, *soudain hors de lui et carrément injuste.* — Quant à vous, madame Cresp-Pois-Rouge, entendez-vous ?... vous me ferez le plaisir de ne plus jamais paraître devant moi.

MADAME CRESP-POIS-ROUGE, *essuyant sur son œil le jaune d'œuf.* — Mais qu'est-ce que j'y peux, à tout ça ?

MONSIEUR DE CHATEL. — Vous me portez malheur. Filez, madame Cresp-Pois-Rouge au nom absurde, voici trois francs pour votre œil, mais filez, que je ne vous revoie de ma vie !

Madame Cresp-Pois-Rouge, consciente du mauvais sort sur elle jeté et qu'elle communique si facilement aux autres, s'éloigne avec tristesse. Natatoire rejoint promptement une cuisine où tous les dangers menacent un lièvre en pleine effervescence parmi ses aromates et ses sauces. Débarrassée de ces protagonistes, l'action aura peut-être des chances de s'éclaircir.

MADAME FOUQUE. — Monsieur de Chatel, vous me faites peine. Je vais retourner à la maison et je vous rapporte du pain, pas de Paris naturellement, mais une bonne miche du pays.

MONSIEUR DE CHATEL. — Oh ! oui, madame Fouque, ne fût-ce qu'un croûton ! Je vous revends votre terrine et vos six grives de buissons pour un croûton de pain grassois.

MADAME FOUQUE. — Eh ! non, le pain sera en plus. Je vous laisse les grives et le pâté.

MONSIEUR DE CHATEL. — Merci, madame Fouque, vous êtes une incarnation de la Providence.

MADAME FOUQUE. — Vous êtes trop galant, monsieur

de Chatel. Je ne suis qu'une pauvre paysanne. (*Elle se retire.*)

MONSIEUR GUIZOL PÈRE. — Eh ! que voulez-vous ? Cette madame Fouque, on en dit toujours le plus grand mal, et avec ça, il n'y a personne comme elle pour rendre service.

MONSIEUR DE CHATEL, *bas, à Maurice.* — Immangeable, n'est-ce pas, le pain provençal ?

MAURICE, *de même.* — Avec de l'appétit, du courage, et des molaires bien construites, un honnête homme en vient toujours à bout.

CESARE FANFULLI, *le facteur, apparaît à son tour. Sa casquette et sa boîte à lettres lui donnent l'air d'un paisible fonctionnaire de l'Etat ; mais sa barbe hirsute, son sourire farouche dedans, son fusil en bandoulière, son carnier en font une sorte de brigand calabrais. Il extrait le courrier de sa boîte, cligne des yeux en le donnant à M. de Chatel, comme si c'était un jeu de cartes transparentes.*) Une lettre pour vous, monsieur de Chatel, une lettre, hé !

MONSIEUR DE CHATEL. — Merci, Fanfulli, merci.

CESARE FANFULLI, *nouveau clin d'œil accompagné de gestes de mystère.* — Ce n'est pas tout.

MONSIEUR DE CHATEL. — Qu'y a-t-il encore ? Des imprimés ?... Donnez vite, je n'ai pas le temps.

CESARE FANFULLI. — J'ai pensé à vous, hé ! pour le petit déjeûner... d'autant que si vous comptiez sur M. Gentil pour vos provisions de viande, vous auriez peut-être des déceptions. Je l'ai rencontré sur le chemin du canal, qui faisait la connaissance d'une petite bergère... Et vous comprenez, dans ce cas-là, les affaires, il ne s'en soucie pas beaucoup... J'ai donc bien fait de penser à

vous rapport au petit repas que vous offrez au docteur... Le docteur, vous comprenez, lorsque ma femme s'est pris la cheville sous la presse à copier, — un accident terrible ! — l'a remise complètement sur ses jambes en trois semaines, sans rien vouloir accepter comme rémunération... Alors, bien entendu, cet homme, le moins que je puisse, c'est de lui faire quelques gracieusetés de temps en temps. Aussi, ce matin, je me suis levé de meilleure heure et j'ai grimpé du côté de Saint-Vallier, avant de commencer ma tournée... Là, j'ai tué un petit lièvre, que je vous ai rapporté. (*Il sort l'animal en question de sa carnassière.*) Le docteur, il adore cette bête. En se pressant un peu, mademoiselle Natatoire aurait peut-être encore le temps, je ne dis pas de la mettre en civet, — il est un peu tard, — mais tout au moins de la préparer à la chasseur, vous savez. C'est fin, c'est gras, c'est fameux !

Sa langue, ses yeux, les plis de ses rides miment l'extase d'un gourmet plein de lièvre rôti.

MONSIEUR DE CHATEL. — Quatre fois du lièvre !

MONSIEUR GUIZOL PÈRE. — Eh ! que voulez-vous ? Tout le monde, dans la contrée, connaît les goûts du docteur. Ne dites rien à Fanfulli, ça lui ferait de la peine.

MONSIEUR DE CHATEL, *résigné.* — Je suis enchanté, Fanfulli, de pouvoir, grâce à vous, offrir du lièvre au docteur Rouvière. Je vous revaudrai ça.

Il prend l'animal des mains de Fanfulli et le transmet à Maurice qui va le porter dans quelque garde-manger. La scène se vide. Les voisins rentrent dans leur maison, et lorsque Maurice revient sur la terrasse, il n'y

retrouve plus même M. de Chatel, mais madame Fouque, de retour de sa ferme, avec un tout petit pain rond, pas bien cuit, blême, couvert de son sur les deux faces, provençal enfin. Il y a de quoi offrir à deux personnes sans appétit.

MADAME FOUQUE. — M. de Chatel n'est pas là ? Oh! ne le dérangez pas, puis !... Voilà le pain... j'espère qu'il est joli... On dirait tout à fait de votre pain de la capitale.

MAURICE, *courtois.* — On s'y tromperait.

MADAME FOUQUE. — Allons, adieu, monsieur Maurice, je m'en vais. Bon courage ! (*Elle s'éloigne.*)

MAURICE, *rentre au salon où il trouve M. de Chatel assis près de la table et rectifiant, d'un air désabusé, la position de quelques fourchettes.* — Voici le pain de madame Fouque.

MONSIEUR DE CHATEL, *reportant au ciel les yeux qu'il a d'abord jetés sur cet objet.* — Ils se croient toujours au siège de Paris.

UNE VOIX DU DEHORS. — Eh là ! nous ne voyons personne !

MONSIEUR DE CHATEL, *sortant avec Maurice.* — Me voici.

MADAME RÉVERTÉGAT, *car c'est elle. Elle n'est pas seule d'ailleurs. La fillette de madame Vezzian, jeune enfant triste aux pâles couleurs, l'accompagne et attend modestement son tour de parler et d'exister.* — C'est moi, monsieur de Chatel, moi, que vous m'avez fait venir pour du poisson... Je vous ai porté un petit poulpe, dans le cas où vous voudriez faire une soupe, deux truites du Loup, que vous ne trouverez rien de plus frais dans les filets des pêcheurs, et aussi une moitié de thon, avec quelques éperlans.

MONSIEUR DE CHATEL. — Rien que ça ?...

MADAME RÉVERTÉGAT. — Il ne faut pas se laisser mourir de faim... Quant au poisson, rien n'est si léger et si nourrissant en même temps...

MONSIEUR DE CHATEL. — Surtout le poulpe.

MADAME RÉVERTÉGAT, *qui ne relève pas l'allusion.* — ...et si nourrissant, pour un petit déjeûner bien soigné. A propos, j'ai appris que c'était pour M. le docteur Rouvière, ce repas. Ah ! monsieur de Chatel, ce docteur, quel homme !... Ce qu'il a fait de bien autour de lui !... Si j'avais le temps, je pourrais vous en raconter, jusqu'à midi et demi, des histoires sur lui... (*Se frappant le front, tout à coup, d'un air désespéré*). Bougre de volaille que je suis ! quand je pense que le pauvre aime tellement le lièvre, et que je n'aurais eu qu'un mot à dire à mon neveu, le petit Roustan qui est allé à la chasse avant-hier. Ah ! volaille, va ! j'oublierais ma chemise sur ma peau, péchère !

LA FILLE DE MADAME VEZZIAN, *d'une voix blanche et lente, un ton au-dessous de celui de madame Vezzian elle-même.* — Je ne l'ai pas oublié, moi.

MONSIEUR DE CHATEL, *sursautant.* — Allons, bon !

LA FILLE DE MADAME VEZZIAN. — J'apporte le muscat et les petits-fours, et aussi les bananes que vous avez commandées à maman. Seulement, comme j'étais pour monter, je me suis souvenu que le docteur Rouvière...

MONSIEUR DE CHATEL. — ...raffolait du lièvre ?

LA FILLE DE MADAME VEZZIAN. — Oui.

MONSIEUR DE CHATEL. — Et tu t'es dit, chère enfant: " Je vais lui en tuer un dans la rue Droite... " ?

LA FILLE DE MADAME VEZZIAN, *pâle sourire.* — Non.

Je vous en ai monté un pâté. Il l'aime surtout comme ça. (*Elle sort une terrine du filet qu'elle portait au bras.*) Ce n'est pas tout à fait le pâté du lièvre de montagne, mais c'est meilleur que celui de M. Manou.

MONSIEUR DE CHATEL, *écrasé.* — !...

LA FILLE DE MADAME VEZZIAN. — Vous n'êtes pas content ?...

MONSIEUR DE CHATEL. *hagard et contenu.* — Oh ! si, ma petite. Je suis dans une sorte de jubilation intérieure dont tu ne peux te faire une idée. (*Se précipitant vers la voiture du docteur qui débouche à cet instant sur la terrasse.*) Docteur ! docteur ! devinez ce qu'il y aura, à notre petit déjeûner, que vous aimez bien...

LE DOCTEUR ROUVIÈRE, *sautant du marchepied.* — Ah! tout ce vous que voudrez, cher ami, pourvu qu'il n'y ait pas de lièvre... en pâté ou en n'importe quoi... Voilà douze ans qu'on m'en offre partout, et vraiment, je n'en peux plus... Mais si vous aviez un simple et brave morceau de pain de Paris, comme celui que j'ai vu cet épileptique de petit Nègre jeter dans une fosse à fumier, en le croisant tout à l'heure, seulement un tout petit quignon de pain de Paris...

V

LES IDÉES DE MONSIEUR FOUCART

La boutique de M. Foucart, coiffeur place aux Aires. M. Foucart est un de ces personnages vénérables et prudents qui ont toujours gardé le respect et la science de leur métier. Une véritable vocation, et non pas le hasard, l'a poussé à entrer, adolescent, comme apprenti chez un barbier. Depuis, il n'a jamais fait autre chose que raser, coiffer, parfumer, adoniser les têtes de ses contemporains. Pourtant, ainsi qu'on va le voir, il participa à de graves événements. Mais il sut toujours les considérer du point de vue coiffeur, *et c'est à cela qu'il doit sa sérénité.*

Rien de pareil, chez lui, à ces halls *parisiens où le client, objet inerte, se voit automatiquement et économiquement pressé par des appuis de fauteuils articulés, des mains indifférentes, des brosses et des blaireaux sans caractère, des aciers interchangeables, des serviettes banales, pour en ressortir, en le moins de temps possible, bêtement semblable à tous ses confrères en supplice. Non, n'oublions pas que nous sommes à Grasse, et chez M. Foucart. Ici le client est un ami, il vient comme dans un salon, vraiment, il donne des rendez-vous, il cause. Et comme il n'est jamais pressé, M. Foucart, lui aussi, se donne du large. Il choisit avec lenteur ses instruments, les éprouve de la paume ou du fil de l'ongle, ou de la joue même, et ne commence à s'en servir que lorsqu'il a acquis la certitude qu'ils ne feront sur la peau du crâne ou de menton pas plus d'effet qu'un effleurement. Tout devient un problème*

pour lui, un objet d'étude : c'est un artiste et dont la virtuosité reste modeste, respectueuse des trouvailles encore possibles. Maurice goûte particulièrement sa conversation.

MAURICE, *étendu paresseusement sur la fauteuil, le serviette au cou.* — Enfin.

MONSIEUR FOUCART. — Pourquoi dites-vous : "Enfin!" monsieur Maurice ?

MAURICE. — Parce que, mon cher monsieur Foucart, voici peut-être la première fois que j'ai le temps de m'asseoir chez vous, tranquillement, sans le souci de l'heure qui presse. Je n'ai rien à faire.

MONSIEUR FOUCART. — Ah ! vraiment, monsieur Maurice, ça me fait plaisir. Car enfin, moi, je n'avais presque aucun agrément à vous raser. Toujours en coup de vent, toujours l'épée dans les reins, et alors qu'est-ce qui se passe ? le savon n'a pas le temps d'imprégner l'épiderme, et même avec nos meilleurs lames, j'arrive à vous faire mal, et vous vous plaignez, comme de juste... Et, comme ça, vous n'avez jamais pu vous douter de ce que je sais faire... Tenez, pour commencer, je vous mets la mousse, té !

Il barbouille Maurice. Entre M. Brun, qui accroche à une patère son casque colonial. Salutations méridionales, souhaits de santé et de longue vie. M. Foucart appelle le petit Barthélemy, son aide, qui accourt, s'empresse autour de M. Brun.

MONSIEUR FOUCART, *à Maurice.* — Mon confrère du Cours jouit d'un bien plus bel établissement que le mien.

Il a l'eau chaude qui lui vient directement dans les robinets, et toutes sortes de perfectionnements "à l'instar." Seulement, rien de tout cela ne remplace la longue pratique et l'amour de son métier. Une peau, c'est une peau, et la peau d'un brun ne doit pas être grattée avec le même acier que celle d'un blond. On m'a souvent conseillé de mettre sur ma vitre en lettres d'or : "English Spoken". Il paraît que ça fait bien, pour la clientèle. "Du bluff! que je leur y ai répondu. Si je fends le menton du monsieur qui est dans mon fauteuil, qu'est-ce que ça peut lui faire, que je parle anglais aussi bien que la reine Victoria ?" Tenez, rien que pour la mousse, on n'a pas idée de ce qu'il faut faire attention. Trop liquide, elle glisse sur la barbe, trop onctueuse, elle n'a plus d'action. Et si on la laisse seulement sécher quelques secondes, elle ne fait que rendre le poil plus résistant. Il faut la bien poser et ne pas craindre d'employer l'huile de bras. Le temps ! tout est là. Donnez-moi trois heures de mousse sur une joue, et je vous y fais sauter la barbe avec les ongles.

Il savonne toujours.

MAURICE. — Je me sens ramollir en effet, comme une nèfle.

MONSIEUR FOUCART, *tout à ses aphorismes.* — Tenez, monsieur, c'est comme leur *gibbs*, leur *colgate* et tous leurs bâtons du diable. Ce sont des inventions de paresseux, d'Américains... En voyage, je ne dis pas. Mais comment voulez-vous que ces savons, artificiellement préservés du séchage, puissent remplacer la main de l'homme, voyons, la main qui revient, qui insiste, qui estompe ?... Enfin, c'est une espèce de blasphème, ça. C'est comme si vous

alliez contre la nature... En principe, il ne faut pas avoir confiance, et en pratique, on s'expose à toutes les désillusions... Du reste, en général, et vous pouvez consulter là-dessus les spécialistes de chaque profession, les mécaniques et les procédés expéditifs ont tué toute probité dans les métiers. Personne ne se respecte plus assez pour avoir envie de livrer un bon travail.

Monsieur Brun. — C'est plaisir de vous entendre raisonner, monsieur Foucart.

Monsieur Foucart, *savonnant toujours Maurice.* — Depuis quarante-cinq ans que je suis dans la partie, ce serait triste que je ne la connaisse pas... Mais je dois dire que mon premier patron a été pour beaucoup dans ma formation... Hé ! ça ne me rajeunit pas de parler de lui...

Il savonne encore Maurice et semble perdu dans une méditation que tout le monde respecte. Soudain, M. Brun pousse un cri de douleur.

Monsieur Brun. — Aïe ! Maladroit, vous m'avez blessé !

Barthélemy. — Je vous demande bien pardon... Je ne l'ai pas fait exprès.

Monsieur Foucart. — Satané Barthélemy, va ! il n'en fait jamais d'autres. Un peu d'attention, que diable ! Si j'avais dû faire des coups pareils chez M. Dubreuil, qu'est-ce que j'aurais pris pour mon rhume, comme ils disent à Paris ? Pauvre M. Dubreuil, je suis tout attendri quand j'y pense. Il était juste, mais sévère. Et cependant, avec moi, il était tout indulgence... Ainsi, il savait très bien que j'étais communard...

MAURICE. — Vous étiez communard ?

MONSIEUR FOUCART, *savourant modestement son effet.* — Eh ! oui. Une idée de jeunesse. Je me trouvai, dans la capitale, pincé par le siège, au moment même où je voulais retourner à Grasse... Alors, je ne sais pas pourquoi, peut-être par dépit, peut-être par... fantaisie, je me suis jeté dans ces idées-là... Le jour, je faisais mon travail, même que je me servais d'un éclat d'obus comme plat à barbe ; la nuit j'assistais aux réunions de mon club. Je ne me rappelle même plus ce qu'on y disait. Je sais que l'on voulait tuer un tas de gens, et moi je criais bravo, et signais des listes... Mon patron, qui avait rasé des messieurs de la haute, était légitimiste et la Commune lui semblait une invention de Satan, tout simplement. Mais il faisait semblant d'ignorer l'emploi de mes soirées et un jour, quand la Commune a été poursuivie, et moi avec...

MAURICE. — On vous a inquiété ?...

MONSIEUR FOUCART. — Dame ! vous comprenez. J'avais collé ma signature sur des papiers terribles... j'avais demandé des tas de têtes, sans savoir. Alors, on est venu faire une enquête ehez mon patron. Il a été rudement chic : il m'a caché dans son grenier tout le temps qu'ont duré les recherches. Si on m'avait découvert, on nous fusillait tous les deux, lui et moi. Ah ! le brave type... et calé !... C'est lui qui m'a tout appris : depuis quarante ans, je ne fais plus que méditer ses conseils et appliquer ses principes. Mes découvertes personnelles n'ont jamais servi qu'à les confirmer.

Entrent M. Truc et M. Bœuf. Resalutations. Voyant tout

le personnel occupé, ils s'asseoient sagement et feuillettent des illustrés, tout en bavardant.

MONSIEUR BŒUF, *sans cesser de regarder les images et sans même relever la tête, continuant une conversation commencée.* — Je te dis, Truc, que tu ne sais pas ce que tu dis.

MONSIEUR TRUC, *même jeu, avec la même lenteur impressionnante.* — C'est moi, Bœuf, qui te le dis, que tu ne sais pas ce que tu dis.

MONSIEUR BŒUF. — Ça, parbleu ! bien sûr, mais ça ne prouve rien... je t'estime beaucoup comme collègue, mais comme chasseur tu sais...

Il claque de la langue de façon significative et secoue ses doigts en castagnettes.

MONSIEUR TRUC. — Comme chasseur, je vaux tous ceux que tu as connus... pauvre bougre, va ! qui n'as jamais pu seulement tuer un cul-blanc !...

MONSIEUR BŒUF. — C'est possible que je n'aie jamais tué de cul-blanc, parce que le petit gibier il me dégoûte. Mais, moi je chasse le sanglier.

MONSIEUR TRUC, *ricanant.* — Il y a six ans qu'on a vu le dernier à Auribeau...

MONSIEUR BŒUF, *clignant de l'œil et épaulant un fusil imaginaire.* — S'il n'a pas été revu depuis, il sait pourquoi...

MONSIEUR TRUC. — Fumiste, va !...

MONSIEUR BŒUF. — Abruti.

MAURICE, *à M. Foucart.* — Serait-ce une dispute ?

MONSIEUR FOUCART. — Ne faites pas attention. Leurs causeries n'ont aucune importante.

Et puis, elles en auraient que je vous dirais encore : "Ne

vous bougez pas." Parce que, si vous vous intéressez à ce qui se passe autour de vous, un peu d'énervement s'en mêle et rien n'est plus contraire à l'état d'esprit qu'il faut lorsqu'on se fait raser. Malgré vous, vos nerfs se tendent, votre peau se contracte, vos poils se hérissent, et qu'est-ce que vous voulez qu'il fasse, alors, le pauvre coiffeur ? Si adroit qu'il soit, vous ne serez pas encore content ? Détendez-vous, que diable ! Laissez-vous aller. Écoutez-les comme s'ils se disputaient dans le lointain.

MAURICE. — Bien ! je suis vos conseils.

Il écoute M. Bœuf et M. Truc comme à travers des distances infinies. Ici, nous demanderons au lecteur le petit effort d'imaginer que le dialogue entre Maurice et M. Foucart et le dialogue entre M. Truc et M. Bœuf, au lieu d'être successifs, comme nous sommes obligés de les écrire, sont parallèles, rigoureusement parallèles.

MONSIEUR FOUCART. — Ah ! je vois que vous me comprenez. Vous sentez bien vous-même comme ça va mieux, comme c'est plus souple et plus doux. Là ! je crois que maintenant votre peau est bien à point. D'après ce que j'ai cru deviner, vous faites partie de ces gens dont l'épiderme est fin avec une barbe rude et dure. Une barbe terrible parce qu'elle se couche sous le rasoir, lorsqu'on l'attaque, comme un épi, et qu'elle est creuse comme des tubulures de bicyclette, ce qui en augmente la résistance. Je n'ai connu que deux personnes qui possédaient une barbe pareille : mon pauvre père, qui avait fini par la laisser pousser, de désespoir, et un monsieur très bien, un diplomate, qui était venu prendre sa retraite à Grasse. Il se faisait raser deux fois par jour, le pauvre ! Un souvenir

de son temps d'activité. Parce qu'il paraît que, dans la carrière, il faut toujours être prêt, avec toutes ces fêtes qu'ils donnent, tous ces protocoles !... Si la Commune avait réussi, on les aurait supprimés tout de même, les diplomates... Et je me demande par quoi on les aurait remplacés.

MAURICE. — Peut-être serait-on parvenu à s'en passer.

MONSIEUR FOUCART. — Ou à les remplacer par des coiffeurs. Pourquoi pas ?... Tenez, j'admire souvent ce qu'il nous faut de finesse, de roublardise, pour arriver à faire croire au client qu'il n'attendra que cinq minutes alors que nous en avons encore pour une demi-heure, et qu'il ne sent rien au moment où on lui écorche la peau, parce qu'on est trop pressé. C'est de la diplomatie, tout ça...

Mais, je crois que j'ai mis assez de mousse, hé ! et que je peux commencer à vous raser. Que préférez-vous ? Un creux ? un plein ? un demi-creux ? une lame lourde ou légère ? Un suédois, un américain, un *cheffilde* ?

MAURICE. — Voyez vous-même.

MONSIEUR FOUCART, *scrupuleux*. — C'est tout un problème. Le creux attaque avec finesse, mais il se rebute vite, il lui arrive aussi de sautiller. C'est le caprice même... Le plein a pour lui son poids, mais il reste un peu brutal. Les lames mobiles, on dirait des feuilles de carton. L'américain, c'est trop sec, le suédois brûle, le *cheffilde* ? toujours truqué.

MAURICE. — Alors ?...

MONSIEUR FOUCART. — Alors, je vais vous travailler avec un beau petit rasoir grassois. (*Il fait scintiller, comme une arme précieuse, aux yeux vagues de Maurice appesanti, un*

fin rasoir à la lame exténuée, épaisse comme l'ongle et large à peine d'un demi-centimètre.) Ça n'a plus que l'âme, vous direz ! Il a douze ans que les repassages l'ont amené à cet état. Mais je vous défie de trouver meilleur, je ne l'aiguise même plus... Ce rasoir-là, ce n'est plus un instrument, c'est une personne, et si sensible que je n'oserais même plus le tremper dans l'eau bouillante. La paume de la main, voilà sa meule ; et pour l'éprouver, le fil de mon ongle... je l'appelle Bistouri, té ! le cher petit !... (*Confidentiel*) Si vous voulez, je vous le réserverai. Car, vous savez, jamais de la vie il n'aurait voulu seulement effleurer les joues d'un paysan ou d'un de ces hommes comme il y en a, tout en cuir.

Il soulève la peau de la tempe droite de Maurice et commence son opération.

MONSIEUR TRUC. — Et si je laissais tomber la conversation ?...

MONSIEUR BŒUF. — Imbécile !...

MONSIEUR TRUC. — Oui, je pense que je ferais mieux... Mieux pour toi, pauvre *fada* ! Parce que, si je disais sur toi tout ce que je sais, devant ces messieurs, ils en apprendraient du propre !

MONSIEUR BŒUF. — Si tu crois me faire peur...

MONSIEUR TRUC. — Seulement, tu es mon collègue et, de nous deux, le plus bête... Ce n'est pas de ta faute, mais ta mère a oublié de te mettre quelque chose dans la cervelle quand elle t'a fait... Alors, je te ménage.

MONSIEUR BŒUF. — Tu me ménages, grosse andouille ?... n'empêche qui si je disais ici ce que tu as osé me soutenir au café de madame Toesca-Sardou, ils rigo-

leraient bien... Vantard ! Il n'y a que cette pauvre bougresse qui soit assez innocente pour te croire.

MONSIEUR TRUC, *dressant l'oreille et avec hauteur.* — Quelle pauvre bougresse ?

MONSIEUR BŒUF. — Madame Toesca-Sardou, donc!...

MONSIEUR TRUC. — Tu peux bien dire toutes les saletés que tu voudras... je me ferme les oreilles.

MAURICE. — Il me semble tout de même qu'ils vont se battre.

MONSIEUR FOUCART. — Ah ! vaï ! se battre ? Deux vieux camarades comme eux!... Ils n'ont pas pris un coup de soleil... Ne vous occupez pas d'eux. Mais dites-moi plutôt si vous êtes content de Bistouri ?

MAURICE. — Bistouri mérite un écrin de velours.

MONSIEUR FOUCART. — Il est en velours lui-même. Sentez, monsieur Maurice, quelle onctuosité ! Dites-le franchement : si vous ne l'aviez pas vu reluire tout à l'heure, est-ce que vous ne croiriez pas que c'est encore le blaireau ? (*Suivant des yeux avec attendrissement la fine lame d'acier.*) Il glisse comme sur des patins. Au café de l'Univers, j'ai vu, dans l'*Illustration*, des images représentant des locomotives avec chasse-neiges. J'y pense toujours, quand je revois Bistouri. Et tenez, même sous le menton, là où la barbe pousse en tourbillon, éprouvez-vous quelque chose ?

MAURICE, *sincère et attentif.* — Rien.

MONSIEUR FOUCART. — Bistouri est intelligent. Il raserait un dormeur. Ah ! Monsieur Maurice, quand je le tiens dans ma main, que je le sens, obéissant et sensible comme une petite bête, alors il me prend, à penser à leurs rasoirs mécaniques, une espèce d'envie de rire.

Encore une invention contre nature, une idée de Yankee. Ils s'imaginent qu'ils ont tout fait, parce qu'ils évitent de se blesser. C'est comme si vous prétendiez que pour faire un vrai voyage, il ne faut jamais marcher. M. Dubreuil me le disait bien : " Mon petit, qu'il disait, malgré tes idées *suversives*, je t'aime bien, parce que je devine que tout ça ne t'empêchera pas de rester un honnête homme et un coiffeur consciencieux. Tu peux m'en croire : les inventions modernes, ce n'est pas sérieux... Ça n'a pas de passé ni de tradition. Méfie-toi ". Je me suis méfié, et j'ai bien fait. Ainsi, l'antisepsie... quelle blague ! Moi qui vous parle, je me contente de la propreté. Il y a des coiffeurs qui ébouillantent leurs ciseaux pour vous couper une mèche, mais ils vous soufflent à la figure une haleine d'oignons et de dents gâtées... Là ! vous voyez comme ç'a été vite fait. Maintenant, je vais y revenir.

Monsieur Bœuf. — Saleté toi-même !

Monsieur Truc. — Tu es saoûl, mon pauvre ami !

Monsieur Bœuf. — J'ai moins bu que toi, tout de même et je sais que tu n'as pas tué soixante cailles, l'autre jeudi... j'y étais. Six peut-être, oui. Tu as des zéros dans la cervelle.

Monsieur Truc, *hautain*. — Ça veut dire, ça ?...

Monsieur Bœuf. — Ça veut dire que tu es un menteur.

Monsieur Truc. — Ah ! écoute, mon cher Bœuf, écoute bien ce que je vais te dire, écoute-le bien et surtout retiens-le... je le répète, surtout retiens-le... Tu peux me traiter de tout ce que tu voudras, je me dis : Il est saoûl et je ne t'entends seulement pas... Mais, menteur, ça non, je ne peux pas le supporter, à cause de l'auditoire.

Monsieur Bœuf. — Menteur !

Monsieur Truc. — Écoute, Bœuf ! ma patience, elle est à bout... Tu vois bien, cette main, cette main... Fais attention qu'elle n'aille pas tout à l'heure sur ta figure.

Monsieur Bœuf. — Tu aurais mon pied dans le ventre, avant...

Maurice. — Ils parlent de pied dans le ventre.

Monsieur Foucart, *supérieur*. — C'est une expression toute faite... Ça veut dire qu'ils ne sont pas d'accord, peut-être... Encore une histoire de chasse !... Dites-moi plutôt ce que vous pensez de ce produit ?

Maurice, *à qui l'on passe quelque chose de volatil et de frais sur les joues*. — On dirait que vous me frottez avec de la neige qui sentirait la menthe.

Monsieur Foucart. — C'est du Biscaya.

Maurice. — Vous donnez donc dans le progrès !

Monsieur Foucart. — Ah ! monsieur, celui-là, de progrès, il est légitime. C'est le seul que je me sois permis et avouez que j'ai raison. Au lieu de vous passer sur la figure un corrosif comme le vinaigre ou la pierre infernale, je vous enduis d'une espèce de gomme imperceptible qui vous raffermit le tissu distendu par le blaireau et enflammé tout de même un peu par Bistouri. Soyez juste : d'ailleurs cette invention-là est la seule que j'admette, celle-là et les cuirs bombés en peau de gant. Vous connaissez ?

Maurice. — Oui.

Monsieur Foucart. — Eh bien ! qu'en dites-vous ? Le cuir en Suède, c'est la joie du rasoir. On s'étonne souvent des caprices de cet instrument. Mais mettez-vous à sa place : toutes ces meules, ces peaux râpeuses, ces

pâtes à l'emporte-pièce finissent par l'exaspérer à la longue. Alors, il s'émousse, il retourne son fil, il s'affole, quoi ! Tandis que la peau de Suède le prend par la douceur. Et la douceur, voyez, monsieur Maurice, en tout, c'est le secret de la réussite.

Monsieur Truc, *se levant et s'écartant de dix pas de son collègue.* — Écoute, Bœuf, c'est bien par égard pour notre vieille amitié que je ne t'écrabouille pas immédiatement.

Monsieur Bœuf, *se levant aussi.* — Viens-y seulement, qu'on rigole un peu...

Monsieur Truc. — Tu as de la chance que je sois patient. Ah ! tu peux dire que tu as une fière chance !

Monsieur Bœuf. — Pauvre Truc ! je ne voudrais pas être à ta place. Trente sous de ma peau, je ne les donnerais pas.

Monsieur Truc, *se mettant en garde de boxe.* — Viens-y, que je te la crève, la peau.

Monsieur Bœuf, *levant son coude.* — Tu n'as pas besoin de fermer le poing, va. Si je voulais je l'ouvrirais comme on pèle une figue.

Monsieur Truc, *se maîtrisant encore.* — Je veux garder le beau rôle... je t'attends.

Monsieur Bœuf. — J'ai peur de moi, vois-tu, j'ai peur de te tuer... Alors, je me tiens... Je ne veux pas de sang dans le salon de M. Foucart.

Monsieur Truc. — Viens ! que je te mange le foie.

Monsieur Bœuf. — Eh ! non, tu ne me mangeras pas le foie.

Monsieur Truc, *calme et sûr de ce qu'il avance.* — Si ! je te le mangerai.

Monsieur Bœuf, *également calme.* — Non, tu ne me le mangeras pas.

Monsieur Truc. — Il ne faudrait pas que tu m'excites plus longtemps.

Monsieur Bœuf. — Espèce de lâche !

Monsieur Truc, *changeant de ton.* — Ah ! ça, mon cher collègue, c'est trop dur... Non, vraiment, tu me fais beaucoup de peine... beaucoup de peine !... Qu'on veuille se manger le foie, ça va bien, c'est des blagues de jeunesse. Mais que tu me traites de lâche, moi, un vieux camarade... ça dépasse les bornes... Tu ne le penses pas, ce que tu dis là... dis, tu ne le penses pas ?...

Monsieur Bœuf, *confus.* — Eh ! non... C'est un mot de plaisanterie... Tu prends la mouche, tu te fâches pour un rien...

Monsieur Truc, *avec un reste de susceptibilité.* — Tu ne le penses pas ?...

Monsieur Bœuf, *solennel.* — Non, j'étais excité. Jamais, je ne penserais une chose pareille. On est collègue, nous deux.

Monsieur Truc. — Sûr, on est collègues... On n'irait pas se fâcher pour des choses de conversation. C'est bon pour les imbéciles.

Monsieur Foucart, *à Maurice.* — Vous voyez ! Rien de grave... Ah ! maintenant un nuage de poudre... C'est fini... Et dites si on peut comparer une séance de coiffure comme celle-là à toutes ces bousculades que vous m'obligiez à faire. Quel malheur ! Vous entriez : "Et vite, vite ! Monsieur Foucart, je n'ai pas deux minutes". Vous étiez Monsieur Deux-Minutes !... Aussi, hein ! vous n'aviez seulement jamais vu Bistouri. Le Temps ! voilà le secret de la vie. Le Temps ! Et ce qui fait le bonheur de Grasse, c'est qu'on a le temps.

VI

LES TRIBULATIONS DU BON PASTEUR

Une après-midi, devant son presbytère, se promène, lisant son bréviaire, l'abbé Pastorelli, curé d'Opio. C'est un homme dnns la force de l'âge, portant avec toute l'élégance dévolue à la robustesse l'humble soutane du prêtre de campagne. Sa figure énergique, aux traits accusés, au nez droit et fin, à la bouche violente et faite pour l'éloquence, est animée de deux yeux admirables: bleus et clairs, d'une autorité magnétique et qui peuvent être terribles dans la colère, sous le froncement de leurs sourcils touffus. Encore une des nombreuses erreurs de la vie. A cet homme d'action, il aurait fallu, dans l'épiscopat ou chez les missionnaires, une place où ses facultés eussent pu se déployer : le jeu des volontés ecclésiastiques, et peut-être aussi des intrigues, l'ont amené là, en ont fait le desservant d'une minuscule paroisse perdue dans les collines de la Ligurie. Opio (corruption du mot latin oppidum), *est, dans les proches environs du Pré-du-Lac, un gentil et pittoresque village qui fut autrefois, comme l'étymologie l'indique, une place fortifiée. Bâti sur une éminence aux bords escarpés, il paraît bien en effet, à qui le regarde d'en bas, une sorte de miniature de citadelle ; mais à l'intérieur il n'est que paix et calme, surtout sur la petite place où se promène son recteur. Cette petite place ne présente pourtant rien de particulièrement remarquable : le presbytère, la maison qui le joint, les* planches *en escalier qui leur font face, à gauche l'église, tout-à-fait sans style, à moins que l'on ne*

donne le nom de style à la manière simplette de construire, en campagne provençale, les édifices sacrés, toutes ces choses sont assez vieilles et nues, mais elles encadrent, selon les plus heureuses proportions, une aire où pousse, à la place exacte qu'il faut, un marronnier, lui, merveilleux. C'est encore un peu l'hiver, il n'a pas ses feuilles, mais rien que la touffe enchevêtrée de ses branchettes dépasse le haut des maisons. En fleur, il doit combler la place, comme le foisonnement d'un jet d'eau végétal. Ancêtre sans âge, qui sait? peut-être aussi vieux que l'église, rien qu'à le voir on a envie de lui prêter les qualités d'une personne vivante, mieux, de quelque divinité champêtre : on le devine bienfaisant et indifférent, résigné, hospitalier, un sage entre les arbres.

*Sans doute par six ans d'accoutumance blasé sur ces plaisirs champêtres, l'abbé Pastorelli n'y fait plus attention, pour l'instant surtout : car il attend des visiteurs de marque. Depuis des semaines et des semaines qu'étant allé voir à l'*Ermitage *M. et madame de Chatel, il les espérait à son tour, il a obtenu la promesse formelle que ce serait pour ce jour-là. Enfin il les aperçoit qui montent par le sentier aboutissant à la place entre l'église et le presbytère. Il rentre précipitamment chez lui, échange son bréviaire contre un bâton à gourmette de cuir et vole au-devant d'eux, agile comme un bouquetin. C'est avec effusion qu'il les ramène.*

Tout à coup il s'arrête, désignant du bout de son bâton une des maisons clairsemées qui bordent la route et qui forment à Opio comme une espèce de faubourg hors les murs.

L'Abbé Pastorelli. — Hein ! est-ce qu'une de ces

fenêtres ne vient pas d'être ouverte, puis refermée ?... Avez-vous vu quelque chose ?

MONSIEUR DE CHATEL, *stupéfait*. — Je n'ai rien observé, monsieur l'abbé... je ne...

L'ABBÉ PASTORELLI. — C'est qu'ils sont extrêmement malins... et lâches !... Il y en a un derrière chaque contrevent... je ne m'y trompe pas... Des indices, imperceptibles à tout autre qu'à moi, m'éclairent. D'ailleurs, au fond, ça m'est égal, puisqu'ils n'osent *jamais* descendre quand je passe.

MADAME DE CHATEL. — Mais qui " ils, " monsieur l'abbé ?

L'ABBÉ PASTORELLI. — Qui ?... Ah ! mais c'est vrai, madame, vous ne savez pas... Oh bien ! je vous en supplie, mettons que je n'aie rien dit, je m'en veux déjà de ma distraction.

MADAME DE CHATEL. — Mais...

L'ABBÉ PASTORELLI. — Non, non, madame, ne parlons pas d'eux... je suis trop heureux aujourd'hui. Je me veux tout à la joie de voir, de revoir des gens civilisés et gentils, de m'entretenir un peu avec eux, — s'ils ne m'en jugent pas trop indigne, — de questions où il entre de l'art, de l'intelligence, de la pensée... Excusez d'avance le langage, peut-être suranné, d'un pauvre desservant de village, qui n'a vu Paris que trois mois, il y a dix ans...

Cependant le groupe est arrivé sur la terrasse. Les Chatel poussent, malgré eux, d'admiratives exclamations. Car, après les visions un peu arides et sauvages de la route, cette place, outre son charme naturel, comporte une sorte de signification particulière de repos, d'accueil et de sécurité.

MADAME DE CHATEL. — Comme on doit être heureux, ici !

L'ABBÉ PASTORELLI. — Ah ! madame, c'est l'expression même dont je me suis servi, le cri qui m'échappa lorsque, voici de cela six ans, j'entrai pour la première fois sur cette place, dont rien n'a bougé, du moins parmi les choses... Depuis, j'ai changé un peu ma formule.

MADAME DE CHATEL. — Et que dites-vous donc, maintenant ?

L'ABBÉ PASTORELLI, *mélancolique.* — Comme on devrait être heureux ici !

MADAME DE CHATEL. — Comment ! ça ne va pas ? vos paroissiens ?...

L'ABBÉ PASTORELLI. — Voulez-vous que nous n'en parlions pas aujourd'hui ? C'est un jour d'oubli, un jour de fête.

MONSIEUR DE CHATEL. — Volontiers, monsieur l'abbé. Nous vous comprenons.

L'ABBÉ PASTORELLI. — Si vous saviez quel plaisir c'est pour moi de pouvoir dire un peu autre chose que... au fait que quoi ?... et à qui ?... je me le demande. Pendant des mois entiers, il m'arrive de n'avoir d'autre interlocuteur que moi-même et, vous savez, je me connais, je commence à être blasé sur tout ce que je puis me dire... Mais, je vous en prie, pénétrez dans ma pauvre demeure.

Il introduit les visiteurs. Après une petite antichambre aux murs de laquelle pendent, alternant avec des horaires d'offices et des images de piété, des panoplies composées de vieux couteaux, de fusils de l'ancien

régime et d'un imposant jeu de gourdins de toutes formes et de toutes tailles, on entre dans une salle à manger qui fut autrefois blanchie à la chaux mais que le temps et les fumées d'une cheminée récalcitrante ont rendue toute saure, elle et ses meubles : un buffet massif, chargé d'une vaisselle dépareillée et rustique, une grosse table ronde, des chaises de paille, quelques almanachs, le portrait des trois derniers papes, un bouquet de feuillages de chêne devant la fenêtre à barreaux de fer. Un peu d'attendrissement vous prend à voir toutes ces choses qui disent tant de pauvreté ingénieuse et de souffrances quotidiennes supportées en silence, et qui aussi attestent, par leur netteté rigoureuse, la présence, non loin de là, de quelque gouvernante sage et dévouée.

MADAME DE CHATEL. — Il me semble que je l'aimerais pourtant, votre solitude.

L'ABBÉ PASTORELLI. — Oui, madame, maintenant. On n'aime la solitude qu'avant d'en avoir fait l'expérience. Après, on s'aperçoit que c'est bien la pire des sociétés. Mais je ferais mieux de vous offrir de quoi vous remettre des fatigues de votre.... pélerinage. *(Il ouvre une armoire, en rapporte un plateau de verres et six bouteilles de toutes les couleurs.)* Voici, madame, les quelques objets terrestres qui me rattachent aux vanités de l'existence. En goûtant ces liqueurs, vous comprendrez, mieux encore qu'en les admirant, la poésie des plantes des champs, et vous flatterez mon orgueil de distillateur.

MONSIEUR DE CHATEL. — Comment ! c'est vous, monsieur l'abbé, qui avez liquéfié vous-même ces topazes, ces émeraudes, ces grenats, ces améthystes ?....

L'Abbé Pastorelli. — Moi-même. Et moi tout seul. Je suis né en Corse, le pays le plus aromatique de l'univers, et j'ai appris la vertu des simples. Je sais, — aidé de l'alcool naturellement, — tirer de chaque plante et de beaucoup de fruits, des essences bienfaisantes. Image de celle où nous devons plonger nos âmes, la macération des végétaux en extrait la plus profonde et bénéfique substance. Madame, je vous supplie de goûter au moins un dé à coudre de ce vieux vin de Corse où ont habité quelque temps quelques noix.

Madame de Chatel. — Je vous remercie, monsieur l'abbé, je ne prends jamais de liqueurs.

L'Abbé Pastorelli. — Mais ce ne sont pas des liqueurs. Ce sont des sèves, et même plutôt des émanations. Je vous en garantis la parfaite innocence, les propriétés magiques, et le goût.

M. de Chatel, moins farouche, se laisse tenter par un produit bizarre qui a la consistance du mercure, et la limpidité d'un cristal de roche un peu doré. Cela sent le camphre et la citronnelle, et c'est doux à la bouche et à la gorge, d'une douceur rassurante et loyale, d'une douceur qui ne cache aucune arrière-pensée d'ivresse ou d'âcreté.

Monsieur de Chatel. — Je n'ai jamais rien goûté de pareil.

L'Abbé Pastorelli. — Il faut beaucoup de temps, de patience et d'attention... et puis d'étude. A quelque degré de science que l'on se croie parvenu, on n'est jamais sûr de ce qu'on tente. Ainsi, je prépare, pour la saison prochaine, un mariage de raison entre la baie du

cassis et la fleur du thym. Cela pourrait bien aboutir à un nauséabond divorce.

Monsieur de Chatel. — Je vous trouve le plus sympathique des alchimistes.

L'Abbé Pastorelli. — Il faut bien que je tente le plus de diversions possibles à mon existence. Mais parlez-moi plutôt de ce qui se passe dans cette heureuse portion de l'univers que vous habitez, là-bas, là-bas, à Magagnosc.

Monsieur de Chatel. — A deux kilomètres ?

L'Abbé Pastorelli. — C'est une distance morale, mais infinie.

Madame de Chatel. — Mais il me semble que les habitants d'ici ressemblent assez à ceux de vos parages.

L'Abbé Pastorelli. — Il n'en est rien cependant, madame. Car si mon confrère de Magagnosc est entouré du respect de ses ouailles, je reste ici à peu près seul pour représenter la religion chrétienne... Sapristi ! je m'étais pourtant bien promis de ne pas me laisser aller à parler de mes paroissiens, et voilà que c'est moi le premier qui...

Monsieur de Chatel. — Mais cela nous intéresse, au contraire, beaucoup...

L'Abbé Pastorelli. — Ah ! je reconnais volontiers que, pour un romancier, il y a là quelques détails assez amusants. Mais, que nous veut ce cher enfant ? (*Il vient en effet d'entrer, sans presque qu'on l'entende, un petit garçon d'environ neuf ans, l'air niais et sournois, sa casquette à la main et les pieds dans de silencieuses, de très silencieuses espadrilles. Il est là, debout, embarrassé d'avoir été reconnu si vite et fixant sur "les Parisiens" un œil avide et inquisiteur*)... Eh bien ! mon cher petit, parlez. Quelle importante affaire vous amène ?

Le Petit Garçon, *interdit tout d'abord, se décide enfin à réciter ces mots.* — Monsieur l'abbé, je suis venu pour ma sœur, qui est très malade et qui... et qui voudrait vous demander... si vous ne pourriez pas... venir lui donner... *l'estrêmoncion...*

L'Abbé Pastorelli, *très courtois.* — Je suis toujours aux ordres de mademoiselle Gavoty, mon cher enfant, et vous pouvez le lui dire de ma part. Mais vous me permettrez bien, n'est-ce-pas ? de vous présenter ces personnes, que vous ne connaissez pas encore, et que vous brûlez, je suis sûr, de mieux connaître. (*Solennel*) Madame de Chatel, une dame de Paris, fort élégante comme vous voyez. Et je vous prie de remarquer que les robes se portent fort ajustées cette année. M. de Chatel, son mari, un écrivain des plus distingués de sa génération... vous n'avez donc encore rien lu de lui ? (*Tête du petit garçon*) Ah ! c'est juste. Votre âge encore tendre... Mais, plus tard, n'oubliez pas : c'est nécessaire pour le perfectionnement de votre éducation intellectuelle. (*Se tournant vers ses visiteurs et leur montrant le gamin*) Monsieur Aristide Gavoty, un de nos plus sympathiques dandies. La jeunesse dorée d'Opio ne jure que par lui. (*Au petit garçon*) J'espère qu'ainsi, mon cher enfant, votre légitime curiosité est satisfaite. Vous en savez autant que moi. Ah ! que je n'oublie pas d'ajouter que M. de Chatel connaît intimement le ministre de l'intérieur et celui des Cultes et qu'en outre il m'honore de son amitié. C'est tout. (*Changeant de voix*) Et maintenant, très cher petit, je te conseille de filer immédiatement vers l'antre de tes parents, si tu ne veux recevoir, dans un délai de douze secondes, le plus magistral coup de pied au derrière que tu puisses imaginer dans tes cauchemars. Allez ! ouste !

Il se dresse, terrible. Le petit garçon, affolé, veut fuir, se heurte au chambranle, s'étale sur le carrelage du corridor. L'abbé le pousse doucement du pied vers la porte comme un paquet de linge sale. Le petit se relève et se sauve en hurlant. L'abbé rentre.

MONSIEUR DE CHATEL. — Qu'est-ce que cela veut dire ?

L'ABBÉ PASTORELLI. — Rien que de bien rural. Les parents de ce jeune homme l'avaient envoyé ici pour savoir qui vous étiez et ce que je faisais avec vous. Ils le sauront dans cinq minutes et mon prestige en deviendra inattaquable... Quant à l'extrême-onction de mademoiselle Gavoty, je crois que ce serait un peu prématuré. Cette jeune fille jouit de tous les privilèges de la santé ; je l'ai vue, il n'y a pas plus de trois quarts d'heure, arracher, avec tous les signes de la plus allègre énergie, les pommes de terre de son petit potager...

MADAME DE CHATEL. — Est-ce que cette anecdote présente quelque rapport avec l'ensemble de votre séjour ici ?

L'ABBÉ PASTORELLI. — Le rapport le plus étroit. Mais il faut remonter un peu haut.

MONSIEUR DE CHATEL. — Nous vous en prions.

L'ABBÉ PASTORELLI, *après avoir encore servi quelques liqueurs.* — En sortant du séminaire, et après mon ordination, je fus d'abord aumônier à Cannes, dans une sorte de couvent pour vieilles dames. Au lieu d'offrir en sacrifice à Dieu l'immense ennui qui résultait chez moi de la conversation stupide et des confessions niaises et futiles de toutes ces femmes momifiées par une dévotion toute littérale, je pris cet ennui pour le signe d'une vocation plus élevée. Les

rêves d'apostolat que j'avais caressés dans mon adolescence me revinrent avec plus de force et de précision. Je demandai à mon évêque s'il ne lui serait pas possible de me proposer à quelque mission. Évangéliser des gens de couleur jaune ou noire, me semblait le dernier mot de l'ascétisme. L'évêque me fit venir : " Mon cher fils, me dit-il, je ne sais si vous avez bien réfléchi à ce que vous demandez là. Je crois que vous n'avez pas très bien compris tout le parti que vous pouvez tirer de votre situation actuelle pour votre amendement moral. Ce que vous souhaitez a quelque chose d'héroïque certes, mais dont le côté romanesque vous leurre vous-même. Enfin, vous paraissez décidé. Je ne veux pas contrarier votre vocation. Mais peut-être comprendrez-vous plus tard que l'évangélisation de certaines peuplades considérées à tort comme moins barbares, comporte moins d'exaltation que de renoncement."

C'est pourquoi cet homme de trop d'esprit me donna, quelques semaines plus tard, la cure d'Opio. Sur six ans de séjour, je connus une journée de bonheur ou, plus exactement, une soirée : celle de mon arrivée. C'était au milieu du printemps. Le marronnier de la place semblait un immense candélabre mystique, allumé de toutes ses hampes de flamme rose. Quelques jeunes filles en couleurs claires se promenaient sur la terrasse, et le crépuscule les teintait de rcse, elles aussi, du même rose que les thyrses du marronnier. Il faisait le plus majestueux, le plus paisible silence. Je visitai mon église. Le soleil couchant allumait dans mes pauvres vitraux un éblouissement de rosace gothique. Je me mis à genoux devant l'autel où j'aurais l'honneur, le lendemain matin, d'offrir le corps

de Notre-Seigneur à mes nouveaux fidèles, remerciai le Ciel de m'avoir accordé cet Éden pour séjour et promis de lui conserver toutes les âmes qu'il ne pouvait manquer de compter déjà, dans une telle contrée. Et je m'endormis d'un sommeil d'extase.

Le lendemain, la première visite que je reçus fut celle du maire. Cet homme distingué, propriétaire foncier de son métier et possesseur de trois paires de bœufs, cet homme distingué s'assit à ma table, but le vin d'accueil que je lui offris et me parla en ces termes, auxquels je ne change pas une syllabe : " Monsieur, dit-il, je suis maire de ce village et franc-maçon, comme d'ailleurs la majorité de la population masculine. J'ai décidé qu'il n'y aurait plus de curé ici, j'ai réussi à fatiguer votre prédécesseur, qui a fini par s'en aller. Vous, je vous avertis loyalement. Il vaut mieux que vous partiez de vous-même. Sinon, nous nous verrons obligés, mes frères et moi, d'employer tous les moyens... " — " Monsieur le maire, lui répondis-je, je regrette infiniment que des ordres auxquels je suis obligé d'obéir m'empêchent de suivre votre conseil. Du reste, tant que les lois de séparation, dont on parle tant, ne seront pas votées, je n'ai pas le droit de me considérer comme autre chose que comme un fonctionnaire de la République, installé à côté d'un autre fonctionnaire de la République : vous, monsieur le maire. " — " Tout ça, c'est des phrases, répliqua-t-il en se levant. Je n'aime pas les phrases. Nous verrons si vos oreilles pourront supporter plus de deux mois la petite musique que nous vous réservons. " Et il partit, son chapeau sur la tête.

Madame de Chatel. — Mais c'est abominable, tout simplement... Et qu'avez-vous fait ?

L'Abbé Pastorelli. — Rien madame ; j'ai attendu. Oh ! pas longtemps. A midi, la délégation maçonnique d'Opio, qui se confond ici intimement avec l'orphéon municipal, vint sous ma fenêtre me donner, comme à une jolie fille, une sérénade : l'orchestre comprenait un tambourin, un saxophone très malade, trois sifflets, deux vieilles trompes d'automobiles et quatorze casseroles. Il a commencé par l'ouverture d'*Aïda* et fini par *la Carmagnole* un pot-pourri mêlant des reliefs de cantiques parodiés, des chansons de café-concert, des *scies* en honneur sous le second Empire, et quelques couplets de caserne assez... ingénus. Le soir, bombardement de mes persiennes par la jeunesse dorée, avec accompagnements de chants et d'invectives.

Cela dura deux ans. Je vous passe les farces scatologiques dont l'insistance remplace l'ingéniosité, les invitations à me pendre sous forme de corde suspendue à la poutre saillante de ma façade, avec le nœud coulant tout prêt, à ma hauteur, mes chats massacrés, mon verger pillé, les dénonciations au préfet et à l'évêque, les calomnies répandues sur le compte de ma brave gouvernante et toutes sortes de plaisanteries de ce genre... Bref, tous les loisirs de cette population ne semblaient uniquement destinés qu'à l'invention de moyens propres à hâter ma fuite. Je restais cependant, et cela les impressionnait tout de même... Comme seul moyen de défense : mon air froid et toujours... oh ! mais, bien entendu, sans un oubli... toujours mon gourdin à la main. Inutile de vous dire que je ne rencontrai jamais un seul de mes adversaires. Je les sentais, derrière les portes fermées, derrière les lattes des volets, derrière les buissons et les angles des clôtures,

derrière la fourche des arbres, sous les terrasses ; je savais, comme si je les avais touchés, qu'ils se relevaient, moi passé, et formaient derrière moi une foule gesticulante et haineuse... Mais jamais, jamais, je n'en rencontrai un face à face. Je ne ressentis donc jamais la peur.

MADAME DE CHATEL. — Mais quelle horrible existence!

L'ABBÉ PASTORELLI. — Aride, oui, aride comme un chemin de pierrailles, sans terre, où l'on roule en voulant y grimper, un chemin de pierrailles, sans herbe, et cuit par le soleil. J'ai eu souvent l'occasion de méditer le mot d'esprit de mon évêque.

MONSIEUR DE CHATEL. — Vous dites que cela ne dura que deux ans. Pourtant...

L'ABBÉ PASTORELLI. — Je fais allusion à la première phase. Car il y a eu trois phases dans mon existence ici : la première, celle que je viens de vous décrire et que je pourrais appeler la phase de la stupeur; celle dont je vais vous entretenir mériterait assez le nom de phase de l'indignation. Un jour, en effet, je perdis patience... Figurez-vous que j'avais comme enfant de chœur et, Dieu me pardonne, comme seul fidèle, outre trois ou quatre dévotes à qui l'on permettait, par mépris pour leur très grand âge, de fréquenter mon église, un petit garçon vraiment fort gentil et courageux, et qui s'était pris d'affection pour moi. Orphelin, vivant chez une tante qui l'avait recueilli, il m'aimait comme un père. Je lui apprenais un peu de français, un peu de latin, je tâchais de le mettre à même d'entrer plus tard dans un grand établissement religieux d'une ville civilisée. Eh bien! ils voulurent me l'assassiner. Un soir, comme il rentrait dans sa maison, un ivrogne courut après lui avec une serpette

dont il s'était servi dans la journée pour faucher de l'herbe. Terreur de l'enfant qui se met à tourner en rond, affolé, comme une pauvre petite chèvre autour d'un piquet. L'ivrogne, en voulant l'atteindre, trébuche et tombe, le front sur sa serpette. Le sang coule. Tous mes paroissiens accourent et, aux cris de l'ivrogne accusant mon enfant de chœur, feignent de croire à une agression de ce pauvre petit sur la personne de ce grand flandrin. Ils me l'ont massacré, littéralement. L'un d'eux lui a crevé un œil... Je l'ai envoyé à Nice, en pension chez un grand oculiste. Puis, je me suis employé à le faire entrer au collège. Mais je ne l'ai jamais revu, et je sais qu'il est resté borgne.

Madame de Chatel. — Il y a eu un procès ?

L'Abbé Pastorelli. — Une espèce d'enquête où quarante-deux témoins ont déposé contre moi. Mais cela n'a guère d'importance. Ce qui m'avait mis hors de moi, ce que je ne pouvais absolument pas supporter sans révolte, c'était la manière dont ces malandrins avaient traité mon acolyte. Une sainte colère me prit. J'affichai sur mon église une proclamation avertissant que, comme pasteur, je prenais Dieu à témoin de la conduite infâme qu'ils avaient tenue et que je les abandonnais désormais à leur mauvaise conscience. Comme cette intimidation, d'ordre tout moral, pouvait risquer de ne pas les impressionner profondément, j'ajoutai que, comme citoyen, je citerais immédiatement, en justice de paix ou en correctionnelle, selon le cas, le premier habitant d'Opio que je surprendrais en train de me porter un préjudice quelconque, à moi ou à quelqu'un qui me toucherait en quelque manière, depuis ma gouvernante jusqu'à mes

plants de fraisiers. Et, pour commencer, j'envoyai une assignation à chacun des quarante-deux escogriffes qui avaient témoigné dans l'affaire de la serpette. Le maire osa venir me défendre de bouger. Je l'assignai à son tour pour intimidation d'un fonctionnaire de la République. Sur quarante-trois procès, j'en perdis trente-neuf, mais je gagnai celui contre le maire, ce qui porta à son comble l'exaspération de ce digne homme...

Ah ! je suis sûr, étourdi que je suis, d'avoir oublié de vous dire son nom : c'est M. Gavoty, le père de la jeune fille fraîche et rose qui a envoyé tout à l'heure son frère me demander pour elle l'extrême-onction. Cette audace vous éclaire, n'est-ce pas, sur les mœurs de cette intéressante famille... M. Gavoty donc, à demi enragé, convoqua le conseil municipal et m'infligea un blâme public et officiel. Dès lors, ce fut un chassé-croisé de procès où un vieil avoué de quarante ans d'étude fût devenu fou. Le papier timbré s'abattit par rafales dans toutes les maisons et dans la mienne. Les juges de Cannes, de Grasse et de Nice y perdirent leur latin de Justinien. J'ai dépensé deux cents francs d'omnibus et six cents francs de lettres, de simples lettres. Les indemnités que je recevais payaient de nouveaux procès. Mes ennemis achetaient des terrains à côté de mon verger pour créer des complications à propos des bornes, mais comme leur stupidité les poussait parallèlement à écrire sur moi des injures dans les gazettes sans prendre aucune précaution littéraire d'anonymat ou autre, ils se mettaient à ma merci d'un autre côté. Je n'en manquai pas un. Que voulez-vous ? j'étais parti. Mon sang corse bouillait dans mes veines. Ce n'est pas pour rien que j'ai connu Bellacoscia, jadis, dans mon enfance. Le

vieux bandit était d'ailleurs un parfait homme du monde, causeur exquis, et c'est de lui que j'ai appris à manier la carabine mieux qu'un héros de Mayne-Reid. Bref, je luttai, je luttai vertigineusement, seul contre une foule, que dis-je ? une meute. Je n'étais pas clérical, autrefois, mais vrai ! ces aventures-là portèrent à mon libéralisme un coup dont il ne se releva point.

Vous décrire alors l'état de ce village est chose au-dessus de mes forces. Balzac lui-même, monsieur de Chatel, se fût perdu dans la complication des détails, puisque chaque famille avait avec moi une contestation différente. Les petits enfants se sauvaient lorsqu'ils m'apercevaient. Et, chose admirable, les femmes, vous entendez bien ? les femmes, qui ne mettaient jamais le pied dans mon église, se signaient à mon passage.

Ces luttes durèrent deux ans aussi. Lorsqu'elle m'eurent tout à fait ruiné, lorsque j'eus vendu, pour soutenir mes procès, les dernières châtaigneraies que je possédais dans mon île natale, mon évêque me fit appeler et me tint ce discours : " Mon fils, je vous ai laissé combattre les ennemis de la religion parce qu'il fallait bien montrer que nul n'a le droit de lui manquer de respect dans la personne d'un de ses membres. Mais il est convenable que tout rentre maintenant dans l'ordre. Je demande à votre fidèle soumission de renoncer désormais aux âpres joies de la lutte et de rentrer dans la tranquillité où doit se tenir un serviteur de Dieu. Allez en paix, offrant au Seigneur la mortification de votre âme belliqueuse."

C'est ainsi que prit fin la seconde phase de ma vie à Opio. Dans un sens, cela valait mieux, car j'étais littéralement épuisé... Mon Dieu ! qu'est-ce qu'on me veut en-

core ?... Ah vous pouvez dire que vous en avez excité des des curiosité !...

MADEMOISELLE GAVOTY, *car ce n'est autre que la propre fille du maire qui, pleine d'audace, entre ainsi chez l'ennemi de son père. Elle ne semble vraiment pas avoir besoin du tout des derniers sacrements. Sa mise est grotesque, parce que citadine sur un corps de paysanne, mais fastueuse. Elle porte un immense chapeau et, se croyant jolie dessous, fait des mines de coquetterie. Visiblement, elle pense impressionner le prêtre et ses visiteurs. Elle parle avec des contorsions ridicules et un accent!...* — Eh ! bonjour, monsieur le curé !... Monsieur ! Madame ! (*Trois révérences*). Ce n'est que moi, en passant.

L'ABBÉ PASTORELLI. — Charmante surprise, ma belle enfant ! Vous accepterez bien un verre de gentiane ?...

MADEMOISELLE GAVOTY. — Ce ne serait pas de refus, mais je ne prends jamais rien entre mes repas.

L'ABBÉ PASTORELLI. — Alors, mademoiselle, puis-je savoir ce qui me vaut l'honneur de votre visite ? J'en suis d'autant plus touché que vous relevez, si je ne me trompe, et très récemment, d'une grave maladie.

MADEMOISELLE GAVOTY, *ricanement niais.* — Maladie !... eh !... maladie !... vous riez, monsieur le curé... Non, je ne relève pas... Je viens de la part de mon père... vous dire... vous dire que le Conseil... le Conseil municipal... il s'est réuni tout à l'heure... et il a décidé... à l'unanimité... de vous interdire les processions... Alors, vous comprenez, pour que vous ne soyez pas surpris et ne risquiez pas de contravention au cas où vous auriez eu l'idée d'en faire une, de procession, il vous avertit... offi... officieusement...

L'ABBÉ PASTORELLI, *avec une lenteur et une courtoisie*

raffinées. — Vous voudrez bien, mademoiselle, présenter à votre père mes compliments et lui dire que demain, je compte précisément organiser une procession solennelle sur le terrain qui m'appartient, entre l'église et le presbytère. Le cortège se composera de votre serviteur, officiant, d'un enfant de chœur que me prêtera mon collègue de Magagnosc, de ma brave gouvernante représentant à elle toute seule la corporation des Enfants de Marie et portant un cierge, et enfin, de Bismark, mon chien danois, tenant dans sa gueule, à tout hasard, ma carabine, vous savez, ma bonne carabine de Corse, cadeau de M. Bellacoscia, une vieille amie, et qui est de toutes les fêtes... Je ne vous retiens pas. *(Il se lève, saisit d'une poigne déférente mais ferme le bras de mademoiselle Gavoty et la reconduit dehors.)* Surtout ne m'oubliez pas auprès de madame votre mère et assurez-la de mon profond respect. *(Il rentre auprès de ses invités).*

Monsieur de Chatel. — Elles vont bien, vos ouailles...

L'Abbé Pastorelli. — Oh ! ce sont de menues escarmouches. Mais cette douce enfant m'a interrompu au moment où j'allais vous raconter la troisième période, celle où je vis encore et dont vous avez déjà vu quelques épisodes.

Lorsqu'ils me virent apaisé, ils tentèrent de reprendre l'offensive et voulurent recommencer quelques-uns des tours spirituels de la première période. Alors, très calme, sans provocation d'aucune sorte, sans paroles inutiles, je m'exerçai, simplement, tous les matins, à un jeu abandonné depuis mon adolescence et auquel je redevins tout de suite très fort. Je m'y adonne encore un peu, pour me maintenir en forme. Quelques fois par mois suffisent à mon prestige.

MADAME DE CHATEL. — Quel est ce jeu si impressionnant ?

L'ABBÉ PASTORELLI. — J'accroche à mon mur une cible et, m'éloignant jusqu'à l'autre extrémité de la place, je tire, à intervalles réguliers, dix coups de carabine, suivis de dix coups de revolver, dessinant ainsi sur le petit carton noir et blanc une sorte de spirale de trous dont le premier commence à l'angle gauche supérieur et dont le dernier perce le milieu exact. Puis je laisse exposer cette œuvre toute l'après-midi à la curiosité publique.

MONSIEUR DE CHATEL. — Tiens ! j'avais en effet remarqué, en entrant, une cible très délicatement travaillée. Je ne me doutais pas...

L'ABBÉ PASTORELLI. — Qu'elle fût de moi... Tout le mérite en revient à ce brave Bellacoscia. Quel homme méconnu que ce héros du maquis !... Bref, moyennant cette petite fantasia un peu profane, je me suis procuré, non pas la douce paix évangélique, mais une sorte de neutralitée armée, tout au moins le jour... car la nuit, dans ces pays pleins de chevalerie et de romantisme, demeure obstinément consacrée aux sérénades.

MONSIEUR DE CHATEL. — On vous en donne souvent?

L'ABBÉ PASTORELLI. — Toutes les nuits en été et deux fois par semaine en hiver.

MADAME DE CHATEL. — C'est affolant !... Que faites-vous ?

L'ABBÉ PASTORELLI. — Mon Dieu ! madame, je suis un peu las. Je suis entré à leur égard dans une sorte d'état bizarre et complexe où il entre tellement de mépris que cela m'empêche d'agir. Mais comme, d'un autre côté, je ne puis laisser impunies toutes ces offenses, je me venge

à ma manière, continuant ainsi à vivre dans la troisième période de mon séjour ici, qui est cicéronienne et ironique.

MADAME DE CHATEL. — Je suis curieuse de savoir...

L'ABBÉ PASTORELLI. — Je me moque d'eux... J'écris de petits morceaux satiriques où je les raille impitoyablement, des sortes de pamphlets.

MONSIEUR DE CHATEL, *stupéfait.* — Des pamphlets ?

L'ABBÉ PASTORELLI. — Oui. Je ne puis oublier mon éducation d'humaniste. — J'ai fait autrefois des rêves littéraires... et même, il me semble, un cahier de vers, qui les réalisaient imparfaitement, d'ailleurs. — Alors, le soir, au bruit de leur sérénade, je compose sur eux des pages, je puis dire vengeresses. Comme ils ont des noms ridicules, je leur donne des surnoms, selon la coutume des romans du XVII[e] siècle. Le maire s'appelle Le Grand Vizir. Sa fille, sorte de créature vaniteuse et stupide qu'ils veulent me jeter dans les jambes pour me faire oublier mes devoirs et mieux me vilipender ensuite, m'a semblé mériter le sobriquet de Dalila. L'immonde morveux que vous avez vu tout à l'heure se nomme, par antiphrase, Eliacin. Le garde-champêtre, sorte de brute stipendiée par le Conseil municipal, devinez...

MONSIEUR DE CHATEL *qui, avec sa femme, écoute, stupéfié, ces révélations.* — Je ne sais pas, moi... Goliath ?

L'ABBÉ PASTORELLI. — Non, Holopherne, simplement. Le facteur, un brave homme d'ailleurs, et puisqu'il porte les lettres, la Colombe de l'Arche. Il y a aussi des appellations moins bibliques, prises tout uniment dans un répertoire d'analogies naturelles. Ainsi la femme de l'instituteur, qui fait le chef d'orchestre dans les cantates

que l'on m'offre, c'est la Chouette. Le saxophone, le Serpent, et ainsi de suite.

J'avais d'abord pensé à publier ces morceaux. Mais, ensuite, j'ai compris combien toutes ces allusions trop littéraires, trop subtiles, fussent demeurées insaisissables, et j'ai trouvé que le fait brutal de paraître dans un quotidien local avait quelque chose de contradictoire à la réserve que m'impose le caractère de ma fonction. Ces vengeances académiques restent donc doublement idéales d'être incompréhensibles et d'être secrètes... Mais j'aimerais assez cependant, à vous qui êtes écrivain, en lire une...

MADAME DE CHATEL, *dévorée de curiosité.* — Je vous en supplie.

L'ABBÉ PASTORELLI, *ayant ouvert avec une petite clef un tiroir dérobé dans un secrétaire, en tire une liasse de papiers couverts d'une fine écriture.* — Il y en a des volumes. Je ne vous en lirai qu'une page, mais que je crois assez composée... (*Il lit, cependant que M. et madame de Chatel, de plus en plus stupéfaits, écoutent longtemps ce pamphlet obscur, touchant et archaïque*).

NOCTURNE CHEZ LES AMALÉCITES

C'est la nuit. L'homme de Dieu, seul avec ses pensées, se promène, adressant à son Seigneur les hommages qu'il lui doit pour lui avoir permis de vivre encore cette journée au milieu de tant de dangers. Soudain, en pleine méditation, il sursaute, surpris par un bruit terrible. Qu'est-ce encore ? Qu'ont donc pu inventer les Amalécites pour lui rendre plus dure, s'il se peut, sa captivité dans leur citadelle ? Une Chouette s'avance, traînant derrière elle le

plus infâme et ridicule cortège. Elle fait un signe de son bâton et aussitôt le Serpent siffle, Holopherne et ses vingt subalternes frappent sur des gongs bizarres qui font un bruit domestique et effrayant. (*Vous devinez, n'est-ce pas, que je ne pouvais point nommer par leur nom les casseroles.*) Dans une grosse conque de cuivre souffle le pâle et vicieux Éliacin. Ce tumulte n'est pas fait que pour attrister le solitaire, son hommage grotesque s'adresse à la beauté équivoque d'une Dalila, toute fardée des poisons de l'Arabie, et qui croit que ses charmes vont pervertir la volonté de l'ascète. Excédé, celui-ci rentre dans sa grotte d'ermite.

Quant au Grand Vizir, seul dans son palais, il rumine quelque nouvelle persécution...

. . . .

. . . .

FRANCIS DE MIOMANDRE.

NOTES

LE GRECO, par *MM. Maurice Barrès et Paul Lafond* (Floury).

Si, bien souvent, dans l'œuvre du Greco, "un caractère spectral nous inquiète, nous scandalise et nous attire", nul livre n'est mieux fait, que celui de MM. Maurice Barrès et Paul Lafond pour calmer nos scrupules ou préciser notre hostilité. C'est un livre complet, tel qu'il en faudrait sur tout grand artiste. L'étude un peu grise de M. Paul Lafond nous donne un catalogue et une description de l'œuvre ; celle de M. Maurice Barrès, éclatante et passionnée, en étudie l'esprit, les raisons profondes, et ses réflexions souvent dépassent le Greco, dépassent l'Espagne, pour nous toucher dans nos préoccupations essentielles.

Au XVII[e] siècle, Pacheco, l'historien de la peinture espagnole, écrivait : "Qui croirait que Domenico Greco esquissât ses ouvrages, les retouchât à maintes reprises, afin de séparer et de désunir les teintes, pour donner ainsi à ses toiles leur aspect de cruelles ébauches, et pour simuler une plus grande liberté de facture, une plus grande puissance." Les anecdotes qui montrent l'orgueilleux enthousiasme que "cet artiste nerveux et d'une élégance un peu levantine" éprouvait pour son art ; celles qui nous le représentent volontaire, prompt à la défensive, hardi dans ses jugements, puisqu'il osait dire de Michel-Ange "que c'était un bon homme (un véritable homme) mais qu'il ne savait pas peindre"; le fait enfin qu'il ait développé, en de nombreux écrits, aujourd'hui perdus, ses réflexions sur la peinture, tout prouve que dans l'art déroutant du Greco peu de chose est dû au hasard, et encore

moins à cette folie qu'on a si souvent invoquée. " Une âme forte et singulière, dit Maurice Barrès, qu'il est raisonnable de tenir en défiance, mais plus raisonnable encore d'écouter attentivement." " Ce n'est pas un dément, dit-il encore, c'est un homme à obsessions. Il vit toute sa vie sur les mêmes idées. Il les reprend, il les remâche, les mûrit dans son âme et les porte, de tableaux en tableaux, toujours pareils et chaque fois chargés de plus de sens."

Et il ajoute : " Elles naissent d'un point de vue prosaïque, les objections que l'on oppose au Greco. A travers son œuvre elles atteindraient toute l'Espagne ascétique." Dans le fameux *Enterrement du Comte d'Orgaz*, on veut admirer le bas du tableau qui représente avec un réalisme saisissant vingt-quatre seigneurs tolédans disant un requiem sur la dépouille d'un des leurs, et l'on repousse comme l'œuvre d'un dément la partie supérieure de la peinture qui montre, nue, maigre et fantastique, l'âme du bienheureux entrant dans le ciel. " Comment, dit Maurice Barrès, ne sentent-ils pas, ces amateurs du terre à terre, que ce Ciel complète et justifie l'expression donnée par le peintre à ses personnages... Dans cette gloire, nous reconnaissons la conception métaphysique qui vit sous leurs fronts fermés. Voilà les visions très précises, un peu bizarres, qui animent toute leur vie et les laissent indifférents, comme des Arabes, à ce qui, pour nous autres, gens modernes, semblerait l'essentiel."

C'est toujours fournir une revanche à l'art et une victoire à l'esprit que de remplacer par des raisons intelligentes les raisons d'exception et de maladie qu'on croyait distinguer dans une œuvre. Si Maurice Barrès ne gagne pas toutes les sensibilités à l'admiration du Greco, il leur donne du moins des raisons plausibles de ne pas aimer et il leur épargne un fâcheux haussement d'épaules. Greco " c'est un catholique espagnol ; je veux dire qu'il réalise une certaine qualité de sublime, que peuvent produire toutes les nations catholiques, mais auquel l'espagnole attache son nom... Ces tableaux ainsi placés au cœur de l'Espagne, nous donnent une intuition sur les mobiles de cette nation dans son âge classique. Chacun de

ses personnages extraordinaires porte au fond de la conscience le même principe d'espoir, d'ardeur et de détachement. Ce sont des êtres qui vivent du divin. Voyez-les se suspendre à Dieu. Ils l'aspirent à soi et aspirent à lui. Tout chez eux est significatif de l'Eucharistie."

C'est en pleine maturité que Maurice Barrès nous parle enfin de ce peintre qui l'occupa toute sa vie ; car dans la formation de sa sensibilité, l'œuvre du Greco fut un facteur important ou, pour mieux dire, un centre de cristallisation. Ces " cruelles ébauches " l'aidèrent à préciser cette conception de la vie passionnée et lucide, voluptueuse et chevaleresque, injuste et généreuse, dont ses livres, que nous le veuillons ou non, nous ont fait partager l'inquiétude. Il n'est pas sans beauté, et c'est comme un rafraîchissement, de voir un écrivain absorbé par des problèmes urgents qui engagent toutes les forces d'un homme, trouver le loisir d'esprit et la liberté de goût qui lui permettent de remonter à ces sources premières, à ces fontaines écartées d'où, défiant une étroite logique, son œuvre tire une jeunesse et une force secrètes.

J. S.



LE MIROIR DES HEURES, par *Henri de Régnier* (Mercure).

Le bruit avait couru que par un volume de vers libres, M. Henri de Régnier donnerait la preuve qu'il n'y a rien d'incompatible entre la dignité qui règne dans la compagnie des Quarante, et la charmante indépendance d'une poésie vivante, souple et comme soulevée du pur souffle de Ronsard. Mais M. de Régnier a mis une sorte de coquetterie à nous donner les poèmes les plus réguliers que nous ayons de lui. C'est une muse aimable, heureuse, à la fois fière et nonchalante que celle qui inspire le *Miroir des Heures*. Le poète pourrait dire d'elle, comme de la femme aimée :

C'est pourquoi, quand tu viens, taciturne et docile,
Proposer au plaisir

Ton beau corps langoureux dont caresse l'argile
La flamme du Désir,

Je raille ces Amants douloureux et farouches
Dont l'amère fureur
S'irrite et se nourrit, de l'écume à leurs bouches,
Des orages du cœur.

Une série d'ingénieux et fermes sonnets réunit des médailles, non plus " d'argile " mais de bronze et d'argent. La mémoire de José-Maria de Heredia y reçoit le plus touchant et le plus noble hommage :

Ainsi qu'Alphésibée imite dans Virgile
Les satyres dansants que surprend le matin,
O mon maître, j'essaie, à mon souffle incertain,
De retrouver ta voix sur ma flûte fragile.

A part, encore, une série *En marge de Shakespeare*, le volume est composé de poèmes amoureux amples, aisés, charmants, tantôt sensuels et mélancoliques, tantôt pleins de cette sagesse dégagée, à quoi l'on ne parvient qu'à force de culture, de goût, et quand la vie ne vous a pas marchandé ses richesses. Il y a un stoïcisme du bonheur ; il ne coûte pas de grandes victoires sur soi-même ; c'est un sentiment de politesse, une façon de se réserver, de ne pas se montrer insatiable ni trop dépendant de la fortune bienveillante :

Il ne faut souhaiter de voir un trop long âge
Et mieux vaut mourir tôt que de vivre longtemps,
Car fol est qui s'acharne à porter au visage
L'aspect de la vieillesse et le masque du temps !

Aussi, non dans l'hiver, mais en mon plein automne
Veux-je que, d'un seul coup, m'abatte le destin,
Pour qu'en tombant mon soir encore se couronne
Du feuillage compact qui parait son matin,

Et pour que le tranchant du fer qui le taillade,
Au delà de la fibre et de l'aubier vivant,
Rencontre au cœur du tronc la chair de la Dryade
Et que j'empourpre encor la sève de mon sang.

Ces strophes un peu hautaines n'en excluent pas d'autres d'une fluidité toute familière. On voudrait citer en entier cette souriante et comme confidentielle *Lettre de Rome :*

Je vous écris ce soir de la Ville Eternelle...
Sa poussière héroïque a touché ma semelle ;
Je respire une odeur de marbre et de laurier,
Et ma plume à mes doigts tremble sur le papier
En y traçant ce mot sonore et grave : Rome.
L'hôtel est convenable et l'hôtelier brave homme ;
Il a l'air d'être Suisse et porte un nom romain.
Ma chambre est vaste et l'on doit m'éveiller demain
A six heures. Je suis arrivé à la gare
Qu'il faisait déjà noir. J'ai dîné. Mon cigare
Sera presque fumé sitôt ce mot écrit...

J. S.



LES FRERES KARAMAZOV, par *MM. Jacques Copeau* et *Jean Croué* (d'après Dostoïevski) au Théâtre des Arts.

Des mille raisons qui semblaient rendre impossible la transcription dramatique des *Frères Karamazov*, voici, je pense, la plus grave : l'abondance extraordinaire du roman est un des éléments essentiels de sa beauté ; il ne serait pas ce qu'il est, un des plus accablants chefs-d'œuvre de la littérature, s'il avait cent pages de moins. On y trouve une quantité de passages inutiles à l'intrigue, des dissertations étranges, des épisodes secondaires que l'on a cru pouvoir détacher du drame principal *(Les Précoces)*, une immense discussion philosophique entre Ivan et Aliocha. Nul roman n'est fait pour tenter davantage les élagueurs et ceux qui, en lisant un livre, rêvent d'abord

complaisamment aux coupures qu'on y pourrait faire. Pourtant, aucun détail n'est inutile. Les œuvres de Dostoïevski ne sont pas de celles qui se prêtent sans dommage à la simplification. La vie presqu'épouvantable qu'elles respirent, et ce visage humble et violent que chacun de leurs personnages tient vers nous tourné, comprenons que s'en effacerait l'ardeur si nous enlevions la moindre page du livre. L'épreuve fut faite et justement avec *les Karamazov*. Qui n'a ressenti un malaise déçu à lire certaine traduction récente sans vergogne abrégée ? La raison de ce pâlissement que fait subir à l'œuvre la plus minime suppression, est facile à découvrir : Dostoïevski n'arrive à éveiller la vie qu'à force de compliquer et de charger son intrigue. Ce n'est pas par quelques traits nets et dépouillés qu'il la dessine et qu'il l'anime ; elle ne commence à tressaillir qu'au moment où elle atteint sa suprême complexité. Et n'est-il pas temps de comprendre combien la complication est une valeur littéraire importante ? La simplicité c'est la généralité. Plus l'œuvre devient complexe, plus elle se fait particulière, par suite plus elle vit. Il ne faut pas écouter la paresse de quelques-uns qui craignent les livres " embrouillés. " Si le roman des *Frères Karamazov* paraît si formidablement réel, c'est qu'il est écrit sans aucun sacrifice. La multiplicité des épisodes, la masse même des événements et des moments, leur enchevêtrement indescriptible donnent à l'œuvre une existence, une présence terribles.

Mais le théâtre est l'art des sacrifices. Le roman ne peut devenir drame que s'il abandonne tout ce qu'il comportait d'épisodique. Et voici où MM. Jacques Copeau et Jean Croué ont fait preuve d'une habileté et d'une intelligence profondes. Ils ont su trouver l'équivalent dramatique de la complexité de Dostoïevski. Ils n'ont essayé ni de transporter sur la scène l'œuvre complète, ni de l'analyser jusqu'à n'en avoir plus que l'extrait tragique. L'intrigue de leur drame est loin d'être simple. Les critiques ont tous éprouvé une grande et très naturelle difficulté à la raconter à leurs lecteurs. Certains ont déclaré qu'ils renonçaient à résumer la pièce. Les auteurs en effet ont accueilli — le sujet des *Précoces* mis à part — la triple

histoire que leur proposait le roman : le drame — à moitié engagé dans le passé — qui se joue entre Ivan et Dmitri autour de Katherina Ivanovna ; la rivalité que fait naître entre Dmitri et son père le farouche désir qu'ils ont tous deux de Grouchenka ; enfin l'hésitation des responsabilités autour de l'assassinat du vieillard. Cependant pas un instant la pièce n'est confuse ; on la suit d'un bout à l'autre sans embarras. La ligne tragique est d'une admirable netteté. Nulle division de l'intérêt ; tout est pris dans le même mouvement. Comment expliquer que des événements aussi complexes, des relations aussi diverses entre des personnages aussi nombreux, gardent, privés des commentaires et des détails du roman, une parfaite limpidité ? C'est qu'ils sont éclairés par les personnages. Au lieu que les péripéties du drame viennent nous renseigner sur l'âme des acteurs, ce sont les acteurs qui nous aident à comprendre ce qui se passe. En effet dès que chacun paraît, il est vivant, il est un individu, il est incomparable. Sans doute nous avons encore bien des choses à apprendre sur lui et nous ne devinerions pas ce qu'il va faire. Mais il est là, il est présent. C'est lui, et non pas tel autre. Et en toute occasion où nous l'allons rencontrer, si étrange, si peu préparé que soit son geste, cependant nous le comprendrons, — pour cette seule raison que ce sera son geste. Il portera partout la lumière de sa personnalité. Il débrouillera rien qu'en y passant tous les détours de la péripétie. Peut-être serons-nous bien embarrassés si l'on nous demande pourquoi telle aventure nous semble si naturelle ; et s'il faut la justifier logiquement, elle nous paraîtra ridicule. En effet où est le lien entre l'histoire de Dmitri et de Katherina et les amours de Dmitri et de Grouchenka sinon en Dmitri lui-même ? Et pourquoi admettrons-nous qu'au lieu de Dmitri ce soit Smerdiakof qui ait tué le père, sinon parce que nous voyons Smerdiakof lui-même, avec cet air de bassesse vengée et brisée à la fois que lui donne le grand acteur qu'est M. Dullin, s'approcher d'Ivan en levant enfin les yeux ?

On pourrait dire d'une façon plus abstraite : c'est parce que les auteurs ont su donner à chaque personnage toute sa complexité, que la complexité des événements est si facile à

démêler. Ils se sont servis d'une complication pour éclaircir l'autre. Ils ont si bien combiné les traits multiples et contraires de chaque figure qu'ils ont formé un individu qui s'est levé, qui s'est mis à vivre avec une âme unique, laissant voir, comme un rayonnement émané de lui-même, ses relations cachées et délicates avec tous les autres.

Qu'importent d'une œuvre si noblement réussie les quelques défauts qu'on ne voit pas ? Le quatrième acte est peut-être un peu trop un simple tableau ; le caractère de Katherina est un peu abandonné au cinquième acte... Mais ce sont là des détails qui ne comptent pas. Les deux auteurs ont fait preuve dans cette adaptation d'une telle science du théâtre qu'il faut attendre, non plus peut-être de leur collaboration, mais de leurs efforts distincts, des œuvres personnelles de la plus haute valeur.

J. R.



L'ESPRIT DE LA NOUVELLE SORBONNE, par *Agathon* (Mercure de France.)

Quand même on ne partagerait point, au sujet de notre enseignement supérieur des lettres, toutes les inquiétudes qu'exprime le livre d'Agathon, il faudrait encore remercier l'auteur d'avoir traité ce délicat problème avec une large information, une juste appréciation des nuances, et sans cette violence de parti pris qu'y apporte l'Action Française. On lui reproche sa sévérité pessimiste ; mais par contre l'article de M. Thibaudet, que ce numéro même offre à nos lecteurs, semble bien être optimiste à l'excès. Ses raisons fort judicieuses ne conviennent parfaitement qu'au seul cas des étudiants les mieux doués, les mieux entourés, les mieux préparés. Ceux-ci se réjouissent en effet de recevoir à la Sorbonne l'initiation scientifique qu'elle a le devoir de leur donner, et que leurs aînés, pourtant, lui réclamaient en vain ; ils ont d'autre part assez d'initiative et de force pour chercher, en dehors de la Sorbonne, le complément de leur culture, l'inspiration vivante sans laquelle toute méthode

et tout savoir resteraient vains. Mais de ces étudiants-là le compte est bien vite fait. Négligeons les esprits serviles qui, je l'espère, sont plus rares encore. Reste une majorité d'esprits bien faits et curieux, mais sans goûts prononcés, sans vigoureuse ardeur; — esprits qui sont dociles par respect pour les maîtres, par nécessité pratique, et pour n'avoir pas rencontré, dans leur jeunesse toute scolaire, une influence capable de susciter en eux le besoin d'une culture personnelle. Ces esprits ne s'avanceront que dans la voie où les engagent l'enseignement de la Sorbonne, les exercices qu'on leur impose et d'après lesquels ils savent être jugés. Or tout n'est-il pas à présent disposé pour les rendre soucieux de beaucoup apprendre, plutôt que de bien penser et de bien écrire ? Les minutieuses préparations d'auteurs, l'élaboration d'un long travail de diplôme, ne leur prennent-elles pas trop de temps pour laisser place à des lectures étendues, à de libres méditations ? Limite-t-on assez le champ de leurs recherches pour qu'ils dominent leur sujet — condition indispensable pour bien rédiger et bien composer ? N'ont-ils pas lieu de croire, à tort ou à raison, qu'un défaut d'érudition, une lacune de bibliographie, leur seront plus rudement reprochés qu'un manque d'ordre et de goût ? — Certes il sied de rappeler à qui l'oublie que la Sorbonne est chargée avant tout d'éveiller l'esprit scientifique, et qu'elle doit considérer l'étude même des " lettres " comme faisant partie des " sciences de l'homme " ou, si l'on veut, des " sciences de l'esprit. " Elle ne peut avoir pour dessein principal de cultiver des qualités formelles de composition et de style : ce soin regarde l'enseignement secondaire. Mais d'abord il faut que l'enseignement secondaire puisse librement accomplir sa tâche, sans recevoir de la Sorbonne des ordres impérieux dont elle ne saurait prévoir ni suivre tous les effets (c'est là qu'est, à nos yeux, le vif de la question). Il faut ensuite que la Sorbonne ne détruise pas à plaisir chez ses élèves ces qualités encore mal affermies; il faut donc qu'elle en tienne compte, qu'elle les encourage, qu'elle leur offre occasion de se manifester. Les étudiants sont pour la plupart de futurs maîtres de nos Lycées; il est bon qu'ils excellent aux exercices que bientôt ils seront

appelés à diriger. Quant à faire à ces exercices la même part qu'autrefois, c'est ce qu'on ne tenterait point sans soulever aussitôt des résistances légitimes. Nous ne voyons donc ici qu'un problème de mesure et d'équilibre—problème facile à résoudre, si on le considère sans passion, avec bonne foi et bonne volonté.

M. A.

Détachons pour nos lecteurs, en regrettant de ne pouvoir citer davantage, quelques-unes des plus fines remarques d'Agathon :

" ...Ce qui caractérise les méthodes nouvelles, ce qui fait leur succès, croyons-nous, c'est justement qu'elles ont remplacé l'effort intellectuel par de faciles et douces besognes. Examinons les choses, non plus en théorie, mais en pratique. Les anciens exercices classiques, aujourd'hui supprimés en Sorbonne, la dissertation française, le discours et les vers latins, la version grecque, et ceux qui ne subsistent encore que par une sorte de grâce ou de concession temporaire, comme la version latine, étaient les plus redoutés des écoliers, parce qu'ils demandaient à l'esprit un effort intense. Pour ceux qui se sont appliqués à traduire de près, scrupuleusement, un texte de Tacite, ou qui se sont essayés à mettre en distiques latins un épisode de la vie antique, ou qui, ayant à commenter une maxime de La Bruyère, se sont ingéniés à en pénétrer le sens exact, à en faire le tour, à en discerner le vrai et le faux par l'observation de soi-même et des autres et par l'histoire, tous ceux qui ont lentement appris de la sorte à peser la valeur de chaque mot, à circonscrire son domaine, à distinguer les nuances voisines de l'idée et ajuster chacune d'elles au vocable qui l'exprime, tous ceux-là peuvent dire ce que valent de tels travaux pour acquérir l'énergie et la continuité dans l'effort spirituel. Il n'y en a pas de plus pénible ni de plus efficace pour la formation de l'esprit. C'est précisément pourquoi tant de familles, craignant à l'excès le surmenage intellectuel, préfèrent l'éducation utilitaire à ces

sortes de profitables courbatures cérébrales. Elles pensent donner à leurs enfants les mêmes avantages sans le long et fatigant détour de l'instruction classique. Elles ont pour leur fils la phobie de l'effort. Et ici la Sorbonne n'est pas la première responsable, nous le voyons bien ; mais si, au lieu de combattre cette étroite et irréfléchie croyance des familles, elle l'encourage, comme elle l'a fait par toutes ses dernières réformes, si elle incline dans le sens d'une pernicieuse faiblesse, elle manque à sa mission qui est de sauvegarder la culture.

L'éducation classique, c'est donc essentiellement un *apprentissage de l'effort*, une *culture intensive de l'attention*. Le bénéfice en demeure toute la vie à ceux qui ont subi sa discipline. Ils y ont pris l'habitude de la netteté intellectuelle...... Nul progrès ne se fait dans le monde sans le secours d'un esprit réfléchi, soudainement sollicité par un étonnement nouveau..." (pp. 148-150).

"...Quant à parler de dilettantisme, c'est là un simple procédé de polémique. Le dilettantisme est une maladie de la volonté, une impuissance pratique à se fixer, et une impuissance aussi à croire, croire étant, pour l'intelligence, une manière de se fixer. Elle atteignit une génération humiliée par la défaite, et qui cherchait, dans l'élégante fantaisie idéologique d'un Renan, une sorte de revanche de l'Esprit vaincu contre la force triomphante. Elle fait horreur aux jeunes gens d'aujourd'hui, et précisément dans le temps même où renaît et s'affirme, dans toutes les régions intellectuelles, la foi en la culture classique. Confondre le dilettantisme avec la culture classique, cette discipline de l'effort, c'est vraiment commettre un contre-sens grossier." (pp. 160-161).

AGATHON : *L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne.*

* * *

L'ÉCOLE DES INDIFFÉRENTS, par *M. Jean Giraudoux* (Grasset.)

Si " ce n'est pas avec les événements qu'on fait les souve-

nirs," ce n'est pas avec eux non plus qu'on fait, souvent, les livres les plus charmants. Celui de M. Jean Giraudoux est diapré comme une aile de papillon ou comme ces pétales d'iris japonais que déchire une goutte de pluie. On ne peut en définir la texture ni surprendre un dessin bien arrêté. C'est une mélodie continue, émouvante et délicate, une mélodie qui ne se hâte vers aucun but, mais qui, heureuse et câline, semble à tout instant attendre un sourire d'encouragement ; mais en même temps, on croirait parfois qu'elle se joue de nous. " On aurait envie, dit Don Manuel le Paresseux, de répondre à Benvenuta un long discours dont chaque phrase affirmerait le contraire de celle qui l'a précédée. Je suis sûr qu'elle ne s'en apercevrait point. Elle écoute avec tant de passion qu'elle comprend et qu'elle oublie à mesure."

Ce sont trois poèmes psychologiques ou, si l'on veut, trois portraits poétiques (ici même on a lu *Jacques l'Egoïste*). La fraîcheur et le spleen voluptueux qui faisaient le charme du premier volume de M. Jean Giraudoux, *Provinciales*, ne se sont pas ternis dans l'*Ecole des Indifférents* ; mais sous la lâche trame du récit, l'observation s'est faite plus aiguë ; elle s'est discrètement chargée d'expérience. " L'Europe est profitable aux femmes qui vieillissent, se dit Don Manuel, étudiant de Harvard ; elles y retrouvent les souvenirs qu'elles n'ont point eus, un passé tout fait qui est leur revanche ou leur consolation." Cette analyse a même fait, dans les replis de notre cœur, quelques découvertes que nous ne sommes pas fiers de nous entendre rappeler. Mais ces cruautés sont adoucies de tant d'indulgence, l'auteur monte si peu sur ses grands chevaux, que nous ne lui en voulons pas d'avoir mis à nu les petites ruses de notre égoïsme ou de notre indolence. Il ne verse pas sur lui-même des larmes " si grosses qu'elles noieraient une abeille " et nous lui savons gré d'avoir, sans tapage, discerné ces discrètes faiblesses, car c'est donc que notre cœur n'est pas seul à les connaître. " Vous, vous êtes égoïste, dit Dolly à Jacques. Vous plaisez, vous amusez, vous êtes de bon conseil. Mais chacun de vos gestes cache un arrière-geste. Vous ne prenez jamais parti

entre deux personnes. Vous êtes discret, mais parce que ce qui arrive aux autres vous est indifférent. En vous couchant, peut-être prenez-vous mon portrait, l'approchez-vous de vos lèvres. Mais la pitié est justement ce qui remplace l'amour, chez les égoïstes." J. S.



HUMUS ET POUSSIÈRE, par *François Porché.* (Mercure)

Titre gris, humilié et qui couvre, comme d'une cendre, une poésie courageuse et sans éclat, une poésie qui conquiert la sympathie par sa rudesse et son absence d'apprêt, mais où l'élégance, la séduction, l'harmonie ailée font défaut. Les poèmes de M. Porché partent d'un cœur probe, fier, ouvert, et qu'on souhaiterait d'avoir pour ami. Mais une sorte de deuil retient sa voix ; la joie y reste voilée ; il sait combien est dure, pour presque tous, la tâche quotidienne. Aucun faux fuyant avec la sévérité d'une vie grave ; une sorte d'exaltation sombre à en célébrer la grandeur :

J'ai songé bien des fois à mon lointain ancêtre,
A celui qui reçut le nom qu'il m'a légué
Du sordide troupeau de porcs qu'il menait paître
Dans la forêt obscure et, de là, boire au gué.

La vase du marais en séchant sur sa guêtre
Alourdissait, le soir, son grand pas fatigué,
Ou bien le gueux courait les bois, pieds nus peut-être,
Hirsute, à demi fol et sauvagement gai.

Serf de condition sans en porter les chaînes,
Il a passé ses jours à rêver sous les chênes,
Et maintenant il n'a plus même de tombeau.

Mais, dans mon cœur, comme un reproche à ma faiblesse,
Il revit. A chacun l'orgueil de sa noblesse !
— Il faut aimer ton nom, mon fils, car il est beau.

J. S.



LE PRINTEMPS, poème dramatique de M. *G. Chennevière*, (Figuière).

Nous ne croyons pas faire tort à M. G. Chennevière, qui sans doute est jeune, en relevant dans son poème *le Printemps* la trace de maintes influences. Elles ne sont pas toutes de la meilleure qualité. Ici, le bondissement de Claudel suivant les pas de Terpsichore ; là, la médiocrité si volontaire du Jammes d'*Existences* ; pire : ce sentimentalisme faubourien de M. Charpentier dans *Louise* ; enfin, surtout, l'unanimisme de M. Romains, dont M. Chennevière s'avoue, au sens le plus strict du mot, le disciple. On parcourt le poème : mêmes éléments que chez le "maître", même point de vue, même matière brute, même forme insonore... Pourtant il ne faut pas s'arrêter à l'aspect. Sautons le pas et répondons par une attention soutenue à ce frémissement qu'on sent malgré tout courir sous les mots, tendre, délicat, juvénile ; cessant de feuilleter, lisons.

Le Printemps naît dans la ville, soudain, encore inattendu, comme un cri. Tous le saluent, tous s'en enivrent. Le voici dans la rue, le voici dans une famille d'ouvriers, le voici dans l'âme un peu bien intellectuelle de Henri, le héros du drame. Gaîté, désir, épanouissement, danse : que s'envolent rancœurs, déceptions, désespoirs ! Voilà le thème vaste et court proposé à la rhétorique du poète : car se passer de rhétorique dans ce cas, il n'y faut point compter. Or, on se prend à remarquer bientôt que la formule d' "école" tient moins de place ici que la sincérité lyrique ; qu'une fraîcheur nullement empruntée rajeunit les images et les sentiments ; que la langue, peu cérébrale, a de la transparence, de la tendresse, de la force ; que le vers même, perdant tout caractère machinal, se diversifie, se transforme avec une infinie délicatesse dans les passages d'un rhythme à l'autre, — enfin que la rhétorique, souvent, cède le pas à la psychologie. Si M. Chennevière est un charmant lyrique, je discerne en lui déjà plus : un remar-

quable écrivain dramatique. Ouvrez le livre à la page 150. Lisez toute la scène. Voici Lucienne et Henri en présence. Henri l'aimait, elle s'est donnée à un autre, il le sait ; c'est leur dernière entrevue. Mais ne vaut-il pas mieux citer :

LUCIENNE

Quel beau temps ! On ne s'y attendait plus
après ce long hiver entre des murs tremblant de pluie.

(Silence)

HENRI

On ne l'espérait plus, c'est vrai.

(Brusquement)

Lucienne tu es mariée.
Je l'ai vu, moins encore à toi
Qu'à ce qui pesait sur nos bouches
et sur l'espace entre nous deux.

(Silence)

Tu vois... je l'ai si bien senti
dès ton premier regard, lorsque tu es entrée,
un regard qui pesait dix ans !...
Sais-tu à quoi tu penses, en ce moment ?
Au banc, au banc près du laurier.
C'est fini, hein, tout ça ? Réponds.

(Silence)

Tu es heureuse ! un autre est penché sur toi
sur ton corps, sur ta bouche et surtout sur tes yeux
sur tes yeux pour y voir se lever...
Tu n'as plus tes yeux d'autrefois.

(Très près)

Dis, tu te donnes bien à lui, tu consens bien.
Je le vois à tes yeux. Ne les détourne point.
Tu retiens tes regards au dedans de tes yeux
Pas un seul ne franchit tes cils.
Allons, dépêche-toi. va-t-en !

. . . .

Et plus loin :

HENRI

Mon petit, mon petit, écoute-moi, je t'ai fait mal
Ecoute, il va faire nuit. Il faudra que tu t'en ailles
Je t'aime plus, maintenant que je t'ai fait souffrir.
Je le faisais exprès. J'épiais les larmes avec joie
Je t'avais dans ma main comme de la monnaie
maintenant que je n'ai plus de mal à te dire
je ne sais comment te parler.

. . . . , ... , ...

LUCIENNE

Henri, je suis à toi, prends-moi

HENRI

Non, mon petit. Il est trop tard, il est trop tard
et tu sens bien qu'il n'y aurait rien de changé.

LUCIENNE

Tu m'en veux ?

HENRI

Regarde moi, ma pauvre, pauvre Luce
J'ai dépassé la joie de ta possession
et je sais que tu vas partir,

. . . .

LUCIENNE

Je ne partirais pas, si tu le voulais bien

HENRI

Regarde bien en toi-même, et dis-moi
dis moi si tu n'es pas certaine
que tu te lèveras doucement de ta chaise
— doucement pour ne pas me faire trop de peine
et que tu franchiras le seuil et t'en iras.

(Elle ne répond pas)

Tu vois ! on dit ces choses-là pour être juste
mais on sent que c'est inutile...

Je tâte les instants comme on tâte le pouls.
Comprends-tu, ils sont dans ma main
et je les compte avec angoisse et certitude.

(Silence)

LUCIENNE

Je ne croyais pas que tu m'aimais tant.

HENRI

Tu vas partir. Il ne faut plus nous voir jamais

(Se maîtrisant)

Nous souffrons, nous pleurons l'un et l'autre d'entendre
ces mots définitifs qu'il ne fallait pas taire.
Mais songe à la douceur de se dire plus tard
" De ce côté-là, je suis sûr ".
Et nous continuerons de vivre ainsi, comme il le faut.
L'un de nous ne connaîtra pas la mort de l'autre.
Pense : il n'y aura pas de séparation.
Il suffit que tu partes, et ce sera comme je dis.

(Ils s'étreignent d'une façon sacrée)

Je pense qu'on aura saisi le mouvement émotionnel de cette scène, la mise en valeur précise et subtile des mots et des silences, et la haute qualité du sentiment. Que le même poète ait écrit la scène finale de l'ouvrage, où devant ses parents qui n'en peuvent mais, Henri se tue pour faire la preuve de sa valeur méconnue (?) voilà bien sans doute de quoi confondre ! Mais la faute en est au héros, l'éternel intellectuel en révolte, auquel nos auteurs devraient définitivement renoncer. Ses déclamations risquent de gâter le poème. Rassurez-vous pourtant, ce n'est pas M. Chennevière qui parle en lui, j'en réponds bien. Avec son poème *Le Printemps* un vraiment bel espoir se lève. H. G.

*
* *

LA LUMIÈRE, pièce en quatre actes de *M. Georges Duhamel*, (Spectacles d'avant-garde du Théâtre de l'Odéon).

On nous reproche de montrer parfois peu d'indulgence

pour tels essais de jeunes qui méritent l'attention, mais dont ne nous échappent point les faiblesses. On nous oppose les ouvrages habiles, prévus, sans nouveauté, sans valeur des dramaturges de boulevard (car le reproche porte surtout sur le théâtre) dont nous faisons le jeu en nous montrant sévères aux novateurs... On voudrait même que nous n'eussions pour ceux-ci qu'applaudissement dès la première tentative, et pour ceux-là rien qu'anathème, dût l'un d'eux, aventure improbable mais non impossible, s'élever un jour à la vraie beauté. Mais n'est-ce pas encore revenir à cette critique de parti que nous reprochons tant aux feuilletonistes? et si notre sympathie nous incline vers ceux qui s'essaient comme nous dans des voies plus neuves et plus ambitieuses, devons-nous leur mentir et mentir à nous mêmes, pour sauver la face vis-à-vis du public? Nos jugements qui prétendent bien témérairement à l'absolu, ou du moins à l'impartialité complète, vont-ils devenir relatifs à la médiocrité de la production courante? Je n'y consens point. De celle-ci il suffit que nous ne parlions pas, elle n'entre pas en ligne de compte. Lorsque nous jugeons un ouvrage nous ne pouvons nous reférer qu'à une mesure idéale, un étalon strict, le "chef-d'œuvre" que les siècles nous ont légués, ou plus modestement à l'idée exemplaire que nous nous faisons du chef-d'œuvre et des conditions nouvelles que lui impose notre temps. Ceci dit, on ne s'étonnera pas, je pense, des restrictions que j'apporterai sur une partie de *La Lumière*, la pièce de début de M. Georges Duhamel.

Sur une terrasse, par un beau jour, des jeunes filles travaillent à leur tapisserie, sous la surveillance de la vieille Catherine. On parle du fils de la maison, Bernard, le pauvre aveugle-né. On déplore son infirmité incurable. Que se passe-t-il en lui ? Ne l'a-t-on pas trouvé un soir, attardé là, dans l'obscurité complète, à broder sur un des métiers une fleur étrange, extraordinairement belle de forme et de couleur ? etc. etc. Une des jeunes filles, Blanche, suit mal les jeux de ses compagnes, et semble se pencher vers le mystérieux aveugle irrésistiblement... Exposition claire, légère, sûre. — On veut guérir Bernard ; on a tout essayé ; on ne désespère pas

cependant ; un médecin doit venir encore ; mais comment décider Bernard à l'accueillir ? — Bernard n'a pas besoin de la lumière. En quelques scènes magistrales, tout le sujet, tout le caractère est posé ; tout le sujet tient dans ce caractère. Ironie et bonté, désir anxieux et vain, orgueil, colère, et toutes les profondeurs de l'être replié sur lui-même... c'est vraiment beau ! — Et qu'on n'objecte pas qu'il y a là erreur psychologique, l'aveugle étant de sa nature fondamentale gai ! Le poète n'a-t-il pas le droit, le devoir, de nous peindre l'exception et M. Duhamel un exceptionnel aveugle ? Qui sait en outre si l'inquiétude qui le ronge n'a pas été créée artificiellement en Bernard ? *La Lumière* commence précisément là où finit cet autre drame, non moins bouleversant et qui n'a pas été encore écrit : celui de l'homme qui ne voit point, dont l'homme qui voit détruit peu à peu le bonheur en lui donnant l'espoir du jour. Quel admirable cinquième acte ce premier acte aurait donc fait ! Tout y est vivant, hardi, juste, en place ; plein de nuit transparente, de lumière invisible, de jour mystérieux. Et dans ce nuage, le héros reste homme ; vivant dans une atmosphère idéale, il a sous lui la même forte assise de la terre, sur quoi reposent les héros d'Ibsen. Mais où va, mais où peut maintenant le conduire l'auteur ?...

Dans l'aventure, dans le lyrisme, dans la rhétorique, dans le symbole ! Nous nous trompions. C'est un poème dramatique qu'a voulu écrire M. Duhamel ; quelque chose l'intéresse plus que ses personnages, ce sont les idées et les mots ; l'idée de la lumière, le mot " lumière ", au sens physique, métaphysique et moral. Les nécessités préconçues du développement idéologique et lyrique devront mener le drame désormais ; il ne restera " drame " que par la vertu toute extérieure de quelques coups de théâtre artificiels. — Il faut ici changer de point de vue, goûter l'éclat des mots, l'ingéniosité des tirades, la curieuse mise en action d'une théorie de la connaissance (connaissance par les yeux, connaissance par le toucher, connaissance par le cœur, une par acte) ; il faut ne point nous étonner si Blanche qui aspirait à l'ombre, brûle ses yeux en effet, en dépeignant à Bernard le soleil ; si capable de guérir,

mais impatiente maintenant de revoir le jour, elle arrache son bandeau pour guider Bernard pendant un orage ; si, aveuglée définitivement par l'éclair, elle retrouve, au bord du gouffre, dans l'aveu d'amour de Bernard, la vraie lumière, et tournant le dos à la mort — un peu délibérément à ce qu'il nous a paru — s'engage avec lui dans la sûre voie. Poème plein de talent et de beau style, mais poème — et M. Duhamel s'était révélé dramaturge en commençant !

A bien y réfléchir, n'avait-il pas épuisé dans le premier acte le fonds de son sujet ? pouvait-il là-dessus construire ? pouvait-il, trois actes durant, développer un caractère, dont nous faisions déjà le tour ? Au commencement du second acte nous en eûmes un instant l'espoir... Mais c'était tenter l'impossible ! Inévitable hybridité, dont nous avons beaucoup souffert. — Puisse l'auteur, examinant son drame avec recul, d'entre ses qualités brillantes bien discerner ses qualités solides et ne point mépriser celles-ci ! Puisse-t-il montrer dans son prochain drame, ce que nous ne trouvons pas à l'origine de *La Lumière*, ce par quoi valait l'*Armée dans la Ville*, un parti pris.

H. G.



L'OISEAU BLEU, par *Maurice Maeterlinck* (théâtre Réjane).

Nous ne reviendrons pas sur l'*Oiseau Bleu* de M. Maurice Maeterlinck, que le théâtre Réjane vient de représenter avec un luxe de décor souvent heureux, inspiré de la mise en scène de Moscou. Dans notre numéro de février 1910, Louis Dumont-Wilden donnait au sujet de cette pièce des appréciations auxquelles il n'y a rien à ajouter. Si M. Maurice Maeterlinck ne s'est proposé que de nous donner et de donner aux enfants un magnifique divertissement, s'il ne considère lui-même l'*Oiseau Bleu* que comme une de ces fantaisies qui complètent plus qu'elles ne constituent l'œuvre d'un écrivain, il faut reconnaître que sa féerie est pleine d'agrément et de belle invention. Çà et là des tirades philosophiques y détonent

et semblent vouloir facticement donner du poids et de l'importance à une œuvre qui n'en comporte pas. Et c'est là ce qui nous inquiète. Nous nous souvenons sans plaisir de *Joyselle.* Nous voudrions être certains que l'*Oiseau Bleu* ne prétend pas être une grande œuvre philosophique et qu'il ne résume pas tout l'effort de l'auteur de *Pelléas.* C'est la prochaine œuvre de M. Maurice Maeterlinck qui nous dictera un jugement définitif sur celle-ci.

J. S.



LE CINQUIÈME EVANGILE, par *Han Ryner* (Figuière).

Ce que la Cène vit et ce qu'elle entendit
Est écrit, dans le livre où pas un mot ne change,
Par les quatre hommes purs près de qui l'on voit l'Ange,
Le Lion, et le Bœuf, et l'Aigle, et le ciel bleu ;
Cette histoire par eux semble ajoutée à Dieu
Comme s'ils écrivaient en marge de l'abîme.
Tout leur livre ressemble au rayon d'une cime......

(Hugo : *La Fin de Satan*).

Voici qu'à ces " quatre hommes purs " il nous faut ajouter, et je le dis sans ironie, Han Ryner, mais sous quelle figure symbolique ? N'est-ce pas à propos de ce Cinquième Evangile qu'il faudrait modifier, sous une forme... judiciaire, la phrase de Pascal devenue lieu commun : *Le cœur a ses raisons* dont *la raison connaît ?* Car il s'agit dès les premières pages, et nous n'avons pas à nous y tromper, d'un rappel à la stricte raison. Il faut enlever au Christ qui s'appela Jésus, — puisqu'il y eut, en Judée, beaucoup d'autres Christs, — son auréole divine, le faire descendre du Thabor pour l'inviter à une ascension *vers le sommet réel*, et pour qu'il devienne enfin, *ce fils de l'Homme, un Homme.* Mais il s'agit aussi de ne point nier les miracles. Toutes les guérisons deviendront allégoriques. Les miracles ne touchent point à la chair : ils se font dans les âmes. Et les voici tous expliqués dans ce *Cinquième Évangile,* non point didactiquement, mais en si parfaite con-

formité avec la nature humaine, que, si nous arrivons à refuser notre complet assentiment, ce n'est qu'au prix d'un effort. Car ne sont-ce point encore des rêves ? Oui. Le Cinquième Évangéliste le sait bien lui-même :

Puisque le souvenir de Jésus, fluide et flottant comme un fantôme, a pris les formes successives de poètes qui se croyaient des historiens,

Il prendra bien encore la forme d'un rêveur qui n'ignore point que son rêve est un rêve.

Dans ce rêve nous trouverons pourtant d'étranges précisions, lorsque la raison intervient. Jésus, nous dit Han Ryner, *n'était pas assez harmonieux et assez fort pour tenir son chemin entre la prière et le blasphème. C'est pourquoi il eut peur de ses pensées. Il rêvait et priait, et il croyait penser. Il faisait, avec l'ombre de sa justice et de sa bonté, un avenir de bonté et de justice.*

Mais nous trouverons aussi, lorsque le rêve devient une pensée, d'étranges agrandissements, comme lorsque le voile du Temple se déchira, découvrant le Saint des Saints, c'est-à-dire la vérité du monde. Un jour que le Christ Jésus parlait à la foule, il vit venir à lui *un homme aux vêtements couverts de poussière, et il tenait un bâton à la main, et on voyait qu'il arrivait d'un long voyage.*

Il dit donc à Jésus : Tes paroles sont nouvelles aux oreilles de ceux-ci. Moi, je les ai entendues souvent dans d'autres pays.

Car je viens des pays où Alexandre ne pénétra point. Et ils sont des milliers de prophètes, dans ces pays, qui annoncent l'amour et la miséricorde.

Jésus leva les mains vers cet homme, et dit : Sois béni, ô mon frère ! Car tu es pour moi le messager d'une grande joie !

Reprocherons-nous au cinquième Evangéliste d'avoir accordé son rêve personnel avec de précédentes exégèses, et de nous avoir donné, de la résurrection, des explications que Renan, s'il était né trente années plus tard, ne désavouerait point ? Non, puisque, de tout cela, nous ne savons rien, ni les uns ni les autres. Il suffit qu'un idéal nous soit proposé, au nom de la justice et de l'amour, pour que nous tâchions d'y

conformer les moindres de nos pensées et de nos actions, que nous sachions que Jésus *parlait toujours au nom de son cœur, et il s'adressait au cœur de ceux qui étaient là*, que *quiconque détruit une loi au nom de son cœur, celui-là est un vivant et une source de vie.*

Et, à cause de ces insinuations, et de ces affirmations, et de beaucoup d'autres que, pour parler comme le quatrième Evangéliste, je ne puis écrire en détail, le Cinquième Evangile est un livre qui méritera longtemps d'être lu, et surtout médité.

HENRI BACHELIN.



LES VISAGES DE L'EGYPTE. par *M. Joseph Billiet.* (Figuière)

M. Joseph Billiet explique dans un volume qu'a préfacé M. Paul Adam quelle discipline il est allé chercher en Egypte. On ne saurait blâmer un tel essai de domination et de mise en ordre de nos sensations, mais on regrette que l'expression en soit si prévue, si constamment barrésienne, et l'on ne peut s'empêcher de plaindre un voyageur qui loin de s'ouvrir, de se rendre aussi pénétrable que possible à tout ce qu'un pays inconnu lui apporte d'insolite, loin de rechercher des richesses nouvelles encore inassimilées, ne songe qu'à sagement règler ce qu'il possède déjà et ne redoute rien tant que de se perdre de vue soi-même.

" Les touristes visitent confusément les ruines pharaoniques et les vestiges de la civilisation arabe. J'aime peu ce désordre dans la recherche des sensations. Il dénote un manque de méthode préjudiciable à la synthèse et enlève tout profit aux impressions que je recueille. Des Pyramides et de la mosquée de Soultan Hassan naissent en moi des émotivités inharmoniques... "

Tant de méthode et d'économie nous inquiète. Combien un peu de gourmandise et de laisser aller ferait mieux notre affaire ! Le voyage est une occasion de découvrir nos incompatibilités

et de préciser notre contraire ; mais ces découvertes ne se font que dans une sorte d'enthousiasme ; elles ne sont, si l'on peut dire, que la récompense d'une sympathie, d'une volonté de comprendre inlassables. Une trop lucide prudence ne va pas sans froideur de cœur et sans anémie. M. Billiet n'était-il pas assez intelligent pour écrire son livre... sans aller en Egypte ? Un tel voyageur, pour employer deux phrases de Flaubert, "a un avantage sur ceux qui voient plus loin et qui sentent d'une façon plus intense, c'est qu'il peut justifier ses sensations et donner la preuve de ses assertions. Et dans le développement d'une théorie, comme dans la pratique d'un sentiment" il fait illusion et prend un avantage éphémère sur "les natures plus engagées dans l'infini, chez lesquelles l'idée chante et la passion rêve".

J. S.



EXPOSITIONS K.-X. ROUSSEL, G. D'ESPAGNAT, M. DETHOMAS, etc.

M. Roussel est le plus poète de tous nos peintres et le seul qui ait consenti à faire appel aux anciens dieux de l'École, aux nymphes, aux satyres, aux bacchantes que l'Ecole avait figés, pour exprimer sa sensibilité personnelle. Que celle-ci, émue des paysages quotidiens de France, ait trouvé le moyen de s'exprimer directement, spontanément en mythes, que ces figures mythologiques naissent du paysage même, le complètent, le couronnent, en demeurent inséparables, voilà ce qui n'est explicable que par un don vraiment divin. Comme Mallarmé, comme Debussy, comme Vielé-Griffin arrachant à l'académisme, la flûte éternellement fraîche du satyreau et du faune, Roussel reprend la tradition comme il sied, non par la forme, mais par le fond, mais par le sentiment ; il sait que les dieux classiques ne secourent point les esprits secs, qui sans les avoir vus les conçoivent impassibles, mais seulement ceux qui vraiment les voient, les touchent, qui les connaissent par les sens — et que si l'intelligence conclut et parfait l'œuvre

d'art, la sensibilité la fonde. Tout est sensibilité dans l'œuvre de Roussel, même l'intelligence qui semble plutôt tact, sens inné d'équilibre, spiritualité, harmonie ; tout y est sensibilité et sensibilité plastique. Car on ne rencontre chez ce poète nulle intention littéraire. Roussel ne sort point de son art, évoquant par delà pourtant, des musiques, des danses, des caresses d'églogue... Emule de Virgile et de Théocrite, il reste exclusivement peintre et d'aujourd'hui.

Toutes les délicatesses de cet œil, on les peut savourer à la galerie Bernheim en cinquante toiles grandes et petites et d'autant plus exquises que plus concentrées. J'avoue me plaire moins au grand panneau décoratif qu'elles entourent : trop de précision et trop peu de souplesse dans les formes, l'influence marquée de Bonnard, une vive lumière centrale qui bondit hors du cadre et disloque la perspective... Mais quoi ? saurait-on délayer un parfum si rare sans qu'il s'évente ?

Pour l'ampleur de l'effort qu'elle manifeste, l'exposition d'Espagnat à la Galerie Durand-Ruel mérite que l'on s'y arrête. On risque d'être injuste pour M. d'Espagnat, en proportion précisément de sa facilité et de son abondance. La force qui éclate dans son œuvre, semblable à un massif de fleurs pressées, écloses à la fois, qui se gênent, s'étouffent, alourdit beaucoup de ses toiles, riches de trop de dons ardents. Il a en lui la volonté de régler cette frénésie, d'aérer cet épais jardin. Il n'y réussit point toujours ; mais c'est à quoi il faut qu'il tende. Pour moi, je préfère de lui les toiles, où il sait mettre une sourdine non seulement à son exubérance, mais à la virulence de son coloris ; trop de couleurs pures se neutralisent. Il y a là quelques portraits, quelques scènes d'intérieur, d'un charme secret et solide ; il y a même une blonde composition (une baigneuse au premier plan, deux autres au loin enlacées) qui feint le frémissement d'un Giorgione, sans soupçon de pastiche ni de classicisme rétrospectif, et qui me semble remarquable de plénitude, de légèreté et de vie. Je crois que M. d'Espagnat est en train de se persuader que l'art le plus touffu doit chercher la perfection dans la mesure ; et je me repose dans cet espoir.

Enfin, je note chez Druet une exposition de groupe, où autour d'un portrait vraiment admirable de Charles Guérin, on remarquait de vastes et belles natures mortes de Desvallières et des paysages rustiques et classiques, sincères et noblement ordonnés de Flandrin. Elle a depuis cédé la place à l'ensemble puissant de M. Dethomas; dessins appuyés, satiriques, dans leur très solide réalité, et qui ne font pas moins d'honneur à l'artiste que les décors supérieurement harmonisés dont il a encadré *Les Frères Karamazov* au Théâtre des Arts.

H. G.

LECTURES

La collection de *l'Occident* vient de s'enrichir d'un chef-d'œuvre de typographie avec *Sapho* de M. Francis Vielé-Griffin. Les bibliophiles une fois satisfaits, souhaitons que chacun puisse lire dans une édition plus modeste, ce beau poème où se développe en trois scènes, avec variété, délicatesse, ampleur, la figure chaste et passionnée de la poétesse grecque : ainsi se développait dans πάλαι la figure du jeune Pindare. — Ce serait le lieu d'étudier l'hellénisme si personnel du poète d'*En Arcadie.* Nous nous contenterons aujourd'hui de citer ici un fragment qui nous semble caractériser ce rare et libre chant de Francis Vielé-Griffin et conduira nos lecteurs au désir de connaître tout le poème.

MNÉCÉDICE.

...Avant la nuit venue,
Avant la lune froide et nue
Avant les flambeaux qu'on allume,
Que l'heure est pâle et fine !
Ce fut une claire journée...

CHŒUR (à mi-voix).

...Hymen, hyménée...

MNÉCÉDICE.

Ce chœur, tantôt, ces doux mots confondus
Aux rires des flûtes
Et qu'on devine,
Résonne encore et rit
Gai, triste, ténu et lointain
Comme la chute
D'un ruisselet d'écume
Dans le grand vide de ma rêverie...
— Où donc mon rêve m'a-t-il menée ?...

CHŒUR.

...Hymen, hyménée...

MNÉCÉDICE.

J'écoute,
Je crois écouter
La clochette des chèvres d'Ida, frêle et claire,
Errante et suspendue
Sur l'abîme d'un antre ou de la mer
Dont monte, atténuée, l'âme indiscontinue.

CHŒUR.

...Hymen, hyménée...

MNÉCÉDICE.

Oui, c'est le rire indécis et farouche
De quelque matinée.
Le jeune printemps sur l'Hymette
S'est retourné, une fleur à la bouche
En crainte de l'hiver
Attardé sur la cime du Pinde
Et dont la robe blanche
Traîne encore jusqu'au Pentélique.

Je rêve à la corolle chargée de rosée
Dans l'aube d'avril, alors qu'un oiseau chante.
Elle sent déjà sur elle se poser
Le lourd baiser du soleil jeune qui donne froid :
La voici frémissante de désir et de joie
D'être sa proie.

Et plus loin, sur l'évolution du chœur :

L'amour est désir, Mnécédicé,
Grain semé, fleur d'avril ;
Si l'amour possédait, Mnécédicé
Que désirerait-il ?
Il désire et n'a pas, Mnécédicé ma prude
L'amour espère et craint :
Il est incertitude ;
Il doit craindre de perdre
Ce qu'il croit posséder une heure
Sinon il n'est plus le désir,
Mnécédicé, ma fleur.

On suit le sentier, on se hâte ;
— Pourquoi, folle, te hâter de la sorte ?
— Je ne sais, mais qui sait si au tournant là-bas
Où ma course m'emporte,
L'amour ne m'a guettée depuis l'éternité ?
Si je n'étais folle, je ne courrais pas,
Si je savais demain, veillerais-je la nuit
A guetter son aurore !
Je cours sous le ciel clair comme un chant de poète
Au pas de l'heure qui toujours fuit,
Je suis folle ? Non : J'aime ! Qui ? je ne sais encore...
. . . .

TRADUCTIONS

ACTIONS ET REACTIONS, par *Rudyard Kipling*, trad. *Fabulet et Austin Jackson*. (Mercure).

Ce nouveau recueil de contes excellemment traduits par MM. Louis Fabulet et Austin Jackson, pour ne rien nous révéler d'imprévu sur la prodigieuse nature de Rudyard Kipling, n'en présente pas moins d'intérêt et de charme. Il semble que s'y trouvent volontairement rassemblés tous les échantillons des diverses manières du maître, manière simplement humoristique, manière nietzschéenne, manière exotique, manière psychologique, manière fantastique, manière " animale " si l'on peut dire... La moins bonne n'est point celle-ci, et l'histoire de *la Ruche Mère*, celle du chien *Garm* offrent une qualité d'émotion, dépouillée de toute littérature, que l'on ne trouve pas au même degré dans le *Livre de la Jungle*. Il faut mettre aussi tout à fait à part l'histoire singulière de *la Maison opérée*. Pourtant arrêtez-vous de préférence au conte intitulé *Par la malle de nuit* où Kipling, à l'exemple de Wells, " anticipe " sur l'avenir. Il pourrait donner lieu à un

amusant parallèle entre la vision des deux romanciers, l'un plus coloriste, l'autre plus intellectuel; mais quand à la hardiesse imaginative, je ne sais si la palme ne resterait pas à Wells. Kipling ne peint vraiment bien que ce qu'il a vu et vécu.

H. G.



Dans *The New Age*, sous la plume de M. Arnold Bennett, nous trouvons ces lignes : " Depuis longtemps je m'inquiète d'obtenir une traduction satisfaisante [1] des romans de Dostoievsky... M. Heinemann va publier les principaux de ces romans, traduits par Mme Constance Garnett (dont l'autorité auprès des gens de lettres a été consacrée par des versions de Tourgueniev et de Tolstoï), et si les romans principaux réussissent auprès du public anglais, il publiera les autres ouvrages, fort importants eux-mêmes... *Les Frères Karamazov*, en deux volumes, paraîtront d'abord. Personnellement, je considère cette œuvre, avec la *Chartreuse de Parme*, de Stendhal, comme le roman le plus héroïque de la littérature européenne. Elle contient une douzaine de figures absolument colossales. C'est l'œuvre d'imagination portée à son plus haut degré de puissance. Stendhal est peut-être plus aisément compréhensible et d'un abord plus accueillant ; mais Dostoievsky pénètre plus profondément et s'élève plus haut..."

REVUES

La Phalange réunit les noms de Marguerite Audoux, de Léon-Paul Fargue et d'André Spire. Elle publie la seconde partie du "*Bellérophon*" de Fr. Vielé-Griffin où l'envolée du héros sur les ailes de Pégase forme un morceau singulièrement ample et subtil. Enfin M. Bazalgette y traduit la " Préface à la première édition des "*Feuilles d'herbes*" de Walt Whitman" (1855) Nous en détachons ce curieux éloge de la langue anglaise :

[1] En anglais.

"La langue anglaise favorise la grande expression américaine : elle est assez musclée, souple et riche pour cela. Sur la souche dure d'une race qui à travers toutes les circonstances changeantes n'a jamais laissé se perdre l'idée de la liberté politique qui est l'âme de toute liberté, elle a attiré les mots empruntés à des langues plus délicates, plus gaies, plus subtiles et plus élégantes. Elle est la langue puissante de la résistance et le dialecte du bon sens. Elle est la langue choisie pour exprimer : développement, foi, estime de soi, liberté, justice, égalité, amitié, amplitude, prudence, décision, courage. Elle est l'agent qui exprimera, pour ainsi dire, l'inexprimable."

La Préface se termine sur cette hardie pensée :

"Un individu est aussi magnifique qu'une nation lorsqu'il possède les qualités qui font une nation magnifique. L'âme de la nation la plus grande, la plus riche et la plus fière peut bien faire la moitié du chemin à la rencontre de l'âme de ses poètes."



Dans le *Mercure de France* du 1er Avril M. Péladan écrit une *Philosophie de la Volupté*. Quel dommage ! C'était un si beau sujet ! — Quand M. Péladan parle, aussitôt on regarde derrière soi pour voir à quel être singulier et — craint-on — anormal il s'adresse.... Mais il n'y a personne.

Cependant ses paroles glacées, ses prédictions, ses appels ambigus et même l'impartialité bizarre de ses considérations, est-il vraiment possible que cela nous concerne ? Sa bouche souffle le chaud et le froid. — Il a des connaissances magiques très approfondies et il nous en laisse juste apercevoir de quoi nous faire soupçonner son immense capacité d'explication :

" La volupté rayonne d'une personne à l'autre, phénomène d'attraction concentré par l'imagination. Son symptôme majeur consiste dans la radiance périphérique, c'est-à-dire que le dos attire autant que la gorge, et le coude autant que le genou."

Il laisse s'en aller de lui ses affirmations avec un désintéressement superbe. Mais c'est toujours exactement entre les deux points sensibles où nous voudrions qu'elles nous touchassent,

qu'elles viennent s'aplatir. Et nous voici gênés de leur mollesse si infailliblement mal appliquée. Décidément, Monsieur Péladan, nous n'avons pas mérité que vous vous attachiez à nous pour si longuement nous si peu contenter.

Heureusement voici l'explication de notre malaise :

“ On a divisé l'enseignement transcendantal en trois degrés, et la matière transcendantale *n'en a qu'un*. Voilà pourquoi on ne satisfait certains esprits qu'en scandalisant d'autres entendements : et cela ne tient pas à l'auteur, mais au sujet qui se présente à chacun selon son prisme individuel. ”

Certains esprits. Mais où sont les esprits satisfaits ?



M. Vildrac qui est un poète humain et chaleureux, parlant dans *Paris-Journal* (10 Avril) du *Relèvement du Théâtre*, cite comme un symptôme réconfortant le succès de l'*Oiseau Bleu*, qui “ a pu grouper des spectateurs enthousiastes dans un théâtre peu habitué aux manisfestations artistiques ”. Est-ce donc à ce symbolisme prétentieux et factice que l'on aspire ? et suffit-il de dire généralisation pour dire beauté ? Idéal inquiétant, à mesure qu'il se précise ! Il faudrait cependant s'entendre sur les conditions du “ tragique ” !



A l'occasion du bi-centenaire de sa mort, les *Guêpes* consacrent à Boileau un numéro d'où nous extrayons les deux lettres suivantes :

“ Mon cher camarade, vous allez me faire relire Boileau. Je ne pense peut-être pas assez souvent à ce bon Français, à ce digne aïeul toujours vert. Bon pied, bon œil, et je ne puis croire à cette fâcheuse histoire des dindons... Boileau met un ordre excellent dans ses idées, mais pour celles-ci, je l'avoue, j'éprouve plus d'estime que d'amour.

Hélas ! je me sentirai toujours d'avoir gravement, durement,

injurieusement méconnu Nisard, avant que Pierre Lasserre élevât sa retentissante parole. Boileau, pour moi, sera toujours le maître-clerc modèle, l'idole des magistrats lettrés, un légiste inattaquable, mais de qui les victimes tout de même intéressent, et secrètement je continue de croire ceux qui me disent avec de grands gestes : " Ah ! l'époque de Louis XIII, quels trésors, que de forces variées, quelle verve, combien de regrets ! " Je les crois, je n'y vais pas voir. Mais soyons franc, vous non plus, Jean-Marc Bernard, vous ne me ferez pas relire le *Lutrin* (dont mon ami Stanislas de Guaita s'enchantait avec de grands rires, quand nous avions vingt ans et que je protestais.) Je vous serre la main.

BARRÈS.

" J'honore dans Boileau, comme dans le grand Bossuet lui-même, un de nos écrivains *canoniques*, je veux dire un de ceux qui ont rédigé et mis en lumière les lois et les formes essentielles de notre expression. Le vers pour lui n'est pas, comme pour les romantiques, un instrument de vanité personnelle et de parade, mais le moyen d'ôter à la parole la possibilité d'être autre : la forme stricte de l'alexandrin lui confère les caractères de la nécessité et de l'évidence. Que l'on compare ces lignes indestructibles aux vers de Hugo dont l'auteur bouche mal les interstices avec tout ce qui lui tombe sous la main de bien voyant, épithètes, adverbes, noms propres, incidentes, exclamations, répétitions, etc. — comme ces paniers d'œufs que l'on cale avec des chiffons et des vieux journaux !

PAUL CLAUDEL.



Dans les *Tablettes* (12 mars) détachons parmi les *Pensées pour les Poètes* de Francis Jammes :

" J'aime le vin, le gibier, les coquillages, les fruits. Une des raisons pour lesquelles il m'eût déplu d'habiter Paris est celle-ci : que l'on y cause trop à table. On n'a pas le temps

d'y considérer et goûter une tranche de melon. Je suis l'ami des repas de l'Été, sous les feuillages, en compagnie de gens qui prisent peu mes vers. "



Dans *Pan* de février-mars, de curieux souvenirs de Robert Scheffer sur Tolstoï :

" ... Au rez-de-chaussée, à droite, une chambre fort nue, où un établi de bottier voisinait avec la table de travail. Un canapé modeste contre le mur, quelques chaises, peut-être un rayon de livres. Mais de sa large stature, Tolstoï emplissait, magnifiait la chambre, et, costumé en paysan, il était tout à fait grand seigneur de maintien, la physionomie empreinte de bonté chagrine, un peu distante, un peu méfiante...

... Les portes du salon restées grandes ouvertes, le personnel, en pittoresque costume petit-russien, se pressait sur le palier, et par interjections attendries, approuvait, tandis que piano et violon mariaient leurs harmonies. Tolstoï, lui, s'enfiévrait. Appuyé sur une canne qu'exigeaient ses rhumatismes, il arpentait dans les intervalles de silence, la pièce, énonçant ses prédilections : Haydn, Mozart, Weber, Chopin, déclarant en passant l'opéra chose absurde et Wagner le comble du ridicule : " La musique de Wagner plonge dans un malaise général. Il débute par une réminiscence, puis la mélodie disparaît, reparaît comme pour vous taquiner. Il vous donne la mélodie, puis vous la retire. L'idée de Wagner est puérile de faire d'un conte de fée un drame. C'est comme si un sculpteur se proposait de dresser la statue de Pouchkine sur un rocher, et de grouper sur les gradins les fantômes en pierre de ses œuvres. " Mais nous vînmes à exécuter la neuvième sonate de Beethoven, celle à Kreutzer, et les variations de l'andante le firent pleurer. Il voulut s'asseoir au piano, accompagner le thème ; ses doigts inhabiles s'y refusaient, et son obstination était touchante. Je ne sais à propos de quel compositeur il émit : " La musique moderne est trop passionnée, elle n'est pas chaste. " Mais il n'oublia point cet

aphorisme, et l'amalgamant assez étrangement à la sublime sonate, il écrivit, peu de temps plus tard, son roman : *La Sonate à Kreutzer.*"



Ceux qu'aura passionnés l'admirable roman de Meredith : "Les Comédiens tragiques", liront avec intérêt dans la *Revue Hebdomadaire* du 8 avril, l'article de M. Henry Bordeaux sur les Amants de Genève (Ferdinand Lassalle et Hélène de Dœnniges), les héros du livre ; on regrette que M. Henry Bordeaux ne consente à voir en ce livre qu' "une transcription presque servile des faits alors connus."



Dans la *Revue Critique des Idées et des Livres*, M. Frédéric Plessis propose à notre admiration les vers d'Auguste Angellier, figure fort sympathique au demeurant, mais dont il est bien imprudent de vouloir faire un poète. Voici quelques strophes auxquelles M. Plessis trouve "une tendance lapidaire" :

> Hélas ! combien de fois j'ai déjà vu le cierge
> S'allumer tristement auprès d'un cher cercueil,
> Et suivi l'huissier noir qui frappe de sa verge
> Le pavé de l'église aux tentures de deuil !
>
> Notre existence brève est une étroite berge
> Et nous, des naufragés sur ce rebord d'écueil.
> A chaque instant, un flot en prend un qu'il submerge,
> Et nous nous déchirons dans la haine et l'orgueil !

Du moment que voici les vers que la *Revue critique* nous recommande (et parmi ceux qu'elle cite d'Angellier, ce sont les meilleurs), on ne s'étonnera plus, on se réjouira presque de lui voir éreinter Henri de Régnier et le "mauvais maître" Verhaeren.

III

Beaux paysages qui passez
Dans le cadre de la portière,
Vous enchantez mes yeux lassés.

Sur les collines, la lumière
Pose ses nimbes transparents,
Dans l'aube à peine printanière.

O douceur — tandis que, longtemps,
Moi, je songe à d'autres voyages —

De voir passer dans le printemps
D'aussi délicates images !

IV

Tu vas te marier, enfant,
Sans penser à ceux que tu laisses ?
Va ! je saurai garder pourtant
Le souvenir de nos caresses.

J'évoquerai, pour mon plaisir,
Nos rendez-vous au crépuscule,
Et je croirai toujours saisir
Ton petit corps souple qui brûle.

Je reverrai, fermant les yeux,
Nos promenades sur la berge
Et nos longs repos amoureux
Sous les glycines de l'auberge...

Tu vas te marier ? Tant pis !
Quand il me plaît, je puis te prendre.
Et dans mon souvenir précis
Je vois ton corps souple se tendre.

V

Pour Berthe, " très douce face et pourtraicture ".

Le jour bientôt ! et je n'ai pu
De cette nuit dormir encore !
J'attends en vain ton pas connu,
Ton pas sur l'escalier sonore.

Ce sont toujours, dans le jardin,
Des voix de femmes pourchassées,
Des chants, des rires et, soudain,
Un bruit de chaises renversées.

J'ouvre des yeux ensommeillés :
— L'aube à la vitre est déjà bleue —
Et j'écoute les cris rouillés
Des premiers coqs dans la banlieue...

Mon Dieu ! la torpeur m'envahit,
Et ma chair n'est plus assez prompte
A se glisser hors de ce lit,
Pour m'arracher à cette honte !

VI

C'est encore un Printemps qui vient sur cette route ;
Dans les airs, les oiseaux l'accompagnent, joyeux.
Mais vous, je vous retrouve en proie au sombre doute,
Des larmes pleins les yeux.

Que votre âme pourtant ne soit plus abîmée
Dans les tristes erreurs qui la faisaient mourir :
Laissez, avec la terre aujourd'hui ranimée,
Un autre amour fleurir.

VII

Si quelque lecteur me vient dire
Que ce livre est peu palpitant,
Je me permettrai de sourire
En le priant d'en faire autant.

Quant au pédant, tranchant du sage,
Qui croit mon Pégase fourbu,
Je veux lui cracher au visage
Le Mot fameux du père Ubu !

JEAN-MARC BERNARD

DÉCOUVERTES

Cet enfant avait sept ans ; il était tout petit, vif et de traits fins. Il injuriait ceux qui contrariaient ses occupations et ses jeux et ne répondait pas toujours à ceux qui lui parlaient. Cependant lorsqu'on savait l'intéresser, il ouvrait grands des yeux totalement enfantins et posait des questions d'une voix qui remerciait d'avance.

Il avait déjà beaucoup appris.

Son corps savait les contacts avec l'herbe, le sable, la terre labourée, la pierre, la paille, les genoux d'hommes, les brancards des grosses voitures, les bâches, âpres et fraîches, les jupons de femmes, moelleux et tièdes. Mais ce qui avait attiré surtout cet enfant, c'étaient les manières différentes d'être transporté ; il en connaissait beaucoup déjà et cherchait avidement à en éprouver de nouvelles.

Il avait savouré cette impression d'insécurité, ce malaise qui vous prend lorsqu'un camarade, aussi petit que vous-même, vous porte sur son dos et marche pieds-nus, avec un trébuchement continuel et hâtif, et des pas fragiles, défiants, meurtris, répercutés sourdement dans les deux poitrines.

Comme son père était ouvrier de ferme, il avait souvent pris place sur le dos large des chevaux de labour. Quelquefois il arrivait que l'énorme bête abaissait son cou en marchant pour se gratter ; alors l'enfant ne voyait plus de crinière, c'était la route tout de suite devant lui ; et le collier monumental auquel il se tenait lui tirait brutalement les bras vers l'abîme. Sur l'instant il était pris de frayeur et de vertige ; mais ensuite il aimait le danger qu'il avait couru.

Monter sur quelque chose qui roule le séduisait particulièrement. Il se hissait sur les grandes fourragères qui rentraient à vide ; cela faisait tant de bruit, en passant sur le pavage de la rue, qu'il ne s'entendait pas parler ni crier ; il y avait un rapport merveilleux entre ce bruit, le mouvement des roues et leurs secousses ; c'était sans doute ce qui plaisait à ses sens tout neufs. Les menus débris de toutes sortes qui demeuraient sur les planches de la voiture, les bouts de corde, les paniers vides, tout sautait, sautait à l'unisson, et son cœur avec. Quand il faisait : aaaah ! une crécelle tournait dans sa poitrine et parfois la trépidation lui chatouillait la plante des pieds. Lorsque, dans le vacarme, le fouet claquait et que le charretier hélait quelqu'un au passage, l'enfant se retrouvait comme ivre au milieu d'événements confus qu'il croyait avoir rêvés une fois. Un jour on l'avait juché sur une bicyclette ; et dans

une grande béatitude, il avait connu et savouré deux nouveaux miracles : le glissement et l'élasticité.

Il s'était fait aussi rouler en brouette quand sa mère allait au lavoir ; la brouette faisait un bruit de tambour qu'il s'émerveillait de sentir avec son dos autant qu'il l'entendait avec ses oreilles ; et quand la roue sautait un trottoir, l'enfant recevait un coup sonore qu'il aimait et il souhaitait de descendre en brouette un escalier tout entier.



Ce jour-là, il avait accompagné son père au travail. Il s'agissait de herser une grande pièce de terre brune et grasse.

Deux chevaux tiraient la herse ; l'homme suivait, dirigeant ses bêtes de la voix et lançant en l'air avec un bâton les racines dégagées des mottes. L'enfant marchait près de lui, dans un sillon, et regardait avec une grande attention la herse et la terre. Quand les chevaux arrivaient au bout du champ, il fallait les faire tourner, puis, le plus souvent, soulever un peu l'instrument avec des bras robustes pour le mieux placer sur sa nouvelle voie ; il y avait alors un temps d'arrêt ; l'enfant observait, perché sur une grosse motte qui ne s'écrasait qu'à peine sous son poids. Et au moment où les chevaux repartaient, où l'extraor-

dinaire véhicule avançait, non pas sur des roues mais sur de gros clous enfoncés à demi dans la terre, l'enfant suivait de plus près avec un désir.

Or il arriva que les chevaux qui avaient été très sages jusque-là, ne s'appliquèrent plus à suivre chacun leur sillon pour herser droit et essayèrent de jouer à se mordre. Le cultivateur, puis le petit enfant les menacèrent de la voix, mais rien n'y fit. Alors l'homme courut et les arrêta d'un coup de gourdin sur les naseaux et ils levèrent la tête par grandes saccades avec cette mine comique des chevaux qu'on gronde. Puis il les remit dans leurs sillons, mena l'un d'eux par la bride et s'appliqua lui-même à marcher droit.

Seul près de la herse, l'enfant suivit pendant quelques pas ; puis il n'y tint plus, sauta comme un jeune chat sur les traverses de bois et s'y accroupit.

Ce n'était pas un roulement ni un glissement ; ce n'était pas non plus comme lorsque la charrette, quittant la route, entre dans un champ de luzerne, ou bien descend une pente de gazon avec sa roue enchaînée.

C'était quelque chose d'inconnu et de merveilleux. Tout empêchait la herse d'avancer sur la terre, elle-même s'y accrochait de tous ses ongles ; elle avançait quand même, l'enfant la sentait avancer sous lui à cause d'une force volontaire, implacable, qui contrariait la nature des choses. Il était

ravi et intimidé par la notion de la violence et jouissait d'y participer de tout son poids.

C'était un combat en marche qui le portait, un combat ordonné laissant derrière lui l'ordre encore avec la victoire.

Les chevaux ne le traînaient pas sur la terre, mais un peu dans la terre ; c'était un arrachement continu qu'il éprouvait, si attentivement qu'il regardait devant lui sans voir et demeura crispé sur la herse, lorsque son père, l'ayant vu enfin, accourut vers lui jurant et menaçant...

Un coup de pied envoya rouler l'enfant sur le labour ; sa tête vint heurter une motte énorme et lisse que tout à l'heure, victorieux, il eût pu sentir se désagréger sous lui, sourdement.

Il se releva, les paumes meurtries ; les chevaux, la herse et l'homme étaient repartis. Il invectiva son père, d'une voix déjà pleurante et fila droit vers le village, enfonçant un pan de son tablier dans sa bouche pour ôter la terre qu'il avait mordue, suçant ses paumes écorchées, et sanglotant enfin, sanglotant de plus en plus fort, comme un tout petit enfant qu'il était encore.

CHARLES VILDRAC

CHATEAUBRIAND ET L'ACADÉMIE EN 1811

Je préviens tout de suite qu'il ne sera exhibé dans ces propos littéraires sur Chateaubriand et l'Académie Française en 1811 aucun document inédit. Ce n'est point sans doute faire leur éloge auprès de certaines gens qui traitent l'érudition en comptabilité avec les deux colonnes : ce qui a été déjà publié, ce qui ne l'a pas encore été, et qui n'accordent leur attention qu'au recensement. Ces esprits-là méconnaissent l'oubli qui transporte incessamment les faits de la première colonne dans la seconde, ce qui est le jeu de la vie même. Ils empaillent la littérature — pour la mieux connaître, prétendent-ils. Ils rappellent ce général d'Anatole France si fier d'avoir toujours son corps d'armée sous les yeux — dans une boîte de fiches. Tous les herbiers du monde ne valent pas, pour un être vivant, le moindre brin d'herbe qui pousse... et la vie littéraire est chose d'âme assez subtile et mystérieuse pour qu'elle soit rebelle à toute classification historique et scientifique. Il n'y a mort que par l'oubli, et tout geste de vie se dénonce par sa lutte contre l'oubli, ou contre l'indifférence qui est la manifestation de

l'oubli dans le temps présent. C'est pourquoi il ne faut pas craindre de redire à son tour et selon sa propre sensibilité intelligente ce que d'autres ont dit autrefois — et qui naturellement est candidat à l'oubli. Ainsi nous perpétuons la vie spirituelle et la prouvons par notre existence même d'écrivains, en attendant les croque-morts embusqués. Mais voilà beaucoup de théorie pour quelques réflexions proposées au souvenir et à la méditation de quelques éphémérides centennales de Chateaubriand.

Le 20 février 1811 Chateaubriand fut élu membre de l'Académie Française, qui, en ce temps napoléonien n'avait que le titre plus modeste et plus dépendant de Seconde Classe de l'Institut pour la langue et la littérature françaises. A l'exemple de la volonté du souverain, laquelle n'attendait guère pour se manifester et ne s'usait pas par la méditation, les élections académiques ne traînaient point en longueur comme elles le font maintenant, où il semblerait que les académiciens aient comme une peur superstitieuse de se trouver au complet. Quarante jours — un carême — après la mort de Marie-Joseph Chénier, son successeur fut désigné. Tout concourut au choix de Chateaubriand qui se serait bien passé sans doute d'un tel honneur, lequel n'ajoutait point tant à un esprit comme le sien ; de plus Chateaubriand était habile et il prévoyait que son attitude nécessaire

quant au discours de réception mécontenterait un homme dont les colères avaient force de loi, ce qu'il avait déjà éprouvé. Mais on n'est pas maître de sa destinée, bien qu'en prétendent les gens pour lesquels la destinée est bienveillante. Aussi Chateaubriand accepta de poser sa candidature à coup sûr, pressé par ses amis, presque forcé par Napoléon lui-même qui espérait peut-être le conquérir, et qui s'y prenait d'ailleurs de la manière forte : " J'avais, dit plus tard Chateaubriand, reçu l'ordre du duc de Rovigo de me présenter pour candidat à l'Institut sous peine d'être enfermé à Vincennes pour le reste de mes jours. "

Peut-on vraiment dire que Napoléon voulut conquérir Chateaubriand ? Ce serait donner un charme à l'Empereur dont celui-ci se gardait bien : ce serait surtout en faire un homme comme d'autres hommes, ayant des qualités d'amour, de désir, de relative modestie puisqu'il considérerait la valeur en soi d'un autre individu. Pour nous mettre en garde il y a une phrase de Mme de Staël rudement frappée : " il regarde une créature humaine comme un fait ou une chose et non comme un semblable. " Napoléon veut garnir l'Institut comme il disposerait sur une étagère les plus célèbres bibelots. En 1811 la renommée littéraire de Chateaubriand est grande. Elle a un aspect indépendant. Elle en perdra le côté dangereux, ou agaçant au moins, quand elle sera à sa

quarantième place dans la section de l'Institut qui continue l'Académie française selon les vues du règne.

Chateaubriand est contraint à l'obéissance. Il obéira. Mais le moment arrive toujours où le plus obéissant devient un abruti ou un révolté. Chateaubriand qui fut la sincérité même, mais de cette sorte de sincérité supérieure qui ne convainc pas la foule, se révolta. Il tint bon pour ne louer dans son discours que ce qui lui paraissait louable en Napoléon, et ne point dissimuler ses réserves. Il méritait mieux que l'épigramme, d'ailleurs fine, qu'avait lancée précédemment sur lui l'Empereur après avoir refusé la grâce de son cousin : " Il écrira quelques pages pathétiques qu'il lira dans le faubourg Saint-Germain ; les belles dames pleureront, et vous verrez que cela le consolera. " Un homme était où l'autre ne reconnaissait qu'un bel esprit. Faut-il s'en étonner ? L'intelligence qui anime un caractère de tyran est réduite à la conception de soi-même : elle ne peut comprendre autrui sous peine de retenir sa volonté, et de laisser passer le temps — ce qui est sensation atroce et néfaste pour un esprit toujours en éruption autoritaire. Réfléchir, il faut bien se le dire malgré le regret que la constatation comporte pour les idéalistes, est différer l'action. Napoléon hésitant — les deux mots jurent d'être accouplés. Moraliser sur Napoléon serait désuétude, si l'on

pouvait jamais qualifier considérations inactuelles celles qui touchent les rapports des hommes entre eux, et qui servent à l'analyse de l'individu. Car, bien qu'elle tende sans doute à la confusion des individualités dans l'association, l'espèce humaine en est encore, aujourd'hui, à leur séparation ; et ses philosophes se réjouissent du culte des héros — exaltation d'individus très marqués — qui en est un signe. Deux héros s'accommodent le plus souvent fort mal quand ils sont en contact. Nietzsche l'a montré à côté de Wagner, et nous avons le précieux document de l'amitié stellaire : " Nous sommes deux navires dont chacun a son but et sa voie... Ainsi donc nous voulons croire à notre amitié stellaire quand bien même il nous faudrait être ennemis sur la terre." Je ne lis jamais cela sans me souvenir de Maurice de Guérin quittant Lamennais et de la façon dont il l'inscrit dans son journal. Il ne faudrait pas conclure que Nietzsche ait méconnu ou plutôt méprisé l'amitié: " Un homme profond a besoin d'amis — à moins qu'il n'ait encore son Dieu ", ainsi en écrivait-il à sa sœur, mais dans la même lettre il disait aussi : " L'impossibilité de se communiquer est en vérité la pire des solitudes, la différence de nature est un masque plus impénétrable que tout masque de fer ; or, c'est entre pairs seulement qu'il peut y avoir communication réelle, pleine, parfaite ! " Rapportons à Napoléon. Si Napoléon avait été un

méditatif, s'il avait pu avoir et le génie et l'intelligence de son génie (mais cette double propriété est d'une rareté inouïe) il se fût ainsi compris. Or Chateaubriand l'a deviné quand à propos des persécutions qu'eut à subir M[me] de Staël au moment de l'apparition du livre *De l'Allemagne*, il cite l'envoi assez fier que l'auteur avait fait du premier exemplaire à l'Empereur, et le souligne : " La confiance du mérite qui se juge et s'égalise à la domination suprême, cette sorte de familiarité de l'intelligence qui se place au niveau du maître de l'Europe pour traiter avec lui de couronne à couronne, ne parurent à Bonaparte que l'arrogance d'un amour-propre déréglé." Napoléon n'avait que la vanité de son génie. La pensée d'une équivalence l'eût offusqué. Peut-être était-il simplement la proie inconsciente de son démon.

Chateaubriand en devint une des victimes, qui ne fut pas tant à plaindre, prétendra-t-on, et cependant n'est-ce pas quelques mois plus tard qu'il écrivait à un ami des lignes angoissées : " Je deviens vieux, je n'ai pas un sou, et ne pouvant plus parcourir le monde, je ne cherche plus qu'à le quitter. Il faut faire une fin, et je vous attends pour savoir si c'est la Trappe ou la rivière qui doit finir la tragi-comédie?" On sait comment elle ne devait se terminer en lent et glorieux soleil couchant, mais après combien de nouvelles vicissitudes, que le 4 Juillet 1848 ; la lettre est datée

du 10 Mai 1811. Il y a une consolation pour nous à lire ces phrases pessimistes. Comme l'avenir nous trompe quand nous le prévoyons noir... et nous détrompe quand nous le voyons coloré! A côté de cette lettre, si j'ornais ma chambre d'inscriptions m'exhortant à vivre pleinement la minute présente par l'exemple des démentis de l'avenir, je placerais le billet qu'adressait Bonaparte à Bourrienne en 1796 : " J'aimerais une petite maison de campagne avec une petite ferme dans le voisinage. Le rivage de l'Yonne est beau et frappe souvent le voyageur qui l'admire. Cherche, mon ami, à me satisfaire. Tu connais mon goût et mes desirs..."

En Février 1811, trois mois avant la lettre douloureuse que j'ai citée et qui contraste si singulièrement avec l'idyllique demande du futur Napoléon tout en appelant la même conclusion, Chateaubriand parait moins désespéré. Il s'est résigné à être candidat à l'Académie, il doit accomplir le rite des visites à ses futurs collègues, et il a sa manière, qui ne paraîtrait point l'ordinaire à notre temps, et qui ne l'était point sans doute absolument non plus au sien car ses contemporains l'ont notée. Chateaubriand était fort bon et beau cavalier — du moins dans les rues de Paris, car sur les routes de l'*Itinéraire* nous le voyons plusieurs fois tomber : une fois entre autres sur le chemin de Troie ; et non loin de

Sparte une chute le faillit même noyer dans un fossé marécageux. Le ruisseau de la rue du Bac était moins périlleux. Donc Chateaubriand s'avisa de s'en aller chez l'un, chez l'autre des académiciens, au trot de son cheval. Et l'on prétend que pour certains il ne fit que tendre sa carte au portier, accouru, sans daigner descendre. D'un geste il classait amis et ennemis. Il eut toujours une allure d'élégante impertinence qui le faisait haïr ou adorer. Souffrir de l'indifférence plus que de toute autre chose est le propre de l'homme passionné, et volontairement celui-ci attire sur soi, fût-ce à son détriment, les élans d'autrui.

Si l'on dresse la liste des visités, membres de la seconde classe de l'Institut, on s'apercevra qu'elle n'est point si décevante, et je me demande, au cas où l'on fêterait le centenaire des élections académiques de Février 1911, et qu'un dénombrement analogue des électeurs fût alors établi, s'il y aurait beaucoup plus de noms résistant encore à l'oubli. Il y avait tout de même Bernardin de Saint-Pierre, et Delille, et Ducis, et Parny, auxquels il faut bien reconnaître un talent d'époque, ainsi qu'à Volney et à Boufflers ; il y avait aussi Népomucène Lemercier, dramaturge habile, Legouvé, Andrieux, dont quelques vers subsistent dans les vieilles anthologies... Je ne parle que des stricts littérateurs. Chateaubriand leur demandait, et aussi aux politiques, Cambacérès, Sieyès, Portalis, Daru,

Lucien Bonaparte, et à tous, le siège qu'avait inauguré Boisrobert, et sur lequel avaient passé Segrais, Campistron, Destouches, Boissy, Sainte-Palaye, Chamfort, Marie-Joseph Chénier. Une telle énumération appelle la suite dans le futur : à Chateaubriand y succédèrent le duc de Noailles, Edouard Hervé, Paul Deschanel... Ce tas de noms propres dans un paragraphe est évocateur de mille souvenirs un peu confus qui sont agréables pour les amateurs.

Ces amateurs-là seraient sans doute indifférents si on leur offrait, comme en pareil cas on ne manquerait pas de le faire aujourd'hui, un dessin figurant le cheval de Chateaubriand. Mais ils le seront moins si l'on met sous leurs yeux cette phrase de Stendhal : Chateaubriand " est un petit homme maigre qui a la moitié de la tête de moins que moi ". Reste à connaître la taille de Stendhal qui prit soin de dire aussi de Byron qu' " il n'était point grand ". Les vrais amateurs regretteront surtout que Chateaubriand ne nous ait point transmis le récit de ses visites et qu'il s'en soit tenu à l'échantillon qu'il nous en laissa dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* : " Madame de Vintimille me conduisit chez l'abbé Morellet. Nous le trouvâmes assis dans un fauteuil devant son feu ; il s'était endormi, et l'*Itinéraire* qu'il lisait lui était tombé des mains. Réveillé en sursaut au bruit de mon nom annoncé par son domestique il releva la

tête et s'écria : "Il y a des longueurs, il y a des longueurs." Je lui dis en riant que je le voyais bien, et que j'abrègerais la nouvelle édition". Cette anecdote, contée d'un esprit qui se souvenait du dix-huitième et qui n'abandonna jamais Chateaubriand, prouve que le cheval ne fut point de toutes les visites, à moins que ce soit en amazone que Mme de Vintimille ait mené son ami à l'abbé Morellet.

Un autre grand écrivain nous a confié dans le détail ses visites, ou du moins a-t-il permis à son exécuteur testamentaire de publier quelques fragments de la relation qu'il en écrivit. Le dialogue dans l'antichambre entre l'impétrant Alfred de Vigny et Royer-Collard "qui ne lit rien de ce qui s'écrit depuis trente ans" est devenu célèbre. Si célèbre même qu'il a éclipsé le touchant tableau de la vieillesse de Baour-Lormian, aveugle, oublié, mais qui a encore le sourire "plein de douceur et de cette naïveté enfantine qui n'appartient peut-être qu'aux poètes", et cependant Vigny y place en traits inoubliables ses réflexions ordinaires et pessimistes sur la condition des gens de lettres qui n'ont compté que sur elles pour les besoins de leur vie. Je crois qu'on se souvient peu que Chateaubriand figure parmi les académiciens sollicités. Le récit a ce ton de grandeur si naturel à Vigny, et si remarquable parce qu'il n'est point soutenu de ces termes grandiloquents qui n'en

projettent que la passagère illusion. Le beau cavalier, l'ami de Mme de Vintimille, est le 3 Mai 1842 infirme mais encore pétulant : " il dansait sur son petit fauteuil. " Seulement il ne remuait son bras droit paralysé qu'avec l'aide de sa main gauche. Leur conversation est celle d'hommes du monde qui ne diraient pas un seul mot vain ou banal. Plus tard la paralysie gagnera les jambes, mais non la volonté, et Vigny nous le peint se faisant porter à l'Académie pour soutenir l'élection d'Ampère, de bonne heure, avant qu'arrivent les autres académiciens: " une sorte de coquetterie de vieillard lui fait craindre surtout d'être surpris en flagrant délit d'infirmité. "

Il y aurait eu pourtant pour nous un intérêt de malice contentée à connaître dans le détail les visites de Chateaubriand parce qu'au moment même où il les faisait, il se trouvait en posture assez délicate devant l'Académie. Napoléon avait décidé que pour l'anniversaire décennal du Dix-huit Brumaire il décernerait, lui-même, des grands prix académiques spéciaux, sur le rapport des diverses classes de l'Institut. Or le rapport de la section où Chateaubriand se présentait avait omis de proposer au choix impérial le *Génie du Christianisme*, ouvrage défini exactement par l'énoncé du prix, et qui avait la plus grande faveur publique. Napoléon s'en étonna, demanda des explications ; alors, il était en grand désir de

capter Chateaubriand. Une commission fut chargée de répondre au souverain et eut le courage de ne pas déjuger l'Académie hostile pour des raisons qui lui semblaient sans doute excellentes. Le *Génie du Christianisme* repassa au crible de chacun de ces messieurs comme autrefois, mais dans le dessein contraire, les premiers académiciens, sur l'ordre de Richelieu, durent examiner le *Cid* et rendirent compte public de leur examen par les *Sentiments de l'Académie sur le Cid*. Le parallèle pourrait être assez poussé. Le 13 Février 1811 la conclusion du débat, assez habilement présentée mais conservant ses tendances négatives, était envoyée à l'Empereur. Remarquez la date : 13 Février. Dans la séance du 20 — huit jours après — avait lieu l'élection de Chateaubriand.

Etre élu n'est pas être reçu. Chateaubriand en fit l'expérience, je l'ai rappelé. Son discours de réception, qui fut l'occasion d'un des innombrables accès de colère de Napoléon, avait été aussi fort discuté en Académie, lors de la traditionnelle première lecture en commission. Si au sujet du prix elle avait tenu à son indépendance et résisté le plus possible au vœu impérial, cette assemblée des idéologues, mêlant peut-être à son jugement quelque rancune envers Chateaubriand imposé, jugea d'avance comme l'Empereur et réclama des corrections à l'orateur. Cependant elle ne le fit point avec assez de vigueur au gré de Napoléon

puisqu'autant qu'à Chateaubriand il s'en prit à elle dans les deux colères solennelles dont il honora les 24 et 26 Avril 1811 un discours assez banal à notre avis de lecteur d'aujourd'hui, encore que strié d'ingénieux compliments académiques, et qui ne nous paraît plus guère accuser l'esprit d'opposition. Le 28 Avril Chateaubriand allait à Saint-Cloud chercher son manuscrit " çà et là raturé, marqué *abirato* de parenthèses et de traces au crayon par Bonaparte." Plus tard le précieux papier fut brûlé. Chateaubriand s'en désole. Nous le comprenons. C'était pour lui un trophée. Pour nous ce serait une relique de plus. Mais nous gardons assez de l'œuvre même de Chateaubriand pour lui assurer encore beaucoup d'années de vie intellectuelle. Ces propos que j'ai tenus sur Chateaubriand et l'Académie en 1811 me paraissent en offrir une preuve — modeste, mais réelle — si j'ai été suivi jusqu'à cette phrase-ci.

LEGRAND-CHABRIER.

ÉLOGES

I

Les viandes grillent en plein vent, les sauces se composent et la

fumée remonte les chemins à vif et rejoint qui marchait.

Alors la rougeur aux joues pâles

se tire

d'un vieux songe tout rayé de violences, de ruses et d'éclats

et orné de sueurs vers l'odeur de la viande

il descend

comme une femme qui traîne des toiles, tout son linge et ses cheveux défaits.

II

J'ai aimé un cheval — Qui était-ce ? — Il m'a bien
regardé de face, sous ses mèches.
Les trous vivants de ses narines étaient deux choses
belles à voir — avec ce trou vivant qui gonfle
au-dessus de chaque œil.
Quand il avait couru, il ruait : c'est briller. — Et
j'ai pressé déjà ses flancs sous mes genoux d'enfant...
J'ai aimé un cheval — Qui était-ce ? — et parfois,
(car une bête sait mieux quelles forces nous vantent)
il levait à ses dieux une tête d'airain : soufflante,
sillonnée d'un pétiole de veines.

III

Tu as vaincu ! tu as vaincu ! Que le sang était beau, et la main

qui du pouce et du doigt essuyait une larme !... C'était

il y a des lunes. Et nous avions eu chaud. Il nous souvient des femmes qui fuyaient avec des cages d'oiseaux verts ; des infirmes qui raillaient ; et des paisibles culbutés au plus grand lac de ce pays ;... du prophète qui courait derrière les palissades, sur une chamelle borgne...

Et, tout un soir, autour des feux, on fit ranger les plus habiles de ceux-là

qui sur la flûte et le triangle savent tenir un chant. Et les bûchers croulaient chargés de fruit humain. Et quand l'ardeur eut délaissé les cendres fraternelles,

nous avons recueilli les os blancs que voilà,

baignant dans le vin pur.

IV

Les rythmes de l'orgueil descendent les mornes rouges.
Les tortues roulent aux détroits comme les astres bruns.
Mes rades sont un songe plein de têtes d'enfants...

— J'aime un homme aux yeux calmes qui rit,
silencieux qui rit sous l'aile calme du sourcil, perfection du vol, (et du bord immobile du cil il a fait signe et il fait plus d'une promesse souriante,

comme celui qui dit à un plus jeune : "Tu verras!"
Et c'est lui qui s'entend avec le maître du navire.)

V

Azur ! nos bêtes sont boudées d'un cri !

Je m'éveille songeant au fruit noir de l'Anibe assis dans une cupule verruqueuse et tronquée... Ah bien ! les crabes ont dévoré tout un arbre à fruits mous. Un autre est plein de cicatrices, ses fleurs poussaient, succulentes, au tronc. Et un autre, on ne peut le toucher de la main, comme on prend à témoin, sans qu'il pleuve aussitôt de ces mouches, couleurs !... Les fourmis courent en deux sens. Ces femmes rient toutes seules dans les abutilons, ces fleurs jaunes tachées de noir pourpre à la base que l'on emploie dans la diarrhée des bêtes à cornes... Et le sexe sent bon. La sueur s'ouvre un chemin frais. Un homme seul mettrait son nez dans le pli de son bras. Ces rives gonflent, s'écroulent sous des couches d'insectes aux noces saugrenues. La rame a bourgeonné dans la main du rameur. Un chien vivant au bout d'un croc est le meilleur appât pour le requin...

— Je m'éveille songeant au fruit noir de l'Anibe ; à des fleurs en paquets sous l'aisselle des feuilles.

VI

... Or ces eaux calmes sont de lait
et tout ce qui s'épanche aux solitudes molles du matin.

Le pont lavé avant le jour, d'une eau pareille en songe au mélange de l'aube, fait une belle relation du ciel. Et l'enfance adorable du jour, par la treille des tentes roulées, descend à même ma chanson.

Enfance, mon amour, n'était-ce que cela ?...

Enfance, mon amour... ce double anneau de l'œil et l'aisance d'aimer... Il fait
si loin et puis si tiède,
il fait si continuel aussi
qu'il est étrange d'être là, mêlé des mains à la facilité du jour.

Enfance mon amour ! il n'est que de céder... Et l'ai-je dit, alors ? je ne veux plus même de ces linges
à remuer dans l'incurable, aux solitudes vertes du matin... Et l'ai-je dit, alors ? il ne fait que servir
comme de vieille corde... Et ce cœur, et ce cœur, là ! qu'il traîne sur les ponts, plus humble et plus sauvage et plus, qu'un vieux faubert,
exténué...

Et d'autres montent, à leur tour, sur le pont
et moi je prie, encore, qu'on me tende la toile... mais pour cette lanterne, vous pouvez bien l'éteindre... Enfance, mon amour ! c'est le matin, ce sont

des choses douces, qui supplient comme la haine de chanter,

douces comme la honte, qui tremble sur les lèvres, des choses dites de profil,

ô douces, et qui supplient, comme la voix la plus douce du mâle s'il consent à plier son âme rauque vers qui plie...

Et à présent je vous le demande, n'est-ce pas le matin... une aisance du souffle

et l'enfance agressive du jour, douce comme le chant qui étire les yeux ?

VII

Un peu de ciel bleuit au versant de nos ongles. La journée sera chaude où s'épaissit le feu. Voici la chose comme elle sera :

un grésillement aux gouffres écarlates, l'abîme piétiné des buffles de la joie (ô joie inexplicable sinon par la lumière !) Et le malade, en mer, dira

qu'on arrête le bateau pour qu'on puisse l'ausculter.

Et grand loisir alors à tous ceux de l'arrière, les ruées de silence refluant à nos fronts... Un oiseau qui suivait, son vol l'emporte par dessus tête, il évite le mât, il passe nous montrant ses pattes roses de pigeon, sauvage comme Cambyse et doux comme Assuérus... Et le plus jeune des voyageurs, s'asseyant de trois quarts sur la lisse : " Je veux bien vous parler des sources sous la mer..." (on le prie de conter)

— Cependant le bateau fait une ombre vert-bleue ; paisible clairvoyante, envahie de glucoses où paissent

en bandes souples qui sinuent

ces poissons qui s'en vont comme le thème au long d'un chant.

... Et moi, plein de santé, je vois cela, je vais

près du malade et lui conte cela :

en sorte qu'il me hait.

VIII

Au négociant le porche sur la mer, et le toit au faiseur d'almanachs !... Mais pour un autre le voilier au fond des criques de vin noir, et cette odeur ! et cette odeur avide du bois mort, qui fait songer aux taches du soleil, aux astronomes, à la mort...

— Ce navire est à nous et mon enfance n'a sa fin

J'ai vu bien des poissons, qu'on m'enseigne à nommer. J'ai vu bien d'autres choses qu'on ne voit qu'en pleine eau ; et d'autres qui sont mortes ; et d'autres qui sont peintes... Et si

les paons de Salomon, si la fleur peinte au baudrier des Ras, si l'ocelot nourri de viande humaine, devant les dieux de cuivre, par Montezuma

ne passent en couleurs

ce poisson buissonneux hissé par dessus bord, pour amuser ma mère qui est jeune et qui bâille.

... Des arbres ont poussé au fond des criques de vin noir.

IX

Oh finissez ! Si vous parlez encore
d'atterrir,
j'aime mieux vous le dire, je me jetterai là sous vos yeux.

... La voile dit un mot sec, et retombe. Que faire?
Le chien se jette à l'eau et fait le tour de l'arche.
Céder ! comme l'écoute.
... Détachez la chaloupe
on ne le faites pas ou décidez encore
qu'on se baigne... Cela me va aussi.

... Tout l'intime de l'eau,
Je resonge en silence aux contrées de la toile... allez,
c'est une belle histoire qui s'organise là, ô spondée du silence étiré sur des longues !

... Et moi qui vous parlais ! je ne sais rien
ni d'aussi fort, ni d'aussi nu, qu'en travers du bateau, ciliée de ris et nous longeant, notre limite,
la grand'voile irritable, couleur de cerveau.

... Actes ! fêtes du front et fêtes de la nuque !...
et ces clameurs, et ces silences ! et ces nouvelles en

voyage et ces messages par marées, ô libations du jour !... et la présence de la voile, grande âme malaise, la voile étrange, là, et chaleureuse révélée, comme la présence d'une joue... O

bouffées !... Vraiment j'habite la gorge d'un dieu.

X

Pour débarquer des bœufs et des mulets

on donne à l'eau, par dessus lisse, ces dieux coulés en or et frottés de résine.

L'eau les vante ! jaillit !

et nous les attendons à quai, avec des lattes élevées en guise de flambeaux ; et nous tenons les yeux fixés vers l'étoile de ces fronts — étant là tout un peuple dénué, vêtu de son luisant et sobre.

XI

Comme des lames de fond

on tire aux magasins de grandes feuilles souples de métal : arides, frémissantes et qui versent, capté, tout un versant du ciel.

Pourvoir, se mettre à l'ombre. Sinon, rien.

La ville est jaune de rancune. Le Soleil précipite dans les darses une querelle de tonnerres. Un vaisseau de fritures coule au bout de la rue

raboteuse, qui de l'autre, bombant, s'apprivoise parmi

la poudre des tombeaux (car c'est le cimetière, là qui règne si haut, à flanc de pierre ponce : foré de chambres, planté d'arbres

qui sont comme des dos de casoars).

XII

Nous avons un clergé, de la chaux.
Vois briller les feux d'un campement de Soudeurs...

— Les morts de cataclysme, comme des bêtes épluchées,
dans des boîtes de zinc portées par les Notables et qui reviennent de la Mairie par la grand'rue barrée d'eau verte (ô bannières gaufrées comme des dos de chenilles, et une enfance en noir pendue à des glands d'or !)
sont mis en tas, pour un moment, sur la place couverte du marché
où debout
et vivant
et vêtu d'un vieux sac qui fleure bon le riz,
un nègre dont le poil est de la laine de mouton noir grandit comme un prophète qui va souffler dans une conque — cependant que le ciel pommelé annonce pour bientôt
un autre tremblement de terre.

XIII

La tête de poisson ricane

entre les pis du chat crevé qui gonfle — vert ou mauve ? — Le poil, couleur d'écaille, est misérable, colle,

comme la mèche que suce une très vieille petite fille osseuse, aux mains blanches de lèpre.

La chienne rose traîne, à la barbe du pauvre, toute une viande de mamelles. Et la marchande de bonbons

se bat

contre les guêpes dont le vol est pareil aux morsures du jour sur la mer. Un enfant voit cela,

si beau

qu'il ne peut plus fermer ses doigts... Mais le coco que l'on a bu et lancé là, tête aveugle qui clame affranchie de l'épaule

détourne du dalot

la splendeur des eaux pourpres lamées de graisses et d'urines, où traîne le savon comme de la toile d'araignée.

Sur la chaussée de cornaline, une fille vêtue comme un roi de Lydie.

XIV

Silencieusement va la sève et la débouche aux rives minces de la feuille.

Voici d'un ciel de paille où lancer, ô lancer ! à tour de bras la Torche !

Pour moi j'ai retiré mes pieds.

O mes amis où êtes-vous que je ne connais pas ?... Ne verrez-vous cela aussi ?... des hâvres crépitants, de belles eaux de cuivre mol où midi émietteur de cymbales troue l'ardeur de son puits... O c'est l'heure

où dans les villes surchauffées, au fond des cours gluantes, sous les treilles glacées, l'eau coule aux bassins clos violée

des roses vertes de midi... et l'eau nue est pareille à la pulpe d'un songe ; et le songeur est couché là, et il tient au plafond un œil d'or qui guerroie...

Et l'enfant qui revient de l'école des Pères, affectueux longeant l'affection des murs qui sentent le pain chaud, voit au bout de la rue où il tourne la mer déserte plus bruyante qu'une criée aux poissons

et les boucants de sucre collent, aux Quais de marcassite peints, à grands ramages, de pétrole

et les nègres porteurs de bêtes écorchées s'agenouillent aux faïences des Boucheries anglaises, déchargent un faix d'or et d'ahan

et au rond-point de la Halle de bronze, haute de-

meure courroucée où pendent les poissons et qu'on entend chanter dans sa feuille de fer, un homme glabre en cotonnade jaune, un cri : je suis Dieu ! et d'autres: Il est fou !

et un autre envahi par le goût de sucre se met en marche vers le château d'eau avec trois billes de poison: rose, verte, indigo :

Pour moi j'ai retiré mes pieds.

XV

Enfance mon amour, j'ai bien aimé le soir aussi : c'est l'heure de sortir.

Nos bonnes sont entrées aux corolles des robes comme des mouches à miel... et collés aux persiennes, sous nos tresses glacées, nous avons

vu comme lisses, comme nues, elles élèvent à bout de bras l'anneau mou de la robe.

Nos mères vont descendre, parfumées avec l'herbe-à-Madame Lalie... Leurs cous sont beaux. Va devant et annonce : Ma mère est la plus belle ! — J'entends déjà

les toiles empesées

qui traînent par les chambres un doux bruit de tonnerre... Et la maison ! la maison ?... on en sort !

Le vieillard même m'envierait une paire de crécelles

et de bruire par les mains comme une liane à pois, la quilandine ou le mucune.

Ceux qui sont vieux dans le pays tirent une chaise sur la cour, boivent des punchs couleur de pus.

XVI

Ceux qui sont vieux dans le pays le plus tôt sont levés

à pousser le volet et regarder le ciel, la mer qui change de couleur

et les îles, disant : la journée sera belle si l'on en juge par cette aube.

Aussitôt c'est le jour ! et la tôle des toits s'allume dans la transe, et la rade est livrée au malaise, et le ciel à la verve, et je m'élance dans la veille !

La mer, entre les passes, est rouge de luxure ; son plaisir est matière à débattre, on l'a eu pour un lot de bracelets de cuivre.

Des enfants courent au rivage, portant leurs cils comme des ombrelles ; des chevaux courent au rivage ; et le nageur

a une jambe en eau tiède et l'autre dans un courant frais ; et les gomphrènes, les ramies

l'acalyphe à fleurs vertes et ces

piléas cespiteuses qui sont

la barbe des vieux murs

s'affolent sur les toits, au rebord des gouttières, car un vent, le plus frais de l'année, se lève, aux bassins d'îles qui bleuissent, et déferlant aux cayes plates, nos maisons, coule au sein du vieillard

par le hâvre de toile jusqu'au lieu plein de crin entre les deux mamelles :

et la journée est entamée, le monde
n'est pas si vieux que soudain il n'ait ri...

C'est alors que l'odeur du café remonte l'escalier.

XVII

« Quand vous aurez fini de me coiffer, j'aurai fini de vous haïr. »

L'enfant veut qu'on le peigne sur le pas de la porte.

« Ne tirez pas ainsi sur mes cheveux. C'est déjà bien assez qu'il faille qu'on me touche. Quand vous m'aurez coiffé, je vous aurai haïe. »

Cependant la sagesse du jour prend forme d'un bel arbre

et l'arbre balancé

qui perd une pincée d'oiseaux,

aux lagunes du ciel écaille un vert si beau qu'il n'y a de plus vert que la punaise d'eau.

« Ne tirez pas si loin sur mes cheveux... »

XVIII

A présent laissez-moi je vais seul.

Je sortirai, car j'ai affaire : un insecte m'attend pour traiter. Je me fais joie

du gros œil à facette : anguleux, imprévu, comme le fruit du cyprès.

Ou bien j'ai une alliance avec des pierres veinées-bleu : et vous me laissez également,

assis, dans l'amitié de mes genoux.

SAINTLÉGER LÉGER.

INGRES

“ C’est un auteur difficile, ” disait Maurice Denis. D’abord il semble froid. Tout dans ces toiles est si parfaitement défini. Ingres ne nous demande jamais de le deviner, de reprendre sa tâche, de la compléter avec notre regard ; il a tout achevé avant nous ; il ne confie rien à notre invention ; il nous laisse passifs. On dirait qu’il nous dédaigne un peu, que, parlant à des gens qui ne sont pas de son métier, il leur refuse le droit de collaborer, même pour une part infime, à son œuvre. Il y ajoute lui-même avec soin je ne sais quel vernis qui en interdit l’interprétation.

Aussi sommes-nous d’abord devant ses tableaux pleins d’un contentement glacé. Voici qui est juste et louable, mais à la façon d’une belle sentence rendue par un juge incorruptible. Cette couleur, jamais on ne la trouve défaillante. Elle est nette, elle est découpée avec exactitude par ses limites ; à chaque objet elle est départie avec propriété. Les reflets eux-mêmes et les transparences sont scrupuleusement établis. — Aucune vibration ; et non plus cette terne et dense profondeur

qu'inventa plus tard Cézanne. La peinture du *Bain Turc* est admirable ; mais on ne la voit pas, tant elle est terminée et la hardiesse de ces nus, l'un tout vert, l'autre tout orangé, se dissimule sous la perfection du détail. Même quand la couleur force l'attention, c'est par une sorte d'acidité immobile. Les tons tiennent la toile ; ils occupent, inflexibles, sa surface ; ils ne faiblissent nulle part, nulle part ne s'évanouissent ; ils restent.

Cependant, nous ne tardons pas à sentir que quelque chose en nous de plus profond s'est en silence à ces chefs-d'œuvre intéressé : le corps, la vie sensible ; un enchantement tout bas nous entraîne, une secrète et forte volupté ; un appel vraiment nous est adressé, nous ne sommes plus exclus, répudiés, mais au contraire demandés, emmenés, séduits. Car Ingres par son dessin est le plus sensuel des peintres. Sous cette couleur tranquille, il faut voir enfin les lignes délicieuses qui se dévident. On les suit avec tout son être, on les goûte jusqu'au fond de soi avec une aspiration suave. Elles ravissent jusqu'à faire perdre la pensée.



Le dessin d'Ingres a toute la vie que dans sa couleur nous n'apercevons pas ; il tient compte du mouvement des objets ; non pas qu'il le tra-

duise par des hésitations et de l'indéfini, mais il cherche à le remplacer. Il exprime la fluidité des choses en y substituant sa merveilleuse justesse décidée.

La peinture est un moyen d'empêcher les choses de bouger. — Tout être vivant rayonne ; il permet à sa forme de s'en aller de lui, elle se détache incessamment de lui comme un beau fantôme vite dissipé ; et par chacun de ses gestes il délie de doux cercles invisibles qui se propagent. Le trait d'Ingres recueille partout cette grâce émanée ; il l'arrête sitôt qu'elle quitte le corps, il lui laisse un peu de place, il attend son essor, puis tout de suite le contient, l'apaise. Partout il a prévenu l'onde ; il lui interdit de passer jusqu'à se défaire; à toutes celles qui viennent il impose son exquise limite ; il les captive et s'en augmente, il prend dans sa fixité leur mouvante vertu, il s'anime de leur évanouissement en lui.

C'est pourquoi ce trait est si simple ; toujours il se ramène à des droites et à des courbes. En effet il ne s'applique pas sur la forme, il ne la serre pas avec ignorance ; il la décrit au moment où, séparée un peu de l'objet, déjà elle en oublie les retraits et les saillies. Comme dans une rivière, autour d'un plongeon confus, les ondes à mesure qu'elles s'écartent se régularisent, de même le contour des choses, sitôt qu'il les quitte, retrouve les profils idéaux de la géométrie. Le dessin d'Ingres

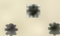
est fait de quelques lignes parfaites. Autour du corps elles sont posées comme des arcs légers et de délicats cerceaux ; elles l'entourent ainsi qu'un bras; il est au milieu d'elles comme empêché parmi les cercles de sa grâce. Elles s'ouvrent tout auprès de lui, pareilles à l'amour quand il nous tient sans parler contre sa poitrine. Elles lui déconseillent, en le baisant de leur courbe, de s'avancer plus loin.

De la même façon s'expliquent ces déformations si hardies et pourtant invisibles. Il faut que le trait précède partout le mouvement afin de l'enfermer ; il faut qu'il aille tout de suite jusqu'au bout du geste pour l'arrêter. Rien ne saurait le contenir ; il dépasse doucement la mesure, mais c'est pour l'imposer. Le bras de Thétis se déroule sur la poitrine de Jupiter comme une immense tige qu'achève la haute fleur de la main ; il est aussi long dans l'espace qu'il le serait dans le temps. A toute expansion il faut que le trait satisfasse. Aussi est-il partout au plus loin ; avec une intelligence admirable il s'écarte, il se sépare un peu trop du centre, il feint de l'oublier, il le perd de vue ; mais c'est ainsi qu'il lui garde toute la forme attachée. Il se laisse emmener un peu, il dérive un instant ; mais il tourne soudain et le voici maître avec suavité du mouvement qu'il semblait suivre. A le considérer d'un œil critique on peut trouver le dessin souvent trop large ; la forme qu'il comprend ne saurait qu'avec peine le toucher

partout à la fois. Il omet de compenser par un rentrant la saillie du côté opposé ; le bras que dans le *Bain Turc* cette femme arrondit au-dessus de sa tête ne tire pas sa poitrine ni son ventre, ne les oblige pas à s'effacer et la tête renversée d'Angélique qui fait se gonfler son cou, cependant laisse sa gorge emmenée par le geste contraire de ses longs bras captifs. C'est que le trait veut envelopper toute la diverse effusion du corps, il accompagne de toutes parts la chair heureuse qui se répand, et pour la définir à la fois partout, il s'abandonne à une belle et sage contradiction. — Nous comprenons maintenant la raison de cette couleur exacte qui d'abord nous gênait. Elle est si unie, si achevée, qu'elle efface d'abord, puis, à un regard plus attentif, accuse l'écartement des lignes. Elle conduit de l'un à l'autre bord de la forme ; avec son modelé parfait et sans surprise elle rejoint doucement les extrémités trop distantes et montre en silence l'étendue de leur séparation ; elle mène les yeux sans les arrêter à tous les éloignements ; elle est à la place du mouvement apaisé et garde de lui je ne sais quelle faculté de liaison.

D'ailleurs les différentes parties du trait n'ont aucun besoin d'être rendues compatibles ; le trait ne les recueille pas tour à tour et ne se compose pas de leur addition. A dire le vrai il n'a pas de parties ; bien qu'il cède à la fois à des expansions

opposées, il est unique, il va seul et pur, il passe par tous les points et les justifie en les touchant. Il n'existe qu'entier, il est clos, il est à lui-même revenu, et tous les détours de son trajet il les tient à la fois en lui sans effort réunis. Sa présence est toute l'explication qu'il donne. — En effet ce n'est pas avec une lente patience et place par place qu'Ingres fixe le mouvement des corps et de l'objet qu'il peint ; mais avec une décision passionnée et par une élection sublime, il le remplace d'un seul coup. Tout de suite il aperçoit la forme qui tient lieu de toutes les autres ; elle est étrange, il est difficile d'en rendre compte. Mais qu'y faire ? Elle est juste. Il trouve du modèle, que son animation rend divers et composé, la soudaine, la délicieuse simplicité. Il la trouve au delà de ce qu'il voit, il la démêle en lui-même avec volupté. Et son trait chante son plaisir : il monte, il se déroule d'un seul jet, il empêche en se jouant tout autre d'être possible, il s'élance comme un doux cri parfait. Il est complet et radieux comme Vénus Anadyomène ; il est posé sur la mer et il se tient, respirant à peine, joyeux de se sentir nu et de partout tendrement égal au bonheur.



L'exquise gravité alanguie du portrait de Mme Panckoucke, cette grâce finie..., on dirait une source appuyée à tous les bords de sa vasque.

JACQUES RIVIÈRE

HAUTES ET BASSES CLASSES EN ITALIE

(*fragment*)

" Hautes et Basses classes en Italie " *est à la fois le plus singulier et le moins connu des ouvrages de* Walter Savage Landor, *le Prince des Prosateurs anglais. Ses biographes, John Forster et M. Sidney Colvin, n'en font qu'une brève mention, et C. G. Crump n'a pas cru devoir l'insérer dans son édition en dix volumes des Œuvres de W. S. Landor (Dent et Cie éditeurs). Cela tient sans doute à ce que* " Hautes et Basses classes en Italie " *ne fut jamais publié en volume, ni séparément, ni dans la collection éditée en* 1846 *par J. Forster. L'ouvrage parut dans les numéros mensuels d'une des nombreuses et éphémères revues que dirigea Leigh Hunt, le* " Monthly Repository ". *Les numéros de cette publication, devenus très rares, sont l'unique source que nous ayons de ce texte de Landor, et c'est une source bien impure : les erreurs typographiques abondent. " Hautes et Basses classes " figura au sommaire du " Monthly Repository " à partir du numéro d'août* 1837 *jusqu'au numéro d'avril* 1838, *le dernier de la revue, et dans lequel Leigh Hunt donna les soixante dernières pages de l'œuvre de Landor. Il avait, du reste, fait des coupures dans ce texte où il trouvait qu'il y avait un peu trop de " vent du midi " pour les lecteurs de sa revue.*

Landor habitait alors Bath. Il avait soixante-deux ans (il vécut encore trente ans), et avait passé vingt ans en Italie. Son œuvre capitale, "Les Conversations imaginaires" *était pratiquement achevée. Il est vraisemblable que* "*Hautes et Basses classes*" *fut écrit en partie à Florence avant* 1835, *et en partie en Angleterre après cette date. On se demande pourquoi Landor, qui, dès qu'il avait écrit dix pages courait chez l'imprimeur, ne fit pas publier en volume un ouvrage qui lui faisait tant honneur. On aurait tort de croire qu'il le jugeait inférieur à l'ensemble de son œuvre, ou d'un humour trop libre : une phrase de sa correspondance avec Leigh Hunt anéantit cette hypothèse.*

Quoi qu'il en soit, on peut regarder "*Hautes et Basses classes en Italie*" *comme un chef-d'œuvre. Landor y est tout entier, comme dans ses* "*Conversations imaginaires*", *et il y est plus familier, plus copieusement fantaisiste, et non moins grand artiste. Comme ailleurs, ses chères opinions, qui ne sont que les préjugés de sa race, de sa caste et de son temps : chauvinisme, méconnaissance du catholicisme, anticléricalisme, haine des* "*tyrans*" *et mépris du peuple, tiennent ici, avec ses manies d'érudit, trop de place. Mais on y sent aussi l'esprit nourri des lettres antiques, et l'expérience clairvoyante de l'homme de soixante ans donnée comme matière-première à l'un des plus beaux génies d'écrivain que l'Angleterre a produits.*

Ce fragment de "*Hautes et Basses classes en Italie*" *forme un récit complet. Il représente la dixième partie de l'ouvrage entier. Je me suis basé, pour le texte, sur une copie exacte des numéros du* "*Monthly Repository*" *que je dois à l'obligeance de M. Stephen Wheeler, le savant landorien. Je lui en exprime ici ma vive gratitude.*

J'ai omis sciemment le dernier document où il est question de Serena Bruchi : il n'ajoute rien d'important au récit et n'est que le produit d'un des nombreux mouvements d'humeur de W. S. Landor contre l'Italie et les Italiens. On ne saurait le prendre à la lettre, venant d'un homme qui, après avoir volontairement porté les armes contre la France en 1809, *parlait sérieusement de se faire naturaliser Français. La meilleure preuve que Landor aima l'Italie, c'est qu'il y choisit son tombeau et y établit sa famille : on sait en effet que son petit-fils, M. A. Henry Savage Landor, le célèbre explorateur, est né à Florence, a fait ses études au Liceo Dante, et réside à Empoli.*

V. L.

M. Talboys à son père.

(*de Florence, le* ...... 1830)

Monsieur

Le célibat ne saurait être l'état d'un homme raisonnable, et il est rarement celui d'un homme heureux. La beauté attire tout le monde ; mais les travaux utiles et les pensées sérieuses nous cachent souvent l'objet lui-même. Cependant, lorsque la plus délicate beauté s'unit à une modestie incomparablement plus rare, peut-on, doit-on la mépriser ou lui résister ?

Oh ! mon père bien-aimé, oserai-je vous découvrir mon âme ? C'est en vain qu'à mon départ vous m'avez recommandé de ne pas permettre que mon cœur formât des liens à l'étranger. Certes, ce n'est pas de la désobéissance de ma part si ce cœur est pris de force, et rempli. La jeune fille est sans fortune, mais sa famille est honorable, et j'espère

me jeter avec elle dans vos bras, et implorer pour elle une part de cet amour dont vous fûtes toujours si prodigue à l'égard de

votre fils affectionné,
EDWARD TALBOYS.

Le Révérend WILLIAM TALBOYS à son fils.
(*d'Angleterre.*)

Edward, Edward !

Une lettre qui commence par des réflexions morales ne finit jamais bien. Tu as passé deux ans en Italie, et tu devrais en connaître un peu les habitants. Quel bien en pourrais-tu dire ? Les Italiens sont-ils francs, sincères, affectueux ? Les hommes sont-ils des maris aimants et fidèles ? Les femmes, des épouses vertueuses et modestes ? Si, à de rares exceptions près, elles ne le sont pas, est-il juste de penser que la Providence t'ait réservé une de ces rares exceptions ?

Mon fils, je n'ai consulté que moi quand je me suis marié, tu seras aussi seul juge, dans ton mariage. Par le mien, j'ai vu sortir de moi un Anglais, à ce qu'il me semblait, généreux, indépendant, magnanime. Je ne suis pas assez avancé en âge pour désespérer de revoir dans ses enfants ce qui fit l'orgueil de ma vie dans le mien. L'Europe, mon Edward, contient diverses races d'hommes, ornées de qualités diverses. Quelques-uns d'entre nous, Anglais, sont semblables aux Allemands, d'autres aux Scandinaves, et cela, peut-être, à cause de notre parenté ; d'autres encore ressemblent beaucoup aux Espagnols, avec lesquels nous avons quelque affinité, due à notre

origine gothique. Mais vis-tu jamais un Anglais qui eût l'air d'un Italien ? ou si oui, peux-tu dire que tu fis d'un tel homme ton ami ou ton confident ? Songe à cela, mon Edward, et tires-en pour toi la conclusion. Songe combien tu devrais hésiter à t'unir à une famille italienne par un lien éternel et sacré ? Je ne parle pas de la religion, la première chose peut-être dont j'aurais dû parler. Je me contente de te montrer le point de vue social : voudrais-tu faire partager tes secrets à des prêtres et à des moines ? Si non, voudrais-tu que ces intrus les partageassent avec ta femme ? Edward, sois le seul guide et le seul gardien de ta femme, le seul père de tes enfants, et sois certain que tu trouveras toujours un ami, même si tu n'es pas toujours disposé à prendre un conseiller en

ton affectionné,
WILLIAM TALBOYS.

M. EDWARD TALBOYS à M. HENRI BEACONLEY.

(Florence...)

Mon cher Beaconley

Mon sort est décidé. Par ce même courrier, j'ai demandé le consentement paternel à mon mariage.

Jamais on ne vit créature plus belle, plus remplie de modestie. Je la vis pour la première fois dans l'église del Carmine, où je vais de temps en temps passer une heure à contempler les fresques de Masaccio. Elle était agenouillée devant l'autel qui est placé entre ces deux grandes œuvres. Il m'est impossible de penser à elle ou de parler d'elle en prose, et je souffre de ce qu'elle ne puisse comprendre ce qui jaillit en vers de mon cœur.

Voici la première poésie (tu le sais,les premières émotions de l'amour ne sont qu'à demi sérieuses :)

A Serena Bruchi,

Qu'est-ce donc que l'abbé disait
Quand je te regardai, jeune fille ?
Quelle était son intention (ou la tienne ?)
Quand tu touchas par deux fois ton sein ?
Sur le moment, je crus que le signe de croix
Etait destiné à protéger ce sein de la perte
Du réséda ou du bouton de rose qu'il renfermait,
Ou de l'améthyste qui l'épinglait,
Ou de la dentelle de Bruxelles
Portée pour la première fois,
Et comme telle (de même que la chair)
Bombée plus qu'elle ne devait.
Ou, peut-être que le cœur, s'éveillant,
Cherchait, comme il arrive, à s'élancer.
Le mien, depuis lors jusqu'à cette heure,
Ni matin, ni jour, ni soir, n'a été délivré
Du mystérieux pouvoir de ton charme.
Ah ! dis-moi quand il le sera ?

TERESA LAURETTA BRUCHI à M. EDWARD TALBOYS.

Illustrissime Signor

Votre vénérée lettre fait un honneur infini à vos très humbles serviteurs, bien qu'en cette *faccenda* mon mari soit désireux de ne compter pour rien. On nous a déjà fait les propositions les plus belles pour votre bien-aimée Serena, notre fille préférée ; mais quelque chose semblait nous dire que nous devions attendre votre Illustre

Seigneurie. C'est pourquoi nous avons attendu, et sommes récompensés de notre obéissance envers les décrets de la Madone.

Votre Illustre Seigneurie a bien voulu manifester son intention de renoncer à la cérémonie de la dot. En réalité, notre famille n'est plus ce qu'elle était quand les Bruchi possédaient la moitié du Mugello. Ce n'est pas non plus que nous soyons très au-dessous de ce que nous étions, car le demi-frère de mon mari est le *fattore* [1] du comte Guidi, jadis Seigneur du Mugello, et qui y possède encore une fattoria qui vaut mille couronnes par an. C'est le comte Guidi qui la possède et non pas le fattore, mais cela revient à peu près au même. Néanmoins, là où il y a quatre enfants, il faudrait avoir une principauté pour pouvoir donner une dot.

Le Marchese Nomi degli Squarcialupi aurait bien pris la Serena avec huit cents couronnes. Nous venions d'en offrir sept cents lorsque la Providence intervint et rejeta la plume, prête à signer, dans l'encrier.

Je me glorifie de me dire, très Illustre Signor,

Son humble servante.

de chez moi,

TERESA L. BRUCHI.

SERENA BRUCHI à M. TALBOYS.

Signor Odoardo

Maman me dit que je peux répondre à votre lettre. Je ne sais qu'y répondre, Signor Odoardo. Vous me dites que vous m'aimez beaucoup : je donnerais le monde pour

[1] Régisseur (note de l'auteur.)

avoir la permission de vous dire que moi aussi je vous aime beaucoup. Mais je ne le dois pas, bien que maman me dise que je puis écrire ce qui me paraît convenable. Mais c'est justement une des choses qui ne sont pas convenables. Et il y en a un grand nombre d'autres, comme vous l'apprendrez quand vous vous les laisserez dire par le Canonico Rospone (le meilleur confesseur de Florence.)

Je suis toute honteuse ; mes joues brûlent ; je ne sais pas si c'est la pensée d'une de ces choses, ou la pensée que j'écris à vous, ou la pensée de quelque autre chose ; quoique pourtant je ne pensais pas du tout à autre chose, mon Signor Odoardo !

Maman dit que vous pouvez venir ; mais vous ne devez venir que quand elle est à la maison. Si vous venez en son absence, je serai obligée de m'enfermer dans ma chambre.

Je trouve que c'est très aimable à vous d'écrire des vers sur mon améthyste. Je vous envoie un petit bouquet de violettes avec une gaggia [1] au milieu ; toutes provenant de chez mon oncle, et apportées par Geppone.

Vous me demandez, dans vos jolis vers, quand votre cœur sera libre. Cela me fait peur. Comment ! n'est-il pas libre ? Je pensais qu'il l'était. Alors, vous ne devriez pas m'aimer. S'il n'est pas libre, je manque tellement d'expérience, que je ne peux vraiment pas dire quand il le sera ; car c'est maman qui regarde toujours dans l'almanach. Mais venez le lui demander, car je serais bien fâchée si c'était pour longtemps.

Je suis, Signor Odoardo,
Sa très humble Servante.
de chez Maman,
SERENA BRUCHI.

[1] Acacia farnesiana (cassie.)

Le Fattore Rapi à la Signora Teresa Lauretta Bruchi.

Signora

Cette bête, mon demi-frère, a fait encore une grande bêtise. Il vous a laissée disposer de la main, ainsi qu'il nomme cela, de la Serena. Je n'approuve pas cela, et je n'y consentirai pas. Car, si elle ne se marie pas dans une maison où il y ait de l'argent dans la commode, comment pourrai-je jamais ravoir les cent douze scudi que vous me devez ?

De plus, qu'avez-vous fait de vos sentiments maternels? Allez-vous marier cette enfant avec le Diable ? Si le sposo était chrétien, ce serait au moins quelque chose. Un voleur peut détrousser le monde à la porte même du Paradis, et y entrer quand même ; un assassin peut poignarder quelqu'un sous la croix, et embrasser la croix ensuite. Mais l'homme qui n'est pas chrétien, que fera-t-il ? Qui, des Saints ou des Saintes, l'écoutera ? Il faudra qu'il s'esquive sous les pincements et les coups de pied des justes, jusqu'à ce que le Diable le réclame pour sa part.

Certainement, cela ne regarde pas la Serena. Mais supposez qu'il l'ensorcelle ? Quoi ? Cela la regarde, il me semble.

Entendez-moi bien. Je veux que la gamine vienne ici, chez moi. Elle pourra coucher avec la vieille Domenica, qui ne dort que d'un œil quand il y a de la jeunesse dans la maison. J'ai envoyé Geppone et la charrette.

Faites-la monter dedans, et je lui trouverai bien mari et argent.

De moi, Fattore Rapi,
Giuseppe fils de feu Giuseppe ;
chez moi,
ce treizième d'octobre,
l'année de la Bienheureuse Incarnation, 1830.

SIGNORA TERESA LAURETTA BRUCHI.

A l'Illustre, le FATTORE RAPI, GIUSEPPE fils de feu GIUSEPPE, à ses mains révérées, au très honorable patron.

Très cher et très honoré beau-frère, très honorable patron, votre aimable lettre a rempli de joie nos cœurs. Geppone nous dit que vous allez très bien, ce qui les fait déborder.

Geppone a apporté à la Serena sept belles violettes et une gaggia, ce qui est très rare à cette saison, quoique nous ayons des roses. Je me demande si Geppone est bien honnête, car ces fleurs valent trois soldi au marché, et, comme les filles ne savent rien faire des fleurs sinon les mettre à leur corsage ou dans leurs cheveux, je me demande si vous lui avez donné la permission de les apporter. Aussi, je le surveille, car il est d'un naturel bon et aimant, sinon pire.

Nous vous enverrons notre Serena, quoique nous l'ayons déjà, en quelque sorte, donnée à l'Anglais. Mais l'Anglais n'a pas de quattrini. Son père, à ce qu'il dit, lui donne quatre cent cinquante couronnes par an, et il y aura une chapelle pour lui, paraît-il, lorsqu'il entrera dans les ordres. Mais il n'a que vingt-deux ans, et a

encore deux ans à attendre. Les prêtres anglais, vous le savez, peuvent se marier : ils ont la permission du Pape, parce qu'ils sont incontinents. En Angleterre, les messes sont bien payées. Le croiriez-vous ? dans ce pays, un prêtre, — non pas un évêque ou un canonico, mais un simple prêtre, peut se faire jusqu'à sept et huit cents couronnes par an, sans compter les cierges. Il aura tout cela, mais il dit qu'il ne veut pas demander à son père d'augmenter sa pension. Et du reste, lui et la Serena pourront vivre sans cela. Mais naturellement nous voudrions qu'il habitât chez nous. Ses quatre cent cinq quante couronnes seraient une très acceptable addition à nos deux cent quatre-vingt-six. Alors nous pourrions tous vivre en bourgeois, et vous payer à jour fixe l'intérêt deux ans.

Voilà qui est sérieux. Nous en laissons la réflexion à vous et à la Madone, et la prions, etc...

M. Talboys à Serena Bruchi.

Serena, ma chère Serena

Ne m'aviez-vous pas envoyé un mot pour me dire que vous seriez de retour à Florence dans deux ou trois jours ? Et n'y a-t-il pas déjà une semaine que vous en êtes partie ? En voici l'anniversaire. Hélas, vous ne comprendrez pas cette expression. J'ai voulu dire la même chose que j'avais déjà dite à la ligne précédente. Mais nous autres amoureux ne savons que répéter sans cesse la même chose. Nous sommes des oiseaux en cage qui chantons et dormons sur le même bâton.

Je ne comprends pas pourquoi votre mère, ou votre oncle, me refuseraient la satisfaction de vous voir. Elle dit qu'il est bizarre et d'humeur méchante, qu'on lui doit beaucoup et qu'on peut lui devoir davantage. Assurément une telle espérance est mal fondée, car votre mère m'a dit qu'il a une fille mariée et des petits-enfants. Et, en supposant que votre famille lui eût des obligations, y a-t-il quelque chose en moi qui puisse l'offenser ou lui déplaire ? Elle m'a fait promettre de ne pas chercher à vous voir chez votre oncle. Je n'ai cédé que lorsqu'elle m'a dit : “ Je vous en supplie, pour l'amour de notre Serena ! ”

O Serena ! je vous ai donné mon cœur ; je vous donnerais mon bonheur aussi, sans le réclamer ni le regretter, s'il pouvait s'ajouter au vôtre. Mais, certes, il vaut mieux garder son cœur que le briser, et si nous prenons le bonheur d'un autre, nous ne saurions conserver le nôtre.

Mais, ma chère petite Serena ! nous pouvons jouer ensemble avec le bonheur comme les enfants jouent avec leurs mains, en les plaçant l'une sur l'autre alternativement, vite et sans interruption.

L'ODOARDO DE SERENA.

SERENA BRUCHI à M. TALBOYS.

Très cher, très cher Odoardo

Ainsi, vous savez vraiment jouer ce jeu si amusant ? Mais n'est-il pas bien enfantin ! Sinforiano et moi nous y jouions, jusqu'à ce qu'il m'eût égratignée un jour, en disant qu'il avait le droit de m'égratigner, puisqu'il est mon unique frère.

Oh, comme nous nous amuserons l'hiver, si vous voulez ne jouer avec personne d'autre que moi.

Geppone va porter cette lettre ; et j'aurais voulu vous faire porter par lui une gaggia avec un baiser dessus ; mais il dit qu'il y risquerait sa place.

Je suis contente que vous m'appeliez " chère, " mais trouvez-vous vraiment que je sois " petite " ? Vous m'avez donc oubliée ? il s'en manque de deux doigts que je sois aussi haute que maman. Elle dit que je ne grandirai plus, quand je serai mariée. Pourquoi m'en empêcheriez-vous ? J'espère que vous ne direz pas à la bonne de tant me serrer, comme le fait maman : vous pourriez à peine passer votre main au fond de mon corset.

C'est demain l'anniversaire de ma naissance ; j'aurai quatorze ans. L'oncle Rapi aura beaucoup de monde à dîner : c'est-à-dire, deux autres fattori, et le plus riche marchand de soie de tout le Mercato Nuovo. Il les a invités de la façon la plus aimable, en leur disant qu'ils seraient les bienvenus, mais en les priant (les deux fattori) de ne pas amener leurs femmes, car une femme dans une maison, c'est tout juste une femme de trop. Il n'a pas dit cela pour leurs femmes, mais bien pour moi. Je crois que je le gêne, et je serais contente de rentrer à Florence après-demain.

Je n'ai rien à faire ici, et je suppose que vous n'avez rien à faire là-bas. Aussi, je crois que ce serait gentil si vous vouliez bien écrire d'autres vers ; je vous promets que je les lirai d'un bout à l'autre. Vous pouvez les composer soit sur le col en dentelle de Bruxelles, soit sur le canari. Mais, j'y pense, vous avez déjà écrit un petit morceau sur la dentelle de Bruxelles dans votre poésie sur l'améthyste.

M. Talboys à Serena.

Gratitude et obéissance à ma Douce Serena !

Dialogue entre un amoureux et un Canari.

L'Amoureux.

" Insolent petit favori gazouilleur,
Pourquoi triompher ainsi ? Oublies-tu
Que ce verrou de bois et ces barreaux de fil-de-fer
Nous disent assez ce que tu es ? "

Le Canari.

" Créature envieuse, moqueuse, monstrueuse,
Qui ne peux ni voler ni chanter !
Je ne voudrais pas, si je le pouvais, oublier
Que je suis un petit favori gazouilleur.
L'homme plein d'orgueil peut chasser de son esprit
Une amante, aimable, douce et bonne :
Les forêts les plus sauvages n'ont jamais été témoins
De tels usages chez l'oiseau plein de reconnaissance
Je voudrais que tu voies pendant un instant
Quel est mon heureux destin ;
Je me réjouirais si le ciel t'envoyait
Cette vision pour te punir.
Nul autre langage que celui de l'oiseau ne peut dire
Les transports de mon bec tremblant ;
Mon bec tremblant seul peut chanter
Les gloires de mon aile dorée.
Quoique je tremble en me tenant
Haut perché sur sa main protectrice,
Tandis que je me vois reflété
Dans deux sources d'un bleu céleste,

Et que ses doigts lissent mon aile en désordre,
Et que son sein m'invite à calmer ma frayeur ; —
Pourtant, si audacieux est mon caprice,
Que je lutte pour me rapprocher.
J'entends la palpitation de son sein,
Et pourtant je veux être plus près encore !
Je crie, mais que ma voix est faible !
Où fuit-elle, quand le cœur déborde ? —
Dis-moi, vain mortel, quand boiras-tu
La rosée parfumée de la rose vivante ?
Quand t'ébattras-tu dans ses cheveux ?
Et rêveras-tu de nids, et de nicher là ?
Alors tu pourras triompher, et oublier
L'insolent petit favori gazouilleur."

Le Révérend William Alder à M. Talboys.

Mon cher Talboys

Aussitôt votre lettre reçue, je me suis rendu chez votre père, qui m'accueillit avec sa bonté et sa cordialité habituelles. Il savait que vous aviez promis à votre vieux maître de lui confier tout projet qui pourrait concerner votre futur bonheur.

Il y a peu d'hommes, mon cher Talboys, qui sentent et pensent à la fois profondément. Vous êtes de ce petit nombre. Avec votre père, nous avons comparé les lettres que vous nous avez écrites dans la même circonstance.

A sa place, j'aurais désapprouvé votre attachement avec plus de force encore que son bon cœur ne lui a permis de le faire. Vraiment, je m'y serais opposé. C'est en vain que vous me dites que, si la beauté de la jeune fille vous a

d'abord attiré, ce fut surtout son innocence, sa simplicité, qui vous a rendu captif si loin de votre pays natal. Mon ami, mon ami, ces choses-là sont encore plus trompeuses que la beauté. Quand nous voyons la beauté, nous ne pouvons nous y tromper ; mais les hommes les meilleurs et les plus sages sont le plus souvent induits en erreur en ce qui concerne ces autres qualités. Il n'y a pas de tentative plus noble que de vouloir les arracher à la ruine : mais, quand elles sombrent, elles entraînent avec elles irréparablement leur faible et infortuné sauveteur.

Il est vrai que vos expressions sont plus remplies de sentiment que de passion ; mais hélas, chez les jeunes gens, le sentiment n'est que le parfum de la passion, et il s'évapore d'habitude le premier. Quel ne serait pas le bonheur de ce monde, si tout homme persistait dans cette haute pureté que la première influence de l'amour nous inspire ! Bref, si vous pouvez soustraire cette jeune fille aux mauvais exemples, si vous êtes sûr qu'elle n'en a pas encore été touchée, et si vous êtes également convaincu que votre bonheur est inséparable du sien, mon cœur et celui de votre père vous envoient, par delà les mers, cette bénédiction que j'avais espéré prononcer un jour, d'une manière plus solennelle, dans notre église paroissiale.

Votre toujours affectionné,
William Alder.

Serena à M. Talboys.

Cher Odoardo

L'oncle Rapi est le meilleur des hommes. Il m'a permis de cueillir pour vous l'unique rose du jardin, celle qui était

derrière les ruches. Hélas ! je croyais que vous connaissiez l'endroit et tous ses coins ; car il me semble que vous êtes toujours près de moi. Qu'est-ce que je viens de dire ? Non, il n'est pas possible que je vous croie près de moi, puisque je me dis si souvent : Pourquoi Odoardo n'est-il pas ici ?

Je viens de passer un quart d'heure assise sans rien faire depuis que j'ai écrit le mot "ici." Il n'y a qu'un instant j'étais très sérieuse, et ne voyais qu'à peine le papier étalé devant moi ; mais vos jolis vers m'ont remise en gaîté, et m'ont fait sourire. Eh bien, mon Odoardo, est-ce que les canaris parlent, en Angleterre ? J'ai entendu dire que l'anglais est le langage des oiseaux ; nous avons un proverbe qui le dit, et quand vous parlez, j'en suis convaincue. Notre langage est loin d'être aussi doux, et pourtant le nôtre est très doux aussi, quand vous le parlez. Oh, quel plaisir que de vous entendre prononcer le mot *Serena* et ensuite *mia!* J'en sauterais sur vos genoux, si je n'avais pas peur de tomber....

J'aurais voulu que vous composiez les vers sur mon canari, et non sur celui qui est en Angleterre. Je voudrais savoir à qui il appartient ; je suis bien sûre qu'il est loin d'être aussi joli que le mien ; j'espère que vous ne le préférez pas au mien. Mais peut-être que je me trompe tout à fait au sujet de ce canari. Peut-être avez-vous donné ce joli tour aux quelques notes que vous avez entendues pendant que nous causions. Oh, que c'est drôle ! Ce que vous avez entendu, c'était le perroquet de la voisine, et lui ne sait que dire : "Padrona bella." Notre voisine ne l'aimait pas du tout, avant de lui avoir appris à prononcer des mots. Elle l'offrit à Maman pour une demi-couronne. Mais maintenant elle trouve qu'il est la créature la plus

belle et la plus spirituelle du monde, et affirme qu'aucun autre perroquet ne répète ces mots aussi bien que le sien.

Comme vous voyez, je n'ai qu'un petit bout de papier, et je l'ai plié en deux et croisé, et maintenant il faut que je le mette autour de la rose. Oh mon Dieu ! les pétales extérieurs tombent, et ceux de dessous sont plutôt verts que blancs. Je n'ose pas l'embrasser. J'ose tout juste mettre la pointe entre mes lèvres, doucement, doucement, en priant la Madone de garder la fleur entière pour vous.

la SERENA D'ODOARDO.
de chez l'Oncle RAPI.

M. TALBOYS à SERENA.

Mille grâces pour la rose, ma Serena ! Il y a un poème, le plus charmant de toute l'Antiquité, dans lequel il est dit qu'un chien blanc (comme le nom d'Argos nous le donne à penser) vécut juste assez pour revoir son maîrre et pour le reconnaître après une absence de plus de vingt ans. Votre rose blanche a rempli son devoir avec une égale fidélité, et a péri après l'avoir rempli. J'ai eu beau détacher avec soin le papier, mes précautions furent vaines. Les pétales tombèrent l'un après l'autre, et le cœur lui-même se sépara de la tige. Rien n'en est perdu quand même : chaque feuille occupe une page de mon Pétrarque, aux passages les plus tendres du poète des amants.

Croyez-moi, c'est votre canari, et non pas un autre, que j'ai représenté donnant aux hommes une leçon. Il n'est pas moins fier de sa captivité que je ne le suis de la

mienne, quoiqu'il ait sur moi l'avantage de bien des faveurs qu'il me faut attendre.

Est-il possible, ma douce Serena, que vous n'ayez que quatorze ans ? Il y a un mois, votre maman me dit que vous en aviez quinze ; et, à coup sûr, elle sait calculer mieux que vous. Si mon jugement devait être guidé par votre simplicité et votre innocence, je pourrais vous croire au-dessous encore du plus jeune de ces âges ; mais, quand je considère vos belles formes, la pleine perfection de votre svelte personne, qui m'assure que vous ne grandirez plus guère ; et, surtout, quand mon cœur se rappelle les gages indubitables que lui donne le vôtre, j'incline à penser que votre mère sait mieux compter que vous.

Vous m'avez rendu assez heureux par votre choix, ma Serena, pour que je ne souhaite pas de hâter, par une aveugle précipitation, la venue du plus beau jour de ma vie. Vous voir et vous entendre, vous offrir les pauvres fruits de mon imparfaite expérience, et rafraîchir mon âme au contact de votre pureté, c'est là une joie qui dépasse le plus haut mérite. Et pourtant, dans ma confiance, je vous supplie d'aimer plus que jamais

ODOARDO.

SERENA à M. TALBOYS.

Allons, Odoardo, Odoardo, qu'avez-vous gagné à me demander si j'étais bien sûre d'avoir seulement quatorze ans ? L'oncle Rapi, à qui je l'ai demandé, m'a examinée d'un regard sévère, et a crié deux fois : “ Seulement ! seulement ! Per Bacco ! tu as treize ans, ni plus ni moins ! ”

Mais les fattori ont tant de comptes à tenir pour eux-mêmes qu'ils oublient vite ceux des autres, et en laissent facilement échapper quelque chose. Lors de mon dernier anniversaire, maman me dit que j'avais treize ans, et me rappela qu'il y avait cinq années pleines que j'allais à confesse. C'est exact, et cela tranche la question. En effet on n'apprend pas aux enfants avant leurs neuf ans ce que c'est que les péchés, ni la manière dont on les commet, sauf les mensonges et les vols, qu'ils apprennent plus tôt, et d'eux-mêmes. Ce sont là des péchés, ou presque, bien que les confesseurs nous disent qu'ils ne méritent pas de longues explications. Une fois, j'ai volé une aiguille à maman, parce que j'avais perdu la mienne ; et elle m'a battue pour cela. Ce n'était pas qu'elle fût en colère ; mais cela pouvait me servir de première confession, et le fouet m'en ferait souvenir. En conséquence, à la prochaine mauvaise action que je commis, je racontai un mensonge. J'avais arraché un géranium pour cacher dessous quelques noisettes. Le géranium se fana, et quand on retourna la terre, on découvrit les noisettes. Maman, pour me punir, me fit rester debout à côté d'elle pendant qu'elle les cassait et les mangeait jusqu'à la dernière. Et cela me servit de confession au carême suivant. Depuis, j'ai été souvent étonnée : on me posait des questions si singulières, et d'une voix si différente de celle dont on m'interrogeait quand j'étais petite... J'ai parlé du baiser ; j'ai parlé de la boucle de cheveux ; non que ce soient des péchés, mais parce que j'y pensais pendant ma prière à la Madone, que cela l'interrompit, et que je ne sus plus m'y retrouver.

Et maintenant, ne m'interrogez plus au sujet de mon âge ; car je vous ai donné quelques raisons, et vous m'en

avez donné quelques-unes vous-même, démontrant qu'il n'est pas possible que j'aie moins de quatorze ans. Quand vous avez eu quatorze ans, mon Odoardo, n'avez-vous pas été très fier et très heureux ? toutefois, si l'on ne vous retenait pas chez votre oncle.

SERENA.

SERENA à M. TALBOYS

Odoardo

Je me sens toute honteuse de vous écrire ceci ; et j'ai laissé sécher plusieurs fois ma plume, ce qui vous explique le gros double plein que j'ai mis à la lettre J. Mais je dois toujours faire ce que maman me dit. Elle m'a déjà ordonné, deux fois, de vous demander une chaîne d'or à porter autour du cou. Et maintenant, Odoardo, voilà mon devoir accompli. Mais, je vous en supplie, ne faites pas de dépense ! surtout pour une chaîne d'or, ou pour n'importe quelle chaîne destinée à moi. Je n'aime que les plus étroits rubans noirs, juste assez larges pour cacher cette belle boucle de cheveux sombres que j'y ai cousue. Odoardo, elle me chatouille tant, que souvent elle me réveille au milieu de la nuit ; car depuis quelques jours je porte le ruban au lit ; en effet, cela prévient les refroidissements et les rhumes, et à la campagne, dit-on, on en attrape facilement.

Mais, encore une fois, je vous supplie de ne pas acheter ce vezzo. Votre main fraîche et blanche est si douce sur mon cou ! Et une chaîne la gênerait tant ! En outre, je pense que vous pourriez acheter, pour le même prix, ou même pour moins d'argent, un lapin ; et nous jouerions

ensemble avec lui sur nos genoux. Nous prendrions chacun une de ses oreilles; et nos petits-doigts pourraient se rencontrer encore, comme ils se sont rencontrés sur la tête de Fido, le onze octobre. Oh, Odoardo! je crois que nos doigts deviennent insensibles, après que les amants les ont touchés. Depuis ce jour, je n'ai plus rien senti courir le long des miens, ni monter jusqu'à ma gorge et à mes tempes, en me faisant baisser les yeux sur mon sein. Cela me rendit si heureuse, que je commençais à croire que c'était un péché.

Je vous aime, mon Odoardo, je vous chéris tendrement ! Je vous aime plus que vous ne me l'aviez demandé, jusqu'au jour où vous m'avez priée de vous aimer plus que jamais. Montrez-moi comment je le puis, et je le ferai. Je suis fâchée et surprise de ne vous avoir pas écrit cela plus tôt; j'ai été souvent sur le point de le faire, mais, ô mon Dieu ! j'ai souvent cessé d'écrire au moment même où je songeais à vous le dire.

Votre SERENA à vous.

P. S. J'ai bien quatorze ans, Odoardo; n'en doutez pas.

M. STIVERS [1] à LADY C.....

Madame

J'ai appris que le nom de la petite jeune fille dont M. Talboys est si épris, et qui provoque tant la curiosité de Votre Seigneurie, est *Serena Bruchi*. Elle a maintenant quatorze ans, et depuis deux ans n'a pas été laissée à

[1] Factotum de M. Raikes, riche Anglais résidant à Florence. M. Edward Talboys est le secrétaire littéraire de M. Raikes. (N. trad.)

elle-même un seul instant : la servante est toujours à son côté. Son frère et ses sœurs, tous beaucoup plus jeunes qu'elle, vont seuls à l'église ; et je les y ai souvent vus occupés à jouer avec les chiens, ou à mettre des têtes de chardons dans les chapeaux des dévots, ou à lâcher des souris dans les jupes des vieilles dames. Mais Serena semble être d'une tout autre qualité et d'un rang plus élevé. On n'a jamais vu fille plus modeste. Elle ne craint pas de rencontrer le regard, ni même le sourire, d'un admirateur, et cela fait aussi peu d'impression sur elle que sur les évêques — en plâtre de Paris, — qui sont collés le long du mur du Duomo. Elle pense que cela ne s'adresse pas plus à elle que la musique ou le soleil, et si cela lui fait plaisir, c'est exactement comme pour les statues ; elle n'en laisse rien paraîtte.

Avec son calme, sa blancheur, son sang-froid, sa tranquillité, elle a l'air d'une belle petite Sainte de marbre, supportée à la tête et aux pieds par de jolis petits anges de marbre, mais n'ayant pas besoin de leur support, et ayant plus qu'eux l'air angélique.

Je suis, etc...

SERENA BRUCHI à M. TALBOYS.

Cher Signor Odoardo

Si vous ne pouvez pas me venir voir, vous pouvez certainement m'écrire. Mon anniversaire a été le plus triste que j'aie encore passé. Personne ne m'a embrassée, pas même l'Oncle Rapi. Maman aurait pu au moins nous envoyer les enfants, après dîner ; je les aurais tous embrassés plusieurs fois, car j'aurais été très heureuse.

J'aurais même embrassé ce mauvais garçon de Sinforiano, qui me dit qu'il ne m'aimera jamais, et qui nous mord et nous égratigne toutes, parce qu'il est notre frère unique, et peut-être aussi parce qu'il n'est ni grondé ni fouetté pour cela. Mais qui pourrait le fouetter ou le gronder : il est si joli ! Et pourtant maman me fouettait; bien que ce ne fût que pour donner un exemple aux autres, et pour me faire aimer de Dieu.

L'Oncle Rapi est très cruel. Il a dit au fattore Persicari et au fattore Scannicani, que, par la Madone du Paradis, il ne me nourrirait pas ; et que, s'il ne se présentait pas une homme ayant des quattrini pour m'épouser, il me ferait entrer au couvent. Comme mon cœur a bondi, quand il a dit ces choses ! Car, bien qu'il doute que vous m'épousiez, moi, je n'en doute pas. Signor Gaddi m'a encouragée, comme pour me dire : "Je le comprends et vous ?" Il m'a empêchée d'être chagrine jusqu'au soir. Mais je me suis couchée de bonne heure, afin de ne voir personne d'autre pendant que je pensais à vous.

Quand je pense à vous et qu'un homme s'approche de moi, il me semble qu'il nous sépare, et la Madone envoie des larmes dans mes yeux pour me le cacher. Cher, cher Signor Odoardo, maintenant je peux vous aimer ; maintenant je puis me dire

votre tendre sposa,

SERENA.

M. TALBOYS à SERENA BRUCHI.

Pardonnez-moi, douce Serena ! Je vois bien que vous n'avez pas reçu les vers que je vous ai envoyés la veille de

votre anniversaire, et cela me fait de la peine. Cela dut vous paraître si dur. Il me semble l'avoir été volontairement, tant votre généreux silence à ce sujet m'afflige. Je me souviens des quelques mots que je vous disais à cette occasion. Je crois que ce n'était que ceci :

Ma bien-aimée Serena, je vous envoie une petite croix de calcédoine (elle était pareille à celle que vous recevrez en même temps que cette lettre [1],) et lorsqu'on tourne l'anneau qui est à la partie supérieure, le globe s'ouvre ; mais le parfum s'exhale sans cela.

Comme toutes les fleurs se fanent à présent partout, l'odeur des roses vous rappellera l'été, et l'été l'église del Carmine. Supposez donc que l'âme de la plus douce, de celle que vous auriez choisie si vous l'aviez rencontrée, et qui vous eût choisie si son intelligence était égale à sa douceur, vous murmure ces paroles :

" Jadis l'orgueil de la Perse,
Aujourd'hui l'envie de l'Italie,
Le sein sur lequel je respire saura
Que je ne laisse ni épine ni tache après moi.
La forme, la couleur, la vie, disparaissent,
Mais mon âme demeure ici concentrée."

Je ne suis pas tout à fait heureux. Et cependant votre lettre aurait dû remplir mon cœur de satisfaction et de joie. Puisse la Madone n'envoyer jamais de larmes dans vos yeux, ma Serena ; et moins que jamais quand...; non, non pas moins que jamais ; mais pas même les larmes dont vous parlez. Certes, vous pouvez vous dire la " tendre Sposa " de votre

SPOSO ODOARDO, à jamais aimant.

[1] Il ne semble pas que lettre et croix soient jamais parvenues à destination. (Note de l'auteur.)

M. Talboys à Serena Bruchi.

Chère Serena

Assurément vous n'allez pas demeurer plus longtemps à la campagne. Le temps devient humide ; les pluies commencent. Comment pouvez-vous employer votre temps, là-bas ? Vous n'avez ni votre ouvrage, ni vos sœurs, ni votre petit oiseau.... et peut-être y a-t-il un autre objet qu'il vous est indifférent de n'avoir pas. La personne qui vous a porté ma dernière lettre vous portera celle-ci et attendra votre réponse.

Ne cessez jamais, jamais, de m'aimer, Serena ! Car, si vous cessiez de m'aimer, vous seriez moins heureuse. L'amour, comme la plus précieuse des pierres précieuses, supporte toutes les violences sans se briser ; mais la faiblesse peut ce que ne peut pas la force, et, une fois fendue en deux, l'éternité ne lui suffirait pas pour se reformer.

M. Talboys à M. Beaconley.

Est-ce que je sors d'un rêve ? Est-ce que je rêve encore ?

Ce matin, à neuf heures, je reçois une lettre ouverte, et je découvre, à mon parfait étonnement, que c'est une convocation m'ordonnant de me rendre chez le commissaire de police.

A mon entrée, il me demande :

— Savez-vous, Monsieur, pourquoi vous comparaissez devant moi ?

— Non, Monsieur.

— Connaissez-vous, Monsieur, une famille du nom de Bruchi ?

— Quelque peu.

— Et pourtant, Monsieur, si peu que vous connaissiez cette famille, vous avez écrit des lettres à la fille aînée, et cela à l'insu des parents.

— Je le nie.

— Les lettres que voici ne sont-elles pas écrites de votre main ?

— En effet.

— Et cependant vous niez le fait ?

— Je ne nie pas avoir écrit, mais je nie l'avoir fait sans le consentement des parents.

— Monsieur, ils affirment qu'ils n'ont donné aucune espèce de consentement. Et l'oncle de la jeune fille, un homme riche, un fattore, a été obligé de la soustraire à vos tentatives de séduction.

— Cela est faux.

Je m'en vais. Et je frappais à la porte de mon logement, lorsqu'un homme s'approche et frappe aussi. Je me retourne : l'homme me fixe et dit :

— Je crois, Monsieur, que ceci est destiné à votre Seigneurie.

C'était l'ordre de quitter Florence dans une heure, et la Toscane dans trois jours.

Je vais chez Monsieur Raikes, où j'avais laissé quelques livres avant d'avoir songé à me marier, et je le trouve dans les escaliers, comme il descendait. Je lui apprends mon aventure. Il me dit :

— Excusez-moi, M. Talboys, j'ai laissé ma bourse chez moi.

Nous nous quittâmes, mais il m'assura que, bien qu'il m'eût dit " Adieu pour le moment, " nous nous retrou-

verions, et il m'invita à dîner. Quand il revint, il mit dans ma main un billet me permettant de rester en Toscane jusqu'à nouvel ordre.

— Monsieur, lui dis-je, jamais je ne me plierai aux caprices de ces esclaves insolents et vénaux !

— La vénalité, dit-il, la vénalité, M. Talboys, qui en Angleterre serait considérée comme le crime le plus odieux, est ici la seule chose qui puisse rendre la vie supportable au plus honnête homme. Si ces hommes corrompus avaient un vice de moins, nous ne pourrions plus vivre parmi eux. Ne quittez pas un climat délicieux, des paysages charmants, et tout ce qu'il y a de plus exquis dans la nature et dans les arts simplement parce qu'il est au pouvoir d'hommes inférieurs de vous inquiéter. Des hommes supérieurs ne pourraient pas le faire : les qualités de leur cœur les en empêcheraient. Je vous ai entendu dire que vous étiez sportsman : eh bien, vous abstenez-vous de chasser parce qu'il y a des épines et des ronces ? de poursuivre le gibier parce qu'il y a de hautes barrières et des fossés profonds ? Ne trouve-t-on pas des serpents dans la plus verte prairie ? Et faudrait-il nous priver de notre fromage de Stilton parce que les souris l'ont pu grignoter ? Ne vous tourmentez pas, et S.... et O.... feront en sorte que vous ne soyez pas tourmenté."

Maintenant que je t'ai rapporté toute cette conversation, je retombe en moi-même. Que penser ? que faire ? Serena, si innocente, n'a jamais pu me trahir et ne pourra jamais m'abandonner. La duplicité de sa mère, la cruauté de son oncle, la nullité de son père, me sont trop bien connues. Et faut-il qu'elle vive parmi eux ? Cette pensée me torture. Je ne sais pas plus ce qu'ils font que ce qu'ils

pensent. Je n'ai pas de rival : ici, aucun homme ne se marie sans argent ; une fille ne refuse jamais un homme plus riche qu'elle, si ce n'est lorsqu'un homme plus riche que le premier se présente. Serena, qui sait peu calculer tout cela, fera toujours pencher la balance du côté de celui qu'elle aime.

Ah, Beaconley, tu ne peux pas me conseiller. Dans ces conjonctures, personne ne sait donner ou prendre des conseils.

Serena Bruchi à M. Talboys.

Odoardo

Vous ne m'avez jamais aimée : si vous m'aviez aimée, vous m'aimeriez encore. Car il est impossible d'aimer sans aimer pour toujours.

Pourquoi ne me l'avoir pas dit vous-même, Odoardo ! au lieu de le dire à maman et à mon oncle ? Que pensez-vous donc que je vous aurais dit ? Je ne me suis jamais mise en colère contre vous, ni contre personne. J'aurais été seulement chagrine, et cela ne vous aurait pas fait de peine. Et j'aurais été moins chagrine que je ne le suis maintenant ; car je suis à la fois chagrine de savoir que vous ne m'aimez plus, et de penser que vous avez agi si mal, quand vous m'avez dit que vous m'aimeriez toujours.

Mais, Odoardo, vous pensiez alors que vous m'aimeriez, n'est-ce pas ? Si vous pensiez ainsi, vous n'avez pas agi si affreusement mal, en vérité ; vous n'avez pas mal agi du tout ; et ainsi je suis moins malheureuse que j'aurais pu l'être.... et pourtant je ne crois pas que je pourrais l'être davantage. C'est cruel, de ne m'avoir pas écrit un seul

mot depuis dix-huit jours. Je n'aime pas le vieil homme par qui vous avez envoyé vos lettres : il demandait toujours à voir mon oncle, et pourtant je lui avais donné un étui à aiguilles et un morceau de toile cirée. Je préfère Geppone ; car, bien qu'il eût refusé de vous porter une fleur de la gaggia en échange de vingt baisers, il portera du moins cette lettre pour un seul baiser que je lui donnerai dimanche prochain.

Ce jour-là je dois être confirmée par l'évêque, qui finira toute la confirmation le Dimanche suivant, ou lui-même, bien par l'intermédiaire du Priore.

Il pleut tout le temps ; pas moyen de sortir. Je reste enfermée dans ma chambre à coucher, et je ne vois rien que la pluie dehors, et, sur les murs, ces trois saints en pantalons rouges et manteaux bleus, avec la barbe et le corps jaunes. Ayez pitié de SERENA !

M. TALBOYS à SERENA BRUCHI.

Ma chère Serena

Vous me rappelez à la vie, vous me rendez le désir de vivre. Croyez-moi, ma douce Serena, mon amour n'a jamais changé. Le ruisseau et le torrent peuvent grandir ou diminuer, mais l'océan garde toujours immuable l'immense domaine de ses eaux.

Donc, votre mère et votre oncle se sont joués de nous ; il faut que je le dise, et c'est la seule façon dont je puisse vous offenser. Je ne ferai pas visite à votre famille : je n'en pourrais faire qu'une seule. Il ont été assez polis pour ne pas me renvoyer ma dernière lettre ; et peut-être daigneront-ils même y répondre ?

Le bon Geppone achève de dîner. Il m'a donné la fleur de liseron que vous avez cueillie, et l'unique graine mûre de celle qui est fanée. En quelque endroit de la terre que je fixe ma demeure, ce liseron formera ma tonnelle. Peut-être n'est-il pas aussi beau que les violettes, votre premier présent... Quelles pensées étranges, extravagantes, folles, viennent m'assaillir ! Non, non, non ! Ce n'est pas votre dernier présent.

Il faut qu'il s'en aille, dit-il. Quoi, onze grands milles à faire ce soir ! Il faut qu'il s'en aille, oui, sinon la nuit le surprendra dans la montagne. Adieu !

Serena à M. Talboys.

Odoardo, Odoardo !

Pourquoi ne m'avez-vous pas dit ce que c'est que la Confirmation ? je croyais que l'évêque m'avait suffisamment confirmée : je l'avais été autant que tous les autres, garçons et filles. Une autre jeune fille seulement et moi avions reçu l'ordre de nous présenter devant le Priore le dimanche suivant ; et c'était hier. Et le Priore, avec mon oncle et Signor Ferdinando Gaddi m'ont de nouveau accompagnée jusqu'à l'autel, et m'ont priée de recevoir l'autre sacrement.

Teresina del Rovere paraissait si heureuse et si gaie, ainsi que le jeune homme qui était près d'elle, que nous nous sommes tous pris les mains, comme pour danser. Je regardais plutôt dans leur direction que dans celle du Priore, et je répétai exactement ce qu'ils disaient.

Tout à coup, mon oncle s'aperçut que nous étions

mariés. Signor Ferdinando m'appela sa "carina sposina". Je lui ris au nez ; mais quand il osa demander à m'embrasser, je lui dis que, s'il le faisait, je vous le dirais. J'ai honte de penser à sa grossièreté. Le croiriez-vous ! j'étais à peine au lit qu'il a essayé d'ouvrir la porte de ma chambre. Mais, avant de monter, maman m'avait dit ce que j'avais à faire, et je le fis. L'oncle s'est aussi mal conduit que lui ; mais l'oncle n'est pas toujours sobre ; Signor Ferdinando l'est toujours, lui. L'oncle était le plus violent et le plus bruyant des deux. Ils vont être bien honteux, quand ils descendront déjeûner. Je vais les gronder.

Annina Sapina, qui emmène sa petite fille à l'hôpital, vous portera cette lettre. Je lui ai donné une crazia ; [1] je n'en avais qu'une seule. Si vous en avez une, donnez la lui, je vous en prie, car elle est pauvre et très bonne.

Je suis, cher Odoardo, mon vrai Sposo,
votre SERENA pour toujours.

M. EDWARD TALBOYS au Révérend WILLIAM TALBOYS.

Mon cher père

Que votre généreux cœur n'ait plus d'inquiétude à mon sujet. Il n'est plus question de mariage pour moi.

Connaissant bien votre délicatesse, je n'ai pas besoin de vous demander de ne jamais aborder ce sujet, et j'aurais voulu avoir le mérite de cesser d'y penser sur vos ordres. Et pourtant, l'objet de mon choix est innocent et vertueux ; le peu qu'elle pense est pensé noblement.

[1] Monnaie de Toscane valant sept centimes. (N. trad.)

Ses parents viennent de l'unir à un autre ; à quelqu'un qui, je l'espère, cultivera son esprit, respectera son innocence, et se montrera digne de son affection.

Croyez-moi, mon cher père,
votre fils toujours aimant,
EDWARD TALBOYS.

Le révérend WILLIAM TALBOYS à M. EDWARD TOLBOYS.

Mon cher Edward

Ni les plus avisés et les plus prudents de nos amis, ni nous-mêmes, ne pouvons disposer les choses en vue de notre bonheur. Je n'aurais pas été d'un grand poids dans la tourmente des passions ; aussi ai-je renoncé à m'y plonger. Si même je viens de me risquer à te dire cela, c'est plutôt pour t'engager à te résigner à ta perte que pour censurer l'imprudence de ton choix. Il peut avoir été excellent sous plusieurs rapports ; mais les parents de la jeune fille, mon Edward, devaient-ils te paraître dignes de devenir nos alliés ? N'étaient-ils pas plutôt capables d'amener le chagrin et peut-être le déshonneur chez toi ? Et de ré-apparaître plus tard dans ta descendance ? Mon opinion, basée sur une observation attentive, est que les mauvais penchants se transmettent chez les hommes comme chez les chevaux. Je le constate chez les fermiers de notre paroisse ; je le vois chez les bourgeois que nous fréquentons. La discipline peut beaucoup, mais les chevaux n'ont pas toujours le mors dans la bouche, et les hommes non plus.

La mort même, pour qui réfléchit, est chose moins sérieuse que le mariage. On abat le vieil arbre afin de

faire de la place aux jeunes pousses. Quelques larmes tombent dans la terre entr'ouverte, et les bourgeons et les fleurs recouvrent bientôt la place. La mort n'est même pas un coup ; pas même une pulsation ; c'est un arrêt. Mais du mariage dépend le destin redoutable de générations sans nombre. Sur quelques-uns sont inscrits les mots : Santé, Génie, Honneur ; sur d'autres : Maladie, Vanité, Infamie. Edward, puisse la Providence ou te conduire vers ce premier destin, on te ravir à lui.

Ah, puissé-je être maintenant plus que jamais

ton père aimant,

WILLIAM TALBOYS.

SERENA GADDI à M. TALBOYS.

Cher Signor Odoardo

Voici trois mois que je suis mariée, et je me trouve la créature la plus heureuse du monde. La seule chose qui me manque est l'amitié de votre Seigneurie. Mon mari est l'homme le plus aimable de Florence et m'achète tout chez la meilleure modiste.

Je désire beaucoup que vous approuviez le choix que j'ai fait, — que maman a fait, dois-je dire. Je suis sûre que vous l'aimeriez, ou tout au moins que vous le supporteriez, si vous le connaissiez. Pour le moment je n'ose pas vous présenter à lui, de peur qu'il ne soit jaloux, comme on ne peut pas ne pas l'être, — moi la première,— d'une personne telle que vous.

Je ne peux vous voir que de neuf heures du matin à une heure moins le quart, et que de trois heures à neuf

heures moins le quart dans la soirée. Si vous venez, ne serait ce que quatre ou cinq fois par semaine, j'en serai enchantée. J'ai dit " fois, " mais c'est " jours " que j'entends ; car, vous le savez, dans ce pays chaque jour a un matin et un soir.

Je suis toujours,
Cher Signor Odoardo,
Votre très tendre et très dévouée
SERENA GADDI
née Bruchi.

M. TALBOYS à SERENA GADDI.

M'aimez-vous encore ? Si oui, continuez à être la créature la plus heureuse du monde, et que Serena Bruchi demeure la conseillère et l'amie inséparable de Serena Gaddi.

Tel est le meilleur avis, la meilleure preuve d'affection que puisse vous donner

ODOARDO.

M. EDWARD TALBOYS au Révérend WILLIAM TALBOYS.

Mon cher père

Il y a trop longtemps que je ne vous ai vu. Je commence à trop aimer l'Italie. Serais-je sûr de rester digne de vous, si je prolongeais mon séjour ?

Ne répondez pas à cette lettre : ce soir même je me mets en route. Adieu, adieu, belle Italie ! mais je vole dans les bras d'un père.

M. Stivers à Lady C...

Madame

On a changé mon maître ! Ce matin, arrive un ordre émané de quelque magistrat, enjoignant à mon maître de payer cent trente et une couronnes, prêtées à une personne à son service, un certain Signor Odoardo Talbossi. Il se trouva que c'était une réclamation, la plus absurde qu'on puisse imaginer, faite par un certain Signor Bruchi, de la fille duquel M. Talboys s'était toqué. Le demandeur n'ayant pas répondu à l'invitation de mon maître, je fus envoyé aussitôt chez sa fille, porteur d'un billet fort civil, la priant de dire si elle était au courant de cette affaire. Elle demanda qui attendait la réponse. Quant elle me vit, elle rougit, et demanda si mon maître pouvait la recevoir. Je lui dis :

— Oui, certainement, Signora. Je vais vous accompagner.

Elle déclina cette offre, mais elle me dit qu'elle serait chez nous dans une demi-heure. J'admirai son beau collier de perles, et il me sembla que les couleurs changeantes des perles empruntaient à ses joues leur mobilité.

J'allai plusieurs fois à la fenêtre, et je descendis deux fois dans la rue, par crainte qu'elle ne se fût trompée de porte. J'allais pour la dernière fois au portone, lorsque je l'y trouvai. Elle baissa la tête et demanda si mon maître était chez lui, et seul. Je lui dis :

— Oui, Signora. Depuis que nous avons perdu Signor Odoardo, nous n'avons pas eu d'autre compagnie que

celle du lieutenant Coghells, et il nous a quittés pour plusieurs jours.

J'essayai de la faire rougir encore ; cela lui allait si bien ! Mais elle s'y refusa.

Mon maître la reçut gravement et pompeusement.

Elle lui dit :

— Monsieur, vous ne pouvez pas, je le sais, trouver ma visite agréable : j'ai été cause que vous avez perdu un ami. Je n'appris sa détermination que plusieurs jours après son départ. Si je l'avais sue plus tôt, je l'aurais ramené.

— Vous, Madame ! dit mon maître. Et, dites-moi, qu'auriez-vous fait ensuite ?

— Ce qu'il aurait voulu, répondit-elle.

Mon maître se renversa dans son fauteuil et la dévisagea :

— Madame ! s'écria-t-il avec colère ; M. Talboys est un honnête homme. Il n'aurait rien attendu de vous.

— Je suis certaine, répondit-elle, qu'il m'aurait ordonné de retourner chez l'oncle Rapi. J'ai beaucoup songé à sa lettre ; et j'ai découvert ce qu'elle signifie. C'est là, là seulement que Serena Bruchi pourrait rester la conseillère et l'amie inséparable de Serena Gaddi !

Nous la pensâmes folle ; mais les yeux des fous sont fixes, et secs.

Elle tira plusieurs napoléons de son riticule, où elle les avait jetés, et demanda à mon maître s'il était bien vrai que ces quelques pièces, avec un peu de monnaie d'argent, valussent cent trente et une couronnes ? Mon maître les compta, et l'assura qu'ils faisaient bien cette somme. Elle dit :

— Je suis sûre qu'Odoardo n'a jamais rien dû à papa ;

car papa est très pauvre, quoique très honnête. Et c'est avec plaisir, oh, avec quel plaisir ! que je paie cet argent, afin que ni l'un ni l'autre ne soit tourmenté. Pour l'amour de Dieu, ne le dites ni à l'un ni à l'autre.... Ahi, mamma mia ! mamma mia ! Pourquoi m'a-t-elle persuadée que trois mois seulement après mon mariage je pourrais revoir Odoardo et l'aimer comme auparavant ?"

Sa gorge se gonfla. Je m'aperçus que le collier de perles n'y était plus.

Vous le voyez, ni Talboys ni moi ne sommes des saints.

WALTER SAVAGE LANDOR.

(*Traduction de Valery Larbaud*).

NOTES

VERS LES ROUTES ABSURDES, par *André Spire* (Mercure de France).

M. André Spire occupe aujourd'hui une place unique dans la poésie française. Les conditions de la société où il vit et, je puis bien le dire, de sa race, puisque lui-même s'en réclame et puise sans cesse dans la conscience de sa race son inspiration, la formation de son esprit et les besoins de son âme, tout semble l'avoir destiné à prendre position de combat en face du monde, à ne proférer aucun chant qui ne soit lourd d'active intention. Il est né pour l'imprécation et la moquerie ; et la " satire " qui dormait depuis les *Iambes*, et *les Chatiments*, à son appel s'est réveillée, lui prêtant une langue fraîche et des traits neufs. Or, celui qui parle aujourd'hui, ce n'est pas au nom d'un parti, mais d'un peuple ; d'un " peuple " où toutes les misères possibles du peuple se seraient donné rendez-vous.

Versets, plutôt que vers. Mais le verset biblique a trop de pompe, que manie superbement un Claudel. Le halètement des indignations, la danse piquée des ironies, vont le diviser en fragments plus courts, plus cinglants et plus oppressés. Il ne s'agit pas de chanter — mais de ponctuer l'invective; et la rime serait un jeu ici, où le plaisir sonore n'a que faire. Si parfois elle éclate, obsédante, " en ronron ", la plupart du temps elle manque. Le vers blanc, en cette occasion, non seulement s'explique, mais s'impose. Il faut une voix dure à celui qui châtie ; à celui qui s'adresse au peuple, un vers libre roturier, où tous les mots vont prendre place ! Il n'est pas de modernisme, d'américanisme, de grossièreté qui les disqualifie au

moment d'entrer dans la ronde. Ils danseront, ils bondiront, ils voleront. Ils ont un sens, cela suffit — et tant mieux s'ils choquent l'oreille.

Donc, cette fois, quittant ses livres, *Vers les Routes Absurdes* du monde le prophète s'est dirigé. Il rencontrera la nature ; il y puisera quelque apaisement....

> " Je suis venu ici avec mes chiens
> Mon fusil, mes filets, mes amorces, mes lignes
> Mais tu as étendu ton grand ciel bleu sur moi
> Paysage tranquille... "

Mais quoi ? il verra " venir les ingénieurs, et les ouvriers qui les suivent " ; il songera.... C'est en ne songeant plus, en faisant abstraction de toute pensée, qu'il pourra se plaire à la chasse, à la contemplation de l'eau qui coule, à la jouissance du moment : de là les poèmes charmants de la première partie, si délurés, si gratuits, si uniquement descriptifs et qui n'ont gardé du ton satirique que vivacité dépouillée..... Hélas ! dans ces vers, dans cette campagne, combien vite rentrera l'homme, occasion d'aimer, de haïr.

> Les chênes disent au vent :
> Loin d'ici, dans les villes
> Des enfants penchés sur des livres
> Pensent à nous, rèvent à vous.
>
> Dans une chambre s'use un homme
> Dont les yeux, les yeux magiques
> Sauraient seuls regarder nos lignes
> Et qui seul connait les mots sans modèles
> Dont nos racines ont soif.
>
> Nous, cernés par ces flots de moissons égales
> Nos têtes s'élèvent, s'étalent
> Pour des bêtas qui s'enlacent
> Disant toujours les mêmes choses,

Et pour des rustres qui supputent
Combien nos troncs feront de bûches.

Autant donc rentrer dans la ville ! et voici " les petites gens " et leur vie " toujours la même. "

De gros typos en blouse noire
Entre le bistro et la casse
Une bouteille à la main
Font la navette.

Les boueux, serviteurs-électeurs
Du bruit flasque de leurs poubelles
S'envoient sur l'asphalte mat
Des ordures et des injures.

Et le petit tapissier brun
Loustic, logique, raisonneur et malin
Qui, dans une toilette de lustrine,
Porte ses outils et ses clous,
En sifflotant s'en va, comme de coutume
Faire sans conscience, sa tâche d'aujourd'hui.

Voici " l'élite ", les étudiantes, les " dames " au cours de M. Bergson, les intellectuels des " petites revues ", les " jouisseurs ", les " chauffeurs ", tous les " viveurs " modernes, indifférents à l'inquiétude du prophète qui, à travers le monde. cherche Dieu. Car c'est l'excuse de cette amertume : un but lointain et décevant !

Je ne te nommerai pas
Il faudrait te donner ce nom actif
Usé par tant de bouches imbéciles.
Je ne crois pas en toi et tout mon corps te sent
Toi qui vibrais devant les pieds brulants de mon cheval
Dans le désert, près des murs de grès rose, calcinés comme
un feu d'étape.

Et anxieux de Dieu auquel il ne peut croire, contre ses frères il en appelle aux " gros bons sens, âmes puériles, âmes grossières "

Vous qui avez des certitudes

pour la défense de la " grande déesse menacée " la Raison.

Où aspires-tu, tête brûlante !

C'est sa dernière question. Le drame s'est élevé au dessus de " la race " : drame du libre penseur, de l'intellectuel, notre drame, à cette différence près que le monde trouve grâce devant nous.

J'aime cette poésie ardente, qui ne craint pas de nous sembler improvisée, qui répète les rythmes, qui répète les mots, qui se plie à l'actualité de la vie. J'aime l'âme qui la soutient et la présence constante du poète. — Or, quand il abandonne ses victimes à elles-mêmes, une sorte de calme vide nous surprend ; il manque une voix dans la salle ; et nous avons la *grande Danse macabre* qui conclut le volume : un trop facile amusement ! Mais sur cette erreur, il vaut mieux se taire...

H. G.



DEUX LIVRES DE VOYAGE : LE LIVRE DE LA MÉDITERRANÉE par *Louis Bertrand* (Grasset) ; EN FLANANT DE MESSINE A CADIX par *Eugène Montfort* (Fayard)

Littérature descriptive ! quelle aura été ta fortune depuis le détestable exemple de l'inégalable Chateaubriand ! de quel poids mort auras-tu chargé nos bibliothèques, depuis un siècle que tout voyageur tient à s'affirmer romantique et tout romantique aussi voyageur. C'est chose assommante ou délicieuse qu'un récit de voyage. J'en signale deux aujourd'hui auxquels il nous est permis de nous plaire, bien qu'ils s'opposent l'un à l'autre de tous points.

A dire vrai, M. Louis Bertrand nous présente dans *Le Livre de la Méditerranée* des morceaux travaillés qui ne sont pas tous nés spontanément du pays qu'ils décrivent, qui n'ont pas tous en eux-mêmes leur raison d'être. De ses romans méditerranéens il a détaché les pages brillantes où se déployait le décor de fond sur lequel devaient évoluer des personnages: de ses livres de voyages, les aperçus les plus purement pittoresques et les moins didactiques. N'était l'*Enchantement de la Mer Morte* longue relation inédite d'un pélerinage singulier, nous n'admirerions ici que couleur, nuance, virtuosité verbale à la manière de Flaubert ; l'auteur serait absent du livre, aussi bien que ses créatures et nous étoufferions de soif dans la solitude brûlante d'un monde nu. Certes, voilà un noble don de peintre, mais réjouissons-nous de sentir que jamais il ne se suffit, que la valeur des romans, des récits de M. Louis Bertrand résidait moins dans l'éclat de la forme que dans leur structure profonde, et qu'un sens précieux de l'humanité se cachait sous cet éblouissement un peu dur. — Dans l'*Enchantement de la Mer Morte* l'auteur se donne tout entier. On y salue l'observation avisée, qui fit de son *Mirage oriental*, un livre non seulement plastique, mais important.

Même quand il voyage sans arrière pensée de litterature, de mise au point sociale ou esthétique, on sent néanmoins chez M. Bertrand une sorte de tension cérébrale qui aurait honte de se relâcher ; il domine le paysage. Ce qui fait le vrai prix de M. Montfort voyageur, c'est au contraire un abandon, un " allant ", une absence de " défensive " qui se communiquent à ses lecteurs et les entrainent à sa suite irrésistiblement. Nulle coquetterie de style, peu de souci de généralisation ! — quand il généralise, pour moi, je ne le suis plus guère ; mais le cas est exceptionnel. Une désinvolture juvénile qui lui est propre, renouvelle sans cesse son émotion, émotion à fleur de peau et sans doute peu profonde, mais bien à sa place ici et non dépourvue de lucidité. Je ne crois pas qu'on ait écrit sur *Naples* des pages plus vivantes, plus attachantes et, j'imagine, plus justes. L'abondance des détails ne lasse jamais ; tous étonnent l'esprit et la sensibilité, tous se rejoignent —et sans préméditation. Tels sont

d'ordre descriptif, tels d'ordre psychologique, mais ceux-ci même savoureux, sans ombre d'abstraction. M. Montfort possède, de toute évidence, un talent méditerranéen, et qui n'éclôt bien qu'au soleil. Que ne renouvelle-t-il notre roman d'aventures ?

— Je n'ai rien dit de la conclusion du livre; je la juge assez regrettable, encore que le tempérament de M. Montfort l'explique assez. Il y déplore la délatinisation de la France, qu'il appelle grossièreté. Ne prône-t-il pas ailleurs l'union féconde, des races latines ? Outre qu'on ne voit pas ce que la France y peut gagner, il importe de la distraire de ce dangereux et faux classement. Une *culture latine* pure, un idéal latin, me semblent aujourd'hui un aussi grand péril pour nous que la *kultur* germanique. Notre propre génie n'aura pas surmonté le génie latin pour se remettre à son école. Il y a une *culture française* à enrichir *de tout*, à sauvegarder *contre tous*. — Ne nous tournons pas trop vers la Méditerranée; elle n'a pour notre nature que trop d'attraits,nous ne possédons pas le fonds slavo-saxon de Nietzsche : nous serions trop vite gagnés.

H. G.



AIMÉ PACHE, PEINTRE VAUDOIS, par *C. F. Ramuz.* (A. Fayard).

Je ne raconterai point la prodigieuse histoire de *Jean-Luc persécuté*. Non que le résumé complet n'en puisse tenir en douze ou quinze lignes, mais parce que — quinze ou quinze cents lignes, — nul compte-rendu ne donnerait une image suffisante de ce livre où chaque mot pèse. Loin de moi l'idée de le découvrir, deux ans après son apparition ! Mais je sais que plusieurs de nos meilleurs esprits aujourd'hui l'ignorent. Que, sur la foi de ce livre, — mais je me trompe peut-être ? on n'ait pas encore rangé M. Ramuz parmi les rénovateurs possibles du roman contemporain, n'est point fait pour nous étonner. Je trouverais, dans *Jean-Luc*, plus que des indications sur le roman lyrique, le seul possible comme *renouvellement*,

après le roman psychologique. N'est-ce pas dans la préface de *Chérie* qu'Edmond de Goncourt parle du roman, appelé sans doute à devenir simplement psychologique, sans autres faits que ceux de la réalité, c'est-à-dire souvent sans aucun incident, une histoire d'âmes ? Mais que furent les romans de Balzac et de Dickens, sinon des histoires d'âmes ? La définition d'Edmond de Goncourt me semblerait s'appliquer bien davantage au roman lyrique, tel que l'on commence à le pressentir, même à le réaliser. J'ai la certitude d'ailleurs que l'on n'en trouvera la formule complète et sèche, en deux ou trois lignes, que dans quelque dix ou vingt ans.

Mais — et n'est-ce point parce que je place très haut *Jean-Luc persécuté* ? — l'histoire d'Aimé Pache, *Peintre Vaudois*, m'a moins enthousiasmé. Défaite trop naïve, pourtant, et trop "cher confrère," pour être d'une suffisante loyauté, d'une absolue vérité. Non. Je ne serais pas éloigné de croire que M. Ramuz n'a si pleinement réussi son *Jean-Luc*, ne nous y a si bien donné la mesure de ses forces qu'à cause de la concordance, parfaite et continue, de son héros et de son pays, à lui-même. Ce pays, je devine qu'il lui est infiniment cher et qu'il en sait par cœur, je voudrais dire : par âme pour remplacer ces deux mots auxquels on finit par ne plus trouver de sens, — les différents aspects, de l'aube à minuit, de l'hiver à l'automne. Pour les fixer, les images définitives il les a trouvées tout de suite, et toujours, et en abondance, sans effort, — apparent, du moins. Ce Jean-Luc, qu'il l'ait pris à la réalité ou qu'il l'ait créé, — est si pitoyable, si douloureux, et si nouveau, que M. Ramuz n'a pas pu, pour le "composer," pour le faire vivre, emprunter à d'antérieures littératures documentaires. Tout ce livre est d'un seul jet. Il n'y a pas jusqu'au style qui ne soit, avec le reste, en harmonie parfaite, par sa gaucherie volontaire en beaucoup d'endroits. Avec *Aimé Pache*, M. Ramuz avait à vaincre d'autres difficultés, je veux dire : d'un ordre différent. Aimé Pache quitte le canton de Vaud pour venir à Paris. Et ni les quelques amis qu'il y coudoie, ni la jeune fille qui ne lui sert de modèle que pour devenir sa maîtresse, ne nous étonnent. Nous les avons rencontrés dans d'autres livres

dejà. Mais ne nous en alarmons point outre mesure. Les premiers chapitres sont gonflés d'une sève vigoureuse qui, dans le reste du livre, pousse encore, de ci, de là, ses jets. Et il faut lire les deux premières pages — entre d'autres, — du chapitre IX où Aimé Pache s'interroge et se répond :

— *Tu sais d'où tu viens. Et alors, parce que tu es venu d'un certain point de la terre, il y a pour toi des obligations. Parce que tu as derrière toi une race, tu as des obligations. Il y a une manière de dire qui doit être la tienne, parce qu'elle a été celle de ceux qui sont venus avant toi.*

Il cherchera à exprimer les ressemblances que ses ancêtres n'ont point vues, à parler la véritable langue qu'eux mêmes ont parlée, mais sans le savoir, à peindre comme ils ont peint sur les portes des granges, comme ils ont peint sur les vieux coffres. Et il finira par écrire sur son carnet de notes (c'est la dernière phrase du livre) :

Je vais de partout vers la ressemblance, c'est l'identité qui est Dieu.

Un des nôtres écrivait ici-même :

— *En art, il faut se défier de la montagne: mais elle permet la vallée ; dès qu'il échappe à la montagne et au goître, le Suisse est animé d'une manière d'humour très spéciale qui nous avait déjà donné Tœpffer, qui nous donne aujourd'hui Dumuv.*

Mais, enfin, voici quelqu'un qui vient de la montagne.

H. B.

***

LA CONQUÊTE DU COURAGE de *Stephen Crane* traduit de l'anglais par *MM. Francis Vielé-Griffin* et *Henry D. Davray* (Mercure de France).

Un récit inventé, mais sans littérature. mais si scrupuleusement objectif qu'il peut en vérité donner le change et prendre place à côté des confessions les plus sincères, les plus directes, que la littérature de bataille ait enregistrées — celles d'un sergent Bourgogne, celles d'un Séménoff ! Telle est la révélation pathétique que nous devons aux traducteurs de la

Conquête du courage, MM. Vielé-Griffin et Davray. Stephen Crane, l'auteur, mort en 1900 à trente ans, n'a pas pu assister à la guerre de Sécession où il conduit son "jeune soldat" lâche et héroïque. Il semble cependant que son apport personnel dut être considérable et qu'il profita de ses expériences au cours de la guerre grèco-turque et de la révolution de Cuba, auxquelles il a été mêlé de près : il y aurait simplement transposition. — De fait son roman ne vaut point par l'éclat des descriptions tumultueuses ; comme le héros de *la Guerre et la Paix*, son héros n'a pu embrasser qu'un petit coin de la bataille. Tout l'intérêt du récit se concentre dans cet étroit espace et dans moins que cela, dans l'âme inquiète et solitaire qui attend la révélation la plus grave ; renferme-t-elle en soi le courage ou la lâcheté ? — Or, c'est d'abord le courage qui se montre, au premier choc : un baptême du feu étonnamment facile et spontané ! Comment une peur imprévue, imbécile, irrésistible se manifeste-t-elle ensuite, alors qu'il n'y avait qu'à continuer ? mystère de la nervosité et de l'endurance humaines. Et le jeune homme fuit. Il rentre, après une lamentable équipée, au bataillon où on le croyait mort. On fête son retour, nul ne soupçonne sa faiblesse. A la bataille prochaine il se conduira en héros, en fou. Pourquoi ? Il ne le sait pas davantage... — Quels sommes-nous ? ne nous connaîtrons-nous jamais ? Un tel récit de psychologie authentique mène très loin l'esprit. Nous n'aurons jamais trop de documents sur l'homme. Que ce livre inventé ait le poids, la valeur d'un document réel, voilà qui le place assez haut, même dans la littérature.

H. G.

***

VISAGES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI, par *André Beaunier* (Plon). — FIGURES LITTÉRAIRES par *Lucien Maury* (Perrin).

Ne méprisons pas nos critiques. Ne blâmons pas ceux d'entre eux qui s'avisent de réunir en volume leurs articles de

revue ou de journal. Sainte-Beuve n'agissait pas autrement et comme l'a montré excellemment M. Rémy de Gourmont, il a dressé ainsi la table presque infaillible des valeurs littéraires classiques sur laquelle nos admirations se reposent. Il faut des classeurs de "valeurs" et entre parenthèses, ce n'est pas une des moindres tâches de la *Nouvelle Revue Française*, que de tenter la mise au point impartialement objective de la production en cours..... Si elle y réussit, je n'ai pas à le dire. — Or, malheureusement, à part quelques notables exceptions, l'effort critique d'aujourd'hui se partage entre des universitaires guindés et des journalistes bâcleurs; de là, la juste défaveur du genre. Aussi, est-ce un plaisir singulier de rencontrer deux livres écrits au jour le jour, soit au hasard de l'actualité, soit périodiquement, sous forme de chronique et qui sont cependant des livres et sur lesquels on peut tabler. Je veux parler des *Visages d'hier et d'aujourd'hui* de M. André Beaunier et des *Figures littéraires* de M. Lucien Maury.

M. Beaunier qui ne craint pas de disperser presque quotidiennement son ironie dans les petites notes politiques du Figaro, et sait les rassembler dans des romans de fantaisie d'une saveur vraiment attique, n'oublie pas qu'il a débuté gravement par une suite d'études qui n'ont pas peu contribué à éclairer la question de la poésie symboliste. Quand l'occasion se présente à lui de résumer en une colonne l'œuvre ou la vie d'un homme d'importance, académicien, académisable, ou jeune novateur prématurément enlevé à l'art, il retrouve toute sa gravité de critique et les portraits qu'il trace ont de la fermeté et de la précision. Lisez plutôt le portrait de Moréas, celui de notre pauvre Ch. L. Philippe, ceux de Lemaitre, de Donnay, de Renard, de Fauré... Il ne juge pas suivant un dogme, suivant le dogme de son goût, mais parvient à le dominer au contraire ; il épouse les intentions de son auteur, et ne conclut qu'à sa plus ou moins grande réussite.

La même qualité d'équité et de sympathie, je la retrouve chez M. Lucien Maury, critique de la Revue Bleue, avec un peu moins de recul, et plus d'ardeur. Il faut dire que son objet est tout autre ; c'est de chaque livre nouveau qu'il écrit ;

il découvre à mesure les raisons toute fraîches de son admiration ou de son blâme ; il est encore plein de son étonnement premier. Mais il sait pourtant dominer sa réaction devant l'œuvre ; il ramène celle-ci à l'homme ; il tâche de cerner le domaine de l'écrivain tout entier. La forme d'article de revue lui laisse sans doute plus de marge ; mais il n'en profite pas pour se montrer diffus. A côté d'un excellent article sur la *Porte Etroite*, j'aimerais qu'on relut son étude vivante et juste sur le *Dickens* de Chesterton, celle sur Romain Rolland, et même son apologie de Tolstoï, discutable, mais généreuse.

H. G.



POÈMES par *Pol Simonnet* (éd. du Divan).

Je ne sais si les vers de M. Pol Simonnet font penser davantage à quelque écho affaibli des plus calmes poèmes de M. Henri de Régnier, ou si ce n'est pas à ceux de Charles Guérin. Cette poésie n'est ni personnelle ni hardie, mais aimable, élégante, souvent charmante et toujours soignée. On en peut citer comme exemple cette pièce intitulée *Lilas :*

On savait que d'un coup, autour de la maison,
Ce serait leur suave et brusque floraison !
Chaque arbre depuis mars prenait un air de fête,
Tous les jours un peu plus arrondissant sa tête,
Et comme n'attendant qu'un geste ou qu'un signal.
Le moment était pur, délicieux, vernal ;
Le bourgeon vert pointait et craquait à la branche,
Quand la première en fleurs fut une grappe blanche,
Justement éclatée au plus vieux des lilas,
Où l'on ne l'espérait, ni ne la guettait pas.
Les enfants, par des cris joyeux l'ont saluée.
Qu'elle était tendre aussi, brillante de rosée,
Légère sur le ciel et balancée au vent,
Qui la prenait parfois dans un remous mouvant,
Si fort, que l'on craignait pour son thyrse encor grêle.

Puis les autres, bientôt fleurirent autour d'elle.
Les lilas, mauves, blancs, mêlèrent leurs couleurs,
Et tout l'air fut chargé d'une suave odeur.

J. S.

* * *

LA VOLONTÉ DE MÉTAMORPHOSE par *M. Joseph Baruzi* (Bernard Grasset).

Le " bergsonisme " a tant d'attrait pour les poètes, que M. Baruzi, en qui je distingue un bel écrivain lyrique de la lignée de Barrès, en est devenu philosophe. Le vertige du subconscient, ne pouvait inspirer livre plus remarquable que *la Volonté de Métamorphose*, tant par son originalité substantielle que par la saveur de sa forme. On sent que la matière en a été longuement choisie et triée, triturée, digérée — réduite enfin à sa beauté essentielle, de sorte qu'elle n'eût plus qu'à s'exprimer pour nous convaincre. Chacune des trois parties de la thèse, marque une étape décisive dans la recherche des limites de l'être, entreprise par M. Baruzi ; chacune forme un tout, contient en germe la suivante, mais si secrètement que notre étonnement demeure entier devant la découverte et que voici satisfaits à la fois, notre besoin de logique et notre soif de fantaisie.

Suivrai-je M. Baruzi dans une si aventureuse démarche ? Comment résumerai-je en une page ce que les deux cents pages du livre ont du mal à contenir ? — Détresse de l'homme vieillissant qui assiste à la " décadence des songes " dont sa jeunesse s'est nourrie, dont se coloraient toutes ses pensées et toutes ses émotions ; le voilà en train de mourir de la mort de son être vrai, sa subconscience. Tel est le thème de la première partie. — Ah ! " se glisser jusqu'à la force étrange qui gît en nous, en sonder les refuges oscillants, l'opulence indéterminée, les promesses interdites ", la ranimer ! Si uu expédient tel que l'opium permet ce miracle, pourquoi l'effort constant d'une " volonté de métamorphose " ne mènerait-il pas au même but ? — " une volonté de se créer et aussi

de créer un monde." C'est ce que M. Baruzi appelle "l'énergie plastique", centre et principe du monde et de l'individu. — Mais où la surprendre en action, cette "créatrice de formes"...? Dans l'idée pure? Point. Dans la plus personnelle, la plus originale, la plus irréductible manifestation de l'être, dans la "sensation" — la sensation "vive". Car "la sensation faible garde un caractère presque abstrait" ; "c'est une sorte de chiffre à peine dessiné et que vite un autre chiffre efface." Mais voici qu'elle s'amplifie : quelle "polyphonie" ! quel "faste" ! "Pour expliquer ce faste, c'est trop peu de noter le réveil d'images et d'idées que nous possédions déjà et qui de notre passé accourent." "Nous ne sommes plus en face du même monde"; "elle nous avertit de l'univers". "Une sensation de l'univers est incluse dans toute sensation vive." Et donc, plus celle-ci sera "particulière", plus elle sera "générale", selon une sorte de paradoxe intérieur. Dans cette dualité vont se créer en même temps, ici l'individu et là le monde, et "l'énergie plastique" explique l'homme et l'univers. — Dès lors, le problème éternel de l'immortalité se pose indépendant de l'esprit et du corps : quelle durée, promettre à l'élément plastique? Hélas ! nos regards replongent au gouffre, et nous devons douter encore... — Peut-être serions-nous les maîtres de notre survie, si nous savions cultiver en nous-mêmes cette appétit de sensations neuves, ce désir de métamorphose, en un mot cette "volonté de durer" qui se tient au centre de l'homme et ne devrait jamais fléchir ?...

Excusez la sécheresse d'un schéma par trop rétréci. Il ne saurait donner aucune idée de l'ampleur, de l'abondance, de la complexité d'un livre, qui satisfait pourtant comme un poème, par une sorte d'achèvement rythmique, de perfection dans les mots. Célébrant la "sensation" M. Baruzi s'est gardé de dessécher jamais son style ; il l'a tissu d'images et de cadences voluptueuses, pour que s'en propageât, l'accent à l'infini, en ondes concentriques. La doctrine même qu'il expose, le chant de son style en fait la preuve à chaque mot.

H. G.



EXPOSITION INGRES, (Galerie Georges Petit)

Si un tremblement de terre anéantissait l'œuvre de J. D. Ingres et que du seul *Maréchal de Berwick recevant du Roi Philippe V d'Espagne la Toison d'or* la partie inférieure de la toile seule fut sauvée, il en resterait assez encore pour classer le peintre à côté des plus grands.

Si un métier accompli, comme le fut celui de tous les maîtres, si un sentiment rare de la couleur, un dessin prestigieux et un goût exquis, relevé de quelque bizarrerie, comptent parmi les dons d'un grand peintre, M. Ingres mérite certainement ce nom.

Regardez le *Maréchal de Berwick*, regardez avec soin cet ouvrage daté de Rome, 1818. Rappelez-vous ce que l'on peignait à cette époque, l'atmosphère que les élèves de la Villa Médicis devaient respirer, et vous serez confondu : Les recherches d'harmonie les plus subtiles et les plus rares sont là, comme dans une miniature persane. Voici un "arrangement en rouge" comme aurait dit Whistler ; plus : une symphonie et combien richement, délicatement orchestrée, avec des échos inattendus d'un vermillion qui se répercute en un rose pâle, des correspondances savantes, des basses profondes que dominent des notes aiguës de tons purs. Je connais peu de tableaux qui surpassent celui-ci à le considérer attentivement, pour les *dons* qui s'y lisent.

L'œuvre de J. D. Ingres est d'une telle variété, que l'on en est, d'abord, assez déconcerté. On nous enseigne à ne le tenir que pour un dessinateur ; mais il est, tout autant, un *peintre*, un exécutant sans pareil, enivré, comme un Goya, de la joie de peindre. Une fois que vous vous serez avisé de cela, ce sera comme un voile qui tomberait et vous serez en présence d'un Artiste nouveau, qu'il vous semblera que vous n'ayez jamais compris auparavant.

Il fallait, du centre de la Galerie Georges Petit, porter le regard tour à tour sur chacun des panneaux, comparer la

Princesse de Broglie à *Mme Panckoucke*, à la *Vicomtesse de Tournon*, où à la *seconde* Mme *Ingres* (vers 1860) ; passer du *Bartolini* (supérieur à un Bronzino et l'égal presque d'un Titien, avec la matière des meilleurs Courbet) à celui de *M. Devillers*, 1811. Ce fonctionnaire pâle, rébarbatif, verdâtre, sous l'uniforme noir et argenté, a la saveur, l'étrangeté, l'accord mystérieux d'un Goya : est-ce le même œil qui l'a vu ?

J'avoue que je n'avais pas étudié jadis comme en cette mémorable exposition, le portrait de *Mme Ingres née Delphine Ramel*, (de la 79e année de M. Ingres); ni celui de *Mme Frédéric Reisit* (1846) avec des boucles anglaises tombant de chaque côté du visage, sur la poitrine emprisonnée dans un corsage de soie écossaise ; ces toiles m'avaient repoussé parce que je n'avais pas su les regarder. La robe bleue de la *Princesse de Broglie* m'avait mis en fuite. M. Ingres est un auteur difficile et il sied de le fréquenter longuement, sans préjugés (mais qui en est libéré ?) avant d'être touché de la Grâce. Il ne saurait s'emparer dès l'abord, que des corrompus ou des Sages.

En revenant d'Italie, à mon entrée dans la Galerie Petit, je me sentais inquiet et gêné : mais après plusieurs visites la vérité m'a subitement éclairé et désormais je ne pourrai plus voir ces tableaux, si ce n'est comme des *morceaux* de peinture, de couleur subtile et très rare que je placerais à côté de Ver Meer — dont Ingres a, parfois jusqu'à l'atmosphère l'unité et le métier.

Le fond et le fauteuil, meuble assez laid, dans le magnifique portrait du *Comte Molé* ; la robe bleue et la nature-morte jaune paille et bouton d'or, dans celui de la *Princesse de Broglie ;* aucun exécutant hollandais, Terburg ou Ver Meer, n'ont réalisé de plus parfaits morceaux. Quant à la fantaisie du coloriste et à son goût infaillible, elle me fait penser décidément à Goya pour les portraits et à nos plus chers florentins, aux orientaux même, dans *l'Odalisque à l'esclave* et le *Bain turc*, les deux perles de l'exposition

J. E. Blanche.

REVUES

Le *Mercure de France* publie une série de lettres inédites d'Ingres. C'est une correspondance familière où l'on peut retrouver la figure du peintre, mais où l'on ne saurait la découvrir si on ne la connaît déjà. Aucun renseignement sur son art même. Plus intéressante est une lettre adressée à Ingres par son ami Varcollier, car elle indique bien la situation qu'occupait, parmi ses contemporains, l'auteur de l'*Apothéose d'Homère.*

" Vous vous étonnez, mon ami, et vous vous plaignez tout ensemble, d'être revendiqué par deux écoles, ou plutôt par deux sectes que vous détestez presque à l'égal l'une de l'autre; je veux dire l'école classique ou ennuyeuse, fondée par un homme de beaucoup de talent, M. David, et l'école romantique représentée par M. Delacroix qui n'est encore qu'un homme d'esprit. Je comprends vos doléances et j'y compatis, car vous êtes assurément l'artiste de nos jours le plus étranger à l'une comme à l'autre de ces deux coteries et par vos travaux et par vos doctrines et par votre caractère... En un mot, vous êtes une espèce d'épée à deux tranchants qui blesse à droite comme à gauche et dont tout le monde s'empare... Non que chacune de ces deux sectes vous adoptât si elle était véritablement triomphante, mais chacune d'elle vous prône pour les qualités qui manquent à ses adversaires, prenant pour une ressemblance avec vous ce qu'elle a de dissemblable avec eux."

Dans le même numéro, des poèmes d'André Salmon, funambulesques et mélancoliques. C'est une sorte de carnaval triste où ce poète a bien raison de ne pas craindre une atmosphère et des thèmes désuets, puisqu'il sait leur redonner de la vie par son expérience et son émotion personnelles. D'ailleurs les lucides *Salons* que ces temps derniers, André Salmon publia dans *Paris-Journal* prouvent assez ce qu'il dissimule d'intelligence et de conscience sous les caprices un peu tristes et la nonchalance attendrie de sa poésie. 8



M. Suarès achève dans la *Grande Revue* son *Grand Dostoïewski*. Dans le n° du 25 avril, extrayons d'un article inégal sur Pétrone ces lignes spécieuses et justes :

" L'élégance et le doute purifient les turpitudes de l'action. Il n'y a de vice qu'autant qu'on y croit. Pétrone serait donc invulnérable, s'il ne croyait au style. Lui qui se prête à tout, et ne se donne à rien, il s'est donné pourtant au beau style, dans la vie comme dans les livres. Que ce soit la ligne pure, la simplicité parfaite, ou la couleur la plus rare, la beauté du style se fait sentir à l'ivresse royale qu'elle cause, où l'homme jouit pleinement du monde et de soi. Cette beauté dégoûte de toute laideur celui qui l'a connue. Les capucins du Portique n'ont pas prévu une telle vertu, qui se passe même de disciples. "



Au dernier numéro de l'*Occident* M. Mithouard, dans un article d'un grand sens, parle de la *Revanche de Boileau*. Citons:

" Mais s'agit-il (la question a été posée) de décider s'il est souhaitable que l'influenee de Boileau s'étende sur la poésie contemporaine ? Voire, ce serait pécher contre nature, ce serait méconnaître la splendide impénétrabilité de ces beaux intervalles qui séparent les hommes des âges différents. Ils connaissent dans quelque mesure ceux qui les ont précédés. Ils n'ont pas d'yeux pour apercevoir ceux qui les suivront et ils ne les jugent. Boileau ne nous regarde pas. C'est la mystérieuse grandeur des jours. Il offrent des tableaux successifs qu'on ne contemple jamais que du côté du lendemain..."

Et plus loin, à propos du lyrisme contemporain :

" Je pense depuis longtemps que les défauts les plus modernes de notre poésie sont d'avoir tout sacrifié à l'effet musical ou coloré des mots, d'avoir haussé le ton pour dire des choses très simples...— surtout d'avoir oublié que les mots, les si

beaux mots de la langue française sont beaux d'avoir un sens et sont encore plus beaux par la densité de leur sens, et par sa liaison avec d'autres sens, et par la syntaxe qui les régit et par les architectures de la pensée à laquelle ils participent. Il y a là aussi de la matière poétique qu'on néglige. Une page de Claudel doit sa puissance à la plénitude de leur signification. Je pense encore qu'il est d'autres modes que le mode lyrique. L'absurde drame en vers a si longtemps encombré le théâtre qu'il en a chassé la poésie tragique. La poésie gnomique qui s'accommoderait encore de la forme parnassienne, la poésie didactique dont les rythmes libres écartent désormais la monotonie restent à tenter. Mais si une inclination nouvelle nous conduit à écrire des poèmes d'un autre ton, ce ne peut être que dans le contact avec les dernières formules accomplies, ce ne doit être qu'en tenant compte de notre plus récente culture, ce ne sera que selon notre propre nuance. Pour Dieu, ne mêlons pas Boileau spécialement à cette affaire. Nous ne lui revaudrions que de nouvelles injustices."

On ne saurait mieux dire ; et il nous faudra le répéter.

Une amusante défense de Willy par Francis de Miomandre contre " une époque extrêmement grave et triste, et qui prend tout au sérieux, et qui ne s'amuse qu'avec une sorte de remords..." qui " veut des œuvres lourdes " (je ne dis pas profondes), et " admire ceux qui l'ennuient " complète heureusement ce numéro où l'on peut lire encore un juste hommage de M. Tancrède de Visan au nouvel académicien Henri de Régnier.



Dans *Vers et Prose* (N° de janvier à mars) une nouvelle suite de *Ballades Françaises*, parmi les plus émues qu'ait écrites Paul Fort. Quelque chose de l'âme de Villon semble revivre dans ces strophes :

Aujourd'hui j'ai peur du passé,
Des mirages du paysage,

De mon ombre couleur d'orage
Et de mes anciennes pensées.

Courant après le courlis gris,
Un jour je glissai sous l'étang,
Et j'ai rêvé trois mois au lit
D'un ciel où me berçait Maman.

Un autre jour saint et joyeux...
Pourquoi ce souvenir, mon Dieu !
Me fait-il si mal ? Je ne sais.
Je crois que j'ai peur du passé.

De ce même N⁰, citons en entier une des lettres de Rimbaud, au cours d'un intéressant article de M. Izambard qui fut le professeur de rhétorique à Charleville de l'auteur des *Illuminations*. Rimbaud possédé du désir d'aventure avait fui le collège, la maison paternelle et s'était arrêté à Paris. Il revient de Mazas ; sur les conseils de M. Izambard il rentre chez sa mère à Charleville, mais dans quel état de contraction ! La lettre suivante en témoigne, qu'il adressait peu après à son professeur :

Charleville, le 2 novembre 1870

Monsieur,

— A vous seul ceci —

Je suis rentré à Charleville un jour après vous avoir quitté. Ma mère m'a reçu et je suis là... tout à fait oisif. Ma mère ne me mettrait en pension qu'en janvier 71.

Eh bien ! j'ai tenu ma promesse.

Je meurs, je me décompose dans la platitude, dans la mauvaiseté, dans la grisaille. Que voulez-vous, je m'entête affreusement à adorer la liberté libre, et... un tas de choses que " ça fait pitié, " n'est-ce pas ? — Je devais repartir aujourd'hui même ; je le pouvais ; j'étais vêtu de neuf, j'aurais vendu ma montre et vive la liberté ! — Donc je suis resté ! je

suis resté ! — et je voudrai repartir encore bien des fois. — Allons, chapeau, capote, les deux poings dans les poches, et sortons ! — Mais je resterai, je resterai. Je n'ai pas promis cela, mais je le ferai pour mériter votre affection. Vous me l'avez dit. Je la mériterai.

La reconnaissance que je vous ai, je ne saurais pas vous l'exprimer aujourd'hui plus que l'autre jour. Je vous la prouverai. Il s'agirait de faire quelque chose pour vous, que je mourrais pour le faire — je vous en donne ma parole. — J'ai encore un tas de choses à dire...

Ce " sans-cœur " de

A. RIMBAUD.

* * *

" Est-il vrai, que vous puissiez penser qu'un Juif, dont les grand-pères, depuis plus longtemps et plus souvent que les vôtres, et avec plus de ferveur, ont chanté vos psaumes qui sont les nôtres, ne peut comprendre votre Pascal dont le Dieu est notre Dieu : le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ? "

Ainsi M. Spire prend violemment à parti M. Barrès dans la péroraison d'un bel article, très nourri de citations, consacré aux *Fantaisies Italiennes* d'Israël Zangwill et publié par *la Phalange.* Que ce soit pour nous l'occasion de marquer notre irrésistible gêne devant l'état d'esprit qui conduit un Barrès à " naturaliser " Pascal, — ou même à suspecter, ce qui nous semble pire encore, la qualité de " pur français " du plus français des écrivains, Montaigne, pour cause d'ascendance sémite.[1]

Le même numéro (20 Avril) se signale par sa publication d'un souple dialogue tragique d'Edouard Ducoté : *la Mort de*

[1] " Le mépris évident que professe Montaigne des mœurs chrétiennes, son infatuation de nihilisme, son acharnement contre toute forme de l'héroïsme, son manque de *verecundia...* tout cela trahit un étranger qui n'a pas nos préjugés. " (Le Greco, p. 68).

Diomède, par une étude de M. J. Florence sur la *Métaphysique de Gabriel Tarde* enfin par une charmante page sur Vuillard, particulièrement caractéristique de la manière vivante et souple dont M. Léon Werth conçoit la critique d'art. Il nous plaît d'en détacher ces quelques phrases :

" Un entomologiste fixe une libellule dans une boîte à couvercle de verre. Il dénombrera ses organes. Mais s'il me plaît de regarder la libellule au-dessus de l'étang, quand son vol semble dans l'espace le reflet bleu d'un sillage dans l'eau...

Des peintres établissent entre les objets des rapports qui semblent permanents. Ils les affirment avec rudesse. Ils sont autoritaires et nous asservissent à leur déduction. D'autres peignent leur sentiment ou leur instinct avec tant de tendresse et d'abondance que nous aimons leurs tableaux comme on aime les enfants d'un ami.

Mais Vuillard établit entre les aspects du monde des parentés délicates, découvre des affinités qu'ils ne se connaissaient pas. Cette table, ce tapis, ces livres, ce fauteuil d'osier, cette femme et cet enfant vous les aviez vus déjà entre les murs de cette chambre. Mais vous se saviez pas combien sont innombrables et cachés leurs liens d'intimité. Vous ne saviez pas l'instant où la présence des choses est égale à la présence des êtres, l'instant où les couleurs et lueurs du monde sont pacifiquement rassemblées, ainsi que dans une maison de campagne les grands parents, les parents et les enfants attendent en silence le repas du soir.

Vuillard ne prétend pas nous révéler pesanteur ou densité, crispation des contours ou gonflement des volumes. Des gens disent que sa peinture est superficielle, parce qu'elle est soucieuse des aspects. Précisément, il nous révèle le flottement du monde sur ses plus précieuses apparences et comment nos émotions sont liées à ces apparences. "



On a plaisir à lire dans l'*Indépendance* un juste article de M. Paul Jamot, *Les Théories et les Œuvres*. On ne saurait avec

plus de bon sens reléguer à leur place les querelles d'école. Non que l'auteur les considère comme stériles, mais il est sait qu'elles n'ont qu'un intérêt éphémère ; seules les œuvres durent. " Il y a vingt-cinq ans, les historiens les plus perspicaces signalaient, parmi les causes intellectuelles de la Révolution française, l'influence du cartésianisme et de l'esprit classique. De nos jours quand ou n'aime ni la Révolution ni le romantisme, on se persuade volontiers, pour les mieux condamner ensemble, qu'ils sont deux formes de la même tendance." Le plus souvent, dit encore M. Paul Jamot, une théorie est inventée par des commentateurs pour expliquer logiquement l'œuvre du génie. C'est la codification d'un tempérament personnel, c'est-à-dire de ce qui est le moins susceptible d'être transformé en loi générale." Et il conclut : A qui en ont maintenant les ennemis du romantisme ? Contre quel fantôme s'acharnent-ils, ou plutôt contre quel tombeau décoré de justes offrandes ?... L'arbre d'Apollon ne meurt pas et offre à tous les siècles des feuillages toujours verts.Quiconque mérite des couronnes n'a qui faire de dépouiller le front des héros."

Mais pourquoi cette même revue nous invite-t-elle à nous joindre à *l'Œuvre de Défense Française* qui a pour but l'abrogation de la loi de 1889 sur la naturalisation. Singulière ligue ! Tandis que les pangermanistes nomment Allemagne la moitié de la Suisse et de la Belgique, l'Autriche, le Luxembourg, la Hollande, notre nationalisme irait séparer de nous par un rempart l'Alsace, la Suisse française, les provinces wallones! Espérons du moins que cette association ne comprend pas de célibataires et qu'il est interdit d'en faire partie si l'on n'a pas fondé famille de quatre ou cinq enfants, Avec quel plaisir on lit au contraire la page de Prévost-Paradol que cite M. d'Haussonville dans la *Revue Hebdomadaire :*

" Il n'y a pas deux façons de concevoir les destinées futures de la France. Ou bien nous resterons ce que nous sommes, nous consumant sur place dans une agition intermittente et impuissante, au milieu de la rapide transformation des pays qui nous entourent, et nous tomberons dans une honteuse insignifiance sur ce globe occupé par la postérité de nos

anciens rivaux. Ou bien de quatre-vingts à cent millions de Français, fortement établis sur les deux rives de la Méditerranée, au cœur de l'ancien continent, maintiendront à travers le temps le nom, la langue et la légitime prospérité de la France."

*
* *

M. Emile Bernard (*Revue critique des idées et des livres*) nous parle de deux théoriciens de la peinture : Algarotti et Mengs. Mengs (1728-1779) disait à ses élèves :

" Ne vous laissez point séduire par de fausses opinions, qui ne viennent que de la paresse des gens lâches, de ces artistes qui manquent de courage et d'envie pour chercher à pénétrer par une étude pénible et opiniâtre les secrets de l'art, et qui croient ensuite excuser leur fainéantise en disant que c'est un je ne sais quoi incompréhensible : pour moi, je le répète, je crois fermement que tout ce que les hommes ont fait de beau peut encore être refait par les mêmes maximes."

Nous n'oublierons pas, ajoute M. Emile Bernard, cette dernière opinion. Pourtant, pas plus en peinture qu'ailleurs, le procédé, l'imitation ne suffisent.

*
* *

Que retenir de cette enquête sur la situation des jeunes écrivains contemporains (*La Renaissance Contemporaine*) sinon que l'on n'a négligé que de préciser ? A partir de quel moment est-on " arrivé " ? Et, vraiment, qu'est-ce que la renommée ? Et la gloire ? M. Alfred Capus, un de ceux qui répondirent à cette enquête, et qui déplore que, dans la critique littéraire, on ait introduit le mot " *artiste* ", pourrait, sur tous ces points, peut-être nous renseigner.

*
* *

Avec son impétuosité habituelle, M. Jules Romains dans la *Grande Revue* (10 Mai) affirme sans détours qu'il est impossible

aujourd'hui de " composer un chef-d'œuvre théâtral en alexandrins réguliers. "

Préconisant la *Réforme technique du théâtre en vers*, M. Jules Romains poursuit en ces termes :

" Je prétends que l'alexandrin, même dans sa fraîcheur, n'était pas le vers *dramatique* que réclamait notre langue. Corneille et Racine on écrit leurs chefs-d'œuvre plutôt malgré lui qu'avec lui.

Notre vers de douze syllabes est un vers tour à tour épique et lyrique. Il n'a sa place, dans un drame, qu'aux moments où l'action est " en palier "; qu'aux moments où l'inspiration s'étale et s'élargit pour un chant de passion ou de gloire. Il ne doit point constituer la trame continue de l'œuvre. "

Quel sera donc notre vers dramatique ?

" La littérature dramatique de notre moyen âge a failli créer et fixer le vers de théâtre. Qu'on se reporte aux mystères, et en particulier à la *Passion* de Gréban. Le vers de huit syllabes donne au dialogue de Gréban une vie, une prestesse, une mobilité, et, quand il le faut, une âpreté autoritaire, que Corneille obtiendra, avec peine et par instants, de l'alexandrin. L'emphase que l'on reproche à Corneille, et qui boursoufle trop de fois la ligne de son discours, me paraît due autant à la structure même de l'alexandrin français qu'à l'amour de Corneille pour les sonorités oratoires.

Pour nous comme pour Gréban le vers de huit syllabes sera le rythme fondamental... "

Mais d'autres nombres seront admis, car :

" ...Le vers de neuf syllabes se prête remarquablement à l'expression du trouble, de l'incertitude, de l'instabilité; il a sa place encore dans les transitions, dans les tournants du dialogue.

Le vers de dix syllabes, césuré au milieu, a une vertu pathétique. Il sied aux cris de langueur, de passion, de désespoir.

Les vers de sept syllabes, celui de cinq syllabes sont requis par certains moments de tension extrême. Ils peuvent paraître, au cours d'un dialogue en octosyllabes, pour signifier le paroxysme de la lutte, le corps-à-corps de deux volontés.

A l'alexandrin seront dévolues les affirmations solennelles,

les effusions lyriques, l'évocation épique des forces. Son prestige augmentera de se moins prodiguer."

L'outil est là; il ne reste qu'à s'en servir.



Une revue nouvelle, le *Printemps des Lettres*, est née le 1er avril dernier. Une figure de Sandro Botticelli en orne la couverture. Son directeur est Mme L. H. du Rieux, son rédacteur en chef Mme Marguerite de Charmoy. Mme Aurel y soutient que *Le Style c'est l'Amour*, et M. de Max s'y occupe de *La question des décors*.



L'Ile Sonnante (N° de Mai) informe ses lecteurs qu'elle ne paraîtra plus que tous les deux mois. Rappelant quelle est la voie suivie par cette jeune revue, M. Michel Puy écrit avec un grand bon sens :

"Entre un classicisme terne et sans flamme et les essais de ceux qui réclament l'originalité à tout prix, il nous semble qu'il reste le vaste domaine des images neuves et des idées nuancées, où aiment à se rencontrer les plus fervents amis des lettres, qui ne jugent pas une œuvre belle parce qu'elle est classée ni parce qu'elle est en dehors de tout ce qui a été fait, mais qui cherchent à s'appuyer, pour guider leur jugement, sur les conseils de leur goût et l'expérience de leur sensibilité."



M. Eugène Montfort, qui nous donna naguère dans *Paris-Journal* un amusant article intitulé *Le Latin Politique*, publie dans *les Marges* du mois de Mai un nouveau plaidoyer *Pour le latin*. Il le fait suivre des résultats de son *Enquête sur la question du latin*.



Dans *Durendal* (N° de Mars) une étude de M. Pierre

Nothomb sur *Paul Claudel* à propos des *Cinq grandes Odes*. Dans la même revue (N° d'Avril), *La Flandre en Italie*, un intéressant article de M. Arnold Goffin.



La Semaine Littéraire (6 Mai) publie un article de Camille Mauclair sur l'*Art français et la décentralisation*. En voici quelques lignes significatives :

" Nous ne manquons pas de jeunes poètes qui viennent de leur province à Paris. Mais ils s'y comportent comme les ouvriers d'art : c'est-à-dire qu'au bout de peu de temps on leur dit : " Maintenant que vous voilà des nôtres, quittez votre provincialisme, parisianisez-vous, ne songez plus à nous imposer vos modèles normands, bretons ou languedociens, mettez-vous au goût du jour." Et ils s'y mettent, et l'ouvrier gagne sa vie en pastichant du Louis XVI, et le poète fabrique des chroniques ou des comédies à la façon du boulevard. Il est " arrivé ", mais il est déraciné et dépersonnalisé."



Nous lisons dans *Le Progrès de l'Allier* que, dans la salle des fêtes de l'Hôtel de Ville de Moulins, a eu lieu une conférence sur Charles-Louis Philippe. Cette conférence était organisée par " Les Cahiers du Centre ". Devant un public nombreux et attentif, M. Valery Larbaud a parlé du jeune et regretté romancier dont il fut l'ami. Il a cherché surtout à montrer pour quelles raisons l'œuvre de ce Bourbonnais a conquis peu à peu les suffrages de l'élite intellectuelle, tant en France qu'à l'étranger où ses principaux ouvrages : " La Mère et l'Enfant ", " Le Père Perdrix ", " Bubu de Montparnasse ", " Marie Donadieu " et " Croquignole " viennent d'être traduits en russe et en allemand.

" On est injuste, a dit le conférencier, envers les écrivains qui meurent jeunes. On se fait, des œuvres qu'ils auraient pu donner, une idée si haute qu'auprès de celles-ci, les œuvres

tangibles qu'ils nous ont laissées perdent de leur mérite. L'œuvre de Philippe est trop parfaite, trop savante et trop mûre pour être considérée comme une chose incomplète ; ce n'est pas une promesse, c'est une magnifique réalisation."

Cette conférence paraîtra le mois prochain, à l'occasion de l'inauguration du buste de Ch.-L. Philippe.

Ajoutons que les *Cahiers du Centre* ont réuni, sous le titre *Faits divers*, une série d'articles donnés par Philippe à *l'Ermitage, le Canard Sauvage*, la *Revue blanche*, etc. de 1898 à 1903.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS

LE TOME V (JANVIER 1911 — JUIN 1911)

907

Le Gérant : ANDRÉ RUYTERS.

THE ST. CATHERINE PRESS LTD. (Ed. Verbeke & Co.), Bruges, Belgique.